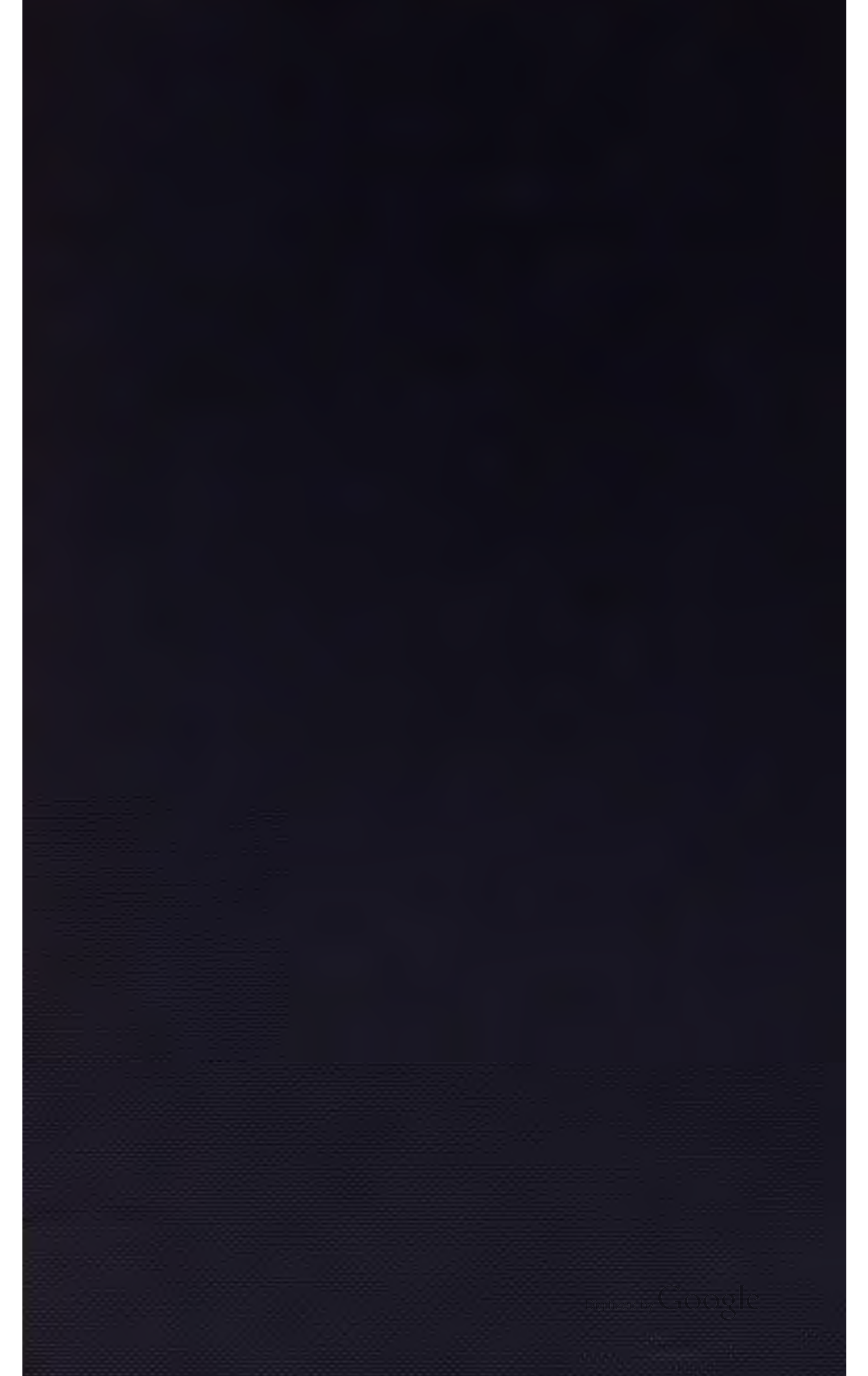



TAYLOR INSTITUTION
DOMI MINA
NUS TIO
ILLU MEA

LA

RUSSIE

EN 1839

LA

RUSSIE

EN 1839

PAR LE MARQUIS DE CUSTINE

« Respectez surtout les étrangers, de quelque
» qualité, de quelque rang qu'ils soient, et si vous
» n'êtes pas à même de les combler de présents,
» prodiguez-leur au moins des marques de bien-
» veillance, puisque de la manière dont ils sont
» traités dans un pays dépend le bien et le mal qu'ils
» en disent en retournant dans le leur. »

[Extrait des conseils de Vladimir Monomaque à ses enfants en 1126. *Histoire de l'Empire de Russie*, par Karamsin, t. II, p. 205.]

1

BRUXELLES

WOUTERS ET Cᵉ, IMPRIMEURS-LIBRAIRES
8, rue d'Assaut

1843


LIBRARY OF THE TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
10 NOV. 1948
OF OXFORD

AVANT-PROPOS

Le goût des voyages n'a jamais été pour moi une mode, je l'apportai en naissant, et je l'ai satisfait dès ma première jeunesse. Nous sommes tous vaguement tourmentés du besoin de connaître un monde qui nous paraît un cachot, parce que nous ne l'avons pas choisi pour demeure ; il me semble que je ne pourrais sortir en paix de cet étroit univers, si je n'avais tenté de parcourir et d'explorer ma prison. Plus je l'examine et plus elle s'embellit et s'agrandit à mes yeux. *Voir pour savoir :* telle est la devise du voyageur ; c'est la mienne : je ne l'ai prise, la nature me l'a donnée.

Comparer les divers modes d'existence des nations de la terre, étudier la manière de penser et de sentir des peuples qui l'habitent, apprécier les rapports que Dieu a mis entre leur histoire, leurs mœurs et leur physionomie ; voyager, en un mot, c'est un inépuisable aliment fourni à ma curiosité, un éternel moyen d'activité à ma pensée ; m'empêcher de parcourir le monde, c'eût été me traiter comme un savant à qui l'on déroberait la clef de sa bibliothèque.

Mais si la curiosité m'emporte, un attachement qui tient des affections de famille me ramène. Je fais alors le résumé de mes observations, et je choisis parmi mon butin les idées qu'il me paraît le plus utile de répandre.

Pendant mon séjour en Russie, comme pendant toutes mes autres courses, deux pensées, ou plutôt deux sentiments, n'ont cessé de dominer mon cœur : l'amour de la France qui me rend sévère dans les jugements que je porte sur les étrangers et sur les Français eux-mêmes, car nulle affection passionnée n'est indulgente ; et l'amour de l'humanité. Trouver le point d'équilibre entre ces deux termes de

nos affections ici-bas, la patrie et le genre humain, c'est la vocation de toute âme élevée. La religion seule peut résoudre un tel problème; je ne me flatte pas d'avoir atteint ce but, mais je puis et je dois dire que je n'ai jamais cessé d'y tendre de tous mes efforts, sans égard aux variations de la mode. Avec mes idées religieuses, j'ai traversé une génération indifférente, et maintenant je vois, non sans une douce surprise, ces mêmes idées préoccuper les jeunes esprits de la génération nouvelle.

Je ne suis pas de ceux qui regardent le christianisme comme un voile sacré que la raison, dans ses progrès infinis, devait déchirer un jour. La religion est voilée, mais le voile n'est pas la religion ; si le christianisme s'enveloppe de symboles, ce n'est pas parce que la vérité est obscure, c'est parce qu'elle est trop éclatante, et que l'œil est faible : que si la vue se fortifie, il atteindra toujours plus loin ; mais rien ne sera changé au fond des choses; les nuages ne sont pas sur les objets, ils sont sur nous.

Hors du christianisme, les hommes restent dans l'isolement, ou s'ils s'unissent, c'est pour former des sociétés politiques, c'est-à-dire pour faire la guerre à d'autres hommes. Le christianisme seul a trouvé le secret de l'association pacifique et libre, parce que seul il a montré la liberté où elle est. Le christianisme régit et régira toujours plus étroitement la terre par l'application toujours plus exacte de sa divine morale aux transactions humaines. Jusqu'ici le monde chrétien a été plus occupé du côté mystique de la religion que de son côté politique : une nouvelle ère commence pour le christianisme; peut-être nos neveux verront-ils l'Évangile servir de base à l'ordre public.

Mais il y aurait impiété à croire que ce soit là l'unique but du divin législateur; ce n'est que son moyen....

La lumière surnaturelle ne peut être acquise au genre humain que par l'union des âmes en dehors et au-dessus de tous les gouvernements temporels : société spirituelle, société sans limites : tel est l'espoir, tel est l'avenir du monde.

J'entends dire que ce but sera désormais atteint sans le secours de notre religion; que le christianisme bâti sur un fondement ruineux, le péché originel, a fait son temps; et que, pour accomplir sa véritable vocation méconnue jusqu'à ce jour, l'homme n'a besoin que d'obéir aux lois de la nature.

Les ambitieux d'un ordre supérieur qui réchauffent ces vieilles

doctrines par leur éloquence, toujours nouvelle, sont forcés d'ajouter, pour être conséquents, que le bien et le mal n'existent que dans la pensée humaine, et que l'homme qui créa ces fantômes est libre de les anéantir.

Les preuves soi-disant neuves qu'ils me donnent ne me satisfont pas : mais fussent-elles plus claires que le jour, qu'y aurait-il de changé en moi ?... Qu'il soit déchu par le péché, ou qu'il soit à la place où la nature l'a voulu mettre, l'homme est un soldat enrôlé malgré lui dès sa naissance, et qui ne se dégage qu'à la mort ; et même alors, le chrétien croyant ne fait que changer de liens. Prisonnier de Dieu, le travail, l'effort, telle est sa loi et sa vie ; la lâcheté lui paraît un suicide, le doute est son supplice, la victoire son espérance, la foi son repos, l'obéissance sa gloire.

Tel est l'homme de tous les temps et de tous les pays ; mais tel est surtout l'homme civilisé par la religion de Jésus-Christ.

Le bien et le mal sont des inventions humaines, dites-vous ? Mais si l'homme engendre par sa nature de si obstinés fantômes, qui donc le sauvera de lui-même ? et comment échappera-t-il à cette maligne puissance de création intérieure, de mensonge, si vous voulez, qui est et demeure en lui, malgré lui et malgré vous, depuis le commencement du monde ?

Tant que vous ne mettrez pas la paix de votre conscience à la place des agitations de la mienne, vous n'aurez rien fait pour moi... La paix !... Non, si hardi que vous soyez, vous n'oseriez vous l'attribuer !!!... Et cependant,... notez ce point, la paix, c'est le droit, c'est le devoir de la créature douée de raison, car sans la paix, elle tombe au-dessous de la brute ; mais, ô mystère ! mystère pour tous, mystère pour vous comme pour moi, ce but, nous ne l'atteindrons jamais de nous-mêmes : car, quoi que vous en disiez, la nature entière ne suffit pas pour donner la paix à une âme.

Ainsi, quand vous m'auriez forcé à tomber avec vous d'accord de toutes vos audacieuses assertions, vous n'auriez fait que me fournir de nouvelles preuves de la nécessité d'un médecin des âmes, d'un rédempteur pour remédier aux inévitables hallucinations d'une créature si perverse qu'elle enfante incessamment, inévitablement en elle-même la lutte et la contradiction, et que de sa nature elle fuit le repos dont elle ne peut se passer, répandant au nom de la paix la guerre autour d'elle, avec l'illusion, le désordre et le malheur.

Or, la nécessité du rédempteur une fois reconnue, vous me pardonnerez si j'aime mieux m'adresser à Jésus-Christ qu'à vous ! !...

Ici nous touchons à la racine du mal ! Il faut que l'orgueil de l'esprit s'abaisse, et que la raison reconnaisse son insuffisance. La source du raisonnement tarie, celle du sentiment coule à flots ; l'âme redevient puissante dès qu'elle avoue son impuissance ; elle ne commande plus, elle prie, et l'homme avance vers son but en tombant à genoux.

Mais quand tous seront abattus, quand tous baiseront la poussière, qui restera debout sur la terre, quel pouvoir subsistera sur les cendres du monde ?.... Ce qui subsistera, c'est un pontife dans une église...

Si cette église, fille du Christ et mère du christianisme, a vu la révolte sortir de son sein, la faute en fut à ses prêtres ; car ses prêtres étaient des hommes. Mais elle retrouvera son unité, parce que ces hommes tout caducs qu'ils sont n'en sont pas moins les successeurs directs des apôtres, ordonnés d'âge en âge par des évêques, qui reçurent eux-mêmes d'évêque en évêque sous l'imposition des mains, en remontant jusqu'à saint Pierre et Jésus-Christ, l'infusion de l'Esprit saint avec l'autorité nécessaire pour communiquer cette grâce au monde régénéré.

Supposez... tout n'est-il pas possible à Dieu ?... Supposez que le genre humain veuille devenir sérieusement chrétien, ira-t-il redemander le christianisme à un livre ? Non, il le demandera à des hommes qui lui expliqueront ce livre. Il faut donc toujours une autorité, même aux prédicateurs d'indépendance, et celle qu'on choisit arbitrairement ne vaut pas celle qu'on trouve établie depuis dix-huit siècles.

Croyez-vous que l'empereur de Russie soit un meilleur chef visible de l'Église que l'évêque de Rome ? Les Russes devraient le croire ; mais le croient-ils ? Croyez-vous qu'ils le croient ? Telle est pourtant la vérité religieuse qu'ils prêchent aujourd'hui aux Polonais !

Vous piquerez-vous de conséquence, et rejetterez-vous opiniâtrément toute autre autorité que celle de la raison individuelle ? vous perpétuez la guerre parce que le gouvernement de la raison nourrit l'orgueil, et que l'orgueil engendre la division. Ah ! les chrétiens ne savent pas de quel trésor ils se sont volontairement privés le jour où ils avisèrent qu'on pourrait avoir des églises nationales !... Si toutes les églises du monde étaient devenues nationales, c'est-à-dire protestantes ou schismatiques, il n'y aurait plus aujourd'hui de christia-

nisme : il n'y aurait que des systèmes de théologie soumis à la politique humaine qui les modifierait à son gré, selon les circonstances et selon les localités.

Je me résume. Je suis chrétien, parce que les destinées de l'homme ne s'accomplissent pas sur la terre : je suis catholique, parce que hors de l'église catholique, le christianisme s'altère et périt.

Après avoir parcouru la plus grande partie du monde civilisé, après m'être appliqué de toutes mes forces pendant ces diverses courses à découvrir quelques-uns des ressorts cachés dont le jeu fait la vie des empires, voici, selon mes observations attentives, l'avenir que nous pouvons présager au monde.

Du point de vue humain : l'universelle dispersion des esprits par le mépris de la seule autorité légitime en matière de foi, c'est-à-dire l'abolition du christianisme, non comme système de morale et de philosophie, mais comme religion... et ce point suffit à la force de mon argument. Du point de vue surnaturel : le triomphe du christianisme par la réunion de toutes les églises dans l'église mère, dans cette église ébranlée, mais indestructible, et dont chaque siècle élargit les portes pour y faire rentrer tout ce qui en est sorti. Il faut que l'univers redevienne païen ou catholique : païen d'un paganisme plus ou moins raffiné, avec la nature pour temple, les sens pour ministre du culte, et la raison pour idole : ou catholique avec des prêtres dont un certain nombre au moins mette sincèrement en pratique, avant de le prêcher, le précepte de leur maître : « Mon royaume n'est pas de ce monde. »

Voilà le dilemme dont l'esprit humain ne sortira plus. Hors de là, il n'y a d'un côté que fourbe, de l'autre qu'illusion [1].

Ce résultat m'est apparu depuis que je pense ; cependant les idées

[1] La suprématie du pontife romain, présidant aux droits et aux décrets de l'Église, assure la perpétuité de la foi ; voilà pourquoi le vicaire de Jésus-Christ restera souverain temporel tant que les chrétiens n'auront pas trouvé un autre moyen de lui garantir l'indépendance. C'est à lui d'user des grandeurs sans en abuser; devoir chrétien que les malheurs de l'Église ne lui ont que trop enseigné. Le faible et tout pacifique pouvoir que la politique a laissé au représentant de Dieu sur la terre, n'est plus aujourd'hui pour ce prêtre le chef de tous les prêtres, qu'un moyen de donner au monde l'exemple unique des vertus de l'apôtre, pratiquées sur le trône; et ce qui lui rendra possible cet effort surnaturel, c'est le sentiment de sa dignité. Il sait qu'il est nécessaire à l'Église et que l'Église est nécessaire à l'accomplissement des vues de Dieu sur le genre humain ; cette conviction suffirait pour élever un homme ordinaire au-dessus de l'humanité.

du siècle étaient si loin de mes idées, que je manquais non de foi, mais de hardiesse ; j'éprouvais toute l'impuissance de l'isolement ; je n'ai cessé néanmoins de protester de toutes mes forces en faveur de ma croyance. Mais aujourd'hui qu'elle est devenue populaire dans une partie de la chrétienté, aujourd'hui que les grands intérêts qui agitent le monde sont ceux qui m'ont toujours fait battre le cœur, aujourd'hui enfin que l'avenir, l'avenir prochain de l'Europe est gros du problème dont je n'ai cessé de chercher la solution dans mon obscurité, je reconnais que j'ai ma place en ce monde, je me sens appuyé, si ce n'est dans mon pays encore épris de cette philosophie de destruction, philosophie étroite, arriérée qui retient une grande partie de la France actuelle hors de la mêlée de grands intérêts humains : au moins dans l'Europe chrétienne. C'est cet appui qui m'a autorisé à définir plus nettement mes idées dans plusieurs parties de cet ouvrage, et à en tirer les dernières conséquences.

Partout où j'ai posé le pied sur la terre, depuis Maroc jusqu'aux frontières de la Sibérie, j'ai senti couver le feu des guerres religieuses ; non plus peut-être, nous devons l'espérer, de la guerre à main armée, la moins décisive de toutes, mais de la guerre des idées... Dieu seul sait le secret des événements, mais tout homme qui observe et qui réfléchit peut prévoir quelques-unes des questions qui seront résolues par l'avenir : ces questions sont toutes religieuses. De l'attitude que la France saura prendre dans le monde comme puissance catholique dépendra son influence politique. A mesure que les esprits révolutionnaires s'éloignent d'elle, les cœurs catholiques s'en rapprochent. En ceci, la force des choses domine tellement les hommes, qu'un roi souverainement tolérant et un ministre protestant sont devenus dans le monde entier les défenseurs les plus zélés du catholicisme, uniquement parce qu'ils sont Français.

Tels furent les constants objets de mes méditations et de ma sollicitude pendant le long pèlerinage dont on va lire le récit, récit varié comme la vie errante du voyageur, mais où perce toujours l'amour de la patrie combiné avec des idées plus générales.

Toutefois, à combien de controverses ne sont-elles pas sujettes, ces idées qui agitent aujourd'hui le monde, longtemps engourdi dans une civilisation trop matérielle ?

Reconnaître la divinité de Jésus-Christ, c'est beaucoup sans doute, c'est plus que ne font la plupart des protestants ; néanmoins ce n'est

pas encore être enfanté au christianisme. Les païens ne voulaient-ils pas élever des temples à celui qui était venu pour démolir leurs temples?... Lorsqu'ils proposaient aux apôtres de mettre Jésus-Christ au nombre de leurs dieux, étaient-ils chrétiens pour cela?

Un chrétien est un membre de l'église de Jésus-Christ. Or, cette église exclusive est une ; elle a son chef visible, et elle s'enquiert de la foi de chaque homme autant que de ses actes, parce qu'elle gouverne par l'esprit.

Cette église déplore l'étrange abus qu'on a fait, de nos jours, du mot tolérance chrétienne au profit de l'indifférence philosophique. Faire de la tolérance un dogme, et substituer ce dogme humain à tous les dogmes divins, c'est détruire la religion sous prétexte de la rendre aimable. Du point de vue de l'église catholique, pratiquer la vertu de tolérance, ce n'est pas transiger sur les principes ; c'est protester contre la violence, et mettre la prière, la patience, la douceur et la persuasion au service de l'éternelle vérité ; telle n'est pas la tolérance moderne ! Ce *credo* de l'indifférence, devenu pendant plus d'un siècle la base de la nouvelle théologie, perd de ses droits à l'estime des chrétiens, en proportion de la puissance qu'il ôte à la foi ; la vraie tolérance, la tolérance renfermée dans les limites de la piété, n'est pas l'état normal de l'âme, c'est le remède qu'une religion charitable et qu'une sage politique opposent aux maladies de l'esprit.

Que veut-on dire encore par cette qualification dernièrement inventée : le *néocatholicisme?* Le catholicisme ne peut être nouveau sans cesser d'être.

Il peut exister, il existe sans doute un grand nombre d'esprits, las de se laisser pousser à tous vents de doctrines et qui se réfugient à l'abri du sanctuaire contre la tourmente des idées du siècle ; on peut donner à ces nouveaux convertis le nom de néocatholiques; mais on ne saurait parler de néocatholicisme sans méconnaître l'essence même de la religion, car ce mot implique contradiction.

Rien de moins ambigu que notre foi ; ce n'est pas un système de philosophie dont chacun peut prendre ou rejeter ce qu'il lui plaît. On est catholique tout à fait, ou on ne l'est pas du tout ; on ne saurait l'être à moitié, ni d'une manière nouvelle. Un néocatholicisme serait une secte déguisée qui abjurerait bientôt l'erreur pour rentrer dans le sein de l'Église, sous peine de se voir condamnée par celle-ci, préoccupée qu'elle est à juste titre de la nécessité de conserver la

pureté de la foi, bien plus que de l'ambition de grossir en apparence le nombre douteux de ses équivoques enfants. Quand le monde adoptera le christianisme sincèrement, il saura bien le prendre où il est. L'essentiel, c'est que le dépôt sacré reste pur d'alliage.

Néanmoins l'église catholique peut se réformer quant aux mœurs, à la discipline du clergé, et même quant à la doctrine, sur les points qui ne touchent pas au fondement de la foi ; que dis-je ! son histoire, sa vie n'est qu'une réforme perpétuelle ; mais cette réforme légitime et non interrompue ne saurait s'opérer que sous la direction de l'autorité ecclésiastique et selon les lois canoniques.

Plus j'ai parcouru le monde, plus j'ai observé les races diverses et les divers États, et plus je me suis convaincu que la vérité est immuable : elle fut défendue avec barbarie par des hommes barbares dans des siècles barbares, elle sera défendue avec plus d'humanité dans l'avenir ; mais sa pureté ne saurait être altérée ni par le prisme de l'erreur, dont ses adversaires sont éblouis, ni par les crimes de ses champions.

Je voudrais envoyer en Russie tous les chrétiens non catholiques pour leur montrer ce que peut devenir notre religion enseignée dans une église *nationale*, pratiquée sous la discipline d'un clergé *national*.

Le spectacle de l'avilissement où peut tomber le sacerdoce dans un pays où l'Église ne relève que de l'État ferait reculer tout protestant conséquent. Une église nationale, un clergé national : ces mots ne devraient jamais s'allier ; l'Église est par essence supérieure à toute société humaine ; quitter l'église universelle pour entrer dans une église politique quelconque, c'est donc plus qu'errer dans la foi, c'est renier la foi, c'est retomber du ciel sur la terre.

Cependant combien d'hommes honnêtes, d'hommes excellents, à l'origine du protestantisme, ont cru purifier leur croyance en adoptant les nouvelles doctrines, et n'ont fait que se rétrécir l'esprit !... Depuis lors l'indifférence glorifiée, et masquée sous le beau nom de tolérance, a perpétué l'erreur...

Ce qui fait de la Russie l'État le plus curieux du monde à observer aujourd'hui, c'est qu'on y trouve en présence l'extrême barbarie favorisée par l'asservissement de l'Église, et l'extrême civilisation importée des pays étrangers par un gouvernement éclectique. Pour savoir comment le repos ou du moins l'immobilité peut naître du choc

d'éléments si divers, il faut suivre le voyageur jusque dans le cœur de ce singulier pays.

Le procédé que j'emploie pour peindre les lieux et pour définir les caractères me paraît, sinon le plus favorable à l'écrivain, du moins le plus rassurant pour le lecteur, que je force à me suivre, et que je rends lui-même juge du développement des idées suggérées au voyageur.

J'arrive dans un pays nouveau sans autres préventions que celles dont nul homme ne peut se défendre : celles que nous donne l'étude consciencieuse de son histoire. J'examine les objets, j'observe les faits et les personnes en permettant ingénument à l'expérience journalière de modifier mes opinions. Peu d'idées exclusives en politique me gênent dans ce travail spontané où la religion seule est ma règle immuable ; encore cette règle peut-elle être rejetée par le lecteur sans que le récit des faits et les conséquences morales qui en découlent soient entraînés dans la réprobation que j'encours et que je veux encourir aux yeux des incrédules.

On pourra m'accuser d'avoir des préjugés, on ne me reprochera jamais de déguiser sciemment la vérité.

Quand je décris ce que j'ai vu, je suis sur les lieux ; quand je raconte ce que j'ai entendu, c'est le soir même que je note mes souvenirs du jour. Ainsi, les conversations de l'empereur, reproduites mot à mot dans mes lettres, ne peuvent manquer d'un genre d'intérêt : celui de l'exactitude. Elles serviront, je l'espère, à faire bien connaître ce prince si diversement jugé parmi nous et dans le reste de l'Europe.

Les lettres qu'on va lire ne furent pas toutes destinées au public, plusieurs parmi les premières étaient de pures confidences ; fatigué d'écrire, mais non de voyager, je comptais cette fois observer sans méthode, et garder mes descriptions pour mes amis ; on verra, dans le cours de l'ouvrage, les raisons qui m'ont décidé à tout imprimer.

La principale, c'est que j'ai senti chaque jour mes idées se modifier par l'examen auquel je soumettais une société absolument nouvelle pour moi. Il me semblait qu'en disant la vérité sur la Russie, je ferais une chose neuve et hardie. Jusqu'à présent la peur et l'intérêt ont dicté des éloges exagérés ; la haine a fait publier des calomnies : je ne crains ni l'un ni l'autre écueil.

J'allais en Russie pour y chercher des arguments contre le gou-

vernement représentatif, j'en reviens partisan des constitutions. Le gouvernement mixte n'est pas le plus favorable à l'action ; mais dans leur vieillesse, les peuples ont moins besoin d'agir ; ce gouvernement est celui qui aide le plus à la production, et qui procure aux hommes le plus de bien-être et de richesses ; il est surtout celui qui donne le plus d'activité à la pensée dans la sphère des idées pratiques ; enfin il rend le citoyen indépendant, non par l'élévation des sentiments, mais par l'action des lois : certes, voilà de grandes compensations à de grands désavantages.

A mesure que j'ai appris à connaître le terrible et singulier gouvernement, régularisé, pour ne pas dire fondé par Pierre I[er], j'ai mieux compris l'importance de la mission que le hasard m'avait confiée.

L'extrême curiosité que mon travail inspirait aux Russes, évidemment inquiets de la réserve de mes discours, m'a fait penser d'abord que j'avais plus de puissance que je ne m'en étais attribué ; je devins attentif et prudent, car je ne tardai pas à découvrir le danger auquel pourrait m'exposer ma sincérité. N'osant envoyer mes lettres par la poste, je les conservai toutes, et les tins cachées avec un soin extrême, comme des papiers suspects ; par ce moyen, à mon retour en France, mon voyage était écrit, et il se trouvait tout entier dans mes mains. Cependant j'ai hésité trois années à le faire paraître : c'est le temps qu'il m'a fallu pour accorder, dans le secret de ma conscience, ce que je croyais devoir à la reconnaissance et à la vérité ! Celle-ci l'emporte enfin, parce qu'elle me paraît de nature à intéresser mon pays. Je ne puis oublier que j'écris pour la France avant tout, et je crois de mon devoir de lui révéler des faits utiles et graves.

Je me regarde comme le maître de juger, même sévèrement, si ma conscience l'exige, un pays où j'ai des amis, d'analyser sans tomber dans d'offensantes personnalités le caractère des hommes publics, de citer les paroles des personnes politiques, à commencer par celles du plus grand personnage de l'État, de raconter leurs actions, et de pousser jusqu'à leurs dernières conséquences les réflexions que cet examen peut me suggérer, pourvu toutefois qu'en suivant capricieusement le cours de mes idées, je ne donne aux autres mes opinions que tout juste pour la valeur qu'elles ont à mes propres yeux : voilà, ce me semble, ce qu'on peut appeler la probité de l'écrivain.

Mais en cédant au devoir, j'ai respecté, je l'espère du moins, toutes les convenances; car je prétends qu'il y a une manière convenable de dire des vérités dures : cette manière consiste à ne parler que d'après sa conviction en repoussant les suggestions de la vanité.

Au surplus, ayant beaucoup admiré en Russie, j'ai dû mêler beaucoup de louanges à mes descriptions.

Les Russes ne seront pas satisfaits : l'amour-propre l'est-il jamais? Cependant personne n'a été plus frappé que moi de la grandeur de leur nation et de son importance politique. Les hautes destinées de ce peuple, le dernier venu sur le vieux théâtre du monde, m'ont préoccupé tout le temps de mon séjour chez lui. Les Russes en masse m'ont paru grands jusque dans leurs vices les plus choquants ; isolés, ils m'ont paru aimables ; j'ai trouvé au peuple un caractère intéressant : ces vérités flatteuses devraient suffire, ce me semble, pour en compenser d'autres moins agréables. Mais jusqu'ici les Russes ont été traités en enfants gâtés par la plupart des voyageurs.

Si les discordances qu'on ne peut s'empêcher de remarquer dans leur société actuelle, si l'esprit de leur gouvernement, essentiellement opposé à mes idées et à mes habitudes, m'ont arraché des reproches, et comme des cris d'indignation, mes éloges, également involontaires, n'en ont que plus de portée.

Mais ces hommes de l'Orient, habitués qu'ils sont à respirer et à dispenser l'encens le plus direct, se tenant toujours pour croyables quand ils se louent les uns les autres, ne seront sensibles qu'au blâme. Toute désapprobation leur paraît une trahison ; ils qualifient de mensonge toute vérité dure ; ils ne verront pas ce qu'il y a de délicate admiration sous mes critiques apparentes, de regret et, à certains égards, de sympathie sous mes remarques les plus sévères.

S'ils ne m'ont pas converti à leurs religions (ils en ont plusieurs, et chez eux la religion politique n'est pas la moins intolérante), si, au contraire, ils ont modifié mes idées monarchiques en sens opposé au despotisme et favorable au gouvernement représentatif, ils se trouveront offensés par cela seul que je ne suis pas de leur avis. C'est un regret pour moi, mais je préfère le regret au remords.

Si je n'étais résigné à leur injustice, je n'imprimerais pas ces lettres. Au surplus, ils peuvent se plaindre de moi en paroles, mais ils m'absoudront dans leur conscience ; ce témoignage me suffit. Tout Russe de bonne foi conviendra que si j'ai commis des erreurs de détail

faute de temps pour rectifier mes illusions, j'ai peint en général la Russie comme elle est. Ils me tiendront compte des difficultés que j'avais à vaincre, et me féliciteront du bonheur et de la promptitude avec lesquels j'ai pu saisir les traits avantageux de leur caractère primitif sous le masque politique qui le défigure depuis tant de siècles.

Les faits dont je fus témoin sont rapportés par moi comme ils se sont passés sous mes yeux; ceux qu'on m'a racontés sont reproduits tels que je les ai recueillis; je n'ai point essayé de tromper le lecteur en me substituant aux personnes que j'ai consultées. Si je me suis abstenu non-seulement de nommer celles-ci, mais de les désigner en aucune façon, ma discrétion sera sans doute appréciée; elle est une garantie de plus du degré de confiance que méritent les esprits éclairés auxquels j'ai cru pouvoir m'adresser pour m'éclaircir de certains faits qu'il m'était impossible d'observer par moi-même. Il est superflu d'ajouter que je n'ai cité que ceux auxquels le caractère et la position des hommes de qui je les tiens donnaient à mes yeux un cachet incontestable d'authenticité.

Grâce à ma bonne foi scrupuleuse, le lecteur pourra juger par lui-même du degré d'autorité qu'il doit attribuer à ces faits secondaires, qui d'ailleurs n'occupent qu'une très-petite place dans mes narrations.

LA RUSSIE

EN 1839.

LETTRE PREMIÈRE, A ***.

Ems, ce 5 juin 1839.

J'ai commencé hier mon voyage en Russie : le grand-duc héréditaire est arrivé à Ems, précédé de dix ou douze voitures et suivi d'une cour nombreuse.

Ce qui m'a frappé dès le premier abord, en voyant les courtisans russes à l'œuvre, c'est qu'ils font leur métier de grands seigneurs avec une soumission extraordinaire ; c'est une espèce d'esclaves supérieurs. Mais aussitôt que le prince a disparu, ils reprennent un ton dégagé, des manières décidées, des airs délibérés, qui contrastent d'une façon peu agréable avec la complète abnégation d'eux-mêmes qu'ils affectaient l'instant d'auparavant ; en un mot, il régnait dans toute cette suite de l'héritier du trône impérial une habitude de domesticité dont les maîtres n'étaient pas plus exempts que les valets. Ce n'était pas simplement de l'étiquette, comme celle qui gouverne les autres cours, où le respect officiel, l'importance de la charge plus que celle de la personne, le rôle obligé enfin, produisent l'ennui et quelquefois le ridicule ; c'était plus que cela, c'était de la servilité gratuite et involontaire qui n'excluait pas l'arrogance ; il me semblait leur entendre dire : « Puisque cela ne peut pas être autrement, j'en suis bien aise. » Ce mélange d'orgueil et d'humiliation m'a déplu et ne m'a nullement prévenu en faveur du pays que je vais parcourir.

Je me suis trouvé parmi la foule des curieux, à côté du grand-duc, au moment où il descendait de voiture ; avant d'entrer il s'est arrêté longtemps à la porte de la maison des bains, pour causer en public avec une dame russe ; la comtesse *** ; j'ai donc pu l'examiner à loisir. Il a vingt ans et c'est l'âge qu'on lui donnerait : sa taille est

élevée, mais il m'a paru un peu gros pour un aussi jeune homme; ses traits seraient beaux sans la bouffissure de son visage qui en efface la physionomie; sa figure ronde est plutôt allemande que russe; elle fait penser à ce qu'a dû être l'empereur Alexandre au même âge, sans cependant rappeler en aucune façon le type kalmouk. Ce visage passera par bien des phases avant d'avoir pris son caractère définitif; l'humeur habituelle qu'il dénote aujourd'hui est douce et bienveillante; pourtant il y a entre le jeune sourire des yeux et la contraction constante de la bouche, une discordance qui annonce peu de franchise, et peut-être quelque souffrance intérieure. Le chagrin de la jeunesse, de cet âge où le bonheur est dû à l'homme, est un secret d'autant mieux gardé qu'il est un mystère inexplicable même pour celui qui l'éprouve. L'expression du regard de ce jeune prince est la bonté, sa démarche est gracieuse, légère et noble, c'est vraiment un prince; il a l'air modeste sans timidité, ce dont on lui sait gré. L'embarras des grands est si gênant pour tout le monde, que leur aisance nous paraît de l'affabilité; c'en est réellement. Quand ils se croient des pagodes, ils sont gênés par l'opinion qu'ils ont d'eux-mêmes et qu'ils n'espèrent pas faire partager aux autres.

Cette sotte inquiétude n'atteint point le grand-duc, sa présence fait avant tout l'impression d'un homme parfaitement bien élevé; s'il règne jamais, c'est par l'attrait inhérent à la grâce qu'il se fera obéir, ce n'est pas par la terreur, à moins que les nécessités attachées à la charge d'empereur de Russie ne changent son naturel en changeant sa position.

(Suite de la lettre précédente.)

Le lendemain 6 juin au soir.

J'ai revu le grand-duc héritier, je l'ai examiné plus longtemps, et de fort près; il avait quitté son uniforme qui le serre, et lui donne l'air gonflé; l'habit ordinaire lui va mieux, ce me semble : il a une tournure agréable, une démarche noble sans aucune roideur militaire, et l'espèce de grâce qui le distingue rappelle le charme particulier attaché à la race slave. Ce n'est pas la vivacité de passion des pays chauds, ce n'est pas non plus la froideur impassible des hommes du Nord; c'est un mélange de la simplicité, de la facilité méridionales et de la mélancolie scandinave. Les Slaves sont des Arabes blonds; le

grand-duc est plus qu'à moitié allemand; mais en Mecklembourg ainsi que dans quelques parties du Holstein et de la Russie, il y a des Allemands slaves.

Le visage de ce prince, malgré sa jeunesse, n'a pas autant d'agrément que sa taille; son teint n'est plus frais [1]; on voit qu'il souffre, sa paupière s'abaisse sur le coin extérieur de l'œil avec une mélancolie qui trahit déjà les soucis d'un âge plus avancé; sa bouche gracieuse n'est pas sans douceur, son profil grec rappelle les médailles antiques ou les portraits de l'impératrice Catherine; mais à travers l'air de bonté que donnent presque toujours la beauté, la jeunesse et surtout le sang allemand, on ne peut s'empêcher de reconnaître ici une puissance de dissimulation qui fait peur dans un très-jeune homme. Ce trait est sans doute le sceau du destin, il me fait croire que ce prince est appelé à monter sur le trône. Il a le son de voix mélodieux, ce qui est rare dans sa famille; c'est un don qu'il a reçu, dit-on, de sa mère.

Il brille au milieu des jeunes gens de sa société, sans qu'on sache à quoi tient la distance qu'on remarque entre eux, si ce n'est à la grâce parfaite de sa personne. La grâce dénote toujours une aimable disposition d'esprit : il y a tant d'âme dans la démarche, dans l'expression de la physionomie, dans les attitudes d'un homme!... Celui-ci est à la fois imposant et agréable. Les Russes voyageurs m'avaient annoncé sa beauté comme un phénomène : sans cette exagération j'en aurais été plus frappé; d'ailleurs je me rappelais l'air romanesque, la figure d'archange de son père et de son oncle, le grand-duc Michel, en 1815, lorsqu'ils vinrent à Paris, où on les avait surnommés les aurores boréales : et je suis devenu sévère parce que j'avais été trompé. Tel qu'il est, le grand-duc de Russie me paraît encore un des plus beaux modèles de prince que j'aie jamais rencontrés.

J'ai été frappé du peu d'élégance de ses voitures, du désordre de ses bagages et de la tenue négligée des gens de service qui l'accompagnent. Quand on compare ce cortége impérial à la magnifique simplicité des voitures anglaises, et au soin particulier que les domestiques anglais ont de toutes choses, on voit qu'il ne suffit pas de faire faire ses équipages chez les selliers de Londres, pour atteindre à la perfection matérielle qui assure la prépondérance de l'Angleterre dans un siècle positif comme le nôtre.

[1] Le grand-duc héritier avait été malade quelque temps avant l'époque de son arrivée à Ems.



Hier j'ai été voir coucher le soleil sur le Rhin : c'est un grand spectacle. Ce que je trouve de plus beau dans ce pays, trop fameux pourtant, ce ne sont pas les bords du fleuve avec leurs ruines monotones, avec leurs vignobles arides, et qui, pour le plaisir des yeux, prennent trop de place dans le paysage ; j'ai trouvé ailleurs des rives plus imposantes, plus variées, plus riantes ; de plus belles forêts, une végétation plus forte, des sites plus pittoresques, plus étonnants ; mais ce qui me paraît merveilleux, c'est le fleuve même, surtout contemplé du bord. Cette glace immense glissant d'un mouvement toujours égal à travers le pays qu'elle éclaire, reflète et vivifie, me révèle une puissance de création qui confond mon intelligence. En mesurant ce mouvement, je me compare au médecin interrogeant le pouls d'un homme pour connaître sa force : les fleuves sont les artères de notre planète, et, devant cette manifestation de la vie universelle, je demeure frappé d'admiration ; je me sens en présence de mon maître : je vois l'éternité, je crois, je touche à l'infini ; il y a là un mystère sublime ; dans la nature, ce que je ne comprends plus, je l'admire, et mon ignorance se réfugie dans l'adoration. Voilà pourquoi la science m'est moins nécessaire qu'aux esprits mécontents.

Nous mourons de chaud, à la lettre : il y a bien des années que l'air toujours étouffant de la vallée d'Ems n'est monté à cette température ; la nuit dernière, en revenant des bords du Rhin, j'ai vu dans les bois une pluie de mouches lumineuses ; c'étaient mes chères *lucciole* d'Italie : je n'en avais jamais rencontré hors des pays chauds.

Je pars dans deux jours pour Berlin et Pétersbourg.

LETTRE II.

Berlin, ce 23 juin 1839.

On doit le dire à la honte de l'homme, il existe pour les peuples une béatitude toute matérielle : c'est celle dont jouit maintenant l'Allemagne et particulièrement la Prusse. Grâce à ses routes magnifiquement entretenues, à son système de douanes, à son excellente administration, ce pays, le berceau du protestantisme, nous devance

aujourd'hui sur la route de la civilisation physique ; c'est une espèce de religion sensuelle, qui a fait son Dieu de l'humanité. Il n'est que trop vrai que les gouvernements modernes favorisent ce matérialisme raffiné, dernière conséquence de la réformation religieuse du XVI[e] siècle. Réduisant leur action à exploiter le bonheur terrestre, ils semblent se proposer pour but unique de prouver au monde que l'idée divine n'est point nécessaire au bien-être d'une nation. Ce sont des vieillards qui se contentent de vivre [1].

Néanmoins la sagesse et l'économie qui président à l'administration de ce pays, sont pour les Prussiens un juste sujet d'orgueil. Leurs écoles rurales sont dirigées consciencieusement et très-exactement surveillées. On emploie dans chaque village la musique, comme moyen de civilisation et en même temps de divertissement pour le peuple : il n'y a pas une église qui ne possède un orgue, et dans chaque paroisse, le maître d'école sait la musique. Le dimanche, il enseigne le chant aux paysans qu'il accompagne sur l'orgue ; ainsi, le moindre village peut entendre exécuter les chefs-d'œuvre de la vieille école religieuse italienne et allemande. Il n'est pas de morceau de chant ancien et sévère, qui soit écrit à plus de quatre parties : quel est le magister qui ne pourra trouver autour de lui une basse, un ténor et deux enfants, premier et second dessus, pour chanter ces morceaux? Chaque maître d'école, en Prusse, est un Choron, un Wilhem champêtre [2]. Ce concert rural entretient le goût de la musique, balance l'attrait du cabaret, et prépare l'imagination des peuples à recevoir l'enseignement religieux. Celui-ci est dégénéré, chez les protestants, en un cours de morale pratique : mais le temps n'est pas loin où la religion reprendra ses droits ; la créature douée d'immortalité ne se contentera pas toujours de l'empire de la terre, et les populations les plus aptes à goûter les plaisirs de l'art, seront aussi les premières à comprendre les nouvelles preuves des révélations du ciel. Il est donc juste de convenir que le gouvernement prussien prépare dignement ses sujets à jouer un rôle dans la rénovation religieuse qui s'avance, et qui déjà s'annonce au monde par des signes irrécusables.

[1] Trois années écoulées et un changement de règne ont déjà enlevé à cette remarque une grande partie de son à-propos.

[2] Ne se trouvera-t-il pas en France un certain nombre d'hommes qui se consacreraient à reproduire chez nous cette salutaire institution fondée depuis longtemps en Prusse?

La Prusse sentira bientôt l'insuffisance de ses philosophies pour donner la paix aux âmes. En attendant ce glorieux avenir, la ville de Berlin appartient aujourd'hui au pays le moins philosophique du monde, à la Russie ; et cependant les peuples de l'Allemagne, séduits par une administration habile, tournent leurs regards vers la Prusse. Ils croient que c'est de ce côté que leur viendront les institutions libérales que beaucoup d'hommes confondent encore avec les conquêtes de l'industrie, comme si luxe et liberté, richesse et indépendance étaient synonymes.!

Le défaut capital du peuple allemand, personnifié dans Luther, c'est le penchant aux jouissances physiques ; de notre temps, rien ne combat ce penchant et tout contribue à l'accroître. Ainsi, sacrifiant sa liberté, son indépendance à l'aride espoir d'un bien-être tout matériel, la nation allemande, enchaînée par une politique de sensualité et par une religion de raisonnement, manque à ses devoirs envers elle-même et envers le monde. Chaque peuple, comme chaque individu, a sa vocation : si l'Allemagne oublie la sienne, la faute en est surtout à la Prusse, qui est l'ancien foyer de cette philosophie inconséquente, appelée, par courtoisie, une religion.

La France est aujourd'hui représentée en Prusse par un ministre qui satisfait parfaitement à tout ce qu'on exige d'un homme en place dans le temps où nous vivons. Nul air mystérieux, nul silence affecté, nulle réticence inutile ne trahissent l'opinion qu'il se fait de son importance. On ne se souvient du poste qu'il occupe, que parce qu'on lui reconnaît le mérite nécessaire pour en remplir les devoirs. Devinant avec un tact très-fin les besoins et les tendances des sociétés modernes, il marche tranquillement au-devant de l'avenir sans dédaigner les enseignements du passé ; enfin il est du petit nombre de ces hommes d'autrefois devenus nécessaires aujourd'hui.

Originaire de la même province que moi, il m'a donné d'abord sur l'histoire de ma famille des détails curieux et que j'ignorais ; de plus, je lui ai dû un grand plaisir de cœur ; je l'avoue sans détour, car on ne peut attribuer à l'orgueil la religieuse admiration que nous éprouvons pour l'héroïsme de nos pères.

Je vous décrirai avec exactitude tout ce que j'ai senti dans cette occasion ; mais laissez-moi d'abord vous y préparer comme j'y ai été préparé moi-même.

Je savais qu'il existe, dans les archives de la légation française à

Berlin, des lettres et des notes diplomatiques d'un grand intérêt pour tout le monde, et surtout pour moi : elles sont de mon père.

En 1792, à vingt-deux ans qu'il avait alors, il fut choisi par les ministres de Louis XVI, roi constitutionnel depuis un an, pour remplir auprès du duc de Brunswick une mission importante et délicate. Il s'agissait de décider le duc à refuser le commandement de l'armée coalisée contre la France. On espérait avec raison que les crises de notre révolution deviendraient moins périlleuses pour le pays et pour le roi, si les étrangers ne s'efforçaient pas d'en contrarier violemment la marche.

Mon père arriva trop tard à Brunswick ; le duc avait donné sa parole. Cependant la confiance qu'inspiraient en France le caractère et l'habileté du jeune Custine était telle, qu'au lieu de le rappeler à Paris, on l'envoya encore tenter auprès de la cour de Prusse de nouveaux efforts pour détacher le roi Guillaume II de la même coalition, dont le duc de Brunswick avait déjà promis de commander les armées.

Peu de temps avant l'arrivée de mon père à Berlin, M. de Ségur, alors ambassadeur de France en Prusse, avait déjà échoué dans cette négociation difficile. Mon père fut chargé de le remplacer.

Le roi Guillaume avait traité mal M. de Ségur, si mal qu'un jour celui-ci rentra chez lui exaspéré ; et, croyant sa réputation d'homme habile à jamais compromise, il essaya de se tuer d'un coup de couteau ; la lame ne pénétra pas fort avant, mais M. de Ségur quitta la Prusse.

Cet événement mit en défaut la sagacité de toutes les têtes politiques de l'Europe ; rien ne peut expliquer à cette époque l'extrême malveillance du roi pour un homme aussi distingué par sa naissance que par son esprit.

J'ai su de très-bonne part une anecdote qui jette quelque lumière sur ce fait, encore obscur ; la voici : M. de Ségur, lors de sa grande faveur auprès de l'impératrice Catherine, s'était souvent amusé à tourner en ridicule le neveu du grand Frédéric, devenu roi plus tard, sous le nom de Frédéric-Guillaume II ; il se moquait de ses amours, de sa personne même ; et, selon le goût du temps, il avait fait de ce prince et des personnes de sa société intime, des portraits satiriques qu'il envoya dans un billet du matin à l'impératrice.

Après la mort du grand Frédéric, les circonstances politiques ayant subitement changé, la czarine rechercha l'alliance de la Prusse, et, pour

décider plus promptement le nouveau roi à s'unir avec elle contre la France, elle lui envoya tout simplement le billet de M. de Ségur que Louis XVI venait de nommer ambassadeur à Berlin.

Un autre fait également curieux avait précédé l'arrivée de mon père à la cour de Prusse; il vous fera voir quelle sympathie excitait alors la révolution française dans le monde civilisé.

Le projet du traité de Pilnitz venait d'être arrêté; mais les puissances coalisées mettaient un grand prix à laisser ignorer le plus longtemps possible à la France les conditions de cette alliance. La minute du traité se trouvait déjà entre les mains du roi de Prusse, et aucun des agents français en Europe n'en avait encore eu connaissance.

Un soir, assez tard, M. de Ségur, en rentrant chez lui à pied, croit remarquer qu'un inconnu, enveloppé d'un manteau, le suit d'assez près; il presse le pas, l'inconnu presse le pas; il traverse la rue, l'inconnu la traverse avec lui; il s'arrête, l'inconnu recule, mais s'arrête à quelque distance. M. de Ségur était sans armes : doublement inquiet de cette rencontre à cause de la malveillance personnelle dont il sait qu'il est l'objet, aussi bien que de la gravité des circonstances politiques, il se met à courir en approchant de sa maison; mais malgré toute sa diligence; il ne peut empêcher l'homme mystérieux d'arriver en même temps que lui à sa porte et de disparaître aussitôt en jetant sous ses pieds, au moment où cette porte s'ouvre, un rouleau de papier assez gros. M. de Ségur, avant de ramasser l'écrit, fait courir plusieurs de ses gens après l'inconnu; personne ne peut le retrouver.

Le rouleau de papier était le projet du traité de Pilnitz, copié mot à mot *dans le cabinet même du roi de Prusse;* et voilà comment la France, servie par des esprits secrètement convertis à ses doctrines nouvelles, reçut la première communication de cet acte devenu bientôt célèbre dans le monde entier.

Des circonstances plus fortes que le talent et que la volonté des hommes, devaient rendre inutiles les nouvelles tentatives de mon père auprès du cabinet de Berlin; mais malgré le peu de succès de ses négociations, il obtint l'estime et même l'amitié de toutes les personnes avec lesquelles les affaires le mirent en relation, sans excepter le roi et les ministres qui le dédommagèrent personnellement du peu de fruit de sa mission politique.

Le souvenir du tact parfait avec lequel mon père se tira des difficultés qui l'attendaient à Berlin, n'est pas encore effacé. Arrivant à la

cour de Prusse comme ministre du gouvernement français d'alors, il y trouva sa belle-mère, madame de Sabran, réfugiée à cette même cour pour fuir ce même gouvernement français. La division des opinions se manifestait dans chaque maison, et la discorde qui menaçait les peuples, s'annonçait dans les familles par le trouble et la contradiction.

Quand mon père voulut retourner en France pour rendre compte de ses négociations, sa belle-mère se joignit à tous les amis qu'il avait à Berlin pour tenter de le détourner de ce dessein. Un M. de Kalkreuth, le neveu du fameux compagnon d'armes du prince Henri de Prusse, se jeta presqu'à ses pieds pour le retenir à Berlin, et pour l'engager, du moins, à attendre en sûreté dans l'émigration le temps où il pourrait de nouveau servir son pays. Il lui prédit tout ce qui allait lui arriver à son retour en France.

Les scènes du 10 août venaient d'épouvanter l'Europe, Louis XVI était emprisonné, le désordre se répandait partout; chaque jour quelques nouveaux discours changeaient à la tribune la face des affaires; dans l'intérieur de la France aussi bien que dans les pays étrangers, l'anarchie déliait de leurs obligations les hommes politiques employés par le gouvernement français. Ce gouvernement, lui disait-on, était sans autorité sur les peuples, sans respect pour lui-même, sans considération au dehors : en un mot, on ne négligea rien pour faire sentir à mon père que sa fidélité envers les hommes qui dirigeaient momentanément les affaires de notre pays était un héroïsme plutôt digne de blâme que d'admiration.

Mon père ne se laissait séduire par aucune subtilité de conscience; il se conduisit de manière à justifier l'ancienne devise de sa famille : « Faits ce que doys, adviegne que pourra. »

« J'ai été envoyé, répondait-il à ses amis, par ce gouvernement; mon devoir est de retourner rendre compte de ma mission à ceux qui m'en ont chargé: je ferai mon devoir. »

Là-dessus mon père, Régulus ignoré d'un pays où l'héroïsme de la veille est étouffé par la gloire du jour et par l'ambition du lendemain, partit tranquillement pour la France où l'échafaud l'attendait.

Il y trouva d'abord les affaires dans un tel désordre, que, renonçant à la politique, il se rendit aussitôt à l'armée du Rhin, commandée par son père, le général Custine. Là, il fit avec honneur deux cam-

pagnes, comme volontaire, et, quand le général qui avait ouvert le chemin de la conquête à nos armées, revint à Paris pour y mourir, il le suivit pour le défendre. Tous deux périrent de la même manière. Mais mon père survécut un peu de temps à son père ; il ne fut condamné qu'avec les Girondins, parmi lesquels se trouvaient ses meilleurs amis.

Il mourut résigné à toutes les vertus du martyr, même à la vertu méconnue.

Ainsi, le patriotisme si éclairé du père et du fils, leur dévouement si pur à la cause de la liberté, reçut la même récompense.

C'est la correspondance diplomatique de mon père, à l'époque de son intéressante mission près de la cour de Berlin, que notre ministre actuel près de la même cour a bien voulu me laisser lire hier.

Rien n'est plus noble, plus simple que ces lettres ; ce sont des modèles de style diplomatique, des chefs-d'œuvre d'exposition et de raisonnement. Ce sont aussi de dignes exemples de prudence et de courage. On y voit l'Europe, on y voit la France, entraînées l'une contre l'autre, se heurter et se méconnaître ; on y voit le désordre croissant, malgré les remèdes proposés par quelques hommes sages et qui vont périr sans fruit, victimes de leur courageuse modération. La maturité d'esprit, la douceur et la force de caractère, la solidité d'instruction, la justesse de vues, la clarté d'idées, la force d'âme qu'elles supposent, sont surprenantes quand on pense à l'âge de celui qui les écrivit, et qu'on se rappelle qu'à cette époque l'enfance n'était pas encore émancipée ; dans ce temps-là le talent appartenait à l'âge mûr, à l'expérience.

M. de Noailles, qui remplissait alors la charge d'ambassadeur de France à Vienne, et qui envoyait sa démission au malheureux Louis XVI, écrivit à mon père pour l'instruire du parti qu'il prenait. Ses lettres, conservées comme les autres dans nos archives, à Berlin, renferment les éloges les plus flatteurs pour le nouveau diplomate, auquel il prédisait une carrière brillante... Il était loin de penser qu'elle serait si courte !!!...

Mon père n'avait point de vanité : mais sa modestie dut lui faire trouver de grands encouragements dans le suffrage d'un homme expérimenté, et d'autant plus impartial qu'il se disposait à suivre une ligne de conduite opposée à celle que choisissait le jeune ministre de France à Berlin.

La mort que mon père vint chercher à Paris par devoir fut bien noble. Une circonstance ignorée du public l'a rendue sublime, à ce qu'il me semble. Ce trait vaut la peine de vous être conté en détail ; mais, comme ma mère y joue un rôle important, je veux qu'il soit précédé d'un autre récit qui suffira pour vous la faire connaître.

Mes voyages sont mes mémoires : voilà pourquoi je ne me fais nul scrupule de commencer celui de Russie par une histoire qui m'intéresse personnellement plus que toutes les notions que je vais recueillir au loin.

Le général Custine venait d'être rappelé à Paris, où il succomba sous les dénonciations de ses envieux.

C'est à l'armée qu'il avait appris la mort du roi ; et la lecture des journaux lui causait une indignation dont il ne modérait pas l'expression en présence des commissaires de la convention. Ceux-ci lui avaient entendu dire : « Je servais mon pays pour le défendre de l'invasion étrangère ; mais qui peut se battre pour les hommes qui nous gouvernent aujourd'hui ? »

Ces paroles, rapportées à Robespierre par Merlin de Thionville et par l'autre commissaire, décidèrent de la mort du général.

Ma mère, qui m'avait nourri, vivait retirée dans un village de Normandie, où elle se cachait avec moi, alors tout petit enfant. Sitôt qu'elle apprit le retour du général Custine à Paris, cette noble jeune femme crut de son devoir de quitter son asile, son enfant, de quitter tout, pour courir au secours de son beau-père, avec lequel sa famille était brouillée depuis plusieurs années, à cause des opinions politiques qu'il avait manifestées dès le commencement de la révolution. Elle eut peine à se séparer de moi, car elle était vraiment mère ; mais le malheur avait toujours les premiers droits sur ce grand cœur.

Elle me confia aux soins d'une berceuse née chez nous, en Lorraine, et dont la fidélité héréditaire était à toute épreuve. Cette femme devait me ramener à Paris.

Si le général Custine avait pu être sauvé, c'eût été par le dévouement et le courage de sa belle-fille.

Leur première entrevue fut touchante, surtout par la surprise du prisonnier. A peine le vieux soldat eut-il aperçu ma mère, qu'il se crut délivré. En effet, sa jeunesse, sa beauté, sa timidité, qui n'em-

pêchait pas qu'elle n'eût, quand il le fallait, un courage de lion, inspirèrent bientôt un tel intérêt au public impartial, aux journalistes, au peuple et même aux juges du tribunal révolutionnaire, que les hommes qui avaient résolu la perte du général voulurent effrayer le plus éloquent de ses avocats : sa belle-fille.

Le gouvernement d'alors n'en était pas encore venu au point d'impudeur où il parvint depuis. On n'osa faire arrêter ma mère qu'après la mort de son beau-père et celle de son mari ; mais les hommes qui craignaient de la mettre en prison ne craignirent pas de commander et de payer son massacre ; des septembriseurs, comme on appelait à cette époque les assassins soldés, furent placés pendant plusieurs jours sur les marches du palais justice ; et l'on eut soin d'avertir ma mère du danger qu'elle courrait chaque fois qu'elle oserait se présenter au tribunal. Rien ne l'arrêta ; on la voyait tous les jours à l'audience assise aux pieds de son beau-père, où sa courageuse présence attendrissait jusqu'aux bourreaux.

Entre chaque séance, elle employait les soirées et les matinées à solliciter en secret les membres du tribunal révolutionnaire et ceux des comités. Ce qu'elle eut à souffrir dans ces visites, la manière dont elle fut reçue par plusieurs des hommes influents de cette époque, exigerait de longs récits. Mais je suis forcé de retrancher les détails, parce que je les ignore. Ma mère n'aimait pas à raconter cette partie de sa vie, si glorieuse mais si douloureuse ; c'était presque la recommencer.

Elle se faisait accompagner dans ses courses par un ami de mon père, costumé en homme du peuple, c'était l'habit de cour du temps ; cet ami, vêtu d'une carmagnole, sans cravate et les cheveux non poudrés, coupés à la Titus, l'attendait ordinairement sur le palier ou dans l'antichambre, quand il y avait une antichambre.

A l'une des dernières séances du tribunal, ma mère, d'un regard, fit pleurer les femmes de la galerie ; pourtant ces mégères ne passaient pas pour avoir le cœur bien tendre. On les appelait furies de guillotine et tricoteuses de Robespierre. Les marques de sympathie que ces enragées donnèrent à la belle-fille de Custine irritèrent tellement Fouquier-Tinville que, séance tenante, des ordres menaçants pour la vie de ma mère furent envoyés secrètement par l'accusateur public aux assassins du perron.

L'accusé venait d'être reconduit dans sa prison ; sa belle-fille, au

sortir du tribunal, s'apprêtait à descendre les marches du palais pour regagner seule et à pied le fiacre qui l'attendait dans une rue écartée. Nul n'osait l'accompagner, du moins ostensiblement, de peur d'aggraver le péril. Timide et sauvage comme une biche, elle avait eu toute sa vie, par instinct, une peur déraisonnable de la foule. Vous savez ce que c'est que le perron du palais de justice : figurez-vous cette longue suite de degrés assez roides, toute couverte des flots pressés d'une populace émue de colère, gorgée de sang, et trop expérimentée déjà, trop accoutumée à s'acquitter en conscience de son excécrable office pour reculer devant un meurtre de plus.

Ma mère, tremblante, s'arrête au haut du perron, elle cherche des yeux la place où madame de Lamballe avait été massacrée quelques mois auparavant. Un ami de mon père était parvenu à lui faire remettre un billet au tribunal pour l'avertir de redoubler de prudence : mais cet avis accrut le péril, au lieu de l'éloigner ; ma mère, plus épouvantée, avait moins de présence d'esprit : elle se crut perdue, et cette idée pouvait la perdre. « Si je chancelle, si je tombe comme madame de Lamballe, c'en est fait de moi, » se disait-elle, et la foule furieuse s'épaississait incessamment sur son passage. « C'est la Custine, c'est la belle-fille du traître ! » criait-on de toutes parts. Chaque mot était assaisonné de jurements et d'imprécations atroces.

Comment descendre, comment traverser cette troupe infernale ? Les uns, le sabre nu, se plaçaient au-devant d'elle ; les autres, sans veste, les manches de la chemise relevées, écartaient déjà leurs femmes ; c'était le signe précurseur de l'exécution ; le danger croissait. Ma mère se disait qu'à la plus légère marque de faiblesse on la jetterait à terre, et que sa chute serait le signal de sa mort ; elle m'a raconté qu'elle se mordait les mains et la langue au sang dans l'espoir de s'empêcher de pâlir à force de douleur. Enfin, en jetant les yeux autour d'elle, elle aperçut une poissarde [1], des plus hideuses, qui s'avançait au milieu de la foule. Cette femme portait un nourrisson dans ses bras. Poussée par le Dieu des mères, *la fille du traître* s'approche de cette mère.... (une mère est plus qu'une femme), et lui dit : « Quel joli enfant vous avez-là ! » — « Prenez-le, » répond la mère, femme du peuple qui comprend tout d'un mot et d'un regard, « vous me le rendrez au bas du perron. »

[1] Femme de la halle.

L'électricité maternelle avait agi sur ces deux cœurs ; elle se fit sentir aussi à la foule. Ma mère prend l'enfant, l'embrasse, et s'en sert comme d'égide contre la populace ébahie.

L'homme de la nature reprend ses droits sur l'homme abruti par l'effet d'une maladie sociale ; les barbares, soi-disant civilisés, sont vaincus par deux mères. La mienne, délivrée, descend dans la cour du palais de justice, la traverse, se dirige vers la place sans être frappée ni même injuriée ; elle arrive à la grille, rend l'enfant à celle qui l'a prêté, puis à l'instant toutes deux s'éloignent sans se dire un seul mot; le lieu n'était favorable ni à un remercîment, ni à une explication : elles ne se sont point confié leur secret, elles ne se sont jamais revues : ces deux âmes de mères devaient se retrouver ailleurs.

Mais la jeune femme miraculeusement sauvée ne put sauver son père. Il mourut ! Pour couronner sa vie, le vieux guerrier eut le courage de mourir en chrétien : une lettre de lui à son fils atteste cet humble sacrifice, le plus difficile de tous dans un siècle de crimes et de vertus philosophiques : avec la sincérité d'un saint, il écrivait à mon père la veille de sa mort : « Je ne sais comment je me conduirai au dernier moment ; il faut y être avant de pouvoir répondre de soi. »

Et c'est cette modestie sublime que les aveugles beaux esprits de l'époque, ont qualifiée de pusillanimité !... Mais qui donc l'empêchait de se vanter d'avance, quitte à manquer à sa promesse si la nature venait à trahir sa fierté ? Ce qui l'en empêchait, c'est l'amour de la vérité, poussé jusqu'à l'oubli de l'amour-propre; sentiment au-dessus de la portée des petites âmes.

Le général Custine, en allant à l'échafaud, baisa le crucifix qu'il ne quitta qu'au sortir de la fatale charrette. Ce courage religieux ennoblit sa mort autant que le courage militaire avait ennobli sa vie ; mais il scandalisa les Brutus parisiens.

Dans sa lettre, il priait encore mon père de réhabiliter sa mémoire. Naïve et sublime bonne foi d'un soldat, qui pense que l'échafaud de Robespierre peut entacher une renommée ! Quoi de plus touchant que cette autorité supposée au bourreau par la victime ?

La veille de sa mort, mon grand-père revit une dernière fois sa belle-fille ; ma mère, en arrivant près de lui, fut surprise de ne plus le trouver dans son cachot, et de le voir bien établi, dans une bonne

chambre. « On m'a délogé cette nuit, » dit-il, « pour me faire céder ma place à la reine ; parce que mon premier logement était le plus mauvais de la prison. »

Peu d'années auparavant, il avait perdu, dans un hiver, 300,000 francs au jeu de la reine, à Versailles ; dans ce temps-là, Marie-Antoinette, brillante, enviée, eût regardé comme un visionnaire, celui qui lui aurait montré la Conciergerie, en lui disant que ce serait son dernier asile. Mon grand-père, qui l'avait adorée comme toute la cour, ne pouvait penser, sans attendrissement, au sort de cette fille de Marie-Thérèse ; il s'oubliait lui-même en voyant les revers de fortune de cette femme, si fière avec les grands de sa cour, si affable avec ses inférieurs ; et il ne pouvait s'étonner assez de la singularité de leur rencontre au pied de l'échafaud.

Durant le procès du général Custine, mon père avait écrit et fait imprimer une défense modérée, mais franche, de la conduite politique et militaire de son père. Cette défense qu'il avait fait placarder sur les murs de Paris, fut inutile ; elle ne fit qu'attirer sur l'auteur la haine de Robespierre et du parti de la Montagne, déjà fort irrité contre lui à cause de ses liaisons avec tous les hommes généreux et raisonnables de ce temps-là. Dès lors sa perte fut jurée ; peu de temps après la mort de son père, il fut mis en prison. A cette époque, la terreur avait fait de rapides progrès en France ; être arrêté, c'était être condamné ; on n'était plus jugé que pour la forme.

Ma mère encore libre, quoique sa conduite pendant le procès de son beau-père eût fixé sur elle l'attention publique, obtint la permission d'entrer tous les jours à la Force pour y voir son mari. Apprenant que la mort très-prochaine de mon père était résolue, elle mit tout en œuvre pour lui procurer les moyens de s'évader : belle comme elle l'était et plus que belle, charmante, elle parvint à intéresser même la fille du concierge au sort du jeune prisonnier. Toutefois, ce ne fut qu'à force d'argent et de promesses qu'elle put la décider à exécuteur un plan d'évasion qu'elle avait conçu en examinant attentivement les localités.

Mon père n'était pas d'une grande taille : il était délicat, il avait encore assez de jeunesse et une assez jolie figure pour qu'on pût l'habiller en femme sans attirer les regards. Chaque fois qu'elle sortait de la prison, ma mère, uniquement occupée de son projet, descendait usque dans la rue accompagnée de la fille du concierge : les deux

femmes passaient ensemble devant les factionnaires, les corps de garde et les municipaux de service ; ces gens habitués à voir la fille du geôlier escorter ainsi tous les étrangers qui pénétraient dans la prison, s'en rapportaient à cette jeune personne du soin de fermer les portes de l'escalier, après le départ des parents ou des amis de chaque prisonnier. Depuis la mort de son beau-père, ma mère était en grand deuil ; elle portait toujours un chapeau et un voile noirs, bien que ce costume fût dangereux dans les rues, car, à cette époque désastreuse, on n'affichait pas impunément la douleur. Il fut convenu qu'au jour indiqué mon père prendrait les habits de sa femme dans la prison, que ma mère se costumerait comme la fille du geôlier, et que tandis que celle-ci descendrait dans la rue par un autre escalier, le prisonnier et la fausse Louise sortiraient ensemble par la porte ordinaire et de la manière essayée maintes fois par les deux femmes. On partirait un peu avant l'heure où les lampes s'allumaient, afin de profiter de la brune ; c'était au commencement de janvier. La véritable Louise, la fille du geôlier était jolie et presque aussi blonde et aussi fraîche que l'était ma mère, dont les chagrins, à vingt-deux ans qu'elle avait à peine, n'avaient pu altérer ni la beauté ni la santé. On était convenu que la jeune fille, en passant par des détours connus d'elle seule, arriverait de son côté dans la rue en même temps que le prisonnier, lequel avant de monter en fiacre, lui donnerait à l'heure même trente mille francs en or qui seraient apportés dans la rue par un ami de ma mère. On lui assurait en outre une pension viagère de deux mille francs dont on lui remettrait en même temps le contrat signé.

Toutes choses bien calculées, bien combinées, on prit jour pour l'exécution. Ce jour avait été choisi par Louise elle-même, d'après l'humeur et le caractère des municipaux de garde qu'elle connaissait tous, et dont quelques-uns lui paraissaient moins redoutables que les autres ; il tomba justement sur l'avant-veille de celui où mon père devait être conduit à la Conciergerie et de là au tribunal, c'est-à-dire à la mort : on était au mois de janvier 1794.

La veille de ce jour solennel on crut devoir faire une répétition dans la chambre de mon père, où les habillements de chacune des trois personnes qui allaient jouer leur rôle dans la scène du lendemain furent essayés avec un soin minutieux.

Ma mère rentra chez elle pleine d'espérance : elle ne devait revenir

à la prison que le jour suivant vers le soir et une heure seulement avant d'en sortir avec mon père.

Les atrocités politiques se multipliaient : la veille même du jour choisi pour l'évasion, la Convention décréta la peine de mort contre quiconque favoriserait la fuite d'un prisonnier politique. La loi disait qu'on poursuivrait avec une égale rigueur le complice et le recéleur; enfin, vous aurez peine à le croire, elle condamnait à la même punition que les coupables, *tous ceux qui ne les auraient pas dénoncés!...*

Le journal dans lequel cette loi monstrueuse fut publiée n'était pas de ceux qu'on cachait aux prisonniers. Il fut placé à dessein sous les yeux de mon père, par le geôlier de la Force, le père de Louise. Ceci eut lieu le matin du jour choisi pour l'évasion.

L'après-midi, un peu avant l'heure convenue, ma mère arrive à la prison. Elle trouve au bas de l'escalier Louise fondant en pleurs. « Qu'as-tu, ma fille? » lui dit ma mère. — « Ah ! madame, » répond Louise, oubliant dans ce moment le tutoiement de rigueur, « ah! madame, venez le décider, vous seule pouvez encore lui sauver la vie; depuis ce matin je suis à le supplier inutilement; il ne veut plus entendre parler de notre projet. »

Ma mère, craignant d'être espionnée, monte l'escalier tournant sans répondre ; Louise la suit. Cette bonne fille, avant d'entrer dans la chambre du prisonnier, retient une seconde fois ma mère sur le palier et lui dit très-bas : « Il a lu le journal. » Ma mère devine le reste : connaissant l'inflexible délicatesse de cœur de son mari, elle s'arrête avant d'ouvrir la porte; ses genoux manquent sous le poids de son corps, elle chancelle comme si elle le voyait déjà monter à l'échafaud. « Viens avec moi, Louise, » dit-elle, « tu auras plus de pouvoir que moi pour le vaincre, car c'est pour ne point exposer ta vie qu'il veut sacrifier la sienne. » Louise entre chez mon père, la porte se referme, et là commence à voix basse une scène que vous vous figurerez mieux que je ne pourrai vous la décrire. D'ailleurs ma mère n'a trouvé la force de me la conter qu'une seule fois, il y a bien longtemps, et encore en abrégeant les détails.

« Vous ne voulez plus vous sauver, » dit ma mère en entrant, « votre fils va donc rester orphelin, car je mourrai aussi, moi.

— » Sacrifier la vie de cette fille pour conserver la mienne, c'est impossible.

—» Tu ne la sacrifieras pas; elle se cachera et se sauvera avec nous.



— » On ne se cache plus en France, on ne sort plus de ce malheureux pays ; ce que tu demandes à Louise est plus que son devoir.

— » Monsieur, sauvez-vous, » dit Louise ; « c'est devenu mon affaire à moi.

— » Tu ne connais donc pas la loi décrétée hier ? » Et il commence à lire. Louise l'interrompt :

« Je sais tout cela ; mais, monsieur, encore une fois, sauvez-vous, je vous en supplie : je vous le demande à genoux (elle se jette aux pieds de mon père), sauvez-vous ; j'ai mis mon bonheur, ma vie, mon honneur dans notre projet. Vous m'aviez promis de faire ma fortune, vous ne serez peut-être pas en état de tenir votre parole. Eh bien ! monsieur, je veux vous sauver pour rien. Les trente mille francs en or qui nous attendent là-bas dans la rue serviront pour nous trois. Nous nous cacherons, nous émigrerons, et je travaillerai pour vous ; je ne vous demande rien, mais laissez-moi faire.

— » Nous serons repris et tu mourras.

— » Eh bien! si j'y consens, qu'avez-vous à me dire? C'est vrai, je quitte pour vous mon pays, mon père, mon prétendu; il allait m'épouser, mais je ne l'aime pas; d'ailleurs si les choses tournent bien, je ferai sa fortune avec ce que vous m'avez promis, n'est-il pas vrai?... Si je ne réussis pas, je mourrai avec vous ; mais puisque je le veux bien, qu'avez-vous à me dire?

— » Tu ne sais ce que tu me proposes, Louise ; tu te repentiras.

— » C'est possible, mais vous serez sauvé.

— » Jamais.

— » Quoi ! » reprend ma mère, « vous pensez à elle, à cette noble Louise, plus qu'à votre femme, plus qu'à votre enfant?... Tu ne sais donc pas que demain on me défendra d'entrer ici, et qu'après-demain tu seras transféré à la Conciergerie (la Conciergerie c'était la mort). Après cela comment veux-tu que je vive, moi? la vie de Louise n'est pourtant pas la seule que tu doives sauver ici. »

Rien ne put ébranler la stoïque résolution du jeune prisonnier : les deux femmes à genoux, l'épouse suppliante, la mère furieuse, l'étrangère dévouée jusqu'à la mort, tout fut inutile. Le martyr de l'humanité ferma son cœur à l'égoïsme comme à la sensibilité : le sentiment de l'honneur et du devoir parlait plus haut dans cette âme que l'amour de la vie, que l'amour d'une femme ravissante de beauté, de courage, d'attendrissement, de force et de faiblesse ; plus haut que

l'amour paternel. Tous ces motifs étaient presque des devoirs aussi, néanmoins mon père fut inflexible : tant de jeunesse, un corps si délicat, des traits si fins et une si grande âme!.... ce devait être un beau spectacle pour le ciel!

Le temps accordé à ma mère s'écoula en vaines instances ; il fallut l'emporter hors de la chambre ; elle ne voulait pas quitter la prison. Louise presque aussi désespérée la reconduisit jusqu'à la rue, où l'attendait dans une anxiété que vous comprenez, M. Guy de Chaumont-Quitry, notre ami, avec les trente mille francs en or.

« Tout est perdu, » lui dit ma mère, « il ne veut plus se sauver.

— » J'en étais sûr, » répond M. de Quitry.

Ce mot, digne de l'ami d'un tel homme, m'a toujours paru presque aussi beau que la conduite de mon père.

Et tout cela est resté ignoré... Cette vertu surnaturelle a passé inaperçue dans un temps où les enfants de la France prodiguaient l'héroïsme, comme ils avaient prodigué l'esprit cinquante ans plus tôt.

Ma mère ne revit mon père qu'une seule fois à neuf heures du soir, deux jours après cette scène ; elle avait obtenu à force d'argent la permission de dire un dernier adieu au condamné, c'était à la Conciergerie.

Cette entrevue solennelle fut troublée par une circonstance si étrange que j'ai longtemps hésité à vous la raconter. Elle vous paraîtra inventée par le génie tragi-comique de Shakspeare, mais elle est vraie : dans tous les genres, la réalité va plus loin que la fiction ; si elle vous trouble dans votre attendrissement, ce n'est pas ma faute; tout n'est-il pas contradiction dans la nature?

Je vous ai dit que mon père était condamné et qu'il devait subir sa sentence le lendemain : il était âgé de vingt-quatre ans. Sa femme, Delphine de Sabran, était l'une des plus charmantes personnes de ce temps-là. Le dévouement qu'elle avait montré quelques mois auparavant au général son beau-père, lui assurait dès lors une place glorieuse dans les annales d'une révolution où l'héroïsme des femmes a bien souvent racheté l'horreur qu'inspiraient à trop juste titre le fanatisme et la férocité des hommes.

Ma mère s'approcha de mon père avec calme, l'embrassa en silence et s'assit pendant trois heures auprès de lui. Durant ce temps, pas un reproche ne fut exprimé : la mort était là. Le sentiment trop

généreux peut-être qui avait amené cette catastrophe était pardonné, pas un regret ne fut avoué : le malheureux avait besoin de toutes ses forces pour couronner son sacrifice. Peu de paroles furent échangées entre le condamné et sa femme; mon nom seul fut prononcé plusieurs fois, et ce nom leur brisa le cœur..... Mon père demanda grâce.... ma mère ne parla plus de moi.

Dans ces temps héroïques, la mort était un spectacle où les victimes mettaient leur honneur à ne pas fléchir devant les bourreaux ; ma pauvre mère respecta dans le cœur de mon père si jeune, si beau, si plein d'âme, d'esprit, et naguère encore si heureux, le besoin de conserver tout son courage pour le lendemain ; cette dernière épreuve d'un caractère noble était devenue alors le premier des devoirs même aux yeux d'une femme naturellement timide. Tant il est vrai que le sublime est toujours à la portée des âmes sincères! Nulle femme n'était plus vraie que ma mère ; aussi personne n'eut plus d'énergie dans les grandes circonstances. Minuit approchait ; craignant de se trouver mal, elle allait se lever et se retirer.

Le condamné l'avait reçue dans une salle qui servait d'entrée à plusieurs chambres de la prison. Cette salle commune était assez grande, basse et obscure ; tous deux s'étaient assis près d'une table sur laquelle brûlait une chandelle : un côté de la salle était vitré, et derrière les vitres on entrevoyait la figure des gardiens.

Tout à coup on entend ouvrir une petite porte, jusqu'alors inaperçue; un homme sort, une lanterne sourde à la main : cet homme, bizarrement costumé, était un prisonnier qui allait en visiter un autre. Il avait pour vêtement une petite robe de chambre ou plutôt une espèce de camisole un peu longue, bordée de peau de cygne, et dont le nom même était ridicule ; des caleçons blancs, des bas et un grand bonnet de coton en pointe orné d'une énorme fontange couleur de feu, complétaient son ajustement : il s'avançait dans la chambre, lentement, à petits pas, glissant, comme les courtisans de Louis XV glissaient sans lever les pieds, lorsqu'ils traversaient la galerie de Versailles.

Quand la figure fut arrivée tout près des deux époux, elle les regarda un instant sans dire mot, et continua son chemin ; ils virent alors que ce vieillard avait du rouge.

Cette apparition, contemplée en silence par les deux jeunes gens, les surprit au milieu de leur désespoir féroce ; et sans songer que le

rouge n'était pas mis là pour farder un visage flétri, mais qu'il était destiné peut-être à empêcher un homme de cœur de pâlir devant l'échafaud du lendemain, ils partent ensemble d'un éclat de rire terrible : l'électricité nerveuse triompha un moment de la douleur de l'âme.

L'effort qu'ils faisaient depuis longtemps pour se cacher leurs pensées, avait irrité les fibres de leur cerveau ; ils furent surpris sans défense par le sentiment du ridicule, la seule émotion sans doute à laquelle ils ne s'étaient point préparés ; ainsi, malgré leurs efforts, ou plutôt à cause de leurs efforts pour rester calmes, ils s'abandonnèrent à des rires désordonnés et qui dégénérèrent bientôt en spasmes effrayants. Les gardiens, que leur expérience révolutionnaire éclairait sur ce phénomène du rire sardonique, eurent pitié de ma mère plus que dans une autre occasion, quatre ans avant cette époque, la populace de Paris, moins expérimentée, n'avait eu pitié de la fille de M. Berthier.

Ces hommes entrèrent dans la salle, et emportèrent ma mère pendant une crise nerveuse qui se manifestait par des accès de rire toujours renouvelés, tandis que mon père resta seul livré aux mêmes convulsions.

Telle fut la dernière entrevue des deux époux, et tels furent les premiers récits dont on berça mon enfance.

Ma mère avait recommandé le silence autour de moi ; mais les gens du peuple aiment à raconter les catastrophes auxquelles ils ont survécu. Les domestiques ne me parlaient que des malheurs de mes parents. Aussi, jamais je n'oublierai l'impression de terreur que m'a causée mon début parmi les hommes.

Ma première affection fut la crainte. Cette peur de la vie est un sentiment qui devrait être partagé avec plus ou moins d'énergie par tous les hommes, car tous auront leur mesure de douleur à combler en ce monde. C'est sans doute ce sentiment qui m'a fait comprendre la religion chrétienne avant qu'on me l'enseignât ; j'ai senti en naissant que je venais de tomber dans un lieu d'exil.

Revenu à lui-même, mon père passa le reste de la nuit à se remettre de la crise qu'il venait de subir : vers le matin, il écrivit à sa femme une lettre admirable de sang-froid et de courage. Elle a été publiée dans les mémoires du temps, ainsi que l'avait été celle de mon grand-père à ce même fils qui mourait pour avoir voulu défendre son père,

et pour n'avoir voulu ni rester à la cour de Prusse comme émigré, ni se sauver de prison en risquant la vie d'une jeune fille inconnue.

M. Girard, son ancien gouverneur, était resté tendrement attaché à cet élève dont il se glorifiait. Retiré à Orléans pendant la terreur, il apprit la mort de mon père par le journal : cette nouvelle inattendue lui causa un tel saisissement, qu'il mourut à l'instant, frappé d'apoplexie.

Si les ennemis mêmes de mon père ne parlaient de lui qu'avec une sorte de respect involontaire, combien ses amis ne devaient-ils pas le chérir ! Il avait une simplicité de manières qui explique l'intérêt qu'inspirait son mérite. Sa modestie non affectée, la douceur de son langage, lui firent pardonner sa supériorité, à l'époque où le démon de l'envie régnait sans contrôle sur le monde. Il a sans doute pensé plus d'une fois, pendant la dernière nuit, aux prédictions de ses amis de Berlin ; mais je ne crois pas qu'il se soit repenti du parti qu'il avait pris : il était d'un temps où la vie, quelque pleine d'éspérances qu'elle fût, paraissait peu de chose en comparaison du témoignage d'une conscience pure. On ne saurait désespérer d'un pays, tant qu'il s'y trouve des hommes dans le cœur desquels le devoir parle plus haut que toutes les affections.

LETTRE III, A M***.

Berlin, ce 28 juin 1839.

Puisque j'ai commencé à vous faire le récit des malheurs de ma famille, je veux le compléter aujourd'hui. Il me semble que cet épisode de notre révolution, raconté par le fils des deux personnes qui y jouèrent le principal rôle, doit avoir un intérêt indépendant de votre amitié pour moi.

Ma mère venait de perdre tout ce qui l'attachait à son pays; elle n'avait plus d'autre devoir que celui de sauver ses jours et de conserver la vie de son unique enfant.

D'ailleurs, en France, elle avait bien plus à souffrir que les autres proscrits.

Notre nom, entaché de libéralisme, paraissait aussi odieux aux aristocrates d'alors, qu'il l'était aux jacobins. Les partisans exclusifs et passionnés de l'ancien régime ne pouvaient pardonner à mes parents le parti qu'ils avaient pris au commencement de la révolution, pas plus que les terroristes ne leur pardonnaient la modération de leur patriotisme républicain. Dans ce temps-là, en France, un homme de bien pouvait mourir sur l'échafaud sans être plaint ni regretté de personne.

Le parti des girondins, qui étaient les doctrinaires de cette époque, aurait défendu mon père : il était anéanti ; du moins avait-il disparu depuis le triomphe de Robespierre.

Ma mère se trouvait donc plus isolée que la plupart des autres victimes des jacobins. Ayant adopté par dévouement les opinions de son mari, elle s'était décidée à abandonner la société dans laquelle elle avait passé sa vie, et elle n'en avait pas retrouvé une autre; ce qui restait du monde d'autrefois, de ce monde qu'on a depuis appelé le faubourg Saint-Germain, n'était pas désarmé par nos malheurs ; et peu s'en fallait que les aristocrates purs ne sortissent de leurs cachettes pour faire chorus avec les Marseillais, quand on criait dans les carrefours la condamnation du *traître* Custine.

Le parti des réformateurs prudents, celui des hommes du pays, des hommes dont l'amour pour la France est indépendant de la forme du gouvernement adopté par les Français, ce parti qui fait aujourd'hui une nation, n'était pas encore représenté chez nous. Mon père venait de mourir martyr des espérances de cette nation qui n'était pas née, et ma mère, à vingt-deux ans, subissait les fatales conséquences de la vertu de son mari, vertu trop sublime pour être appréciée par des hommes qui n'en pouvaient comprendre les motifs. L'énergique modération de mon père était méconnue de ses contemporains, et sa gloire injuriée poursuivait sa femme du fond du tombeau; ma pauvre mère, chargée d'un nom qui représentait l'impartialité au milieu d'un monde plein de passions, se voyait abandonnée de tous dans son infortune. D'autres avaient la consolation de se plaindre ensemble : ma mère restait seule à pleurer.

Quelques jours après la dernière catastrophe qui venait de la rendre veuve elle sentit qu'il fallait partir ; mais on ne pouvait sortir de France sans un passe-port, qui ne s'obtenait qu'à grand'peine ; s'éloigner de Paris, c'était s'exposer aux soupçons, à plus forte raison était-il dangereux de passer la frontière.

Néanmoins, à force d'argent ma mère parvint à se procurer un faux passe-port; elle devait quitter la France par la Belgique, sous le nom d'une marchande de dentelles, tandis que ma bonne, cette berceuse lorraine dont je vous ai déjà parlé, devait sortir par l'Alsace pour me réunir à ma mère en Allemagne. Nanette Malriat, née à Niderviller chez mon grand-père, parlait allemand mieux que français; elle pouvait passer pour une paysanne des Vosges voyageant avec son enfant; le lieu du rendez-vous avait été fixé à Pyrmont en Westphalie : de là nous devions nous rendre à Berlin, où ma mère comptait rejoindre sa mère et son frère.

On ne mit personne que ma bonne dans la confidence de ce plan. Ma mère se défiait de ses gens; d'ailleurs, par égard pour eux-mêmes, elle voulait qu'ils pussent dire hardiment qu'ils avaenit ignoré notre fuite. En cherchant à sauver sa vie elle n'avait garde de négliger le soin de leur sûreté.

Pour écarter tout soupçon de complicité, il fut convenu qu'elle sortirait de chez elle le soir, seule et à pied, déguisée en ouvrière; et que ma bonne sortirait une demi-heure plus tôt en m'emportant dans ses bras, caché sous son mantelet. On devait attacher au balcon du salon une échelle de corde qui ferait supposer que ma mère était descendue dans la rue, la nuit, par la fenêtre à l'insu des gens de la maison. Nous logions au premier étage rue de Bourbon. On avait depuis quelques jours fait sortir de chez nous, un à un, plusieurs objets de première nécessité pour former le petit paquet de voyage de ma mère. Ces objets avaient été déposés chez un ami, qui devait les rendre à ma mère hors de la barrière à l'heure indiquée.

Tout étant prêt, Nanette part avec moi pour se rendre au bureau des voitures publiques de Strasbourg, et ma mère se prépare à sortir pour prendre en poste la route de Flandre.

Au dernier moment, elle était seule dans un cabinet, au fond de son appartement; les portes de la chambre et du salon étaient restées ouvertes; elle s'occupait à mettre en ordre des papiers importants qu'elle triait avec un soin religieux, ne voulant brûler avant de fuir que ce qui aurait pu compromettre des parents ou des amis d'émigrés, restés à Paris. Ces papiers étaient pour la plupart des lettres de ma mère, de son frère, des reçus d'argent envoyé à des officiers de l'armée de Condé ou à d'autres émigrés, des commissions données en secret par des personnes de province suspectes d'aristocratie, des demandes

de secours adressées par de pauvres parents, et par des amis sortis de France : enfin, il y avait, dans le carton et dans les tiroirs qu'elle s'occupait à vider, de quoi la faire guillotiner dans les vingt-quatre heures, et cinquante personnes avec elle.

Assise sur un grand canapé près de la cheminée, elle commençait à brûler les lettres les plus dangereuses, et serrait à mesure dans une cassette celles qu'elle croyait pouvoir laisser après elle sans inconvénient, dans l'espoir de les retrouver un jour ; tant elle avait de répugnance à détruire ce qui lui venait de ses amis ou de ses parents !

Tout à coup elle entend ouvrir la première porte de son appartement, celle qui donnait de la salle à manger dans le salon : éclairée par un de ces pressentiments qui ne lui ont jamais manqué dans les moments des périls, elle se dit : « Je suis dénoncée, on vient m'arrêter; » et sans plus délibérer, sentant qu'il est trop tard pour brûler les masses de papiers dangereux dont elle est environnée, elle les ramasse sur la table, sur le canapé, dans le carton, et, les prenant à brassées, elle les jette rapidement ainsi que la cassette sous le canapé, dont les pieds heureusement assez hauts étaient couverts d'une housse qui traînait jusqu'à terre.

Ce travail terminé avec la rapidité de la peur, elle se lève et reçoit de l'air le plus calme les personnes qu'elle voit entrer dans son cabinet.

C'était en effet des membres du comité de sûreté générale, et des hommes de la section qui venaient l'arrêter.

Ces figures aussi ridicules qu'atroces l'environnent en un moment : les sabres, les fusils brillent autour d'elle; elle ne songe qu'à ses papiers qu'elle achève de repousser du pied sous le canapé devant lequel elle reste toujours debout.

« Tu es arrêtée, » lui dit le président de la section.

Elle garde le silence.

« Tu es arrêtée, parce qu'on t'a dénoncée comme émigrée d'intention. »

« C'est vrai, » dit ma mère, en voyant déjà dans les mains du président son portefeuille et son faux passe-port qui venaient d'être saisis dans sa poche, car le premier soin des agents de la municipalité avait été de la fouiller ; « c'est vrai, je voulais fuir. »

« Nous le savons bien. »

En cet instant, ma mère aperçoit ses gens qui avaient suivi les membres de la section et du comité.

Un coup d'œil lui suffit pour deviner par qui elle a été dénoncée : la physionomie de sa femme de chambre trahit une conscience troublée. « Je vous plains, » lui dit ma mère en s'approchant de cette fille. Celle-ci se met à pleurer et répond tout bas en sanglotant : « Pardonnez-moi, madame, j'ai eu peur. »

« Si vous m'eussiez mieux espionnée, » lui répliqua ma mère, « vous auriez compris que vous ne couriez aucun risque. »

« A quelle prison veux-tu qu'on te conduise ? » dit un des membres du comité, « tu es libre... de choisir. »

« N'importe. »

« Viens donc. » Mais avant de sortir, on la fouille encore, on ouvre les armoires, les meubles, les secrétaires, on bouleverse la chambre, et personne ne pense à regarder sous le canapé ! Les papiers restent intacts. Ma mère se garde de jeter les yeux du côté où elle les a si précipitamment et si mal cachés. Enfin elle sort et monte en fiacre avec trois hommes armés qui la mènent rue de Vaugirard, aux Carmes, dans ce couvent changé en prison, et dont les murs trop fameux étaient encore teints du sang des victimes massacrées au 2 septembre 1792.

Cependant l'ami qui l'attendait à la barrière, voyant l'heure du départ passée, ne doute pas un instant de l'arrestation de ma mère, et, laissant à tout hasard un de ses frères à la place indiquée, il court sans hésiter au bureau de la diligence, afin d'empêcher Nanette de partir avec moi pour Strasbourg ; il arrive à temps ; on me ramène chez nous : ma mère n'y était plus !.... déjà les scellés avaient été apposés sur son appartement ; on n'avait laissé de libre que la cuisine, où ma pauvre bonne établit son lit près de mon berceau.

En une demi-heure tous les domestiques avaient été forcés de déguerpir ; toutefois non sans trouver le temps de piller le linge et l'argenterie ; la maison était déserte et démeublée ; on eût dit d'un incendie : c'était la foudre.

Amis, parents, serviteurs, tout avait fui ; un fusilier défendait la porte de la rue ; dès le lendemain, un gardien civique fut substitué à l'ancien portier ; ce gardien était le savetier du coin, qui reçut en même temps le titre de mon tuteur. Dans ce réduit devasté, Nanette eut soin de moi comme si j'eusse été un grand

seigneur; elle m'y garda huit mois avec une fidélité maternelle.

Elle ne possédait presque aucun objet de valeur; quand le peu d'argent qu'elle avait emporté pour le voyage fut épuisé, elle me nourrit du produit de ses hardes qu'elle vendait une à une, tout en se disant que personne ne pourrait lui rendre le prix de ce qu'elle dépensait pour moi.

Si ma mère périssait, son projet était de m'emmener dans son pays, pour m'y faire élever et nourrir parmi les petits paysans de sa famille. J'avais deux ans; je tombai mortellement malade d'une fièvre maligne. Nanette trouva le moyen de me faire soigner par trois des premiers médecins de Paris : Portal, Gastaldi, j'ai oublié le nom du chirurgien. Sans doute ces hommes furent influencés par la réputation de mon père et celle de mon grand-père ; mais ils seraient venus dans notre réduit, même pour un enfant inconnu, car c'est une chose éprouvée que le désintéressement et le zèle des médecins français; le dévouement de ma bonne est plus étonnant : ils sont humains par état; chez eux la science aide à la vertu, c'est bien; mais elle fut noble et généreuse malgré sa pauvreté, malgré son manque de culture; c'est sublime. Pauvre Nanette! elle avait bien de l'énergie; toutefois la force de sa raison ne répondait pas à sa puissance de sentiment. C'était une belle âme, un noble cœur; ce n'était pas un grand caractère. Mais quelle fidélité!.... Les revers de ma famille n'ont que trop fait briller son désintéressement et son courage.

Elle portait la hardiesse jusqu'à l'aveuglement; pendant le procès de mon grand-père, les crieurs publics s'en allaient par les halles, débitant d'atroces injures contre le *traître Custine;* quand ma bonne les entendait passer, elle les arrêtait au milieu de la foule, se disputait avec eux, défendait son maître contre la populace, et en appelait jusque sur la place de la Révolution des arrêts du tribunal révolutionnaire.

« Que dit-on, qu'ose-t-on écrire contre le général Custine?» s'écriait-elle sans égard au danger auquel elle s'exposait. «Tout cela est faux; je suis née chez lui, moi, je le connais mieux que vous, car il m'a élevée; il est mon maître, il vaut mieux que vous tous, entendez-vous! s'il l'avait voulu, il aurait arrêté votre gueuse de révolution avec son armée, et maintenant vous lui lécheriez les pieds au lieu de l'insulter, lâches que vous êtes! »

C'est avec des discours semblables et bien d'autres éclairs de bon

sens, tout aussi imprudents, qu'elle a plusieurs fois pensé se faire massacrer au milieu des rues de Paris, par les harpies de la révolution.

Un jour, c'était peu de temps après la mort de Marat, elle passait avec moi qu'elle portait sur ses bras, au milieu de la place du Carrousel. Par une confusion d'idées qui caractérise cette époque de vertige, on avait élevé là un autel révolutionnaire en l'honneur du martyr de l'athéisme et de l'inhumanité. Au fond de cette espèce de chapelle ardente était déposé, je crois, le cœur, si ce n'est le corps de Marat. On voyait des femmes s'agenouiller dans ce lieu nouvellement sanctifié, y prier, Dieu sait quel dieu, puis se relever en faisant avec recueillement le signe de la croix et une révérence au nouveau saint. Tous ces actes contradictoires peignent énergiquement le désordre des âmes et des choses à cette époque.

Exaspérée par ce spectacle, Nanette oublie que je suis dans ses bras, elle apostrophe la dévote de nouvelle espèce et l'accable d'injures ; la furie pieuse répond en criant au sacrilége ; des paroles, elle en vient aux coups ; la foule entoure les deux ennemies : Nanette est la plus jeune et la plus forte, mais gênée par la crainte de me blesser, elle a le dessous et tombant à terre avec moi, elle perd son bonnet : elle se relève échevelée, cependant elle me tient toujours fidèlement serré contre sa poitrine ; de toutes parts des cris de mort la menacent : « L'aristocrate à la lanterne. » On la traîne déjà par les cheveux vers le réverbère de la rue *Nicaise*, comme on disait alors ; une femme m'avait arraché des bras de la malheureuse, lorsqu'un homme qui paraissait plus furieux que les autres, fend la foule, éloigne un instant les énergumènes acharnés contre la victime, et, faisant semblant de ramasser quelque chose à terre, lui dit à l'oreille : « Vous êtes folle, vous êtes folle, entendez-moi bien, ou vous êtes perdue ; sauvez-vous, ne craignez rien pour votre enfant, je vous le porterai de loin, mais contrefaites la folle, ou vous êtes morte. » Alors Nanette se met à chanter, à faire toutes sortes de grimaces : « C'est une folle, » dit celui qui la protége ; à l'instant d'autres voix répondent : « Elle est folle, elle est folle, vous le voyez bien ; laissez-la passer ! » Profitant du moyen de salut qu'on lui offre, elle se sauve en courant et en dansant, traverse le pont Royal, s'arrête à l'entrée de la rue du Bac, et là elle se trouve mal en me recevant des mains de son libérateur.

Nanette, grâce à cette leçon, devint sage par attachement pour

moi ; mais ma mère ne cessa de redouter son audace et ses accès de franchise.

Dès son entrée en prison, ma mère éprouva un sentiment de consolation ; là du moins elle n'était plus seule, elle se lia aussitôt d'amitié intime avec quelques femmes distinguées et dont les opinions s'accordaient avec celles de mon père et de mon grand-père. Elles vinrent spontanément au-devant d'une personne à laquelle elles s'intéressaient depuis longtemps sans la connaître, et lui témoignèrent une sympathie touchante, fondée sur beaucoup d'admiration. Elle m'a parlé de madame Charles de Lameth, mademoiselle Picot, personne d'un esprit aimable et même gai, malgré la rigueur des temps; de madame d'Aiguillon, la dernière du nom de Navailles, belle-fille du duc d'Aiguillon, l'ami de madame du Barry, et belle comme une médaille antique ; enfin de madame de Beauharnais, depuis l'impératrice Joséphine.

Ma mère et cette dernière étaient logées dans le même cabinet, elles se rendaient réciproquement les services de femme de chambre.

Ces femmes si jeunes, si belles, avaient les vertus et même l'orgueil de leur malheur. Ma mère m'a conté qu'elle s'empêchait de dormir, tant qu'elle ne se sentait pas la force de faire le sacrifice de sa vie, parce que, disait-elle, elle craignait de donner des marques de faiblesse, si on venait la nuit la réveiller en sursaut pour la conduire à la Conciergerie, c'est-à-dire à la mort.

Mesdames d'Aiguillon et de Lameth avaient beaucoup d'énergie ; madame de Beauharnais montrait un découragement qui faisait rougir ses compagnes d'infortune. Avec l'insouciance d'une créole, elle était pusillanime et inquiète à l'excès ; les autres savaient se résigner, elle espérait toujours ; elle passait sa vie à tirer les cartes en cachette et à pleurer devant tout le monde, au grand scandale de ses compagnes. Mais elle était naturellement gracieuse ; et la grâce ne nous sert-elle pas à nous passer de tout ce qui nous manque ? Sa tournure, ses manières, son parler surtout avaient un charme particulier : mais, il faut le dire, elle n'était ni magnanime ni franche : les autres prisonnières la plaignaient, en déplorant son peu de courage ; car toutes victimes qu'elles étaient de la république, elles restaient républicaines par caractère : je parle de mesdames de Lameth et d'Aiguillon ; ma mère n'était que femme, mais avec tant de grandeur d'âme que chaque sacrifice était pour elle un exemple qui lui donnait une

sorte d'émulation noble, et l'élevait tout d'abord au niveau des actions inspirées par les sentiments même qu'elle ne partageait pas.

Il avait fallu des combinaisons uniques dans l'histoire pour former une femme telle que ma mère ; on ne retrouvera jamais le mélange de grandeur d'âme et de sociabilité produit en elle par l'élégance et le bon goût des conversations qu'on entendait dans le salon de sa mère, dans celui de madame de Polignac, et par les vertus surnaturelles qu'on acquérait sur les marches de l'échafaud de Robespierre, quand on avait du cœur. Tout le charme de l'esprit français du bon temps, tout le sublime des caractères antiques se retrouvaient en ma mère, qui avait la physionomie et le teint des blondes têtes de Greuze avec un profil grec.

Quand il fallut manger à la gamelle, à des tables de plus de trente prisonniers de tous rangs, ma mère, qui de sa nature était la personne du monde la plus dégoûtée, ne s'aperçut même pas de cette aggravation de peine introduite dans le régime de la prison à l'époque de la plus grande terreur. Les maux physiques ne l'atteignaient plus. Je ne lui ai jamais vu que des chagrins ; ses maladies étaient des effets, et la cause venait de l'âme.

On a beaucoup écrit sur les singularités de la vie des prisons à cette époque ; si ma mère avait laissé des mémoires, ils auraient révélé au public une foule de détails encore ignorés. Dans la prison des Carmes, les hommes étaient séparés des femmes. Quatorze femmes avaient leurs lits dans une des salles de l'ancien couvent ; parmi ces dames se trouvait une Anglaise fort âgée, sourde et presque aveugle. On n'a jamais pu lui faire comprendre pourquoi elle était là ; elle s'adressait à tout le monde pour le savoir : le bourreau a répondu à sa dernière question.

J'ai lu dans les mémoires du temps la mort toute semblable d'une vieille dame traînée de la province à Paris. Les mêmes iniquités se répétaient ; la férocité ne varie guère dans ses effets, pas plus que dans ses causes. La lutte entre le bien et le mal soutient l'intérêt du drame de la vie ; mais quand le triomphe du crime est assuré, la monotonie rend l'existence accablante, et l'ennui ouvre la porte de l'enfer. Le Dante nous peint, dans un des cercles de ses damnés, l'état des âmes perdues, mais dont les corps, mus par un démon qui s'en est emparé, paraissent encore vivants sur la terre. C'est le plus énergique et en même temps le plus philosophique emblème qu'on

ait jamais imaginé pour montrer les résultats du crime et le triomphe du mauvais principe dans le cœur de l'homme.

Dans la même chambrée était la femme d'un farceur qui montrait les marionnettes ; tous deux avaient été arrêtés, disaient-ils, parce que leur polichinelle était trop aristocrate, et qu'il se moquait du père Duchêne en plein boulevard.

La femme avait une extrême vénération pour les grandeurs déchues, et, grâce à ce respect, les nobles prisonnières retrouvaient sous les verrous les égards dont elles avaient été entourées naguère dans leur propre maison.

La femme du peuple les servait pour le seul plaisir de leur être agréable ; elle faisait leur chambre, leur lit ; elle leur rendait gratuitement toutes sortes de soins, et n'approchait de leurs personnes qu'avec les témoignages du plus profond respect ; au point que les prisonnières, ayant déjà perdu l'habitude de cette politesse d'autrefois, crurent pendant quelque temps qu'elle se moquait ; mais la pauvre femme périt tout de bon avec son mari, et, en prenant congé de ses illustres compagnes, qu'elle croyait ne précéder que de peu de jours sur l'échafaud, elle n'oublia pas un seul instant d'user de toutes les formules d'obéissance surannée qu'elle aurait pu employer autrefois pour leur demander une grâce. A l'entendre parler avec tant de cérémonie, on aurait pu se croire dans un château féodal, chez une châtelaine entichée de l'étiquette des cours. A cette époque ce n'était qu'en prison qu'une citoyenne française pouvait se permettre tant d'audacieuse humilité ; la malheureuse ne craignait plus de se faire arrêter. Il y avait quelque chose de touchant dans le contraste que le langage de cette femme, commune d'ailleurs, faisait avec le ton et les paroles des geôliers, qui croyaient se relever par leur brutalité. Les prisonniers se réunissaient à certaines heures dans une espèce de jardin ; là tout le monde se promenait ensemble, et les hommes jouaient aux barres.

C'était ordinairement pendant ces moments de récréation que le tribunal révolutionnaire envoyait chercher les victimes. Si celle qu'on appelait était un homme, et si cet homme était du jeu, il disait un simple adieu à ses amis ; puis *la partie continuait ! ! !* Si c'était une femme, elle faisait également ses adieux ; et son départ ne troublait pas davantage les divertissements de ceux et de celles qui lui survivaient. Cette prison était la terre en miniature, et Robespierre en

était le dieu. Rien ne ressemble à l'enfer comme cette caricature de la Providence.

Le même glaive était suspendu sur toutes les têtes, et l'homme épargné une fois ne pensait pas survivre plus d'un jour à celui qu'il voyait partir devant lui. D'ailleurs, à cette époque de délire, les mœurs des opprimés paraissaient tout aussi hors de nature que l'étaient celles des oppresseurs.

C'est de cette manière qu'après cinq mois de prison ma mère vit partir pour l'échafaud M. de Beauharnais. En passant devant elle, il lui donna un talisman arabe, monté en bague : elle l'a toujours conservé : maintenant c'est moi qui le porte.

On ne comptait plus par semaines, le temps était divisé par dizaines : le dixième jour s'appelait le décadi, et répondait à notre dimanche, parce qu'on ne travaillait ni ne guillotinait ce jour-là. Donc, quand les prisonniers étaient arrivés au nonidi soir, ils étaient assurés de vingt-quatre heures d'existence : c'était un siècle; alors on faisait une fête dans la prison.

Telle fut la vie de ma mère après la mort de son mari. Cette vie dura pendant les derniers six mois de la terreur; belle-fille d'un condamné, femme d'un autre condamné, célèbre par son courage, et sa beauté, arrêtée sur une tentative d'émigration, dont elle-même avait dédaigné de se justifier, puisqu'on l'avait surprise en habit de voyage, et qu'un faux passe-port avait été saisi dans sa poche; c'est par une espèce de miracle qu'elle put échapper si longtemps à l'échafaud.

Plusieurs circonstances singulières concoururent à son salut; pendant la première quinzaine de sa détention, elle fut reconduite chez elle à trois reprises; là on leva les scellés, et l'on visita ses papiers en sa présence. Par une volonté qui semble providentielle, aucun des espions chargés de faire ces minutieuses perquisitions n'imagina d'aller regarder sous le grand canapé où se trouvaient les importants papiers qu'elle y avait jetés pêle-mêle par brassées, au moment même de son arrestation. Elle n'avait osé charger personne de les retirer de leur cachette; d'ailleurs, chaque fois qu'on la ramenait de sa prison, les scellés étaient réapposés devant elle sur toutes les portes de son appartement. Dieu voulut donc que ce meuble fût oublié, tandis que *dans le même cabinet* on défonçait sous ses yeux le milieu d'un secrétaire pour en fouiller la cachette; et, se livrant, selon l'esprit

du temps, aux recherches les plus ridicules, on levait jusqu'à des feuilles de parquet.

Ceci rappelle la plaisanterie de l'acteur Dugazon. Vous l'ignorez sans doute, car que n'ignorent pas sur l'époque de nos malheurs les hommes d'aujourd'hui ? ils sont trop occupés eux-mêmes pour avoir le temps de recueillir les actes de leurs pères.

Dugazon, le comédien, était garde national ; un jour, faisant une patrouille près de la Halle, il s'arrête devant une marchande de pommes : « Ouvre-moi tes pommes, » dit-il à cette femme. — « Pour quoi faire ? » — « Ouvre-moi tes pommes. » — « Qu'é que tu leur veux donc à mes pommes ? » — « Je veux voir si tu n'y as pas caché des canons. »

Malgré le jacobinisme, qu'on appelait alors le civisme de Dugazon, l'épigramme en public était dangereuse.

Vous figurez-vous les battements de cœur de ma mère chaque fois qu'on approchait du lieu où avaient été jetés ses redoutables papiers ? Elle m'a souvent répété que pendant toutes les visites domiciliaires auxquelles on la força d'assister, elle n'osa tourner une seule fois les regards vers le canapé fatal, et en même temps elle craignait de les détourner avec affectation.

Ceci ne fut pas l'unique marque de protection que Dieu lui donna dans ses malheurs ; comme elle ne devait pas périr là, l'esprit des hommes qui pouvaient la perdre fut tourné par une puissance invisible.

Douze membres de la section assistaient à ces recherches. Assis autour d'une table au milieu du salon, ils terminaient toujours leur visite par un interrogatoire long et détaillé qu'ils faisaient subir à la prisonnière. La première fois cette espèce de jury révolutionnaire était présidé par un petit bossu, cordonnier de son métier et méchant autant qu'il était laid. Cet homme avait trouvé dans un coin un soulier qu'il prétendait être de peau anglaise : l'accusation était grave. Ma mère soutint d'abord que le soulier n'était pas de peau anglaise ; le cordonnier président insista.

« C'est possible, » dit à la fin ma mère, « vous devez vous y connaître mieux que moi ; tout ce que je puis vous dire c'est que je n'ai jamais rien fait venir d'Angleterre ; si ce soulier est anglais, il n'est donc pas à moi. »

On l'essaye ; il va au pied. « Quel est ton cordonnier ? » demande

le président. Ma mère le nomme : c'était le cordonnier à la mode au commencement de la révolution ; il travaillait à cette époque pour toutes les jeunes femmes de la cour.

« Un mauvais patriote, » répond le président bossu et jaloux.

« Un bon cordonnier, » dit ma mère.

« Nous voulions le mettre en prison, » réplique le président avec aigreur ; « mais il s'est caché, l'aristocrate, sa mauvaise conscience l'avait bien averti. Sais-tu où il est à présent ? »

« Non, » répond ma mère, « d'ailleurs je le saurais que je ne vous le dirais pas. »

Ses réponses courageuses et qui contrastaient avec son air timide, l'ironie de ses pensées, qui perçait malgré elle sous la modération obligée de ses paroles, l'espèce de taquinerie involontaire à laquelle l'excitaient ces scènes burlesques et tragiques à la fois, sa beauté ravissante, la finesse de ses traits, son profil parfait, son deuil, sa jeunesse, l'éclat de son teint, la magie de ses cheveux blonds dorés, l'expression particulière de son regard, sa physionomie à la fois passionnée, mélancolique, résignée et mutine, son air noble malgré elle, ses manières élégantes et dont la facilité faisait rougir des hommes embarrassés dans leur grossièreté naturelle et affectée, sa fierté modeste, sa renommée déjà nationale, l'autorité du malheur, l'incomparable accent de sa voix argentine, de cette voix à la fois touchante et sonore, sa manière de prononcer le français si nette et pourtant si douce, le don de la popularité qu'elle possédait à un haut degré sans aucune nuance de lâche complaisance, l'instinct de la femme enfin, ce désir constant de plaire qui réussit toujours quand il est inné et par conséquent naturel : tout en elle contribuait à lui gagner le cœur de ses juges, quelque cruels qu'ils fussent. Aussi tous lui étaient-ils devenus favorables, excepté le petit bossu : cette rancune obstinée d'une créature disgraciée par la nature me paraît un trait de lumière jeté sur le cœur humain.

Ma mère avait un talent remarquable pour la peinture, elle possédait surtout le don de la ressemblance et le sentiment du pittoresque. Dans les moments de silence elle se mit à crayonner les personnages qui l'entouraient et elle fit en quelques traits une charmante esquisse du terrible tableau dont elle était la figure principale. J'ai vu ce dessin conservé longtemps chez nous, il s'est perdu dans un déménagement.

Un maître maçon nommé Jérôme, l'un des plus ardents jacobins de ce temps-là, et qui faisait partie des membres du tout-puissant comité de notre section, était présent à la scène; il lui enleva son dessin pour le faire passer de main en main; chacun se reconnut, et tous s'égayèrent aux dépens du président qu'on voyait monté sur sa chaise pour se grandir et pour montrer à tous les yeux d'un air grotesquement triomphant le soulier accusateur; la bosse, dissimulée avec une indulgence affectée, ne paraissait qu'autant qu'il le fallait pour rendre hommage à la vérité.

Cette modération de la part du peintre qui était aussi la victime, fit plus d'effet sur l'assemblée que n'en aurait produit une caricature: je note ce dernier trait parce qu'il me paraît caractériser essentiellement la délicatesse de l'esprit français de ce temps-là, dans quelque classe qu'on l'observe. Ces hommes avaient été élevés sous l'*ancien régime*, époque de l'élégance française par excellence. Leurs petits-enfants ont peut-être plus de raison; mais ils ont moins de goût et de finesse.

« Tiens! » s'écrièrent les terribles juges presque à l'unanimité, « tiens, regarde donc comme ton portrait est flatté, président. La citoyenne t'a vu en beau, ma foi. »

Et des rires universels achevèrent d'exaspérer le cordonnier contrefait, mais tout-puissant, puisqu'il présidait à l'instruction des crimes imputés à l'accusée. Sa rage pouvait devenir funeste à ma mère; c'est pourtant l'imprudence qu'elle commit ce jour-là qui lui sauva la vie.

Le dessin qu'on lui prit fut joint aux pièces qui devaient servir au procès, et qu'on lui rendit plus tard. Jérôme, le maître maçon, qui affectait la plus grande colère contre ma mère, à laquelle il n'adressait jamais une parole sans y mêler quelque jurement terrible, Jérôme, tout féroce qu'il était, était jeune; frappé d'admiration en voyant ce qui la distinguait des autres femmes, il n'eut plus qu'une pensée, ce fut de la préserver de la guillotine à son insu. Il le pouvait, il le fit: voici comment.

Il avait un libre accès dans les bureaux de Fouquier-Tinville, l'accusateur public. Là s'entassaient les papiers où se trouvait le nom de chaque détenu écroué dans les prisons de Paris. Ces feuilles passaient toutes dans le carton où elles étaient empilées une à une par Fouquier-Tinville, qui les employait à mesure et sans choix pour fournir aux

exécutions de la journée, c'est-à-dire à trente, à quarante, et jusqu'à soixante et quatre-vingts assassinats publics. Ces meurtres étaient alors le principal divertissement du peuple de Paris. Le nombre des feuilles se recrutait journellement des différents envois qui se faisaient de toutes les prisons de la ville. Jérôme savait où était le carton fatal; et pendant six mois, il n'a pas manqué *une seule fois* de se rendre le soir dans le bureau, à l'instant où il était sûr de n'être pas observé, pour s'assurer que la feuille sur laquelle était inscrit le nom de ma mère se trouvait toujours au fond du carton. Lorsque de nouveaux papiers avaient été placés dans ce même carton, et que l'accusateur public, par justice distributive, les avait mis sous les anciens, afin que chaque nom vînt à son tour, Jérôme parcourait la liasse infernale, jusqu'à ce qu'il eût retrouvé le nom de ma mère, et remis sous toutes les feuilles la feuille où il était inscrit. La supprimer lui eût paru trop dangereux. On savait que Fouquier-Tinville ne prenait pas la peine de vérifier les noms, mais il pouvait compter les feuilles, et Jérôme accusé et convaincu d'une soustraction, montait le jour même sur l'échafaud ; intervertir l'ordre des papiers était un crime sans doute, mais c'était un crime moins grave et moins facile à prouver. D'ailleurs, je n'explique rien, je vous dis ce que j'ai souvent entendu raconter, dans mon enfance, par Jérôme lui-même. Il nous disait que la nuit, après que tout le monde était retiré, il retournait quelquefois au bureau dans la crainte que quelqu'un, à la fin de la journée, n'eût fait comme lui et n'eût interverti l'ordre des papiers, c'était uniquement à cet ordre que tenait la vie de ma mère. Effectivement, une fois son nom se trouva le premier; Jérôme frémit et le remit sous les autres.

Ni moi, ni aucune des personnes qui écoutaient ce récit terrible, nous n'osions demander à Jérôme le nom des victimes dont il avait avancé le supplice en faveur de ma mère. Vous comprenez bien qu'elle n'a connu qu'après sa sortie de prison la ruse qui lui sauvait la vie.

Au moment où le 9 thermidor arriva, les prisons, à force de se désemplir, étaient presque vides, il ne restait plus que trois feuilles dans le carton de Fouquier-Tinville : celle de ma mère était toujours la dernière; ce qui ne l'eût pas empêchée de périr, car on n'en aurait guère apporté davantage; le spectacle de la révolution commençait à lasser son public, et le projet de Robespierre et de ses conseillers in-

times, était, pour en finir avec les amis de l'ancien régime, d'ordonner un massacre général dans l'intérieur des prisons.

Ma mère, si forte contre l'échafaud, m'a souvent dit qu'elle ne se sentait nul courage à l'idée de se voir poursuivie et blessée par des assassins avant d'être égorgée.

Pendant les dernières semaines de la terreur, les anciens guichetiers de la prison des Carmes avaient été remplacés par des hommes plus féroces, destinés eux-mêmes à prendre part aux exécutions secrètes. Ils ne dissimulaient pas aux victimes le plan formé contre elles; le règlement de la prison était devenu plus sévère; personne du dehors ne pouvait voir les détenus; on n'osait leur rien envoyer, enfin l'accès des cours et des jardins leur était interdit, parce qu'on y creusait leurs fosses; voilà, du moins, ce qu'on leur disait; chaque bruit lointain, chaque murmure de la ville, leur paraissait le signal du carnage, chaque nuit leur semblait la dernière.

Leurs angoisses cessèrent le jour même de la chute de Robespierre.

Si l'on réfléchit à cette circonstance, on aura de la peine à ne pas rejeter la supposition de quelques esprits, qui, pour raffiner sur l'histoire de la terreur, ont prétendu que Robespierre n'est tombé que parce qu'il valait mieux que ses adversaires.

Il est vrai que ses complices ne sont devenus ses ennemis que lorsqu'ils ont tremblé pour eux-mêmes : leur principal mérite est d'avoir eu peur à temps; mais en se sauvant, ils ont sauvé la France qui serait devenue un antre de bêtes féroces, si les plans de Robespierre se fussent accomplis. La révolution du 9 thermidor est une conspiration de caverne, une révolte de bandits : d'accord; mais le chef de brigands est-il devenu un honnête homme pour avoir succombé sous les coups de sa troupe conjurée contre lui? S'il suffisait du malheur pour justifier le crime, où en serait la conscience? L'équité périrait sous une fausse générosité, sentiment dangereux, car il séduit les belles âmes et leur fait oublier qu'un homme de bien doit préférer la justice et la vérité à tout.

On a dit que Robespierre n'était pas féroce par tempérament : qu'importe? Robespierre, c'est l'envie devenue toute-puissante. Cette envie nourrie des humiliations méritées que cet homme avait souffertes dans l'ancienne société, lui avait fait concevoir l'idée d'une vengeance si atroce que la bassesse de son âme et la dureté de son cœur suffisent à peine à nous faire comprendre comment il a pu la réaliser.

Soumettre une nation à des opérations mathématiques, appliquer l'algèbre aux passions politiques, écrire avec du sang, chiffrer avec des têtes : voilà ce que la France a laissé faire à Robespierre. Elle fait pis encore peut-être aujourd'hui, elle écoute des esprits distingués qui s'évertuent à justifier un tel homme!! Il n'a pas volé!... mais le tigre ne tue pas toujours pour manger.

Robespierre n'était pas féroce, dites-vous, il n'a pas pris plaisir à voir couler le sang. Mais s'il l'a versé, le résultat est le même. Inventez donc si vous le voulez, un mot pour l'assassinat politique par calcul; mais que cette vertu monstrueuse soit stigmatisée par l'histoire. Excuser l'assassinat par ce qui le rend plus odieux, par le sang-froid, et par les combinaisons de l'assassin, c'est contribuer à l'un des plus grands maux de notre époque, à la perversion du jugement humain. Les hommes d'aujourd'hui, dans leurs arrêts dictés par une fausse sensibilité, annulent à force d'impartialité le bien et le mal; pour mieux s'arranger de la terre, ils ont aboli d'un coup le ciel et l'enfer! Ils en sont venus au point que notre génération ne reconnaît plus qu'un seul crime, l'indignation contre le crime...; qu'une seule chose respectable, l'opinion qu'on n'a pas. Avoir un avis c'est devenir injuste.... et dès lors incapable de comprendre les autres. Comprendre tout et tout le monde, telle est la prétention à la mode.

Voilà donc les sophismes où nous entraîne le prétendu adoucissement de nos mœurs, adoucissement qui n'est qu'une grande indifférence morale, une profonde incrédulité religieuse et une avidité sensuelle toujours croissante..... Mais patience!... le monde est déjà revenu de plus loin.

Deux jours après le 9 thermidor, une grande partie des prisons de Paris étaient vides.

Madame de Beauharnais, liée avec Tallien, sortit en triomphe; mesdames d'Aiguillon et de Lameth n'avaient point péri, elles furent promptement délivrées; ma mère, oubliée aux Carmes, restait presque seule dans cette prison qui n'était plus même glorieuse. Elle voyait ses nobles compagnons d'infortune faire place aux terroristes qui, d'après le revirement opéré dans la politique, venaient chaque jour sous les verrous prendre la place de leurs victimes. Les jacobins, sous prétexte de punir les tyrans, avaient enseigné la tyrannie à la France. Tous les parents, tous les amis de ma mère étaient dispersés; personne ne s'occupait d'elle. Jérôme, proscrit à son tour comme ami de

Robespierre, était obligé de se cacher et ne pouvait plus la protéger.

Deux mortels mois se passèrent dans un abandon plus désolant peut-être que le péril ; elle m'a répété bien des fois que ce temps d'épreuve fut le plus difficile à supporter.

La lutte des partis continuait ; le gouvernement pouvait d'un jour à l'autre retomber dans les mains des jacobins. Sans le courage de Boissy-d'Anglas le meurtre de Féraud fût devenu le signal d'une seconde terreur pire que la première : ma mère savait tout cela, car en prison on n'ignore jamais ce qui est inquiétant. Chaque jour elle faisait demander à me voir ; j'étais mourant, ma bonne répondait que j'étais malade, ma mère pleurait et se décourageait.

Enfin Nanette, après m'avoir sauvé la vie par ses soins, se mit sérieusement en peine de sa maîtresse. Voyant que personne ne faisait rien pour elle, elle s'en alla chez Dyle, marchand de porcelaine, pour s'entendre avec une cinquantaine d'ouvriers de notre pays qui se trouvaient alors dans les ateliers de ce riche fabricant du boulevard du Temple ; ces hommes avaient été employés à une manufacture de porcelaine fondée par mon grand-père à Niderviller, au pied des Vosges. Cette manufacture, établie avec beaucoup de magnificence, avait pendant longtemps fait vivre un grand nombre de personnes ; quand elle fut confisquée avec les autres biens du général Custine, le travail cessa : ceux des ouvriers qui pensèrent pouvoir gagner leur vie à Paris, vinrent y chercher de l'ouvrage chez Dyle, qui les employa tous. Parmi eux se trouvait Malriat, le père de Nanette.

C'est à ces hommes montés alors au rang des plus puissants, qu'elle vint demander de s'intéresser au sort de leur ancienne dame. Depuis la révolution, ils avaient assez entendu parler d'elle ; d'ailleurs son souvenir était présent dans tous les cœurs.

Ils signèrent avec empressement une pétition dictée par Nanette, qui parlait et écrivait le français de la Lorraine allemande, et elle porta elle-même cette requête ainsi rédigée et apostillée à Legendre, ancien boucher. Cet homme présidait alors le bureau où l'on déposait toutes les demandes adressées à la commune de Paris en faveur des détenus.

Le papier de Nanette fut reçu comme les autres, et jeté dans un coin sur un rayon ouvert où se trouvaient des centaines de pétitions semblables. Il resta là quelque temps : à quoi tenait le sort des hommes à cette époque !

Un soir, trois jeunes gens, attachés à Legendre, et dont l'un s'appelait Rossigneux, j'ai oublié le nom des autres, entrèrent sans lumière, assez tard, dans le bureau, un peu échauffés par le vin ; ils se mirent à courir les uns après les autres, à monter sur les tables, à se battre pour rire ; enfin, à faire mille folies. Dans ce désordre, ils ébranlent les rayons du casier, un papier tombe. L'un des tapageurs le ramasse :

« Qu'as-tu trouvé là ? disent les autres.

— » Sans doute une pétition, répond Rossigneux.

— » Oui ; mais quel est le nom du prisonnier ? »

On appelle quelqu'un ; on demande de la lumière. Dans l'intervalle, les trois étourdis se jurent de faire signer la liberté de la personne désignée dans cette pétition, quelle qu'elle soit, de la faire signer le soir même par Legendre lorsqu'il rentrera, et d'annoncer à l'instant sa délivrance au détenu.

« Je le jure, fût-ce la liberté du prince de Condé, dit Rossigneux.

— » Je le crois bien, répondent à la fois les deux autres en riant, il n'est pas prisonnier. »

On lit la pétition ; c'est celle de ma mère dictée par Nanette, et apostillée par les ouvriers de Niderviller.

La scène que vous venez de lire lui fut racontée plus tard en détail.

« Quel bonheur, s'écrient les jeunes gens, la belle Custine, une seconde Roland ! Nous irons la tirer de prison tous les trois ensemble. »

Legendre rentre chez lui, pris de vin comme les autres, à une heure du matin ; la mise en liberté de ma mère, présentée par trois étourdis, est signée par un homme ivre ; et, à trois heures du matin, les jeunes gens, autorisés à se faire ouvrir la prison, frappent à la porte de sa chambre, aux Carmes. Elle logeait seule alors.

Elle ne voulut ni ouvrir sa porte, ni sortir de la maison.

Les jeunes gens eurent beau insister, et lui raconter le plus brièvement, mais le plus éloquemment possible, ce qui venait d'arriver, elle avait peur de monter en fiacre au milieu de la nuit avec des inconnus ; elle pensait d'ailleurs que Nanette ne l'attendait pas à cette heure-là ; elle résista donc aux instances de ses libérateurs, qui n'obtinrent que la permission de revenir la chercher à dix heures.

Ainsi, après huit mois d'une prison si périlleuse, elle prolongea volontairement sa détention de plusieurs heures.

Quand elle sortit des Carmes, ils lui racontèrent, avec beaucoup de détails, ce qui avait décidé sa mise en liberté, insistant sur chaque circonstance, afin de lui prouver qu'elle ne devait rien à personne. On faisait alors une espèce de trafic des libertés; une foule d'intrigants rançonnaient, après leur élargissement, les malheureux prisonniers, pour la plupart ruinés par la révolution.

Une grande dame, alliée d'assez près à ma mère, n'eut pas honte de lui demander 30,000 fr. qu'elle avait dépensés, disait-elle, en corruptions pour obtenir sa sortie de prison. Ma mère répondit tout simplement par l'histoire de Rossigneux, et elle ne revit jamais sa parente.

Que retrouva-t-elle en entrant chez elle? sa maison dévastée, les scellés encore apposés sur son appartement; ma bonne logée dans la cuisine avec moi, qui avais deux ans et demi, et qui étais resté sourd et imbécile à la suite de la maladie qui m'avait mis presque à la mort.

Ce que ma mère eut à souffrir lors de ce retour à la liberté brisa ses forces; elle avait résisté aux terreurs de l'échafaud en se résignant chaque soir à mourir avec courage; la grandeur du sacrifice soutenait son esprit et son corps, mais elle succomba à la misère. La jaunisse se déclara le lendemain de son retour chez elle. Cette maladie dura cinq mois; il lui en resta une affection du foie dont elle a souffert toute sa vie.

Ce mal contrastait d'une manière frappante avec le teint le plus frais et le plus éclatant que j'aie jamais vu.

Au bout de six mois, ma mère retrouva quelque argent; on lui rendit une très-petite partie des terres de son mari, non encore vendues. Nous étions alors guéris tous les deux.

« Avec quoi madame croit-elle qu'elle a vécu depuis sa sortie de prison? lui dit un jour Nanette.

— Je ne sais; j'étais malade. Tu auras vendu de l'argenterie?

— Il n'y en avait plus.

— Du linge, des bijoux?

— Il n'y avait plus rien.

— Eh bien! avec quoi?

— Avec l'argent que Jérôme, du fond de sa cachette, m'envoyait chaque semaine, y joignant l'ordre exprès de ne rien dire à madame; mais, à présent qu'elle peut le rendre, je dis ce qui est. J'en ai tenu note exactement: voici le compte. »

Ma mère eut le bonheur de sauver la vie à cet homme proscrit avec les terroristes. Elle le cacha et l'aida à fuir en Amérique.

Lorsqu'il revint, sous le consulat, il avait fait, aux États-Unis, une petite fortune qu'il augmenta depuis à Paris, par des spéculations de terrains et de maisons.

Ma mère le traitait comme un ami; ma grand'mère, madame de Sabran, et mon oncle, revenus de l'émigration, le comblèrent de marques de reconnaissance; toutefois, il n'a jamais voulu faire partie de notre société. Il disait à ma mère (je ne vous reproduis pas exactement son langage, car il était Bordelais, et sa conversation n'était qu'une suite de gros mots), mais il disait à peu près : « Je viendrai vous voir quand vous serez seule; lorsqu'il y aura du monde chez vous, je n'irai pas. Vos amis me regarderaient comme une bête curieuse; vous me recevriez par bonté, car je connais votre cœur; mais je serais mal à mon aise chez vous, et je ne veux pas de ça. Je suis pas né comme vous; je ne parle pas comme vous; nous n'avons pas eu la même éducation. Si j'ai fait pour vous quelque chose, vous avez fait tout autant pour moi : nous sommes quittes. La folie du temps nous a rapprochés un moment; nous aurons toujours le droit de compter l'un sur l'autre, mais nous ne pouvons nous entendre. »

Sa conduite a été jusqu'à la fin conséquente à ce langage. Ma mère est restée pour lui, en toute occasion, un amie fidèle et serviable; on m'a élevé dans des sentiments de reconnaissance envers lui; néanmoins, dans sa physionomie, dans ses manières, il y avait toujours quelque chose qui m'étonnait.

Il ne parlait jamais politique, ni religion; il avait une grande confiance en ma mère, à laquelle il racontait ses chagrins domestiques. Nous le voyions de temps en temps; j'étais encore enfant quand il mourut : c'était au commencement de l'empire.

La première pensée que fait naître le souvenir des malheurs de cette jeune femme, et de la protection divine par laquelle elle échappa tant de fois au péril, c'est que Dieu la réservait sans doute à des joies qui la dédommageraient de tant d'épreuves. Hélas! ce n'est pas dans ce monde qu'elle les a trouvées.

Ne dirait-on pas qu'une créature ainsi poursuivie par le sort et protégée par le ciel, devait inspirer à tous les hommes une sorte de respect et le désir de lui faire oublier ce qu'elle avait souffert? Mais les hommes ne pensent qu'à eux-mêmes.

Ma pauvre mère perdit, à lutter contre la pauvreté, les plus belles années de cette vie miraculeusement conservée.

L'énorme fortune de mon grand-père, confisquée et vendue à vil prix au profit de la nation, était presque évanouie : de toute cette opulence il ne nous restait que les dettes. Le gouvernement ne se chargeait pas de payer les créanciers ; il prenait les biens et laissait les charges à ceux qu'il avait dépouillés de tous moyens de s'acquitter.

Vingt années s'écoulèrent en procès ruineux, pour arracher d'un côté à la nation, de l'autre à une formidable masse de créanciers qui ne voulaient pas s'entendre, ce qui me revenait de la fortune de mon aïeule paternelle; j'étais créancier, non héritier de mon grand-père, et ma mère était ma tutrice. Son amour pour moi l'empêcha toujours de se remarier ; d'ailleurs, devenue veuve par le bourreau, elle ne se sentait pas libre comme une autre femme.

Nos affaires difficiles et embrouillées ont fait son tourment ; les vicissitudes d'une liquidation des plus laborieuses ont attristé ma jeunesse comme l'échafaud avait épouvanté mon enfance. Toujours suspendus entre la crainte et l'espérance, nous luttions contre le besoin ; tantôt on nous promettait la richesse, tantôt un revers imprévu, une chicane habile, un procès perdu, nous rejetaient dans le dénûment. Si j'ai le goût de l'élégance, j'attribue ce penchant aux privations qui me furent imposées dans ma première jeunesse, et à celles dont je voyais souffrir ma mère. Il m'a été donné de ressentir un mal inconnu à l'enfance : le besoin d'argent ; je vivais si près de ma mère, que je devinais tout par elle.

Cependant quelques rayons de joie ont brillé pour elle. Un an après sa délivrance, elle obtint un passe-port, et, m'ayant laissé en Lorraine toujours aux soins de ma bonne Nanette, elle alla en Suisse où l'attendaient sa mère et son frère qui ne pouvaient alors s'approcher plus près de la France.

Cette réunion, malgré les douleurs qu'elle renouvelait, fut une consolation.

Madame de Sabran avait cru sa fille perdue ; elle la retrouva, encore embellie par le malheur et réalisant l'ingénieux emblème du rosier, romance devenue célèbre alors dans l'Europe entière.

Ma grand'mère émigrée ne pouvant écrire à sa fille pendant la terreur, lui avait fait parvenir en prison ces vers touchants autant que spirituels sur l'air de Jean-Jacques.

AIR : *Je l'ai planté, je l'ai vu naître.*

1.

Est bien à moi, car l'ai fait naître,
Ce beau rosier; plaisirs trop courts!
Il a fallu fuir et peut-être
Plus ne le verrai de mes jours.

2.

Beau rosier cède à la tempête :
Faiblesse désarme fureurs,
Sous les autans courbe ta tête
Ou bien c'en est fait de tes fleurs.

3.

Bien que me fis, mal que me causes
En ton penser s'offrent à moi;
Auprès de toi n'ai vu que roses,
Ne sens qu'épines loin de toi.

4.

Étais ma joie, étais ma gloire
Et mes plaisirs et mon bonheur;
Ne périras dans ma mémoire :
Ta racine tient à mon cœur!!...

5.

Rosier, prends soin de ton feuillage,
Sois toujours beau, sois toujours vert,
Afin que voie après l'orage
Tes fleurs égayer mon hiver.

Le vœu s'est accompli, le rosier a refleuri, et les enfants se sont de nouveau pressés sur le sein de leur mère.

Ce voyage en Suisse est un des moments les plus heureux de la vie de ma mère. Ma grand'mère était une femme des plus distinguées et des plus aimables de son temps; mon oncle, le comte Elzéar de Sabran, plus jeune que ma mère, mais d'une sagacité d'esprit précoce, lui faisait sentir tout ce qu'il y avait de sublime et de nouveau pour elle dans le pays qu'ils parcouraient ensemble.

Tout ce qu'elle m'a raconté de cette époque avait une grâce poétique, c'est la pastorale après la tragédie.

Lavater était l'ami de madame de Sabran qui fit avec ma mère le voyage de Zurich pour aller présenter sa fille à cet oracle de la philo-

sophie d'alors. Le grand physionomiste, en apercevant ma mère, se tourna vers madame de Sabran et s'écria :

« Ah ! madame, que vous êtes une heureuse mère ! votre fille est transparente. Jamais je n'ai vu tant de sincérité, on lit à travers son front. »

Revenue en France elle n'eut plus que deux intérêts, c'est-à-dire un seul : rétablir ma fortune et diriger mon éducation. Je lui dois tout ce que je suis et tout ce que j'ai.

Ma mère devint le centre d'un cercle de personnes distinguées parmi lesquelles se trouvaient les premiers hommes de notre pays. M. de Chateaubriand est resté son ami jusqu'à la fin.

Elle avait pour la peinture presque un talent d'artiste; jamais je ne lui ai vu passer un jour sans se renfermer de midi à cinq heures dans son atelier. Elle n'aimait point le monde : il l'intimidait, l'ennuyait et la dégoûtait. Elle en avait vu le fond trop vite. Cette expérience précoce lui avait donné la philosophie du malheur; cependant elle avait apporté en naissant et elle conserva toute sa vie la générosité qui est la vertu des existences prospères.

Sa timidité était proverbiale dans sa famille : son frère disait qu'elle avait plus peur d'un salon que de l'échafaud.

Pendant tout le temps de l'empire, elle et ses amis vécurent dans l'opposition la plus prononcée; depuis la mort du duc d'Enghien, elle ne remit pas le pied à la Malmaison; à partir de cette mémorable époque elle n'a même pas revu madame Bonaparte.

En 1811, voulant nous soustraire aux persécutions de la police impériale, elle fit avec moi le voyage de Suisse et d'Italie; elle allait partout, elle franchissait les glaciers, entre autres celui du Mont-Gries entre la cascade de la Toccia et le village d'Obergestlen, dans le haut Valais; elle traversait à pied ou à cheval les plus redoutables passages des Alpes, comme si elle eût eu de la force et du courage; c'est qu'elle ne voulait ni m'empêcher d'aller ni me quitter.

Arrivée à Rome, elle y passa l'hiver et s'y forma une société charmante; elle n'était plus jeune, cependant la pureté de ses traits avait frappé Canova. Elle aimait la naïveté d'esprit d'un grand artiste, dont les récits vénitiens la charmaient. Un jour je lui dis :

« Avec votre imagination romanesque vous seriez capable d'épouser Canova ? »

« Ne m'en défie pas, me répondit-elle, s'il n'était pas mar-

quis d'Ischia j'en serais tentée. » Ce mot la peint tout entière.

J'ai eu le bonheur de la conserver jusqu'au 13 juillet 1826. Elle est morte de la maladie dont mourut Bonaparte. Ce mal dont elle avait le germe depuis longtemps, fut développé par le chagrin, surtout par celui que lui avait causé la perte de ma femme et celle de mon unique enfant; elle se passionnait dans la douleur comme d'autres dans le plaisir. C'est en son honneur que madame de Staël, qui la connaissait bien et qui l'aimait beaucoup, avait donné le nom de Delphine à l'héroïne du premier roman qu'elle publia.

A cinquante-six ans elle était belle encore au point de frapper même les étrangers qui n'avaient pu la connaître dans sa jeunesse, et qui par conséquent n'étaient point séduits par le charme de leurs souvenirs [1].

LETTRE IV.

Travemünde, ce 4 juillet 1839.

Ce matin à Lubeck le maître de l'auberge, apprenant que j'allais m'embarquer pour la Russie, est entré dans ma chambre d'un air de compassion qui m'a fait rire : cet homme est plus fin, il a l'esprit

[1] En corrigeant les épreuves de cette lettre, je reçois une copie littérale, et longtemps égarée, de celle de mon grand-père, que je crois pouvoir insérer ici. La noblesse et la simplicité de langage du condamné justifie tout ce que j'ai dit de lui plus haut.

« Adieu, mon fils, adieu. Conservez le souvenir d'un père qui vit arriver la mort
» avec tranquillité. Je n'emporte qu'un regret, c'est celui de vous laisser un nom
» qu'un jugement fera croire un instant coupable de trahison, par quelques hommes
» crédules. Réhabilitez ma mémoire, quand vous le pourrez ; si vous obteniez mes
» correspondances, ce serait chose bien facile. Vivez pour votre aimable femme,
» pour votre sœur que j'embrasse ; aimez-vous, aimez-moi.

» Je crois que je verrai arriver avec calme ma dernière heure; au reste il faut y
» être arrivé.

» Adieu encore, adieu,

» Votre père, votre ami.

» C.

» 28 août, à dix heures du soir, 1793. »

plus vif, plus railleur que le son de sa voix et sa manière de prononcer le français ne le feraient supposer au premier abord.

En apprenant que je ne voyageais que pour mon plaisir, il s'est mis à me prêcher avec la bonhomie allemande pour me faire renoncer à mon projet.

« Vous connaissez la Russie? lui dis-je.

— Non, monsieur, mais je connais les Russes, il en passe beaucoup par Lubeck, et je juge du pays d'après la physionomie de ses habitants.

— Que trouvez-vous donc à l'expression de leur visage qui doive m'empêcher de les aller voir chez eux?

— Monsieur, ils ont deux physionomies; je ne parle pas des valets qui n'en ont pas une seule, je parle des seigneurs : quand ceux-ci débarquent pour venir en Europe, ils ont l'air gai, libre, content; ce sont des chevaux échappés, des oiseaux auxquels on ouvre la cage; hommes, femmes, jeunes, vieux, tous sont heureux comme des écoliers en vacances : les mêmes personnes à leur retour ont des figures longues, sombres, tourmentées; leur langage est bref, leur parole saccadée; ils ont le front soucieux : j'ai conclu de cette différence qu'un pays que l'on quitte avec tant de joie et où l'on retourne avec tant de regret, est un mauvais pays.

— Peut-être avez-vous raison, repris-je; mais vos remarques me prouvent que les Russes ne sont pas aussi dissimulés qu'on nous les dépeint; je les croyais plus impénétrables.

— Ils le sont chez eux; mais ils ne se méfient pas de nous autres bons Allemands, dit l'aubergiste en se retirant et en souriant d'un air fin. »

Voilà un homme qui a bien peur d'être pris pour un bonhomme!... pensai-je en riant tout seul. Il faut voyager soi-même pour savoir combien les réputations que font aux divers peuples les voyageurs, souvent légers dans leurs jugements par paresse d'esprit, influent sur les caractères. Chaque individu en particulier s'efforce de protester contre l'opinion généralement établie à l'égard des gens de son pays. Les femmes de Paris n'aspirent-elles pas au naturel, à la simplicité? Au surplus, rien de plus antipathique que le caractère russe et le caractère allemand.

J'ai fait de Berlin à Lubeck le plus triste voyage du monde. Un chagrin imaginaire, du moins, j'espère encore qu'il n'est fondé sur

rien, m'a causé une de ces agitations plus vives que la douleur la mieux motivée; l'imagination s'entend à tourmenter. Je mourrai sans comprendre à quel point dans les mêmes occurrences les gens que j'aime me paraissent en danger et les indifférents en sûreté. J'ai le cœur visionnaire.

Votre silence après la lettre où vous m'en promettiez une autre par le prochain courrier, m'est devenu tout à coup la preuve certaine de quelque grand malheur, d'un accident, d'une chute en voiture, que sais-je! de votre mort subite; et pourquoi pas? ne voit-on pas chaque jour arriver des choses plus extraordinaires et plus inattendues? Une fois que cette idée se fut emparée de ma pensée, je devins sa proie; la solitude de ma voiture se peupla de fantômes. Dans cette fièvre de l'âme, les craintes ne sont pas plutôt conçues que réalisées; point d'obstacles aux ravages de l'imagination; le vague centuple le danger, le temps qu'il faut pour éclaircir un doute équivaut à une certitude, quinze jours d'angoisses c'est pire que la mort; ainsi succombant aux distances qui créent l'illusion, le pauvre cœur se dévore, il cessera de battre avant d'avoir pu vérifier la cause du mal qui le tue, ou s'il bat c'est pour subir mille fois le même martyre. Tout est possible, donc le malheur est certain : voilà comme raisonne le désespoir!... de l'inquiétude il tire la preuve du mal dont la possibilité suffit pour alimenter cette même inquiétude, pour la renouveler sans cesse.

Qui n'a senti ce tourment? Mais personne ne l'éprouve aussi souvent ni aussi violemment que moi. Ah! les peines de l'âme font redouter la mort, car la mort ne met fin qu'à celles du corps.

Voilà pourtant à quoi m'expose votre négligence, votre laisser-aller!... Je n'ai pas le cœur du voyageur : il y a deux hommes en moi : mon esprit m'emporte au bout du monde, ma sensibilité me rend casanier. Je parcours la terre comme si je m'ennuyais chez moi, je m'attache aux personnes comme si je ne pouvais bouger du lieu qu'elles habitent. Quoi! me disais-je hier, tandis que je cours m'embarquer pour aller me divertir à Pétersbourg, on l'enterre à Paris! Et toutes les terribles circonstances de cette double scène se succédaient devant les yeux de mon esprit avec une puissance d'illusion, une réalité désespérante. Ce parallélisme de ma vie et de votre mort dans leurs moindres circonstances me faisait dresser les cheveux sur la tête, et m'arrêtait à chaque pas; c'était une fantasmagorie dont la réalité allait jusqu'à la sensation : c'était plus que des chimères, c'était un

monde en relief qui sortait du néant à la voix de ma douleur. Pour nous, les rêves sont plus vrais que les choses ; car il y a plus d'affinité entre les fantômes de l'imagination et l'âme qui les produit, qu'entre cette âme et le monde extérieur.

Je rêvais éveillé. De la crainte à la certitude le passage est si court, que je tombais dans le délire. Mon malheur était certain : je poussais des cris de terreur ; et cette phrase me revenait sans cesse à la bouche comme un refrain désolant : « C'est un rêve, mais les rêves sont des avertissements.... »

Ah ! si le destin qui nous domine était un poëte, quel homme voudrait vivre ? Les imaginations inventives sont si cruelles !... Heureusement que le destin est l'instrument d'un Dieu qui est plus que poëte. Chaque cœur porte en lui sa tragédie comme sa mort ; mais le poëte intérieur est un prophète qui souvent se trompe de vie ; ses prévisions ne s'accomplissent pas toutes en ce monde.

Ce matin, l'air frais de la prairie, la beauté du ciel, la contemplation du paysage uni, tranquille, et des doux rivages qui bordent la mer Baltique à Travemünde, ont fait taire cette voix secrète, et dissipé, comme par enchantement, le rêve sans réveil qui me tourmentait depuis trois jours. Si je ne vois plus votre mort, ce n'est pas que j'aie réfléchi : que peut le raisonnement contre les atteintes d'une puissance surnaturelle ? Mais lassé de craindre follement, je me rassure sans motif ; aussi ce repos n'est-il rien moins que de la sécurité. Un mal sans cause appréciable, dissipé sans raison, peut revenir ; un mot, un nuage, le vol d'un oiseau peuvent me prouver invinciblement que j'ai tort d'être calme ; des arguments semblables m'ont bien convaincu que j'avais tort d'être inquiet.

Travemünde s'est embelli depuis dix ans, et, qui plus est, les embellissements ne l'ont pas gâté. Une route magnifique a été terminée entre Lubeck et la mer ; c'est un berceau en charmille à l'ombre duquel la poste vous conduit jusqu'à l'embouchure de la rivière à travers des vergers et des hameaux épars dans des herbages. Je n'ai rien vu de si pastoral au bord d'aucune mer. Le village s'est égayé, quoique le pays soit resté silencieux et agreste ; c'est une prairie à fleur de mer ; les pâturages, animés par de nombreux troupeaux qui les parcourent jour et nuit, ne finissent qu'à la grève ; l'eau salée baigne le gazon.

Ces rives plates donnent à la mer Baltique l'apparence d'un lac,

au pays une tranquillité qui paraît surnaturelle ; on se croit dans les champs Élysées de Virgile au milieu des ombres heureuses. La vue de la mer Baltique, malgré ses orages et ses écueils, m'inspire la sécurité. Les eaux des golfes, les plus dangereuses de toutes, ne font pas sur l'imagination l'impression d'une étendue sans bornes ; c'est l'idée de l'infini qui épouvante l'homme arrêté au bord du grand Océan.

Le tintement de la clochette des troupeaux se confond sur le port de Travemünde avec le glas de la cloche des bateaux à vapeur. Cette apparition momentanée de l'industrie moderne au milieu d'une contrée où la vie pastorale est encore celle d'une grande partie de la population, me paraît poétique sans être étourdissante. Ce lieu inspire un repos salutaire ; c'est un refuge contre les envahissements du siècle, et pourtant c'est une plaine ouverte, douce à voir, facile à parcourir ; mais on s'y sent dans la solitude, comme si l'on était au milieu d'une île d'un abord difficile, et où l'homme ne pourrait défigurer la nature. Sous ces latitudes, le repos est inévitable ; l'esprit sommeille, et le temps ploie ses ailes.

Les populations du Holstein et du Mecklembourg ont une beauté calme qui s'accorde avec l'aspect doux et paisible de leur pays, et avec le froid du climat. Le rose des visages, l'égalité du terrain, la monotonie des habitudes, l'uniformité des paysages, tout est en harmonie.

Les fatigues de la pêche, pendant l'hiver, quand les hommes vont chercher la mer libre à travers une bordure de trois lieues de glaçons, coupés de crevasses, et périlleux à franchir, donnent seules une sorte de mouvement poétique à une vie d'ailleurs bien ennuyeuse. Sans cette campagne d'hiver, les habitants du rivage languiraient au coin de leurs poêles sous leurs pelisses de peau de mouton retournées. L'affluence des baigneurs sur cette belle plage sert aux paysans de la rive à gagner, pendant l'été, de quoi suffire à leurs premiers besoins pour tout le reste de l'année, sans s'exposer à tant de périls et de fatigues ; mais où il n'y a que le nécessaire, il n'y a rien. Parmi les hommes de Travemünde, la pêche d'hiver représente le superflu ; les dangers gratuits qu'ils affrontent pendant cette rude saison servent à leur élégance ; c'est pour une bague à son doigt, pour des boucles à ses oreilles, pour une chaîne d'or au cou de sa maîtresse, pour une cravate de soie éclatante ; c'est pour briller enfin, et pour faire briller ce qu'il aime, ce n'est pas pour manger qu'un pêcheur de Travemünde

lutte, au péril de ses jours, contre les flots et les glaces; il n'affronterait pas cet inutile danger s'il n'était une créature supérieure à la brute, car le besoin du luxe tient à la noblesse de notre nature, et ne peut être dompté que par un sentiment encore plus noble.

Ce pays me plaît, malgré son aspect uniforme. La végétation y est belle. Au 5 juillet, la verdure me paraît fraîche et nouvelle; les seringats des jardins commencent à peine à fleurir. Le soleil, sous ces climats paresseux, se lève tard, en grand seigneur, et se montre pour peu de temps; le printemps n'arrive qu'au mois de juin, quand l'été va s'en aller; mais si l'été y est court, les jours y sont longs. Et puis il règne une sorte de sérénité sublime dans un paysage où le sol horizontal est à peine visible et où le ciel tient la plus grande place : en contemplant cette terre basse comme la mer qu'à peine elle arrête, cette terre unie et qui ne s'est jamais ressentie des commotions du globe, terre à l'abri des révolutions de la nature comme des troubles de la société, on admire, on s'attendrit, comme on adore un front virginal. Je trouve ici le charme d'une idylle qui me reposerait du dévergondage dramatique de nos romans et de nos comédies. Ce n'est pas pittoresque, mais c'est champêtre et différent de tout; car ce n'est pas le champêtre et le pastoral des autres beaux lieux de l'Europe.

Le crépuscule de dix heures me rend la promenade du soir délicieuse; il règne dans l'air à ce moment un silence solennel; c'est la suspension de la vie, rien ne parle aux sens, ils sont pour ainsi dire hors d'atteinte; mes regards, perdus dans la contemplation des pâles astres du Nord, s'enfoncent loin de la terre, ou plutôt ils s'arrêtent, ils renoncent, et mon esprit, dans le vague espace où il plane, échappe aux régions inférieures pour s'élancer librement jusqu'au delà du ciel visible.

Mais pour éprouver le charme de ces illusions, il faut venir de loin. La nature n'a tout son prix qu'aux yeux des étrangers civilisés; les rustiques indigènes ne jouissent pas comme nous du monde qui les environne : un des plus grands bienfaits de la société, c'est qu'elle révèle aux habitants des villes toutes les beautés des champs; c'est la civilisation qui m'apprend à me plaire dans ces contrées destinées par la nature à nous conserver l'image de la vie primitive. Je fuis les salons, les conversations, les bonnes auberges, les routes faciles, enfin tout ce qui pique la curiosité, tout ce qui excite l'admiration des

hommes nés dans des sociétés à demi barbares, et malgré mon aversion pour la mer, je m'embarque demain sur un vaisseau dont je brave avec joie toutes les incommodités, pourvu qu'il me porte vers des déserts et des steppes... Des steppes ! ce nom oriental me fait pressentir à lui seul une nature inconnue et merveilleuse ; il réveille en moi un désir, qui me tient lieu de jeunesse, de courage, et qui me rappelle que je ne suis venu en ce monde qu'à condition de voyager : telle est la fatalité de ma nature. Mais, faut-il vous l'avouer ? peut-être n'aurais-je jamais entrepris ce voyage, s'il n'y avait pas des steppes en Russie. Je crains vraiment d'être trop jeune pour le siècle et le pays où nous vivons !...

Ma voiture est déjà sur le paquebot ; c'est, disent les Russes, un des plus beaux bateaux à vapeur du monde. On l'appelle *le Nicolas Ier*. Ce même vaisseau a brûlé l'année dernière, pendant une traversée de Pétersbourg à Travemünde ; on l'a refait, et, depuis cette restauration, il en est à son deuxième voyage. Le souvenir de la catastrophe arrivée pendant le premier ne laisse pas que de causer quelque appréhension aux passagers. L'histoire de ce naufrage est honorable pour nous à cause de la noble et courageuse conduite d'un jeune Français, qui se trouvait parmi les voyageurs.

C'était la nuit, on voguait dans les parages du Mecklembourg, et le capitaine jouait tranquillement aux cartes avec quelques passagers. Ses amis ont prétendu, pour le justifier, qu'il savait l'accident dont était menacé le vaisseau, mais qu'ayant reconnu, dès le premier moment, que le mal était sans remède, il avait donné en secret l'ordre de s'approcher en toute hâte des côtes du Mecklembourg pour y faire échouer le bâtiment sur un banc de sable, afin d'atténuer le danger. Cependant, ajoutent les mêmes amis, il s'efforçait par son héroïque sang-froid, de prolonger autant que possible la sécurité des passagers, sécurité nécessaire au salut du bâtiment ; vous verrez tout à l'heure ce que l'empereur a pensé de cet effort de courage trop vanté !..

Il y avait plus de trente enfants, et beaucoup de femmes sur le vaisseau. Une dame russe s'aperçut du danger la première ; elle jeta l'alarme parmi l'équipage. Le feu avait pris à des pièces de bois, lesquelles par un défaut de construction se trouvaient trop voisines du fourneau qui faisait aller la machine. Déjà la fumée pénétrait jusque dans les cabines des voyageurs. A la première nouvelle d'un péril imminent la terreur fut grande : tout l'équipage poussa le cri sinistre :

« Au feu, au feu, sauve qui peut ! » On était dans le mois d'octobre, au milieu de la nuit, à plus d'une lieue de terre, et malgré la manœuvre ordonnée, dit-on, par le capitaine, l'on naviguait dans une sécurité profonde, quand on vit l'incendie éclater tout à coup en plusieurs endroits à la fois ; au même moment le vaisseau s'engrave dans le sable et le mouvement des roues s'arrête. Un silence lugubre succède aux premières exclamations de la foule : les femmes, les enfants eux-mêmes se taisent, tant la stupeur s'accroît. Malheureusement le banc de sable sur lequel on venait d'échouer ne s'étendait pas jusqu'à la terre ferme, ce bas-fond était en quelque sorte pareil à une île, et séparé du continent par des parties de mer que la profondeur de l'eau ne permettait de franchir qu'en bateau ; grâce au ciel le temps était calme.

Tandis qu'une partie des matelots sont occupés à faire jouer les pompes et à remplir des seaux destinés à retarder les progrès du feu, le capitaine ordonne de mettre la chaloupe à la mer pour transporter à terre tous les voyageurs. Cette chaloupe était petite, il fallait qu'elle fît bien des voyages avant de pouvoir sauver tout le monde. On décida que les femmes et les enfants seraient débarqués les premiers.

Les plus impatients risquèrent leur vie en se précipitant vers le banc de sable ; le jeune Français dont je viens de vous parler sauta l'un des premiers sur ce bas-fond ; il n'y demeura pas inactif ; faisant l'office de matelot sans y être obligé, il passa plusieurs fois du vaisseau dans la chaloupe et remonta au vaisseau pour aider des femmes et des enfants à s'embarquer. Malgré le danger toujours imminent, il ne sortit définitivement du paquebot embrasé qu'après tous les autres passagers. Pendant les nombreux trajets que son humanité lui fit volontairement accomplir, il sauva plusieurs femmes à la nage ; l'excès de la fatigue lui causa plus tard une maladie grave.

Il était attaché, m'a-t-on dit, à la légation de France en Danemarck, et voyageait pour son plaisir. Je ne sais pas son nom, ignorance bien involontaire, car, depuis hier, j'ai demandé ce nom à vingt personnes. Le trait d'humanité de ce jeune homme ne date que d'un an, et son nom est déjà oublié dans les lieux mêmes où il s'est tant distingué par son humanité. Les détails que je viens de vous donner sont d'une grande exactitude.

Il me semble que j'ai assisté à la scène ; la femme qui m'a conté le naufrage y était : elle admirait comme les autres le dévouement du

jeune Français, et comme les autres, sans doute, elle n'a pas songé à demander comment s'appelait le sauveur de tant de malheureux. Nouvelle preuve qu'en toute occasion l'ingratitude des obligés sert de lustre et de relief à la vertu du bienfaiteur.

Mais figurez-vous dans ces régions septentrionales la misère de tant de femmes, d'enfants déposés à demi nus sur un point désert de la côte du Mecklembourg par une froide nuit d'automne!

Malgré la force et le dévouement de notre compatriote, secondé de quelques matelots de diverses nations, cinq personnes périrent dans ce naufrage; on attribue leur perte à la précipitation avec laquelle elles s'efforcèrent de sortir du bâtiment incendié. Cependant ce magnifique vaisseau ne fut pas entièrement brûlé : à la fin, on se rendit maître du feu, et le nouveau *Nicolas Ier* sur lequel je vais m'embarquer demain, a été en grande partie reconstruit avec les débris de l'ancien. Des esprits superstitieux craignent que, par quelque fatalité, le malheur ne s'attache encore à ces restes; moi qui ne suis pas marin, je n'ai point cette peur poétique; mais je respecte tous les genres de superstitions inoffensives, comme résultats de ce noble plaisir de croire et de craindre, qui est le fondement de toute piété et dont l'abus même classe l'homme au-dessus de tous les autres êtres de la création.

Après s'être fait rendre un compte détaillé de l'événement, l'empereur cassa le capitaine qui était Russe : ce malheureux fut remplacé par un Hollandais; mais celui-ci, dit-on, manque d'autorité sur son équipage. Les étrangers ne prêtent guère à la Russie que les hommes dont ils ne veulent pas chez eux. Je saurai demain à quoi m'en tenir sur la valeur de celui-ci. Personne ne juge un commandant plus vite qu'un matelot et qu'un voyageur. L'amour de la vie, cet amour si passionnément raisonné, est un guide sûr pour apprécier tout homme de qui dépend notre existence. Tel qu'il est reconstruit, notre beau vaisseau prend tant d'eau qu'il ne peut remonter jusqu'à Pétersbourg; nous changerons de bâtiment à Kronstadt, puis deux jours plus tard les voitures nous seront envoyées sur un troisième vaisseau à fond plat. Voilà bien de l'ennui; mais la curiosité triomphe de tout; c'est le premier des devoirs pour un voyageur.

Le Mecklembourg est en progrès, une route magnifique conduit de Ludwigslust à Schwerin où le grand-duc actuel a eu le bon esprit de reporter sa résidence. Schwerin est vieux et pittoresque; un lac, des

coteaux, des bois, un palais antique embellissent le paysage, et la ville a des souvenirs ; elle a de plus un air ancien, un aspect pittoresque : tout cela manque à Ludwigslust.

Mais voulez-vous avoir une idée de la barbarie du moyen âge? montez en voiture dans cette vieille capitale du grand-duché de Mecklembourg, et faites-vous mener en poste à Lubeck. S'il a plu seulement vingt-quatre heures, vous resterez à moitié chemin; ce sont des fondrières à s'y perdre. On regrette le sable et les quartiers de roches des environs de Rostock, et l'on s'enfonce dans des ornières si creuses qu'on ne peut plus en sortir sans briser sa voiture ou sans verser. Notez que cela s'appelle *la grande route* de Schwerin à Lubeck et qu'elle a seize lieues; ce sont seize lieues de chemin impraticable. Pour voyager sûrement en Allemagne, il faut apprendre le français et ne pas oublier la différence qu'il y a entre une grande route et une chaussée : sortez de la *chaussée*, vous reculez de trois siècles.

Ce chemin m'avait pourtant été indiqué par le ministre de *** à Berlin, et même d'une façon assez plaisante : « Quelle route me conseillez-vous de prendre pour aller à Lubeck? » lui disais-je. Je savais qu'il venait de faire ce voyage.

« Elles sont toutes mauvaises, » me répondit le diplomate, « mais je vous conseille celle de Schwerin.

— » Ma voiture, » lui repartis-je, « est légère, et si elle vient à casser je manquerai le départ du paquebot. Si vous connaissiez une meilleure route, je la prendrais, fût-elle plus longue.

— » Tout ce que je puis vous dire, » répliqua-t-il d'un ton officiel, « c'est que j'ai indiqué celle-ci à monseigneur *** (le neveu de son souverain); vous ne sauriez donc faire mieux que de la suivre.

— » Les voitures des princes, » repris-je, « ont peut-être des privilèges comme leurs personnes. Les princes ont des corps de fer, et je ne voudrais pas vivre un jour comme ils vivent toute l'année. »

On ne me répondit pas à ce mot, que j'aurais cru fort innocent, s'il n'eût paru séditieux à l'*homme d'État* allemand.

Ce grave et prudent personnage, tout contristé de mon excès d'audace, s'éloigna de moi aussitôt qu'il put le faire sans trop de franchise. Quelle excellente pâte d'homme! Il est certains Allemands qui sont nés sujets; ils étaient courtisans avant d'être hommes. Je ne puis m'empêcher de me moquer de leur obséquieuse politesse, tout en la préférant de beaucoup à la disposition contraire que je blâme chez

les Français. Mais le ridicule aura toujours les premiers droits sur mon esprit, rieur en dépit de l'âge et de la réflexion. Au reste, une route, une vraie grande route ne tardera pas à être ouverte entre Lubeck et Schwerin.

La charmante baigneuse de Travemünde, que nous appelions *la Monna Lise*, est mariée; elle a trois enfants. J'ai été la voir dans son ménage, et ce n'est pas sans une tristesse mêlée de timidité que j'ai passé le seuil modeste de sa nouvelle demeure; elle m'attendait, et avec la coquetterie de cœur qui vous rappellera les gens du Nord, froids, mais attachés et sensibles, elle avait mis à son cou le foulard que je lui ai donné, il y a dix ans, jour pour jour, le 5 *juillet* 1829... Figurez-vous qu'à trente-quatre ans cette charmante créature a déjà la goutte!.... On voit qu'elle a été belle!.... voilà tout. La beauté non appréciée passe vite : elle est inutile. Lise a un mari affreusement laid, et trois enfants, dont un garçon de neuf ans, qui ne sera jamais beau. Ce jeune rustre, bien élevé à la manière du pays, est entré dans la chambre la tête baissée, le regard vague, errant, et pourtant courageux. On voyait qu'il aurait fui l'étranger par timidité, non par peur, si la crainte d'être réprimandé par sa mère ne l'eût arrêté. Il nage comme un poisson, et il s'ennuie dès qu'il n'est pas dans l'eau, ou au moins sur l'eau en bateau. La maison qu'ils habitent est à eux; ils paraissent à leur aise; mais que le cercle où tourne la vie d'une telle famille est étroit! En voyant ce père, cette mère et ces trois enfants, et en me rappelant ce qu'était Lise il y a dix ans, il me semblait que l'énigme de l'existence humaine s'offrait pour la première fois à ma pensée. Je ne pouvais respirer dans cette petite case, qui pourtant est propre et soignée : je suis sorti pour aller chercher un air libre. Je voyais là les heureux du pays, et je me répétais tout bas mon rafrain : « Où il n'y a que le nécessaire il n'y a rien. » Heureuse l'âme qui demande le reste à la religion!..... Mais la religion des protestants ne donne elle-même que le nécessaire.

Depuis que cette belle créature est liée au sort commun, elle vit sans peine, mais sans plaisir, ce qui me semble la plus grande des peines. Le mari ne va pas à la pêche pendant l'hiver. La femme a rougi en me faisant cet aveu, qui m'a causé un secret plaisir. Ce mari, si laid, n'est pas courageux; mais Lise a repris, comme pour répondre à ma pensée : « Mon fils ira bientôt. » Elle m'a montré,

suspendue au fond de la chambre, une grosse pelisse de peau de mouton, doublée de sa laine, destinée au premier voyage de ce vigoureux enfant de la mer.

Je ne reverrai jamais, du moins je l'espère, *la Monna Lise* de Travemünde.

Pourquoi faut-il que la vie réelle ressemble si peu à la vie de l'imagination ! A quelle fin nous est-elle donc donnée, cette imagination... inutile ? Que dis-je, inutile ! nuisible ? Mystère impénétrable et qui ne se dévoile qu'à l'espérance, encore par lueurs fugitives ! L'homme est un forçat aveugle, châtié, non corrigé. On l'enchaîne pour un crime qu'il ignore ; on lui inflige le supplice de la vie, c'est-à-dire de la mort ; il vit et meurt dans les fers, sans pouvoir obtenir qu'on le juge, ni même qu'on lui dise de quoi il est accusé. Ah ! quand on voit la nature si arbitraire, faut-il s'étonner du peu de justice des sociétés ? Pour apercevoir l'équité ici-bas, il faut les yeux de la foi qui pénètrent au delà de ce monde. La justice n'habite pas dans l'empire du temps. Creusez dans la nature, vous arrivez bien vite à la fatalité. Une puissance qui se venge de ce qu'elle fait, est bornée ; mais les bornes, qui les a posées ? contre qui, et pourquoi ? Plus le mystère est incompréhensible, plus le triomphe de la foi est grand et nécessaire !

LETTRE V.

Le 8 juillet 1839, écrite *sans lumière à minuit*, à bord du bateau à vapeur *le Nicolas Ier*, dans le golfe de Finlande.

Nous sommes à la fin du jour d'un mois qui commence, pour ces latitudes, vers le 8 juin, et qui décline vers le 4 juillet. Plus tard, les nuits reparaissent : elles sont d'abord très-courtes, mais déjà marquées ; puis elles s'allongent insensiblement jusqu'à l'équinoxe de septembre. Elles croissent alors avec la même rapidité que les jours au printemps, et bientôt elles enveloppent de ténèbres le nord de la Russie, Pétersbourg, la Suède, Stockholm et tous les alentours du cercle polaire arctique. Pour les contrées renfermées dans ce cercle,

l'année se partage en un jour et une nuit de six mois chacun, y compris deux crépuscules plus ou moins prolongés, selon que le lieu est plus ou moins éloigné du pôle. L'obscurité peu profonde de l'hiver dure autant qu'a duré le jour douteux et mélancolique de l'été.

Aujourd'hui je ne puis me distraire de l'admiration que me cause le phénomène d'une nuit du pôle, à peu près aussi claire que le jour. Je me sens hors du monde que j'ai habité jusqu'à présent; rien, dans mes voyages, ne m'a plus intéressé que la diversité de mesure dans la dispensation de la lumière aux différentes parties du globe. A la fin de l'année, tous les points de la terre ont vu le soleil pendant un même nombre d'heures; mais quelle différence entre les journées! quelle variété de température et de couleurs! Le soleil, dont les feux tombent d'aplomb sur la terre, et le soleil qui ne donne que des rayons obliques, n'est pas le même astre, du moins à en juger par les effets.

Pour moi, dont la vie tient de celle des plantes, je reconnais qu'il y a une sorte de fatalité dans les latitudes, et j'accorde volontiers à la théorie de Montesquieu un respect motivé par l'influence que le ciel exerce sur ma pensée. Mon humeur et mes facultés sont tellement soumises à l'action du climat, que je ne puis douter de ses résultats sur la politique. Seulement le génie de Montesquieu a poussé trop loin les conséquences d'une action réelle en certains cas, mais exagérée par le système de l'écrivain. L'écueil de la supériorité c'est l'opiniâtreté : ces grands esprits ne voient que ce qu'ils veulent; le monde est en eux; ils comprennent tout, hors ce qu'on leur dit.

Depuis une heure environ, j'ai vu le soleil s'enfoncer dans la mer, entre le nord-nord-ouest et le nord; il a laissé derrière lui une longue traînée lumineuse qui suffit encore pour m'éclairer à l'heure qu'il est, et qui me permet de vous écrire sans lumière sur le tillac, pendant que les passagers sont endormis; et quand j'interromps ma lettre en regardant autour de moi, j'aperçois déjà vers le nord-nord-est les premières teintes de l'aube matinale; hier n'est pas fini, demain commence. Cette solennité polaire est pour moi la récompense de tous les ennuis du voyage. Dans ces régions du globe, le jour est une aurore sans terme et qui ne tient jamais ce qu'elle promet. Ces lueurs qui n'amènent rien, mais qui ne finissent pas, m'agitent et m'étonnent. Ce singulier crépuscule ne précède ni la nuit, ni le jour; car ce qu'on appelle de ces noms dans les contrées méridionales, n'existe

réellement pas ici. On oublie la magie de la couleur, la religieuse obscurité des nuits, et l'on ne croit plus aux merveilles de ces climats bénis, où le soleil a toute sa puissance. Ce n'est plus le monde des peintres, c'est la nature des dessinateurs. On se demande où l'on est, où l'on va; la clarté du jour diminue d'intensité en se répandant partout également; où l'ombre perd sa force la lumière pâlit; la nuit, il ne fait pas noir; mais au grand jour il fait gris. Le soleil du nord est une lampe d'albâtre qui tourne incessamment, suspendue à hauteur d'appui entre le ciel et la terre.

Cette lampe allumée sans interruption pendant des semaines, des mois, répand indistinctement ses teintes mélancoliques sous la voûte qu'elle blanchit à peine; rien n'est éclatant, mais tout est visible. La nature illuminée avec cette pâleur, égale partout, ressemble au rêve d'un poëte en cheveux blancs. C'est Ossian qui ne se souvient plus de ses amours, et qui n'entend que la voix des tombeaux.

L'aspect de tous ces sites sans relief, de ces lointains sans plans, de ces horizons sans accidents et peu distincts, de ces lignes à demi effacées; toute cette confusion de formes et de tons, me plonge dans une rêverie douce dont le réveil pacifique est aussi près de la mort que de la vie. A son tour l'âme reste suspendue entre le jour et la nuit, entre la veille et le sommeil; elle n'a pas de vives joies: les transports de la passion lui manquent; mais l'inquiétude des désirs violents n'existe pas pour elle; si l'on n'est point exempt d'ennui, on est libre de peine: une quiétude perpétuelle s'empare du cœur et du corps, et se retrouve en image dans cette lumière indifféremment paresseuse qui répand également sa mortelle froideur, le jour et la nuit, sur les mers et sur les terres confondues par les neiges du pôle, et nivelées sous le pied pesant des hivers.

La lumière de ces plates régions est bien celle qui convient aux yeux bleus de faïence, et qui sympathise avec les traits peu marqués, les cheveux cendrés, l'imagination timidement romanesque des femmes du Nord: ces femmes rêvent éternellement ce que les autres font; et c'est pour elles surtout qu'on peut dire que la vie est le songe d'une ombre.

Aux approches des régions boréales, il vous semble gravir au plateau d'une chaîne de glaciers; plus vous avancez, plus cette illusion est près de se réaliser; c'est le globe lui-même que vous escaladez, la terre est votre montagne. Au moment d'atteindre le sommet de cette

Alpe immense, vous retrouvez ce que vous avez senti moins vivement en montant les autres Alpes; les rochers s'abaissent, les précipices se comblent; les populations fuient derrière vous, le monde habitable est sous vos pieds, vous touchez au pôle : vue de cette hauteur, la terre s'amoindrit; mais la mer s'élève tandis que les côtes s'aplatissent et forment autour de vous, un cercle à peine marqué et qui va toujours en s'abaissant; vous montez, vous montez, comme au sommet d'une coupole : ce dôme c'est le monde dont Dieu est l'architecte. De là vos regards planent sur des mers glacées, sur des champs de cristal, et vous vous croyez transporté dans le séjour des bienheureux, parmi les anges, immuables habitants d'un ciel inaltérable. Voilà ce que j'éprouve en avançant vers le golfe de Bothnie dont la partie septentrionale touche à Torneo.

Les côtes de la Finlande réputées montagneuses ne me paraissent qu'une suite de petites collines imperceptibles : tout se perd dans le vague et le vide des horizons brumeux. Ce ciel impénétrable ne laisse pas aux objets leurs vivantes couleurs : tout se ternit, tout se modifie sous cette voûte de nacre. Les vaisseaux qui glissent à l'horizon s'y détachent en noir; car les lueurs du crépuscule perpétuel qu'on appelle ici le jour miroitent à peine sur la moire des eaux; elles n'ont pas la force de dorer la voilure d'un bâtiment lointain : les agrès des navires qu'on voit cingler au nord, loin de briller comme ils brilleraient sur d'autres mers se dessinent légèrement en noir contre le rideau grisâtre du ciel qui ressemble à une toile tendue pour une représentation d'ombres chinoises. J'ai honte de le dire, mais dans le nord le spectacle de la nature, tout grand qu'il est, me rappelle malgré moi une immense lanterne magique dont la lampe éclairerait mal et dont les verres seraient usés. Je n'aime pas les comparaisons qui rapetissent; mais à tout prix il faut tâcher de rendre ce qu'on sent. L'enthousiasme est plus commode à exprimer que le dénigrement; toutefois, pour être vrai, il faut peindre et définir l'un et l'autre.

A l'entrée de ces déserts blanchis, une terreur poétique vous saisit : vous vous arrêtez effrayé sur le seuil du palais de l'Hiver habité par le Temps; près d'avancer dans ce séjour des froides illusions, des songes encore brillants, non plus dorés, mais argentés, une tristesse indéfinissable vous saisit; votre pensée défaillante ne produit plus; et son inutile travail ressemble aux formes indécises des nuages pailletés dont vos yeux sont éblouis.

Si vous revenez à vous, c'est pour partager la mélancolie jusqu'alors incompréhensible des peuples du nord, et pour sentir comme ils le sentent le charme de leur monotone poésie. Cette initiation aux douceurs de la tristesse est douloureuse; c'est un plaisir pourtant: vous suivez lentement, au bruit des tempêtes, le char de la mort en chantant des hymnes de regret et d'espérance : votre âme en deuil se prête à toutes les illusions, elle sympathise avec les objets dont vos yeux sont frappés. L'air, la brume, l'eau, tout vous cause une impression nouvelle, soit à l'odorat, soit au tact; il y a quelque chose d'étrange dans vos sensations; elles vous disent que vous approchez des dernières limites du monde vivant, la zone glaciale est là devant vous et le vent du pôle vous pénètre jusqu'au cœur. Ce n'est pas doux; c'est curieux et nouveau.

Je ne puis me consoler d'avoir été retenu si tard cet été par ma santé à Paris et à Ems; si j'avais suivi mon premier plan de voyage, je serais maintenant en Laponie, sur les bords de la mer Blanche bien au delà d'Archangel; mais, vous le voyez, je crois y être : c'est la même chose....

Quand je retombe du haut de mes illusions, je me retrouve non pas marchant terre à terre, mais voguant sur le bateau à vapeur *le Nicolas Ier* dont je vous ai conté le naufrage : un des plus beaux et des plus commodes bâtiments de l'Europe; et je m'y retrouve au milieu de la société la plus élégante que j'aie rencontrée depuis longtemps.

Celui qui pourrait noter dans le style de Boccace les conversations auxquelles j'ai pris une part bien modeste depuis trois jours, ferait un livre aussi brillant, aussi amusant que le Decameron et presque aussi profond que la Bruyère. Mes récits ne vous en donneraient qu'une idée imparfaite; je veux pourtant essayer.

Souffrant depuis longtemps, j'étais malade à Travemünde, si malade que, le jour du départ, j'ai pensé renoncer au voyage. Cependant ma voiture était embarquée depuis la veille. Onze heures du matin venaient de sonner, et nous devions appareiller à trois heures après-midi. Je sentais le frisson de la fièvre parcourir mes veines, et je craignais d'augmenter le mal de cœur qui me tourmentait, par le mal de mer qui me menaçait. Que ferai-je à Pétersbourg, à huit cents lieues de chez moi, si j'y tombe sérieusement malade? me disais-je. Pourquoi causer cette peine à mes amis, quand je puis la leur épargner?

S'embarquer avec la fièvre pour un voyage de long cours, n'est-ce pas de la démence? Mais n'est-ce pas une folie plus ridicule encore que de reculer devant le dernier pas, et de faire rapporter ma voiture à terre, au grand étonnement de tout le pays? Que dire aux habitants de Travemünde? Comment expliquer ma résolution tardive à mes amis de Paris?

Je suis peu habitué à me laisser diriger par des considérations de cette nature; mais j'étais malade et surtout faible; il eût fallu, pour m'arrêter en chemin, une résolution forte; pour continuer, il ne fallait que du laisser aller.

Le frisson redoublait pourtant; une angoisse, une langueur inexplicables m'avertissaient de la nécessité du repos : un profond dégoût pour les aliments, une vive douleur de tête et de côté me faisaient redouter une traversée de quatre jours. Je ne la supporterai pas, me disais-je; ne suis-je pas insensé d'affronter tous les inconvénients de la mer, dans la disposition où je me trouve? Mais changer de projets est ce qui coûte le plus aux malades.... comme aux autres hommes.

Les eaux d'Ems m'ont guéri; mais c'est en substituant un mal à un autre. Pour me guérir de cette seconde maladie, il faudrait du repos. Que de raisons pour ne pas aller en Sibérie! J'y vais pourtant.

Je ne savais vraiment plus quel parti prendre pour sortir d'une situation plus que pénible puisqu'elle était ridicule.

Enfin, je me décide à jouer, à croix ou pile, une vie que je ne sais plus diriger, et, comme on met sa bourse sur une carte, j'appelle mon domestique, bien déterminé à faire ce qu'il décidera. Je lui demande conseil.

« Il faut continuer, répond-il; nous sommes si près.

— » D'ordinaire vous craignez la mer!

— » Je la crains encore; mais, à la place de monsieur, je ne voudrais pas reculer après avoir fait charger ma voiture sur le vaisseau.

— » Pourquoi craignez-vous de reculer, et ne craignez-vous pas de me rendre sérieusement malade? » — Point de réponse.

« Dites-moi donc pourquoi vous voulez continuer?

— » Parce que.

— » A la bonne heure!!... Eh bien! d'après cela, partons.

— » Mais si vous devenez plus malade, reprend cet excellent homme qui commence à s'effrayer de la responsabilité qui va peser sur lui, je me reprocherai votre imprudence.

— » Si je suis malade, vous me soignerez.

— » Cela ne vous guérira pas.

— » N'importe ! ! Nous allons partir. »

L'éloquence de mon domestique ne ressemblait pas mal à celle d'une femme de chambre dont parle Grimm. Une autre femme de chambre mourante était rebelle à toutes les exhortations de sa famille, de sa maîtresse et des prêtres. On appelle une ancienne camarade : celle-ci dit quelques mots, et la moribonde, parfaitement docile, se hâte de remplir, avec une résignation et une ferveur édifiantes, tous ses devoirs religieux. Ces mots, les voici : Quoi donc ! Eh bien donc ! Fi donc ! Allons donc, mademoiselle !

Persuadé comme cette demoiselle mourante, j'étais à trois heures sonnantes sur le vaisseau encore à l'ancre, apportant dans le bâtiment le frisson, le mal de cœur, et un inexprimable regret de l'acte de faiblesse dont je me rendais coupable. Mille pressentiments funestes m'assaillirent, et j'arrangeais malgré moi d'avance toutes les scènes lugubres que ces pressentiments m'annonçaient.

On lève l'ancre : je baisse la tête et me couvre les yeux de ma main, dans un accès de désespoir stupide. A peine les roues ont-elles commencé à tourner, qu'il se fait en moi une révolution aussi soudaine, aussi complète qu'inexplicable. Vous me croirez, car vous êtes habitué à me croire ; d'ailleurs, quel motif aurais-je d'inventer une histoire qui n'a pour elle que la vérité ? Vous me croirez donc ; et si je publie ceci, mes lecteurs me croiront comme vous, sachant que je me trompe quelquefois, mais que je ne mens jamais. Bref, les douleurs, les frissons se dissipent ; la tête s'éclaircit ; la maladie s'évanouit comme une vapeur, et je me trouve subitement en parfaite santé. Ce coup de baguette m'a tellement surpris, que je n'ai pu me refuser le plaisir de vous en décrire les effets. La mer m'a guéri du mal de mer : ceci s'appelle de l'homéopathie en grand.

A la vérité, depuis que nous sommes embarqués le temps n'a pas cessé d'être admirable...

Près de quitter Travemünde, au plus fort de mes angoisses et comme on allait lever l'ancre je vis arriver sur le bâtiment où j'étais venu m'établir d'avance, un homme âgé, très-gros : il se soutenait avec peine sur ses deux jambes énormément enflées ; sa tête bien posée entre ses larges épaules me parut noble, c'était le portrait de Louis XVI. J'appris bientôt qu'il était russe, descendant des conqué-

rants Varègues et par conséquent de la plus ancienne noblesse; il s'appelait le prince K***.

En le voyant se traîner péniblement vers un tabouret, et s'appuyer sur le bras de son secrétaire, j'avais pensé d'abord : Voilà un triste compagnon de voyage ; mais en l'entendant nommer, je me rappelai que je le connaissais de réputation depuis longtemps et, je me reprochai l'incorrigible manie de juger sur l'apparence.

A peine assis, ce vieillard à la physionomie ouverte, au regard fin, quoique noble et sincère, m'apostrophe par mon nom. Interpellé si brusquement, je me lève avec surprise, mais sans répondre : le prince continue de ce ton de grand seigneur, dont la simplicité parfaite exclut toute cérémonie à force de vraie politesse.

« Vous qui avez vu à peu près l'Europe entière, me dit-il ; vous serez de mon avis, j'en suis sûr.

— » Sur quoi, prince?

— » Sur l'Angleterre. Je disais au prince*** que voici (en m'indiquant du doigt, sans autre présentation, l'homme avec lequel il causait), qu'il n'y a pas de noblesse chez les Anglais. Ils ont des titres et des charges ; mais l'idée que nous attachons à la vraie noblesse, à celle qui ne peut ni se donner, ni s'acheter, leur est étrangère. Un souverain peut faire des princes ; l'éducation, les circonstances, le génie, la vertu, peuvent faire des héros ; rien de tout cela ne saurait produire un gentilhomme.

— » Prince, répliquai-je, la noblesse comme on l'entendait autrefois en France, et comme nous l'entendons vous et moi ce me semble aujourd'hui, est devenue une fiction et l'a toujours été peut-être. Vous me rappelez le mot de M. de Lauraguais, qui disait, en revenant d'une assemblée de maréchaux de France : « Nous étions douze ducs et pairs ; mais il n'y avait que moi de gentilhomme. »

— » Il disait vrai, reprit le prince. Sur le continent, le gentilhomme seul est regardé comme noble, parce que, dans les pays où la noblesse est encore quelque chose, elle tient au sang et non à la fortune, à la faveur, au talent, aux emplois ; c'est le produit de l'histoire ; et, de même qu'en physique, l'époque de la formation de certains métaux paraît être passée, de même, en politique, la période de la création des familles nobles est finie. Voilà ce que les Anglais ne veulent pas comprendre.

— » Il est certain, répliquai-je, que tout en conservant l'orgueil de

la féodalité, ils ont perdu le sens des institutions féodales. En Angleterre, la chevalerie a été subjuguée par l'industrie, qui a bien consenti de se loger dans une constitution baroniale ; mais à condition que les anciens priviléges attribués aux noms fussent mis à portée des familles nouvelles. Par cette révolution sociale, résultat d'une suite de révolutions politiques, les droits héréditaires, n'étant plus attachés aux races, se sont trouvés transférés aux personnes, aux emplois et aux terres. Jadis le guerrier anoblissait le sol qu'il avait conquis, aujourd'hui c'est la possession de la terre qui constitue le seigneur ; et ce qu'on appelle la noblesse en Angleterre me fait l'effet d'un habit doré dont tout homme peut se revêtir, pourvu qu'il soit assez riche pour le payer. Cette aristocratie de l'argent est très-différente, sans doute, de l'aristocratie du sang ; le rang acheté dénote l'intelligence et l'activité de l'homme, le rang hérité atteste la faveur de la Providence. La confusion des idées sur les deux aristocraties, celle de l'argent et celle de la naissance, est telle en Angleterre, que les descendants d'une famille historique, s'ils sont pauvres et sans titre, vous disent : Nous ne sommes pas nobles ; tandis que *milord****, petit-fils d'un tailleur, fait, en sa qualité de membre de la chambre des pairs, partie de la haute aristocratie du pays. Ajoutez à cette bizarrerie les substitutions de noms transmis par les femmes, et vous tomberez dans une confusion dont les étrangers ne peuvent se tirer [1].

— » Je savais bien que nous étions d'accord, » reprit le prince avec une gravité gracieuse qui lui est particulière.

Vous comprenez que j'ai resserré en peu de lignes cette première conversation ; mais je vous en ai donné le résumé.

Frappé de cette manière facile de faire connaissance, et délivré comme par magie du mal qui m'avait tourmenté jusqu'au moment d'appareiller, je me mis à examiner le compatriote du prince K***, le prince D***, dont le grand nom historique avait d'abord attiré mon attention. Je vis un homme jeune encore, au teint plombé, à l'œil souffrant, mais au front bombé, à la taille élevée, noble ; sa figure régulière était en accord avec la froideur de ses manières, et cette harmonie ne manquait pas d'agrément.

Le prince K***, qui ne laisse jamais tomber la conversation et qui

[1] Une des principales causes du malentendu, c'est que beaucoup de gens croient que les mots *gentleman* et *gentilhomme* sont synonymes.

se plaît à traiter à fond les sujets qui l'intéressent, reprit après un instant de silence :

« Pour vous prouver que les Anglais et nous, nous n'avons point du tout la même manière de définir la noblesse, je vais vous conter une petite anecdote qui vous paraîtra peut-être plaisante.

» En 1814 j'accompagnai l'empereur Alexandre dans son voyage à Londres. A cette époque, sa majesté m'honorait d'une assez grande confiance, et je dus à ma faveur apparente beaucoup de marques de bonté de la part du prince de Galles [1]. Ce prince me prit un jour à part et me dit : « Je voudrais faire quelque chose qui fût agréable à l'empereur ; il paraît aimer beaucoup le médecin qui l'accompagne : pourrais-je accorder à cet homme une faveur qui fît plaisir à votre maître?

— » Oui, monseigneur, répondis-je.

— » Quoi donc?

— » La noblesse. »

» Le lendemain, le docteur*** fut nommé knight (chevalier).

» L'empereur se fit expliquer d'abord par moi, et depuis par bien d'autres, ce que c'était que cette distinction qui valait à son médecin le titre de sir et à la femme du sir, celui de lady ; mais malgré sa perspicacité qui était grande, il est mort sans avoir pu comprendre nos explications, ni la valeur de la nouvelle dignité conférée à son docteur. Il m'en a encore parlé dix ans plus tard à Pétersbourg.

» L'ignorance de l'empereur Alexandre, répondis-je, est justifiée par celle de bien d'autres hommes d'esprit, à commencer par la plupart des romanciers étrangers qui veulent mettre en scène des personnes de la société anglaise. »

Cette histoire contée avec une élégance de ton, une grâce de manières, une simplicité de gestes, une expression de physionomie, un son de voix qui ajoutent de la finesse aux moindres paroles, en décelant plus d'esprit que celui qui parle ne semble en vouloir montrer, nous mit tous de bonne humeur et servit de prélude à une conversation qui dura plusieurs heures.

Nous passâmes en revue la plupart des choses et des personnes remarquables de ce monde et surtout de ce siècle : je recueillis une foule d'anecdotes, de portraits, de définitions, d'aperçus fins qui

[1] Alors régent, plus tard roi sous le nom de George IV.

jaillissaient involontairement du fond de l'entretien et de l'esprit naturel et cultivé du prince K*** ; ce plaisir rare et délicat me fit rougir du premier jugement que j'avais porté sur lui en voyant arriver un vieux goutteux dans notre vaisseau. Jamais heures ne passèrent plus vite que ce temps presque uniquement employé par moi à écouter. J'étais instruit autant qu'amusé.

Le ton du grand monde en Russie est une politesse facile dont le secret s'est à peu près perdu chez nous. Il n'y eut pas jusqu'au secrétaire du prince K*** qui, quoique Français, ne me parût réservé, modeste, exempt de vanité et dès lors supérieur aux soucis de l'amour-propre, aux mécomptes de la vanité.

Si c'est là ce qu'on gagne à vivre sous le despotisme, vive la Russie [1]. Comment les manières élégantes pourraient-elles subsister dans un pays où l'on ne respecte rien, puisque le bon ton n'est que le discernement dans les témoignages du respect? Recommençons à montrer du respect pour ce qui a droit à notre déférence; nous redeviendrons naturellement et pour ainsi dire involontairement polis.

Malgré la réserve que je mettais dans mes réponses au prince K***, l'ancien diplomate fut bientôt frappé de la direction de mes idées : « Vous n'êtes ni de votre pays, ni de votre temps, me dit-il; vous êtes l'ennemi de la parole comme levier politique.

— « C'est vrai, lui répliquai-je, tout autre moyen de découvrir la valeur des hommes me paraîtrait préférable à la parole publique dans un pays où l'amour-propre est aussi facile à éveiller qu'il l'est dans le mien. Je ne crois pas qu'il se trouve en France beaucoup d'hommes d'un caractère assez ferme pour ne pas sacrifier leurs opinions les plus chères au désir de faire dire qu'ils ont débité un beau discours.

— « Cependant, reprit le prince russe libéral, tout est dans la parole : l'homme tout entier et quelque chose de supérieur à lui-même se révèlent dans le discours : la parole est divine !

— « Je le crois comme vous, répliquai-je, et voilà pourquoi je crains de la voir prostituer.

[1] L'auteur s'en rapporte au lecteur de bonne foi pour accorder ses apparentes contradictions; apprendre, c'est se contredire; et de ces divers retours qu'on fait sur les choses et sur soi-même sort une opinion définitive la plus raisonnable qu'il soit possible d'indiquer; la formuler définitivement appartient au philosophe, mais le voyageur doit rester dans son rôle; il y a un degré de conséquence qui n'est qu'à la portée du mensonge : ce n'est pas à celui-là que j'aspire.



—» Quand un talent comme celui de monsieur Canning, reprit le prince, captivait l'attention des premiers hommes de l'Angleterre et du monde, la parole politique était quelque chose, monsieur.

—» Quel bien a produit ce brillant génie? et quel mal n'eût-il pas fait, s'il eût eu pour auditeurs des esprits faciles à enflammer? La parole employée dans l'intimité comme un moyen de persuasion, la parole secrètement appliquée à changer la direction des idées, à diriger la conduite d'un homme ou d'un petit nombre d'hommes, me paraît utile soit comme auxiliaire, soit comme contre-poids du pouvoir; je la crains dans une assemblée politique nombreuse et dont les délibérations sont publiques. Elle y fait souvent triompher les vues courtes et les idées communes aux dépens des pensées élevées et des plans profondément médités. Imposer aux nations le gouvernement des majorités, c'est les soumettre à la médiocrité. Si tel n'est pas votre but, vous avez tort de vanter le gouvernement de la parole. La politique du grand nombre est presque toujours timide, avare et mesquine; vous m'opposez l'exemple de l'Angleterre : je vous dirai que ce pays n'est pas ce qu'on croit qu'il est. Il est vrai que dans les chambres on décide les questions à la majorité, mais cette majorité du parlement représente l'aristocratie du pays qui depuis longtemps n'a cessé qu'à de bien courts intervalles de diriger l'État. D'ailleurs à combien de mensonges la forme parlementaire n'a-t-elle pas fait descendre les chefs de cette oligarchie masquée!... Est-ce là ce que vous enviez à l'Angleterre?

—» Il faut pourtant mener les hommes par la peur ou par la persuasion.

—» D'accord, mais l'action est plus persuasive que la parole. Jugez-en par la monarchie prussienne : jugez-en par Bonaparte; de grandes choses se sont accomplies sous son règne. Or Bonaparte, à son début, a gouverné par la persuasion autant et plus que par la force, et pourtant son éloquence qui était grande ne s'adressait qu'aux individus; il n'a jamais parlé aux masses que par des faits; voilà comment on frappe l'imagination des hommes sans abuser des dons de Dieu : discuter la loi en public, c'est ôter d'avance à la loi le respect qui fait sa puissance.

—» Vous êtes un tyran.

—» Au contraire, je crains les avocats et leur écho, le journal, qui n'est qu'une parole dont le retentissement dure vingt-quatre heures; voilà les tyrans qui nous menacent aujourd'hui.

— » Venez chez nous ; vous apprendrez à en redouter d'autres.

— » Vous avez beau faire, ce n'est pas vous, prince, qui parviendrez à me donner mauvaise opinion de la Russie.

— » N'en jugez ni par moi, ni par aucun des Russes qui ont voyagé; avec notre naturel flexible nous devenons cosmopolites dès que nous sortons de chez nous, et cette disposition d'esprit est déjà une satire contre notre gouvernement !... »

Ici, malgré l'habitude qu'il a de parler franc sur toutes choses, le prince eut peur de moi, de lui-même, surtout des autres; et il se jeta dans des aperçus assez vagues.

Je ne me fatiguerai pas inutilement la mémoire à vous reproduire les formes d'un dialogue devenu trop peu sincère pour qu'il pût ajouter au fond des idées par l'expression. Plus tard, le prince profita d'un moment de solitude pour achever de me développer son opinion sur le caractère des hommes et des institutions de son pays. Voici à peu près ce que j'ai retenu de ses déductions :

« La Russie est à peine aujourd'hui à quatre cents ans de l'invasion des barbares ; tandis que l'Occident a subi la même crise depuis quatorze siècles : une civilisation de mille ans plus ancienne met une distance incommensurable entre les mœurs des nations.

» Bien des siècles avant l'irruption des Mongols, les Scandinaves envoyèrent aux Slaves, alors tout à fait sauvages, des chefs qui régnèrent à Novgorod la grande, et à Kiew, sous le nom de Varègues ; ces héros étrangers venus avec une troupe peu nombreuse, sont les premiers princes des Russes, et leurs compagnons sont la souche de la noblesse la plus ancienne du pays. Les princes Varègues, espèce de demi-dieux, ont policé cette nation alors nomade. Dans le même temps, les empereurs et les patriarches de Constantinople lui donnaient le goût de leurs arts et de leur luxe. Telle fut, si vous me passez l'expression, la première couche de civilisation qui s'est abîmée sous les pieds des Tatars, lors de l'arrivée de ces nouveaux conquérants en Russie.

» De grandes figures de saints et de saintes qui sont les législateurs des peuples chrétiens, brillent dans les temps fabuleux de la Russie. Des princes puissants par leurs féroces vertus ennoblissent la première époque des annales slaves. Leurs noms traversent cette profonde obscurité comme des étoiles percent les nuages pendant une nuit orageuse. Or, le seul son de ces noms bizarres réveille l'ima-



gination et fait appel à la curiosité. Rurik, Oleg, la reine Olga, saint Wladimir, Swiatopolk, Monomaque, sont des personnages dont le caractère ne ressemble pas plus que le nom à celui de nos grands hommes de l'Occident.

»Ils n'ont rien de chevaleresque, ce sont des rois bibliques: la nation qu'ils ont rendue glorieuse est restée voisine de l'Asie; ignorant nos idées romantiques, elle a conservé ses mœurs patriarcales.

»Les Russes n'ont point été formés à cette brillante école de la bonne foi dont l'Europe chevaleresque a su si bien profiter que le mot *honneur* fut longtemps synonyme de fidélité à la parole; et que la *parole d'honneur* est encore une chose sacrée, même en France où l'on a oublié tant de choses! La noble influence des chevaliers croisés s'est arrêtée en Pologne avec celle du catholicisme; les Russes sont guerriers, mais pour conquérir; ils se battent par obéissance et par avidité: les chevaliers polonais guerroyaient par pur amour de la gloire. Ainsi, quoique dans l'origine ces deux nations sorties de la même souche eussent entre elles de grandes affinités, le résultat de l'histoire, qui est l'éducation des peuples, les a séparées si profondément, qu'il faudra plus de siècles à la politique russe pour les confondre de nouveau, qu'il n'en a fallu à la religion et à la société pour les diviser.

»Tandis que l'Europe respirait à peine des efforts qu'elle avait faits pendant des siècles pour arracher le tombeau de Jésus-Christ aux mécréants, les Russes payaient tribut aux mahométans sous Usbeck, et continuaient cependant à recevoir de l'empire grec, selon leur première habitude, ses arts, ses mœurs, ses sciences, sa religion, sa politique avec ses traditions d'astuce et de fraude, et son aversion pour les croisés latins. Si vous réfléchissez à toutes ces données religieuses, civiles et politiques, vous ne vous étonnerez plus du peu de fond qu'on peut faire sur la parole d'un Russe (c'est le prince russe qui parle), ni de l'esprit de ruse qui s'accorde avec la fausse culture byzantine et qui préside même à la vie sociale sous l'empire des czars, heureux successeurs des lieutenants de Bati.

»Le despotisme complet, tel qu'il règne chez nous, s'est fondé au moment où le servage s'abolissait dans le reste de l'Europe. Depuis l'invasion des Mongols, les Slaves, jusqu'alors l'un des peuples les plus libres du monde, sont devenus esclaves des vainqueurs d'abord, et ensuite de leurs propres princes. Le servage s'établit alors

chez eux non-seulement comme un fait, mais comme une loi constitutive de la société. Il a dégradé la parole humaine en Russie, au point qu'elle n'y est plus considérée que comme un piége : notre gouvernement vit de mensonge, car la vérité fait peur au tyran comme à l'esclave. Aussi, quelque peu qu'on parle en Russie, y parle-t-on encore trop, puisque dans ce pays tout discours est l'expression d'une hypocrisie religieuse ou politique.

»L'autocratie, qui n'est qu'une démocratie idolâtre, produit le nivellement tout comme la démocratie absolue le produit dans les républiques simples.

»Nos autocrates ont fait jadis à leurs dépens l'apprentissage de la tyrannie. Les grands-princes [1] russes, forcés de pressurer leurs peuples au profit des Tatars, traînés souvent eux-mêmes en esclavage jusqu'au fond de l'Asie, mandés à la horde pour un caprice, ne régnant qu'à condition qu'ils serviraient d'instruments dociles à l'oppression, détrônés aussitôt qu'ils cessaient d'obéir, instruits au despotisme par la servitude, ont familiarisé leurs peuples avec les violences de la conquête qu'ils subissaient personnellement [2] : voilà comment, par la suite des temps, les princes et la nation se sont mutuellement pervertis.

»Or, notez la différence, ceci se passait en Russie à l'époque où les rois de l'Occident et leurs grands vassaux luttaient de générosité pour affranchir les populations.

»Les Polonais se trouvent aujourd'hui vis-à-vis des Russes absolument dans la position où étaient ceux-ci vis-à-vis des Mongols sous les successeurs de Bati. Le joug qu'on a porté n'engage pas toujours à rendre moins pesant celui qu'on impose. Les princes et les peuples se vengent quelquefois comme de simples particuliers sur des innocents ; ils se croient forts parce qu'ils font des victimes.

— »Prince, repris-je après avoir écouté attentivement cette longue série de déductions, je ne vous crois pas. C'est de l'élégance d'esprit que de s'élever au-dessus des préjugés nationaux et de faire, comme vous le faites, les honneurs de son pays à un étranger ; mais je ne me fie pas plus à vos concessions qu'aux prétentions des autres.

[1] Chez les Russes le souverain s'est appelé longtemps *grand-prince*.

[2] L'engourdissement prolongé des Slaves est la conséquence de ces siècles d'esclavage, espèce de torture politique qui démoralise ensemble, et les uns par les autres, les peuples et les rois.

— » Dans trois mois vous me rendrez plus de justice; en attendant, et tandis que nous sommes encore seuls, » il disait ceci en regardant de tous côtés, « je veux fixer votre attention sur un point capital : je vais vous donner une clef qui vous servira pour tout expliquer dans le pays où vous entrez.

» Pensez, à chaque pas que vous ferez chez ce peuple asiastique, que l'influence chevaleresque et catholique a manqué aux Russes; non-seulement ils ne l'ont pas reçue, mais ils ont réagi contre elle avec animosité pendant leurs longues guerres contre la Lithuanie, la Pologne et contre l'ordre Teutonique et l'ordre des chevaliers porte-glaive.

— » Vous me rendez fier de ma perspicacité; j'écrivais dernièrement à un de mes amis que, d'après ce que j'entrevoyais, l'intolérance religieuse était le ressort secret de la politique russe.

— » Vous avez parfaitement deviné ce que vous allez voir : vous ne sauriez vous faire une juste idée de la profonde intolérance des Russes; ceux qui ont l'esprit cultivé et qui communiquent par les affaires avec l'occident de l'Europe, mettent le plus grand art à cacher leur pensée dominante qui est le triomphe de l'*orthodoxie* grecque, synonyme pour eux de la politique russe.

— » Sans cette pensée, rien ne s'explique ni dans nos mœurs, ni dans notre politique. Vous ne croyez pas, par exemple, que la persécution de la Pologne soit l'effet du ressentiment personnel de l'empereur : elle est le résultat d'un calcul froid et profond. Ces actes de cruauté sont méritoires aux yeux des vrais croyants; c'est le Saint-Esprit qui éclaire le souverain au point d'élever son âme au-dessus de tout sentiment humain, et Dieu bénit l'exécuteur de ses hauts desseins : d'après cette manière de voir, juges et bourreaux sont d'autant plus saints qu'ils sont plus barbares.

— » Vos journaux légitimistes ne savent ce qu'ils veulent quand ils cherchent des alliés chez les schismatiques. Nous verrons une révolution européenne avant de voir l'empereur de Russie servir de bonne foi un parti catholique : les protestants sont au moins des adversaires francs; d'ailleurs ils seront réunis au pape plus aisément que le chef de l'autocratie russe, car les protestants, ayant vu toutes leurs croyances dégénérer en systèmes et leur foi religieuse changée en un doute philosophique, n'ont plus que leur orgueil de sectaires à sacrifier à Rome; tandis que l'empereur possède un pouvoir spiri-

tuel très-réel et très-positif dont il ne se démettra jamais volontairement. Rome et tout ce qui se rattache à l'église romaine n'a pas de plus dangereux ennemi que l'autocrate de Moscou, chef visible de son église; et je m'étonne que la perspicacité italienne n'ait pas encore découvert le danger qui nous menace de ce côté. D'après ce tableau très-véridique, jugez de l'illusion dont se bercent une partie des légitimistes de Paris. »

Cette conversation vous donne l'idée de toutes les autres ; chaque fois que le sujet devenait inquiétant pour l'amour-propre moscovite, le prince K*** s'interrompait, à moins qu'il ne fût parfaitement sûr que personne ne pouvait nous entendre.

Ces confidences m'ont fait réfléchir, et mes réflexions m'ont fait peur.

Il y a autant d'avenir et peut-être plus dans ce pays longtemps compté pour rien par nos penseurs modernes, tant il leur paraissait arriéré, qu'il y en a dans les sociétés anglaises implantées sur le sol de l'Amérique et trop vantées par des philosophes dont les systèmes ont enfanté notre démocratie actuelle, avec tous ses abus.

Si l'esprit militaire qui règne en Russie n'a rien produit de semblable à notre religion de l'honneur, ce n'est pas à dire que la nation ait moins de force parce que ses soldats sont moins brillants que les nôtres. L'honneur est une divinité humaine; mais dans la vie pratique le devoir vaut l'honneur et plus que l'honneur; c'est moins éclatant, c'est plus soutenu, plus fort. Il ne sortira point de là des héros du Tasse ou de l'Arioste; mais des personnages dignes d'inspirer un autre Homère, un autre Dante, peuvent renaître des ruines d'une seconde Ilion attaquée par un autre Achille, par un homme qui, comme guerrier, valait à lui seul tous les héros de l'Iliade.

Mon opinion est que l'empire du monde est dévolu désormais non pas aux peuples turbulents, mais aux peuples patients [1] : l'Europe éclairée comme elle l'est ne peut plus être soumise qu'à la force réelle : or la force réelle des nations, c'est l'obéissance au pouvoir qui les commande, comme celle des armées est la discipline. Dorénavant, le mensonge nuira surtout à ceux qui l'emploieront; la

[1] La bonne foi dont je fais profession ne m'a pas permis de rien retrancher à cette lettre : seulement je prie de nouveau le lecteur qui voudra bien me suivre jusqu'au bout d'attendre pour se former une opinion sur la Russie qu'il ait pu comparer entre eux mes divers jugements avant et après le voyage.



vérité redevient un moyen d'influence nouveau, tant l'oubli lui a rendu de jeunesse et de puissance.

Lorsque notre démocratie cosmopolite, portant ses derniers fruits, aura fait de la guerre une chose odieuse à des populations entières, lorsque les nations soi-disant les plus civilisées de la terre auront achevé de s'énerver dans leurs débauches politiques, et que de chute en chute elles seront tombées dans le sommeil au dedans et dans le mépris au dehors, toute alliance étant reconnue impossible avec ces sociétés évanouies dans l'égoïsme, les écluses du nord se lèveront de nouveau sur nous, alors nous subirons une dernière invasion, non plus de barbares ignorants, mais de maîtres rusés, éclairés, plus éclairés que nous, car ils auront appris de nos propres excès comment on peut et l'on doit nous gouverner.

Ce n'est pas pour rien que la Providence amoncelle tant de forces inactives à l'orient de l'Europe. Un jour le géant endormi se lèvera, et la force mettra fin au règne de la parole. En vain alors, l'égalité éperdue appellera la vieille aristocratie au secours de la liberté; l'arme ressaisie trop tard, portée par des mains trop longtemps inactives, sera devenue impuissante. La société périra pour s'être fiée à des mots vides de sens ou contradictoires; alors les trompeurs échos de l'opinion, les journaux, voulant à tout prix conserver des lecteurs, pousseront au bouleversement, ne fût-ce qu'afin d'avoir quelque chose à raconter pendant un mois de plus. Ils tueront la société pour vivre de son cadavre.

Les ténèbres renaissent de la multiplicité des lumières, l'éblouissement est une cécité momentanée.

L'Allemagne, avec ses gouvernements éclairés, avec ses peuples bons et sages, pouvait refonder en Europe une aristocratie tutélaire; mais ces gouvernements se sont séparés de leurs sujets : le roi de Prusse, devenu la sentinelle avancée de la Russie [1], a fait de ses soldats des révolutionnaires muets et patients, au lieu d'avoir mis à profit leur bon esprit pour en faire les défenseurs naturels de la vieille Europe; du seul coin de la terre où, jusqu'à ce jour, la liberté raisonnable ait trouvé un asile. En Allemagne on pourrait encore conjurer l'orage; en France, en Angleterre, en Espagne, nous ne pouvons déjà plus qu'attendre la foudre.

[1] Écrit le 10 juin 1839.

Un retour à l'unité religieuse sauverait l'Europe. Mais cette unité, qui la fera reconnaître, qui la fera respecter, par quels nouveaux miracles s'imposera-t-elle au monde insouciant qui la méconnaît? sur quelle autorité s'appuiera-t-elle? c'est le secret de Dieu. L'esprit de l'homme pose les problèmes; l'action divine, c'est-à-dire le temps, les résout.

A ce propos une crainte amère m'est inspirée pour mon pays. Quand le monde, fatigué des demi-mesures, aura fait un pas vers la vérité; quand la religion sera reconnue pour l'affaire importante, unique des sociétés émues non plus pour des intérêts périssables, mais pour les seuls biens réels, c'est-à-dire éternels, Paris, le frivole Paris élevé si haut sous le règne d'une philosophie sceptique, Paris, la folle capitale de l'indifférence et du cynisme, conservera-t-il sa suprématie parmi des générations enseignées par la crainte, sanctifiées par le malheur, désabusées par l'expérience et mûries par la méditation?

Il faudrait que la réaction partît de Paris même : pouvons-nous espérer ce prodige? Qui nous assure qu'au sortir de l'époque de destruction, et quand la nouvelle lumière de la foi brillera au cœur de l'Europe, le centre de la civilisation ne sera pas déplacé? Qui nous dit enfin que la France, délaissée dans son impiété, ne deviendra pas alors pour les catholiques régénérés ce que fut la Grèce pour les premiers chrétiens : le foyer éteint de l'orgueil et de l'éloquence? De quel droit espérerait-elle une exception? Les nations meurent comme les hommes, et les nations volcans meurent vite.

Notre passé fut si brillant, notre présent est si terne, qu'au lieu d'invoquer témérairement l'avenir, nous devons le redouter. Je l'avoue désormais, je crains pour nous plus que je n'espère, et l'impatience de cette jeunesse française qui, sous le règne sanglant de la Convention, nous promettait tant de triomphes, me paraît aujourd'hui le signal de la décadence. L'état présent avec tous ses inconvénients est encore un ordre de choses plus heureux *pour tous* que ne le sera le siècle qu'il nous présage, et dont je m'efforce en vain de détourner ma pensée.

La curiosité que j'ai de voir la Russie et l'admiration que me cause l'esprit d'ordre qui doit présider à l'administration de ce vaste État, ne m'empêchent pas de juger avec impartialité la politique de son gouvernement. La domination de la Russie, se bornât-elle aux exi-

gences diplomatiques, sans aller jusqu'à la conquête, me paraîtrait ce qu'il y a de plus redoutable pour le monde. On se trompe sur le rôle que cet État jouerait en Europe : d'après son principe constitutif il représenterait l'ordre ; mais d'après le caractère des hommes, il propagerait la tyrannie sous prétexte de remédier à l'anarchie ; comme si l'arbitraire remédiait à aucun mal! L'élément moral manque à cette nation ; avec ses mœurs militaires et ses souvenirs d'invasion, elle en est encore aux guerres de conquêtes, les plus brutales de toutes, tandis que les luttes de la France et des autres nations de l'Occident seront dorénavant des guerres de propagande.

Le nombre des passagers que j'ai rencontrés sur *le Nicolas Ier* est heureusement peu considérable ; une jeune princesse D***, née princesse d'A***, accompagne son mari qui retourne à Saint-Pétersbourg ; elle est charmante, c'est tout à fait l'héroïne d'une romance écossaise.

Cet aimable ménage revient de Greiffenberg en Silésie ; la princesse est aussi accompagnée de son frère, jeune homme agréable. Ils ont passé plusieurs mois en Silésie à essayer en famille le fameux traitement d'eau froide, qu'on y fait subir aux adeptes. C'est plus qu'un remède, c'est un sacrement : c'est le baptême médical.

Dans la ferveur de leur croyance, le prince et la princesse nous ont raconté des résultats surprenants obtenus par ce nouveau moyen de guérison. Cette découverte est due à un paysan qui se croit supérieur à tous les médecins, et justifie sa foi par les effets : il croit en lui-même ; cet exemple gagne les autres ; bien des croyants au nouvel apôtre sont guéris par leur foi.

Une foule d'étrangers de tous les pays affluent à Greiffenberg ; on y traite tous les maux, excepté les maladies de poitrine. On vous administre des douches d'eau à la glace, puis on vous roule pendant cinq ou six heures dans de la flanelle. Rien ne résiste à la transpiration que ce traitement provoque au patient, disait le prince.

« Rien ni personne, repris-je.

— » Vous vous trompez, répliqua le prince avec la vivacité d'un nouveau converti ; sur une multitude de malades, il n'est mort que très-peu de personnes à Greiffenberg. Des princes, des princesses s'établissent près du nouveau sauveur, et quand on a essayé de son remède, l'eau devient une passion. »

Ici le prince D*** interrompt sa narration, il regarde à sa montre et appelle un domestique. Cet homme arrive une grande bouteille d'eau froide à la main, et la lui verse tout entière sur le corps entre son gilet et sa chemise : je n'en croyais pas mes yeux.

Le prince continue la conversation sans paraître remarquer mon étonnement : « Le père du duc régnant de Nassau, dit-il, vient de passer un an à Greiffenberg; il y est arrivé perclus et impotent : l'eau l'a ressuscité; mais comme il prétend à une guérison parfaite, il ignore encore quand il pourra quitter la place. Nul ne sait en arrivant à Greiffenberg combien de temps il y restera; la longueur du traitement dépend du mal et de l'humeur du malade : on ne peut calculer l'effet d'une passion, et cette manière d'employer l'eau devient une passion pour certaines personnes, qui dès lors se fixent indéfiniment près de la source de leur suprême félicité.

— » Ainsi ce traitement devient dangereux, non parce qu'il fait du mal, mais parce qu'il fait trop de plaisir?

— » Vous vous moquez; mais allez à Greiffenberg, vous reviendrez aussi croyant que je le suis.

— » Prince, en écoutant votre récit, je crois; mais quand je réfléchirai je douterai : ces cures merveilleuses ont souvent des suites fâcheuses; des transpirations si violentes finissent par décomposer le sang; que gagneront les malades à changer la goutte en hydropisie? Vous êtes un bien jeune adepte; si vous me paraissiez sérieusement malade, je n'oserais vous parler avec tant de franchise.

» — Vous ne m'effrayez nullement, ajouta le prince; je suis si persuadé de l'efficacité du traitement par l'eau froide, que je vais fonder chez moi un établissement semblable à celui de Greiffenberg. »

Les Slaves ont une autre manie que celle de l'eau froide, pensais-je tout bas, c'est la passion de toutes les nouveautés. L'esprit de ce peuple d'imitateurs s'exerce sur les inventions des autres.

Outre le prince K*** et la famille D***, une princesse L*** se trouve encore sur notre vaisseau. Cette dame retourne à Pétersbourg; elle en était partie, il y a huit jours, pour se rendre par l'Allemagne à Lausanne en Suisse, où elle comptait rejoindre sa fille près d'accoucher; mais en débarquant à Travemünde, la princesse demande par désœuvrement la liste des passagers partis pour la Russie par le dernier paquebot : quelle n'est pas sa surprise en y lisant le nom de

sa fille ! Elle prend des informations près du consul de Russie : plus de doute, la mère et la fille s'étaient croisées au milieu de la mer Baltique.

Tel est le résultat du peu d'exactitude des Russes à écrire. Aujourd'hui la mère retourne à Pétersbourg où sa fille n'aura eu que le temps d'arriver pour ne pas accoucher sur mer.

Cette dame si contrariée est d'une société fort aimable : elle nous fait passer des soirées charmantes en nous chantant d'une voix agréable des airs russes tout nouveaux pour moi. La princesse D*** chante avec elle en partie et même accompagne quelquefois de quelques pas gracieux les airs de danse des Cosaques. Ce spectacle national, ce concert impromptu, suspend les conversations d'une manière amusante, aussi les heures de la nuit et du jour s'écoulent-elles pour nous comme des instants.

Les vrais modèles du bon goût et des manières sociables ne se trouvent que dans les pays aristocratiques. Là personne ne songe à se donner l'*air comme il faut*; et c'est l'*air comme il faut* qui gâte la société dans les lieux sujets aux parvenus. Chez les aristocrates tous les gens qui se trouvent dans une chambre sont tout naturellement placés pour y entrer ; destinés à se rencontrer tous les jours, ils s'habituent les uns aux autres : à défaut de sympathie, l'intimité établit entre eux l'aisance, même la confiance ; on s'entend à demi mot, chacun reconnaît sa manière de penser dans le langage de tous. On s'arrange les uns des autres pour la vie entière, et cette résignation se change en plaisir ; des voyageurs destinés à rester longtemps ensemble, s'entendent mieux que ceux qui ne se rencontrent que pour un moment. De l'harmonie obligée naît la politesse générale qui n'exclut pas la variété : les esprits gagnent à ne marquer leur diversité que par des nuances délicates, et l'élégance du discours embellit tout sans nuire à rien, car la vérité des sentiments ne perd rien aux sacrifices qu'exige la délicatesse des expressions. Ainsi, grâce à la sécurité qui s'établit dans toute société exclusive, la gêne disparaît et la conversation sans grossièreté devient d'une facilité, d'une liberté ravissante.

Autrefois en France chaque classe de citoyens pouvait jouir de cet avantage ; c'était le temps de la bonne causerie. Nous avons perdu ce plaisir par beaucoup de raisons que je ne prétends pas déduire ici, mais surtout par le mélange abusif des hommes de tous états.

Ces hommes se réunissent par vanité au lieu de se chercher par plaisir. Depuis que tout le monde est partout, il n'y a de liberté nulle part, et l'aisance des manières est perdue en France. La gravité, la roideur anglaise, l'ont remplacée; c'est une arme indispensable dans une société mêlée. Mais pour apprendre à s'en servir les Anglais du moins n'ont rien sacrifié, tandis que nous avons perdu des agréments qui faisaient le charme de la vie chez nous. Un homme qui croit ou qui pense à faire croire qu'il est de bonne compagnie parce qu'on le voit dans tel ou tel salon, ne peut plus être un homme aimable, un causeur amusant. La délicatesse réelle est une chose bonne en soi, la délicatesse imitée est une chose mauvaise comme toute affectation.

Notre société nouvelle est fondé sur des idées d'égalité démocratique, et ces idées nous ont apporté l'ennui en guise de nos plaisirs d'autrefois. Ce qui rend la conversation agréable, ce n'est pas de connaître beaucoup de monde, c'est de bien choisir et de bien connaître les personnes qu'on voit habituellement : la société n'est que le moyen; le but est l'intimité. La vie sociale, pour être douce, impose aux individus des freins très-puissants. Dans le monde des salons comme dans les arts, le cheval échappé gâte tout; j'aime le cheval de race, mais quand on est parvenu à le brider et à le dresser ; la sauvagerie indomptable n'est pas une force, elle dénote quelque chose d'incomplet dans l'organisation, et ce défaut physique se communique à l'âme. Un jugement sain est la récompense des passions réprimées.

Les intelligences qui produisent des chefs-d'œuvre ont mûri à l'abri d'une civilisation qu'elles n'ont jamais cessé de respecter, et à laquelle elles doivent le plus précieux de tous leurs avantages, l'équilibre. Rousseau, ce puissant démolisseur, est pourtant conservateur quand il se plaît à la peinture de la vie bourgeoise en Suisse, ou quand il explique l'Évangile aux philosophes incrédules et cyniques qui l'ébranlent et le déconcertent sans le convaincre.

Nos dames russes ont admis dans leur petit cercle un négociant français qui se trouve parmi les passagers. C'est un homme d'un âge plus que mûr, homme à grandes entreprises, à bateaux à vapeur, à chemins de fer, à prétentions de ci-devant jeune homme, un homme à sourires agréables, à mines gracieuses, à grimaces séduisantes, à gestes bourgeois, à idées arrêtées, à discours préparés : du reste

bon diable, causant volontiers et même bien, quand il parle de ce qu'il sait à fond ; spirituel, amusant, suffisant; mais tournant facilement à la sécheresse.

Il va en Russie pour *électriser* quelques esprits en faveur des grandes entreprises industrielles ; il voyage dans l'intérêt de plusieurs maisons de commerce françaises, qui se sont associées, dit-il, pour atteindre ce but intéressant, et sa tête, quoique remplie de graves idées commerciales, a place encore pour toutes les romances, chansons et petits couplets à la mode à Paris depuis vingt ans. Avant d'être négociant il a été lancier, et il a conservé de son premier métier des attitudes de beau de garnison assez plaisantes. Il ne parle aux Russes que de la supériorité des Français en tous genres, mais son amour-propre est trop en dehors pour devenir offensant : on en rit, c'est tout ce qu'on lui doit.

Il nous chante le vaudeville en faisant aux femmes des œillades galantes, il déclame la *Parisienne* et la *Marseillaise* en se drapant d'un air théâtral dans son manteau : son répertoire quelque peu grivois amuse beaucoup nos étrangères. Elles croient faire un voyage à Paris. Le mauvais ton français ne les frappe nullement, parce qu'elles n'en connaissent ni la source, ni la portée ; ce langage dont la vraie signification leur échappe ne peut les effaroucher ; d'ailleurs les personnes vraiment de bonne compagnie sont toujours les plus difficiles à blesser : le soin de leur réhabilitation ne les oblige pas de se gendarmer à tout propos.

Le vieux prince K*** et moi, nous rions sous cape de tout ce qu'on leur fait écouter ; elles rient, de leur côté, avec l'innocence de personnes tout à fait ignorantes, et qui ne peuvent savoir où finit le bon goût, où commence le mauvais en France dans la conversation légère.

Le mauvais ton commence dès qu'on pense à l'éviter ; c'est à quoi ne pensent jamais des personnes parfaitement sûres d'elles-mêmes.

Quand la gaieté de l'ex-lancier devient un peu trop vive, les dames russes la calment en chantant à leur tour ces airs nationaux si nouveaux pour nous et dont la mélancolie et l'originalité me charment. C'est surtout la savante marche de l'harmonie qui me frappe dans ces chants antiques ; on sent qu'ils viennent de loin.

La princesse L*** nous a chanté quelques airs de bohémiens russes ;

et ils m'ont rappelé, à mon grand étonnement, les boléros espagnols. Les gitanos d'Andalousie sont de la même race que les bohémiens russes. Cette population dispersée, on ne sait par quelle cause, dans l'Europe entière, a conservé en tous lieux ses habitudes, ses traditions et ses chants nationaux.

Encore une fois pourriez-vous vous figurer une manière plus agréable que la nôtre de passer une journée de voyage en mer?

Cette traversée tant redoutée me divertit au point que j'en prévois la fin avec un véritable regret. Dailleurs qui ne tremblerait à l'idée d'arriver dans une grande ville, où l'on n'a point d'affaire et où l'on se trouve tout à fait étranger, quoiqu'elle soit encore trop européenne pour qu'on puisse se dispenser d'y voir ce qu'on appelle le monde? Ma passion pour les voyages se refroidit quand je considère qu'ils se composent uniquement de départs et d'arrivées. Mais que de plaisirs et d'avantages on achète par cette peine! N'y trouvât-on que la facilité de s'instruire sans étude, on ferait encore très-bien de feuilleter les divers pays de la terre en guise de lecture: d'autant qu'on est toujours forcé d'en joindre quelque autre à celle-là.

Quand je me sens près de me décourager au milieu de mes pèlerinages, je me dis: Si je veux le but, il faut vouloir le moyen, et je continue; je fais plus, à peine revenu chez moi, je pense à recommencer. Le voyage perpétuel serait une douce manière de passer la vie, surtout pour un homme qui n'est pas d'accord avec les idées qui dominent le monde dans le temps où il vit: changer de pays, équivaut à changer de siècle. C'est une époque bien reculée que j'espère étudier en Russie. L'histoire analysée dans ses résultats, voilà ce qu'un homme apprend en variant ses voyages, et rien ne vaut cet enseignement des faits, appliqué en grand aux besoins de l'esprit.

Quoi qu'il en soit la composition de notre société pendant cette traversée est si amusante que je ne me souviens pas d'avoir rencontré rien de semblable. La réunion de quelques personnes aimables ne suffit pas toujours pour former un cercle amusant; il faut encore des circonstances qui mettent chaque individu en valeur: nous menons ici une vie qui ressemble à la vie de château par le mauvais temps; on ne peut sortir, mais tout ce monde enfermé s'ennuierait si chacun ne s'efforçait de s'amuser en amusant les autres: ainsi la contrainte qui nous rapproche tourne à l'avantage de tous, mais c'est grâce à la sociabilité parfaite de quelques-uns des voyageurs que le hasard a

rassemblés ici ; et surtout à l'aimable autorité du prince K*** ; sans la violence qu'il nous fit dès les premiers instants du voyage, personne n'aurait rompu la glace, et nous serions restés à nous regarder en silence tout le temps de la traversée : cet isolement devant témoins est triste et gênant : au lieu de cela, on cause jour et nuit, la clarté des jours de vingt-quatre heures fait qu'on trouve à tout moment des personnes prêtes à causer ; ces jours sans nuits effacent le temps, on n'a plus d'heures fixes pour dormir ; depuis trois heures que je vous écris, j'entends mes compagnons de voyage rire et parler dans la cabine ; si j'y descends ils me feront lire des vers et de la prose en français, ils me demanderont de leur conter des histoires de Paris. On ne cesse de m'interroger sur mademoiselle Rachel, sur Duprez, les deux grandes réputations dramatiques du jour ; on désire attirer ici ces talents fameux, puisqu'on ne peut obtenir la permission d'aller les entendre chez nous.

Quand le lancier français, conquérant et commerçant, se mêle de la conversation, c'est ordinairement pour l'interrompre. Alors on rit, on chante, et puis on recommence à danser des danses russes.

Cette gaieté, quelque innocente qu'elle soit, n'en scandalise pas moins deux Américains qui vont à Pétersbourg pour affaires. Ces habitants du nouveau monde ne se permettent pas même de sourire aux folles joies des jeunes femmes de l'Europe ; ils ne voient pas que cette liberté est de l'insouciance et que l'insouciance est la sauvegarde des jeunes cœurs. Leur puritanisme se révolte non-seulement devant le désordre, mais devant la joie : ce sont des jansénistes protestants, et, pour leur complaire, il faudrait faire de la vie un long enterrement.

Heureusement que les femmes que nous avons à bord ne consentent pas à s'ennuyer pour donner raison à ces marchands pédants. Elles ont des manières plus simples que la plupart des femmes du nord, qui, lorsqu'elles viennent à Paris se croient obligées de contourner leur esprit pour nous séduire ; celles-ci plaisent sans avoir l'air de penser à plaire, leur accent en français me paraît meilleur que celui de la plupart des femmes polonaises : elles chantent peu en parlant et ne prétendent pas corriger notre langue, selon la manie de presque toutes les dames de Varsovie, que j'ai rencontrées autrefois en Saxe et en Bohême, manie qui tient peut-être à la pédanterie des institutrices qu'on fait venir de Genève en Pologne, pour élever les

enfants. Les dames russes qui se trouvent avec moi sur *le Nicolas Ier* tâchent de parler français comme nous, et à très-peu de nuances près, elles y parviennent.

Hier un accident survenu à la machine de notre bateau servit à mettre au jour le ressort secret des caractères.

Le souvenir toujours présent du naufrage et de l'incendie de ce paquebot rend les passagers craintifs à l'excès cette année ; il faut convenir que la composition de l'équipage n'est guère propre à rassurer les peureux. Un capitaine hollandais, un pilote danois, des matelots saxons ou allemands de l'intérieur des terres : voilà les hommes destinés à faire manœuvrer notre bâtiment russe.

Hier donc après le dîner, nous étions presque tous réunis sur le pont par un beau temps un peu frais, et nous lisions avec grand plaisir un livre qui fait partie de la bibliothèque du bâtiment (les premières années littéraires de Jules Janin) quand le mouvement des roues s'arrête subitement. Cependant un bruit inusité se fait entendre dans la région de la machine et le bâtiment reste immobile au milieu d'une mer, grâce au ciel, parfaitement calme. On eût dit d'un modèle de vaisseau enclavé dans une table de marbre ; plusieurs matelots se mettent à courir vers le fourneau, le capitaine les suit d'un air préoccupé, sans vouloir répondre aux passagers, qui le questionnent du geste et du regard.

Nous nous trouvions au milieu de la mer Baltique et dans la partie où elle a le plus de largeur, avant l'entrée du golfe de Finlande, au-dessous de celui de Bothnie, par conséquent le plus loin possible de toutes les côtes. Nous n'en apercevions aucune, quoique le temps fût clair.

Nous gardions tous un silence solennel, de sinistres souvenirs troublaient les imaginations ; les plus superstitieux étaient les plus agités. Sur l'ordre du capitaine, deux matelots jettent la sonde : « C'est sans doute un écueil sur lequel nous avons touché, » dit une voix de femme, la première qui se fit entendre depuis l'accident ; jusque-là les seules paroles qui avaient retenti dans le silence de la peur étaient les ordres assez timides du capitaine dont le son de voix ni l'attitude n'étaient rien moins que rassurants. « La machine est trop chargée de vapeur, » dit une autre voix, « et risque d'éclater. »

A cet instant quelques matelots s'approchent des chaloupes et se mettent en devoir de les détacher.

Je me taisais, mais je pensais : « Voilà mes pressentiments réalisés. Ce n'était donc pas par caprice que je voulais renoncer à faire cette traversée. » Mes regrets se tournaient vers Paris.

La princesse L***, dont la santé est délicate, éclate en sanglots ; elle tombe en faiblesse, on l'entend murmurer, à demi évanouie, ces mots interrompus par des pleurs : « Mourir si loin de mon mari ! » — « Pourquoi le mien est-il ici ! » s'écrie la jeune princesse D***, en se serrant contre le bras du prince, avec un calme qu'on n'aurait pas attendu d'elle, à voir sa figure et sa tournure délicates. C'est une femme frêle, élégante, aux yeux bleus et tendres, à la voix sonore, mais faible, à la taille élevée et svelte. Cette ombre ossianique était devenue, en présence du danger, une héroïne prête à tout souffrir, à tout affronter.

Le gros et aimable prince K*** n'a changé ni de visage, ni de place ; il serait tombé de son fauteuil de sangle dans la mer sans se déranger. L'ex-lancier français, devenu négociant et resté comédien, faisant le beau en dépit du temps, le gai malgré le péril, se mit à fredonner un air de vaudeville. Cette bravade m'a déplu et fait rougir pour la France, où la vanité cherche, à propos de tout, des moyens d'effet ; la vraie dignité morale n'exagère rien, pas même l'insouciance du danger ; les Américains ont continué leur lecture ; j'observais tout le monde.

Enfin le capitaine est venu nous dire que l'écrou principal d'un des pistons de la machine était cassé ; qu'on allait le remplacer et que dans un quart d'heure nous marcherions comme auparavant.

A cette nouvelle, la peur que chacun avait dissimulée à sa manière, se trahit par l'explosion d'une gaieté générale. Tous racontèrent ce qu'ils avaient pensée, redouté ; tous rirent les uns des autres ; ceux qui avouèrent le plus naïvement leurs craintes furent les plus épargnés ; ainsi cette soirée commencée tristement se prolongea dans les plaisanteries les plus piquantes, dans les danses et les chants jusqu'à plus de deux heures du matin.

Le respect scrupuleux que je professe pour la vérité me force à vous avouer qu'en cette occasion, l'attitude, la physionomie, le langage, toute la conduite enfin de notre capitaine hollandais n'a que trop confirmé à mes yeux le mal que j'avais entendu dire de lui avant de m'embarquer sur son bord.

Au moment de nous séparer pour le reste de la nuit, le prince K*** m'adressa des compliments sur le plaisir que je paraissais prendre à

entendre ses histoires : on reconnaît l'homme bien élevé, disait-il, à la manière dont il a l'air d'écouter.

« Prince, lui répliquai-je, le meilleur moyen d'avoir l'air d'écouter, c'est d'écouter. »

Cette réponse répétée par le prince fut vantée au delà de son mérite. Rien n'est perdu, et chaque pensée double de valeur avec des personnes spirituellement bienveillantes.

Le charme de l'ancienne société française tenait surtout à l'art de faire valoir les autres; c'est pourtant cette société perdue qui nous valut autant de conquêtes qu'en ont fait la bravoure de nos soldats et le génie de nos généraux. Si cet art bienveillant est à peu près inconnu parmi nous aujourd'hui, c'est qu'il faut plus de finesse d'esprit pour louer que pour dénigrer. Qui sait tout apprécier ne dédaigne rien et se refuse la moquerie; mais où l'envie domine, le dénigrement prend la place de tout : c'est de la jalousie déguisée en gaieté, et qui prend le masque du bon sens; le faux bon sens est toujours moqueur : tels sont les mauvais sentiments qui aujourd'hui chez nous conspirent contre l'agrément de la vie sociale. A force de simuler le bien, la vraie politesse le réalisait; elle équivaut pour moi à toutes les vertus.

Voici deux histoires qui vous prouveront combien l'attention dont on me loue est peu méritoire.

Nous passions tantôt devant l'île de Dago à la pointe de l'Esthonie. L'aspect de cette terre est triste; c'est une froide solitude, la nature y paraît stérile et nue plutôt que puissante et sauvage; elle semble vouloir repousser l'homme par l'ennui plus que par la force. « Il s'est passé là une étrange scène, nous dit le prince K***.

— » A quelle époque?

— » Il n'y a pas bien longtemps : c'était sous l'empereur Paul.

— » Contez-nous-la. »

Le prince prit la parole..... mais moi je suis fatigué, il est cinq heures du matin : je vais sur le pont faire la conversation avec ceux de nos causeurs que je trouverai disponibles; puis je me coucherai. Ce soir je vous écrirai l'histoire du baron de Sternberg très-bien racontée par le prince K***.

LETTRE VI.

Ce 9 juillet 1839, à huit heures du soir, à bord du paquebot *le Nicolas Ier*.

N'oubliez pas que c'est le prince K*** qui parle.

« Un baron Ungern de Sternberg avait longtemps parcouru l'Europe en homme d'esprit qu'il était, et ses voyages avaient fait de lui tout ce qu'il pouvait devenir, c'est-à-dire un grand caractère développé par l'expérience et par l'étude.

» Revenu à Saint-Pétersbourg, c'était sous l'empereur Paul, une disgrâce non motivée le décide à quitter la cour; il se renferme dans l'île de Dago dont il était le seigneur, et, retiré au milieu de cette sauvage souveraineté, il jure une haine à mort au genre humain tout entier, pour se venger de l'empereur, de cet homme qui lui représente à lui seul les hommes.

» Ce personnage, qui était vivant à l'époque de notre enfance, a pu servir de modèle à plus d'un héros de lord Byron.

» Relégué dans son île, il affecte soudain la passion de l'étude; et pour se livrer en liberté, dit-il, à ses travaux scientifiques, il fait ajouter à son manoir une tour très-élevée dont vous pouvez distinguer les murs avec une lunette d'approche. »

Ici le prince s'interrompit, et nous reconnûmes la tour de Dago.

Le prince reprit : « Il appela ce donjon sa bibliothèque, et le surmonta d'une espèce de lanterne, vitrée de tous côtés comme un belvédère, comme un observatoire, ou plutôt comme un phare. Il ne pouvait, répétait-il souvent à son monde, travailler que la nuit et que dans ce lieu solitaire. C'est là qu'il se retirait pour se recueillir et pour trouver la paix.

» Les seuls hôtes admis dans sa retraite étaient un fils unique, encore enfant, et le gouverneur de ce fils.

» Vers minuit, lorsqu'il les croyait tous deux endormis, il s'enfermait à certains jours dans son laboratoire : la tour vitrée était alors élairée par une lampe tellement éclatante que de loin on la prenait pour un signal. Ce phare, qui n'en était pas un, était destiné à tromper les vaisseaux étrangers qui risquaient de se perdre sur l'île, si leur

capitaine, venant de loin, ne connaissait pas parfaitement chaque point de la côte qu'il faut longer pour entrer dans le périlleux golfe de Finlande.

» Cette erreur est précisément ce qui faisait l'espoir du terrible baron. Bâtie sur un écueil au milieu d'une mer redoutable, la perfide tour devenait le point de mire des pilotes inexpérimentés ; et les malheureux, égarés par le faux espoir qu'on faisait luire à leurs yeux, rencontraient la mort en croyant trouver un abri contre l'ouragan.

» Vous jugez que la police de la mer était mal faite alors en Russie.

» Dès qu'un vaisseau était près de naufrager, le baron descendait sur la plage, s'embarquait en secret avec quelques hommes habiles et déterminés qu'il entretenait pour le seconder dans ses expéditions nocturnes ; il recueillait les marins étrangers, les achevait dans l'ombre au lieu de les secourir, et après les avoir étranglés, il pillait leur bâtiment ; le tout moins par cupidité que par pur amour du mal, par un zèle désintéressé pour la destruction.

» Doutant de tout et surtout de la justice, il regardait le désordre moral et social comme ce qu'il y avait de plus analogue à l'état de l'homme ici-bas, et les vertus civiles et politiques comme des chimères nuisibles puisqu'elles ne font que contrarier la nature sans la dompter.

» Il prétendait, en décidant du sort de ses semblables, s'associer aux vues de la Providence, qui se plaît, disait-il, à tirer la vie de la mort.

» Un soir, vers la fin de l'automne, à l'époque des plus longues nuits de l'année, il avait exterminé, selon sa coutume, l'équipage d'un vaisseau marchand hollandais ; et depuis plusieurs heures les forbans qu'il nourrissait à titre de gardes, parmi les serviteurs attachés à sa maison, s'occupaient à transporter à terre le reste de la cargaison du bâtiment échoué, sans remarquer que, pendant le massacre, le capitaine profitant de l'obscurité, s'était sauvé dans une chaloupe où l'avaient suivi quelques matelots de son bord.

» Vers le point du jour, l'œuvre de ténèbres du baron et de ses sicaires n'était pas achevée, lorsqu'un signal annonce l'approche d'un canot : aussitôt on ferme les portes secrètes des souterrains où le produit du pillage est déposé et le pont-levis s'abaisse devant l'étranger.

» Le seigneur, avec l'hospitalité élégante qui est un trait caracté-

ristique et ineffaçable des mœurs russes, se hâte d'aller recevoir le chef des nouveaux débarqués : affectant la plus parfaite sécurité, il s'était rendu pour l'attendre dans une salle voisine de l'appartement de son fils; le gouverneur de l'enfant était couché alors, et dangereusement malade. La porte de la chambre de cet homme qui donnait dans la salle, était restée ouverte. On annonce le voyageur.

« Monsieur le baron, » dit cet homme d'un air d'assurance très-imprudent, « vous me connaissez, néanmoins vous ne pouvez me » reconnaître, car vous ne m'avez vu qu'une fois et dans l'obscurité. » Je suis le capitaine du vaisseau dont l'équipage vient en partie de » périr sous vos murs ; c'est à regret que je rentre chez vous ; mais » je suis forcé de vous dire que plusieurs de vos gens ont été reconnus » dans la mêlée, et que vous-même vous avez été vu cette nuit égor- » geant de votre main un de mes hommes. »

» Le baron, sans répondre, va fermer à petit bruit la porte de la chambre du gouverneur de son fils. L'étranger continue : « Si je » vous parle de la sorte, c'est parce que mon intention n'est pas de » vous perdre ; je veux seulement vous prouver que vous êtes dans » ma dépendance. Rendez-moi ma cargaison et mon bâtiment, qui, » tout endommagé qu'il est, peut encore me conduire jusqu'à Saint- » Pétersbourg, je vous promets le secret auquel je m'engage par » serment. Si le désir de la vengeance me dominait, je me serais » jeté à la côte pour aller vous dénoncer dans le premier village. La » démarche que je fais auprès de vous vous prouve le désir que j'ai » de vous sauver en vous avertissant du danger auquel vous exposent » vos crimes. »

» Le baron garde toujours un profond silence ; l'expression de son visage est grave, mais elle n'a rien de sinistre : il demande un peu de temps pour réfléchir au parti qu'il doit prendre, et il se retire en disant que dans un quart d'heure il rapportera sa réponse.

» Quelques minutes avant l'expiration du délai convenu, il rentre inopinément dans la salle par une porte secrète, se jette sur le téméraire étranger et le poignarde !...

» L'ordre avait été donné d'égorger en même temps jusqu'au dernier homme de l'équipage : le silence un instant troublé par tant de meurtres recommence à régner dans ce repaire. Mais le gouverneur de l'enfant avait tout entendu : il écoute encore... il ne distingue plus que les pas du baron et le ronflement des corsaires roulés

dans leur peau de mouton et couchés sur les marches de la tour.

» Le baron inquiet et soupçonneux rentre dans la chambre de cet homme, il l'examine longtemps avec une attention scrupuleuse : debout, près du lit, le poignard encore sanglant à la main, il épie les moindres signes qui pourraient trahir la feinte ; à la fin il le croit profondément endormi et se décide à le laisser vivre. — La perfection dans le crime est aussi rare qu'en toute autre chose, » nous dit le prince K*** en interrompant sa narration.

Nous gardions le silence, car nous étions impatients de savoir la fin de l'histoire ; il continue :

« Les soupçons de ce gouverneur étaient éveillés depuis longtemps ; sitôt que les premiers mots du capitaine hollandais arrivèrent à son oreille, il s'était relevé pour être témoin du meurtre dont il vit toutes les circonstances à travers les fentes de la porte fermée à la clef par le baron. Il eut, l'instant d'après, comme vous venez de le voir, assez de sang-froid pour tromper l'assassin et pour sauver sa vie. Resté seul enfin, il se lève et s'habille malgré la fièvre, il descend par une fenêtre avec des cordes, détache un canot qu'il trouve amarré au pied du rempart, pousse l'esquif en mer, le dirige à lui seul vers le continent, et gagne la terre sans accident : à peine débarqué il va dénoncer le coupable dans la ville la plus voisine.

» L'absence du malade est bientôt remarquée au château de Dago ; le baron, aveuglé par le vertige du crime, pense d'abord que le gouverneur de son fils s'est jeté à la mer dans un accès de fièvre chaude ; tout occupé à faire chercher le corps, il ne songe pas à fuir. Cependant la corde attachée à la fenêtre, le canot disparu étaient des preuves irrécusables de l'évasion. Le brigand, cédant tardivement à l'évidence, allait songer à sa sûreté, quand il se vit assiégé par des troupes envoyées contre lui. C'était le lendemain du dernier massacre : un moment il voulut se défendre ; mais trahi par son monde, il fut pris et conduit à Saint-Pétersbourg où l'empereur Paul le condamna aux travaux forcés à perpétuité. Il est mort en Sibérie.

» Telle fut la triste fin d'un homme qui par le charme de son esprit, la grâce et l'élégance de ses manières avait fait les beaux jours des sociétés les plus brillantes de l'Europe.

» Nos mères pourraient se souvenir de l'avoir trouvé très-aimable.

» Ce fait, bien qu'il nous paraisse romanesque, s'est reproduit assez souvent pendant le moyen âge ; je ne vous l'aurais pas raconté,

s'il ne se fût passé pour ainsi dire de notre temps; voilà ce qui le rend intéressant. En toutes choses, la Russie est en retard de quatre siècles. »

Quand le prince K*** eut cessé de parler, tout le monde s'écria que le baron de Sternberg était le type des Manfred et des Lara.

« C'est sans doute, » reprit le prince K***, qui ne craint pas le paradoxe, « parce que Byron a pris ses modèles dans le vrai qu'il nous paraît si peu vraisemblable ; en poésie la réalité n'est jamais naturelle.

— » C'est si juste, » répliquai-je, « que les mensonges de Walter Scott font plus d'illusion que l'exactitude de Byron.

— » Peut-être : mais il faut chercher encore d'autres causes à cette différence, » repartit le prince, « Walter Scott peint, Byron crée, celui-ci ne se soucie pas de la réalité, même lorsqu'il la rencontre, l'autre en a l'instinct, même lorsqu'il invente.

— » Ne croyez-vous pas, prince, » repris-je, « que cet instinct de réalité que vous attribuez au grand romancier tient à ce qu'il est souvent commun? Que de détails superflus! que de dialogues vulgaires!... Et malgré cela ce qu'il y a de plus exact dans ses peintures, c'est l'habit de ses personnages et leur chambre.

— » Ah! je défends mon Walter Scott, » s'écria le prince K***, « je ne permets pas qu'on insulte un écrivain si amusant.

— » C'est justement le genre de mérite que je lui refuse, » repris-je, « un romancier qui a besoin d'un volume pour préparer une scène est tout autre chose qu'amusant. Walter Scott est bien heureux d'être venu à une époque où l'on ne sait plus ce que c'est que de s'amuser.

— » Comme il peint le cœur humain! » s'écria le prince D*** (car tout le monde était contre moi).

— » Oui, » répliquai-je, « pourvu qu'il ne le fasse point parler ; car l'expression lui manque dès qu'il touche aux sentiments passionnés et sublimes ; il dessine admirablement les caractères par l'action, car il a plus d'habileté, plus d'observation que d'éloquence ; talent philosophique et profond, esprit méthodique et calculateur, il est venu dans son temps et il en a merveilleusement résumé les idées les plus vulgaires, et par conséquent les plus en vogue.

— » Le premier il a résolu d'une manière satisfaisante le difficile problème du roman historique : vous ne pouvez lui refuser ce mérite, » ajouta le prince K***.

— « C'est le cas d'appliquer le mot. Je voudrais que ce fût impossible! » repris-je; « que de notions fausses ont été répandues dans la foule des lecteurs peu érudits par le mélange de l'histoire et du roman! Cet alliage est toujours pernicieux, et quoi que vous en puissiez dire, il ne me paraît guère amusant... Quant à moi, j'aime mieux, même pour me divertir, lire M. Augustin Thierry que toutes les fables inventées sur des personnages connus... Je vous demande pardon de cet éloge, peu digne d'un si grave écrivain, mais son nom s'est trouvé dans ma pensée comme y serait venu celui d'Hérodote qui ne laisse pas que d'être amusant aussi.

— » Si c'est affaire de goût, » interrompit le prince K*** en souriant, « nous n'en disputerons pas plus longtemps. »

Là-dessus, il prend mon bras pour se lever, et me prie de l'aider à descendre vers sa cabine, où il me fait asseoir, et me dit à voix très-basse : « Nous sommes seuls : vous aimez l'histoire; voici un fait d'un ordre plus relevé que celui que je viens de vous conter : c'est à vous seul que je le dis, car devant des Russes on ne peut pas parler d'histoire!... Vous savez, » recommence le prince K***, « que Pierre le Grand, après beaucoup d'hésitation, détruisit le patriarcat de Moscou pour réunir sur sa tête la tiare à la couronne. Ainsi, l'autocratie politique usurpa ouvertement la toute-puissance spirituelle, qu'elle convoitait et contrariait depuis longtemps : union monstrueuse, aberration unique parmi les nations de l'Europe moderne. La chimère des papes au moyen âge est aujourd'hui réalisée dans un empire de soixante millions d'hommes, en partie hommes de l'Asie qui ne s'étonnent de rien, et qui ne sont nullement fâchés de retrouver un grand Lama dans leur czar.

» L'empereur Pierre veut épouser Catherine la vivandière. Pour accomplir ce vœu suprême, il faut commencer par trouver une famille à la future impératrice. On va lui chercher en Lithuanie, je crois, ou en Pologne, un gentilhomme obscur, qu'on commence par déclarer grand seigneur d'*origine,* et que l'on baptise ensuite du titre de frère de la souveraine élue.

» Le despotisme russe non-seulement compte les idées, les sentiments pour rien, mais il refait les faits, il lutte contre l'évidence et triomphe dans la lutte! car l'évidence n'a pas d'avocat chez nous, non plus que la justice, lorsqu'elles gênent le pouvoir. »

Je commençais à m'effrayer de la langue hardie du prince K***.

Singulier pays que celui qui ne produit que des esclaves qui reçoivent à genoux l'opinion qu'on leur fait, des espions qui n'en ont aucune, afin de mieux saisir celle des autres, ou des moqueurs qui exagèrent le mal; autre manière très-fine d'échapper au coup d'œil observateur des étrangers; mais cette finesse même devient un aveu; car chez quel autre peuple a-t-on jamais cru nécessaire d'y avoir recours? Tandis que ces réflexions me passaient par l'esprit, le prince poursuivait le cours de ses observations philosophiques : il a été élevé à Rome, et penche vers la religion catholique, comme tout ce qui a de l'indépendance d'esprit et de la piété en Russie.

« Le peuple et même les grands, résignés spectateurs de cette guerre à la vérité, en supportent le scandale, parce que le mensonge du despote, quelque grossière que soit la feinte, paraît toujours une flatterie à l'esclave. Les Russes, qui souffrent tant de choses, ne souffriraient pas la tyrannie, si le tyran ne faisait humblement semblant de les croire dupes de sa politique. La dignité humaine, abîmée sous le gouvernement absolu, se prend à la moindre branche qu'elle peut saisir dans le naufrage : l'humanité veut bien se laisser dédaigner, bafouer, mais elle ne veut pas se laisser dire en termes explicites qu'on la dédaigne et qu'on la bafoue. Outragée par les actions, elle se sauve dans les paroles. Le mensonge est si avilissant, que forcer le tyran à l'hypocrisie, c'est une vengeance qui console la victime. Misérable et dernière illusion du malheur, qu'il faut pourtant respecter de peur de rendre le serf encore plus vil et le despote encore plus fou !...

» Il existait une ancienne coutume, d'après laquelle, dans les processions solennelles, le patriarche de Moscou faisait marcher à ses côtés les deux plus grands seigneurs de l'empire. Au moment du mariage, le czar-pontife résolut de choisir pour acolytes dans le cortége de cérémonie, d'un côté un boyard fameux, et de l'autre le nouveau beau-frère qu'il venait de se créer; car en Russie la puissance souveraine fait plus que des grands seigneurs, elle suscite des parents à qui n'en avait point; elle traite les familles comme des arbres qu'un jardinier peut élaguer, arracher, ou sur lesquels il peut greffer tout ce qu'il veut. Chez nous le despotisme est plus fort que nature : l'empereur est non-seulement le représentant de Dieu, il est la puissance créatrice elle-même; puissance plus étendue que celle de notre Dieu, car celui-ci ne fait que l'avenir, tandis que l'empereur refait le passé! La loi n'a point d'effet rétroactif, le caprice du despote en a un.

» Le personnage que Pierre voulait adjoindre au nouveau frère de l'impératrice était le plus grand seigneur de Moscou, et, après le czar, le principal personnage de l'empire ; il s'appelait le prince Romodanowski... Pierre lui fit dire par son premier ministre qu'il eût à se rendre à la cérémonie pour marcher à la procession à côté de l'empereur, honneur que le boyard partagerait avec le nouveau frère de la nouvelle impératrice.

» C'est bien, répondit le prince, mais de quel côté le czar veut-il que je me place?

— » Mon cher prince, » répond le ministre courtisan, « pouvez-» vous le demander? Le beau-frère de sa majesté ne doit-il pas avoir » la droite?

— » Je ne marcherai pas, répond le fier boyard.

» Cette réponse rapportée au czar, provoque un second message :

» Tu marcheras, » lui fait dire le tyran, un moment démasqué par la colère, « tu marcheras ou je te fais pendre!

— » Dites au czar [1], » réplique l'indomptable Moscovite, « que » je le prie de commencer par mon fils unique qui n'a que quinze » ans ; il se pourrait que cet enfant, après m'avoir vu périr, con-» sentît par peur à marcher à la gauche du souverain, tandis que je » suis assez sûr de moi pour ne jamais faire honte au sang des Ro-» modanowski, ni avant ni après l'exécution de mon enfant. »

Le czar, je le dis à sa louange, céda ; mais par vengeance contre l'esprit indépendant de l'aristocratie moscovite, il fit de Pétersbourg non un simple port sur la mer Baltique, mais la ville que nous voyons.

« Nicolas, » ajouta le prince K***, « n'eût pas cédé ; il eût envoyé le boyard et son fils aux mines, et *déclaré*, par un ukase *conçu dans les termes légaux*, qui ni le père ni le fils ne pourraient avoir d'enfants ; peut-être aurait-il décrété que le père n'avait point été marié ; il se passe de ces choses en Russie assez fréquemment encore, et ce qui prouve qu'il est toujours permis de les faire, c'est qu'il est défendu de les raconter. »

Quoi qu'il en soit, l'orgueil du noble Moscovite donne parfaitement l'idée de la singulière combinaison dont est sortie la société russe actuelle : ce composé monstrueux des minuties de Byzance et de la férocité de la horde, cette lutte de l'étiquette du bas-empire et des

[1] Pierre Ier n'a pris le titre d'empereur qu'en 1721.

vertus sauvages de l'Asie a produit le prodigieux État que l'Europe voit aujourd'hui debout, et dont elle ressentira peut-être demain l'influence sans pouvoir en comprendre les ressorts.

Vous venez d'assister à l'humiliation du pouvoir arbitraire, bravé de front par l'aristocratie. Ce fait et bien d'autres m'autorisent à soutenir que l'aristocratie est ce qu'il y a de plus opposé au despotisme d'un seul, l'autocratie ; l'âme de l'aristocratie est l'orgueil, tandis que le génie de la démocratie est l'envie. Vous allez voir combien un autocrate est facile à tromper.

Ce matin nous avons passé devant Revel. La vue de cette terre, qui n'est russe que depuis assez peu de temps, nous a rappelé le grand nom de Charles XII et la bataille de Narva. Dans cette bataille mourut un Français, le prince de Croï, qui combattait pour le roi de Suède. On porta son corps à Revel, où il ne put être enterré, parce que pendant la campagne il avait contracté des dettes dans cette province, et qu'il ne laissait pas de quoi les acquitter. D'après une ancienne loi, ou plutôt une coutume du pays, on déposa son corps dans l'église de Revel, en attendant que les héritiers pussent satisfaire les créanciers.

Ce cadavre est encore aujourd'hui dans la même église, où il fut déposé il y a plus de cent ans.

Le capital de la dette primitive s'est augmenté d'abord des intérêts, puis de la somme destinée chaque jour à l'entretien du corps, très-mal entretenu. La créance principale, les frais et les intérêts accumulés ont produit une dette totale si énorme, qu'il est peu de fortunes aujourd'hui qui pourraient suffire à l'acquitter.

Or, il y a une vingtaine d'années que l'empereur Alexandre passait par Revel ; en visitant l'église principale de cette ville, il aperçoit le cadavre, et se récrie contre ce hideux spectacle : on lui conte l'histoire du prince de Croï ; il ordonne que le corps soit mis en terre le lendemain, et l'église purifiée.

Le lendemain l'empereur part et le corps du prince de Croï est porté au cimetière ; à la vérité le surlendemain il était replacé dans l'église à l'endroit même où l'avait laissé l'empereur.

S'il n'y a pas de justice en Russie, vous voyez qu'il y a des habitudes plus fortes que la loi suprême.

Ce qui m'a le plus amusé pendant cette trop courte traversée, c'est que je me suis vu sans cesse obligé de justifier la Russie contre le

prince K***. Ce parti que j'ai pris sans aucun calcul, uniquement pour obéir à mon instinct d'équité, m'a valu la bienveillance de tous les Russes qui nous entendent causer. La sincérité des jugements que cet aimable prince K*** porte sur son pays me prouve au moins qu'en Russie quelqu'un peut avoir son franc parler. Quand je lui dis cela, il me répond qu'il n'est pas Russe! Singulière prétention!... Russe ou étranger, il dit ce qu'il pense, parce qu'il a occupé de grands emplois, dissipé deux fortunes, usé la faveur de plusieurs souverains, parce qu'il est vieux, malade et particulièrement protégé par une personne de la famille impériale qui sait trop bien ce que c'est que l'esprit pour le craindre. D'ailleurs pour éviter la Sibérie il prétend qu'il écrit des mémoires ; et qu'à mesure qu'il termine un volume il le dépose en France. L'empereur craint la publicité comme la Russie craint l'empereur. Je ne cesse d'écouter le prince K*** avec l'intérêt qu'il mérite ; je le trouve un homme des plus intéressants dans la conversation ; mais j'appelle souvent de ses arrêts.

Je suis frappé de l'excessive inquiétude des Russes à l'égard du jugement qu'un étranger pourrait porter sur eux ; on ne saurait montrer moins d'indépendance ; l'impression que leur pays doit produire sur l'esprit d'un voyageur les préoccupe sans cesse. Où en seraient les Allemands, les Anglais, les Français, tous les peuples de l'Europe, s'ils se laissaient aller à tant de puérilité? Si les épigrammes du prince K*** révoltent ses compatriotes, c'est bien moins parce qu'elles blessent en eux une affection sérieuse, qu'à cause de l'influence qu'elles peuvent exercer sur moi qui suis un homme important à leurs yeux, parce qu'on leur a dit que j'écrivais mes voyages.

« N'allez pas vous laisser prévenir contre la Russie par ce mauvais Russe, n'écrivez pas sous l'impression de ses mensonges, c'est pour faire de l'esprit français à nos dépens qu'il parle comme vous l'entendez parler ; mais, au fond, il ne pense pas un mot de ce qu'il vous dit. »

Voilà ce qu'on me répète tout bas dix fois le jour. Ma pensée est comme un trésor où chacun se croit le droit de puiser à son profit ; aussi je sens mes pauvres idées se brouiller, et à la fin de la journée je doute moi-même de mon opinion : c'est ce qui plaît aux Russes ; quand nous ne savons plus que dire ni penser de leur pays, ils triomphent.

Il me semble qu'ils se résigneraient à être effectivement plus mauvais et plus barbares qu'ils ne sont, pourvu qu'on les crût meilleurs et

plus civilisés. Je n'aime pas les esprits disposés à faire si bon marché de la vérité; la civilisation n'est point une mode, une ruse, c'est une force qui a son résultat, une racine qui pousse sa tige, produit sa fleur et porte son fruit.

« Du moins vous ne nous appellerez pas *les barbares du nord*, comme font vos compatriotes... » Voilà ce qu'on me dit chaque fois qu'on me voit amusé ou touché de quelque récit intéressant, de quelque mélodie nationale, de quelque beau trait de patriotisme, de quelque sentiment noble et poétique attribué à un Russe.

Moi je réponds à toutes ces craintes par des compliments insignifiants ; mais je pense tout bas que j'aimerais mieux les barbares du nord que les singes du midi.

Il y a des remèdes à la sauvagerie primitive, il n'y en a point à la manie de paraître ce qu'on n'est pas.

Une espèce de savant russe, un grammairien traducteur de plusieurs ouvrages allemands, professeur à je ne sais quel collége, s'est approché de moi le plus qu'il a pu pendant ce voyage. Il vient de parcourir l'Europe, et retourne en Russie plein de zèle, dit-il, pour y propager ce qu'il y a de bon dans les idées modernes des peuples de l'occident. La liberté de ses discours m'a paru suspecte; ce n'est pas le luxe d'indépendance du prince K***, c'est un libéralisme étudié et calculé pour faire parler les autres. J'ai pensé qu'il devait toujours se rencontrer quelque *savant* de cette espèce aux approches de la Russie, dans les auberges de Lubeck, sur les bateaux à vapeur, et même au Havre, qui, grâce à la navigation de la mer du Nord et de la mer Baltique, devient frontière moscovite.

Cet homme a tiré de moi fort peu de chose. Il désirait surtout savoir si j'écrirais mon voyage, et m'offrait obligeamment le secours de ses lumières. Je ne l'ai guère questionné ; ma réserve n'a pas laissé que de lui causer un certain étonnement mêlé de satisfaction, et je l'ai quitté bien persuadé « que je voyage uniquement afin de me distraire, et cette fois sans avoir l'intention de publier la relation d'une course qui sera si rapide, qu'elle ne me permettra pas de recueillir une quantité de détails suffisante pour intéresser le public. »

Il m'a paru tranquillisé par cette assurance, que je lui ai donnée sous toutes les formes, directement et indirectement. Mais son inquiétude, que j'ai su calmer, a éveillé la mienne. Si je veux écrire ce voyage, je dois m'attendre à inspirer de l'ombrage au gouvernement

le plus fin et le mieux servi du monde par ses espions. C'est toujours désagréable ; je cacherai mes lettres, je me tairai, mais je n'affecterai rien. En fait de masque, celui qui trompe le mieux, c'est encore le visage découvert.

Ma prochaine lettre sera datée de Pétersbourg.

LETTRE VII.

Pétersbourg, ce 10 juillet 1839.

Aux approches de Kronstadt, forteresse sous-marine, dont les Russes s'enorgueillissent à juste titre, on voit le golfe de Finlande s'animer tout à coup : les imposants navires de la marine impériale le sillonnent en tous sens : c'est la flotte de l'empereur : elle reste gelée dans le port pendant plus de six mois de l'année, et pendant les trois mois d'été tous les cadets de marine s'exercent à la faire manœuvrer entre Saint-Pétersbourg et la mer Baltique. Voilà comme on emploie pour l'instruction de la jeunesse le temps que le soleil accorde à la navigation, sous ces latitudes. Avant d'arriver aux environs de Kronstadt, nous voguions sur une mer presque déserte et qui n'était égayée de loin en loin que par l'apparition de quelques rares vaisseaux marchands ou par la fumée encore plus rare des pyroscaphes. *Pyroscaphe* est le nom savant qu'on donne aux bateaux à vapeur dans la langue maritime adoptée par une partie de l'Europe.

La mer Baltique avec ses teintes peu brillantes, avec ses eaux peu fréquentées, annonce le voisinage d'un continent dépeuplé par les rigueurs du climat. Là des côtes stériles sont en harmonie avec une mer froide et vide, et la tristesse du sol, du ciel, la teinte froide des eaux, glace le cœur du voyageur.

A peine va-t-il toucher à ce rivage peu attrayant qu'il voudrait déjà s'en éloigner ; il se rappelle en soupirant le mot d'un favori de Catherine à l'impératrice qui se plaignait des effets du climat de Pétersbourg sur sa santé : « Ce n'est pas la faute du bon Dieu, madame, si les hommes se sont obstinés à bâtir la capitale d'un grand empire dans une terre destinée par la nature à servir de patrie aux ours et aux loups! »

Mes compagnons de voyage m'ont expliqué avec orgueil les récents progrès de la marine russe. J'admire ce prodige sans l'apprécier comme ils l'apprécient. C'est une création ou plutôt une récréation de l'empereur Nicolas. Ce prince s'amuse à réaliser la pensée dominante de Pierre I[er]; mais quelque puissant que soit un homme, il est bien forcé tôt ou tard de reconnaître que la nature est plus forte que tous les hommes. Tant que la Russie ne sortira pas de ses limites naturelles, la marine russe sera le hochet des empereurs : rien de plus!...

On m'a expliqué que pendant la saison des exercices nautiques, les plus jeunes élèves restent à faire leurs évolutions aux environs de Kronstadt, tandis que les habiles poussent leurs voyages de découvertes jusqu'à Riga, quelquefois même jusqu'à Copenhague. Que dis-je! deux vaisseaux russes dont sans doute la manœuvre est dirigée par des étrangers, ont déjà fait, ou se disposent à faire le tour du monde.

Malgré l'orgueil courtisan avec lequel les Russes me vantaient les prodiges de la volonté du maître qui veut avoir et qui a une marine impériale, dès que je sus que les vaisseaux que je voyais étaient là uniquement pour l'instruction des élèves, un secret ennui éteignit ma curiosité. Je me crus à l'école, et la vue de ce golfe uniquement animé par l'étude ne m'a plus causé qu'une inexprimable impression de tristesse.

Ce mouvement qui n'a pas sa nécessité dans les faits, qui n'est ni le résultat de la guerre, ni le résultat du commerce, m'a semblé une parade. Or Dieu sait et les Russes savent si la parade est un plaisir!.. Le goût des revues est poussé en Russie jusqu'à la manie : et voilà qu'avant d'entrer dans cet empire des évolutions militaires, il faut que j'assiste à une revue sur l'eau!... Je n'en veux pas rire : la puérilité en grand me paraît une chose épouvantable; c'est une monstruosité qui n'est possible que sous la tyrannie, dont elle est la révélation la plus terrible peut-être!... Partout ailleurs que sous le despotisme absolu, quand les hommes font de grands efforts c'est pour arriver à un grand but : il n'y a que chez les peuples aveuglément soumis que le maître peut ordonner d'immenses sacrifices pour produire peu de chose.

La vue des forces maritimes de la Russie, réunies pour l'amusement du czar, l'orgueil de ses flatteurs et l'instruction de ses apprentis à la porte de sa capitale, ne m'a donc causé qu'une impression pénible. J'ai senti au fond de cet exercice de collége une volonté de fer

employée à faux, et qui opprime les hommes pour se venger de ne pouvoir vaincre les choses. Des vaisseaux qui seront nécessairement perdus en peu d'hivers sans avoir servi me représentent, non la force d'un grand pays, mais les sueurs inutilement versées du pauvre peuple ; l'eau glacée plus de la moitié de l'année est le plus redoutable ennemi de cette marine de guerre. Chaque automne, au bout de trois mois d'exercice, l'écolier rentre dans sa cage, le jouet dans sa boîte et la gelée fait seule une guerre sérieuse aux finances impériales.

Lord Durham l'a dit à l'empereur lui-même, et par cette franchise il le blessait dans l'endroit le plus sensible de son cœur dominateur : « Les vaisseaux de guerre des Russes sont les joujoux de l'empereur de Russie. »

Quant à moi, ce colossal enfantillage ne me dispose nullement à l'admiration pour ce que je vais trouver dans l'intérieur de l'empire. Pour admirer la Russie en y arrivant par eau, il faudrait oublier l'entrée de l'Angleterre par la Tamise : c'est la mort et la vie.

En jetant l'ancre devant Kronstadt, nous apprîmes qu'un des beaux vaisseaux que nous avions vu manœuvrer autour de nous, l'instant d'auparavant, venait d'échouer sur un banc de sable. Ce naufrage sans danger n'était grave que pour le capitaine qui s'attendait à être cassé le lendemain, et peut-être puni plus sévèrement. Ce prince K*** me disait tout bas que ce malheureux aurait mieux fait de périr avec son vaisseau. L'équipage, moins exposé aux réprimandes, n'était pas de cet avis, ni notre compagne de voyage la princesse L***.

Cette dame a un fils embarqué en ce moment sur le malencontreux vaisseau. Très-inquiète, elle allait s'évanouir encore une fois comme elle avait fait la veille lors de l'accident arrivé à la machine de notre bâtiment ; mais elle fut rassurée à temps par le gouverneur de Kronstadt qui vint lui donner de bonnes nouvelles.

Les Russes me répètent sans cesse qu'il faut passer au moins deux ans en Russie avant de se permettre de juger leur pays, le plus difficile de la terre à définir.

Mais si la prudence, la patience sont des vertus nécessaires aux voyageurs savants, ou à ceux qui aspirent à la gloire de produire des ouvrages difficiles, moi qui crains ce qui a donné de la peine à écrire parce que cela en donne à lire, je suis résolu à ne pas faire d'un journal un travail. Jusqu'à présent je n'écris que pour vous et pour moi.

J'avais peur de la douane russe, mais on m'assure que mon écritoire sera respectée. Au surplus, pour peindre la Russie telle que je l'entrevois du premier coup d'œil et pour tout dire, selon mon habitude, sans égard aux inconvénients de ma sincérité, je prévois qu'il faudrait casser bien des vitres.... Je n'en casserai, je crois, aucune ; la paresse l'emportera.

Rien n'est triste comme la nature aux approches de Pétersbourg; à mesure qu'on s'enfonce dans le golfe, la marécageuse Ingrie, qui va toujours s'aplanissant, finit par se réduire à une petite ligne tremblotante tirée entre le ciel et la mer ; cette ligne c'est la Russie.... c'est-à-dire une lande humide, basse et parsemée à perte de vue de bouleaux qui ont l'air pauvres et malheureux. Ce paysage uni, vide, sans accidents, sans couleur, sans bornes et pourtant sans grandeur, est tout juste assez éclairé pour être visible. Ici la terre grise est bien digne du pâle soleil qui l'éclaire, non d'en haut, mais de côté, presque d'en bas : tant ses rayons obliques forment un angle aigu avec la surface de ce sol disgracié du Créateur. En Russie, les plus beaux jours de l'année sont bleuâtres. Si les nuits ont une clarté qui étonne, les jours conservent une obscurité qui attriste.

Kronstadt, avec sa forêt de mâts, ses substructions et ses remparts de granit, interrompt noblement la monotone rêverie du pèlerin qui vient comme moi demander des tableaux à cette terre ingrate. Je n'ai rencontré aux approches d'aucune grande ville rien d'aussi triste que les bords de la Néva. La campagne de Rome est un désert : mais que d'accidents pittoresques, que de souvenirs, que de lumière, que de feu de poésie ! si vous me passiez le mot, je dirais que de passions animent cette terre biblique ! Avant Pétersbourg, on traverse un désert d'eau encadré par un désert de tourbe : mers, côtes, ciel, tout se confond ; c'est une glace, mais si terne, si morne qu'on dirait que le cristal n'en est point étamé ; cela ne reflète rien. Sur la mer les beaux vaisseaux de guerre impériaux destinés à pourrir sans avoir combattu, me poursuivaient comme un rêve. Dans leur idiome si poétique dès qu'il peint les scènes maritimes, les Anglais appellent un vaisseau de marine royale *un homme de guerre*. Jamais les Russes ne dénommeront de la sorte leurs bâtiments de parade. Muets esclaves d'un maître capricieux, courtisans de bois, ces pauvres hommes de cour, fidèle emblème des eunuques du sérail, sont les invalides de la marine impériale.

Loin de m'inspirer l'admiration qu'on attend ici de moi, cette improvisation despotique, cette marine inutile me cause une sorte de peur : non la peur de la guerre, celle de la tyrannie.... Elle me retrace tout ce qu'il y avait d'inhumanité dans le cœur de Pierre Ier, le type de tous les souverains russes, anciens et modernes.... et je me dis : Où vais-je? qu'est-ce que la Russie? La Russie, c'est un pays où l'on peut faire les plus grandes choses pour le plus mince résultat!... N'y allons pas!...

Quelques misérables barques, dirigées par des pêcheurs sales comme des Esquimaux, quelques bateaux employés à remorquer de longs trains de bois de construction destinés à la marine impériale, quelques paquebots à vapeur, pour la plupart construits et conduits par des étrangers, voilà tout ce qui égayait la scène ; aussi rien ne m'empêchait de m'enfoncer dans mon humeur morose.

Telles sont les approches de Pétersbourg ; tout ce qu'il y avait dans le choix de ce site de contraire aux vues de la nature, aux besoins réels d'un grand peuple, a donc passé devant l'esprit de Pierre le Grand sans le frapper? La mer à tout prix : voilà ce qu'il disait!... Bizarre idée pour un Russe que celle de fonder la capitale de l'empire des Slaves chez les Finnois, contre les Suédois! Pierre le Grand eut beau dire qu'il ne voulait que donner un port à la Russie ; s'il avait le génie qu'on lui prête, il devait pressentir la portée de son œuvre, et, quant à moi, je ne doute pas qu'il ne l'ait pressentie. La politique, et je le crains bien, les vengeances d'amour-propre du czar irrité par l'indépendance des vieux Moscovites, ont fait les destinées de la Russie moderne.

La Russie est comme un homme plein de vigueur qui étouffe ; elle manque de débouchés. Pierre Ier lui en avait promis, mais sans s'apercevoir qu'une mer nécessairement fermée huit mois de l'année n'est pas ce que sont les autres mers. Mais les noms sont tout pour les Russes. Les efforts de Pierre Ier, de ses sujets et de ses successeurs, tout étonnants qu'ils sont, n'ont produit qu'une ville difficile à habiter, à laquelle la Néva dispute son sol à chaque coup de vent qui part du golfe, et d'où les hommes pensent à fuir à chaque pas que la guerre leur permet de faire vers le midi. Pour un bivac, des quais de granit étaient de trop.

Les Finnois, près desquels les Russes sont allés bâtir leur capitale, sont Scythes d'origine ; c'est un peuple presque païen encore ; vrais

habitants du sol de Pétersbourg, ils sont encore tellement sauvages, que ce n'est qu'en 1836 qu'a paru l'ukase qui oblige le prêtre à joindre un nom de famille au nom de saint qu'il donne à l'enfant qu'il baptise. Où la famille n'existe pas, à quoi sert de la désigner ?

Cette race est sans physionomie ; elle a le milieu du visage aplati ; ce qui rend ses traits difformes. Ces hommes laids, sales, sont, m'a-t-on dit, assez forts ; ils n'en paraissent pas moins chétifs, petits et pauvres. Quoiqu'ils soient les indigènes, on en voit peu à Pétersbourg, ils habitent aux environs dans des campagnes marécageuses et sur des côtes granitiques, mais peu élevées ; ce n'est guère qu'aux jours de marché qu'ils viennent dans la ville.

Kronstadt est une île très-plate au milieu du golfe de Finlande : cette forteresse aquatique ne s'élève au-dessus de la mer que tout juste assez pour en défendre la navigation aux vaisseaux ennemis qui voudraient attaquer Pétersbourg. Ses cachots, ses fondations, sa force sont en grande partie sous l'eau. L'artillerie dont elle est munie est disposée, disent les Russes, avec beaucoup d'art ; dans une décharge chaque coup porterait, et la mer tout entière serait labourée comme une terre émiettée par le soc et la herse : grâce à cette grêle de boulets qu'un ordre de l'empereur peut faire pleuvoir à volonté sur l'ennemi, la place passe pour imprenable. J'ignore si ces canons peuvent fermer les deux passes du golfe ; les Russes qui pourraient m'instruire ne le voudraient pas. Pour répondre à cette question, il faudrait calculer la portée et la direction des boulets, et sonder la profondeur des deux détroits. Mon expérience, quoique de fraîche date, m'a déjà enseigné à me défier des rodomontades et des exagérations inspirées aux Russes par un excès de zèle pour le service de leur maître. Cet orgueil national ne me paraîtrait tolérable que chez un peuple libre. Quand on se montre fier par flatterie, la cause me fait haïr l'effet. Tant de gloriole n'est que de la peur, me dis-je ; tant de hauteur qu'une bassesse ingénieusement déguisée. Cette découverte me rend hostile.

En France comme en Russie, j'ai rencontré deux espèces de Russes de salons ; ceux dont la prudence s'accorde avec l'amour-propre pour louer leur pays à outrance, et ceux qui, voulant se donner l'air plus élégant, plus civilisé, affectent soit un profond dédain, soit une excessive modestie chaque fois qu'ils parlent de la Russie. Jusqu'à présent je n'ai été dupe ni des uns ni des autres ; mais j'aimerais à trouver

une troisième espèce, celle des Russes tout simples ; je la cherche.

Nous sommes arrivés à Kronstadt vers l'aube d'un de ces jours sans fin comme sans commencement, que je me lasse de décrire, mais que je ne me lasse pas d'admirer, c'est-à-dire à minuit et demi. La saison de ces longs jours est courte, déjà elle touche à son terme.

Nous avons jeté l'ancre devant la forteresse silencieuse ; mais il fallut attendre longtemps le réveil d'une armée d'employés qui venaient à notre bord les uns après les autres : commissaires de police, directeurs, sous-directeurs de la douane, et enfin le gouverneur de la douane lui-même ; cet important personnage se crut obligé de nous faire une visite en l'honneur des illustres passagers russes présents sur *le Nicolas Ier*. Il s'est longtemps entretenu avec les princes et princesses qui se disposent à rentrer à Pétersbourg. On parlait russe, probablement parce que la politique de l'Europe occidentale était le sujet de la conversation ; mais quand l'entretien tomba sur les embarras du débarquement et sur la nécessité d'abandonner sa voiture et de changer de vaisseau, on parla français.

Le paquebot de Travemünde prend trop d'eau pour remonter la Néva ; il reste à Kronstadt avec les gros bagages, tandis que les voyageurs sont transférés à Pétersbourg par un petit bateau à vapeur sale et mal construit. Nous avons la permission d'emporter avec nous sur ce nouveau bâtiment nos malles et nos paquets les plus légers, pourvu toutefois que nous les fassions plomber par les douaniers de Kronstadt. Cette formalité accomplie, on part avec l'espoir de voir arriver sa voiture à Pétersbourg le surlendemain ; en attendant, cette voiture reste à la garde de Dieu..... et des douaniers qui la font charger par des hommes de peine d'un vaisseau sur l'autre; opération toujours assez scabreuse, mais dont les inconvénients deviennent graves à Kronstadt à cause du peu de soin des hommes auxquels on la confie.

Les princes russes furent obligés, comme moi simple étranger, de se soumettre à la loi de la douane. Cette égalité me plut tout d'abord; mais en arrivant à Pétersbourg je les vis délivrés en trois minutes, et moi j'eus à lutter trois heures contre des tracasseries de tout genre. Le privilége, un moment assez mal déguisé sous le niveau du despotisme, reparut, et cette résurrection me déplut.

Le luxe des petites précautions superflues engendre ici une population de commis ; chacun de ces hommes s'acquitte de sa charge avec

une pédanterie, un rigorisme, un air d'importance uniquement destiné à donner du relief à l'emploi le plus obscur ; il ne se permet pas de proférer une parole; mais on le voit penser à peu près ceci :

« Place à moi, qui suis un des membres de la grande machine de l'État. »

Ce membre, fonctionnant d'après une volonté qui n'est pas en lui, vit autant qu'un rouage d'horloge ; on appelle cela l'homme, en Russie.... La vue de ces automates volontaires me fait peur ; il y a quelque chose de surnaturel dans un individu réduit à l'état de pure machine. Si, dans les pays où les mécaniques abondent, le bois et le métal nous semblent avoir une âme, sous le despotisme les hommes nous semblent de bois; on se demande ce qu'ils peuvent faire de leur superflu de pensée, et l'on se sent mal à l'aise à l'idée de la force qu'il a fallu exercer contre des créatures intelligentes pour parvenir à en faire des choses ; en Russie j'ai pitié des personnes, comme en Angleterre j'avais peur des machines. Là il ne manque aux créations de l'homme que la parole ; ici la parole est de trop aux créatures de l'État.

Ces machines, incommodées d'une âme, sont, au reste, d'une politesse épouvantable ; on voit qu'elles ont été ployées dès le berceau à la civilité comme un maniement des armes ; mais quel prix peuvent avoir les formes de l'urbanité quand le respect est de commande ? Le despotisme a beau faire, la libre volonté de l'homme sera toujours une consécration nécessaire à tout acte humain pour que l'acte ait une signification ; la faculté de choisir son maître peut seule donner du prix à la fidélité ; or, comme en Russie un inférieur ne choisit rien, tout ce qu'il fait et dit n'a aucun sens ni aucun prix.

A la vue de toutes ces catégories d'espions qui nous examinaient et nous interrogeaient, il me prenait une envie de bâiller qui aurait aisément pu se tourner en envie de pleurer, non sur moi, mais sur ce peuple ; tant de précautions, qui passent ici pour indispensables, mais dont on se dispense parfaitement ailleurs, m'avertissaient que j'étais près d'entrer dans l'empire de la peur ; et la peur se gagne comme la tristesse ; donc j'avais peur et j'étais triste.... par politesse.... pour me mettre au diapason de tout le monde.

On m'engagea à descendre dans la grande salle de notre paquebot, où je devais comparaître devant un aréopage de commis assemblés pour interroger les passagers. Tous les membres de ce tribunal, plus

redoutable qu'imposant, étaient assis devant une grande table; plusieurs de ces hommes feuilletaient des registres avec une attention sinistre; ils paraissaient trop absorbés pour n'avoir pas quelque charge secrète à remplir; leur emploi avoué ne suffisait pas à motiver tant de gravité.

Les uns, la plume à la main, écoutaient les réponses des voyageurs, ou pour mieux dire des accusés, car tout étranger est traité en coupable à son arrivée sur la frontière russe; les autres transmettaient de vive voix à des copistes des paroles auxquelles nous n'attachions nulle importance; ces paroles se traduisent de langue en langue, et, passant du français par l'allemand, arrivaient enfin au russe, où le dernier des scribes les fixait irrévocablement et peut-être arbitrairement sur son livre. On copiait les noms inscrits sur les passe-ports, chaque date, chaque visa étaient examinés avec un soin minutieux; mais le passager, martyrisé par cette torture morale, n'était jamais interrogé qu'en phrases dont le tour, correctement poli, me paraissait destiné à le consoler sur sa sellette.

Le résultat du long interrogatoire qu'on me fit subir, ainsi qu'à tous les autres, fut qu'on me prit mon passe-port après m'avoir fait signer une carte moyennant laquelle je pourrais, me disait-on, réclamer ce passe-port à Saint-Pétersbourg.

Tous semblaient avoir satisfait aux formalités ordonnées par la police, les malles, les personnes étaient déjà sur le nouveau bateau, depuis quatre heures d'horloge, nous languissions devant Kronstadt, et l'on ne parlait pas encore de partir.

A chaque instant de nouvelles nacelles noires sortaient de la ville et ramaient tristement vers nous: quoique nous eussions mouillé très-près des murs de la ville, le silence était profond... Nulle voix ne sortait de ce tombeau; les ombres qu'on voyait naviguer autour étaient muettes comme les pierres qu'elles venaient de quitter; on aurait dit d'un convoi préparé pour un mort qui se faisait attendre. Les hommes qui dirigeaient ces embarcations lugubres et mal soignées étaient vêtus de grossières capotes de laine grise, leurs physionomies manquaient d'expression; ils avaient des yeux sans regard, un teint vert et jaune; on me dit que c'étaient des matelots attachés à la garnison; ils ressemblaient à des soldats. Le grand jour était venu depuis longtemps, et il ne nous avait apporté guère plus de lumière que l'aurore; l'air était étouffant, et le soleil, encore peu élevé, mais réfléchi sur l'eau, m'in-

commodait. Quelquefois les canots tournaient autour de nous en silence sans que personne montât à notre bord; d'autres fois six ou douze matelots déguenillés, à demi couverts de peaux de mouton retournées, la laine en dedans et le cuir crasseux en dehors, nous amenaient un nouvel agent de police, ou un officier de la garnison, ou un douanier en retard; ces allées et venues, qui n'avançaient pas nos affaires, me donnaient au moins le loisir de faire de tristes réflexions sur l'espèce de saleté particulière aux hommes du nord. Ceux du midi passent leur vie à l'air à demi nus ou dans l'eau; ceux du nord, presque toujours renfermés, ont une malpropreté huileuse et profonde qui me paraît plus repoussante que la négligence des peuples destinés à vivre sous le ciel et nés pour se chauffer au soleil.

L'ennui auquel les minuties russes nous condamnaient me donna aussi l'occasion de remarquer que les grands seigneurs du pays sont peu endurants pour les inconvénients de l'ordre public, quand cet ordre pèse sur eux.

« La Russie est le pays des formalités inutiles, » murmuraient-ils entre eux, mais en français, de peur d'être entendus des employés subalternes. J'ai retenu la remarque dont ma propre expérience ne m'a déjà que trop prouvé la justesse : d'après ce que j'ai pu entrevoir jusqu'ici, un ouvrage qui aurait pour titre *les Russes jugés par eux-mêmes* serait sévère ; l'amour de leur pays n'est pour eux qu'un moyen de flatter le maître ; sitôt qu'ils pensent que ce maître ne peut les entendre, ils parlent de tout avec une franchise d'autant plus redoutable que ceux qui écoutent deviennent responsables.

La cause de tant de retards nous fut enfin révélée. Le chef des chefs, le supérieur des supérieurs, le directeur des directeurs des douaniers se présente : c'était cette dernière visite que nous attendions depuis longtemps sans le savoir. Au lieu de s'astreindre à porter l'uniforme, ce fonctionnaire suprême arrive en frac comme un simple particulier. Il paraît que son rôle est de jouer l'homme du monde. D'abord, il fait le gracieux, l'élégant auprès des dames russes ; il rappelle à la princesse D*** leur rencontre dans une maison où la princesse n'a jamais été ; il lui parle des bals de la cour, où elle ne l'a jamais vu : enfin il nous donne la comédie, il la donne surtout à moi, qui ne me doutais guère qu'on pût affecter d'être plus qu'on n'est, dans un pays où la vie est notée, où le rang de chacun est écrit sur son chapeau ou sur son épaulette : mais, le fond de l'homme est le même

partout.... Notre douanier de salon, tout en continuant de se donner des airs de cour, confisque élégamment un parasol, arrête une malle, emporte un nécessaire; et renouvelle avec un sang-froid imperturbable des recherches déjà consciencieusement faites par ses subordonnés.

Dans l'administration russe les minuties n'excluent pas le désordre. On se donne une grande peine pour atteindre un petit but, et l'on ne croit jamais pouvoir faire assez pour montrer son zèle. Il résulte de cette émulation de commis, qu'une formalité n'assure pas l'étranger contre une autre. C'est comme un pillage; parce que le voyageur est sorti des mains d'une première troupe, ce n'est pas à dire qu'il n'en rencontrera pas une seconde, une troisième, et toutes ces escouades échelonnées sur son passage le tracassent à l'envi.

La conscience plus ou moins timorée des employés de tous grades auxquels il peut avoir affaire, décide de son sort. Il aura beau dire, si on lui en veut, il ne sera jamais en règle : et c'est un pays ainsi administré qui veut passer pour civilisé à la manière des États de l'occident !...

Le chef suprême des geôliers de l'empire procéda lentement à l'examen du bâtiment : il fut long, très-long à remplir sa charge; la conversation à soutenir est un soin qui complique les fonctions de ce cerbère musqué, musqué à la lettre; car il sent le musc d'une lieue. Enfin nous sommes débarrassés des cérémonies de la douane, des politesses de la police, délivrés des saluts militaires et du spectacle de la plus profonde misère qui puisse défigurer la race humaine; car les rameurs de messieurs de la douane russe sont des créatures d'une espèce à part. Comme je ne pouvais rien pour elles, leur présence m'était odieuse, et chaque fois que ces misérables amenaient à notre bord les officiers de tous grades employés au service des douanes et de la police maritime, la plus sévère police de l'empire, je détournais les yeux. Ces matelots en haillons déshonorent leur pays : ce sont des espèces de galériens huileux, qui passent leur vie à transporter les commis et les officiers de Kronstadt à bord des vaisseaux étrangers. En voyant leur figure et en pensant à ce qui s'appelle exister pour ces infortunés, je me demandais ce que l'homme a fait à Dieu pour que soixante millions de ses semblables soient condamnés à vivre en Russie.

Au moment d'appareiller je m'approchai du prince K***.

« Vous êtes Russe, lui dis-je, aimez donc assez votre pays pour engager le ministre de l'intérieur ou celui de la police à changer tout cela ; qu'il se déguise un beau jour en étranger non suspect tel que moi, et qu'il vienne à Kronstadt pour voir de ses yeux ce que c'est que d'entrer en Russie. »

« A quoi bon, » reprit le prince, « l'empereur n'y pourrait rien.

— » L'empereur non, mais le ministre ! »

Enfin, nous partons, à la grande joie des princes et princesses russes qui vont retrouver famille et patrie : leur bonheur démentait les observations de mon aubergiste de Lubeck, à moins que cette fois encore l'exception ne confirme la règle. Mais moi, je ne me réjouissais pas, je craignais au contraire de quitter une société charmante pour aller me perdre dans une ville dont les abords m'attristaient ; elle n'existait déjà plus cette société du hasard : dès la veille, l'approche de la terre avait rompu nos liens, liens fragiles formés uniquement par les passagères nécessités du voyage.

Ainsi le vent qui souffle vers le soir amoncelle des nuages à l'horizon, la lumière du couchant les illumine en variant leur aspect, leurs formes répondent aux rêves de l'imagination la plus riante ; ce ne sont que palais enchantés et peuplés d'êtres fantastiques, que nymphes, que déesses, menant leur ronde joyeuse dans l'espace éthéré ; on ne voit que des grottes habitées par des sirènes, que des îles flottant sur une mer de feu ; enfin c'est un monde nouveau ; si quelque figure grotesque se mêle à ces groupes charmants, elle rehausse par le contraste la beauté des tableaux agréables : mais le vent vient-il à changer, ou seulement continue-t-il de souffler, le soleil de baisser , tout a disparu... le rêve est fini, le froid, le vide succède aux créations de la lumière évanouie, le crépuscule s'enfuit avec son cortége d'illusions ; la nuit est venue.

Les femmes du nord s'entendent merveilleusement à nous laisser croire qu'elles eussent choisi ce que la destinée leur fait rencontrer. Ce n'est pas fausseté, c'est coquetterie raffinée : elles sont polies envers le sort. C'est une grâce souveraine ; la grâce est toujours naturelle, ce qui n'empêche pas qu'on s'en serve souvent pour cacher le mensonge : ce qu'il y a de violent et de forcé dans les diverses situations de la vie disparaît chez les femmes gracieuses, et chez les hommes poëtes ; ce sont les êtres les plus trompeurs de la création ; le doute fuit devant leur souffle, ils créent ce qu'ils imaginent ; nulle

défiance ne tient contre leur parole, s'ils ne mentent pas à d'autres ils se mentent à eux-mêmes : car leur élément, c'est le prestige; leur bonheur, l'illusion; leur vocation, le plaisir fondé sur l'apparence. Craignez la grâce des femmes et la poésie des hommes : armes d'autant plus dangereuses qu'on les redoute moins!

Voilà ce que je me disais en quittant les murs de Kronstadt, nous étions là tous, présents encore, et nous n'étions plus réunis : l'âme manquait à ce cercle animé la veille par une secrète harmonie qui ne se rencontre que bien rarement dans les sociétés humaines. Peu de choses m'ont paru plus tristes que cette brusque vicissitude; c'est la condition des plaisirs de ce monde, je l'avais prévu; j'ai subi cent fois la même expérience; mais je n'ai pas toujours reçu la lumière d'une façon si brusque : d'ailleurs, qu'y-a-t-il de plus poignant que les douleurs dont on ne peut accuser personne? Je voyais chacun prêt à rentrer dans sa voie : la destinée commune traçait son ornière devant ces pèlerins rengagés dans la vie habituelle : la liberté du voyage n'existait plus pour eux, ils rentraient dans la vie réelle, et moi je restais seul à errer de pays en pays : errer toujours ce n'est pas vivre. Je me sentais abandonné, de cet abandon du voyage le plus profond de tous; et je comparais la tristesse de mon isolement à leurs joies domestiques. L'isolement avait beau être volontaire, en était-il plus doux?... Dans ce moment tout me paraissait préférable à mon indépendance, et je regrettais jusqu'aux soucis de la famille. Les uns pensaient à la cour et les autres à la douane, car malgré le temps perdu à Kronstadt, nos gros bagages n'avaient encore été que plombés : maintes parures, maints objets de luxe, peut-être même des livres, pesaient sur ces consciences qui la veille affrontaient les flots sans trouble, et qui maintenant étaient bourrelées à la vue d'un commis!... Je lisais dans les yeux des femmes l'attente des maris, des enfants, de la couturière, du coiffeur, du bal de la cour; et j'y lisais que malgré les protestations de la veille, je n'existais déjà plus pour elles. Les gens du nord ont des cœurs incertains, des sentiments douteux; leurs affections sont toujours mourantes comme les pâles lueurs de leur soleil : ne tenant à rien, ni à personne, quittant volontiers le sol qui les a vus naître; créés pour les invasions, ces peuples sont uniquement destinés à descendre du pôle à des époques marquées par Dieu, pour rafraîchir les races du midi brûlées par le feu des astres et par celui des passions.

7.

Aussitôt arrivés à Pétersbourg, *mes amis,* servis selon leur rang, furent délivrés ; ils quittèrent leur prison de voyage sans même me dire adieu, à moi qu'ils laissaient courbé sous le poids des fers de la police et de la douane. A quoi bon dire adieu ? j'étais mort. — Qu'est-ce qu'un voyageur pour des mères de famille ?... Pas un mot cordial, pas un regard, pas un souvenir ne me fut accordé !... C'était la toile blanche de la lanterne magique après que les ombres y ont passé. Je vous le répète, je m'attendais bien à ce dénoûment ; mais je ne m'attendais pas à la peine qu'il m'a causée : tant il est vrai que c'est en nous-mêmes qu'est la source de toutes nos surprises !...

Trois jours avant d'arriver à terre, deux des aimables voyageuses m'avaient fait promettre d'aller les voir à Pétersbourg ; la cour est tout ici, je n'ai pas encore été présenté ; j'attendrai.

LETTRE VIII.

Pétersbourg, ce 11 juillet 1839, au soir.

Les rues de Pétersbourg ont un aspect étrange aux yeux d'un Français ; je tâcherai de vous les décrire, mais je veux d'abord vous parler de l'entrée de la ville par la Néva. Elle a de la célébrité et les Russes en sont fiers à juste titre ; cependant je l'ai trouvée au-dessous de sa réputation. Lorsque de très-loin on commence à découvrir quelques clochers, ce qu'on distingue fait un effet plus singulier qu'imposant. La légère épaisseur de terrain qu'on aperçoit de loin entre le ciel et la mer, devient un peu plus inégale dans quelques points que dans d'autres, voilà tout ; et ces irrégularités imperceptibles ce sont les gigantesques monuments de la nouvelle capitale de la Russie. On dirait d'une ligne tracée par la main tremblante d'un enfant qui dessine quelque figure de mathématique. En approchant on commence à reconnaître les campaniles grecs, les coupoles dorées de quelques couvents, puis des monuments modernes, des établissements publics : le fronton de la bourse, les colonnades blanchies des écoles, des musées, des casernes, des palais qui bordent des quais de

granit : une fois entré dans Pétersbourg, vous passez devant des sphinx également en granit ; ils sont de dimensions colossales, et leur aspect est imposant. Néanmoins ces copies de l'antique n'ont aucun mérite comme œuvre d'art ; mais une ville de palais, c'est majestueux ! Toutefois, l'imitation des monuments classiques vous choque quand vous pensez au climat sous lequel ces modèles sont maladroitement transplantés. Mais bientôt vous êtes frappé de la forme et de la quantité de flèches, de tourelles, d'aiguilles métalliques qui s'élèvent de toutes parts : ceci est au moins de l'architecture nationale. Pétersbourg est flanqué de vastes et nombreux couvents à clochers : villes pieuses qui servent de rempart à la ville profane. Les églises russes ont conservé leur originalité primitive. Ce n'est pas que les Russes aient inventé ce style lourd et capricieux qu'on appelle byzantin. Mais ils sont grecs de religion, et leur caractère, leur croyance, leur instruction, leur histoire justifient les emprunts qu'ils font au bas-empire : on peut leur permettre d'aller chercher les modèles de leurs monuments à Constantinople ; mais non pas à Athènes. Vus de la Néva, les parapets des quais de Pétersbourg sont imposants et magnifiques ; mais au premier pas que vous faites à terre, vous découvrez que ces mêmes quais sont pavés en mauvais cailloux, incommodes, inégaux, aussi désagréables à l'œil que nuisibles aux piétons et pernicieux pour les voitures. Avant tout, on aime ici ce qui brille, quelques flèches dorées et fines comme des paratonnerres ; des portiques dont la base disparaît presque sous l'eau, des places ornées de colonnes qui se perdent dans l'immensité des terrains qui les environnent ; des statues antiques et dont les traits, le style et l'ajustement jure avec la nature du sol, avec la couleur du ciel, avec le climat comme avec la figure, le costume et les habitudes des hommes, si bien qu'elles ressemblent à des héros prisonniers chez leurs ennemis ; des édifices dépaysés, des temples tombés du sommet des montagnes de la Grèce dans les marais de la Laponie, et qui par conséquent paraissent beaucoup trop écrasés pour le site où ils se trouvent transplantés sans savoir pourquoi : voilà ce qui m'a frappé d'abord.

Ces magnifiques palais des dieux du paganisme, qui couronnent admirablement de leurs lignes horizontales, de leurs contours sévères, les promontoires des rivages ioniens et dont les marbres dorés brillent de loin au soleil sur les rochers du Péloponèse, dans les ruines des acropoles antiques, sont devenus ici des tas de plâtre et de mortier ; les

détails imcomparables de la sculpture grecque, les merveilleuses finesses de l'art classique ont fait place à je ne sais quelle burlesque habitude de décoration moderne qui passe parmi les Finlandais pour la preuve d'un goût pur en fait d'art. Imiter ce qui est parfait, c'est le gâter, on devrait copier scrictement les modèles, ou inventer. Au surplus, la reproduction des monuments d'Athènes, si fidèle qu'on la suppose, serait perdue dans une plaine fangeuse toujours menacée d'être submergée par une eau à peu près aussi haute que le sol. Ici la nature demandait aux hommes tout le contraire de ce qu'ils ont imaginé ; au lieu d'imiter les temples païens, il fallait des constructions aux formes hardies, aux lignes verticales pour percer les brumes d'un ciel polaire, et pour rompre la monotone surface des steppes humides et gris qui forment à perte de vue et d'imagination le territoire de Pétersbourg. Je commence à comprendre pourquoi les Russes nous engagent avec tant d'instance à venir les voir pendant l'hiver : six pieds de neige cacheraient tout cela, tandis que l'été on voit le pays.

Parcourez le territoire de Pétersbourg et des provinces voisines, vous n'y trouverez, m'a-t-on dit, pendant des centaines de lieues que des flaques d'eau, des pins rabougris, et des bouleaux à la sombre verdure. Certes, le linceul de l'hiver vaut mieux que la grise végétation de la belle saison. Toujours les mêmes bas-fonds ornés des mêmes broussailles pour tout paysage, si ce n'est en vous dirigeant vers la Suède et la Finlande. Là vous verrez une succession de petits rocs granitiques hérissés de pins qui changent l'aspect du terrain, sans varier beaucoup les paysages : vous pouvez bien penser que la tristesse d'une telle contrée n'est guère égayée par les lignes de petites colonnes que les hommes ont cru devoir bâtir sur cette terre plate et nue. Pour socle à des péristyles grecs, il faudrait des monts : il n'y a ici nul accord entre les inventions de l'homme et les données de la nature, et ce manque d'harmonie me choque à chaque instant ; j'éprouve en me promenant dans cette ville le malaise qu'on ressent quand il faut causer avec une personne minaudière. Le portique, ornement aérien, est ici une gêne ajoutée à celle du climat : en un mot, le goût des monuments sans goût est ce qui a présidé à la fondation et à l'agrandissement de Pétersbourg. Le contre-sens me paraît ce qu'il y a de plus caractéristique dans l'architecture de cette immense ville qui me fait l'effet d'une fabrique de mauvais style

dans un parc; mais le parc c'est le tiers du monde, et l'architecte, Pierre le Grand.

Aussi, quelque choqué qu'on soit des sottes imitations qui gâtent l'aspect de Pétersbourg, ne peut-on contempler sans une sorte d'admiration cette ville sortie de la mer à la voix d'un homme et qui pour subsister se défend contre une inondation périodique de glace et permanente d'eau; c'est le résultat d'une force de volonté immense. Si l'on n'admire pas, on craint : c'est presque respecter.

Le paquebot de Kronstadt jeta l'ancre dans l'intérieur de Pétersbourg devant un quai de granit; le quai Anglais en face du bureau des douanes est à peu de distance de la fameuse place où s'élève la statue de Pierre le Grand sur son rocher. Une fois ancré là on y reste longtemps; vous allez voir pourquoi.

Je voudrais vous épargner le détail des nouvelles persécutions que m'ont fait subir, sous le nom générique de *simples* formalités, la police et sa fidèle associée la douane; cependant c'est un devoir que de vous donner l'idée des difficultés qui attendent l'étranger à la frontière maritime de la Russie : on dit l'entrée par terre plus facile.

Trois jours par an, le soleil de Pétersbourg est insupportable : hier, pour mon arrivée, je suis tombé sur un de ces jours. On a commencé par nous parquer une grande heure sur le tillac de notre bâtiment, moi et les autres : les étrangers, non les Russes. Là, nous étions exposés sans abri à la plus forte chaleur et au grand soleil du matin. Il était huit heures et il faisait jour depuis une heure après minuit. On parle de trente degrés de chaleur au thermomètre de Réaumur; rappelez-vous que cette température devient plus incommode dans le nord que dans les climats dits chauds parce que l'air y est lourd et chargé de brume.

Il a fallu comparaître devant un nouveau tribunal qui s'est assemblé, comme celui de Kronstadt, dans la grande chambre de notre bâtiment. Les mêmes questions m'ont été adressées avec la même politesse, et mes réponses traduites avec les mêmes formalités.

— Que venez-vous faire en Russie?

— Voir le pays.

— Ce n'est pas là un motif de voyage. (N'admirez-vous pas l'humilité de l'objection?)

— Je n'en ai pas d'autre.

— Qui comptez-vous voir à Pétersbourg?

— Toutes les personnes qui me permettront de faire connaissance avec elles.

— Combien de temps comptez-vous rester en Russie ?

— Je ne sais.

— Dites à peu près ?

— Quelques mois.

— Avez-vous une mission diplomatique publique ?

— Non.

— Secrète ?

— Non.

— Quelque but scientifique ?

— Non.

— Êtes-vous envoyé par votre gouvernement pour observer l'état social et politique de ce pays ?

— Non.

— Par une société commerciale ?

— Non.

— Vous voyagez donc librement et par pure curiosité ?

— Oui.

— Pourquoi vous êtes-vous dirigé vers la Russie ?

— Je ne sais, etc., etc., etc.

— Avez-vous des lettres de recommandation pour quelques personnes de ce pays ?

On m'avait prévenu de l'inconvénient de répondre trop franchement à cette question ; je ne parlai que de mon banquier.

Au sortir de cette séance de cour d'assises j'ai vu passer devant moi plusieurs de mes complices : on a vivement chicané ces étrangers sur quelques irrégularités reprochées à leurs passe-ports. Les limiers de la police russe ont l'odorat fin, et, selon les personnes, ils se rendent difficiles ou faciles en passe-ports ; il m'a paru qu'ils mettaient une grande inégalité dans leur manière de traiter les voyageurs. Un négociant italien qui passait devant moi a été fouillé impitoyablement, j'ai presque dit fouillé au sang, au sortir du vaisseau : on lui a fait ouvrir jusqu'à un petit portefeuille de poche, on a regardé dans l'intérieur des habits qu'il avait sur le corps : si l'on m'en fait autant, me disais-je, ils me trouveront bien suspect.

J'avais les poches pleines de lettres de recommandation, et quoiqu'elles m'eussent été données à Paris en partie par l'ambassadeur de

Russie lui-même, et par des personnes aussi connues qu'il l'est, elles étaient cachetées : circonstance qui m'avait fait craindre de les laisser dans mon écritoire; je fermai donc mon habit sur ma poitrine en voyant approcher les hommes de la police. Ils m'ont fait passer sans fouiller ma personne ; mais lorsqu'il a fallu déballer toutes mes malles devant les commis de la douane, ces nouveaux ennemis se sont livrés au travail le plus minutieux sur mes effets, surtout sur mes livres. Ceux-ci m'ont été confisqués en masse sans aucune exception, mais toujours avec une politesse extraordinaire ; toutefois on ne tint aucun compte de mes réclamations. On m'a pris aussi deux paires de pistolets de voyage et une vieille pendule portative; j'ai vainement tâché de comprendre et de me faire expliquer pourquoi cet objet était sujet à confiscation : tout ce qui m'a été pris me sera rendu, à ce qu'on m'assura, mais non sans beaucoup d'ennuis et de pourparlers. Je répète donc, avec les seigneurs russes, que la Russie est le pays des formalités inutiles.

Depuis plus de vingt-quatre heures que je suis à Pétersbourg, je n'ai encore rien pu arracher à la douane, et, pour mettre le comble à mes embarras, ma voiture, envoyée de Kronstadt à Pétersbourg un jour plus tôt qu'on ne me l'avait promis, a été adressée à un prince russe et non à moi; pour peu qu'on se trompe de nom en Russie, on est sûr de tomber sur un prince. A présent il faudra des démarches et des explications sans fin avant de prouver l'erreur des douaniers; car le prince de ma voiture est absent. Grâce à cette confusion et à ce guignon, je vais être obligé peut-être de me passer pendant longtemps de tout ce que j'avais laissé dans cette voiture.

Entre neuf et dix heures je me suis vu personnellement dégagé des entraves de la douane, et j'ai pu entrer à Pétersbourg, grâce aux soins d'un voyageur allemand que *le hasard* m'a fait rencontrer sur le quai. Si c'est un espion, il est du moins serviable : il parlait russe et français; il voulut bien se charger de me faire chercher un drowsky, tandis qu'avec une charrette il aidait lui-même mon valet de chambre à transporter chez Coulon, l'aubergiste, une petite partie de mes bagages qu'on venait de me rendre. J'avais recommandé à mon domestique de n'exprimer aucun mécontentement.

Coulon est un Français qui passe pour tenir la meilleure auberge de Pétersbourg; ce qui ne veut pas dire qu'on soit bien chez lui. En Russie, les étrangers perdent bientôt toute trace de nationalité, sans

toutefois s'assimiler jamais aux indigènes. Le secourable étranger me trouva même un guide qui parlait allemand et qui monta dans le drowsky, derrière moi, afin de répondre à toutes mes questions; cet homme m'a nommé les monuments devant lesquels il nous fallut passer pendant le trajet de la douane à l'auberge, trajet qui ne laisse pas que d'être long, car les distances sont grandes à Pétersbourg.

La trop célèbre statue de Pierre le Grand attira d'abord mes regards; elle m'a paru d'un effet singulièrement désagréable; placée sur son rocher par Catherine, avec cette inscription assez orgueilleuse dans son apparente simplicité: « *A Pierre Ier Catherine II.* » Cette figure d'homme à cheval n'est ni antique, ni moderne; c'est un Romain du temps de Louis XV. Pour aider le cheval à se soutenir, on lui a mis aux jambes un énorme serpent: malheureuse idée qui ne sert qu'à trahir l'impuissance de l'artiste!

Cette statue et la place sur laquelle elle se perd sont ce que j'ai vu de plus remarquable dans le trajet que j'ai fait de la douane à l'auberge.

Je me suis fait arrêter un instant devant les échafaudages d'un monument déjà fameux en Europe, quoiqu'il ne soit pas terminé: ce sera l'église de Saint-Isaac; enfin j'ai vu la façade du nouveau palais d'hiver, autre résultat prodigieux de la volonté d'un homme appliquée à lutter à force d'hommes contre les lois de la nature. Le but a été atteint, car en un an ce palais est sorti de ses cendres, et c'est le plus grand, je crois, qui existe; il équivaut au Louvre et aux Tuileries réunis.

Pour que le travail fût terminé à l'époque désignée par l'empereur, il a fallu des efforts inouïs; on a continué les ouvrages intérieurs pendant les grandes gelées; six mille ouvriers étaient continuellement à l'œuvre; il en mourait chaque jour un nombre considérable, mais les victimes étant à l'instant remplacées par d'autres champions qui couvraient les vides pour périr à leur tour sur cette brèche inglorieuse, les morts ne paraissaient pas. Et le seul but de tant de sacrifices était de justifier le caprice d'un homme! Chez les peuples naturellement, c'est-à-dire anciennement civilisés, on n'expose la vie des hommes que pour les intérêts communs, et dont presque tout le monde reconnaît la gravité. Mais combien de générations de souverains n'a pas corrompus l'exemple de Pierre Ier!

Pendant des froids de 25 à 30 degrés, six mille martyrs obscurs,

martyrs sans mérite, martyrs d'une obéissance involontaire, car cette vertu est innée et forcée chez les Russes, étaient enfermés dans des salles chauffées à 30 degrés, afin d'en sécher plus vite les murailles. Ainsi ces malheureux subissaient en entrant, et en sortant de ce séjour de mort, devenu, grâce à leur sacrifice, l'asile des vanités, de la magnificence et du plaisir, une différence de température de 50 à 60 degrés.

Les travaux des mines de l'Oural sont moins contraires à la vie; pourtant les ouvriers employés à Pétersbourg n'étaient pas des malfaiteurs. On m'a conté que ceux de ces infortunés qui peignaient l'intérieur des salles les plus chauffées, étaient obligés de mettre sur leurs têtes des espèces de bonnets de glace, afin de pouvoir conserver l'usage de leurs sens sous la température brûlante qu'ils étaient condamnés à supporter pendant tout le temps de leur travail. On voudrait nous dégoûter des arts, de la dorure, du luxe et de toutes les pompes des cours, qu'on n'y pourrait travailler d'une manière plus efficace. Néanmoins le souverain était appelé père par tant d'hommes immolés sous ses yeux dans un but de pure vanité impériale.

Je me sens mal à l'aise à Pétersbourg depuis que j'ai vu ce palais et qu'on m'a dit ce qu'il a coûté d'hommes. Ce ne sont ni des espions, ni des Russes moqueurs qui m'ont donné ces détails, j'en garantis l'authenticité.

Les millions de Versailles ont nourri autant de familles d'ouvriers français que ces douze mois du palais d'hiver ont tué de serfs slaves; mais, moyennant ce sacrifice, la parole de l'empereur a réalisé des prodiges, et le palais terminé, à la satisfaction générale, va être inauguré par les fêtes d'un mariage. Un prince peut être populaire en Russie sans attacher grand prix à la vie des hommes. Rien de colossal ne s'obtient sans peine; mais quand un homme est à lui seul la nation et le gouvernement, il devrait s'imposer la loi de n'employer les grands ressorts de la machine qu'il fait mouvoir qu'à atteindre un but digne de l'effort.

Il me semble que, même dans l'intérêt bien entendu de son pouvoir, l'empereur aurait pu accorder un an de plus aux gens de l'art pour réparer les désastres de l'incendie.

Un souverain absolu a tort de dire qu'il est pressé; il doit avant tout redouter le zèle de ses créatures, lesquelles peuvent se servir d'une parole du maître, innocente en apparence, comme d'un

glaive pour opérer des miracles, mais aux dépens de la vie d'une armée d'esclaves! C'est grand; trop grand, car Dieu et les hommes finissent par tirer vengeance de ces inhumains prodiges; il y a imprudence, pour ne rien dire de plus, de la part du prince à mettre à si haut prix une satisfaction d'orgueil: mais le renom qu'ils acquièrent chez les étrangers importe plus que toute autre chose, plus que la réalité du pouvoir aux princes russes. En cela ils agissent dans le sens de l'opinion publique; au surplus, rien ne peut discréditer l'autorité chez un peuple où l'obéissance est devenue une condition de la vie. Des hommes ont adoré la lumière; les Russes adorent l'éclipse: comment leurs yeux seraient-ils jamais dessillés?

Je ne dis pas que leur système politique ne produise rien de bon; je dis seulement que ce qu'il produit coûte cher.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que les étrangers s'étonnent de l'amour de ce peuple pour son esclavage: vous allez lire un extrait de la correspondance du baron d'Herberstein, ambassadeur de l'empereur Maximilien, père de Charles V, près du czar Vassili Iwanowich. J'en ai la mémoire fraîche, car j'ai trouvé ce passage dans Karamsin, que je lisais hier sur le bateau à vapeur. Le volume qui le contient a échappé à la vigilance de la police dans la poche de mon manteau de voyage. Les espions les plus fins ne le sont jamais assez; je vous ai dit qu'on n'a point fouillé ma personne.

Si les Russes savaient tout ce que des lecteurs un peu attentifs peuvent apprendre de l'historien flatteur dont ils se glorifient, et que les étrangers ne consultent pourtant qu'avec une extrême défiance, à cause de sa partialité de courtisan, ils le prendraient en haine, et; se repentant d'avoir cédé à la manie des lumières, dont l'Europe moderne est possédée, ils supplieraient l'empereur de défendre la lecture de tous les historiens de la Russie, Karamsin à leur tête, afin de laisser le passé dans des ténèbres également favorables au repos du despote et à la félicité des sujets qui ne sont jamais si à plaindre que lorsqu'on les plaint. Les pauvres gens se croiraient heureux si nous autres étrangers nous ne les qualifiions imprudemment de victimes. Le bon ordre et l'obéissance, les deux divinités de la police et de la nation russes, exigent, ce me semble, ce dernier sacrifice.

Voici donc ce qu'écrivait Herberstein en se récriant sur le despotisme du monarque russe: «Il (le czar) dit, et tout est fait: la

fortune des laïques et du clergé, des seigneurs et des citoyens, tout dépend de sa volonté suprême. Il ignore la contradiction, et tout en lui semble juste, comme dans la divinité; car les Russes sont persuadés que le grand-prince est l'exécuteur des décrets célestes: *Ainsi l'ont voulu Dieu et le prince, Dieu et le prince le savent*, telles sont les locutions ordinaires parmi eux, rien n'égale leur zèle pour son service; un de ses principaux officiers, vieillard à cheveux blancs et autrefois ambassadeur en Espagne, vint à notre rencontre lorsque nous entrâmes dans Moscou; il courait à cheval et s'agitait comme un jeune homme, la sueur découlait de son visage, et comme je lui en témoignais ma surprise, «*Ah! monsieur le baron*, me répondit-il » tout haut, *nous servons notre monarque d'une tout autre façon que » vous.* »

» J'ignore si c'est le caractère de la nation russe qui a formé de tels autocrates, ou bien si les autocrates eux-mêmes ont donné ce caractère à la nation. »

Cette lettre écrite depuis plus de trois siècles vous peint les Russes d'alors, absolument tels que je vois les Russes d'aujourd'hui. A l'instar de l'ambassadeur Maximilien, je me demande encore si c'est le caractère de la nation qui a fait l'autocratie, ou l'autocratie qui a fait le caractère russe, et je ne puis résoudre la question non plus que ne le pouvait le diplomate allemand.

Il me semble cependant que l'influence est réciproque: ni le gouvernement russe ne se serait établi ailleurs qu'en Russie, ni les Russes ne seraient devenus ce qu'ils sont, sous un gouvernement différent de celui qu'ils ont.

J'ajoute une autre citation du même auteur Karamsin: il raconte ce que disaient au XVIe siècle les voyageurs qui avaient parcouru la Moscovie. «Est-il étonnant, disent les étrangers, que le grand-prince soit riche? Il ne donne d'argent ni à ses troupes, ni à ses ambassadeurs, même il enlève à ces derniers tout ce qu'ils rapportent de précieux des pays étrangers [1]. C'est ainsi que le prince Yaroslowsky, à son retour d'Espagne, fut obligé de déposer au trésor toutes les chaînes d'or, les colliers, étoffes précieuses et vases d'argent que l'empereur et l'archiduc Ferdinand d'Autriche lui avaient

[1] Dickens, dans son *Voyage aux États-Unis*, dit que la même chose a lieu aujourd'hui en Amérique.



donnés. Cependant ces hommes ne se plaignent point, ils disent : «*Le grand-prince prend, le grand-prince rendra.*» Voilà comme on parlait du czar en Russie au XVIe siècle.

Aujourd'hui vous entendrez, soit à Paris, soit en Russie, nombre de Russes s'extasier sur les prodigieux effets de la parole de l'empereur; et, tout en s'enorgueillissant des résultats, pas un ne s'apitoiera sur les moyens. La parole du czar est créatrice, disent-ils. Oui : elle anime les pierres, mais c'est en tuant les hommes. Malgré cette petite restriction, tous les Russes sont fiers de pouvoir nous dire : « Vous le voyez, chez vous on délibère trois ans sur les moyens de rebâtir une salle de spectacle, tandis que notre empereur relève en un an le plus grand palais de l'univers ; » et ce puéril triomphe ne leur paraît pas payé trop cher par la mort de quelques chétifs milliers d'ouvriers sacrifiés à cette souveraine impatience, à cette fantaisie impériale qui devient, pour me servir des pluriels à la mode, une des gloires nationales. Et cependant, moi Français, je ne vois là qu'une pédanterie inhumaine. Mais d'un bout de cet immense empire à l'autre, pas une protestation ne s'élève contre les orgies de la souveraineté absolue.

Peuple et gouvernement, ici tout est à l'unisson : les Russes ne renonceraient pas aux merveilles de volonté dont ils sont témoins, complices et victimes, quand il s'agirait de ressusciter tous les esclaves qu'elles ont coûté. Toutefois ce qui me surprend, ce n'est pas qu'un homme, nourri dans l'idolâtrie de lui-même, un homme qualifié de tout-puissant par soixante millions d'hommes ou de presque-hommes, entreprenne et mette à fin de telles choses ; c'est que, parmi les voix qui racontent ces choses à la gloire de cet homme unique, pas une seule ne se sépare du chœur pour réclamer en faveur de l'humanité contre les miracles de l'autocratie. On peut dire des Russes grands et petits, qu'ils sont ivres d'esclavage.

LETTRE IX.

Pétersbourg, ce 12 juillet 1839, au matin.

Ce fut avant-hier, entre neuf et dix heures, que j'obtins la libre entrée de Pétersbourg.

Cette ville est peu matinale : à ce moment de la journée, elle me fit l'effet d'une vaste solitude. De loin en loin je rencontrais quelques drowska... (à Pétersbourg je crois qu'on dit un drowska comme à Varsovie un briska). Donc le drowska est mené par un cocher habillé à la manière du pays. L'aspect singulier de ces hommes, de leurs chevaux, de leurs voitures, est ce qui m'a paru le plus amusant au premier abord.

Voici le costume le plus ordinaire des hommes du peuple à Pétersbourg, non pas des portefaix, mais des ouvriers, des petits marchands, des cochers, etc., etc. ; ils ont la tête couverte, soit d'une toque de drap à côtes, et en forme de melon, soit d'un chapeau à petit bord, à forme aplatie et plus large du haut que du bas : cette coiffure ressemble un peu à un turban de femme, ou à un berret basque. Elle sied bien aux hommes jeunes. Jeunes et vieux, tous ont de la barbe : les élégants l'ont soyeuse et peignée, les vieux et les négligents l'ont terne et mêlée. Leurs yeux ont une expression particulière ; c'est le regard fourbe des peuples de l'Asie : tellement qu'en les voyant passer on croit voyager en Perse.

Les cheveux longs sur les côtés tombent contre les joues, sur les deux oreilles, qu'ils cachent, tandis qu'ils sont coupés ras au-dessus de la nuque. Cette manière originale d'arranger leur tête laisse voir le cou à nu par derrière. Ils ne portent point de cravate.

Leur barbe descend quelquefois jusque sur la poitrine, quelquefois elle est coupée assez près du menton. Ils attachent beaucoup de prix à cet ornement qui s'accorde avec l'ensemble de leur costume mieux qu'avec les cols, les fracs, les gilets de nos jeunes élégants modernes. La barbe des Russes est imposante à tout âge, car les belles têtes blanches des popes plaisent aux peintres.

Le peuple russe a le sentiment du pittoresque : ses habitudes, ses

meubles, ses ustensiles, son costume, sa figure conviennent à la peinture ; aussi à chaque coin de rue de Pétersbourg trouve-t-on le sujet d'un gracieux tableau de genre.

Il faut vous compléter la description du costume national : nos redingotes et nos fracs sont remplacés par un cafetan, longue robe persane très-ample en drap le plus souvent bleu, mais quelquefois vert brun, gris ou chamois ; les plis de cette robe sans collet coupée juste au col, qu'elle laisse libre, forment une ample draperie serrée autour des reins par une ceinture de soie, ou de laine de couleur tranchante. Les bottes en cuir sont larges, arrondies du bout ; elles prennent la forme du pied ; leur tige, retombant sur elle-même, dessine naturellement quelques plis qui ne sont pas sans grâce.

Vous connaissez la singulière forme des drowska, on en voit maintenant partout des imitations plus ou moins exactes. C'est la plus petite voiture possible ; elle est à peu près cachée par les deux ou trois hommes qu'elle peut traîner rez terre, car elle est basse à faire rire ou à faire peur. Elle consiste en une banquette rembourrée et munie de quatre garde-crotte en cuir vernis. Vous croiriez voir les ailes d'un insecte : cette banquette ainsi ornée est supportée par quatre petits ressorts placés de longueur sur quatre roues, les plus basses possibles. Le cocher s'assied en avant, les pieds presque touchant aux jarrets du cheval ; et, tout près du cocher, à califourchon sur la banquette, sont cramponnés ses maîtres : deux hommes montent quelquefois dans le même drowska. Je n'y ai pas vu de femmes. A ces singulières voitures, toutes légères qu'elles sont, on attelle un, deux, même trois chevaux ; le cheval principal, celui du brancard, a la tête passée dans un beau demi-cercle de bois assez élevé et qui figure un arc de triomphe mouvant. Ce n'est point un collier, car le cou du cheval est loin du bois ; c'est plutôt un cerceau à travers lequel l'animal paraît s'avancer fièrement : cette manière d'atteler est sûre, elle est aussi d'un effet gracieux. Les diverses parties du harnais s'adaptent à ce bois d'une façon élégante et solide ; une sonnette attachée au cerceau annonce l'approche du drowska. En voyant cet équipage, le plus bas des équipages, glisser à terre et fuir entre deux lignes de maisons, les plus basses des maisons, vous ne vous croyez plus en Europe. Vous ne savez à quel siècle, à quel monde appartient ce que vous avez devant les yeux, et vous vous demandez comment des hommes qui vous paraissaient ramper sur le pavé plutôt

que diriger une voiture, ont pu disparaître au grand galop de leurs chevaux.

Le second cheval attelé hors la main, est encore plus libre que le limonier : il porte la tête en dehors, il a l'encolure toujours ployée à gauche et galope continuellement, même quand son camarade ne fait que trotter : on l'appelle le furieux.

Dans le principe, le drowska n'était qu'une planche de bois brut posée sans ressorts presqu'à terre entre quatre petites roues sur deux essieux : ce carosse primitif a été perfectionné, mais il a conservé sa légèreté originelle et son apparence étrange ; quand vous enfourchez la planchette, vous croyez monter sur quelque bête apprivoisée ; si pourtant vous ne voulez pas cheminer à cheval, vous vous asseyez de côté en vous tenant au cocher qui vous mène toujours au grand galop.

Il y a une nouvelle espèce de drowska où le banc n'est plus en long, et dont la caisse a la forme d'un tilbury ; elle est posée sur quatre ressorts et portée par deux essieux et quatre roues, mais toujours rez terre. C'est un acheminement vers les voitures des autres pays, cela sent la mode anglaise ; tant pis, car chez tous les peuples j'aime et je regette ce qui est national.

La serre chaude, avec ses plantes d'autant plus souffrantes et d'autant plus étiolées qu'elles viennent de plus loin et qu'elles sont réputées plus précieuses, m'incommode d'abord et m'ennuie bientôt. J'aime mieux le désordre de la forêt indigène et dont les arbres puisent dans leur sol natal, sous leur climat naturel, une vigueur inconnue ailleurs. Ce qui est national dans les sociétés équivaut à ce qui est sauvage dans les sites ; il y a là une grâce primitive, une force, une ingénuité que rien n'imite ni ne remplace.

Ces imperceptibles voitures sont rudement cahotées sur les cailloux inégaux des rues de Pétersbourg ; à la vérité, dans certains quartiers, les pavés, toujours irréguliers, sont corrigés des deux côtés de la rue par des voies en blocs de bois de sapin incrustés. On les trouve dans les plus larges rues de la ville ; les chevaux courent là-dessus avec une grande vitesse, surtout par les temps secs, car la pluie rend le bois glissant. Ces mosaïques du Nord forment un encaissement dispendieux à cause des réparations continuelles qu'il exige ; mais elles valent mieux que le pavé.

Les mouvements des hommes que je rencontrais me paraissaient

roides et gênés ; chaque geste exprime une volonté qui n'est point celle de l'homme qui le fait ; tous ceux que je voyais passer portaient des ordres. Le matin est l'heure des commissions. Pas un individu ne paraissait marcher pour lui-même, et la vue de cette contrainte m'inspirait une tristesse involontaire. J'apercevais peu de femmes dans les rues, qui n'étaient égayées par aucun joli visage, par aucune voix de jeune fille ; tout était morne, régulier comme à la caserne, comme au camp ; c'était la guerre, moins l'enthousiasme, moins la vie. La discipline militaire domine la Russie. L'aspect de ce pays me fait regretter l'Espagne comme si j'étais né Andaloux ; ce n'est pourtant pas la chaleur qui manque ici, car on y étouffe ; c'est la lumière et la joie. L'amour et la liberté pour le cœur, pour les yeux l'éclat et la variété des couleurs, sont inconnues ici ; en un mot, la Russie est le contraire de l'Espagne dans une plus grande dimension. Je crois voir l'ombre de la mort planer sur cette partie du monde.

Tantôt vous voyez passer un officier à cheval courant au grand galop pour aller *porter un ordre* à quelque commandant de troupes ; tantôt c'est un feldjager qui va *porter un ordre* à quelque gouverneur de province, peut-être à l'autre extrémité de l'empire, où il se rend en kibitka, petit char à bancs russe sans ressorts et non rembourré. Cette voiture, conduite par un vieux cocher à barbe, entraîne rapidement le courrier à qui son rang défendrait de se servir d'un équipage plus commode, en eût-il un à sa disposition ; plus loin, des fantassins reviennent de l'exercice et se rendent à leurs quartiers pour *prendre l'ordre* de leur capitaine : rien que des fonctionnaires supérieurs qui commandent à des fonctionnaires inférieurs. Cette population d'automates ressemble à la moitié d'une partie d'échecs, car un seul homme fait jouer toutes les pièces, et l'adversaire invisible, c'est l'humanité. On ne se meut, on ne respire ici que par une permission ou par un ordre impérial ; aussi tout est-il sombre et contraint ; le silence préside à la vie et la paralyse. Officiers, cochers, cosaques, serfs, courtisans, tous serviteurs du même maître avec des grades divers, obéissent aveuglément à une pensée qu'ils ignorent ; c'est un chef-d'œuvre de discipline ; mais la vue de ce bel ordre ne me satisfait pas du tout, parce que tant de régularité ne s'obtient que par l'absence complète d'indépendance.

Parmi ce peuple privé de loisir et de volonté, on ne voit que des corps sans âme, et l'on frémit en songeant que, pour une si grande multi-

tude de bras et de jambes, il n'y a qu'une tête. Le despotisme est un composé d'impatience et de paresse ; avec un peu plus de longanimité de la part du pouvoir, d'activité de la part du peuple, le même résultat s'obtiendrait à bien meilleur marché ; mais que deviendrait la tyrannie?... on reconnaîtrait qu'elle est inutile. La tyrannie, c'est la maladie imaginaire des peuples ; le tyran déguisé en médecin leur a persuadé que la santé n'est pas l'état naturel de l'homme civilisé, et que plus le danger est grand, plus le remède doit être violent ; c'est ainsi qu'il entretient le mal sous prétexte de le guérir. L'ordre social coûte trop cher en Russie pour que je l'admire.

Que si vous me reprochez de confondre le despotisme avec la tyrannie, je vous répondrai que c'est à dessein que je le fais. Ils sont si proches parents, qu'ils ne manquent presque jamais de s'unir en secret pour le malheur des hommes. Sous le despotisme, la tyrannie peut durer parce qu'elle garde le masque.

Lorsque Pierre le Grand établit ce qu'on appelle ici le *tchin*, c'est-à-dire lorsqu'il appliqua la hiérarchie militaire à toute l'administration de l'empire, il changea sa nation en un régime de muets dont il se déclara lui-même le colonel avec le droit de passer ce grade à ses héritiers.

Vous figurez-vous les ambitions, les rivalités, toutes les passions de la guerre en pleine paix? Si vous vous représentez bien cette absence de tout ce qui fait le bonheur domestique et social ; si, à la place des affections de famille, vous vous préparez à trouver partout l'agitation non avouée d'une ambition toujours bouillonnante, mais secrète : car pour réussir il faut qu'elle soit masquée ; si vous parvenez enfin à vous figurer le triomphe presque complet de la volonté d'un homme sur la volonté de Dieu, vous comprendrez la Russie.

Le gouvernement russe, c'est la discipline du camp substituée à l'ordre de la cité, c'est l'état de siége devenu l'état normal de la société.

Passé les heures de la matinée, la ville s'anime peu à peu, mais elle devient plus bruyante sans me paraître plus gaie ; on ne voit que des voitures peu élégantes qui emportent de toute la vitesse de leurs deux, de leurs quatre, et de leurs six chevaux, des gens toujours pressés, parce que leur vie se passe à *faire leur chemin*. Du plaisir sans but, c'est-à-dire du plaisir, c'est ici chose inconnue.

Aussi, presque tous les grands artistes venus en Russie pour y

recueillir le fruit de la renommée qu'ils avaient acquise ailleurs n'y sont restés qu'un instant, où, s'ils ont prolongé leur séjour, ils ont nui à leur talent. L'air de ce pays est contraire aux arts; tout ce qui vient naturellement ailleurs ne pousse ici qu'en serre chaude. L'art russe ne sera jamais qu'une plante de jardin.

En arrivant à l'hôtel de Coulon, j'y ai trouvé un aubergiste français dégénéré; sa maison est à peu près remplie en ce moment à cause des fêtes du mariage de la grande-duchesse Marie, et il me parut presque contrarié d'être obligé de recevoir un hôte de plus; aussi s'est-il donné peu de peine pour m'accommoder. Après quelques allées et venues et beaucoup de pourparlers, il m'a pourtant établi au second, dans un appartement étouffant; composé d'une entrée, d'un salon et d'une chambre à coucher; le tout sans rideaux, sans stores, sans jalousies; notez que le soleil reste environ vingt-deux heures par jour sur l'horizon, et que ses rayons obliques pénètrent plus loin dans les maisons que le soleil d'Afrique qui tombe d'aplomb sur les têtes, mais qui n'entre pas au fond des chambres. On respire dans ce logement une atmosphère de plâtre, des odeurs de four à chaux, de poussière et de vivantes exhalaisons d'insectes mêlées de musc, tout à fait insupportables.

A peine installé, la fatigue de la nuit et de la matinée, l'ennui de la douane ont vaincu ma curiosité : au lieu d'aller me perdre dans Pétersbourg en errant, selon mon habitude, seul, au hasard, à travers la grande ville inconnue, je me jetai tout enveloppé dans mon manteau sur un immense sofa de cuir, vert-bouteille, qui tenait presque un panneau du salon et je m'endormis profondément pendant.... trois minutes.

Au bout de ce temps, je m'éveille avec la fièvre : et que vois-je en jetant les yeux sur mon manteau ?.... un tissu brun, mais vivant; il faut appeler les choses par leur nom : je suis couvert, je suis mangé de punaises. La Russie en ce genre n'a rien à envier aux Espagnes. Mais dans le midi on se console, on se guérit au grand air; ici on reste emprisonné avec l'ennemi, et la guerre est plus sanglante. Je jette loin de moi tous mes habits et me mets à courir par la chambre en criant au secours! Quel présage pour la nuit! pensais-je, et je continuais de crier à tue-tête. Un garçon russe arrive, je lui fais comprendre que je veux parler à son maître. Le maître me fait attendre longtemps; enfin il arrive, et quand je lui apprend le sujet de ma

peine, il se met à rire et se retire aussitôt en me disant que je m'y habituerai, car je ne trouverai pas autre chose à Pétersbourg ; il me recommande cependant de ne jamais m'asseoir sur un canapé russe, parce que c'est sur ce meuble que couchent les domestiques qui portent toujours avec eux des légions d'insectes. Pour me tranquilliser, il m'assure que cette vermine ne viendra pas me chercher si je me tiens loin des meubles où elle reste discrètement renfermée.

Après m'avoir consolé de la sorte, il m'abandonne dans la solitude de sa maison.

Les auberges de Pétersbourg tiennent du caravansérai ; à peine casé, vous demeurez là livré à vous-même, et si vous n'avez vos propres domestiques, vous n'êtes point servi : le mien, ne sachant pas le russe, n'est au fait de rien ; non-seulement il ne pourra m'être utile, mais il me gênera, car il faudra que j'aie soin de lui comme de moi-même.

Cependant avec son intelligence italienne il m'eut bientôt trouvé dans un des corridors noirs de ce désert muré qu'on appelle l'hôtel Coulon, un domestique de place qui cherchait fortune. Cet homme parle allemand et le maître de l'auberge le recommande. Je l'arrête et lui dis ma peine. Aussitôt il me fait venir un lit de voyage en fer à la russe : j'achète ce meuble, j'en remplis le matelas avec de la paille la plus fraîche que je puisse obtenir et j'établis mon coucher, les quatre pieds dans des jarres pleines d'eau, au beau milieu de la chambre, que j'ai soin de faire démeubler entièrement. Ainsi retranché pour la nuit, je me rhabille, et, accompagné du domestique de place à qui je donne l'ordre de ne me point diriger, je sors de cette magnifique hôtellerie : palais en dehors, étable dorée et tendue de velours et de soie au dedans.

L'hôtel Coulon donne sur une espèce de *square* assez gai pour ce pays-ci. Ce *square* est borné d'un côté par le nouveau palais Michel, pompeuse habitation du grand-duc Michel, frère de l'empereur. Je ne pouvais sortir sans passer devant la grille de ce palais qui attira mon attention tout d'abord. Il fut bâti pour l'empereur Alexandre qui ne l'a point habité. Les trois autres côtés de la place sont fermés par de belles rangées de maisons percées de belles rues. Singulier hasard ! à peine eus-je quitté le nouveau palais Michel que je me trouvai devant le vieux. Le vieux palais Michel est un vaste édifice carré, sombre et en tous points différent de l'élégante et moderne habitation du même nom.

Si les hommes se taisent en Russie, les pierres parlent, et parlent d'une voix lamentable. Je ne m'étonne pas que les Russes craignent et négligent leurs vieux monuments : ce sont des témoins de leur histoire, que le plus souvent ils voudraient oublier : quand je découvris les noirs perrons, les profonds canaux, les ponts massifs, les péristyles déserts de ce sinistre palais, j'en demandai le nom, et ce nom me rappela malgré moi la catastrophe qui fit monter Alexandre sur le trône ; aussitôt toutes les circonstances de la lugubre scène par laquelle se termina le règne de Paul I[er] se représentèrent à mon imagination.

Ce n'est pas tout : par une ironie sanglante, devant la principale porte de ce sinistre édifice, on avait placé, avant la mort de celui qui l'occupait et par son ordre, la statue équestre de son père Pierre III, autre victime dont l'empereur Paul se plaisait à honorer la déplorable mémoire pour déshonorer la mémoire triomphante de sa mère. Que de tragédies se sont jouées à froid dans ce pays où l'ambition, la haine même, sont calmes en apparence ! Chez les peuples du midi la passion me réconcilie en quelque sorte avec leur cruauté ; mais la réserve calculée, la froideur des hommes du nord ajoute un vernis d'hypocrisie au crime : la neige est un masque ; ici l'homme paraît doux parce qu'il est impassible ; mais le meurtre sans haine me cause plus d'horreur que l'assassinat vindicatif. La religion de la vengeance n'est-elle pas plus naturelle que la trahison par intérêt ? Plus je reconnais une impulsion involontaire dans le mal, plus je me sens consolé. Malheureusement c'est le calcul et non la colère, c'est la prudence qui ont présidé au meurtre de Paul. Les bons Russes prétendent que les conjurés ne s'étaient préparés qu'à le mettre en prison. J'ai vu la porte secrète qui conduisait à l'appartement de l'empereur par un escalier dérobé ; cette porte donne dans une partie de jardin, près d'un grand fossé : c'est par là que Pahlen fit monter les assassins.

Voici ce qu'il leur avait dit la veille au soir : « Ou vous aurez tué l'empereur demain à 5 heures du matin, ou, à 5 heures et demie vous serez dénoncés par moi à l'empereur comme conspirateurs. » Le résultat de cette éloquente et laconique harangue n'était pas douteux.

Là-dessus, de peur des repentirs tardifs, il sortit de chez lui pour n'y pas rentrer de la nuit ; et afin d'être bien certain qu'aucun des conjurés ne le retrouverait avant l'exécution, il se mit à parcourir les

diverses casernes de la ville : il voulait connaître l'esprit des troupes.

Le lendemain, à cinq heures, Alexandre était empereur et passait pour parricide, quoiqu'il n'eût consenti (cette circonstance est vraie, je crois) qu'à faire enfermer son père, pour préserver sa mère de la prison, peut-être de la mort, pour se préserver lui-même d'un sort pareil, pour sauver son pays des fureurs et des caprices d'un autocrate fou.

Aujourd'hui les Russes passent devant le vieux palais Michel sans oser le regarder : il est défendu de raconter dans les écoles ni ailleurs la mort de l'empereur Paul, ni même de croire à cet événement relégué parmi les fables.

Je m'étonne qu'on n'ait pas rasé le palais aux souvenirs incommodes : mais pour le voyageur, c'est une bonne fortune que de rencontrer un monument remarquable par son air de vétusté dans un pays où le despotisme rend tout uniforme, tout neuf; où l'idée dominante efface chaque jour les traces du passé. Au reste, c'est cette mobilité qui explique pourquoi le vieux palais Michel est debout; il a été oublié. Sa masse carrée, ses fossés profonds, ses souvenirs tragiques, ses escaliers dérobés, ses portes secrètes si favorables au crime, son élévation peu ordinaire dans un pays où tous les édifices me paraissent écrasés, lui donnent un style imposant ; avantage rare à Pétersbourg. Je m'étonne à chaque pas de voir la confusion qu'on n'a cessé de faire ici de deux arts aussi différents que l'architecture et la décoration. Pierre le Grand et ses successeurs ont pris leur capitale pour un théâtre.

Je fus frappé de l'air effaré de mon guide quand je le questionnai le plus naturellement que je pus sur ce qui s'est passé dans le vieux palais Michel. La physionomie de cet homme disait : « On voit bien que vous êtes un nouveau débarqué. » Vous voyez que tout le monde pense à ce que personne ne dit. L'étonnement, la terreur, la défiance, l'innocence affectée, l'ignorance jouée, l'expérience d'un vieux matois difficile à duper faisaient tour à tour de cette physionomie agitée malgré elle un livre aussi instructif qu'amusant à étudier. Quand votre espion est mis en défaut par votre apparente sécurité, il fait une mine vraiment grotesque, car il se croit compromis par vous dès qu'il voit que vous n'avez pas peur de l'être par lui ; l'espion ne croit qu'à l'espionnage; et si vous échappez à ses filets, il se figure qu'il va tomber dans les vôtres.

Une promenade par les rues de Pétersbourg sous la garde d'un domestique de place, est, je vous assure, bien intéressante et ne ressemble guère à une course dans les capitales des autres pays du monde civilisé. Tout se tient dans un état gouverné avec une logique aussi serrée que l'est celle qui préside à la politique russe.

En quittant le vieux et tragique palais Michel, j'ai traversé une grande place qui ressemble au Champ-de-Mars de Paris, tant elle est vaste et vide. D'un côté un jardin public, de l'autre quelques maisons; du sable au milieu et partout de la poussière, voilà cette place : sa forme est vague, sa grandeur immense, et elle finit à la Néva près d'une statue en bronze de Suwaroff.

La Néva, ses ponts et ses quais sont la vraie gloire de Pétersbourg. Ce tableau est si vaste que tout le reste paraît petit. La Néva est un vase plein jusqu'aux bords qui disparaissent sous l'eau prête à déborder de toutes parts. Venise et Amsterdam me semblent mieux défendues contre la mer que ne l'est Pétersbourg.

Je n'aime pas une ville qui n'est dominée par rien : certes le voisinage d'une rivière large comme un lac et qui coule à fleur de terre dans une plaine marécageuse perdue entre la brume du ciel et les vapeurs de la mer, était de tous les sites du monde le moins favorable à la fondation d'une capitale. Ici l'eau fera raison tôt ou tard de l'orgueil de l'homme : le granit même n'est pas assuré contre le travail des hivers dans cette humide glacière où la citadelle bâtie par Pierre le Grand a déjà usé deux fois ses remparts et ses fondements de rochers. On les a refaits et on les refera encore pour défendre ce chef-d'œuvre d'orgueil et de volonté.

J'ai voulu passer le pont à l'instant même pour voir de près cette fameuse citadelle ; mon domestique m'a conduit d'abord en face de la forteresse, à la maison de Pierre le Grand, séparée du château fort par une route et par un terrain vague. C'est une cabane conservée, dit-on, dans l'état où l'a laissée le czar. Dans la citadelle sont enterrés aujourd'hui les empereurs, et détenus les prisonniers d'État : singulière manière d'honorer les morts!... En pensant à tous les pleurs versés là, *sous* la tombe des souverains de la Russie, on croit assister aux funérailles de quelque roi de l'Asie. Même un tombeau arrosé de sang me semblerait moins impie ; les larmes coulent plus longtemps et plus douloureusement peut-être.

Tandis que l'empereur ouvrier habitait la cabane, on bâtissait sous

ses yeux sa future capitale. Il faut dire à sa louange qu'alors le palais lui importait moins que la ville. Une des chambres de cette illustre chaumière, celle qui servait d'atelier au czar charpentier, est aujourd'hui transformée en chapelle ; on y entre avec autant de recueillement que dans les églises les plus révérées de l'empire. Les Russes font volontiers des saints de leurs héros. Ils se plaisent à confondre les terribles vertus de leurs maîtres avec la bienfaisante puissance de leurs patrons, et s'efforcent de mettre les cruautés de l'histoire à l'abri de la foi.

Un autre héros russe, fort peu admirable à mon avis, a été sanctifié par les prêtres grecs : c'est Alexandre Newski, modèle de prudence, mais qui ne fut martyr ni de la bonne foi, ni de la générosité. L'église nationale canonisa ce prince plus sage qu'héroïque. C'est l'Ulysse des saints. On a bâti autour de ses reliques un couvent d'une grandeur prodigieuse.

Le tombeau, renfermé dans l'église de ce saint Alexandre, est à lui seul un monument ; il est composé d'un autel d'argent massif surmonté d'une espèce de pyramide de même métal, et cette masse de trophées en argent monte ainsi jusqu'à la voûte d'une vaste église. Le couvent, l'église et le cénotaphe sont une des merveilles de la Russie. Ils sont situés à l'extrémité de la rue appelée *la Perspective Newski ;* cette promenade se termine dans la partie de la ville opposée à la citadelle. Je viens d'aller les contempler avec plus d'étonnement que d'admiration ; l'art n'entre pour rien dans cette œuvre de piété, mais le luxe en est prodigieux. Ce qu'il a fallu d'hommes et de lingots pour un tel mausolée effraye l'imagination. Il y a une heure qu'on m'y a conduit.

On m'a montré, dans la cabane du czar, un canot construit par lui-même, et quelques autres objets religieusement conservés ; ils sont aujourd'hui gardés par un vétéran. En Russie, les églises, les palais et beaucoup de lieux publics ainsi que de maisons particulières, sont confiés à la surveillance de militaires invalides. Ces malheureux n'auraient aucun moyen de pourvoir à leur existence dans leur vieillesse, si, au sortir de la caserne, on ne les changeait en portiers. A ce poste ils conservent leur longue redingote militaire ; c'est une capote de laine grossière, de couleur sale et terne ; à chaque visite que vous faites, des hommes ainsi vêtus vous reçoivent à la porte des maisons ou à l'entrée des monuments ; ces espèces de spectres en

uniforme vous rappellent la discipline sous laquelle vous vivez. Pétersbourg est un camp changé en ville.

Mon guide ne me fit pas grâce d'une image ni d'un morceau de bois dans la chaumière impériale. Le vétéran qui la garde, après avoir allumé plusieurs cierges dans la chapelle, qui n'est qu'un bouge célèbre, m'a montré la chambre à coucher de Pierre le Grand, empereur de toutes les Russies ; un charpentier de nos jours n'y logerait pas son apprenti.

Cette glorieuse austérité peint l'époque et le pays autant que l'homme; alors en Russie on sacrifiait tout à l'avenir, on bâtissait des monuments dont personne n'avait que faire, car les maîtres à qui ces palais modernes étaient dévolus n'étaient pas nés, et les constructeurs de tant de magnifiques édifices, sans éprouver pour eux-mêmes les besoins du luxe, se contentaient du rôle d'éclaireurs de la civilisation, précédant de loin les potentats inconnus dont ils s'enorgueillissaient de préparer les logements. Certes il y a de la grandeur d'âme dans ce soin que prend un chef et son peuple de la puissance et même de la vanité des générations à naître ; cette confiance des hommes vivants en la gloire de leurs arrière-neveux a quelque chose de noble et d'original. C'est un sentiment désintéressé, poétique, et fort au-dessus du respect ordinaire des hommes et des nations pour leurs ancêtres.

Ailleurs on a fait de grandes villes en mémoire des grands faits du passé : ou bien les cités se sont faites d'elles-mêmes à l'aide des circonstances et de l'histoire, sans le concours du moins apparent des calculs humains : Saint-Pétersbourg avec sa magnificence et son immensité est un trophée élevé par les Russes à leur puissance à venir ; l'espérance qui produit de tels efforts me paraît sublime ! Depuis le temple des Juifs, jamais la foi d'un peuple en ses destinées n'a rien arraché à la terre de plus merveilleux que Saint-Pétersbourg. Et ce qui rend vraiment admirable ce legs fait par un homme à son ambitieux pays, c'est qu'il a été accepté par l'histoire.

La prophétie de Pierre le Grand, sculptée dans la mer en blocs de granit, s'accomplit depuit un siècle sous les yeux de l'univers. Quand on songe que ces phrases, emphatiques partout ailleurs, ne sont ici que l'expression juste de la réalité, on s'arrête avec respect et l'on se dit : Dieu est là ! C'est la première fois que l'orgueil me paraît touchant : partout où la puissance de l'âme humaine se manifeste tout entière il y a lieu de s'émerveiller.

Au surplus l'histoire de Russie ne date pas, comme l'ignorante et frivole Europe paraît le penser, du règne de Pierre Ier : Moscou explique Pétersbourg.

La délivrance de la Moscovie après de longs siècles d'invasion, plus tard le siége et la prise de Kasan par Ivan le Terrible, les luttes acharnées contre la Suède, et tant d'autres brillants et patients faits d'armes justifient la fière attitude de Pierre le Grand et l'humble confiance de sa nation. La foi en l'inconnu est toujours imposante. Cet homme de fer avait le droit de s'appuyer sur l'avenir; ce sont les caractères comme le sien qui font ce que les autres espèrent. Je le vois avec la simplicité d'un vrai grand seigneur, c'est-à-dire d'un grand homme assis sur le seuil de cette cabane d'où il prépare en même temps contre l'Europe une ville, une nation et une histoire. La grandeur de Pétersbourg n'est pas vide, et cette puissante ville dominant ses glaces et ses marais pour dominer le monde est superbe, moins superbe encore aux yeux qu'à la pensée! A la vérité cette merveille a coûté cent mille hommes engloutis, par obéissance, dans les marais pestilentiels qui sont aujourd'hui une capitale.

L'Allemagne voit de nos jours s'accomplir un chef-d'œuvre de critique : une de ses villes se transforme savamment en une ville de la Grèce et de l'Italie ancienne, mais à la nouvelle Munich il manque un peuple antique; Pétersbourg eût manqué aux Russes.

Au sortir de la maison de Pierre le Grand, j'ai repassé devant le pont de la Néva qui conduit aux îles, et je suis entré dans la forteresse de Pétersbourg.

Je vous l'ai dit, ce monument, dont le nom seul inspire la crainte, a usé deux fois ses remparts et ses fondements de granit, et il n'a pas cent quarante ans! Quelle lutte!...

Ici les pierres souffrent violence comme les hommes.

On ne m'a pas laissé voir les prisons : il y a des cachots sous l'eau; il y en a sous les toits, tous sont pleins d'hommes. On ne m'a mené qu'à l'église où sont renfermés les tombeaux de la famille régnante. J'étais devant ces tombeaux et je les cherchais encore, ne pouvant me figurer qu'une pierre carrée, sans ornement, de la longueur et de la largeur d'un lit, recouverte d'une courte-pointe en drap vert, brodée aux armes impériales, servît de sépulture à l'impératrice Catherine Ire, à Pierre Ier, à Catherine II, et à tant d'autres princes jusqu'à l'empereur Alexandre.

La religion grecque bannit la sculpture des églises ; elles y perdent en pompe et en religieuse magnificence plus qu'elles n'y gagnent en mysticité, d'autant que la foi byzantine s'accommode des dorures, des ciselures et de certaines peintures d'un goût très-peu sévère. Les Grecs sont les enfants des iconoclastes ; en Russie ils ont cru pouvoir mitiger la doctrine de leurs pères ; ils auraient pu aller plus loin.

Dans cette citadelle funèbre les morts me paraissent plus libres que les vivants. Tant que je restai dans son enceinte, il me sembla que je ne respirais qu'avec peine. Si c'était une idée philosophique qui eût fait enfermer dans le même tombeau les prisonniers de l'empereur et les prisonniers de la mort, les conspirateurs et les souverains contre lesquels on conspire, je la respecterais ; mais je ne vois là que le cynisme du pouvoir absolu, que la brutale confiance d'un despotisme bien assuré. Avec cette force surnaturelle, on peut s'élever au-dessus des petites délicatesses humaines, bonnes pour le commun des gouvernements ; un empereur de Russie est si plein de ce qu'il se doit à lui-même, que sa justice ne s'efface pas devant celle de Dieu. Nous autres hommes de l'occident, royalistes révolutionnaires, nous ne voyons dans un prisonnier d'État à Pétersbourg, qu'une innocente victime du despotisme ; les Russes y voient un réprouvé. Voilà où mène l'idolâtrie politique.

Chaque bruit me paraissait une plainte ; les pierres gémissaient sous mes pieds, et mon cœur se déchirait à faire l'écho des douleurs les plus atroces que l'homme ait jamais fait subir à l'homme. Ah ! je plains les prisonniers de cette forteresse ! A juger de l'existence des Russes enfermés sous la terre par celle des Russes qui se promènent dessus, on frémit !

J'ai vu ailleurs des châteaux forts, mais ce nom ne voulait pas dire ce qu'il dit à Pétersbourg. Je frissonnais en pensant que la fidélité la plus scrupuleuse, la probité la plus intacte ne mettent nul homme à l'abri des prisons souterraines de la citadelle de Pétersbourg ; et mon cœur se dilata quand je repassai les fossés qui défendent cette triste enceinte et la séparent du reste du monde.

Et qui n'aurait pitié de ce peuple ? Les Russes, je parle de ceux des classes élevées, vivent aujourd'hui sur des préjugés, sur une ignorance qu'ils n'ont plus ! L'affectation de la résignation me paraît le dernier degré de l'abjection où puisse tomber une nation esclave ; la révolte, le désespoir seraient plus terribles sans doute, mais moins

ignobles; la faiblesse dégradée au point de se refuser jusqu'à la plainte, cette consolation de la brute, la peur calmée par l'excès de la peur; c'est un phénomène moral dont on ne peut être témoin sans verser des larmes de sang.

Après avoir visité la sépulture des souverains de la Russie, je me suis fait ramener dans mon quartier et conduire à l'église catholique, desservie par des moines dominicains. J'y venais demander une messe pour un anniversaire dont aucun de mes voyages ne m'a encore empêché de faire la commémoration dans une église catholique. Le couvent des dominicains est situé dans la Perspective Newski, la plus belle rue de Pétersbourg. L'église n'est pas magnifique; elle est décente; les cloîtres sont solitaires; les cours encombrées de débris de bâtisses; un air de tristesse règne dans toute la communauté, qui, malgré la tolérance dont elle jouit, m'a paru peu opulente et surtout peu rassurée. En Russie, la tolérance n'a pour garantie ni l'opinion publique, ni la constitution de l'État : comme tout le reste, c'est une grâce octroyée par un homme; et cet homme peut retirer demain ce qu'il donne aujourd'hui.

En attendant le moment d'entrer chez le prieur, je me suis arrêté dans l'église; là, j'ai rencontré sous mes pieds une pierre où je lus un nom qui m'a vivement ému : Poniatowski !... Royale victime de la fatuité, ce trop crédule amant de Catherine II est enterré là, sans aucune marque de distinction; mais, dépouillé de la majesté du trône, il lui reste la majesté du malheur qui ne lui fait pas faute; les infortunes de ce prince, son aveuglement si cruellement puni, et la perfide politique de ses ennemis, rendront tous les chrétiens et tous les voyageurs attentifs à son obscur tombeau.

Près de ce roi exilé a été déposé le corps tronqué de Moreau. L'empereur Alexandre l'a fait rapporter là de Dresde. L'idée de réunir les restes de deux hommes si à plaindre, afin de confondre dans une même prière les souvenirs de leurs destinées manquées, me paraît une des plus nobles pensées de ce prince qui, ne l'oublions jamais, a paru grand à son entrée dans une ville d'où venait de sortir Napoléon.

Vers quatre heures du soir, je me suis enfin souvenu que je n'étais pas arrivé en Russie seulement pour y voir des monuments plus ou moins curieux ni pour y faire des réflexions plus ou moins philosophiques; et j'ai couru chez l'ambassadeur de France.

Là mon mécompte fut grand; j'appris que le mariage de la grande-

duchesse Marie avec le duc de Leuchtenberg devait avoir lieu le surlendemain et que j'arrivais trop tard pour pouvoir être présenté avant la cérémonie. Manquer cette solennité de cour dans un pays où la cour est tout, c'était perdre mon voyage.

LETTRE X.

Pétersbourg, le même jour, 12 juillet 1839, au soir.

On m'a mené à la promenade des îles ; c'est un agréable marécage ; jamais la vase ne fut mieux déguisée sous les fleurs. Figurez-vous un bas-fond humide, mais que l'eau laisse à découvert pendant l'été, grâce aux canaux qui servent à égoutter le sol : tel est le terrain qu'on a planté de superbes bosquets de bouleaux et recouvert d'une foule de charmantes maisons de campagne. Des avenues de bouleaux qui, avec les pins, sont les seuls arbres indigènes de ces landes glacées, font illusion ; on se croit dans un parc anglais ; ce vaste jardin parsemé de villas et de *cottages* tient lieu de campagne aux habitants de Pétersbourg ; c'est le camp des courtisans richement habité pendant un moment de l'année, et désert le reste du temps : voilà ce qu'on nomme le district des îles.

On y arrive en voiture par plusieurs routes fort belles, avec des ponts jetés sur divers bras de mer.

En parcourant ces allées ombragées, vous pouvez vous croire à la campagne, mais c'est une campagne monotone et artificielle. Pas de mouvement de terre, toujours le même arbre : comment produire de grands effets pittoresques avec de telles données? Le soin des hommes ne supplée qu'imparfaitement à la pauvreté de la nature. Ils ont fait ici tout ce qui pouvait se faire malgré le bon Dieu : c'est toujours bien peu de chose. Sous cette zone, les plantes de serre chaude, les fruits exotiques, même les produits des mines, l'or et les pierres précieuses sont moins rares que les arbres les plus communs de nos forêts : avec la richesse on se procure ici tout ce qui vient sous verre : c'est beaucoup comme sujet de description dans un conte

de fée, cela ne suffit pas dans un parc. Une des châtaigneraies, une des chênaies de nos collines seraient des merveilles à Pétersbourg : des maisons italiennes entourées d'arbres de Laponie, et remplies de fleurs de tous les pays, font un contraste extraordinaire plutôt qu'agréable.

Les Parisiens, qui n'oublient jamais Paris, appelleraient cette campagne peignée les Champs-Élysées russes. Cependant c'est plus grand, plus champêtre et à la fois plus orné, plus artificiel que notre promenade de Paris. C'est aussi plus éloigné des quartiers élégants. Le district des îles est tout à la fois une ville et une campagne ; quelques prés conquis sur la fange des tourbières vous font par moments croire qu'il y a là des bois, des villages, des champs véritables, tandis que des maisons en forme de temples, des pilastres encadrant des serres chaudes, des colonnades devant des palais, des salles de spectacle à péristyles antiques, vous prouvent que vous n'êtes pas sorti de la ville.

Les Russes s'enorgueillissent à juste titre de ce jardin arraché à tant de frais au sol spongieux de Pétersbourg. Mais si la nature est vaincue, elle se souvient de sa défaite, et ne se soumet qu'avec humeur ; les friches recommencent de l'autre côté de la haie du parc. Heureux les pays où la terre et le ciel luttent de profusion pour embellir le séjour de l'homme et pour lui rendre la vie facile et douce !

J'insisterais peu sur les désagréments de ce sol disgracié ; je ne regretterais pas tant le soleil du midi en voyageant dans le nord, si les Russes affectaient moins de dédaigner ce qui manque à leur pays : leur parfait contentement s'étend jusqu'au climat, jusqu'à la terre ; naturellement portés aux fanfaronnades ils sont fats même pour la nature, comme ils sont fiers de la société qui les environne ; ces prétentions m'empêchent de me résigner, comme ce serait mon devoir, et comme c'était mon intention, à tous les inconvénients des contrées septentrionales.

Le delta renfermé entre la ville et l'une des embouchures de la Néva est aujourd'hui entièrement occupé par cette espèce de parc ; il est cependant compris dans l'enceinte de Pétersbourg : les villes russes renferment des pays. Celui-ci serait devenu un des quartiers populeux de la nouvelle capitale si l'on avait suivi plus exactement le plan du fondateur. Mais peu à peu Pétersbourg s'est réfugié au midi du fleuve dans l'espoir d'échapper aux inondations, et le terrain maré-

cageux des îles a été réservé exclusivement aux maisons de printemps des personnes les plus riches et les plus élégantes de la cour : ces maisons sont à moitié cachées sous l'eau et sous la neige pendant neuf mois de l'année ; alors les loups font la ronde autour du pavillon de l'impératrice. Mais rien n'égale pendant les trois autres mois le luxe de fleurs de ces casins glacés le reste du temps; néanmoins sous cette élégance factice, perce le naturel des indigènes : la manie de briller est la passion dominante des Russes ; aussi, dans leurs salons, les fleurs sont-elles placées non pas de manière à rendre l'intérieur de l'habitation plus agréable, mais à être admirées du dehors : c'est absolument le contraire de ce qui se voit en Angleterre où l'on se garde avant tout de *tapisser sur la rue*. Les Anglais sont les hommes de la terre qui ont su le mieux remplacer le style par le goût : leurs monuments sont des chefs-d'œuvre de ridicule, et leurs habitations particulières, des modèles d'élégance et de bon sens.

Aux îles, toutes les maisons et tous les chemins se ressemblent. Dans cette promenade l'étranger erre sans ennui, du moins le premier jour. L'ombre du bouleau est transparente ; mais sous le soleil du nord on ne cherche pas une feuillée bien épaisse. Un canal succède à un lac, une prairie à un bosquet, une cabane à une villa, une allée à une allée au bout de laquelle vous retrouvez des sites tout pareils à ceux que vous venez de laisser derrière vous. Ces tableaux rêveurs captivent l'imagination sans l'intéresser vivement, sans piquer la curiosité : c'est du repos ; et le repos est chose précieuse à la cour de Russie. Toutefois il n'y est pas estimé ce qu'il vaut.

Pendant quelques mois un théâtre égaye tant qu'il peut ce quartier d'été des grands seigneurs russes. Aux alentours de la salle de spectacle, des rivières artificielles, des canaux ombragés, forment des allées d'eau, même cette eau s'étend quelquefois en petits lacs qui nourrissent l'herbe de leurs rives... l'herbe !... merveilleuse création de l'art sous un sol qui de soi ne produit que de la bruyère et des lichens ; on se promène entre une infinité d'habitations obstruées de fleurs et cachées parmi les arbres comme les fabriques d'un parc anglais ; mais malgré ces prodiges, la pâle et monotone verdure du bouleau attriste toujours l'aspect de cette ville-jardin ! Là le luxe le plus dispendieux ne peut s'appeler du superflu, car il y faut épuiser toutes les ressources de l'art, et dépenser des trésors pour produire

ce qui vient de soi-même ailleurs, ce qu'on regarde comme des choses de pure nécessité.

Une lointaine forêt de pins élève par intervalles ses maigres et tristes aiguilles au-dessus des toits de quelques villas bâties en planches et peintes en pierre. Ces souvenirs de la solitude percent à travers la parure éphémère des jardins comme pour témoigner de la rigueur de l'hiver et du voisinage de la Finlande.

Le but de la civilisation du nord est sérieux. Sous ces climats la société est le fruit non des plaisirs de l'homme, non d'intérêts et de passions faciles à contenter, mais d'une volonté persistante et toujours contrariée qui pousse les peuples à d'incompréhensibles efforts. Là si les individus s'unissent, c'est pour lutter contre une nature rebelle et qui répond toujours avec peine aux appels qu'on lui fait. Cette tristesse, cette âpreté du monde physique engendre un ennui qui me fait comprendre les tragédies du monde politique si fréquentes dans cette cour. Là le drame se passe dans le monde positif, tandis que le théâtre reste livré au vaudeville qui ne fait peur à personne; en fait de spectacle, ce qu'on préfère ici c'est le Gymnase; en fait de lecture, Paul de Kock. Les divertissements futiles sont les seuls permis en Russie. Sous un tel ordre de choses la vie réelle est trop sérieuse pour admettre une littérature grave. La farce, l'idylle ou l'apologue bien voilé, peuvent seuls subsister en présence d'une si terrible réalité. Que si sous cette température hostile les précautions du despotisme viennent encore accroître les difficultés de l'existence, tout bonheur sera refusé à l'homme, tout repos lui deviendra impossible. Paix, félicité : ce sont ici des mots aussi vagues que celui de paradis. Paresse sans loisir, inertie inquiète : voilà le résultat inévitable de l'autocratie boréale.

Les Russes jouissent peu de cette campagne qu'ils ont créée à leur porte. Les femmes vivent l'été aux îles comme l'hiver à Pétersbourg : se levant tard, faisant leur toilette le jour, des visites le soir, et jouant toute la nuit; s'oublier, s'étourdir, tel est le but apparent de toutes les existences.

Le printemps des îles commence au milieu de juin et dure jusqu'à la fin d'août; dans ces deux mois, excepté cette année, on a huit jours de chaleur répartis sur tout l'été; les soirées sont humides, les nuits transparentes, mais nébuleuses, les jours gris; et la vie deviendrait d'une tristesse insupportable pour quiconque se laisserait induire

à la réflexion. En Russie converser c'est conspirer, penser c'est se révolter : hélas! la pensée n'est pas seulement un crime, c'est un malheur.

L'homme ne pense que pour améliorer son sort et celui des autres hommes; mais lorsqu'on ne peut rien changer à rien, la pensée inutile s'envenime dans l'âme, qu'elle empoisonne faute d'autre emploi. Et voilà pourquoi dans le grand monde russe on danse à tout âge.

Une fois l'été passé, une pluie fine comme des aiguilles tombe incessamment pendant des semaines. Alors, en deux jours, on voit les bouleaux des îles se dépouiller de leurs feuilles, les maisons de leurs fleurs et de leurs habitants; les rues, les ponts se couvrent de chars à déménagement, d'équipages crottés où s'entassent pêle-mêle avec le désordre, l'incurie et la malpropreté naturels aux peuples de race slave, des meubles, des étoffes, des planches, des caisses [1], et pendant que ce convoi de l'été s'achemine à pas lents vers l'autre extrémité de la ville, quelques équipages à quatre chevaux, quelques drowska élégants reconduisent dans leur séjour d'hiver les propriétaires de ces trésors emmagasinés jusqu'à l'année suivante. Voilà comment l'homme riche du nord, revenu des trop passagères illusions de son été, fuit devant la bise, et comment les ours et les loups rentrent en possession de leurs légitimes domaines! Le silence reprend ses anciens droits sur les marais glacés, et la société frivole interrompt pour neuf mois ses représentations du désert. Acteurs et spectateurs, tous quittent la ville de bois pour la ville de pierre; mais ils ne s'aperçoivent guère du changement, car à Pétersbourg la neige des nuits d'hiver répand presque autant d'éclat que le soleil des jours d'été; les poêles russes sont plus chauds que les rayons d'une lumière oblique.

Le spectacle fini, on reploie les coulisses, les toiles, on éteint les lampes; les fleurs du caprice tombent, et quelques arbres malvenants gémissent seuls pendant neuf mois au-dessus des joncs du pâle marécage; alors les tourbières du pôle, mises à nu, attristent de nouveau la forêt clairsemée qu'on appelait l'Ingrie et dont on a tiré Pétersbourg par enchantement.

Ce qui arrive aux îles tous les ans arrivera une fois à la ville entière. Que cette capitale sans racines dans l'histoire soit oubliée du souverain un seul jour; qu'une politique nouvelle porte ailleurs la pensée du

[1] L'auteur a assisté lui-même à ce désenchantement lors de son retour de Moscou.

maître, le granit caché sous l'eau s'émiette, les basses terres inondées rentrent dans leur état naturel, et les hôtes de la solitude reprennent possession de leur gîte.

Ces idées occupent la pensée de tous les étrangers qui se promènent parmi les légers équipages de Pétersbourg; personne ne croit à la durée de cette merveilleuse capitale. Pour peu qu'on médite (et quel est le voyageur digne de son métier qui ne médite pas?) on prévoit telle guerre, tel revirement de la politique qui ferait disparaître cette création de Pierre Ier, comme une bulle de savon sous un souffle, comme une lanterne magique dont on éteint la lumière.

Nulle part je ne fus plus pénétré de l'instabilité des choses humaines; souvent à Paris, à Londres, je me disais : Un temps viendra où ce bruyant séjour sera plus silencieux qu'Athènes, que Rome, Syracuse ou Carthage : mais il n'est donné à nul homme de pressentir l'heure ni la cause immédiate de cette destruction, tandis que la disparition de Pétersbourg peut se prévoir; elle peut arriver demain au milieu des chants de triomphe de son peuple victorieux. Le déclin des autres capitales suit l'extermination de leurs habitants, celle-ci périra au moment même où les Russes verront leur puissance s'étendre. Je crois à la durée de Pétersbourg comme à celle d'un système politique, comme à la constance d'un homme. C'est ce qu'on ne peut dire d'aucune autre ville du monde.

Quelle terrible force que celle qui fit sortir du désert une capitale et qui d'un mot peut rendre à la solitude tout ce qu'elle lui a pris! Ici la vie propre n'appartient qu'au souverain : la destinée, la force, la volonté d'un peuple entier sont renfermées dans une tête. L'empereur de Russie est la personnification du pouvoir social : au-dessous de lui règne l'égalité telle que la rêvent les démocrates modernes gallo-américains, fouriéristes, etc. Mais les Russes reconnaissent une cause d'orage de plus que les autres hommes : la colère de l'empereur. La tyrannie républicaine ou monarchique fait détester l'égalité absolue. Je ne crains rien tant qu'une logique inflexible appliquée à la politique. Si la France est matériellement heureuse depuis dix ans, c'est peut-être parce que l'apparente absurdité qui préside à ses affaires est une haute sagesse pratique; le fait substitué à la spéculation nous domine.

En Russie, le principe du despotisme fonctionne toujours avec une rigueur mathématique, et le résultat de cette extrême conséquence

est une extrême oppression. En voyant cet effet rigoureux d'une politique inflexible, on est indigné, et l'on se demande avec effroi d'où vient qu'il y a si peu d'humanité dans les œuvres de l'homme. Mais trembler ce n'est pas dédaigner : on ne méprise pas ce qu'on craint.

En contemplant Pétersbourg et en réfléchissant à la terrible vie des habitants de ce camp de granit, on peut douter de la miséricorde de Dieu, on peut gémir, blasphémer, on ne saurait s'ennuyer. Il y a là un mystère incompréhensible ; mais en même temps une prodigieuse grandeur. Le despotisme organisé comme il l'est ici devient un inépuisable sujet d'observations et de méditations. Cet empire colossal que je vois se lever tout à coup devant moi à l'orient de l'Europe, de cette Europe où les sociétés souffrent de l'appauvrissement de toute autorité reconnue, me fait l'effet d'une résurrection. Je me crois en présence de quelque nation de l'ancien testament, et je m'arrête avec un effroi mêlé de curiosité aux pieds du géant antédiluvien.

Ce qu'on voit du premier coup d'œil en entrant au pays des Russes, c'est que la société telle qu'elle est arrangée par eux ne peut servir qu'à leur usage ; il faut être Russe pour vivre en Russie : et pourtant en apparence tout s'y passe comme ailleurs. Il n'y a de différence que dans le fond des choses.

Ce soir c'était une revue du monde élégant que j'étais allé faire aux îles : le monde élégant est, dit-on, le même partout ; néanmoins je n'ai senti et pensé que des choses particulières : c'est que chaque société a une âme et que cette âme a beau se laisser endoctriner comme une autre par la fée qu'on appelle civilisation, et qui n'est que la mode de chaque siècle, elle conserve son caractère original.

Ce soir toute la ville de Pétersbourg, c'est-à-dire la cour, y compris sa suite, la domesticité, s'était réunie aux îles, non pour le plaisir désintéressé de la promenade par un beau jour, ce plaisir paraîtrait fade aux courtisans qui font la foule en ce pays ; mais pour voir passer *le paquebot* de l'impératrice, spectacle sur lequel on ne se blase jamais. Ici tout souverain est un dieu, toute princesse est une Armide, une Cléopâtre. Le cortége de ces divinités changeantes est immuable ; il se grossit d'un peuple toujours également fidèle, accouru sur leurs pas ; à cheval, à pied, en voiture, le prince régnant est toujours à la mode et tout-puissant chez ce peuple.

Cependant ces hommes si soumis ont beau faire et beau dire, leur

enthousiasme est contraint : c'est l'amour du troupeau pour le berger qui le nourrit pour le tuer. Un peuple sans liberté a des instincts, il n'a pas de sentiments ; ces instincts se manifestent souvent d'une manière importune et peu délicate : les empereurs de Russie doivent être excédés de soumission ; parfois l'encens fatigue l'idole. A la vérité ce culte admet des entr'actes terribles. Le gouvernement russe est une monarchie absolue, tempérée par l'assassinat ; et quand le prince tremble, il ne s'ennuie plus : il vit donc entre la terreur et le dégoût. Si l'orgueil du despote veut des esclaves, l'homme cherche des semblables : or, un czar n'a point de semblables ; l'étiquette et la jalousie font à l'envi la garde autour de son cœur solitaire. Il est à plaindre plus encore que ne l'est son peuple, surtout s'il vaut quelque chose.

J'entends vanter les joies domestiques que goûte l'empereur Nicolas, mais j'y vois la consolation d'une belle âme plus que la preuve d'un bonheur complet. Le dédommagement n'est pas la félicité; au contraire, le remède constate le mal ; un empereur de Russie a toujours du cœur de reste, quand il en a : de là les vertus privées trop admirées chez l'empereur Nicolas.

Ce soir l'impératrice, ayant quitté Péterhoff par mer, a débarqué à son pavillon des îles ; c'est là qu'elle vient attendre le moment du mariage de sa fille qui doit se célébrer demain au nouveau palais d'hiver. Lorsqu'elle loge aux îles, les ombrages qui environnent son pavillon servent d'abri pendant le jour à son régiment des chevaliers-gardes, l'un des plus beaux de l'armée.

Nous sommes arrivés trop tard pour la voir sortir de son bateau sacré ; mais nous avons trouvé la foule encore émue du passage rapide de l'astre impérial. Les seuls tumultes possibles en Russie ce sont des joutes de flatteurs. Le sillage est sensible dans une foule de courtisans comme il l'est sur la mer où les plus gros vaisseaux laissent les plus longues traces. Ce soir le bouillonnement humain ressemblait tout à fait à l'agitation des vagues après le passage d'un puissant bâtiment de guerre. L'altier navire fend les flots à toutes voiles et l'onde écume longtemps encore après que la nef qui vient de la sillonner est entrée dans le port.

J'ai donc enfin respiré l'air de la cour! Mais jusqu'ici je n'ai pu apercevoir aucune des divinités qui le font souffler sur les mortels.

Les maisons de plaisance les plus remarquables sont bâties autour, ou du moins dans le voisinage de ce pied-à-terre impérial. Ici l'homme

vit des regards du maître comme la plante des rayons du soleil ; l'air appartient à l'empereur ; on n'en respire que ce qu'il en départ inégalement à chacun : chez le vrai courtisan le poumon obéit comme les épaules.

Il y a du calcul partout où il y a une cour et une société, mais nulle part il n'est à découvert comme ici. Cet empire est une grande salle de comédie où de toutes les loges on voit dans les coulisses.

Il est une heure du matin ; le soleil va se lever ; je ne puis dormir encore ; je finirai donc ma nuit comme je l'ai commencée, en vous écrivant *sans lumière*.

Malgré les prétentions des Russes à l'élégance, les étrangers ne peuvent trouver dans tout Pétersbourg une auberge supportable. Les grands seigneurs amènent ici de l'intérieur de l'empire une suite toujours nombreuse : comme il est leur propriété, l'homme est leur luxe. Sitôt que les valets sont laissés seuls dans l'appartement du maître, ils se vautrent à l'orientale sur tous les meubles qu'ils remplissent de vermine ; ces bêtes passent du crin dans le bois, du bois dans le plâtre, dans les plafonds, dans les murs, dans les planchers ; en peu de jours l'habitation est infectée sans ressources, et l'impossibilité de donner de l'air aux maisons pendant l'hiver éternise le mal.

Le nouveau palais impérial rebâti à tant de frais d'hommes et d'argent est déjà rempli de ces bêtes ; on dirait que ces malheureux ouvriers qui se tuèrent à orner plus vite l'habitation du maître, ont d'avance vengé leur mort en inoculant leur vermine à ces murs homicides ; déjà plusieurs chambres du palais impérial sont closes et cernées avant d'avoir été occupées. Si le château est infecté de cette troupe d'ennemis nocturnes, comment dormirais-je chez Coulon? J'y renonce, mais la clarté des nuits me console de tout.

Tout à l'heure, à peine revenu des îles, à minuit, je suis encore ressorti à pied pour recueillir mes souvenirs et repasser dans ma mémoire les conversations qui m'avaient le plus intéressé pendant cette journée. Je vous en donnerai le résumé dans un instant.

Cette promenade solitaire m'a conduit à la belle rue appelée la Perspective Newski. Je voyais briller de loin, à la lueur du crépuscule, les petites colonnes de la tour de l'Amirauté, surmontée de sa haute aiguille métallique. La flèche de ce minaret chrétien est plus aiguë qu'aucun clocher gothique ; elle est dorée tout entière avec l'or des

ducats qui furent envoyés en présent à l'empereur Pierre Ier par les États-Unis de Hollande.

Cette chambre d'auberge, d'une malpropreté révoltante, et ce monument d'une magnificence fabuleuse, voilà Pétersbourg.

Comme vous le voyez, les contrastes ne manquent pas dans cette ville où l'Europe se donne en spectacle à l'Asie et l'Asie à l'Europe.

Le peuple est beau; les hommes de pure race slave, amenés de l'intérieur par les riches seigneurs qui les emploient à leur service, ou qui leur permettent d'exercer divers métiers dans Pétersbourg pendant un certain laps de temps, sont remarquables par leurs cheveux blonds et leur teint rosé, mais surtout par la perfection de leur profil qui rappelle les statues grecques; leurs yeux taillés en amande ont la coupe asiatique avec la couleur du nord; ils sont ordinairement bleu de faïence, et ils ont une expression de douceur, de grâce et de fourberie particulière. Ce regard toujours mobile, donne à l'iris des teintes chatoyantes et qui varient depuis le vert du serpent, le gris du chat jusqu'au noir de la gazelle, quoique le fond reste bleu; la bouche, ornée d'une moustache dorée et soyeuse, est d'une coupe parfaitement pure, et les dents éclatantes de blancheur, éclairent le visage; leur forme quelquefois aiguë les rend alors semblables aux dents du tigre ou à une scie; le plus souvent cependant elles sont d'une régularité parfaite. Le costume de ces hommes est toujours original; c'est tantôt la tunique grecque avec une ceinture de couleur tranchante, tantôt la robe persane, tantôt la redingote russe courte, fourrée en peau de mouton tournée vers le dehors ou vers le dedans, selon la température.

Les femmes du peuple sont moins belles; on en rencontre peu dans les rues, et celles qu'on y voit n'ont rien d'attrayant; elles paraissent abruties. Chose singulière! les hommes ont de la recherche et les femmes de la négligence dans leur parure. Cela tient peut-être à ce que les hommes sont attachés à la maison des grands seigneurs par leur service. Les femmes du peuple ont la démarche pesante; elles portent pour chaussure de grosses bottes de cuir gras qui leur déforment le pied; leur personne, leur taille, tout en elles est sans élégance; leur teint terreux, même lorsqu'elles sont jeunes, n'a pas l'éclat de celui des hommes. Leur petite redingote à la russe, courte, ouverte par devant, est garnie de fourrures presque toujours déchirées, et qui

tombent en lambeaux. Ce costume serait joli, s'il était *mieux porté*, comme disent nos marchands, et si l'effet n'en était gâté le plus souvent par une taille déformée et par une malpropreté repoussante; la coiffure nationale des femmes russes est belle, mais elle devient rare; on ne la voit plus, m'a-t-on dit, que sur la tête des nourrices et sur celles des femmes de la cour aux jours de cérémonie; c'est une espèce de tour de carton, dorée, brodée et très-évasée du haut.

Les attelages sont pittoresques; les chevaux ont de la vitesse, du nerf et du sang, mais les équipages que j'ai vus réunis ce soir aux îles, sans en excepter les voitures des plus grands seigneurs, sont dépourvus d'élégance, ils manquent même de propreté. Ceci m'explique le désordre, la négligence des domestiques du grand-duc héritier, la pesanteur, le vilain vernis de ses carrosses que j'ai vûs lors du passage de ce prince à Ems. La magnificence en gros, le luxe voyant, la dorure, l'air de grandeur, sont naturels aux seigneurs russes: l'élégance, le soin, la propreté ne le sont pas. Autre chose est d'aimer à étonner les passants par l'opulence, autre chose de jouir de la richesse, même en secret, comme d'un moyen de se cacher à soi-même le plus qu'on peut les tristes conditions de l'existence humaine.

On m'a conté ce soir plusieurs traits curieux relatifs à ce que nous appelons l'esclavage des paysans russes.

Il est difficile de nous faire une juste idée de la vraie position de cette classe d'hommes qui n'ont aucun droit reconnu, et qui cependant sont la nation même. Privés de tout par les lois, ils ne sont pas aussi dégradés au moral qu'ils sont socialement avilis; ils ont de l'esprit, quelquefois de la fierté; mais ce qui domine dans leur caractère et dans la conduite de leur vie entière, c'est la ruse. Personne n'a le droit de leur reprocher cette conséquence trop naturelle de leur situation. Ce peuple toujours en garde contre des maîtres dont il éprouve à chaque instant la mauvaise foi effrontée, compense à force de finesse le manque de probité des seigneurs envers leurs serfs.

Les rapports du paysan avec le possesseur de la terre ainsi qu'avec la patrie, c'est-à-dire l'empereur qui représente l'État, seraient un objet d'étude digne à lui seul d'un long séjour dans l'intérieur de la Russie.

Dans beaucoup de parties de l'empire les paysans croient qu'ils appartiennent à la terre, condition d'existence qui leur paraît naturelle, tandis qu'ils ont peine à comprendre comment des hommes sont la

propriété d'un homme. Dans beaucoup d'autres contrées les paysans pensent que la terre leur appartient. Ceux-ci sont les plus heureux, s'ils ne sont les plus soumis des esclaves.

Il y en a qui, lorsqu'on les met en vente, envoient au loin prier un maître dont la réputation de bonté est venue jusqu'à eux, de les acheter, eux, leurs terres, leurs enfants et leur bêtes, et si ce seigneur, célèbre parmi eux pour sa douceur (je ne dis pas pour sa justice, le sentiment de la justice est inconnu en Russie, même parmi les hommes dénués de tout pouvoir), si ce seigneur désirable n'a pas d'argent, ils lui en donnent afin d'être sûrs qu'ils n'appartiendront qu'à lui. Alors le bon seigneur, pour contenter ses nouveaux paysans, les achète de leurs propres deniers et les accepte comme serfs ; puis il les exempte d'impôts pendant un certain nombre d'années, les dédommageant ainsi du prix de leurs personnes qu'ils lui ont payé d'avance, en acquittant pour lui la somme qui représente la valeur du domaine dont ils dépendent, et dont ils l'ont, pour ainsi dire, forcé de devenir propriétaire. Voilà comment le serf opulent met le seigneur pauvre en état de le posséder à perpétuité, lui et ses descendants. Heureux de lui appartenir et à sa postérité, pour échapper par là au joug d'un maître inconnu, ou d'un seigneur réputé méchant. Vous voyez que la sphère de leur ambition n'est pas encore bien étendue.

Le plus grand malheur qui puisse arriver à ces hommes-plantes, c'est de voir leur sol natal vendu : on les vend toujours avec la glèbe à laquelle ils sont toujours attachés ; le seul avantage réel qu'ils aient retiré jusqu'ici de l'adoucissement des lois modernes, c'est qu'on ne peut plus vendre l'homme sans la terre. Encore cette défense est-elle éludée par des moyens connus de tout le monde : ainsi au lieu de vendre une terre entière avec ses paysans, on vend quelques arpents et cent et deux cents hommes par arpent. Si l'autorité apprend cette escobarderie, elle sévit ; mais elle a rarement l'occasion d'intervenir, car entre le délit et la justice suprême, c'est-à-dire l'empereur, il y a tout un monde de gens intéressés à perpétuer et à dissimuler les abus...

Les propriétaires souffrent autant que les serfs de cet état de choses, surtout ceux dont les affaires sont dérangées. La terre est difficile à vendre, si difficile qu'un homme qui a des dettes et qui veut les payer, finit par emprunter à la banque impériale les sommes dont

il a besoin, et la banque prend hypothèque sur les biens de l'emprunteur. Il résulte de là que l'empereur devient le trésorier et le créancier de toute la noblesse russe, et que la noblesse ainsi bridée par le pouvoir suprême est dans l'impossibilité de remplir ses devoirs envers le peuple.

Un jour, un seigneur voulait vendre une terre : la nouvelle de ce projet met le pays en alarme ; les paysans du seigneur députent vers lui les anciens du village qui se jettent à ses pieds et lui disent en pleurant qu'ils ne veulent pas être vendus. « Il le faut, répond le seigneur, il n'est pas dans mes principes d'augmenter l'impôt que payent mes paysans ; cependant je ne suis pas assez riche pour garder une terre qui ne me rapporte presque rien. — N'est-ce que cela? s'écrient les députés des domaines du seigneur, nous sommes assez riches, nous, pour que vous puissiez nous garder. » Aussitôt, de leur plein gré, ils fixent leurs redevances au double de ce qu'ils payaient depuis un temps immémorial.

D'autres paysans, avec moins de douceur et une finesse plus détournée, se révoltent contre leur maître, uniquement dans l'espoir qu'ils deviendront serfs de la couronne. C'est le but de l'ambition de tous les paysans russes.

Affranchissez brusquement de tels hommes, vous mettez le feu au pays. Du moment où les serfs séparés de la terre verraient qu'on la vend, qu'on la loue, qu'on la cultive sans eux, ils se lèveraient en masse, en criant qu'on les dépouille de leur bien.

Dernièrement dans un village lointain où le feu avait pris, les paysans qui se plaignaient de leur seigneur à cause de sa tyrannie, ont profité du désordre qu'ils avaient peut-être causé eux-mêmes, pour se saisir de leur ennemi, c'est-à-dire de leur maître, pour l'entraîner à l'écart, l'empaler et le faire rôtir au feu même de l'incendie ; ils ont cru se justifier suffisamment de ce crime en assurant *par serment* que cet infortuné avait voulu brûler leurs maisons et qu'ils n'avaient fait que se défendre.

Sur de tels actes l'empereur ordonne le plus souvent la déportation du village entier en Sibérie; voilà ce qu'on appelle à Pétersbourg *peupler l'Asie*.

Quand je pense à ces faits et à une foule d'autres cruautés plus ou moins secrètes qui ont lieu journellement dans le fond de cet immense empire, où les distances favorisent également la révolte et l'op-

pression, je prends le pays, le gouvernement et toute la population en haine ; un malaise indéfinissable me saisit, je ne songe plus qu'à fuir.

Le luxe de fleurs et de livrées étalé chez les grands m'amusait ; il me révolte, et je me reproche comme un crime le plaisir que j'ai pris à le contempler d'abord : la fortune d'un propriétaire se suppute ici en têtes de paysans. L'homme non libre est monnayé ; il vaut l'un dans l'autre dix roubles par an à son propriétaire qu'on appelle libre parce qu'il a des serfs. Il y a des contrées où chaque paysan rapporte trois et quatre fois cette somme à son seigneur. En Russie, la monnaie humaine change de valeur comme chez nous la terre, qui double de prix selon les débouchés qu'on trouve à ses produits. Je passe ici mon temps à calculer malgré moi, combien il faut de familles pour payer un chapeau, un châle ; si j'entre dans une maison, un rosier, un hortensia, ne sont pas à mes yeux ce qu'ils me paraîtraient ailleurs ; tout me semble teint de sang ; je ne vois de la médaille que le revers. La somme des âmes condamnées à souffrir jusqu'à la mort pour compléter les aunes d'étoffe employées dans l'ameublement, dans l'ajustement d'une jolie femme de la cour, m'occupe plus que sa parure et sa beauté. Absorbé par le travail de cette triste supputation, je me sens devenir injuste ; il est telle personne dont la figure toute charmante me rappelle, en dépit de mes réclamations secrètes, les caricatures contre Bonaparte répandues en 1813 dans la France et dans l'Europe. Quand vous aperceviez d'un peu loin le colosse de l'empereur, il était ressemblant, mais en regardant de près cette image, vous reconnaissiez que chaque trait du visage était un composé de cadavres mutilés.

Partout le pauvre travaille pour le riche qui le paye ; mais ce pauvre dont le temps est rétribué par l'argent d'un autre homme, n'est pas parqué pour sa vie dans un clos comme une pièce de bétail, et bien qu'il soit obligé de vaquer au labeur qui lui fournit chaque jour le pain de ses enfants, il jouit d'une sorte de liberté au moins apparente ; or l'apparence, c'est presque tout pour un être à vue bornée et à imagination sans borne. Chez nous le mercenaire a le droit de changer de pratiques, de domicile, même de métier, son travail n'est pas considéré comme la rente du riche qui l'emploie ; mais le serf russe est la chose du seigneur : enrôlé depuis sa naissance jusqu'à sa mort au service d'un même maître, sa vie représente à ce propriétaire de son travail une parcelle de la somme nécessaire à des

caprices, à des fantaisies annuelles ; certes, dans un État constitué de la sorte, le luxe n'est plus innocent, il n'a point d'excuse. Toute société où la classe moyenne n'existe pas devrait proscrire le luxe comme un scandale, parce que, dans les pays bien organisés, ce sont les profits que cette classe retire de la vanité des classes supérieures qui motivent et excusent l'opulence des riches.

Si, comme on le dit, la Russie devient un pays industriel, les rapports du serf avec le possesseur de la terre ne tarderont pas à se modifier ; une population de marchands et d'artisans indépendants s'élèvera entre les nobles et les paysans, mais aujourd'hui elle commence à peine à naître ; elle se recrute encore presque uniquement parmi des étrangers. Les fabricants, les commerçants, les marchands sont presque tous des Allemands.

Il n'est que trop facile ici de se laisser prendre aux apparences de la civilisation. Si vous voyez la cour et les gens qui la grossissent, vous vous croyez chez une nation avancée en culture et en économie politique ; mais lorsque vous réfléchissez aux rapports qui existent entre les diverses classes de la société, lorsque vous voyez combien ces classes sont encore peu nombreuses, enfin lorsque vous examinez attentivement le fond des mœurs et des choses, vous apercevez une barbarie réelle à peine déguisée sous une magnificence révoltante.

Je ne reproche pas aux Russes d'être ce qu'ils sont ; ce que je blâme en eux, c'est la prétention de paraître ce que nous sommes. Ils sont encore incultes ; cet état laisse du moins le champ libre à l'espérance ; mais je les vois incessamment occupés du désir de singer les autres nations, et ils les singent à la façon des singes, en se moquant de ce qu'ils copient. Alors je me dis : Voilà des hommes perdus pour l'état sauvage et manqués pour la civilisation, et le terrible mot de Voltaire ou de Diderot, oublié en France, me revient à l'esprit : « Les Russes sont pourris avant que d'être mûrs. »

A Pétersbourg, tout a l'air opulent, grand, magnifique, mais si vous jugiez de la réalité d'après cette figure des choses, vous vous trouveriez étrangement déçu ; d'ordinaire le premier effet de la civilisation, c'est de rendre la vie matérielle facile ; ici tout est difficile ; une apathie rusée, tel est le secret de la vie du commun des hommes.

Voulez-vous apprendre avec exactitude ce qu'il faut voir dans cette grande ville ? Si Schnitzler ne vous suffit pas, vous ne trouverez point

d'autre guide [1] ; nul libraire ne vend un indicateur complet des curiosités de Pétersbourg ; or, les hommes instruits que vous questionnez ont un intérêt à ne pas vous éclairer, ou ils ont autre chose à faire qu'à vous répondre ; l'empereur, le lieu qu'il habite, le projet qui l'occupe ostensiblement, voilà le seul sujet digne d'absorber la pensée d'un Russe qui pense. Ce catéchisme de cour suffit à la vie. Tous ont le désir de se rendre agréables au maître en contribuant à cacher quelque coin de la vérité aux voyageurs. Personne ne songe à favoriser les curieux ; on aime à les tromper par des documents faux ; il faudrait le talent d'un grand critique pour bien voyager en Russie. Sous le despotisme, curiosité est synonyme d'indiscrétion ; l'empire, c'est l'empereur régnant ; s'il se porte bien, vous êtes dispensé de tout autre souci, et votre cœur et votre esprit ont le pain quotidien. Pourvu que vous sachiez où réside et comment vit cette raison de toute pensée, ce moteur de toute volonté, de toute action, vous, étranger ou sujet russe, vous n'avez rien à demander à la Russie, pas même votre chemin, car sur le plan russe de la ville de Pétersbourg, vous ne trouvez indiqué que le nom des principales rues.

Et pourtant cet effrayant degré de puissance n'a pas suffi au czar Pierre ; cet homme ne s'est pas contenté d'être la raison de son peuple, il en a voulu être la conscience ; il a osé faire le destin des Russes dans l'éternité, comme il ordonnait de leurs démarches dans ce monde. Ce pouvoir qui suit l'homme au delà du tombeau me paraît monstrueux ; le souverain qui n'a pas reculé devant une telle responsabilité, et qui, malgré ses longues hésitations, apparentes ou réelles, a fini par se rendre coupable d'une si exorbitante usurpation, a fait plus de mal au monde par ce seul attentat contre les prérogatives du prêtre et la liberté religieuse de l'homme, que de bien à la Russie par toutes ses qualités guerrières, administratives, et par son génie industrieux. Cet empereur, type et modèle de l'empire et des empereurs actuels, est un singulier composé de grandeur et de minutie. Esprit dominateur comme les plus cruels tyrans de tous les siècles et de tous les pays, ouvrier assez ingénieux pour rivaliser avec les meilleurs mécaniciens de son époque, souverain scrupuleusement terrible ; aigle et fourmi, lion et castor, ce maître impitoyable pendant sa vie s'impose encore comme une espèce de saint à la postérité dont il veut tyran-

[1] Schnitzler est l'auteur de la meilleure statistique qu'on ait faite sur la Russie.



niser le jugement après avoir passé sa vie à tyranniser les actes de ses sujets ; juger cet homme, le qualifier avec impartialité, c'est aujourd'hui encore un sacrilége qui n'est pas sans danger même pour un étranger obligé de vivre en Russie. Je brave ce péril à chaque instant de la journée, car de tous les jougs le plus insupportable pour moi, c'est celui d'une admiration convenue[1].

En Russie le pouvoir, tout illimité qu'il est, a une peur extrême du blâme, ou seulement de la franchise. Un oppresseur est de tous les hommes celui qui craint le plus la vérité, il n'échappe au ridicule que par la terreur et le mystère, de là il arrive qu'on ne peut parler des personnes ici, ni de rien ; pas plus *des maladies* dont sont morts les empereurs Pierre III et Paul Ier que des clandestines amours que quelques malveillants prêtent à l'empereur régnant. Les distractions de ce prince ne passent... que pour des distractions! Ceci une fois reconnu, quelques conséquences qu'elles aient d'ailleurs pour certaines familles, on doit les ignorer sous peine d'être accusé du plus grand des crimes aux yeux d'un peuple composé d'esclaves et de diplomates : du crime d'indiscrétion.

Je suis impatient de voir l'impératrice. On la dit charmante ; mais elle passe ici pour frivole et pour fière. Il faut tout à la fois de la hauteur de sentiment et de la légèreté d'esprit pour supporter une existence comme celle qu'on lui a faite. Elle ne se mêle d'aucune affaire, ne s'informe d'aucune chose ; on sait toujours trop quand on ne peut rien. L'impératrice fait comme les sujets de l'empereur : tout ce qui est né Russe ou veut vivre en Russie se donne le mot pour se

[1] On lit dans M. de Ségur les faits suivants : « Pierre lui-même a interrogé ces » criminels (les strélitz) par la torture; puis, à l'imitation d'Iwan le Tyran, il se » fait leur juge, leur bourreau, il force ses nobles, restés fidèles, à trancher les têtes » des nobles coupables qu'ils viennent de condamner. Le cruel, du haut de son » trône, assiste d'un œil sec à ces exécutions; il fait plus, il mêle aux joies des » festins l'horreur des supplices. Ivre de vin et de sang, le verre d'une main, la » hache de l'autre, en une seule heure vingt libations successives marquent la chute » de vingt têtes de strélitz, qu'il abat à ses pieds, en s'enorgueillissant de son hor- » rible adresse. L'année d'après, le contre-coup soit du soulèvement de ses janis- » saires, soit de l'atrocité de leur supplice, retentit au loin dans l'empire, d'autres » révoltes éclatent. Quatre-vingts strélitz, chargés de chaînes, sont traînés d'Azof à » Moscou; et leurs têtes, qu'un boyard tient successivement par les cheveux, » tombent encore sous la hache du czar. » *Histoire de Russie et de Pierre le Grand*, par M. le général comte de Ségur, pages 327 et 328. Paris, Baudouin, 1829, deuxième édition.

taire indistinctement sur toute chose; rien ne se dit ici et pourtant tout se sait : les conversations secrètes devraient être bien intéressantes; mais qui se les permet? Réfléchir, discerner, c'est se rendre suspect.

M. de Repnin gouvernait l'empire et l'empereur; M. de Repnin est disgracié depuis *deux ans*, et depuis *deux ans* la Russie n'a pas entendu prononcer ce nom, qui naguère était dans toutes les bouches. Il est tombé en un jour du faîte du pouvoir dans la plus profonde obscurité : personne n'ose se souvenir de lui ni même croire à sa vie, non pas à sa vie présente, mais à sa vie passée. En Russie, le jour de la chute d'un ministre, les amis deviennent sourds et aveugles. Un homme est enterré aussitôt qu'il a l'air disgracié. Je dis l'air parce qu'on ne s'avance jamais jusqu'à dire qu'un homme soit disgracié, quoiqu'il le paraisse quelquefois. Avouer la disgrâce c'est tuer. Voilà pourquoi la Russie ne sait pas aujourd'hui si le ministre qui la gouvernait hier existe. Sous Louis XV l'exil de M. de Choiseul fut un triomphe; en Russie la retraite de M. de Repnin est la mort.

A qui le peuple en appellera-t-il un jour du mutisme des grands? Quelle explosion de vengeance prépare contre l'autocratie l'abdication d'une aussi lâche aristocratie? Que fait la noblesse russe? elle adore l'empereur, et se rend complice des abus du pouvoir souverain pour continuer elle-même à opprimer le peuple, qu'elle fustigera tant que le dieu qu'elle sert lui laissera le fouet et la main (notez que c'est elle qui a créé ce dieu!). Était-ce là le rôle que lui réservait la Providence dans l'économie de ce vaste empire? Elle en occupe les postes d'honneur : qu'a-t-elle fait pour les mériter? Le pouvoir exorbitant et toujours croissant du maître est la trop juste punition de la faiblesse des grands. Dans l'histoire de Russie personne, hors l'empereur, n'a fait son métier; la noblesse, le clergé, toutes les classes de la société se sont manqué à elles-mêmes. Un peuple opprimé a toujours mérité sa peine; la tyrannie est l'œuvre des nations. Ou le monde civilisé passera de nouveau avant cinquante ans sous le joug des barbares, ou la Russie subira une révolution plus terrible que ne le fut la révolution dont l'occident de l'Europe ressent encore les effets.

Je remarque qu'on me craint ici parce qu'on sait que j'écris avec conviction; nul étranger ne peut mettre le pied dans ce pays sans se sentir aussitôt pesé et jugé. « C'est un homme sincère, pense-t-on, donc il peut être dangereux. » Voyez la différence : sous le gouver-

nement des avocats, un homme sincère n'est qu'inutile? « La haine du despotisme règne vaguement en France, disent-ils; elle est exagérée, et n'est point éclairée, aussi nous la bravons; mais le jour où un voyageur, croyable parce qu'il croit, dira les abus réels qui ne peuvent manquer de lui sauter aux yeux chez nous, on nous verra tels que nous sommes. Aujourd'hui la France aboie contre nous sans nous connaître; elle nous mordra le jour où elle nous connaîtra. »

Les Russes me font trop d'honneur sans doute par cette inquiétude; mais, malgré la dissimulation de ces cœurs profonds, ils ne peuvent me cacher leur préoccupation à mon égard. Je ne sais si je dirai ce que je pense de leur pays, mais je sais qu'ils se rendent justice à eux-mêmes quand ils redoutent les vérités que je puis dire.

Les Russes ont le nom de tout et ils n'ont la chose de rien; ils ne sont riches qu'en affiches : lisez les étiquettes, ils ont la civilisation, la société, la littérature, le théâtre, les arts, la science, mais ils n'ont pas un médecin; le savoir consciencieux est inconnu dans une société qui vient de naître. Êtes-vous malade, avez-vous la fièvre? traitez-vous vous-même, ou faites appeler un médecin étranger. Si vous demandez à tout hasard le médecin accrédité dans le quartier que vous habitez, vous êtes mort, car la médecine russe est dans l'enfance. Hors le médecin de l'empereur, qui est Russe et savant, m'a-t-on dit, les seuls docteurs qui ne vous assassinent pas sont la plupart des Allemands attachés aux princes : mais les princes vivent dans un mouvement perpétuel; vous ne pouvez savoir positivement où ils sont : vous n'avez donc, à proprement parler, point de médecin. Ceci n'est pas une imagination; c'est le résultat d'un fait que j'ai observé de mes yeux depuis plusieurs jours, et que je me refuse le plaisir de caractériser davantage dans ce récit pour ne compromettre personne. Comment faire courir à 20, 40 ou 60 werstes (deux lieues de France font sept werstes) pour savoir quel mal vous avez? Et si, après avoir envoyé chercher le médecin à la résidence habituelle de son prince, on ne l'y trouve pas, que devient votre espoir? « M. le docteur n'est point ici. » Vous ne pouvez obtenir d'autre réponse; quel parti prendre? vous informer ailleurs? Mais en Russie tout est matière à silence, tout sert à montrer la vertu favorite du pays, la réserve; l'occasion de passer pour discret ne peut manquer à qui sait la saisir, et quel Russe ne voudrait pas se faire valoir à si peu de frais? on doit

ignorer les projets et la marche des grands ou des gens attachés à leur personne par un emploi de confiance tel que celui de médecin ; tout ce qu'il ne leur plaît pas d'en faire connaître officiellement à des hommes nés courtisans et dont la passion est l'obéissance doit rester secret. Ici le mystère tient lieu de mérite : si vous avez été éconduit par une première réponse évasive, gardez-vous bien de revenir à la charge et de recommencer vos questions. Vous êtes malade? c'est bon: ou vous guérirez tout seul, ou vous mourrez, ou vous attendrez le retour de votre médecin.

Au surplus, le plus habile de ces docteurs de prince est encore fort inférieur au dernier de nos médecins d'hôpitaux ; les plus savants praticiens ne tardent pas à se rouiller quand ils passent leur vie dans une cour. La cour a beau tenir lieu de tout à Pétersbourg, rien ne remplace pour le praticien l'expérience qu'il acquiert au lit du malade. Je lirais avec un vif intérêt de curiosité les mémoires secrets et véridiques d'un médecin de cour en Russie, mais je ne suivrais pas ses ordonnances ; ces hommes sont placés pour être meilleurs chroniqueurs que docteurs. Donc, en dernière analyse, ce que vous avez de mieux à faire si vous tombez malade chez ce peuple soi-disant civilisé, c'est de vous croire parmi des sauvages et de laisser agir la nature.

En rentrant chez moi ce soir j'y ai trouvé une lettre qui m'a causé la plus agréable surprise. Grâce à la protection de notre ambassadeur je serai admis demain dans la chapelle impériale et j'y verrai le mariage de la grande-duchesse.

Paraître à la cour avant d'être présenté, c'est contre toutes les lois de l'étiquette ; j'étais loin d'espérer une telle faveur. L'empereur me l'accorde. Le comte Woronzoff, grand maître des cérémonies, sans m'avoir prévenu, car il ne voulait pas me leurrer d'une vague espérance, avait envoyé un courrier à Péterhoff, qui est à dix lieues de Saint-Pétersbourg, afin de supplier sa majesté de vouloir bien ordonner de mon sort pour le lendemain. Ce soin gracieux n'a pas été perdu. L'empereur a répondu que je verrais le mariage dans la chapelle de la cour, et que je serais présenté sans cérémonie le soir du même jour au bal.

A demain donc au sortir de la chapelle impériale.

LETTRE XI.

Ce 14 juillet 1839 (cinquante ans jour pour jour après la prise de la Bastille, 14 juillet 1789).

Remarquez d'abord ces dates dont le rapprochement me paraît assez curieux. Le commencement de nos révolutions et le mariage du fils d'Eugène de Beauharnais ont eu lieu le même jour à cinquante ans de distance.

Je reviens de la cour après avoir assisté dans la chapelle impériale à toutes les cérémonies grecques du mariage de la grande-duchesse Marie avec le duc de Leuchtenberg. Tout à l'heure, je vous les décrirai de mon mieux et en détail; mais avant tout, je veux parler de l'empereur.

Au premier abord, le caractère dominant de sa physionomie est la sévérité inquiète, expression peu agréable, il faut l'avouer, malgré la régularité de ses traits. Les physionomistes prétendent, à juste titre, que l'endurcissement du cœur peut nuire à la beauté du visage. Néanmoins, chez l'empereur Nicolas cette disposition peu bienveillante paraît être le résultat de l'expérience plus que l'œuvre de la nature. Ne faut-il pas qu'un homme soit torturé par une longue et cruelle souffrance pour que sa physionomie nous fasse peur, malgré la confiance involontaire qu'inspire ordinairement une noble figure?

Un homme chargé de diriger dans ses moindres détails une machine immense, craint incessamment de voir quelque rouage se déranger; celui qui obéit ne souffre que selon la mesure matérielle du mal qu'il ressent; celui qui commande souffre d'abord comme les autres hommes, puis l'amour-propre et l'imagination centuplent pour lui seul le mal commun à tous. La responsabilité est la punition du souverain absolu.

S'il est le mobile de toutes les volontés, il devient le foyer de toutes les douleurs : plus on le redoute, plus je le trouve à plaindre.

Celui qui peut tout, qui fait tout, est accusé de tout: soumettant le monde à ses ordres suprêmes, il voit jusque dans les hasards une

ombre de révolte ; persuadé que ses droits sont sacrés ; il ne reconnaît d'autres bornes à sa puissance que celles de son intelligence et de sa force, et il s'en indigne. Une mouche qui vole mal à propos dans le palais impérial, pendant une cérémonie, humilie l'empereur ; l'indépendance de la nature lui paraît d'un mauvais exemple; tout être qu'il ne peut assujettir à ses lois arbitraires, devient à ses yeux un soldat qui se révolte contre son sergent au milieu de la bataille; la honte en rejaillit sur l'armée et jusque sur le général : l'empereur de Russie est un chef militaire, et chacun de ses jours est un jour de bataille.

Pourtant de loin en loin des éclairs de douceur tempèrent le regard impérieux ou impérial du maître ; alors l'expression de l'affabilité fait tout à coup ressortir la beauté native de cette tête antique. Dans le cœur du père et de l'époux l'humanité triomphe par instant de la politique du prince. Quand le souverain se repose du joug qu'il fait peser sur toutes les têtes il paraît heureux. Ce combat de la dignité primitive de l'homme contre la gravité affectée du souverain, me semble bien curieux à observer. C'est à quoi j'ai passé la plus grande partie de mon temps dans la chapelle.

L'empereur est plus grand que les hommes ordinaires de la moitié de la tête ; sa taille est noble quoiqu'un peu roide ; il a pris dès sa jeunesse l'habitude russe de se sangler au-dessus des reins, au point de se faire remonter le ventre dans la poitrine, ce qui a dû produire un gonflement des côtes ; cette proéminence peu naturelle nuit à la santé comme à la grâce du corps ; l'estomac bombé excessivement sous l'uniforme, finit en pointe et retombe par-dessus la ceinture.

Cette difformité volontaire qui nuit à la liberté des mouvements, diminue l'élégance de la tournure et donne de la gêne à toute la personne. On dit que lorsque l'empereur se desserre les reins, les viscères, reprenant tout à coup, pour un moment, leur équilibre dérangé, lui font éprouver une prostration de force extraordinaire. On peut déplacer le ventre, on ne peut pas le détruire.

Il a le profil grec; le front haut; mais déprimé en arrière, le nez droit et parfaitement formé, la bouche très-belle, le visage noble, ovale, mais un peu long, l'air militaire et plutôt allemand que slave.

Sa démarche, ses attitudes sont volontairement imposantes.

Il s'attend toujours à être regardé, il n'oublie pas un instant qu'on le regarde; même vous diriez qu'il veut être le point de

mire de tous les yeux. On lui a trop répété ou trop fait supposer qu'il était beau à voir et bon à montrer aux amis et aux ennemis de la Russie.

Il passe la plus grande partie de sa vie en plein air pour des revues ou pour de rapides voyages; aussi, pendant l'été, l'ombre de son chapeau militaire dessine-t-elle, à travers son front hâlé, une ligne oblique qui marque l'action du soleil sur la peau dont la blancheur s'arrête à l'endroit protégé par la coiffure; cette ligne produit un effet singulier, mais n'est pas désagréable, parce qu'on en devine aussitôt la cause.

En examinant attentivement la belle figure de cet homme dont la volonté décide de la vie de tant d'hommes, j'ai remarqué avec une pitié involontaire qu'il ne peut sourire à la fois des yeux et de la bouche : désaccord qui dénote une perpétuelle contrainte, et me fait regretter toutes les nuances de grâce naturelle qu'on admirait dans le visage moins régulier peut-être, mais plus agréable de son frère l'empereur Alexandre. Celui-ci, toujours charmant, avait quelquefois l'air faux; l'empereur Nicolas est plus sincère, mais habituellement il a l'expression de la sévérité et quelquefois même cette sévérité va jusqu'à lui donner l'air dur et inflexible; s'il est moins séduisant, il a plus de force, mais aussi est-il bien plus souvent obligé d'en faire usage; la grâce assure l'autorité en prévenant les résistances. Cette adroite économie dans l'emploi du pouvoir est un secret ignoré de l'empereur Nicolas. Il est toujours l'homme qui veut être obéi; d'autres ont voulu être aimés.

L'impératrice a la taille la plus élégante; et, malgré son excessive maigreur, je trouve à toute sa personne une grâce indéfinissable. Son attitude, loin d'être orgueilleuse, comme on me l'avait annoncé, exprime l'habitude de la résignation. En entrant dans la chapelle, elle était fort émue, elle m'a paru mourante : une convulsion nerveuse agite les traits de son visage, elle lui fait même quelquefois branler la tête; ses yeux creux, bleus et doux, trahissent des souffrances profondes, supportées avec un calme angélique; son regard plein de sentiment a d'autant plus de puissance qu'elle pense moins à lui en donner : détruite avant le temps, elle n'a pas d'âge, et l'on ne saurait, en la voyant, deviner ses années; elle est si faible qu'on dirait qu'elle n'a pas ce qu'il faut pour vivre : elle tombe dans le marasme, elle va s'éteindre, elle n'appartient plus à la terre; c'est

une ombre. Elle n'a jamais pu se remettre des angoisses qu'elle ressentit le jour de son avénement au trône : le devoir conjugal a consumé le reste de sa vie.

Elle a donné trop d'idoles à la Russie, trop d'enfants à l'empereur. « S'épuiser en grands-ducs : quelle destinée !... » disait une grande dame polonaise qui ne se croit pas obligée d'adorer en paroles ce qu'elle hait dans le cœur.

Tout le monde voit l'état de l'impératrice ; personne n'en parle ; l'empereur l'aime ; a-t-elle la fièvre, est-elle au lit, il la soigne lui-même ; il veille près d'elle, prépare ses boissons, les lui fait avaler comme une garde-malade ; dès qu'elle est sur pied, il la tue de nouveau à force d'agitation, de fêtes, de voyages, d'amour ; mais sitôt que le danger est déclaré, il renonce à ses projets ; il a horreur des précautions qui préviendraient le mal ; femme, enfants, serviteurs, parents, favoris, en Russie tout doit suivre le tourbillon impérial en souriant jusqu'à la mort.

Tout doit s'efforcer d'obéir à la pensée du souverain ; cette pensée unique fait la destinée de tous ; plus une personne est placée près de ce soleil des esprits, et plus elle est esclave de la gloire attachée à son rang ; l'impératrice en meurt.

Voilà ce que chacun sait ici et ce que personne ne dit, car, règle générale, personne ne profère jamais un mot qui pourrait intéresser vivement quelqu'un ; ni l'homme qui parle, ni l'homme à qui l'on parle ne doivent avouer que le sujet de leur entretien mérite une attention soutenue ou réveille une passion vive. Toutes les ressources du langage sont épuisées à rayer du discours l'idée et le sentiment, sans toutefois avoir l'air de les dissimuler, ce qui serait gauche. La gêne profonde qui résulte de ce travail prodigieux, prodigieux surtout par l'art avec lequel il est caché, empoisonne la vie des Russes. Un tel tourment sert d'expiation à des hommes qui se dépouillent volontairement des deux plus grands dons de Dieu : l'âme et la parole qui la communique ; autrement dit, le sentiment et la liberté.

Plus je vois la Russie, plus j'approuve l'empereur lorsqu'il défend aux Russes de voyager, et rend l'accès de son pays difficile aux étrangers. Le régime politique de la Russie ne résisterait pas à vingt ans à la libre communication avec l'occident de l'Europe. N'écoutez pas les forfanteries des Russes ; ils prennent le faste pour l'élégance, le

luxe pour la politesse, la police et la peur pour les fondements de la société. A leur sens, être discipliné c'est être civilisé; ils oublient qu'il y a des sauvages de mœurs très-douces et des soldats fort cruels; malgré toutes leurs prétentions aux bonnes manières, malgré leur instruction superficielle et leur profonde corruption précoce, malgré leur facilité à deviner et à comprendre le positif de la vie, les Russes ne sont pas encore civilisés. Ce sont des Tartares enrégimentés, rien de plus.

Ceci ne veut pas dire qu'on doive les mépriser; plus ils ont conservé de rudesse dans l'âme sous les formes adoucies du langage social, et plus je les trouve redoutables. En fait de civilisation, ils se sont jusqu'à présent contentés de l'apparence; mais si jamais ils peuvent se venger de leur infériorité réelle, ils nous feront cruellement expier nos avantages.

Ce matin, après m'être habillé à la hâte pour me rendre à la chapelle impériale, seul dans ma voiture, je suivais, à travers les places et les rues qui conduisent au palais, la voiture de l'ambassadeur de France, et j'examinais avec curiosité tout ce qui se trouvait sur mon passage. J'ai remarqué les abords du palais et les troupes qui ne me parurent pas assez magnifiques pour leur réputation; cependant les chevaux sont superbes; la place immense qui sépare la demeure du souverain du reste de la ville était traversée en sens divers par les voitures de la cour, par des hommes en livrée et par des soldats en uniformes de toutes couleurs. Les cosaques sont les plus remarquables. Malgré l'affluence il n'y avait pas foule tant l'espace est vaste.

Dans les États nouveaux il y a du vide partout, surtout quand leur gouvernement est absolu; l'absence de liberté crée la solitude et répand la tristesse. Il n'y a de peuplés que les pays libres.

Il m'a paru que les équipages des personnes de la cour avaient bon air sans être véritablement soignés ni élégants. Les voitures, mal peintes, encore plus mal vernies, sont d'une forme peu légère et attelées de quatre chevaux; les traits de ces attelages sont démesurément longs.

Un cocher conduit les chevaux du timon; un petit postillon, vêtu en robe persane longue comme l'*armiak*[1] du cocher, est planté tout

[1] Longue robe.

au bout de l'attelage, sur ou plutôt dans une selle creuse, épaisse, rembourrée et relevée par devant et par derrière comme un oreiller; cet enfant nommé, je crois, d'après l'allemand, le *vorreiter*, et en russe le *faleiter*, est toujours juché, remarquez bien ceci, sur le cheval de droite de la volée; c'est le contraire de l'usage suivi dans tous les autres pays, où le postillon monte à gauche afin d'avoir la main droite libre pour diriger le cheval de trait; cette manière d'atteler m'a frappé par sa singularité: la vivacité, le nerf des chevaux russes, qui tous ont de la race, si tous n'ont de la beauté; la dextérité des cochers, la richesse des habits, tout l'ensemble du spectacle annonce des splendeurs que nous ne connaissons plus, c'est encore une puissance que la cour de Russie; la cour de tous les autres pays, même la plus brillante, n'est plus qu'un spectacle.

J'étais préoccupé de cette différence et d'une foule de réflexions que me suggérait la nouveauté des objets en présence desquels je me trouvais, lorsque ma voiture s'arrête sous un péristyle grandiose, où l'on descend à couvert au milieu des mille bruits divers d'une foule dorée, toute composée de courtisans très-raffinés dans leur air. Ceux-ci étaient accompagnés de leurs vassaux très-sauvages en apparence comme en réalité; le costume des valets est presque aussi éclatant que celui des maîtres. Les Russes ont un grand goût pour ce qui reluit, et c'est surtout dans les solennités de cour que leur luxe en ce genre se déploie.

En descendant de voiture, à la hâte pour ne pas me séparer des personnes qui s'étaient chargées de moi, je m'aperçus à peine d'un coup assez violent que je me donnai à la jambe contre le marchepied, où l'éperon de ma botte fut au moment de s'accrocher; mais figurez-vous mon angoisse lorsqu'un instant après cet accident, en posant le pied sur la première marche du superbe escalier du palais d'hiver, je vis que je venais de perdre un de mes éperons, et, ce qui était bien pis, que l'éperon en se détachant avait emporté avec lui le talon de la botte dans lequel il était fixé! J'étais donc à moitié déchaussé d'un pied. Près de paraître pour la première fois devant un homme qu'on dit aussi minutieux qu'il est supérieur et puissant, cet accident me parut un vrai malheur. Les Russes sont moqueurs, et l'idée de leur prêter à rire dès mon début m'était singulièrement désagréable. Que faire? retourner sous le péristyle pour y chercher le débris de ma chaussure; à quoi bon? des voitures avaient déjà passé

sur ce fragment de botte. Retrouver le talon perdu, ce serait un miracle impossible à espérer ; d'ailleurs, qu'en ferais-je? le porterais-je à la main pour entrer dans le palais? Que résoudre? Fallait-il quitter l'ambassadeur de France et m'en retourner chez moi? mais dans un pareil moment c'eût été déjà faire scène; d'un autre côté, me montrer dans l'état où j'étais, c'était me perdre dans l'esprit du maître et de ses courtisans, et je n'ai nulle philosophie contre un ridicule auquel je suis venu m'exposer volontairement. En ce genre, c'est bien assez de supporter l'inévitable... Les désagréments qu'on s'attire à plaisir à mille lieues de chez soi me paraissent insupportables. Il est si facile de ne pas aller, que lorsqu'on va gauchement on est impardonnable.

J'aspirais en rougissant à me cacher dans la foule, mais, je vous le répète, il n'y a jamais foule en Russie, surtout sur un escalier comme celui du nouveau palais d'hiver, qui ressemble à quelque décoration de l'opéra de *Gustave*. Ce palais est, je crois, la plus grande et la plus magnifique habitation de souverain qu'il y ait au monde. Je sentis ma timidité naturelle s'accroître par la confusion où me jetait un accident risible, mais tout à coup je me fis un courage de ma peur elle-même, et je me mis à boiter le plus légèrement que je pus à travers des salles immenses et des galeries pompeuses dont je maudissais l'éclat et la longueur, puisque cette pompe sans désordre m'ôtait tout espoir d'échapper aux regards investigateurs des courtisans. Les Russes sont froids, fins, moqueurs, spirituels et naturellement peu sensibles comme tous les ambitieux. Ils sont, de plus, défiants envers les étrangers dont ils redoutent les jugements, parce qu'ils nous croient peu bienveillants pour eux; ceci les rend d'avance hostiles, dénigrants et secrètement caustiques, quoiqu'en apparence ils soient hospitaliers et polis.

J'arrivai enfin, non sans effort, au fond de la chapelle impériale; là, j'ai tout oublié, même moi et mon sot embarras; d'ailleurs dans ce lieu la foule était épaisse et personne n'y pouvait voir ce qui manquait à ma chaussure. La nouveauté du spectacle qui m'attendait m'a rendu mon sang-froid et mon empire sur moi-même. Je rougissais du trouble auquel venait de m'exposer ma vanité de courtisan déconcerté; simple voyageur, je rentrais dans mon rôle et je retrouvais l'impassibilité de l'observateur philosophe.

Encore un mot sur mon costume : il avait été l'objet d'une consul-

tation grave; quelques-uns des jeunes gens attachés à la légation française m'avaient conseillé l'habit de garde national ; je craignais que cet uniforme ne déplût à l'empereur : je me décidai pour celui d'officier d'état-major, avec les épaulettes de lieutenant-cononel, qui sont celles de mon grade.

On m'avait averti que cet habit paraîtrait nouveau, et qu'il deviendrait, de la part des princes de la famille impériale et de l'empereur lui-même, le sujet d'une foule de questions qui pourraient m'embarrasser. Jusqu'à présent personne n'a encore eu le temps de s'occuper d'une si petite affaire.

Les cérémonies du mariage grec sont longues et majestueuses : tout est symbolique dans l'église d'Orient. Il m'a semblé que les splendeurs de la religion rehaussaient le lustre des solennités de la cour.

Les murs, les plafonds de la chapelle, les habillements des prêtres et de leurs acolytes, tout étincelait d'or et de pierreries : il y avait là des richesses à étonner l'imagination la moins poétique. Ce spectacle vaut les descriptions les plus fantastiques des Mille et une Nuits ; c'est de la poésie comme Lalla Rhook, comme la lampe merveilleuse : c'est de cette poésie orientale où la sensation domine le sentiment et la pensée.

La chapelle impériale n'est pas d'une grande dimension ; elle était remplie par les représentants de tous les souverains de l'Europe et presque de l'Asie ; par quelques étrangers tels que moi, admis à entrer à la suite du corps diplomatique, par les femmes des ambassadeurs, enfin par les grandes charges de la cour ; une balustrade nous séparait de l'enceinte circulaire où s'élève l'autel. Cet autel est semblable à une table carrée assez basse. On remarquait dans le chœur, les places réservées à la famille impériale. Au moment de notre arrivée elles étaient vides.

J'ai vu peu de choses à comparer pour la magnificence et la solennité à l'entrée de l'empereur dans cette chapelle étincelante de dorures. Il a paru, s'avançant avec l'impératrice et suivi de toute la cour : aussitôt mes regards et ceux des assistants se sont fixés sur lui ; nous avons ensuite admiré sa famille, les deux jeunes époux brillaient entre tous. Un mariage d'inclination sous des habits brodés et dans des lieux si pompeux, c'est une rareté qui mettait le comble à l'intérêt de la scène. Voilà ce que tout le monde disait autour de moi ;

mais moi je ne crois pas à cette merveille et je ne puis m'empêcher de voir une intention politique dans tout ce qu'on fait et dit ici. L'empereur s'y trompe peut-être lui-même ; il croit faire acte de tendresse paternelle, tandis qu'au fond de sa pensée l'espoir de quelque avantage à venir a décidé son choix. Il en est de l'ambition comme de l'avarice : les avares calculent toujours, même lorsqu'ils croient céder à des sentiments désintéressés.

Quoique la cour fût nombreuse et que la chapelle soit petite, il n'y avait point de confusion. J'étais debout au milieu du corps diplomatique, près de la balustrade qui nous séparait du sanctuaire. Nous n'étions point assez pressés pour ne pas pouvoir distinguer les traits et les mouvements de chacun des personnages que le devoir ou la curiosité réunissaient là. Le silence du respect n'était troublé par aucun désordre. Un soleil éclatant illuminait l'intérieur de la chapelle, où la température s'élevait, m'a-t-on dit, à trente degrés. On voyait à la suite de l'empereur, en longue robe dorée, et en bonnet pointu également orné de broderies d'or un kan tatare, moitié tributaire, moitié indépendant de la Russie. Ce petit souverain esclave a pensé, d'après la position équivoque que lui fait la politique conquérante de ses protecteurs, qu'il serait à propos de venir prier l'empereur de toutes les Russies d'admettre *parmi ses pages* un fils de douze ans qu'il amène à Pétersbourg, afin d'assurer à cet enfant un sort convenable. Cette puissance déchue, qui servait de relief à la puissance triomphante, m'a rappelé les pompes de Rome.

Les premières dames de la cour de Russie et les femmes des ambassadeurs de toutes les cours, parmi lesquelles j'ai reconnu mademoiselle Sontag, aujourd'hui comtesse de Rossi, garnissaient le tour de la chapelle ; dans le fond, terminé en une rotonde éclatante de peinture, était rangée toute la famille impériale. La dorure des lambris, embrasée par les rayons d'un soleil ardent, formait une espèce d'auréole sur la tête des souverains et de leurs enfants. La parure et les diamants des femmes brillaient d'un éclat magique au milieu de tous les trésors de l'Asie, étalés sur les murs du sanctuaire où la magnificence impériale semblait défier la majesté du Dieu qu'elle honorait sans s'oublier elle-même. Tout cela est beau, c'est surtout étonnant pour nous, si nous nous rappelons le temps encore peu éloigné où le mariage de la fille d'un czar aurait été à peu près ignoré en Europe, et où Pierre I[er] publiait qu'il avait le droit de laisser sa

couronne à qui bon lui semblerait. Que de progrès en peu de temps!

Quand on réfléchit aux conquêtes diplomatiques et autres de cette puissance naguère encore comptée pour peu dans les affaires du monde civilisé, on se demande si ce qu'on voit est un rêve. L'empereur lui-même ne me semblait pas très-accoutumé à ce qui se passait devant lui, car à chaque instant il quittait son prie-Dieu et faisait quelques pas de côté et d'autre pour venir redresser les fautes d'étiquette de ses enfants ou de son clergé. Ceci m'a prouvé qu'en Russie la cour même est en progrès. Son gendre n'était pas à la place convenable, il le faisait reculer ou avancer de deux pieds; la grande-duchesse, les prêtres eux-mêmes, les grandes charges, tout semblait soumis à sa direction minutieuse quoique suprême; j'aurais trouvé plus digne de laisser aller les choses comme elles pouvaient, et j'aurais voulu qu'une fois dans la chapelle il ne pensât plus qu'à Dieu, laissant chaque homme s'acquitter de ses fonctions, sans rectifier scrupuleusement la moindre faute de discipline religieuse ou de cérémonial de cour. Mais dans ce singulier pays l'absence de liberté se révèle partout; on la retrouve même au pied des autels. Ici l'esprit de Pierre le Grand domine tous les esprits.

Il y a pendant la messe du mariage grec un moment où les deux époux boivent ensemble dans la même coupe. Plus tard, accompagnés du prêtre officiant, ils font trois fois le tour de l'autel en se tenant par la main pour signifier l'union conjugale et pour marquer la fidélité avec laquelle ils doivent marcher toujours du même pas dans la vie. Tous ces actes sont d'autant plus imposants qu'ils rappellent des usages de la primitive église.

Ces cérémonies accomplies, une couronne fut tenue pendant fort longtemps au-dessus de la tête de chacun des deux mariés. La couronne de la grande-duchesse, par son frère le grand-duc héritier, dont l'empereur lui-même, quittant son prie-Dieu une fois de plus, eut soin de rectifier la pose avec un mélange de bonhomie et de minutie que j'avais peine à m'expliquer, la couronne du duc de Leuchtenberg était tenue par le comte de Pahlen, ambassadeur de Russie à Paris, et fils de l'ami trop fameux et trop zélé d'Alexandre. Ce souvenir, banni de tous les discours et peut-être de toutes les pensées des Russes d'aujourd'hui, n'a cessé de me préoccuper pendant que le comte de Pahlen, avec la noble simplicité qui lui est

naturelle, s'acquittait d'une charge enviée sans doute de tout ce qui aspire aux faveurs de cour. Il était censé appeler, par la fonction qu'il remplissait dans cette cérémonie sainte, la protection du ciel sur la tête du mari de la petite-fille de Paul Ier. Ce rapprochement était bien étrange; mais, je le répète, personne, je crois, n'y pensait, tant la politique en ce pays a d'effet rétroactif.

La flatterie défait et refait jusqu'au passé au profit de l'intérêt du jour. Il paraît qu'ici le tact n'est nécessaire qu'à ceux qui n'ont pas le pouvoir. Si la mémoire du fait qui m'occupait eût été présente à l'esprit de l'empereur, il eût chargé quelque autre personne de tenir la couronne sur la tête de son gendre. Mais dans un pays où l'on n'écrit ni ne parle, rien n'est si loin de l'événement du jour que l'histoire de la veille; aussi le pouvoir a-t-il des inadvertances, des naïvetés qui prouvent qu'il s'endort dans une sécurité quelquefois trompeuse. La politique russe n'est entravée dans sa marche ni par les opinions ni même par les actions; la faveur du maître est tout; tant qu'elle dure, elle tient lieu de mérite, de vertu et, qui plus est, d'innocence à l'homme sur lequel elle se répand, de même qu'en se retirant elle le prive de tout. Chacun admirait avec une sorte d'anxiété l'immobilité des bras qui soutenaient les deux couronnes. Cette scène dura longtemps et elle dut être bien fatigante pour les acteurs.

La jeune mariée est pleine de grâce, de pureté; elle est blonde, elle a les yeux bleus; son teint délicat et fin brille de tout l'éclat de la première jeunesse; l'expression de son visage est la candeur spirituelle. Cette princesse et sa sœur, la grande-duchesse Olga, m'ont paru les deux plus belles personnes de la cour : heureux accord des avantages du rang et des dons de la nature.

Quand l'évêque officiant présenta les mariés à leurs augustes parents, ceux-ci les embrassèrent avec une cordialité touchante. L'instant d'après l'impératrice se jeta dans les bras de son mari : effusion de tendresse qui aurait pu être mieux placée dans une chambre que dans une chapelle; mais en Russie les souverains sont chez eux partout, même dans la maison de Dieu. D'ailleurs l'attendrissement de l'impératrice semblait tout à fait involontaire, la manifestation n'en pouvait donc avoir rien de choquant. Malheur à ceux qui trouveraient ridicule l'émotion produite par un sentiment vrai! Une telle explosion de sensibilité est communicative. La cordialité allemande ne se

perd jamais ; il faut avoir de l'âme pour conserver sur le trône la faculté de l'abandon.

Avant la bénédiction, deux pigeons gris avaient été lâchés, selon l'usage, dans la chapelle : au bout d'un moment ils se sont posés sur une corniche dorée qui faisait saillie tout juste au-dessus de la tête des deux époux, et là ils n'ont fait que se becqueter pendant toute la messe.

Les pigeons sont bien heureux en Russie : on les révère comme le symbole sacré du Saint-Esprit, et il est défendu de les tuer; heureusement que le goût de leur chair déplaît aux Russes.

Le duc de Leuchtenberg est un jeune homme grand, fort et bien fait; les traits de son visage n'ont rien de distingué, ses yeux sont beaux, mais il a la bouche saillante et de forme peu régulière; sa taille est belle sans noblesse, l'uniforme lui sied et supplée à l'élégance qui manque à sa personne; c'est plutôt un sous-lieutenant bien découplé qu'un prince. Pas un seul parent de son côté n'était venu à Pétersbourg pour assister à la cérémonie.

Pendant la messe il paraissait singulièrement impatient de se trouver seul avec sa femme; et les yeux de l'assemblée entière se dirigèrent par un mouvement spontané vers le groupe des deux pigeons perchés au-dessus de l'autel.

Je n'ai ni le cynisme de Saint-Simon, ni son génie d'expression, ni la gaieté naïve des écrivains du bon vieux temps; dispensez-moi donc des détails, quelque divertissants qu'ils pussent vous paraître.

Dans le siècle de Louis XIV on avait une liberté de langage qui tenait à la certitude de n'être entendu que par des gens qui vivaient et parlaient tous de la même manière; il y avait une société et point de public. Aujourd'hui il y a un public, et il n'y a point de société. Chez nos pères chaque conteur dans son cercle pouvait être vrai sans conséquence; aujourd'hui que toutes les classes sont mêlées, on manque de beinveillance et dès lors de sécurité. La franchise d'expression paraîtrait de mauvais ton à des personnes qui n'ont pas toutes appris le français dans le même vocabulaire. Quelque chose de la susceptibilité bourgeoise a passé dans le langage de la meilleure compagnie de France; plus le nombre des esprits auxquels on s'adresse grandit et plus on doit prendre un air grave en parlant; une nation veut être respectée plus qu'une société intime quelque élégante qu'on la suppose.

En fait de décence de langage, une foule est plus exigeante qu'une cour : plus la hardiesse aurait de témoins et plus elle deviendrait inconvenante. Tels sont mes motifs pour me dispenser de vous dire ce qui a fait sourire plus d'un grave personnage et peut-être plus d'une vertueuse dame, ce matin, dans la chapelle impériale. Mais je ne pouvais passer tout à fait sous silence un incident qui contrastait d'une manière par trop singulière avec la majesté de la scène et le sérieux obligé des spectateurs.

Il vient un moment, pendant la longue cérémonie du mariage grec, où tout le monde doit tomber à genoux. L'empereur, avant de se prosterner comme les autres, jeta d'abord sur l'assemblée un regard de surveillance peu gracieux. Il me parut qu'il voulait s'assurer que personne ne restait debout : précaution superflue, car, bien qu'il y eût parmi les étrangers des catholiques et des protestants, il n'était venu sans doute à la pensée de pas un d'entre eux de ne pas se conformer extérieurement à tous les rites de l'église grecque [1].

La possibilité d'un doute à cet égard justifie ce que je vous ai dit

[1] La crainte de l'empereur est en quelque sorte expliquée par le récit qu'on va lire, et qui m'a été envoyé de Rome au mois de janvier 1843 par une des personnes les plus véridiques que je connaisse. « Le dernier jour de décembre, je fus à l'église del Gesù, qui avait été décorée de superbes tapisseries. Une enceinte avait été formée devant le magnifique autel de saint Ignace, qui était resplendissant de lumières. Les orgues jouaient des symphonies très-harmonieuses ; l'église était remplie de ce que Rome possède de plus distingué ; deux fauteuils avaient été placés à gauche de l'autel. On vit bientôt arriver la grande-duchesse Marie, fille de l'empereur de Russie, et son mari le duc de Leuchtenberg, accompagnés des principaux personnages de leur suite et des gardes suisses qui les escortent ; ils prirent place sur les fauteuils réservés pour eux, sans se mettre à genoux sur les prie-Dieu qui étaient devant eux, et sans faire attention au saint sacrement qui était exposé. Les dames d'honneur s'assirent derrière le prince et la princesse, ce qui obligeait ceux-ci à renverser la tête de côté pour faire la conversation comme s'ils eussent été dans un salon. Deux chambellans étaient restés debout, comme c'est l'usage, auprès des grands. Un sacristain crut que c'était parce qu'ils n'avaient pas de siéges ; il s'empressa de leur en porter, ce qui excita le rire du prince, de la princesse et de leur entourage d'une manière tout à fait inconvenante. A mesure que les cardinaux arrivaient, ils prenaient leur place ; le pape est arrivé ensuite, et est allé s'agenouiller sur un prie-Dieu où il est resté tout le temps de la cérémonie. Le *Te Deum* fut chanté en action de grâces pour les faveurs obtenues dans le courant de l'année qui vient de s'écouler ; un cardinal donna la bénédiction. Sa sainteté était toujours prosternée ; le prince de Leuchtenberg s'était mis à genoux, mais la princesse était restée assise. »



plus haut, et m'autorise à vous répéter que la sévérité inquiète est devenue l'expression habituelle de la physionomie de l'empereur.

Aujourd'hui que la révolte est, pour ainsi dire, dans l'air, l'autocratie elle-même redouterait-elle quelque atteinte à sa puissance? Cette crainte fait un contraste désagréable et même effrayant avec l'idée qu'elle conserve de ses droits. Le pouvoir absolu devient par trop redoutable quand il a peur.

En voyant le tremblement nerveux, la faiblesse et la maigreur de l'impératrice, de cette femme si gracieuse, je me rappelais ce qu'elle avait dû souffrir pendant la révolte de l'avénement au trône, et je me dis tout bas : « L'héroïsme se paye !... » C'est de la force, mais une force qui épuise la vie.

Je vous ai dit que tout le monde était tombé à genoux, et l'empereur après tout le monde : les époux sont mariés; la famille impériale, la foule se relève; à ce moment les prêtres et le chœur entonnent le *Te Deum*, tandis qu'au dehors des décharges d'artillerie annoncent à la ville la consécration du mariage. L'effet de cette musique céleste accompagnée par des coups de canon, par le tintement des cloches et par les acclamations lointaines du peuple, est inexprimable. Tout instrument de musique est banni de l'église grecque, et les seules voix d'hommes y célèbrent les louanges du Seigneur. Cette sévérité du rit oriental est favorable à l'art, à qui elle conserve toute sa simplicité, et elle produit des effets de chant vraiment célestes. Je croyais entendre au loin le battement des cœurs de soixante millions de sujets; orchestre vivant qui suivait, sans le couvrir, le chant de triomphe des prêtres. J'étais ému : la musique peut faire tout oublier pour un moment, même le despotisme.

Je ne puis comparer ces chœurs sans accompagnement qu'aux *Miserere* de la semaine sainte dans la chapelle Sixtine à Rome, excepté que la chapelle du pape n'est plus que l'ombre de ce qu'elle était jadis. C'est une ruine de plus dans les ruines de Rome.

Au milieu du siècle dernier, à l'époque où l'école italienne brillait de tout son éclat, les vieux chants grecs furent refondus, sans être gâtés, par des compositeurs venus de Rome à Pétersbourg; ces étrangers produisirent un chef-d'œuvre, parce que tout leur esprit et toute leur science furent appliqués à respecter l'œuvre de l'antiquité. Leur travail est devenu une composition classique et l'exécution est digne de la conception : les voix de soprano ou d'enfants de

chœur, car nulle femme ne fait partie de la musique de la chapelle impériale, chantent avec une justesse parfaite : les basses-tailles sont fortes, graves et pures. Je ne me souviens pas d'en avoir entendu d'aussi belles ni d'aussi basses.

Pour un amateur de l'art, la musique de la chapelle impériale vaut seule le voyage de Pétersbourg; les *piano*, les *forte*, les nuances les plus fines de l'expression sont observées avec un profond sentiment, avec un art merveilleux et un ensemble admirable : le peuple russe est musical; on n'en peut douter quand on a entendu ses chants d'église. J'écoutais sans oser respirer et j'appelais de tous mes vœux notre savant ami Meyerbeer pour m'expliquer des beautés que je sentais profondément sans les comprendre; il les aurait comprises en s'en inspirant, car sa manière d'admirer les modèles, c'est de les égaler.

Pendant ce *Te Deum*, au moment où deux chœurs se répondent, le tabernacle s'ouvre et l'on voit les prêtres coiffés de leurs tiares étincelantes de pierreries, vêtus de leurs robes d'or, sur lesquelles se détachent majestueusement leurs barbes d'argent : il y en a qui tombent jusqu'à la ceinture; les assistants sont aussi brillants que les officiants. Cette cour est magnifique et le costume militaire y reluit de tout son éclat. Je voyais avec admiration le monde apporter à Dieu l'hommage de toutes ses pompes, de toutes ses richesses. La musique sacrée était écoutée, par un auditoire profane, avec un silence, un recueillement qui rendraient beaux des chants moins sublimes. Dieu est là, et sa présence sanctifie même la cour; le monde n'est plus que l'accessoire, la pensée dominante est le ciel.

L'archevêque officiant ne déparait pas la majesté de cette scène. S'il n'est pas beau, il est vieux; sa petite figure est celle d'une belette souffrante, mais sa tête est blanchie par l'âge; il a l'air fatigué, malade; un prêtre vieux et faible ne peut être ignoble. A la fin de la cérémonie, l'empereur est venu s'incliner devant lui et lui baiser la main avec respect. Jamais l'autocrate ne manque une occasion de donner l'exemple de la soumission, quand cet exemple peut lui profiter. J'admirais ce pauvre archevêque qui paraissait mourant au milieu de sa gloire, cet empereur à la taille majestueuse, au visage noble, qui s'abaissait devant le pouvoir religieux : et plus loin, les deux jeunes époux, la famille, la foule, enfin toute la cour qui remplissait et animait la chapelle : il y avait là le sujet d'un tableau.

Avant la cérémonie, je crus que l'archevêque allait tomber en défaillance; la cour l'avait fait attendre longtemps au mépris du mot de Louis XVIII : « L'exactitude est la politesse des rois. »

Malgré l'expression rusée de sa physionomie, ce vieillard m'inspirait de la pitié à défaut de respect : il était si débile, il soutenait la fatigue avec tant de patience que je le plaignais. Qu'importe que cette patience fût puisée dans la piété ou dans l'ambition ? elle était cruellement éprouvée.

Quant à la figure du jeune duc de Leuchtenberg j'avais beau faire effort pour m'habituer à elle, elle ne me plaisait pas plus à la fin de la cérémonie qu'au commencement. Ce jeune homme a une belle tournure militaire, voilà tout : il me prouve ce que je savais : c'est que de nos jours les princes sont moins rares que les gentilshommes. Le jeune duc m'eût paru mieux placé dans la garde de l'empereur que dans sa famille. Nulle émotion ne s'est manifestée sur sa physionomie à aucun moment de ces cérémonies qui pourtant m'ont paru touchantes, à moi spectateur indifférent. J'avais apporté là de la curiosité, j'y ai senti du recueillement, et le gendre de l'empereur, le héros de la scène, avait l'air étranger à ce qui se passait autour de lui. Il n'a point de physionomie. Il paraissait embarrassé de sa personne plus qu'intéressé à ce qu'il faisait. On voit qu'il compte peu sur la bienveillance d'une cour où le calcul règne plus absolument que dans toute autre cour, et où sa fortune inattendue doit lui faire plus d'envieux que d'amis. Le respect ne s'improvise pas ; je hais toute position qui n'est pas simple et ne puis me défendre d'une sévérité quelquefois injuste pour l'homme qui accepte, par quelque motif que ce soit, une telle position. Ce jeune prince a cependant une légère ressemblance avec son père dont le visage était intelligent et gracieux; malgré l'uniforme russe, où tous les hommes sont gênés, tant on y est serré, il m'a paru que sa démarche était légère comme celle d'un Français : il ne se doutait guère, en passant devant moi, qu'il y avait là un homme qui portait sur sa poitrine un souvenir précieux pour tous deux, mais surtout pour le fils d'Eugène Beauharnais. C'est le talisman arabe que M. de Beauharnais, le père du vice-roi d'Italie et le grand-père du duc de Leuchtenberg, a donné à ma mère en passant devant la chambre qu'elle habitait aux Carmes, au moment où il partait pour l'échafaud.

La cérémonie religieuse terminée dans la chapelle grecque devait

être suivie d'une seconde bénédiction nuptiale par un prêtre catholique dans une des salles du palais, consacrée, pour aujourd'hui seulement, à ce pieux usage. Après ces deux mariages les époux et leur famille devaient se mettre à table; moi, n'ayant la permission d'assister ni au mariage catholique, ni au banquet, je suivis le gros de la cour et je sortis pour venir respirer un air moins étouffant en me félicitant du peu d'effet qu'avait produit ma botte emportée. Pourtant quelques personnes m'en ont parlé en riant, voilà tout. En bien comme en mal, rien de ce qui ne regarde que nous-mêmes n'est aussi important que nous le pensons.

Au lieu de me reposer je vous écris. Voilà comme je vis en voyage.

Au sortir du palais j'ai retrouvé ma voiture sans peine; je vous le répète : il n'y a de grande affluence nulle part en Russie; l'espace y est toujours trop vaste pour ce qu'on y fait. C'est l'avantage d'un pays où il n'y a pas de nation. La première fois qu'il y aura presse à Pétersbourg on s'y écrasera; dans une société arrangée comme l'est celle-ci, la foule ce serait la révolution.

Le vide qui règne ici partout fait paraître les monuments trop petits pour les lieux; ils se perdent dans l'immensité. La colonne d'Alexandre passe pour être plus haute que celle de la place Vendôme à cause des dimensions de son piédestal; le fût est d'un seul morceau de granit: et c'est le plus grand de tous ceux qui aient jamais été travaillés de main d'homme : eh bien! cette immense colonne élevée entre le palais d'hiver et le demi-cercle de bâtiments qui termine une des extrémités de la place fait à l'œil l'effet d'un pieu; et les maisons qui bordent cette place semblent si plates et si basses qu'elles ont l'air d'une palissade. Figurez-vous une enceinte où cent mille hommes manœuvreraient sans la remplir et sans qu'elle fût peuplée à l'œil : rien n'y peut paraître grand. Cette place ou plutôt ce Champ-de-Mars russe est fermée par le palais d'hiver dont les façades viennent d'être rebâties sur les plans de l'ancien palais de l'impératrice Élisabeth. Celui-ci du moins repose les yeux des roides et mesquines imitations de tant de monuments d'Athènes et de Rome : il est dans le goût de la régence, c'est du Louis XIV dégénéré, mais très-grand. Le côté de la place opposé au palais d'hiver est terminé en demi-cercle et clos par des bâtiments où l'on a établis plusieurs ministères : ces édifices sont pour la plupart construits dans le style

grec antique. Singulier goût!... des temples élevés à des commis! Le long de la même place se trouvent les bâtiments de l'Amirauté; ceux-ci sont pittoresques, leurs petites colonnes, leurs aiguilles dorées, leurs chapelles font un bon effet. Une allée d'arbres orne la place en cet endroit et la rend moins monotone. Vers l'une des extrémités de ce champ immense, du côté opposé à la colonne d'Alexandre, s'élève l'église de Saint-Isaac avec son péristyle colossal, et sa coupole d'airain encore à moitié cachée sous les échafaudages de l'architecte; plus loin on voit le palais du sénat et d'autres édifices toujours en forme de temples païens quoiqu'ils servent d'habitation au ministre de la guerre; puis dans un angle avancé que forme cette longue place, à son extrémité vers la Néva, on voit ou du moins on cherche à voir la statue de Pierre le Grand, supportée par son rocher de granit qui disparaît dans l'immensité comme un caillou sur la grève. La statue du héros a été rendue trop fameuse par l'orgueil charlatan de la femme qui la fit ériger; cette statue est bien au-dessous de sa réputation. Avec les édifices que je viens de vous nommer, il y aurait de quoi bâtir une ville entière, et pourtant ils ne meublent pas la grande place de Pétersbourg: c'est une plaine non de blé, mais de colonnes. Les Russes ont beau imiter avec plus ou moins de bonheur tout ce que l'art a produit de plus beau dans tous les temps et dans tous les pays, ils oublient que la nature est la plus forte. Ils ne la consultent jamais assez, et elle se venge en les écrasant. Les chefs-d'œuvre n'ont été produits que par des hommes qui écoutaient et sentaient la nature. La nature est la pensée de Dieu, l'art est le rapport de la pensée humaine avec la puissance qui a créé le monde et qui le perpétue. L'artiste répète à la terre ce qu'il entend dans le ciel : il n'est que le traducteur de Dieu; ceux qui font d'eux-mêmes produisent des monstres.

Chez les anciens, les architectes entassaient les monuments dans des lieux escarpés et resserrés où le pittoresque du site ajoutait à l'effet des œuvres de l'homme. Les Russes qui croient reproduire l'antiquité, et qui ne font que l'imiter maladroitement, dispersent au contraire leurs bâtisses soi-disant grecques et romaines dans des champs sans limites, où l'œil les aperçoit à peine. L'architecture propre à un tel pays, ce n'était pas la colonnade du Parthénon, la coupole du Panthéon, c'était la tour de Pékin. C'est à l'homme de bâtir des montagnes dans une contrée à laquelle la nature a refusé tout mouvement

de terrain : avec leur passion pour le style païen, les Russes construisent à rez de terre des frontons et des colonnades, sans penser que sur un sol plat et nu, on a peine à distinguer des édifices si peu élevés. Aussi est-ce toujours des steppes de l'Asie qu'on se souvient dans ces cités où l'on a prétendu reproduire le forum romain [1]. Ils auront beau faire, la Moscovie tiendra toujours de l'Asie plus que de l'Europe. Le génie de l'Orient plane sur la Russie, qui abdique quand elle marche à la suite de l'Occident.

Le demi-cercle d'édifices qui correspond au palais impérial produit, du côté de la place, l'effet d'un amphithéâtre antique manqué ; il faut le regarder de loin ; on n'y voit de près qu'une décoration recrépie tous les ans pour réparer les ravages de l'hiver. Les anciens bâtissaient avec des matériaux indestructibles sous un ciel conservateur ; ici avec un climat qui détruit tout, on élève des palais de bois, des maisons de planches et des temples de plâtre ; aussi les ouvriers russes passent-ils leur vie à rebâtir pendant l'été ce que l'hiver a démoli ; rien ne résiste à l'influence de ce climat ; les édifices, même ceux qui paraissent les plus anciens, sont refaits d'hier ; la pierre dure ici autant que le mortier et la chaux durent ailleurs. Le fût de la colonne d'Alexandre, ce prodigieux morceau de granit, est déjà lézardé par le froid ; à Pétersbourg il faut employer le bronze pour soutenir le granit, et, malgré tant d'avertissements, on ne se lasse pas d'imiter dans cette ville les monuments des pays méridionaux. On peuple les solitudes du pôle de statues, de bas-reliefs soi-disant historiques, sans penser que dans ce pays les monuments vont encore moins loin que le souvenir. Les Russes font toutes sortes de choses ; mais on dirait qu'avant même de les avoir terminées, ils se disent : Quand quitterons-nous tout cela ? Pétersbourg est comme l'échafaudage d'un édifice ; l'échafaudage tombera quand le monument sera parfait. Ce chef-d'œuvre, non d'architecture, mais de politique, c'est la nouvelle Byzance, qui, dans la secrète et profonde pensée des Russes, est la future capitale de la Russie et du monde.

En face du palais, une immense arcade perce le demi-cercle de bâtiments imités de l'antique ; elle sert d'issue à la place, et conduit à la rue *Morskoë* ; au-dessus de cette voûte énorme s'élève pompeusement

[1] Ce reproche ne s'adresse qu'aux monuments construits depuis Pierre Ier ; les Russes du moyen âge, quand ils bâtissaient le Kremlin, avaient bien su trouver l'architecture qui convenait à leur pays et à leur génie.



un char à six chevaux de front, en bronze, conduits par je ne sais quelle figure allégorique ou historique. Je ne crois pas qu'on puisse voir ailleurs rien d'aussi mauvais goût que cette colossale porte cochère ouverte sous une maison, et toute flanquée d'habitations dont le voisinage bourgeois ne l'empêche pas d'être traitée d'arc de triomphe, grâce aux prétentions monumentales des architectes russes. J'irai bien à regret regarder de près ces chevaux dorés, et la statue et le char; mais fussent-ils d'un beau travail, ce dont je doute, ils sont si mal placés que je ne les admirerais pas. Dans les monuments, c'est d'abord l'harmonie de l'ensemble qui engage le curieux à examiner les détails; sans la beauté de la conception, qu'importe la finesse de l'exécution! d'ailleurs l'une et l'autre manquent également aux productions de l'art russe. Jusqu'à présent cet art n'est que de la patience; il consiste à imiter tant bien que mal, pour le transporter chez soi sans choix ni goût, ce qui a été inventé ailleurs. Quand on veut reproduire l'architecture antique, on ne devrait se permettre que la copie et encore dans des sites analogues. Tout cela est mesquin, quoique colossal; car en architecture ce n'est pas la dimension des murailles qui fait la grandeur, c'est la sévérité du style. Je ne puis assez m'étonner de la passion qu'on a ici pour les constructions aériennes. Sous un climat si rigoureux, qu'a-t-on à faire des portiques, des arcades, des colonnades, des péristyles d'Athènes et de Rome?

La sculpture en plein air me fait ici l'effet des plantes exotiques qu'il faudrait rentrer tous les automnes; rien ne convient moins que ce faux luxe aux habitudes ni au génie de ce peuple, ni à son sol, ni à son climat. Dans un pays où il y a quelquefois 80 degrés de différence entre la température de l'hiver et celle de l'été, on devrait renoncer à l'architecture des beaux climats. Mais les Russes ont pris l'habitude de traiter la nature même en esclave, et de compter le temps pour rien. Imitateurs obstinés, ils prennent leur vanité pour du génie, et se croient appelés à reproduire chez eux, tout à la fois et sur une plus grande échelle, les monuments du monde entier. Cette ville avec ses quais de granit est une merveille, mais le palais de glace où l'impératrice Catherine a donné une fête était une merveille aussi; il a duré ce que durent les flocons de neige, ces roses de Sibérie.

Ce que j'ai vu jusqu'à présent dans les créations des souverains de la Russie, ce n'est pas l'amour de l'art, c'est l'amour-propre de l'homme.

Entre autres fanfaronnades j'entends dire à beaucoup de Russes que leur climat s'adoucit. Dieu serait-il complice de l'ambition de ce peuple avide? Voudrait-il lui livrer jusqu'au ciel, jusqu'à l'air du midi? Verrons-nous Athènes en Laponie, Rome à Moscou, et les richesses de la Tamise dans le golfe de Finlande? L'histoire des peuples se réduit-elle à une question de latitude et de longitude? Le monde assistera-t-il toujours aux mêmes scènes jouées sur d'autres théâtres?

Tandis que ma voiture, au sortir du palais, traversait rapidement le carré long formé par l'immense place que je viens de vous décrire, un vent violent soulevait des flots de poussière; je n'apercevais plus qu'à travers un voile mouvant les équipages qui sillonnaient rapidement dans tous les sens le rude pavé de la ville. La poussière de l'été est un des fléaux de Pétersbourg; c'est au point qu'elle me fait désirer la neige de l'hiver. Je n'ai eu que le temps de rentrer chez moi avant que l'orage éclatât; il vient d'épouvanter par des pronostics plus ou moins significatifs tous les superstitieux de la ville; les ténèbres en plein jour, une température étouffante, les coups de foudre qui redoublent et n'amènent point d'eau, un vent à emporter les maisons, une tempête sèche : tel est le spectacle que le ciel nous a donné pendant le banquet nuptial. Les Russes se rassurent en disant que l'orage a duré peu, et que l'air est déjà plus pur qu'il n'était avant cette crise. Je raconte ce que je vois sans y prendre part; je n'apporte ici d'autre intérêt que celui d'un curieux attentif, mais étranger par le cœur à ce qui se passe sous ses yeux. Il y a entre la France et la Russie une muraille de la Chine : la langue et le caractère slave. En dépit des prétentions inspirées aux Russes par Pierre le Grand, la Sibérie commence à la Vistule.

Hier au soir, à sept heures, je suis retourné au palais avec plusieurs autres étrangers. Nous devions être présentés à l'empereur et à l'impératrice.

On voit que l'empereur ne peut oublier un seul instant ce qu'il est, ni la constante attention qu'il excite; il *pose* incessamment : d'où il résulte qu'il n'est jamais naturel, même lorsqu'il est sincère; son visage a trois expressions dont pas une n'est la bonté toute simple. La plus habituelle me paraît toujours la sévérité. Une autre expression, quoique plus rare, convient peut-être mieux encore à cette belle figure, c'est la solennité; une troisième, c'est la politesse, et dans celle-ci se glissent quelques nuances de grâce qui tempèrent le froid

étonnement causé d'abord par les deux autres. Mais malgré cette grâce, quelque chose nuit à l'influence morale de l'homme, c'est que chacune de ces physionomies qui se succèdent arbitrairement sur la figure est prise ou quittée complétement, et sans qu'aucune trace de celle qui disparaît reste pour modifier l'expression nouvelle. C'est un changement de décoration à vue et que nulle transition ne prépare; on dirait d'un masque qu'on met et qu'on dépose à volonté. N'allez pas vous méprendre au sens que je donne ici à ce mot de masque; je l'emploie selon l'étymologie. En grec, *hypocrite* voulait dire acteur; l'hypocrite était un homme qui se masquait pour jouer la comédie. Je veux donc dire que l'empereur est toujours dans son rôle, et qu'il le remplit en grand acteur.

Hypocrite ou comédien sont des mots malsonnants, surtout dans la bouche d'un homme qui prétend être impartial et respectueux. Mais il me semble que pour des lecteurs intelligents, les seuls auxquels je m'adresse, les paroles ne sont rien en elles-mêmes, et que l'importance des mots dépend du sens qu'on veut leur donner. Ce n'est pas à dire que la physionomie de ce prince manque de franchise, elle ne manque que de naturel : ainsi le plus grand des maux que souffre la Russie, l'absence de liberté, se peint jusque sur la face de son souverain : il a beaucoup de masques, il n'a pas un visage. Cherchez-vous l'homme, vous trouvez toujours l'empereur.

Je crois qu'on peut tourner cette remarque à sa louange : il fait son métier en conscience. Avec une taille qui dépasse celle des hommes ordinaires comme son trône domine les autres siéges, il s'accuserait de faiblesse s'il était un instant *tout bonnement*, et s'il laissait voir qu'il vit, pense et sent comme un simple mortel. Sans paraître partager aucune de nos affections, il est toujours chef, juge, général, amiral, prince enfin; rien de plus, rien de moins [1]. Il se trouvera bien las vers la fin de sa vie; mais il sera placé haut dans l'esprit de son peuple et peut-être du monde, car la foule aime les efforts qui l'étonnent, elle s'enorgueillit en voyant la peine qu'on prend pour l'éblouir.

Les personnes qui ont connu l'empereur Alexandre font de ce prince un éloge tout contraire : les qualités et les défauts des deux

[1] L'autre jour un Russe revenait de Pétersbourg à Paris; une femme de son pays lui dit : « Comment avez-vous trouvé le maître? — Très-bien. — Et l'homme? — L'homme, je ne l'ai pas vu. » Je ne cesse de le répéter : les Russes sont de mon avis, mais c'est ce qu'ils ne diront pas.



frères étaient opposés ; ils n'avaient nulle ressemblance et ils n'éprouvaient nulle sympathie l'un pour l'autre. En ce pays la mémoire de l'empereur défunt n'est guère honorée ; mais cette fois l'inclination s'accorde avec la politique pour faire oublier le règne précédent. Pierre le Grand est plus près de Nicolas qu'Alexandre, et il est plus à la mode aujourd'hui. Si les ancêtres des empereurs sont flattés, leurs prédécesseurs immédiats sont toujours calomniés.

L'empereur actuel n'oublie la majesté suprême que dans ses rapports de famille. C'est là qu'il se souvient que l'homme primitif a des plaisirs indépendants de ses devoirs d'état ; du moins j'espère pour lui que c'est ce sentiment désintéressé qui l'attache à son intérieur ; ses vertus domestiques l'aident sans doute à gouverner en lui assurant l'estime du monde, mais il les pratiquerait, je le crois, sans calcul.

Chez les Russes le pouvoir souverain est respecté comme une religion dont l'autorité reste indépendante du mérite personnel de ses prêtres ; les vertus du prince étant superflues, elles sont donc sincères.

Si je vivais à Pétersbourg je deviendrais courtisan, non par amour du pouvoir, non par avidité, ni par puérile vanité, mais dans le désir de découvrir quelque chemin pour arriver au cœur de cet homme unique et différant de tous les autres hommes : l'insensibilité n'est pas chez lui un vice de nature, c'est le résultat inévitable d'une position qu'il n'a pas choisie et qu'il ne peut quitter.

Abdiquer un pouvoir disputé, c'est quelquefois une vengeance ; abdiquer un pouvoir absolu, ce serait une lâcheté.

Quoi qu'il en soit, la singulière destinée d'un empereur de Russie m'inspire un vif intérêt, de curiosité d'abord, de charité ensuite ; comment ne pas compatir aux peines de ce glorieux exil ?

J'ignore si l'empereur Nicolas avait reçu de Dieu un cœur susceptible d'amitié ; mais je sens que l'espoir de témoigner un attachement désintéressé à un homme auquel la société refuse des semblables pourrait tenir lieu d'ambition. Le souverain absolu est de tous les hommes celui qui moralement souffre le plus de l'inégalité des conditions, et ses peines sont d'autant plus grandes qu'enviées du vulgaire elles doivent paraître irrémédiables à celui qui les subit.

Le danger même donnerait à mon zèle l'attrait de l'enthousiasme. Quoi ! dirait-on, de l'attachement pour un homme qui n'a plus rien d'humain, dont la physionomie sévère inspire un respect toujours mêlé de crainte, dont le regard ferme et fixe, en excluant la familia-

rité, commande l'obéissance, et dont la bouche quand elle sourit ne s'accorde jamais avec l'expression des yeux ; pour un homme enfin qui n'oublie pas un instant son rôle de prince absolu ! Pourquoi non ? Ce désaccord, cette dureté apparente n'est pas un tort, c'est un malheur. Je vois là une habitude forcée, je n'y vois pas un caractère ; et moi qui crois deviner cet homme que vous calomniez par votre crainte et par vos précautions comme par vos flatteries, moi qui pressens ce qu'il lui en coûte pour faire son devoir de souverain, je ne veux pas abandonner ce malheureux dieu de la terre à l'implacable envie, à l'hypocrite soumission de ses esclaves. Retrouver son prochain même dans un prince, l'aimer comme un frère, c'est une vocation religieuse, une œuvre de miséricorde, une mission sainte et que Dieu doit bénir.

Plus on voit ce que c'est que la cour, plus on compatit au sort de l'homme obligé de la diriger, surtout la cour de Russie. Elle me fait l'effet d'un théâtre où les acteurs passeraient leur vie en répétitions générales. Pas un ne sait son rôle et le jour de la représentation n'arrive jamais parce que le directeur n'est jamais satisfait du jeu de ses sujets. Acteur et directeurs tous perdent ainsi leur vie à préparer, à corriger, à perfectionner sans cesse leur interminable comédie de société, qui a pour titre : « De la civilisation du nord. » Si c'est fatigant à voir, jugez de ce que cela doit coûter à jouer !... J'aime mieux l'Asie, il y a plus d'accord. A chaque pas que vous faites en Russie, vous êtes frappé des conséquences de la nouveauté dans les choses et dans les institutions et de l'inexpérience des hommes. Tout cela se cache avec grand soin ; mais un peu d'attention suffit au voyageur pour apercevoir tout ce qu'on ne veut pas lui montrer.

L'empereur, par son sang même, est Allemand plus qu'il n'est Russe. Aussi la beauté de ses traits, la régularité de son profil, sa tournure militaire, sa tenue naturellement un peu roide, rappellent-elles l'Allemagne plus qu'elles ne caractérisent la Russie. Sa nature germanique a dû le gêner longtemps pour devenir ce qu'il est maintenant, un vrai Russe. Qui sait? il était peut-être né un bonhomme !... Vous figurez-vous alors ce qu'il a dû souffrir pour se réduire à paraître uniquement le chef des Slaves? N'est pas despote qui veut ; l'obligation de remporter une continuelle victoire sur soi-même pour régner sur les autres expliquerait l'exagération du nouveau patriotisme de l'empereur Nicolas.

Loin de m'inspirer de l'éloignement, toutes ces choses m'attirent. Je ne puis m'empêcher de m'intéresser à un homme redouté du reste du monde, et qui n'en est que plus à plaindre.

Pour échapper autant que possible à la contrainte qu'il s'impose, il s'agite comme un lion en cage, comme un malade pendant la fièvre ; il sort à cheval, à pied, il passe une revue, fait une petite guerre, voyage sur l'eau, donne une fête, exerce sa marine; tout cela le même jour ; le loisir est ce qu'on redoute le plus à cette cour, d'où je conclus que nulle part on ne s'ennuie davantage. L'empereur voyage sans cesse ; il parcourt au moins quinze cents lieues dans une saison, et il n'admet pas que tout le monde n'ait pas la force de faire ce qu'il fait. L'impératrice l'aime ; elle craint de le quitter, elle le suit tant qu'elle peut, et elle meurt à la peine ; elle s'est habituée à une vie tout extérieure. Ce genre de dissipation, devenu nécessaire à son esprit, tue son corps.

Une absence si complète de repos doit nuire à l'éducation des enfants, qui exige du sérieux dans les habitudes des parents. Les jeunes princes ne vivent pas assez isolés pour que la frivolité d'une cour toujours en l'air, l'absence de toute conversation intéressante et suivie, l'impossibilité de la méditation, n'influent pas d'une manière fâcheuse sur leur caractère. Quand on pense à la distribution de leur temps, on doute même de l'esprit qu'ils montrent, comme on craindrait pour l'éclat d'une fleur si sa racine n'était pas dans le terrain qui lui convient. Tout est apparence en Russie, ce qui fait qu'on se défie de tout.

J'ai été présenté ce soir, non par l'ambassadeur de France, mais par le grand maître des cérémonies de la cour. Tel était l'ordre qu'avait donné l'empereur et dont j'ai été instruit par M. l'ambassadeur de France. Je ne sais si les choses se sont passées selon l'usage ordinaire, mais c'est ainsi que j'ai été nommé à LL. MM.

Tous les étrangers admis à l'honneur d'approcher de leurs personnes étaient réunis dans un des salons qu'elles devaient traverser pour aller ouvrir le bal. Ce salon se trouve avant la grande galerie nouvellement rebâtie et dorée, et que la cour n'avait pas vue depuis le jour de l'incendie. Arrivés à l'heure indiquée, nous attendîmes assez longtemps l'apparition du maître. Nous étions peu nombreux.

Il y avait près de moi quelques Français, un Polonais, un Génevois et plusieurs Allemands. Le côté opposé du salon était occupé par un rang de dames russes réunies là pour faire leur cour.

L'empereur nous accueillit tous avec une politesse recherchée et délicate. On reconnaissait du premier coup d'œil un homme obligé et habitué à ménager l'amour-propre des autres. Chacun se sentit classé d'un mot, d'un regard, dans la pensée royale, et dès lors dans l'esprit de tous.

Pour me faire connaître qu'il me verrait sans déplaisir parcourir son empire, l'empereur me fit la grâce de me dire qu'il fallait aller au moins jusqu'à Moscou et à Nijni, afin d'avoir une juste idée du pays. « Pétersbourg est russe, ajouta-t-il, mais ce n'est pas la Russie. »

Ce peu de mots furent prononcés d'un son de voix qu'on ne peut oublier tant il a d'autorité, tant il est grave et ferme. Tout le monde m'avait parlé de l'air imposant, de la noblesse des traits et de la taille de l'empereur; personne ne m'avait averti de la puissance de sa voix; cette voix est bien celle d'un homme né pour commander. Il n'y a là ni effort ni étude; c'est un don développé par l'habitude de s'en servir.

L'impératrice, quand on l'approche, a une expression de figure très-séduisante, et le son de sa voix est aussi doux, aussi pénétrant que la voix de l'empereur est naturellement impérieuse.

Elle me demanda si je venais à Pétersbourg en simple voyageur. Je lui répondis que oui. « Je sais que vous êtes un curieux, reprit-elle.

— » Oui, madame, répliquai-je, c'est la curiosité qui m'amène en Russie, et cette fois du moins je ne me repentirai pas d'avoir cédé à la passion de parcourir le monde.

— » Vous croyez? reprit-elle avec une grâce charmante.

— » Il me semble qu'il y a des choses si étonnantes en ce pays que pour les croire il faut les avoir vues de ses yeux.

— » Je désire que vous voyiez beaucoup et bien.

— » Ce désir de votre majesté est un encouragement.

— » Si vous pensez du bien, vous le direz, mais inutilement; on ne vous croira pas : nous sommes mal connus et l'on ne veut pas nous connaître mieux. »

Cette parole me frappa dans la bouche de l'impératrice, à cause de la préoccupation qu'elle décelait. Il me parut aussi qu'elle marquait une sorte de bienveillance pour moi, exprimée avec une politesse et une simplicité rares.

L'impératrice inspire dès le premier abord autant de confiance que de respect; à travers la réserve obligée du langage et des habitudes de la cour, on voit qu'elle a du cœur. Ce malheur lui donne un charme indéfinissable; elle est plus qu'impératrice, elle est femme.

Elle m'a paru extrêmement fatiguée; sa maigreur est effrayante. Il n'y a personne qui ne dise que l'agitation de la vie qu'elle mène la consumera, et que l'ennui d'une vie plus calme la tuerait.

La fête qui suivit notre présentation est une des plus magnifiques que j'aie vues de ma vie. C'était de la féerie, et l'admiration et l'étonnement qu'inspirait à toute la cour chaque salon de ce palais renouvelé en un an, mêlait un intérêt dramatique aux pompes un peu froides des solennités ordinaires. Chaque salle, chaque peinture était un sujet de surprise pour les Russes eux-mêmes qui avaient assisté à la catastrophe et n'avaient point revu ce merveilleux séjour depuis qu'à la parole du dieu le temple est ressorti de ses cendres. Quel effort de volonté! pensais-je à chaque galerie, à chaque marbre, à chaque peinture que je voyais. Le style de ces ornements, bien qu'ils fussent refaits d'hier, rappelait le siècle où le palais fut fondé; ce que je voyais me semblait déjà ancien; on copie tout en Russie, même le temps. Ces merveilles inspiraient à la foule une admiration contagieuse; en voyant le triomphe de la volonté d'un homme, et en écoutant les exclamations des autres hommes, je commençais moi-même à m'indigner moins du prix qu'avait coûté le miracle. Si je ressens cette influence au bout de deux jours de séjour, combien ne devons-nous pas d'indulgence à des hommes qui sont nés et qui passent leur vie dans l'air de cette cour... c'est-à-dire en Russie! car c'est toujours l'air de la cour qu'on y respire d'un bout de l'empire à l'autre. Je ne parle pas des serfs; et ceux-ci mêmes ressentent, par leurs rapports avec le seigneur, quelque influence de la pensée souveraine qui seule anime l'empire; le courtisan, qui est leur maître, est pour eux l'image du maître suprême; l'empereur et la cour apparaissent aux Russes partout où il y a un homme qui obéit à un homme qui commande.

Ailleurs le pauvre est un mendiant ou un ennemi; en Russie il est toujours un courtisan; il s'y trouve des courtisans à tous les étages de la société: voilà pourquoi je dis que la cour est partout et qu'il y a entre les sentiments des seigneurs russes et des gentilshommes de la vieille Europe, la différence qu'il y a entre la courtisanerie et l'aristo-



cratie, entre la vanité et l'orgueil; l'un tue l'autre. Au reste, le véritable orgueil est rare partout presque autant que la vertu. Au lieu d'injurier les courtisans comme Beaumarchais et tant d'autres l'ont fait, il faut plaindre ces hommes qui, quoiqu'on en dise, ressemblent à tous les hommes. Pauvres courtisans!... ils ne sont pas les monstres des romans ou des comédies modernes, ni des journaux révolutionnaires; ils sont tout simplement des êtres faibles, corrompus et corrupteurs, autant mais pas plus que d'autres qui sont moins exposés à la tentation. L'ennui est la plaie des riches; toutefois l'ennui n'est pas un crime : la vanité, l'intérêt sont plus vivement excités dans les cours que partout ailleurs, et ces passions y abrégent la vie. Mais si les cœurs qu'elles agitent sont plus tourmentés, ils ne sont pas plus pervers que ceux des autres hommes, car ils n'ont point cherché, ils n'ont pas choisi leur condition. La sagesse humaine aurait fait un grand pas si l'on parvenait à faire comprendre à la foule combien elle doit de pitié aux possesseurs des faux biens qu'elle envie.

J'en ai vu qui dansaient à la place même où ils avaient pensé périr sous les décombres et où d'autres hommes étaient morts; morts pour amuser la cour au jour fixé par l'empereur.

Tout cela me paraissait plus extraordinaire encore que beau; d'irrésistibles réflexions philosophiques attristent pour moi toutes les fêtes, toutes les solennités russes; ailleurs la liberté fait naître une gaieté favorable aux illusions, ici le despotisme inspire inévitablement la méditation, qui chasse le prestige, car lorsqu'on se laisse aller à penser on ne se laisse guère éblouir.

L'espèce de danse la plus en usage dans ce pays aux grandes fêtes ne dérange pas le cours des idées : on se promène d'un pas solennel et réglé par la musique; chaque homme mène par la main une femme; des centaines de couples se suivent ainsi processionnellement à travers des salles immenses, en parcourant tout un palais, car le cortége passe de chambre en chambre et serpente au milieu des galeries et des salons au gré du caprice de l'homme qui le conduit : c'est là ce qu'on appelle *danser la polonaise*. C'est amusant à voir une fois; mais je crois que, pour les gens destinés à danser cela toute leur vie, le bal doit devenir un supplice.

La polonaise de Pétersbourg m'a reporté au congrès de Vienne, où je l'avais dansée en 1814 à la grande redoute. Nulle étiquette n'était observée alors dans ces fêtes européennes; chacun marchait au hasard

au milieu de tous les souverains de la terre. Mon sort m'avait placé entre l'empereur de Russie (Alexandre) et sa femme, qui était une princesse de Bade. Je suivais la marche du cortége, assez gêné de me sentir malgré moi auprès de personnages si augustes. Tout à coup la file des couples dansants s'arrête, sans qu'on sache pourquoi ; la musique continuait. L'empereur, impatienté, passe la tête par-dessus mon épaule, et, s'adressant à l'impératrice, lui dit du ton le plus brusque : « Avancez donc ! » L'impératrice se retourne, et, apercevant derrière moi l'empereur qui dansait avec une femme pour laquelle il affichait depuis quelques jours une grande passion, elle répondit avec une expression indéfinissable : « Toujours poli ! » L'autocrate se mordit les lèvres en me regardant. Le cortége recommença de marcher et la danse continua.

J'ai été ébloui de l'éclat de la grande galerie, elle est aujourd'hui entièrement dorée ; elle n'était que peinte en blanc avant l'incendie. Ce désastre a servi le goût qu'a l'empereur pour les magnificences... royales... ce mot ne dit pas assez : *divines* approcherait davantage de l'idée que le pouvoir souverain se fait de lui-même en Russie.

Les ambassadeurs de l'Europe entière avaient été invités là pour admirer les merveilleux résultats de ce gouvernement, d'autant plus amèrement critiqué par le vulgaire, qu'il est plus envié, plus admiré des hommes politiques : esprits essentiellement pratiques et qui doivent être frappés d'abord de la simplicité des rouages du despotisme. Un palais, l'un des plus grands du monde, rebâti en un an : quel sujet d'admiration pour des hommes habitués à respirer l'air des cours !

Jamais les grandes choses ne s'obtiennent sans de grands sacrifices ; l'unité du commandement, la force, l'autorité, la puissance militaire s'achètent ici par l'absence de la liberté : tandis que la liberté politique et la richesse industrielle ont coûté à la France son antique esprit chevaleresque et la vieille délicatesse de sentiment qu'on appelait autrefois l'honneur national. Cet honneur est remplacé par d'autres vertus moins patriotiques mais plus universelles : par l'humanité, par la religion, par la charité. Tout le monde convient qu'en France aujourd'hui il y a plus de religion qu'au temps où le clergé était toutpuissant. Vouloir conserver des avantages qui s'excluent, c'est perdre ceux qui sont propres à chaque situation. Voilà ce qu'on ne veut pas

reconnaître chez nous où l'on s'expose à tout détruire en voulant tout garder. Chaque gouvernement a des nécessités qu'il doit accepter et respecter sous peine d'anéantissement.

Nous voulons être commerçants comme les Anglais, libres comme les Américains, inconséquents comme les Polonais du temps de leurs diètes, conquérants comme les Russes: ce qui équivaut à n'être rien. Le bon sens d'une nation consiste à pressentir d'abord, puis à choisir son but selon son génie, et à ne reculer devant aucun des sacrifices nécessaires pour atteindre ce but indiqué par la nature et par l'histoire.

La France manque de bon sens dans les idées, et de modération dans les désirs.

Elle est généreuse, elle est même résignée: mais elle ne sait pas employer et diriger ses forces. Elle va au hasard. Un pays où depuis Fénelon on n'a fait que parler politique n'est encore aujourd'hui ni gouverné ni administré. On ne rencontre que des hommes qui voient le mal et qui le déplorent: quant au remède, chacun le cherche dans ses passions, et par conséquent personne ne le trouve: car les passions ne persuadent que ceux qui les ont.

Pourtant c'est encore à Paris qu'on mène la plus douce vie: on s'y amuse de tout en frondant tout; à Pétersbourg on s'ennuie de tout en louant tout. Au surplus le plaisir n'est pas le but de l'existence; il ne l'est pas même pour les individus, à plus forte raison pour les nations.

Ce qui m'a paru plus admirable encore que la salle de danse du palais d'hiver toute dorée qu'elle est, c'est la galerie où fut servi le souper. Elle n'est pas encore entièrement terminée, mais ce soir les lustres en papier blanc destinés à éclairer provisoirement la nef royale, avaient une forme fantastique qui ne me déplaisait pas. Cette illumination improvisée pour le jour du mariage ne répondait pas sans doute à l'ameublement de ce palais magique, mais elle produisait la clarté du soleil: c'était assez pour moi. Grâce aux progrès de l'industrie, on ne sait plus en France ce que c'est qu'une bougie; il me semble qu'il y a encore de véritables chandelles de cire en Russie. La table du souper était éclatante; dans cette fête tout me semblait colossal, tout était innombrable, et je ne savais ce qu'il fallait admirer le plus de l'effet de l'ensemble ou de la grandeur et de la quantité des objets considérés séparément. Mille personnes étaient assises à la fois à cette table servie dans une seule salle.

Parmi ces mille personnes plus ou moins brillantes d'or et de diamants se trouvait le kan des Kirguises que j'avais vu le matin à la chapelle : il était accompagné de son fils et de leur suite; j'ai remarqué aussi une vieille reine de Géorgie détrônée depuis trente ans. Cette pauvre femme languit sans honneur à la cour de ses vainqueurs. Elle m'inspirerait une profonde pitié si elle ne ressemblait un peu trop à une figure échappée du cabinet de Curtius. Son visage est basané comme celui d'un homme habitué aux fatigues des camps et elle est ridiculement habillée. Nous nous laissons trop aisément aller à rire du malheur quand il nous apparaît sous une forme déplaisante. On voudrait que l'infortune embellît surtout une reine de Géorgie; il n'en est pas ainsi, au contraire; et les cœurs deviennent bien vite injustes envers ce qui déplaît aux yeux; cette manière de se dispenser de la pitié n'est pas généreuse; mais je l'avoue, je n'ai pu garder mon sérieux en voyant une tête royale coiffée d'une espèce de shako d'où pendait un voile fort singulier; le reste de la personne répondait à la coiffure, et tandis que toutes les dames de la cour étaient en robes à queue, cette reine d'Orient avait une jupe courte toute surchargée de broderies. Elle faisait rire et elle faisait peur, tant il y avait de mauvais goût dans son ajustement, d'ennui et en même temps de courtisanerie dans sa physionomie, de laideur dans ses traits, de disgrâce dans sa personne. Encore une fois on ne va pas si loin pour se croire obligé de plaindre des gens qui déplaisent.

L'habit national des dames russes à la cour est imposant et vieux de forme. Elles portent sur la tête une espèce de fortification d'une riche étoffe : cette coiffure ressemble à la forme d'un chapeau d'homme dont on aurait diminué la hauteur et retranché le fond qui reste ouvert par-dessus pour laisser voir à nu le derrière de la tête. Ce diadème, haut de plusieurs pouces, encadre agréablement le visage sans le couvrir : il est ordinairement brodé de pierres précieuses et placé au-dessus du front qu'il laisse à découvert. C'est un ornement ancien; il donne à toute la parure un air de noblesse et d'originalité qui sied à merveille aux belles personnes et qui enlaidit singulièrement les laides. Par malheur celles-ci sont en nombre à la cour de Russie, d'où l'on ne se retire guère qu'à la mort : tant les vieilles gens ont d'attache pour les charges qu'ils y remplissent! En général, je vous le répète, la beauté des femmes est rare à Pétersbourg; mais dans le grand monde, la

grâce et le charme suppléent le plus souvent à la régularité des traits, à la pureté des formes. Il y a pourtant quelques Géorgiennes qui réunissent les deux avantages. Ces astres brillent au milieu des femmes du nord, comme des étoiles dans la profonde obscurité des nuits méridionales. La forme de la robe de cour, avec ses longues manches et sa queue traînante, donne à toute la personne un aspect oriental qui rend l'ensemble d'un cercle fort imposant.

Un incident assez singulier m'a donné la mesure de la parfaite politesse de l'empereur.

Pendant le bal un maître des cérémonies avait indiqué à ceux des étrangers qui paraissaient pour la première fois à cette cour la place qui leur était réservée à la table du souper. « Quand vous verrez le bal interrompu, nous avait-il dit à chacun, vous suivrez la foule jusque dans la galerie, là vous trouverez une grande table servie, et alors vous vous dirigerez vers la droite, où vous vous assiérez aux premières places que vous verrez libres. »

Il n'y avait qu'une seule et même table de mille couverts pour le corps diplomatique, les étrangers et toutes les personnes de la cour. Mais en entrant dans la salle, se trouvait à droite et en avant une petite table ronde à huit places.

Un Génevois, jeune homme instruit et spirituel, avait été présenté le soir même, en uniforme de garde national, habit qui d'ordinaire n'est pas agréable aux yeux de l'empereur ; néanmoins ce jeune Suisse paraissait parfaitement à son aise ; soit suffisance naturelle, soit aisance républicaine, soit enfin simplicité de cœur, il semblait ne songer ni aux personnes qui l'entouraient ni à l'effet qu'il pouvait produire sur elles. J'enviais sa parfaite sécurité que j'étais loin de partager. Nos manières, quoique fort différentes, eurent le même succès ; l'empereur nous traita également bien l'un et l'autre.

Une personne expérimentée et spirituelle m'avait recommandé d'un ton moitié sérieux, moitié railleur, d'avoir le regard respectueux et l'air timide, si je voulais plaire au maître. Ce conseil était bien superflu, car pour entrer dans la hutte d'un charbonnier et faire connaissance avec lui, j'éprouverais une sorte d'embarras physique : tant la sauvagerie m'est naturelle ! Ce n'est pas pour rien qu'on a du sang allemand ; j'eus donc tout naturellement la dose d'embarras et de réserve requise pour rassurer l'inquiète majesté du czar qui serait aussi grand qu'il veut le paraître, s'il était moins préoccupé de l'idée qu'on

va lui manquer de respect. Nouvelle preuve de ma remarque qu'à cette cour on passe sa vie en répétitions générales ! Cette inquiétude de l'empereur n'est pourtant pas toujours dominante. Voici une preuve de la dignité naturelle de ce prince.

Je vous ai dit que le Génevois, loin de partager ma modestie surannée, n'était rien moins qu'inquiet. Il est jeune et il a l'esprit de son temps : c'est tout simple ; aussi admirais-je avec une sorte d'envie son air d'assurance chaque fois que l'empereur lui parlait.

L'affabilité de sa majesté fut bientôt mise par le jeune Suisse à une épreuve plus décisive. Au moment de passer dans la salle du festin, le républicain se dirigeant vers la droite, selon l'instruction qu'il a reçue, fait d'abord attention à la petite table ronde et s'y assied intrépidement tout seul de sa personne, car cette table était vide. Un moment après, la foule des convives étant placée, l'empereur, suivi de quelques officiers de son étroite intimité, vient s'asseoir à la même table ronde en face du bienheureux garde national de Genève. Je dois vous dire que l'impératrice n'était pas à cette petite table. Le voyageur reste à sa place avec l'imperturbable sécurité que j'avais déjà tant admirée en lui et qui dans cette circonstance devenait une grâce d'état.

Une place manquait, car l'empereur ne s'était pas attendu à ce neuvième convive. Mais avec une politesse dont l'élégance parfaite équivaut à la délicatesse d'un bon cœur, il ordonna tout bas à un homme de service d'apporter une chaise et un couvert de plus ; ce qui fut exécuté sans bruit et sans trouble.

Placé à l'une des extrémités de la grande table, je me trouvais très-près de celle de l'empereur, dont le mouvement ne put m'échapper ni par conséquent échapper à celui qui en était l'objet. Mais ce bienheureux jeune homme, loin de se troubler en s'apercevant qu'il s'était placé là contre l'intention du maître, soutint imperturbablement la conversation du souper avec ses deux plus proches voisins. Je me disais, il a peut-être du tact, il ne veut pas faire événement, et sans doute il n'attend que le moment où se lèvera l'empereur pour aller à lui et pour lui adresser un mot d'explication. Point du tout !... A peine le souper fini, mon homme, loin de s'excuser, semble trouver tout naturel l'honneur qu'il vient de recevoir. Le soir en rentrant chez lui, il aura mis tout bonnement sur son journal « Soupé avec l'empereur. » Néanmoins sa majesté abrégea le plaisir ; et, se levant avant les per-

sonnes placées à la grande table, elle se mit à se promener derrière nous, tout en exigeant qu'on restât assis. Le grand-duc héritier accompagnait son père : j'ai vu ce jeune prince s'arrêter debout derrière la chaise d'un grand seigneur anglais, le marquis***, et plaisanter avec le jeune lord***, fils de ce même marquis. Les étrangers, restant assis comme tout le monde devant le prince et devant l'empereur, leur répondaient le dos tourné et continuaient de manger.

Cet échantillon de la politesse anglaise vous prouve que l'empereur de Russie a plus de simplicité dans les manières que n'en ont bien des particuliers maîtres de maison.

Je ne m'attendais guère à éprouver dans ce bal un plaisir tout à fait étranger aux personnes et aux objets qui m'entouraient ; je veux parler de l'impression que m'ont toujours causée les grands phénomènes de la nature. La température du jour s'était élevée à 30 degrés, et, malgré la fraîcheur du soir, l'atmosphère du palais pendant la fête était étouffante. En sortant de table, je me réfugiai au plus vite dans l'embrasure d'une fenêtre ouverte. Là, complétement distrait de ce qui m'environnait, je fus tout à coup saisi d'admiration à la vue d'un de ces effets de lumière dont on ne jouit que dans le nord et pendant la magique clarté des nuits du pôle. Plusieurs étages de nuages orageux très-noirs, très-lourds, partageaient le ciel par zones ; il était minuit et demi ; les nuits qui recommencent pour Pétersbourg sont encore si courtes qu'à peine a-t-on le temps de les remarquer ; à cette heure, l'aube du jour apparaissait déjà dans la direction d'Archangel ; le vent de terre était tombé, et, dans les intervalles qui séparaient les bandes de nuages immobiles, on voyait le fond du ciel semblable, tant le blanc en était vif et brillant, à des lames d'argent séparées par de massives guirlandes de broderie. Cette lumière se réfléchissait sur la Néva sans courant, car le golfe, encore agité par l'orage du jour, repoussait l'eau dans le lit du fleuve et donnait à la vaste nappe de cette rivière endormie l'apparence d'une mer de lait ou d'un lac de nacre.

La plus grande partie de Pétersbourg avec ses quais et les aiguilles de ses chapelles s'étendait devant mes yeux ; c'était une véritable composition de Breughel de Velours. Les teintes de ce tableau ne peuvent se rendre par des paroles ; l'église de Saint-Nicolas avec ses pavillons pour clochers, se détachait en bleu de lapis sur un ciel blanc ; les restes d'une illumination éteinte par l'aurore brillaient encore sous le portique de la Bourse, monument grec qui termine avec pompe théâ-

trale une des îles de la Néva, dans l'endroit où le fleuve se partage en deux bras principaux; les colonnes éclairées du monument, dont le mauvais style disparaissait à cette heure et à cette distance, se répétaient dans l'eau du fleuve blanc où elles dessinaient un fronton et un péristyle d'or renversés; tout le reste de la ville était d'un bleu cru comme le toit colorié de l'église de Saint-Nicolas, et comme le lointain des paysages des vieux peintres; ce tableau fantastique, peint sur un fond d'outremer, encadré par une fenêtre dorée, contrastait d'une manière tout à fait surnaturelle avec la lumière des lustres et la pompe de l'intérieur du palais. On eût dit que la ville, le ciel, la mer, que la nature entière voulaient concourir aux splendeurs de cette cour et solenniser la fête donnée à sa fille par le souverain de ces immenses régions. L'aspect du ciel avait quelque chose de si étonnant qu'avec un peu d'imagination on aurait pu croire que des déserts de la Laponie à la Crimée, du Caucase et de la Vistule au Kamtschatka le roi du ciel répondait par quelque signe à l'appel du roi de la terre. Le ciel du nord est riche en présages. Tout cela était extraordinaire et même beau.

J'étais absorbé dans une contemplation de plus en plus profonde, lorsque je fus réveillé par une voix de femme douce et pénétrante. « Que faites-vous donc là? me dit-elle.—Madame, j'admire; je ne sais faire que cela aujourd'hui. »

C'était l'impératrice. Elle se trouvait seule avec moi dans l'embrasure de cette fenêtre qui ressemblait à un pavillon ouvert sur la Néva. « Moi, j'étouffe, reprit sa majesté, c'est moins poétique; mais vous avez bien raison d'admirer ce tableau, car il est magnifique. » Elle se mit à regarder avec moi :

— « Je suis sûre, ajouta-t-elle, que vous et moi nous sommes les seuls ici à remarquer cet effet de lumière.

— » Tout ce que je vois est nouveau pour moi, madame, et je ne me consolerai jamais de n'être pas venu en Russie dans ma jeunesse.

— » On est toujours jeune de cœur et d'imagination. » Je n'osais répondre, car l'impératrice aussi bien que moi n'a plus que cette jeunesse-là, et c'est ce que je ne voulais pas lui faire sentir; elle ne m'aurait pas laissé le temps et je n'aurais pas eu la hardiesse de lui dire combien elle a de dédommagements pour se consoler de la marche du temps. En s'éloignant elle me dit avec la grâce qui la distingue essentiellement: « Je me souviendrai d'avoir souffert et admiré avec vous. »

Puis elle ajouta : « Je ne pars pas encore, nous nous reverrons ce soir. »

Je suis lié intimement avec une famille polonaise qui est celle de la femme qu'elle aime le mieux. La baronne***, née comtesse, cette dame élevée en Prusse avec la fille du roi, a suivi la princesse en Russie et ne l'a jamais quittée; elle s'est mariée à Pétersbourg où elle n'a d'autre état que celui d'amie de l'impératrice. Une telle constance de sentiment les honore toutes deux. La baronne*** aura dit du bien de moi à l'empereur et à l'impératrice, et ma timidité naturelle, flatterie d'autant plus fine qu'elle est involontaire, a complété mon succès.

En sortant de la salle du souper pour passer dans la galerie du bal, je m'approchai encore d'une fenêtre. Elle ouvrait sur la cour intérieure du palais ; j'eus là un spectacle d'un tout autre genre, mais aussi peu attendu, aussi surprenant que le lever de l'aurore dans le beau ciel de Pétersbourg. C'est la vue de la grande cour du palais d'hiver ; elle est carrée comme celle du Louvre. Pendant le bal, toute cette enceinte s'était remplie peu à peu de peuple ; les lueurs du crépuscule devenaient de plus en plus distinctes, et le jour paraissait ; en voyant cette foule muette d'admiration, ce peuple immobile, silencieux, et pour ainsi dire fasciné par les splendeurs du palais de son maître, humant avec un respect timide, avec une sorte de joie animale les émanations du royal festin, j'éprouvai une impression de plaisir. Enfin j'avais trouvé de la foule en Russie ; je ne voyais là-bas que des hommes ; pas un pouce de terrain ne paraissait, tant la presse était grande... Néanmoins dans les pays despotiques tous les divertissements du peuple me paraissent suspects quand ils concourent à ceux du prince ; la crainte et la flatterie des petits, l'orgueil et l'hypocrite générosité des grands, sont les seuls sentiments que je crois réels entre des hommes qui vivent sous le régime de l'autocratie russe.

Au milieu des fêtes de Pétersbourg, je ne puis oublier le voyage en Crimée de l'impératrice Catherine et les façades de villages figurées de distance en distance en planches et en toiles peintes, à un quart de lieue de la route, pour faire croire à la souveraine triomphante que le désert s'était peuplé sous son règne. Des préoccupations semblables possèdent encore les esprits russes ; chacun masque le mal et figure le bien aux yeux du maître. C'est une permanente conjuration de sourires conspirant contre la vérité en faveur du contentement d'esprit de celui qui est censé vouloir et agir pour le bien de tous ;

l'empereur est le seul homme de l'empire qui soit vivant ; car manger ce n'est pas vivre !...

Il faut convenir pourtant que ce peuple restait là presque volontairement ; rien ne me semblait le forcer à venir sous les fenêtres de l'empereur pour sembler s'amuser ; il s'amusait donc, mais du seul plaisir de ses maîtres ; il s'amusait *moult tristement*, comme dit Froissart. Toutefois, les coiffures des femmes, les belles robes de drap et les éclatantes ceintures de laine ou de soie des hommes vêtus à la russe, c'est-à-dire à la persane, la diversité des couleurs, l'immobilité des personnes me faisaient l'illusion d'un immense tapis de Turquie jeté d'un bout de la cour à l'autre par ordre du magicien qui préside ici à tous les miracles. Un parterre de têtes, tel était le plus bel ornement du palais de l'empereur pendant la première nuit des noces de sa fille ; ce prince pensait là-dessus comme moi, car il fit remarquer complaisamment aux étrangers cette foule sans acclamations, qui témoignait par sa présence seule de la part qu'elle prenait au bonheur de ses maîtres. C'était l'ombre d'un peuple à genoux devant des dieux invisibles. Leurs majestés sont les divinités de cet Élysée dont les habitants, pliés à la résignation, se forgent une félicité admirative toute composée de privations et de sacrifices.

Je m'aperçois que je parle ici comme les radicaux parlent à Paris ; démocrate en Russie, je n'en suis pas moins en France un aristocrate obstiné ; c'est qu'un paysan des environs de Paris, un petit bourgeois de chez nous, est plus libre que ne l'est un seigneur en Russie. Il faut voyager pour apprendre à quel point le cœur humain est sujet aux effets d'optique. Cette expérience confirme l'observation de madame de Staël, qui disait qu'en France « on est toujours ou le jacobin ou l'ultra de quelqu'un. »

Je suis rentré chez moi étourdi de la grandeur et de la magnificence de l'empereur, et plus étonné encore de l'admiration désintéressée du peuple pour des biens qu'il n'a pas, qu'il n'aura jamais et qu'il n'ose même pas regretter. Si je ne voyais tous les jours combien la liberté enfante d'ambitieux égoïstes, j'aurais peine à croire que le despotisme pût faire tant de philosophes désintéressés.

LETTRE XII[1].

Pétersbourg, ce 19 juillet 1839.

Le croirez-vous? il y a cinq jours que j'ai reçu votre lettre du 1er juillet, et, sans exagération, je n'ai pas eu le temps d'y répondre. Je n'aurais pu le prendre que sur mes nuits : mais avec les mortelles chaleurs de Laponie qui nous accablent, ne pas dormir serait dangereux.

Il faut être Russe et même empereur pour résister à la fatigue de la vie de Pétersbourg en ce moment : le soir, des fêtes telles qu'on n'en voit qu'en Russie, le matin des félicitations de cour, des cérémonies, des réceptions ou bien des solennités publiques, des parades sur mer et sur terre : un vaisseau de 120 canons lancé dans la Néva devant toute la cour doublée de toute la ville : voilà ce qui absorbe mes forces et occupe ma curiosité. Avec des jours ainsi remplis, la correspondance devient impossible.

Quand je vous dis que la ville et la cour réunies ont vu lancer un vaisseau dans la Néva, le plus grand vaisseau qu'elle ait porté, ne vous figurez pas pour cela qu'il y eût foule à cette fête navale. L'espace est ce qui manque le moins aux Russes et ce qui leur nuit le plus; les quatre ou cinq cent mille hommes qui habitent Pétersbourg sans le peupler, se perdent dans la vague enceinte de cette ville immense dont le cœur est de granit et d'airain, le corps de plâtre et de mortier,

[1] La lettre qu'on va lire a été portée de Pétersbourg à Paris par une personne sûre, et l'ami à qui elle était adressée me l'a conservée à cause de quelques détails qui lui ont paru curieux. Si le ton est plus louangeur que celui des lettres que je gardais, c'est parce qu'une trop grande sincérité aurait pu en certaine occurrence compromettre la personne obligeante qui m'avait offert de porter ma relation. Je me suis donc cru obligé dans cette lettre, mais seulement dans celle-ci, d'outrer le bien et d'atténuer le mal : ceci est un aveu, mais le moindre déguisement serait une faute dans un ouvrage dont le prix tient uniquement à l'exactitude scrupuleuse de l'écrivain. La fiction gâte le récit d'un voyage, par la même raison qu'un fait réel encadré et par conséquent plus ou moins dénaturé dans une œuvre d'imagination, la dépare.

Je désire donc que cette lettre soit lue avec un peu plus de précaution que les autres, et surtout qu'on n'en passe pas les notes qui lui servent de correctif.



et dont les extrémités sont de bois peint et de planches pourries. Ces planches sont plantées en guise de murailles, autour d'un marais désert [1]. Colosse aux pieds d'argile, cette ville d'une magnificence fabuleuse, ne ressemble à aucune des capitales du monde civilisé, quoique pour la bâtir on les ait copiées toutes : mais l'homme a beau aller chercher ses modèles au bout du monde, le sol et le climat sont ses maîtres, ils le forcent à faire du nouveau, même quand il ne voudrait que reproduire l'antique. J'ai vu le congrès de Vienne, mais je ne me souviens d'aucune réunion comparable pour la richesse des pierreries, des habits, pour la variété, le luxe des uniformes, ni pour la grandeur et l'ordonnance de l'ensemble, à la fête donnée par l'empereur le soir du mariage de sa fille, dans ce même palais d'hiver brûlé il y a un an et qui renaît de ses cendres à la voix d'un seul homme.

Pierre le Grand n'est pas mort! Sa force morale vit toujours, agit toujours : Nicolas est le seul souverain russe qu'ait eu la Russie depuis le fondateur de sa capitale.

Vers la fin de la soirée donnée à la cour pour célébrer les noces de la grande-duchesse Marie, comme je me tenais à l'écart, selon mon usage, l'impératrice m'a fait chercher dans tout le bal pendant un quart d'heure par des officiers de service qui ne me trouvaient pas. J'étais absorbé par la beauté du ciel, et j'admirais la nuit, appuyé contre la fenêtre où l'impératrice m'avait laissé. Depuis le souper je n'avais quitté cette place qu'un instant pour me trouver sur le passage de leurs majestés; mais n'ayant pas été aperçu j'étais retourné dans l'espèce de tribune d'où je contemplais à loisir le poétique spectacle d'un lever de soleil sur une grande ville pendant un bal de cour. Les officiers qui me cherchaient par ordre m'aperçurent enfin dans ma cachette, et se hâtèrent de me mener près de l'impératrice, qui m'attendait. Elle eut la bonté de me dire devant la cour : « M. de Custine, il y a bien longtemps que je vous demande, pourquoi me fuyez-vous?

— » Madame, je me suis placé deux fois sur le passage de votre majesté, elle ne m'a pas vu.

[1] Les quais de la Néva sont de granit, la coupole de Saint-Isaac est de cuivre, le palais d'hiver, la colonne d'Alexandre sont de belle pierre, de marbre et de granit, la statue de Pierre I[er] est d'airain.



— « C'est votre faute, car je vous cherchais depuis que je suis rentrée dans la salle de bal. Je tiens à ce que vous voyiez ici toutes choses en détail, afin que vous emportiez de la Russie une opinion qui puisse rectifier celle des sots et des méchants.

— » Madame, je suis loin de m'attribuer ce pouvoir ; mais si mes impressions étaient communicatives, bientôt la France regarderait la Russie comme les pays des fées.

— » Il ne faut pas vous en tenir aux apparences, vous devez juger le fond des choses, car vous avez tout ce qu'il faut pour cela. Adieu, je ne voulais que vous dire bonsoir, la chaleur me fatigue ; n'oubliez pas de vous faire montrer dans le plus grand détail mes nouveaux appartements, ils ont été refaits sur les idées de l'empereur. Je donnerai des ordres pour qu'on vous fasse tout voir. »

En sortant elle me laissa l'objet de la curiosité générale et de la bienveillance apparente des assistants.

Cette vie de la cour est si nouvelle pour moi qu'elle m'amuse : c'est un voyage dans l'ancien temps ; je me crois à Versailles et reculé d'un siècle. La politesse et la magnificence, c'est ici le naturel ; vous voyez combien Pétersbourg est loin de notre Paris actuel. Il y a du luxe à Paris, de la richesse, de l'élégance même ; mais il n'y a plus ni grandeur ni urbanité : depuis la première révolution nous habitons un pays conquis où les spoliateurs et les spoliés se sont abrités ensemble comme ils ont pu. Pour être poli, il faut avoir quelque chose à donner : la politesse est l'art de faire aux autres les honneurs des avantages qu'on possède, de son esprit, de ses richesses, de son rang, de son crédit et de tout autre moyen de plaisir : être poli, c'est savoir offrir et accepter avec grâce : mais quand personne n'a rien d'assuré, personne ne peut rien donner. En France, aujourd'hui rien ne s'échange de gré à gré, tout s'arrache à l'intérêt, à l'ambition ou à la peur. La conversation même tombe à plat, dès qu'un secret calcul ne l'anime pas. L'esprit n'a de valeur que d'après le parti qu'on peut en tirer.

La sécurité dans les conditions est la première base de l'urbanité dans les rapports de la société, et la source des saillies de l'esprit dans la conversation.

A peine reposés du bal de la cour, nous avons eu hier une autre fête au palais Michel chez la grande-duchesse Hélène, belle-sœur de l'empereur, femme du grand-duc Michel et fille du prince Paul de

Wurtemberg qui habite Paris. Elle passe pour l'une des personnes les plus distinguées de l'Europe, sa conversation est extrêmement intéressante. J'ai eu l'honneur de lui être présenté avant le bal ; dans ce premier moment elle ne m'a dit qu'un mot ; mais pendant la soirée, elle m'a donné plusieurs fois l'occasion de causer avec elle. Voici ce que j'ai retenu de ses gracieuses paroles :

« On m'a dit que vous aviez à Paris et à la campagne une société fort agréable.

— » Oui, madame, j'aime les personnes d'esprit, et leur conversation est mon plus grand plaisir ; mais j'étais loin de penser que votre altesse impériale pût savoir ce détail.

— » Nous connaissons Paris et nous savons qu'il s'y trouve peu de gens qui comprennent bien le temps actuel, tout en conservant le souvenir du temps passé. C'est sans doute de ces esprits-là qu'on rencontre chez vous. Nous aimons par leurs ouvrages plusieurs des personnes que vous voyez habituellement, surtout madame Gay et sa fille, madame de Girardin.

— » Ces dames sont bien spirituelles et bien distinguées ; j'ai le bonheur d'être leur ami.

» — Vous avez là pour amis des esprits fort supérieurs. »

Rien n'est si rare que de se croire obligé d'être modeste pour les autres, c'est pourtant une nuance de sentiment que j'éprouvai en ce moment. Vous me direz que de toutes les modesties c'est celle qui coûte le moins à manifester. Égayez-vous là-dessus tant qu'il vous plaira, il n'en est pas moins vrai qu'il me semblait que j'aurais manqué de délicatesse en livrant trop crûment mes amis à une admiration dont mon amour-propre eût profité. A Paris, j'aurais dit tout net ce que je pensais, à Pétersbourg, je craignais d'avoir l'air de me faire valoir moi-même sous prétexte de rendre justice aux autres. La grande-duchesse insista : elle reprit :

« Nous lisons avec grand plaisir les livres de madame Gay, que vous en semble ?

— » Il me semble, madame, qu'on y retrouve la société d'autrefois peinte par une personne qui la comprend.

— » Pourquoi madame de Girardin n'écrit-elle plus ?

— » Madame de Girardin est poëte, madame, et pour un poëte, se taire c'est travailler.

— » J'espère que telle est la cause de son silence, car avec cet esprit

d'observation et ce beau talent poétique il serait dommage qu'elle ne fît plus que des ouvrages éphémères[1]. »

Dans cet entretien, je devais m'imposer la loi de ne faire qu'écouter et répondre; mais je m'attendais à ce que d'autres noms prononcés par la grande-duchesse vinssent encore flatter mon orgueil patriotique et mettre ma réserve d'ami à de nouvelles épreuves.

Mon attente fut trompée ; la grande-duchesse qui passe sa vie dans le pays du tact par excellence, sait mieux que moi sans doute ce qu'il faut dire et ce qu'il faut taire; craignant également la signification de mes paroles et celle de mon silence, elle ne prononça pas un mot de plus sur notre littérature contemporaine.

Il est certains noms dont le son seul troublerait l'égalité d'âme et l'uniformité de pensée imposée despotiquement à tout ce qui veut vivre à la cour de Russie.

Voilà ce que je vous prie d'aller lire à mesdames Gay et de Girardin : je n'ai pas la force de recommencer ce récit dans une autre lettre, ni matériellement le temps d'écrire à personne. Mais, une fois pour toutes, je veux vous décrire les fêtes magiques auxquelles j'assiste ici chaque soir.

Chez nous les bals sont déparés par le triste habit des hommes, tandis que les uniformes variés et brillants des officiers russes donnent un éclat particulier aux salons de Pétersbourg. En Russie, la magnificence de la parure des femmes se trouve en accord avec l'or des habits militaires : et les danseurs n'ont pas l'air d'être les garçons apothicaires ou les clercs de procureurs de leurs danseuses.

La façade extérieure du palais Michel, du côté du jardin, est ornée dans toute sa longueur d'un portique à l'italienne. Hier, on avait profité d'une chaleur de 26 degrés pour illuminer les entre-colonnements de cette galerie extérieure par des groupes de lampions d'un effet original. Ces lampions étaient de papier et ils avaient la forme de tulipes, de lyres, de vases... C'était élégant et nouveau.

A chaque fête que donne la grande-duchesse Hélène, elle imagine, m'a-t-on dit, quelque chose d'inconnu ailleurs ; une telle réputation doit lui peser, car elle est difficile à soutenir. Aussi cette princesse, si belle, si spirituelle, et qui est célèbre en Europe pour la grâce de ses manières et l'intérêt de sa conversation, m'a-t-elle paru moins

[1] Cette conversation est reproduite mot à mot.

naturelle et plus contrainte que les autres femmes de la famille impériale. C'est un lourd fardeau à porter dans une cour que le renom d'une femme bel esprit. Celle-ci est une personne élégante, distinguée, mais elle a l'air de s'ennuyer : peut-être eût-elle vécu plus heureuse, si, née avec du bon sens, peu d'esprit et point d'instruction, elle fût restée une princesse allemande renfermée dans le cercle monotone des événements d'une petite souveraineté. L'obligation de faire les honneurs de la littérature française à la cour de l'empereur Nicolas m'épouvante pour la grande-duchesse Hélène.

La lumière des groupes de lampions se reflétait d'une manière pittoresque sur les colonnes du palais et jusque sur les arbres du jardin. Il était rempli de peuple. Dans les fêtes de Pétersbourg le peuple sert d'ornement, comme une collection de plantes rares embellit une serre chaude. Du fond des massifs plusieurs orchestres exécutaient des symphonies militaires et se répondaient au loin avec une harmonie admirable. Des groupes d'arbres illuminés à feux couverts produisaient un effet charmant : rien n'est fantastique comme la verdure éclairée pendant une belle nuit. Hier il a recommencé à faire presque noir durant près d'une heure : de onze heures et demie à minuit et demi.

L'intérieur de la grande galerie où l'on dansait était tapissé avec un luxe merveilleux; quinze cents caisses et pots de fleurs des plus rares formaient un bosquet odorant. On voyait à l'une des extrémités de la salle, au plus épais d'un taillis de plantes exotiques, un bassin d'eau fraîche et limpide d'où jaillissait une gerbe sans cesse renaissante. Ces jets d'eau éclairés par des faisceaux de bougies, brillaient comme une poussière de diamants et rafraîchissaient l'air toujours agité par d'énormes branches de palmiers humides de pluie et de bananiers luisants de rosée, dont le vent de la valse secouait les perles sur la mousse du bosquet odorant. On aurait dit que toutes ces plantes étrangères, dont la racine était cachée sous un tapis de verdure, croissaient là dans leur terrain, et que le cortége des danseuses et des danseurs du Nord se promenait par enchantement sous les forêts des tropiques. On croyait rêver. Ce n'était pas seulement du luxe, c'était de la poésie. L'éclat de cette magique galerie était centuplé par une profusion de glaces que je n'avais encore vue nulle part. Les fenêtres donnant sur le portique dont je vous ai décrit l'ingénieuse illumination, restaient ouvertes à cause de la chaleur excessive de cette

nuit d'été; mais, hors celles qui servaient d'issues, toutes les baies étaient cachées par d'énormes écrans dorés, à glaces d'un seul morceau, et le pied des écrans disparaissait dans des corbeilles de fleurs; les dimensions de ces miroirs encadrés de dorures et rehaussés d'un nombre immense de bougies, m'ont paru prodigieuses. On croyait voir les portes d'un palais de fées. Ces glaces s'adaptaient comme des pièces de marqueterie à l'embrasure de la croisée qu'elles étaient destinées à dissimuler; c'étaient des rideaux de diamants bordés d'or. Remarquez que la hauteur de la galerie est considérable, et que les jours dont elle est percée sont extrêmement larges. Les glaces remplissaient ces ouvertures sans toutefois intercepter entièrement l'air, car on avait laissé entre les écrans et les châssis ouverts un intervalle de plusieurs pouces, qui ne paraissait pas et qui suffisait cependant pour rafraîchir la température. Sur le panneau opposé à la galerie du jardin, on avait également appliqué des glaces à cadres dorés, de même grandeur que celles des croisées correspondantes. Cette salle est longue comme la moitié du palais. Vous pouvez vous figurer l'effet d'une telle magnificence. On ne savait où l'on était; les limites avaient disparu; tout devenait espace, lumière, dorure, fleurs, reflet, illusion : le mouvement de la foule et la foule elle-même se multipliaient à l'infini. Chacun des acteurs de cette scène en valait cent, tant les glaces produisaient d'effet. Ce palais de cristal sans ombres est fait pour une fête; il me paraissait que le bal fini, la salle allait disparaître avec les danseurs. Je n'ai rien vu de plus beau, mais le bal ressemblait à d'autres bals et ne répondait pas à la décoration extraordinaire de l'édifice. Je m'étonnais que ce peuple de danseurs n'imaginât pas quelque chose de nouveau à jouer sur un théâtre si différent de tous les lieux où l'on a coutume de danser et de s'ennuyer sous le prétexte de se réjouir. J'aurais voulu voir là des quadrilles, des surprises, des apparitions, des ballets, des théâtres mobiles. Il me semble qu'au moyen âge l'imagination avait plus de part aux divertissements de cour. Je n'ai vu danser au palais Michel que des polonaises, des valses et de ces contredanses dégénérées qu'on appelle des quadrilles dans le français russe; même les mazourkes qu'on danse à Pétersbourg sont moins gaies et moins gracieuses que les vraies danses de Varsovie. La gravité russe ne pourrait s'accommoder de la vivacité, de la verve et de l'abandon des danses vraiment polonaises.

Sous les ombrages parfumés de la galerie que je vous ai décrite,

l'impératrice venait se reposer après chaque polonaise ; elle trouvait là un abri contre la chaleur du jardin illuminé dont l'air, pendant cette orageuse nuit d'été, était tout aussi étouffant que celui de l'intérieur du palais.

Dans cette fête, j'ai eu le loisir de comparer les deux pays, et mes observations n'étaient pas à l'avantage de la France. La démocratie doit nuire à l'ordonnance d'une grande assemblée; la fête du palais Michel s'embellissait de tous les hommages, de tous les soins dont la souveraine était l'objet. Il faut une reine aux divertissements élégants, mais l'égalité a tant d'autres avantages qu'on peut bien lui sacrifier le luxe des plaisirs; c'est ce que nous faisons en France avec un désintéressement méritoire; seulement je crains que nos arrière-neveux n'aient changé d'avis quand le temps sera venu de jouir des perfectionnements préparés pour eux par des grands-pères trop généreux. Qui sait alors si ces générations détrompées ne diront pas en parlant de nous : « Séduits par une éloquence fausse, ils furent vaguement fanatiques et nous ont rendus positivement misérables ? »

Quoi qu'il en puisse être de cet avenir américain tant promis à l'Europe, je ne saurais assez vous faire admirer la fête du palais Michel. Admirez donc de toutes vos forces, et ce que je vous décris et ce que je ne puis vous peindre.

Avant l'heure du souper l'impératrice, assise sous son dais de verdure exotique, me fit signe de m'approcher d'elle : à peine avais-je obéi que l'empereur vint près du bassin magnifique dont la gerbe d'eau jaillissante nous éclairait de ses diamants en nous rafraîchissant de ses émanations embaumées. Il me prit par la main pour me mener à quelques pas du fauteuil de sa femme, et là il voulut bien causer avec moi plus d'un quart d'heure sur des choses intéressantes; car ce prince ne vous parle pas, comme beaucoup d'autres princes, seulement pour qu'on voie qu'il vous parle.

Il me dit d'abord quelques mots sur la belle ordonnance de la fête. Je lui répondis « qu'avec une vie aussi active que la sienne, je m'étonnais qu'il pût trouver du temps pour tout et même pour partager les plaisirs de la foule.

—« Heureusement, reprit-il, que la machine administrative est fort simple dans mon pays : car avec des distances qui rendent tout difficile, si la forme du gouvernement était compliquée, la tête d'un homme n'y suffirait pas. »

J'étais surpris et flatté de ce ton de franchise; l'empereur qui, mieux que personne, entend ce qu'on ne lui dit pas, continua en répondant à ma pensée : « Si je vous parle de la sorte, c'est parce que je sais que vous pouvez me comprendre : nous continuons l'œuvre de Pierre le Grand.

— » Il n'est pas mort, sire, son génie et sa volonté gouvernent encore la Russie. »

Quand on cause en public avec l'empereur, un grand cercle de courtisans se forme à une distance respectueuse. De là personne ne peut entendre ce que dit le maître, sur lequel s'arrêtent cependant tous les regards.

Ce n'est pas le prince qui vous embarrasse quand il vous fait l'honneur de vous parler, c'est sa suite.

L'empereur reprit : « Cette volonté est bien difficile à faire exécuter : la soumission vous fait croire à l'uniformité chez nous, détrompez-vous; il n'y a pas de pays où il y ait autant de diversité de races, de mœurs, de religion et d'esprit qu'en Russie. La variété reste au fond, l'uniformité est à la superficie, et l'unité n'est qu'apparente. Vous voyez là près de nous vingt officiers : les deux premiers seuls sont Russes, les trois suivants sont des Polonais réconciliés, une partie des autres sont Allemands, il y a jusqu'à des kans de Kirguises qui m'amènent leurs fils pour les faire élever parmi mes cadets : en voici un, » me dit-il en me montrant du doigt un petit singe chinois dans son bizarre costume de velours tout chamarré d'or; cet enfant de l'Asie était coiffé d'un haut bonnet droit, pointu, à grands rebords arrondis et retroussés, semblable à la coiffure d'un escamoteur.

« Là deux cent mille enfants sont élevés et instruits à mes frais avec cet enfant.

— » Sire, tout se fait en grand en Russie : tout y est colossal.

— » Trop colossal pour un homme.

— » Quel homme fut jamais plus près de son peuple ?

— » Vous parlez de Pierre le Grand ?

— » Non, sire.

— » J'espère que vous ne vous bornerez pas à voir Pétersbourg : quel est votre plan de voyage dans mon pays ?

— » Sire, je désire partir aussitôt après la fête de Péterhoff.

— » Pour aller ?

— » A Moscou et à Nijni.

— » C'est bien ; mais vous vous y prenez trop tôt : vous quitterez Moscou avant mon arrivée, cependant j'aurais été bien aise de vous y voir.

— » Sire, ce mot de votre majesté me fera changer de projet.

— » Tant mieux, nous vous montrerons les nouveaux travaux que nous faisons au Kremlin. Mon but est de rendre l'architecture de ces vieux édifices plus conforme à l'usage qu'on en fait aujourd'hui ; le palais trop petit devenait incommode pour moi : vous assisterez aussi à une cérémonie curieuse dans la plaine de Borodino ; j'y dois poser la première pierre d'un monument que je fais élever en commémoration de cette bataille. »

Je gardais le silence et sans doute l'expression de mon visage devint sérieuse. L'empereur fixa ses yeux sur moi, puis il reprit d'un ton de bonté et avec une nuance de délicatesse et même de sensibilité qui me toucha : « Le spectacle des manœuvres *au moins* vous intéressera.
— Sire, tout m'intéresse en Russie.»

J'ai vu le vieux marquis D*** qui n'a qu'une jambe, danser la polonaise avec l'impératrice; tout estropié qu'il est, il peut marcher cette danse qui n'est qu'une procession solennelle. Il est venu ici avec ses fils : ils voyagent vraiment en grands seigneurs : un yacht à eux les a portés de Londres jusqu'à Pétersbourg où ils se sont fait envoyer des chevaux anglais et des voitures anglaises en grand nombre. Leurs équipages sont les plus élégants s'ils ne sont les plus riches de Pétersbourg : on traite ici ces voyageurs avec une bienveillance marquée : ils vivent dans l'intimité de la famille impériale ; le goût de la chasse et les souvenirs du voyage de l'empereur à Londres quand il était grand-duc ont établi entre eux et le marquis D*** cette espèce de familiarité qui me paraît devoir être plus agréable aux princes qu'aux particuliers devenus l'objet d'une telle faveur. Où l'amitié est impossible l'intimité me semble gênante. On dirait quelquefois à voir les manières des fils du marquis envers les personnes de la famille impériale qu'ils pensent là-dessus comme moi. Si la franchise gagne les hommes de cour, où la louange se réfugiera-t-elle et la politesse avec elle [1] ?

[1] Quelques jours après que cette lettre fut écrite, il se passa dans l'intérieur de la cour une petite scène qui fera connaître les manières des jeunes gens les plus à la mode aujourd'hui en Angleterre, ceux-ci n'ont rien à reprocher ni à envier aux agréables les plus impolis de Paris : il y a loin de ce genre d'élégance brutale à la

Vous ne sauriez vous faire une idée de l'agitation de la vie que nous menons ici : le spectacle seul de tant de mouvement serait pour moi une fatigue.

Le jeune*** est à Pétersbourg, nous nous rencontrons partout, et avec plaisir : c'est le type du Français actuel, mais vraiment bien élevé. Il me paraît enchanté de tout : ce contentement est si naturel, qu'il est communicatif, aussi je crois que ce jeune homme plaît autant qu'il veut plaire ; il voyage bien, il a de l'instruction, recueille beaucoup de faits qu'il suppute mieux qu'il ne les classe, car à son âge on chiffre plus qu'on n'observe. Il est très-fort sur les dates, les mesures, les nombres et quelques autres données positives, ce qui fait que sa conversation m'intéresse et m'instruit. Mais quelle conversation variée que celle de notre ambassadeur ! Que d'esprit de trop pour les affaires, et combien la littérature le regretterait si le temps qu'il donne à la politique n'était encore une étude dont les lettres profiteront plus tard. Jamais homme ne fut mieux à sa place, et ne parut moins occupé de son rôle ; de la capacité sans importance, voilà aujourd'hui, ce me semble, la condition du succès pour tout Français occupé d'affaires publiques. Personne, depuis la révolution de juillet, n'a rempli aussi bien que M. de Barante la charge difficile d'ambassadeur de France à Pétersbourg.

Je joins ici le cérémonial observé pour toutes les fêtes du mariage de la grande-duchesse Marie. Cette lecture vous ennuiera comme celle de tout cérémonial. Mais il n'y a rien que de curieux dans un pays si éloigné du nôtre. La Russie est tellement inconnue chez nous, que les descriptions qu'on nous en fait nous intéressent toujours. La

politesse des Buckingham, des Lauzun et des Richelieu. — L'impératrice voulait donner un bal intime à cette famille près de quitter Pétersbourg. Elle commence par inviter elle-même le père qui danse si bien avec une jambe de bois. « Madame, répond le vieux marquis ***, on m'a comblé à Pétersbourg, mais tant de plaisirs surpassent mes forces : j'espère que votre majesté me permettra de prendre congé d'elle ce soir et de me retirer demain matin sur mon yacht pour retourner en Angleterre ; sans cela je mourrais de joie en Russie. — Eh bien, je renonce à vous, » reprend l'impératrice satisfaite de cette réponse polie, et digne de l'époque où le vieux lord dut entrer dans le monde ; puis se retournant vers les fils du marquis qui devaient prolonger leur séjour à Pétersbourg : « Je compte au moins sur vous, » dit-elle à l'aîné. — « Madame, répond celui-ci, nous avons pour ce jour-là une partie de chasse aux rennes. » L'impératrice, qu'on dit fière, ne se décourage pas, et s'adressant au cadet : « Vous, du moins, vous me resterez, » lui dit-elle. Le jeune homme, à bout d'excuses, ne sait que répondre, mais dans son dépit il appelle son frère et lui dit tout haut : « C'est donc moi qui suis la victime ? » Cette anecdote a fait la joie de la cour.

ressemblance de certaines choses m'étonne autant que la différence de certaines autres, et la comparaison entre deux pays séparés par une telle distance, et rapprochés par une influence mutuelle, ne peut manquer de piquer vivement la curiosité [1].

[1] CÉRÉMONIAL DE LA CÉLÉBRATION DU MARIAGE DE SON ALTESSE IMPÉRIALE MADAME LA GRANDE-DUCHESSE MARIE NICOLAIEVNA AVEC SON ALTESSE SÉRÉNISSIME MONSEIGNEUR LE DUC MAXIMILIEN DE LEUCHTENBERG, APPROUVÉ PAR SA MAJESTÉ L'EMPEREUR.

Le jour qui aura été choisi pour la cérémonie, une salve de cinq coups de canon, tirés des remparts de la forteresse de Saint-Pétersbourg, annoncera que dans cette journée devra avoir lieu la célébration du mariage de son altesse impériale madame la grande-duchesse Marie Nicolaievna avec son altesse sérénissime monseigneur le duc Maximilien de Leuchtenberg.

D'après les annonces qui auront été envoyées, les membres du saint synode et du haut clergé, la cour et les autres personnes de distinction des deux sexes, les ambassadeurs et ministres étrangers, les généraux, les officiers de tout grade de la garde et les officiers supérieurs des autres troupes, se réuniront au palais d'hiver, à ... heures du matin, les dames en costume russe et les cavaliers en uniforme.

Lorsque les dames d'honneur qui auront été appelées pour habiller l'auguste fiancée sortiront des appartements intérieurs après avoir accompli cette fonction, un maître des cérémonies en avertira l'auguste fiancée, et l'accompagnera jusqu'aux appartements intérieurs.

Dans cette journée, l'auguste fiancée portera une couronne sur la tête, et par-dessus la robe, un manteau de velours ponceau, doublé d'hermine, dont la longue traîne sera portée aux côtés par quatre chambellans, et à l'extrémité par le dignitaire en fonctions d'écuyer de son altesse impériale.

Leurs majestés l'empereur et l'impératrice se rendront des appartements intérieurs, à la chapelle du palais, dans l'ordre suivant :

I. Les fourriers de la cour et les fourriers de la chambre impériale;

II. Les maîtres des cérémonies et le grand maître des cérémonies;

III. Les gentilshommes de la chambre, les chambellans et les cavaliers de la cour impériale, marchant deux à deux, les moins anciens en avant;

IV. Les premières charges de la cour, deux à deux, les moins anciennes en avant;

V. Un maréchal de la cour avec son bâton;

VI. Le grand chambellan et le grand maréchal de la cour avec son bâton;

VII. Leurs majestés l'empereur et l'impératrice, suivis du ministre de la maison de l'empereur, ainsi que des aides de camp généraux et aides de camp de sa majesté impériale, de service;

VIII. Son altesse impériale monseigneur le césarévitch grand-duc Alexandre Nicolaievitch;

IX. Leurs altesses impériales messeigneurs les grands-ducs Constantin Nicolaievitch, Nicolas Nicolaievitch et Michel Nicolaievitch;

X. Leurs altesses impériales monseigneur le grand-duc Michel Pavlovitch et madame la grande-duchesse Hélène Pavlovna;

XI. Son altesse impériale madame la grande-duchesse Marie Nicolaievna, avec

Le grand chambellan est mort avant le mariage. Cette charge vient d'être donnée au comte Golowkin, ancien ambassadeur de Russie en Chine, où il n'a pu pénétrer. Ce seigneur est entré en fonctions à l'occasion des fêtes du mariage, et il a moins d'expérience que n'en avait

son auguste fiancé, son altesse sérénissime monseigneur le duc Maximilien de Leuchtenberg ;

XII. Leurs altesses impériales mesdames les grandes-duchesses Olga Nicolaievna, Alexandra Nicolaievna et Marie Nikhailovna ;

XIII. Leurs altesses sérénissimes monseigneur le prince Pierre d'Oldenbourg et madame la princesse son épouse.

Les dames d'honneur, les demoiselles d'honneur à portrait, les demoiselles d'honneur de sa majesté l'impératrice et de leurs altesses impériales mesdames les grandes-duchesses, ainsi que les autres personnes de distinction des deux sexes, suivront par ordre d'ancienneté.

A l'entrée de la chapelle, leurs majestés impériales seront reçues par les membres du saint synode et du haut clergé, portant la croix et l'eau bénite.

Au commencement du service divin, lorsque l'on chantera le verset : Госнодии силоі-о швоеі-о возвеселишся Царь, sa majesté l'empereur conduira les augustes fiancés à la place préparée pour la célébration du mariage, et en même temps les personnes désignées pour porter les couronnes s'approcheront des augustes fiancés.

Alors commencera, d'après le rit de l'église grecque, la cérémonie du mariage, pendant laquelle, après l'Évangile, on fera mention, dans la prière pour la famille impériale, de madame la grande-duchesse Marie Nicolaievna et de son époux.

Après la cérémonie du mariage, les augustes époux présenteront leurs remercîments à leurs majestés impériales, et reviendront occuper leurs places. Le métropolitain, assisté des membres du saint synode, commencera ensuite les prières d'actions de grâces, et lorsqu'on entonnera le *Te Deum*, il sera tiré des remparts de la forteresse de Saint-Pétersbourg, une salve de cent et un coups de canon.

A l'issue de la cérémonie religieuse, les membres du saint synode et du haut clergé offriront leurs félicitations à leurs majestés impériales.

En sortant de la chapelle leurs majestés impériales et la famille impériale retourneront dans les appartements intérieurs avec le même cortége et dans l'ordre énoncé ci-dessus. A leur arrivée dans la pièce où un autel catholique aura été dressé, sa majesté l'empereur conduira les augustes époux à cet autel, où la cérémonie du mariage alors sera célébrée d'après le rit catholique romain ; à l'issue de cette cérémonie, la famille impériale rentrera dans l'intérieur des appartements, après avoir reçu les félicitations du clergé catholique romain.

Lorsque l'heure du banquet sera venue, et que les dignitaires des trois premières classes auront occupé les places qui leur auront été désignées, on viendra annoncer à leurs majestés impériales qui se rendront à table accompagnées de la famille impériale, et précédées de la cour.

Leurs majestés impériales et tous les membres de la famille impériale seront servis à table par des chambellans ; les coupes seront présentées à leurs majestés impériales par les grands échansons ; aux augustes nouveaux époux par le dignitaire en fonctions d'écuyer de la cour de son altesse impériale madame la grande-

son prédécesseur. Un jeune chambellan, nommé par lui, vient d'encourir la colère de l'empereur, et d'exposer son chef à une réprimande un peu sévère. C'était au bal de la grande-duchesse Hélène.

L'empereur causait avec l'ambassadeur d'Autriche. Le jeune cham-

duchesse; à leurs altesses impériales monseigneur le césarévitch grand-duc héritier par le dignitaire faisant fonctions d'écuyer de son altesse impériale; à messeigneurs les grands-ducs et mesdames les grandes-duchesses, par des chambellans.

Pendant le repas il y aura concert vocal et instrumental.

Les toasts seront portés au bruit des salves d'artillerie tirées des remparts de la forteresse de Saint-Pétersbourg.

Savoir :

1° A la santé de leurs majestés impériales. — 51 coups de canon.

2° Des augustes nouveaux époux. — 31 coups de canon.

3° De toute la famille impériale. — 31 coups de canon.

4° De son altesse royale madame la duchesse de Leuchtenberg. — 31 coups de canon.

5° Du clergé et de tous les fidèles sujets de sa majesté l'empereur. — 31 coups de canon.

Après le banquet leurs majestés impériales et la famille impériale retourneront avec le même cortége dans les appartements intérieurs.

Dans la soirée du même jour, il y aura un bal paré, auquel assisteront toutes les personnes de distinction des deux sexes, les ambassadeurs et ministres étrangers, et les personnes présentées à la cour.

Avant la fin du bal, les personnes désignées par l'empereur pour recevoir les nouveaux époux, se rendront dans les appartements de leurs altesses, où leurs majestés l'empereur et l'impératrice, précédés de la cour, les accompagneront.

A l'entrée de ces appartements, leurs majestés impériales et les nouveaux époux seront reçus par les personnes désignées à cet effet, et se rendront ensuite dans l'intérieur des appartements, où se trouvera une dame d'honneur pour le déshabillé de madame la grande-duchesse.

Dans cette journée il sera récité des prières d'actions de grâces dans toutes les églises et les cloches sonneront, ainsi que les deux jours suivants; la capitale sera illuminée le soir, pendant trois jours.

Le 3 juillet * spectacle au grand théâtre en gala.

Le 4 juillet, les augustes époux recevront, à onze heures du matin, les félicitations des personnes de distinction des deux sexes admises à la cour, et à une heure de l'après-midi, celles du corps diplomatique.

Le soir, grand bal dans la salle blanche du palais d'hiver, et souper.

Le 6 juillet, bal chez leurs altesses impériales monseigneur le grand-duc Michel Pavlovitch et madame la grande-duchesse Hélène Pavlovna.

Le 8 juillet, bal chez le prince d'Oldenbourg.

Le 9 juillet, départ de la cour impériale pour Péterhoff.

Le 11 juillet, bal masqué public et illumination à Péterhoff.

* D'après le calendrier julien,

bellan reçoit de la grande-duchesse Marie l'ordre d'aller inviter, de sa part, cet ambassadeur à danser avec elle. Dans son zèle, le pauvre débutant, rompant le cercle que je vous ai décrit, arrive intrépidement jusqu'à la personne de l'empereur pour dire devant sa majesté elle-même à l'ambassadeur d'Autriche : « Monsieur le comte, madame la duchesse de Leuchtenberg vous prie à danser pour la première polonaise. »

L'empereur, choqué de l'ignorance du nouveau chambellan, lui dit très-haut : « Vous venez d'être nommé à votre charge, monsieur, apprenez donc à la remplir : d'abord ma fille ne s'appelle pas la duchesse de Leuchtenberg; elle s'appelle la grande-duchesse Marie [1]; ensuite vous devez savoir qu'on ne vient pas m'interrompre quand je cause avec quelqu'un [2]. »

Le nouveau chambellan qui recevait cette dure réprimande de la bouche même du maître, était malheureusement un pauvre gentilhomme polonais. La rigidité de l'empereur ne se contenta pas de ce peu de mots : il fit appeler le grand chambellan, et lui recommanda d'être à l'avenir plus circonspect dans ses choix.

Cette scène rappelle ce qui se passait assez souvent à la cour de l'empereur Napoléon. Les Russes achèteraient bien cher un passé de quelques siècles !

J'ai quitté le bal du palais Michel de fort bonne heure ; en sortant, je m'arrêtai sur l'escalier, où j'aurais voulu demeurer : c'était un bois d'orangers en fleur. Je n'ai rien vu de plus magnifique, de mieux ordonné que cette fête ; mais je ne connais rien de si fatigant que l'admiration prolongée, surtout quand elle ne porte ni sur les phénomènes de la nature ni sur les ouvrages de l'art.

Je vous quitte pour aller dîner chez un officier russe, le jeune comte de***, qui m'a mené ce matin au cabinet de minéralogie, le plus beau, je crois, de l'Europe ; car les mines de l'Oural sont d'une richesse incomparable. On ne peut rien voir seul ici; une personne du pays est toujours avec vous pour vous faire les honneurs des établissements publics, et il y a dans l'année peu de jours favorables pour les bien voir. L'été, on replâtre les édifices dégradés par le froid : l'hiver,

[1] Ce titre lui avait été conservé en la mariant.

[2] Ne vous l'ai-je pas dit? à cette cour on passe sa vie en répétitions générales. Depuis Pierre Ier, un empereur de Russie n'oublie jamais qu'il est chargé de tout enseigner lui-même à son peuple.



on va dans le monde, on danse, quand on ne gèle pas. Vous croirez que j'exagère, si je vous dis qu'on ne voit guère mieux la Russie à Pétersbourg qu'en France. Dégagez cette observation de sa forme paradoxale, vous aurez la vérité pure. Il est certain qu'il ne suffit pas de venir dans ce pays pour le connaître. Sans protection, vous n'auriez l'idée de rien, et souvent la protection vous tyrannise et vous expose à prendre des idées fausses [1].

[1] C'est ce qu'on veut.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE PREMIER VOLUME.

LETTRE PREMIÈRE, A ***.

LETTRE II.

LETTRE III.

LETTRE IV.

LETTRE V.

LETTRE VI.

LETTRE VII.

LETTRE VIII.

LETTRE IX.

LETTRE X.

LETTRE XI.

LETTRE XII.

FIN DE LA TABLE.

LA

RUSSIE

EN 1839

LA

RUSSIE

EN 1839

LA

RUSSIE

EN 1839

PAR LE MARQUIS DE CUSTINE

« Respectez surtout les étrangers, de quelque
» qualité, de quelque rang qu'ils soient, et si vous
» n'êtes pas à même de les combler de présents,
» prodiguez-leur au moins des marques de bien-
» veillance, puisque de la manière dont ils sont
» traités dans un pays dépend le bien et le mal qu'ils
» en disent en retournant dans le leur. »

[Extrait des conseils de Vladimir Monomaque
à ses enfants en 1126. *Histoire de l'Empire
de Russie*, par Karamsin, t. II, p. 205.]

2

BRUXELLES

WOUTERS ET Cᵉ, IMPRIMEURS-LIBRAIRES
8, rue d'Assaut

1843



LA RUSSIE

EN 1839.

LETTRE XIII.

Pétersbourg, ce 21 juillet 1839.

Plusieurs des dames de la cour, mais en petit nombre, ont une réputation de beauté méritée, d'autres en ont une usurpée à force de coquetterie, d'agitation et de recherche, le tout imité de l'anglais, car les Russes du grand monde passent leur vie à chercher au loin les types de la mode ; ils se trompent quelquefois dans le choix de leurs modèles ; cette méprise produit alors une élégance fort étrange : l'élégance sans goût. Un Russe abandonné à lui-même passerait sa vie dans les transes de la vanité mécontente ; il se croirait un barbare ; rien ne nuit au naturel et, par conséquent, à l'esprit d'un peuple, comme cette préoccupation continuelle de la supériorité sociale des autres nations. Être humble ; rougir de soi à force de fatuité, c'est une des bizarreries de l'amour-propre humain. J'ai déjà eu le temps de m'apercevoir que ce phénomène n'est pas rare en Russie où l'on peut étudier le caractère du parvenu dans toutes les castes et à tous les rangs.

En général dans les diverses classes de la nation, la beauté est moins commune chez les femmes qu'elle ne l'est chez les hommes, ce qui n'empêche pas qu'on ne trouve parmi ceux-ci un grand nombre de physionomies plates et dénuées d'expression. Les races finnoises ont les pommettes des joues saillantes, les yeux petits, ternes, enfoncés, le visage écrasé ; on dirait que tous ces hommes, à leur naissance, sont tombés sur le nez ; ils ont aussi la bouche difforme, et l'ensemble de leur figure, vrai masque d'esclave, est sans aucune expression. Le portrait que je vous fais là ressemble aux Finnois, non aux Slaves.

J'ai rencontré beaucoup de personnes marquées de petite vérole, chose rare aujourd'hui dans le reste de l'Europe et qui atteste la négligence de l'administration russe sur un point important.

A Pétersbourg, les races sont tellement mêlées qu'on n'y peut avoir une idée de la vraie population de la Russie : les Allemands, les Suédois, les Livoniens, les Finnois qui sont des espèces de Lapons descendus des hauteurs du pôle, les Kalmouks et d'autres races tatares ont confondu leur sang avec celui des Slaves dont la beauté primitive s'est altérée peu à peu parmi les habitants de la capitale, ce qui me fait penser souvent à la justesse du mot de l'empereur : « Pétersbourg est russe, mais ce n'est pas la Russie. »

J'ai vu à l'Opéra ce qu'on appelle une représentation *en gala*. La salle magnifiquement éclairée m'a paru grande et d'une belle forme. On ne connaît ici ni galeries ni balcons; il n'y a pas à Pétersbourg de bourgeoisie à placer pour gêner les architectes dans leur plan, les salles de spectacle peuvent donc être bâties sur des dessins simples et réguliers comme les théâtres d'Italie, où les femmes qui ne sont pas du grand monde vont au parterre.

Par une faveur particulière, j'avais obtenu pour cette représentation un fauteuil au premier rang du parterre. Les jours de gala, ces fauteuils sont réservés aux plus grands seigneurs, c'est-à-dire aux plus grandes charges de la cour; nul n'y est admis qu'en uniforme, dans le costume de son grade et de sa place.

Mon voisin de droite, voyant à mon habit que j'étais étranger, m'adressa la parole en français avec la politesse hospitalière qui distingue à Pétersbourg les hommes des classes élevées et, jusqu'à un certain point, les hommes de toutes les classes, car ici tous sont polis : les grands par vanité pour faire preuve de bonne éducation ; les petits par peur.

Après quelques mots de conversation insignifiante, je demandai à mon obligeant inconnu ce qu'on allait représenter : « C'est un ouvrage traduit du français, me répondit-il : *le Diable boiteux*. »

Je me creusais la tête inutilement pour savoir quel drame avait pu être traduit sous ce titre. Jugez de mon étonnement quand j'appris que la *traduction* était une pantomime calquée librement sur notre ballet du *Diable boiteux*.

Je n'ai pas beaucoup admiré le spectacle; j'étais surtout occupé des spectateurs. La cour arriva enfin ; la loge impériale est un brillant

salon qui occupe le fond de la salle, et ce salon est encore plus éclairé que le reste du théâtre qui l'est beaucoup.

L'entrée de l'empereur m'a paru imposante. Quand il approche du devant de sa loge, accompagné de l'impératrice et suivi de leur famille et de la cour, le public se lève en masse. L'empereur en grand uniforme d'un rouge éclatant est singulièrement beau. L'uniforme des Cosaques ne va bien qu'aux hommes très-jeunes; celui-ci sied mieux à un homme de l'âge de sa majesté; il rehausse la noblesse de ses traits et de sa taille. Avant de s'asseoir, l'empereur salue l'assemblée avec la dignité pleine de politesse qui le caractérise. L'impératrice salue en même temps; mais ce qui m'a paru un manque de respect envers le public, c'est que leur suite même salue. La salle tout entière rend aux deux souverains révérence pour révérence, et, de plus, les couvre d'applaudissements et de hourras.

Ces démonstrations exagérées avaient un caractère officiel qui diminuait beaucoup de leur prix. La belle merveille qu'un empereur applaudi chez lui par un parterre de courtisans choisis! En Russie la vraie flatterie, ce serait l'apparence de l'indépendance. Les Russes n'ont pas découvert ce moyen détourné de plaire : à la vérité, l'emploi en pourrait parfois devenir périlleux, malgré l'ennui que la servilité des sujets doit causer au prince.

La soumission obligée qu'il rencontre habituellement est cause que l'empereur actuel n'a éprouvé que deux jours en sa vie la satisfaction de mesurer sa puissance personnelle sur la foule assemblée, et c'était dans des émeutes. Il n'y a d'homme libre en Russie que le soldat révolté.

Vu du point où je me trouvais, et qui faisait à peu près le milieu entre les deux théâtres, la scène et la cour, l'empereur me paraissait digne de commander aux hommes, tant il avait un grand air, tant sa figure est noble et majestueuse. Aussitôt je me suis rappelé sa conduite au moment où il est monté sur le trône, et cette belle page d'histoire m'a distrait du spectacle auquel j'assistais.

Ce que vous allez lire m'a été dit il y a peu de jours par l'empereur lui-même; si je ne vous ai pas raconté cette conversation dans ma dernière lettre, c'est parce que les papiers qui contiendraient de pareils détails ne peuvent se confier à la poste russe ni même à aucun voyageur.

Le jour où Nicolas parvint au trône fut celui où la rébellion éclata

dans la garde ; à la première nouvelle de la révolte des troupes, l'empereur et l'impératrice descendirent *seuls* dans leur chapelle, et là, tombant à genoux sur les degrés de l'autel, ils se jurèrent l'un à l'autre, devant Dieu, de mourir en souverains s'ils ne pouvaient triompher de l'émeute.

L'empereur jugeait le mal sérieux, car il venait d'apprendre que l'archevêque avait déjà tenté en vain d'apaiser les soldats. En Russie, lorsque le pouvoir religieux échoue, le désordre est redoutable.

Après avoir fait le signe de la croix, l'empereur partit pour aller maîtriser les rebelles par sa seule présence et par l'énergie calme de sa physionomie. Il m'a raconté lui-même cette scène en des termes plus modestes que ceux dont je viens de me servir ; malheureusement je les ai oubliés parce qu'au premier abord je fus un peu troublé du tour inattendu que prenait notre conversation : je vais la reprendre au moment dont le souvenir m'est présent.

« Sire, votre majesté avait puisé sa force à la vraie source.

— » J'ignorais ce que j'allais faire et dire, j'ai été inspiré.

— » Pour avoir de pareilles inspirations, il faut les mériter.

— » Je n'ai rien fait d'extraordinaire ; j'ai dit aux soldats : Retournez à vos rangs, et au moment de passer le régiment en revue ; j'ai crié : A genoux ! Tous ont obéi. Ce qui m'a rendu fort, c'est que l'instant d'auparavant je m'étais résigné à la mort. Je suis reconnaissant du succès ; je n'en suis pas fier, car je n'y ai aucun mérite. »

Telles furent les nobles expressions dont se servit l'empereur pour me raconter cette tragédie contemporaine.

Vous pouvez juger par là de l'intérêt des sujets qui fournissent à sa conversation avec les étrangers qu'il veut bien honorer de sa bienveillance ; il y a loin de ce récit aux banalités de cour. Ceci doit vous faire comprendre l'espèce de pouvoir qu'il exerce sur nous comme sur ses peuples et sur sa famille. C'est le Louis XIV des Slaves.

Des témoins oculaires m'ont assuré qu'on le voyait grandir à chaque pas qu'il faisait en s'avançant au-devant des mutins. De taciturne, mélancolique et minutieux qu'il avait paru dans sa jeunesse, il devint un héros sitôt qu'il fut souverain. C'est le contraire de la plupart des princes qui promettent plus qu'ils ne tiennent.

Celui-ci est tellement dans son rôle que le trône est pour lui ce qu'est la scène pour un grand acteur. Son attitude devant la garde rebelle était si imposante, dit-on, que l'un des conjurés s'est approché

de lui quatre fois pour le tuer pendant qu'il haranguait sa troupe, et quatre fois le courage a manqué à ce misérable, comme au Cimbre de Marius.

Le moyen qu'avaient employé les conspirateurs pour soulever l'armée était un mensonge ridicule : on avait répandu le bruit que Nicolas usurpait la couronne contre son frère Constantin, lequel s'acheminait, disait-on, vers Pétersbourg pour défendre ses droits les armes à la main. Voici le moyen qu'on avait pris pour décider les révoltés à crier sous les fenêtres du palais : Vive la constitution ! Les meneurs leur avaient persuadé que ce mot *constitution* était le nom de la femme de Constantin. Vous voyez qu'une idée de devoir était au fond du cœur des soldats, puisqu'ils croyaient que l'empereur Nicolas usurpait la couronne, et qu'on n'a pu les entraîner à la rébellion que par une supercherie.

Le fait est que Constantin n'a refusé le trône que par faiblesse : il craignait d'être empoisonné. Dieu sait, et peut-être quelques hommes savent si son abdication le sauva du péril qu'il crut éviter.

C'était donc dans l'intérêt de la légitimité que les soldats trompés se révoltèrent contre leur souverain légitime.

On a remarqué que pendant tout le temps que l'empereur resta devant les troupes, il ne mit pas une seule fois son cheval au galop, tant il avait de calme ; mais il était très-pâle. Il faisait l'essai de sa puissance, et le succès de l'épreuve lui assura l'obéissance de sa nation.

Un tel homme ne peut être jugé d'après la mesure qu'on applique aux hommes ordinaires. Sa voix grave et pleine d'autorité, son regard magnétique et fortement appuyé sur l'objet qui l'attire, mais rendu souvent froid et fixe par l'habitude de réprimer ses passions plus encore que de dissimuler ses pensées, car il est franc ; son front superbe, ses traits qui tiennent de l'Apollon et du Jupiter, sa physionomie peu mobile, imposante, impérieuse, sa figure plus noble que douce, plus monumentale qu'humaine, exerce sur quiconque approche de sa personne un pouvoir souverain. Il devient l'arbitre des volontés d'autrui, parce qu'on voit qu'il est maître de sa propre volonté.

Voici ce que j'ai encore retenu de la suite de notre entretien :

« L'émeute apaisée, sire, votre majesté a dû rentrer au palais dans une disposition bien différente de celle où elle était avant d'en sortir,

car elle venait de s'assurer, avec le trône, l'admiration du monde et la sympathie de toutes les âmes élevées.

— » Je ne le croyais pas ; on a beaucoup trop vanté ce que j'ai fait alors. »

L'empereur ne me dit pas qu'en revenant auprès de sa femme, il la retrouva atteinte d'un tremblement de la tête, maladie nerveuse dont elle n'a jamais pu se guérir entièrement. Cette convulsion est à peine sensible ; même elle ne l'est pas du tout les jours où l'impératrice est calme et en bonne santé ; mais, dès qu'elle souffre moralement ou physiquement, le mal revient et il augmente. Il faut que cette noble femme ait bien lutté contre l'inquiétude pendant que son mari s'exposait si audacieusement aux coups des assassins. En le voyant reparaître, elle l'embrassa sans parler ; mais l'empereur, après l'avoir rassurée, se sentit faiblir à son tour ; redevenu homme un instant, il se jeta dans les bras d'un de ses plus fidèles serviteurs qui se trouvait présent à cette scène et s'écria : « Quel commencement de règne ! »

Je publierai ces détails ; il est bon de les faire connaître pour apprendre aux hommes obscurs à moins envier la fortune des grands.

Quelque inégalité apparente que les législateurs aient établie entre les diverses conditions des hommes civilisés, l'équité de la providence se sauve dans une égalité secrète et que rien ne peut anéantir : celle qui naît des peines morales, lesquelles croissent ordinairement dans la même proportion que les privations physiques diminuent. Il y a moins d'injustice dans ce monde que les instituteurs des nations n'y en ont mis et que le vulgaire n'en aperçoit ; la nature est plus équitable que ne l'est la loi humaine.

Ces réflexions me passaient rapidement par l'esprit tandis que je causais avec l'empereur : elles firent naître pour lui dans mon cœur un sentiment qu'il serait, je crois, un peu surpris d'inspirer, une indéfinissable pitié. J'eus soin de dissimuler le plus possible cette émotion, dont je n'aurais pas osé lui avouer la nature ni lui expliquer la cause, et je répliquai à ce qu'il me disait sur l'exagération des louanges que lui avait values sa conduite pendant l'émeute :

« Ce qu'il y a de certain, sire, c'est qu'un des principaux motifs de ma curiosité, avant de venir en Russie, était le désir de m'approcher d'un prince qui exerce un tel pouvoir sur les hommes.

— » Les Russes sont bons, mais il faut se rendre digne de gouverner un tel peuple.

— » Votre majesté a deviné ce qui convenait à la Russie mieux qu'aucun de ses prédécesseurs.

— » Le despotisme existe encore en Russie, puisque c'est l'essence de mon gouvernement ; mais il est d'accord avec le génie de la nation.

— » Sire, vous arrêtez la Russie sur la route de l'imitation, et vous la rendez à elle-même.

— » J'aime mon pays, et je crois l'avoir compris ; je vous assure que lorsque je suis bien las de toutes les misères du temps, je cherche à oublier le reste de l'Europe en me retirant vers l'intérieur de la Russie.

— » Pour vous retremper à votre source ?

— » Précisément ! Personne n'est plus Russe de cœur que je le suis. Je vais vous dire une chose que je ne dirais pas à un autre ; mais je sens que vous me comprendrez, vous. »

Ici l'empereur s'interrompt et me regarde attentivement ; je continue d'écouter sans répliquer ; il poursuit :

« Je conçois la république, c'est un gouvernement net et sincère, ou qui du moins peut l'être ; je conçois la monarchie absolue, puisque je suis le chef d'un semblable ordre de choses, mais je ne conçois pas la monarchie représentative. C'est le gouvernement du mensonge, de la fraude, de la corruption ; et j'aimerais mieux reculer jusqu'à la Chine, que de l'adopter jamais.

— » Sire, j'ai toujours regardé le gouvernement représentatif comme une transaction inévitable dans certaines sociétés, à certaines époques, mais ainsi que toutes les transactions, elle ne résout aucune question : elle ajourne les difficultés. »

L'empereur semblait me dire : Parlez. Je continuai.

« C'est une trêve signée entre la démocratie et la monarchie sous les auspices de deux tyrans fort bas : la peur et l'intérêt ; et prolongée par l'orgueil de l'esprit qui se complaît dans la loquacité et par la vanité populaire qui se paye de mots. Enfin, c'est l'aristocratie de la parole substituée à celle de la naissance, car c'est le gouvernement des avocats.

— » Monsieur, vous parlez avec vérité, me dit l'empereur en me serrant la main ; j'ai été souverain représentatif [1], et le monde sait ce

[1] En Pologne.

qu'il m'en a coûté pour n'avoir pas voulu me soumettre aux exigences de CET INFAME gouvernement (je cite littéralement). Acheter des voix, corrompre des consciences, séduire les uns afin de tromper les autres; tous ces moyens je les ai dédaignés comme avilissants pour ceux qui obéissent autant que pour celui qui commande, et j'ai payé cher la peine de ma franchise; mais, Dieu soit loué, j'en ai fini pour toujours avec cette odieuse machine politique. Je ne serai plus roi constitutionnel. J'ai trop besoin de dire ce que je pense pour consentir jamais à régner sur aucun peuple par la ruse et par l'intrigue. »

Le nom de la Pologne qui se présentait incessamment à nos esprits n'a pas été prononcé dans ce curieux entretien.

L'effet qu'il a produit sur moi fut grand; je me sentais subjugué; la noblesse des sentiments que l'empereur venait de me montrer, la franchise de ses paroles me paraissait donner un grand relief à sa toute-puissance; j'étais ébloui, je l'avoue! Un homme qui, malgré mes idées d'indépendance, se faisait pardonner d'être souverain absolu de soixante millions d'hommes, était à mes yeux un être au-dessus de la nature, mais je me défiais de mon admiration; j'étais comme les bourgeois de chez nous lorsqu'ils se sentent près de se laisser prendre à la grâce, à l'adresse des hommes d'autrefois; leur bon goût les porte à s'abandonner à l'attrait qu'ils éprouvent, mais leurs principes résistent; ils demeurent roides et paraissent le plus insensibles qu'ils peuvent; c'est une lutte semblable que je soutenais. Il n'est pas dans ma nature de douter de la parole humaine au moment où je l'entends. Un homme qui parle est pour moi l'instrument de Dieu : ce n'est qu'à force de réflexion et d'expérience que je reconnais la possibilité du calcul et de la feinte. Vous appellerez cela de la niaiserie, c'en est peut-être, mais je me complais dans cette faiblesse d'esprit parce qu'elle tient à de la force d'âme; ma bonne foi me fait croire à la sincérité d'autrui, même à celle d'un empereur de Russie.

La beauté de celui-ci est encore pour lui un moyen de persuasion : car cette beauté est morale autant que physique. J'en attribue l'effet à la vérité des sentiments qui se peignent habituellement sur sa physionomie, encore plus qu'à la régularité des traits de son visage. C'est à une fête chez la duchesse d'Oldenbourg que j'eus avec l'empereur cette intéressante conversation. C'était un bal singulier et qui mérite encore de vous être décrit.

La duchesse d'Oldenbourg, née princesse de Nassau, est alliée de très-près à l'empereur par son mari ; elle avait voulu donner une soirée à l'occasion du mariage de la grande-duchesse Marie; mais ne pouvant renchérir sur les magnificences des fêtes précédentes ni rivaliser de richesse avec la cour, elle imagina d'improviser un bal champêtre dans sa maison des îles.

L'archiduc d'Autriche arrivé depuis deux jours pour assister aux fêtes de Pétersbourg, les ambassadeurs du monde entier (singuliers acteurs pour jouer une pastorale), toute la Russie enfin et tous les plus grands seigneurs étrangers se sont réunis en prenant un air de bonhomie dans un jardin parsemé de promeneurs et d'orchestres cachés parmi des bosquets lointains.

L'empereur donne le ton de chaque fête : le mot d'ordre de ce jour-là était : Naïveté décente ou l'élégante simplicité d'Horace.

Telle fut toute la soirée la disposition dominante de tous les esprits, y compris le corps diplomatique ; je croyais lire une églogue, non de Théocrite ou de Virgile, mais de Fontenelle.

On a dansé en plein air jusqu'à onze heures du soir, puis, quand des flots de rosée eurent assez inondé les têtes et les épaules des femmes jeunes et vieilles qui assistaient à ce triomphe de la volonté humaine contre le climat, on rentra dans le petit palais qui sert ordinairement d'habitation d'été à la duchesse d'Oldenbourg.

Au centre de la villa (en russe *datcha*) se trouve une rotonde tout éblouissante de dorures et de bougies : le bal continua dans cette salle, tandis que la foule non dansante inondait le reste de l'habitation. La lumière partait du centre, et dardait ses traits au dehors. On eût dit du soleil dont les rayons émergents portent en tous sens la chaleur et la vie dans les profondes solitudes de l'empyrée. Cette éblouissante rotonde était à mes yeux l'orbite où tournait l'astre impérial dont l'éclat illuminait tout le palais.

Au premier étage, on avait dressé des tentes sur des terrasses pour y mettre la table de l'empereur et celle des personnes invitées au souper. Il régnait dans cette fête, moins nombreuse que les précédentes, un désordre si magnifiquement ordonné, qu'elle m'a plus diverti que toutes les autres. Sans parler de la gêne comique, exprimée par certaines physionomies obligées d'affecter pour un temps la simplicité champêtre, c'était une soirée tout à fait originale, une espèce de Tivoli impérial où l'on se sentait presque libre, quoiqu'en présence

sence d'un maître absolu. Le souverain qui s'amuse ne paraît plus un despote ; ce soir-là, l'empereur s'amusait.

Je vous ai dit que jusqu'à l'heure d'entrer dans la rotonde, on avait dansé en plein air : heureusement que les excessives chaleurs de cette année avaient favorisé la duchesse dans son plan. Sa maison d'été est située dans la plus jolie partie des îles ; c'est donc là qu'au milieu d'un jardin éblouissant de fleurs en pots, mais qui toutes paraissaient venues naturellement sur un gazon anglais, autre merveille, elle avait fait établir une salle de danse à découvert : c'était un superbe parquet de salon posé sur une pelouse, et entouré d'élégantes balustrades toutes garnies de fleurs. Cette salle originale, à laquelle le ciel servait de plafond, ressemblait assez au tillac d'un vaisseau pavoisé pour une fête maritime : on y accédait d'un côté par quelques marches qui partaient de la pelouse ; de l'autre, par un perron adapté au vestibule de la maison, et déguisé sous des berceaux de fleurs exotiques. En ce pays, le luxe des fleurs rares supplée à la rareté des arbres. Les hommes qui l'habitent, et qui sont venus de l'Asie pour s'emprisonner dans les glaces du nord, se souviennent du luxe oriental de leur première patrie ; ils font ce qu'ils peuvent pour suppléer à la stérilité de la nature qui ne laisse venir en pleine terre que des pins et des bouleaux. L'art produit ici en serres chaudes une infinité d'arbustes et de plantes ; et comme tout est factice, la peine n'est pas plus grande pour faire croître des fleurs d'Amérique que des violettes et des lilas de France. Ce n'est pas la fécondité primitive du sol qui orne et varie les habitations de luxe à Pétersbourg, c'est la civilisation qui met à profit les richesses du monde entier, afin de déguiser la pauvreté de la terre et l'avarice du ciel polaire. Ne vous étonnez donc plus des vanteries des Russes ; la nature n'est pour eux qu'un ennemi de plus, vaincu par leur opiniâtreté ; au fond de tous leurs divertissements, il y a la joie et l'orgueil du triomphe.

L'impératrice, toute délicate qu'elle est, le cou nu, la tête découverte, a dansé chaque polonaise sur l'élégant parquet du bal magnifiquement champêtre que lui donnait sa cousine. En Russie, chacun poursuit sa carrière jusqu'au bout de ses forces. Le devoir d'une impératrice est de s'amuser à la mort. Celle-ci remplira sa charge comme les autres esclaves remplissent la leur ; elle dansera tant qu'elle pourra.

Cette princesse allemande, victime d'une frivolité qui doit lui pa-

raître pesante comme les chaînes aux prisonniers, jouit en Russie d'un bonheur rare dans tous les pays, dans toutes les conditions, et unique dans la vie d'une impératrice : elle a une amie.

Je vous ai déjà parlé de cette dame. C'est la baronne de ***, née comtesse de ***. Depuis le mariage de l'impératrice, ces deux femmes, dont les destinées sont si différentes, ne se sont presque jamais quittées. La baronne, d'un caractère sincère, d'un cœur dévoué, n'a point profité de sa faveur ; l'homme qu'elle a épousé est un des officiers de l'armée auxquels l'empereur doit le plus, car le baron *** lui a sauvé la vie le jour de l'émeute de l'avénement au trône, en s'exposant pour lui avec un dévouement non calculé. Rien ne peut payer un tel acte de courage, aussi ne le paye-t-on pas.

D'ailleurs, en fait de reconnaissance, les princes n'y comprennent que celle qu'ils inspirent, encore n'y tiennent-ils guère, car ils prévoient toujours l'ingratitude. La reconnaissance les déconcerte dans leurs calculs d'esprit plus qu'elle ne les console dans leurs peines de cœur. C'est une leçon qu'ils n'aiment pas à recevoir ; il leur paraît plus commode et plus simple de mépriser le genre humain en masse. Ceci s'applique à tous les hommes puissants, mais surtout aux plus puissants.

Le jardin devenait sombre, une musique lointaine répondait à l'orchestre du bal, et chassait harmonieusement la tristesse de la nuit ; tristesse trop naturelle dans ces bois monotones, sous ce climat ennemi de la joie. Le désert recommence aux îles où les marais et les pins de la Finlande encadrent les parcs les plus élégants.

Un bras détourné de la Néva coule lentement, car ici toute eau paraît dormante, devant les fenêtres de la petite maison de prince qu'habite la duchesse d'Oldenbourg. Ce soir-là, cette rivière était couverte de barques remplies de curieux, et le chemin fourmillait de piétons : foule sans nom, composé indéfinissable de bourgeois aussi esclaves que les paysans, d'ouvriers serfs, courtisans des courtisans qui se pressaient à travers les voitures des princes et des grands pour contempler la livrée du maître de leurs maîtres.

Ce spectacle me paraissait piquant et original. En Russie, les noms sont les mêmes qu'ailleurs, mais les choses sont tout autres. Je m'échappais souvent de l'enceinte destinée au bal pour aller sous les arbres du parc rêver à la tristesse d'une fête dans un tel pays. Cependant mes méditations étaient courtes, car ce jour-là l'empereur

voulait continuer à s'emparer de mon esprit. Avait-il démêlé dans le fond de ma pensée quelque prévention peu favorable, et qui pourtant n'était que le résultat de ce que j'avais entendu dire de lui avant de lui être présenté, ou trouvait-il divertissant de causer quelques instants avec un homme différent de ceux qui lui passent tous les jours devant les yeux ; ou bien madame de *** avait-elle influé favorablement pour moi sur son esprit? je ne saurais m'expliquer nettement à moi-même la vraie cause de tant de grâce.

L'empereur n'est pas seulement habitué à commander aux actions, il sait régner sur les cœurs ; peut-être a-t-il voulu conquérir le mien ; peut-être les glaces de ma timidité servaient-elles de stimulant à son amour-propre ; l'envie de plaire lui est naturelle. Forcer l'admiration, c'est encore se faire obéir. Peut-être avait-il le désir d'essayer son pouvoir sur un étranger ; peut-être enfin était-ce l'instinct d'un homme longtemps privé de la vérité, et qui croit rencontrer une fois un caractère véridique. Je vous le répète, j'ignore ses vrais motifs ; mais ce que je sais, c'est que ce soir-là je ne pouvais me trouver sur son passage, ni même dans un coin retiré de l'enceinte où il se tenait, sans qu'il m'obligeât à venir causer avec lui.

En me voyant rentrer dans le bal il me dit :

« Qu'avez-vous vu ce matin?

— » Sire, j'ai vu le cabinet d'histoire naturelle et le fameux Mammouth de Sibérie.

— » C'est un morceau unique dans le monde.

— » Oui, sire ; il y a bien des choses en Russie qu'on ne trouve point ailleurs.

— » Vous me flattez.

— » Sire, je respecte trop votre majesté pour oser la flatter, mais je ne la crains peut-être plus assez, et je lui dis ingénument ma pensée, même quand la vérité ressemble à un compliment.

— » Ceci en est un très-délicat, monsieur ; les étrangers nous gâtent.

— » Sire, votre majesté a voulu que je fusse à mon aise avec elle, elle a réussi comme à tout ce qu'elle entreprend : elle m'a corrigé, du moins pour un temps, de ma timidité naturelle. »

Forcé d'éviter toute allusion aux grands intérêts politiques du jour, je désirais ramener la conversation vers un sujet qui m'intéressait au moins autant ; j'ajoutai donc : « Je reconnais, chaque fois qu'elle me

permet de m'approcher d'elle, le pouvoir qui a fait tomber ses ennemis à ses pieds le jour de son avénement au trône.

— » On a contre nous dans votre pays des préventions dont il est plus difficile de triompher que des passions d'une armée révoltée.

— » Sire, on vous voit de trop loin; si votre majesté était plus connue, elle serait mieux appréciée, et elle trouverait chez nous comme ici beaucoup d'admirateurs. Le commencement de son règne lui a déjà valu de justes louanges; elle s'est encore élevée à la même hauteur à l'époque du choléra, et même plus haut; car à cette seconde émeute votre majesté a déployé la même autorité, mais tempérée par le plus noble dévouement à l'humanité; la force ne lui manque jamais dans le danger.

— » Les moments dont vous me retracez le souvenir ont été les plus beaux de ma vie, sans doute; néanmoins ils m'ont paru les plus affreux.

— » Je le comprends, sire; pour dompter la nature en soi et dans les autres il faut un effort....

— » Un effort terrible, interrompit l'empereur avec une expression qui me saisit, et c'est plus tard qu'on s'en ressent.

— » Oui, mais on a été sublime.

— » Je n'ai pas été sublime; je n'ai fait que mon métier : en pareille circonstance nul ne peut savoir ce qu'il dira. On court au-devant du péril sans se demander comment on s'en tirera.

— » C'est Dieu qui vous a inspiré, sire, et si l'on pouvait comparer deux choses aussi dissemblables que poésie et gouvernement, je dirais que vous avez agi comme les poëtes chantent : en écoutant la voix d'en haut.

— » Il n'y avait nulle poésie dans mon fait. »

Je m'aperçus que ma comparaison n'avait pas paru flatteuse parce qu'elle n'avait pas été comprise dans le sens du mot poëte en latin; à la cour on a coutume de regarder la poésie comme un jeu d'esprit; il aurait fallu entamer une discussion afin de prouver qu'elle est la plus pure et la plus vive lumière de l'âme : j'aimai mieux garder le silence : mais l'empereur ne voulant pas sans doute, en s'éloignant de moi, me laisser le regret d'avoir pu lui déplaire, me retint encore longtemps au grand étonnement de la cour; il reprit la conversation avec une bonté charmante.

« Quel est décidément votre plan de voyage? me dit-il.

— » Sire, après la fête de Péterhoff je compte partir pour Moscou,

d'où j'irai voir la foire de Nijni, mais à temps pour être de retour à Moscou avant l'arrivée de votre majesté.

— » Tant mieux, je serais bien aise que vous pussiez examiner en détail mes travaux du Kremlin : mon habitation y était trop petite ; j'en fais construire une plus convenable, et je vous expliquerai moi-même tous mes plans pour l'embellissement de cette partie de Moscou que nous regardons comme le berceau de l'empire. Mais vous n'avez pas de temps à perdre, car vous avez d'immenses espaces à parcourir ; les distances, voilà le fléau de la Russie.

— » Sire, ne vous en plaignez pas ; ce sont des cadres à remplir, ailleurs la terre manque aux hommes : elle ne vous manquera jamais.

— » Le temps me manque.

— » L'avenir est à vous.

— » On me connaît bien peu quand on me reproche mon ambition : loin de chercher à étendre notre territoire, je voudrais pouvoir resserrer autour de moi la population de la Russie tout entière. C'est uniquement sur la misère et la barbarie que je veux faire des conquêtes : améliorer le sort des Russes, ce serait mieux que de m'agrandir. Si vous saviez quel bon peuple est le peuple russe !.... comme il a de la douceur, comme il est naturellement aimable et poli !... Vous le verrez à Péterhoff ; mais c'est surtout ici au premier janvier que je voudrais vous le montrer. » Puis revenant à son thème favori : « Mais il n'est pas facile, poursuivit-il, de se rendre digne de gouverner une telle nation.

— » Votre majesté a déjà fait beaucoup pour la Russie.

— » Je crains quelquefois de n'avoir pas fait tout ce que jaurais pu faire. »

Ce mot chrétien, parti du fond du cœur, me toucha aux larmes ; il me fit d'autant plus d'impression que je me disais tout bas : L'empereur est plus fin que moi ; s'il avait un intérêt quelconque à dire cela, il sentirait qu'il ne faut pas le dire. Il m'a donc montré là tout simplement un beau et noble sentiment, le scrupule d'un souverain consciencieux. Ce cri d'humanité sortant d'une âme que tout a dû contribuer à enorgueillir m'attendrit subitement. Nous étions en public, je cherchai à déguiser mon émotion ; mais lui, qui répond à ce qu'on pense plus qu'à ce qu'on dit (et c'est surtout à cette sagacité puissante que tient le charme de sa conversation, l'efficacité de sa volonté), il s'aperçut de l'impression qu'il venait de produire et que

je cherchais à dissimuler, et, se rapprochant de moi au moment de s'éloigner, il me prit la main avec un air de bienveillance, et me la serra en me disant : « Au revoir. »

L'empereur est le seul homme de l'empire avec lequel on puisse causer sans craindre les délateurs : il est aussi le seul jusqu'à présent en qui j'aie reconnu des sentiments naturels et un langage sincère. Si je vivais en ce pays, et que j'eusse un secret à cacher, je commencerais par aller le lui confier.

Tout prestige, toute étiquette et toute flatterie à part, il me paraît un des premiers hommes de la Russie. A la vérité, aucun des autres ne m'a jugé digne de me parler avec autant de franchise que l'empereur en a mis dans ses conversations avec moi.

S'il a, comme je le pense, plus de fierté que d'amour-propre, plus de dignité que d'arrogance, il devrait être satisfait de l'impression générale des divers portraits que je vous ai successivement tracés de lui, et surtout de l'impression que m'a causée son langage. A la vérité, je me défends de toute ma force contre l'attrait qu'il exerce. Certes, je ne suis rien moins que révolutionnaire, mais je suis révolutionné ; voilà ce que c'est que d'être né en France et que d'y vivre. Je trouve encore une meilleure raison pour vous expliquer la résistance que je crois devoir opposer à l'influence de l'empereur sur moi. Aristocrate par caractère autant que par conviction, je sens que l'aristocratie seule peut résister aux séductions comme aux abus du pouvoir absolu. Sans aristocratie il n'y a que tyrannie dans les monarchies, comme dans les démocraties le spectacle du despotisme me révolte malgré moi, et blesse toutes les idées de liberté qui ont leur source dans mes sentiments intimes et dans mes croyances politiques. Nul aristocrate ne peut se soumettre sans répugnance à voir passer le niveau despotique sur les peuples ; c'est pourtant ce qui arrive dans les démocraties pures comme dans les monarchies absolues.

Au surplus, il me semble que si j'étais souverain j'aimerais la société des esprits qui reconnaîtraient en moi l'homme à travers le prince, surtout si, dépouillé de mes titres et réduit à moi-même, j'avais encore le droit d'être jugé un homme sincère, ferme et probe. Interrogez-vous sérieusement, et dites-moi si, de tout ce que je vous ai raconté de l'empereur Nicolas depuis mon arrivée en Russie, il résulte que ce prince soit au-dessous de l'idée que vous vous étiez formée de son caractère avant d'avoir lu mes lettres.

Nos fréquents entretiens en public m'ont valu ici de nombreuses connaissances et reconnaissances. Plusieurs personnes que j'avais rencontrées ailleurs se jettent à ma tête, mais seulement depuis qu'elles m'ont vu l'objet de la bienveillance particulière du maître ; notez que ces personnes sont des premières de la cour ; mais c'est l'habitude des gens du monde, et surtout des hommes en place, d'être économes de tout, excepté de calculs ambitieux. Pour conserver, en vivant à la cour, des sentiments au-dessus du vulgaire, il faudrait être doué d'une âme très-noble ; or, les âmes nobles sont rares.

On ne peut trop le répéter, il n'y a pas de grand seigneur en Russie, parce qu'il n'y a pas de caractères indépendants, excepté les âmes d'élite, qui sont en trop petit nombre pour que le monde obéisse à leurs instincts : c'est la fierté qu'inspire la haute naissance qui rend l'homme indépendant plus que la richesse, plus que le rang qu'on acquiert par industrie : or, sans indépendance, point de grand seigneur.

Ce pays, si différent du nôtre à bien des égards, se rapproche cependant de la France sous un rapport : il manque de hiérarchie sociale. Grâce à cette lacune dans le corps politique, l'égalité universelle existe en Russie comme elle existe en France ; aussi dans l'un et l'autre pays la masse des hommes a-t-elle l'esprit inquiet : chez nous elle s'agite avec éclat, en Russie les passions politiques sont concentrées. En France chacun peut arriver à tout en partant de la tribune ; en Russie, en partant de la cour : le dernier des hommes, s'il sait plaire au maître, peut devenir demain le premier après l'empereur. La faveur de ce dieu est un appât qui fait faire des prodiges aux ambitieux comme le désir de la popularité produit chez nous des métamorphoses miraculeuses. On devient flatteur profond à Pétersbourg de même qu'orateur sublime à Paris. Quel talent d'observation n'a-t-il pas fallu aux courtisans russes pour découvrir qu'un moyen de plaire à l'empereur est de se promener l'hiver sans redingote dans les rues de Pétersbourg ! Cette flatterie au climat a coûté la vie à plus d'un ambitieux. Ambitieux est même trop dire, car ici on flatte avec désintéressement. Deux fanatismes, deux passions plus analogues qu'elles ne le paraissent, l'orgueil populaire et l'abnégation servile du courtisan, font des prodiges : l'une élève la parole au comble de l'éloquence, l'autre donne la force du silence ; mais toutes deux marchent au même but. Voilà donc, sous le despotisme sans bornes, les esprits

aussi émus, aussi tourmentés que sous la république, avec cette différence que l'agitation muette des sujets de l'autocratie trouble plus profondément les âmes à cause du secret que l'ambition est forcée de s'imposer pour réussir sous un gouvernement absolu. Chez nous, les sacrifices, pour être profitables, doivent être publics ; ici, au contraire, ils doivent rester ignorés. Le souverain tout-puissant ne déteste rien tant qu'un sujet *publiquement* dévoué : tout zèle qui va au delà d'une obéissance aveugle et servile lui devient importun et suspect ; les exceptions ouvrent la porte aux prétentions : les prétentions se transforment en droits ; et, sous un despote, un sujet qui se croit des droits est un rebelle.

Le maréchal Paskiewitch pourrait attester la vérité de ces remarques : on n'ose l'écraser, mais on l'annule tant qu'on peut.

Avant ce voyage mes idées sur le despotisme m'avaient été suggérées par l'étude que j'avais faite des sociétés autrichienne et prussienne. Je ne songeais pas que ces États ne sont despotiques que de nom, et que les mœurs y servent de correctif aux institutions ; je me disais : Là des peuples gouvernés despotiquement me paraissent les plus heureux hommes de la terre ; le despotisme mitigé par la douceur des habitudes n'est donc pas une chose aussi détestable que nos philosophes nous le disent ; je ne savais pas encore ce que c'est que la rencontre d'un gouvernement absolu et d'une nation d'esclaves.

C'est en Russie qu'il faut venir pour voir le résultat de cette terrible combinaison de l'esprit et de la science de l'Europe avec le génie de l'Asie : je la trouve d'autant plus redoutable qu'elle peut durer, parce que l'ambition et la peur, passions qui ailleurs perdent les hommes en les faisant trop parler, engendrent ici le silence. Ce silence violent produit un calme forcé, un ordre apparent plus fort et plus affreux que l'anarchie, parce que le malaise qu'il cause paraît éternel.

Je n'admets que bien peu d'idées fondamentales en politique, attendu qu'en fait de gouvernement je crois à l'efficacité des circonstances plus qu'à celle des principes ; mais mon indifférence ne va pas jusqu'à tolérer des institutions qui me paraissent nécessairement exclure la dignité des caractères.

Peut-être qu'une justice indépendante et qu'une aristocratie forte mettraient du calme dans les esprits russes, de l'élévation dans les âmes, du bonheur dans le pays ; mais je ne crois pas que l'empereur

songe à ce moyen d'améliorer la condition de ses peuples : quelque supérieur qu'un homme puisse être, il ne renonce pas volontairement à faire par lui-même le bien d'autrui.

De quel droit d'ailleurs reprocherions-nous à l'empereur de Russie son amour de l'autorité? La révolution n'est-elle pas aussi tyrannique à Paris que le despotisme l'est à Saint-Pétersbourg?

Toutefois nous nous devons à nous-mêmes de faire ici une restriction pour constater la différence qu'il y a entre l'état social des deux pays. En France la tyrannie révolutionnaire est un mal de transition; en Russie, la tyrannie du despotisme est une révolution permanente.

Vous êtes bien heureux que je me sois distrait du sujet de cette lettre, je l'avais commencée pour vous décrire le théâtre illuminé, la représentation en gala et pour vous analyser la *traduction*, pantomime (expression russe) d'un ballet français. Si je m'en étais souvenu vous auriez ressenti le contre-coup de mon ennui, car cette solennité dramatique m'a fatigué sans m'éblouir, en dépit des habits dorés des spectateurs; mais aussi la danse de l'Opéra de Pétersbourg sans mademoiselle Taglioni est roide et froide comme toutes les danses des théâtres européens quand elles ne sont pas exécutées par les premiers talents du monde, et la présence de la cour ne réchauffe personne, ni acteurs ni spectateurs. Vous savez que devant le souverain il n'est pas permis d'applaudir.

Les arts, disciplinés comme ils le sont à Pétersbourg, produisent des intermèdes de commande, bons pour amuser des soldats pendant les entr'actes des exercices militaires. C'est plus ou moins magnifique : c'est royal, impérial...; ce n'est pas amusant. Ici les artistes s'enrichissent; ils ne s'inspirent pas : la richesse et l'élégance sont utiles aux talents; mais ce qui leur est indispensable, c'est le bon goût et la liberté d'esprit du public qui le juge.

Les Russes ne sont pas encore arrivés au point de civilisation où l'on peut réellement jouir des arts. Jusqu'à présent leur enthousiasme en ce genre est pure vanité; c'est une prétention, ainsi que leurs passions pour l'architecture grecque et pour le fronton et la colonne classique. Que ce peuple rentre en lui-même, qu'il écoute son génie primitif, et, s'il a reçu du ciel le sentiment des arts, il renoncera aux copies pour produire ce que Dieu et la nature attendent de lui; jusque-là toutes ses magnificences à la suite ne vaudront jamais,

pour le petit nombre de Russes vrais amateurs du beau qui végètent à Pétersbourg, un séjour à Paris ou un voyage en Italie.

La salle de l'Opéra est bâtie sur le dessin des salles de Milan et de Naples : mais celles-ci sont plus nobles et d'un effet plus harmonieux que tout ce que j'ai vu jusqu'à présent dans ce genre en Russie.

LETTRE XIV.

Pétersbourg, ce 22 juillet 1839.

La population de Pétersbourg est de quatre cent cinquante mille âmes sans la garnison, à ce que disent les Russes bons patriotes ; mais des gens bien informés et qui, conséquemment, passent ici pour malintentionnés, m'assurent qu'elle n'atteint pas à quatre cent mille, y compris la garnison. Ce qu'il y a de certain, c'est que cette ville de palais, avec ses immenses espaces vides qu'on appelle des places, ressemble à des parties de champs clos de planches. Les petites maisons de bois dominent dans les quartiers éloignés du centre.

Les Russes, sortis d'une agglomération de peuplades longtemps nomades et toujours guerrières, n'ont pas encore complétement oublié la vie du bivac. Tous les peuples fraîchement arrivés de l'Asie campent en Europe comme les Turcs. Pétersbourg est l'état-major d'une armée et non la capitale d'une nation. Toute magnifique qu'est cette ville militaire, elle paraît nue à l'œil d'un homme de l'occident.

Les distances sont le fléau de la Russie, m'a dit l'empereur ; c'est une remarque dont on peut vérifier la justesse dans les rues même de Pétersbourg : aussi n'est-ce pas par luxe qu'on s'y promène en voiture à quatre chevaux conduits par un cocher et un postillon. Là une visite est une excursion. Les chevaux russes, pleins de feu et de nerf, n'ont pas autant de force musculaire que les nôtres ; la rudesse des pavés les fatigue : deux chevaux auraient de la peine à traîner longtemps dans les rues de Pétersbourg une voiture ordinaire ; l'attelage

de quatre est donc un objet de première nécessité pour quiconque veut aller un peu dans le monde.

Parmi les gens du pays, tous n'ont pas le droit d'avoir quatre chevaux à leur voiture ; on n'accorde cette permission qu'à des personnes d'un certain rang.

Pour peu que vous vous éloigniez du centre de la ville, vous vous perdez dans des terrains vagues, bordés de baraques qui semblent destinées à loger des ouvriers rassemblés là provisoirement pour quelque grand travail. Ce sont des magasins de fourrages, des hangars remplis d'habillements et de toutes sortes d'approvisionnements pour les soldats ; on se croit au moment d'une revue ou à la veille d'une foire qui n'arrive jamais. L'herbe croît dans ces soi-disant rues, toujours désertes, parce qu'elles sont trop spacieuses pour la population qui les parcourt.

Tant de pérystiles ont été ajoutés aux maisons, tant de portiques ornent les casernes qui représentent des palais, un tel luxe de décorations d'emprunt a présidé à la construction de cette capitale provisoire, que je compte moins d'hommes que de colonnes sur les places de Pétersbourg, toujours silencieuses et tristes, à cause de leur grandeur et surtout de leur imperturbable régularité. L'équerre et le cordeau s'accordent si bien avec la manière de voir des souverains absolus, que les angles droits sont l'écueil de l'architecture despotique. L'architecture vivante, passez-moi l'expression, ne se commande pas ; elle naît pour ainsi dire d'elle-même, et sort comme involontairement du génie et des besoins d'un peuple. Faire une grande nation, c'est créer immanquablement une architecture : je ne serais pas étonné si l'on venait à prouver qu'il y a eu autant d'architectures originales que de langues mères.

Au reste, la manie de la symétrie n'est pas particulière aux Russes. C'est chez nous un héritage de l'empire. Sans ce mauvais goût des architectes parisiens, il y a longtemps que nous aurions un plan raisonnable pour orner et terminer notre monstrueuse place du Carrousel ; mais la nécessité des parallèles arrête tout.

Lorsque des artistes de génie réunirent successivement leurs efforts pour faire de la place du Grand-Duc à Florence une des plus belles choses du monde, ils n'étaient pas tyrannisés par la passion des lignes droites et des monuments symétriques, ils concevaient le beau dans sa liberté, hors des carrés longs et des carrés parfaits. A défaut du

sentiment de l'art et des libres créations de la fantaisie s'exerçant sur les données populaires qu'elles représentent, une justesse de coup d'œil mathématique a présidé à la création de Pétersbourg. Aussi ne peut-on oublier un instant, en parcourant cette patrie des monuments sans génie, que c'est une ville née d'un homme et non d'un peuple. Les conceptions y paraissent étroites, quoique les dimensions y soient énormes. C'est que tout peut se commander, hors la grâce, sœur de l'imagination.

La principale rue de Pétersbourg est la Perspective Newski, l'une des trois avenues qui aboutissent au palais de l'Amirauté. Ces trois lignes, formant patte d'oie, divisent régulièrement en cinq parties la ville méridionale, qui prend la forme d'un éventail comme Versailles. Cette ville, en partie plus moderne que le port, créé près des îles par Pierre Ier, s'est étendue sur la rive gauche de la Néva, malgré la volonté de fer du fondateur ; cette fois la peur de l'inondation l'a emporté sur la peur de la désobéissance, et la tyrannie de la nature a vaincu le despotisme de l'homme.

Cette Perspective Newski mérite de vous être décrite avec quelque détail. C'est une belle rue longue d'une lieue, large comme nos boulevards, et dans plusieurs parties de laquelle on a planté des arbres aussi malheureux que ceux de Paris : elle sert de promenade et de rendez-vous à tous les désœuvrés de la ville. A la vérité, il y en a peu, car ici on ne remue guère pour remuer, chaque pas que chacun fait ayant son but indépendant du plaisir. Porter un ordre, faire sa cour, obéir à un maître quel qu'il soit, voilà ce qui met en mouvement la plus grande partie de la population de Pétersbourg et de l'empire.

D'abominables cailloux en tête de chat servent de pavés à ce boulevard, appelé la Perspective. Mais ici du moins, ainsi que dans quelques autres des principales rues, on a incrusté au milieu des pierres des blocs de bois qui font glissoir pour les roues des voitures ; ces belles voies au rez du pavé sont formées par une marqueterie en dés et quelquefois en octogones de sapins profondément encaissés. Elles consistent chacune en deux bandes larges de deux à trois pieds et séparées par une raie de cailloux ordinaires sur laquelle marche le limonier : deux de ces voies, c'est-à-dire quatre bandes de bois longent la Perspective Newski, l'une à droite, l'autre à gauche de la rue, sans toucher aux maisons, dont elles sont encore séparées par

3.

des dalles ; ces dernières terrasses sont de pierre et servent de trottoirs aux piétons. Ces beaux promenoirs diffèrent beaucoup des misérables trottoirs en planches qui déshonorent encore aujourd'hui quelques-unes des rues écartées. Il y a donc quatre lignes de dalles dans cette belle et vaste perspective qui s'étend, tout en se dépeuplant insensiblement, en s'enlaidissant et en s'attristant graduellement, jusqu'aux limites indéterminées de la ville habitable, c'est-à-dire jusque vers les confins de la barbarie asiatique dont Pétersbourg est toujours assiégé ; car on retrouve le désert à l'extrémité de ses rues les plus somptueuses. Un peu au delà du pont d'Aniskoff vous rencontrez une rue qu'on appelle la rue Jelognaia, laquelle conduit à un désert nommé la place d'Alexandre. Je doute que l'empereur Nicolas ait jamais vu cette rue. La superbe ville, créée par Pierre le Grand, embellie par Catherine II, tirée au cordeau par tous les autres souverains, à travers une lande spongieuse et presque toujours submergée, se perd enfin dans un horrible mélange d'échoppes et d'ateliers, amas confus d'édifices sans nom, vastes places sans dessin et que le désordre naturel et la saleté innée du peuple de ce pays laissent depuis cent ans s'encombrer de débris de toutes choses, d'immondices de tous genres. Ces ordures s'entassent d'année en année dans les villes russes pour protester contre la prétention des princes allemands, qui se flattent de policer foncièrement les nations slaves. Le caractère primitif de ces peuples, quelque défiguré qu'il soit par le joug qu'on lui impose, se fait jour au moins dans quelque coin de leurs villes de despotes et de leurs maisons d'esclaves ; et si même ils ont de ces choses qu'on appelle des villes et des maisons, ce n'est pas parce qu'ils les aiment ou qu'ils en sentent le besoin, c'est parce qu'on leur a dit qu'il faut les avoir ou plutôt les subir pour marcher de front avec les vieilles races de l'occident civilisé ; c'est surtout parce que, s'ils s'avisaient de discuter contre les hommes qui les conduisent et les instruisent militairement, ces hommes étant tout à la fois leurs caporaux et leurs pédagogues, on les renverrait à coups de fouet dans leur patrie d'Asie. Ces pauvres oiseaux exotiques mis en cage par la civilisation européenne sont les victimes de la manie, ou, pour mieux dire, de l'ambition profondément calculée des czars, conquérants du monde à venir, et qui savent bien qu'avant de nous subjuguer il faut nous imiter.

Une horde de Calmouks qui campent sous des baraques autour

d'un amas de temples antiques, une ville grecque improvisée pour des Tatares comme une décoration de théâtre, décoration magnifique, mais sans goût, préparée pour servir de cadre à un drame réel et terrible, voilà ce qu'on aperçoit du premier coup d'œil à Saint-Pétersbourg.

Je vous ai parlé du malheur des arbres condamnés à servir d'ornement à la Perspective Newski : ces pauvres bouleaux malingres vivent tout juste assez pour ne pas mourir ; ils seront bientôt aussi à plaindre que les ormes des boulevards et des Champs-Élysées de Paris, que nous voyons lentement dépérir, piqués au cœur par les boutiquiers qu'ils offusquent, desséchés par le gaz et à demi enterrés dans le bitume : triste spectacle offert pendant la belle saison aux habitués de Tortoni et du Cirque Olympique. Les arbres de Pétersbourg n'ont pas un meilleur sort : l'été la poussière les ronge, l'hiver la neige les ensevelit, puis le dégel les écorche, les coupe, les déracine.

La nature et l'histoire ne sont pour rien dans la civilisation russe ; rien n'est sorti du sol ni du peuple : il n'y a pas eu de progrès, un beau jour tout fut importé de l'étranger. Dans ce triomphe de l'imitation il y a plus de métier que d'art ; c'est la différence d'une gravure à un dessin.

Rien, dit-on, ne peut donner l'idée du bouleversement des rues de Pétersbourg, à la fonte des neiges. Durant les quinze jours qui suivent la débâcle, la Néva charrie des blocs de glace ; tous les ponts sont enlevés, les communications sont pendant quelques jours interrompues entre les deux principales parties de la ville ; plusieurs quartiers restent isolés. On m'a conté la mort d'une personne considérable causée par l'impossibilité de faire venir son médecin durant ces jours désastreux. Alors les rues ressemblent à des lits de torrents furieux où l'inondation élève en passant ses barricades annuelles. Peu de crises politiques causeraient autant de dommages que cette révolte annuelle de la nature contre une civilisation incomplète et impossible.

Depuis qu'on m'a décrit le dégel de Pétersbourg, je ne me plains plus du pavé, tout détestable qu'il est, car il est à refaire tous les ans. C'est un triomphe de volonté que de circuler onze mois en voiture dans une ville ainsi labourée par les zéphyrs du pôle.

Passé midi, la Perspective Newski, la grande place du palais, les quais, les ponts sont traversés par une assez grande quantité de voi-

tures de diverses sortes et de formes singulières; ce mouvement égaye un peu la tristesse habituelle de cette ville, la plus monotone des capitales de l'Europe.

L'intérieur des habitations est également triste, parce que, malgré la magnificence de l'ameublement entassé à l'anglaise dans certaines pièces destinées à recevoir du monde, on entrevoit dans l'ombre une saleté domestique, un désordre naturel et profond qui rappelle l'Asie.

Le meuble dont on use le moins dans une maison russe, c'est le lit. Des femmes de service couchent dans des soupentes, pareilles à celles des anciennes loges de portiers en France, tandis que les hommes se roulent sur l'escalier, dans les vestibules, et même, dit-on, dans le salon sur des coussins qu'ils jettent à terre pour la nuit.

Ce matin j'ai fait une visite au prince ***. C'est un grand seigneur, ruiné, infirme, malade, hydropique ; il souffre au point de ne pouvoir se lever, et néanmoins il n'a pas de quoi se coucher, je veux dire qu'il n'a pas ce qu'on appelle un lit dans les pays où la civilisation date de loin. Il loge dans la maison de sa sœur, qui est absente. Seul, au fond de ce palais nu, il passe la nuit sur une banquette de bois, recouverte d'un tapis et de quelques oreillers. Ceci ne peut être attribué au goût particulier d'un homme : dans toutes les maisons russes où je suis entré, j'ai vu que le paravent est nécessaire au lit des Slaves, comme le musc l'est à leur personne : profonde malpropreté qui n'exclut pas toujours l'élégance apparente. Quelquefois on a un lit de parade, objet de luxe dont on fait montre par respect pour la mode européenne, mais dont on ne fait pas d'usage.

Il y a un ornement particulier aux habitations de quelques Russes élégants : c'est un petit jardin factice dans un coin du salon. Trois longues caisses à fleurs enserrent une fenêtre, et forment une salle de verdure *(altana)*, espèce de kiosque qui rappelle ceux des jardins. Les caisses sont surmontées d'une palissade ou balustrade en bois des îles ou en bois doré, faisant barrière à hauteur d'homme. Ce petit boudoir découvert s'entoure de lierre et d'autres plantes grimpantes qui serpentent le long du treillage, et produisent un effet agréable au milieu d'un vaste appartement rempli de dorure et obstrué de meubles; ainsi dans un salon brillant, la vue est récréée par un peu de verdure et de fraîcheur, chose de luxe pour ce pays. Là se tient la maîtresse de la maison, assise devant une table; près d'elle on voit quelques chaises, deux ou trois personnes au plus peuvent entrer à la

fois dans cette retraite peu profonde, mais pourtant assez secrète pour plaire à l'imagination.

L'effet de cette espèce de bosquet de chambre m'a paru agréable, et l'idée en est raisonnable, dans un pays où le mystère doit présider à toute conversation intime. Je crois cet usage importé de l'Asie.

Je ne serais pas surpris si on introduisait un jour dans quelque maison de Paris le jardin artificiel des salons russes. Il ne déparerait pas la demeure des femmes d'État les plus à la mode en France aujourd'hui. Je me réjouirais de cette innovation, ne fût-ce que pour faire pièce aux anglomanes, à qui je ne pardonnerai jamais le mal qu'ils ont fait au bon goût et au véritable esprit français.

Les Slaves, lorsqu'ils sont beaux, ont une taille svelte, élégante, et qui cependant donne l'idée de la force ; ils ont tous les yeux coupés en amande; et le regard fourbe et furtif des peuples de l'Asie. Leurs yeux, qu'ils soient noirs ou bleus, sont toujours transparents, ils ont de la vivacité, du mouvement et beaucoup de charme parce qu'ils rient.

Ce peuple, sérieux par nécessité plus que par nature, n'ose guère rire que du regard ; mais à force de paroles réprimées, ce regard, animé par le silence, supplée à l'éloquence, tant il donne de passion à la physionomie. Il est presque toujours spirituel, quelquefois doux, lent, plus souvent triste jusqu'à la férocité ; il tient de celui de la bête fauve prise au piége.

Ces hommes, nés pour guider un char, ont de la race, ainsi que les chevaux qu'ils conduisent : leur aspect étrange et la légèreté de leurs bêtes rendent les rues de Pétersbourg amusantes à parcourir. Ainsi, grâce à ses habitants et malgré ses architectes, cette ville ne ressemble à aucune des villes européennes.

Les cochers russes sont assis droit sur leurs siéges ; ils mènent leurs chevaux toujours grand train, mais avec beaucoup de sûreté, quoiqu'un peu rudement : la justesse, la promptitude de leur coup d'œil est admirable ; et, soit qu'ils conduisent à deux ou à quatre chevaux, ils ont toujours deux rênes pour chaque cheval, et les tiennent à pleines mains, avec force, les bras tendus en avant, très-loin du corps : nul embarras ne les arrête. Bêtes et hommes à demi sauvages parcourent précipitamment la ville avec un air de liberté inquiétant ; mais la nature les a rendus prestes, adroits ; aussi, malgré l'extrême audace de ces cochers, les accidents sont-ils rares dans les rues de Pétersbourg. Souvent ces hommes n'ont pas de fouet ; quand ils en ont un, il est

si court qu'ils ne peuvent s'en servir. Ne faisant pas non plus usage de la voix, ils ne mènent que des rênes et du frein. Vous pouvez parcourir Pétersbourg pendant des heures sans entendre un seul cri. Si les piétons ne se rangent pas assez vite, le falleiter (postillon de volée qui monte *le cheval de droite* des attelages à quatre chevaux) pousse un petit glapissement, assez semblable aux gémissements aigus d'une marmotte relancée dans son gîte ; à ce bruit menaçant, qui veut dire : Rangez-vous! tout s'écarte, et la voiture a passé, comme par magie ; sans ralentir son train.

Les équipages sont en général dépourvus de goût et mal tenus ; les voitures, mal lavées, mal peintes, encore plus mal vernies, n'ont pas de véritable élégance : si l'on en fait venir une d'Angleterre, elles ne résistent que peu de temps aux pavés de Pétersbourg et au train des chevaux russes. Les harnais solides, légers et gracieux sont faits d'excellent cuir ; en somme, malgré la négligence des gens d'écurie, et le peu d'invention des ouvriers, l'ensemble des équipages a un caractère original et pittoresque qui remplace jusqu'à un certain point le soin minutieux dont on se pique ailleurs ; et comme les grands seigneurs vont toujours à quatre chevaux, les cérémonies de la cour ont bon air, même vues de la rue.

On n'attelle quatre chevaux de front que pour les voyages et les longues courses hors de la ville ; dans Pétersbourg les chevaux vont toujours deux à deux ; les traits de volée sont démesurément longs ; l'enfant qui les mène est costumé à la persane de même que le cocher : cet habit, nommé *armiac*, ne convient pourtant qu'à l'homme assis sur son siége ; il n'est pas commode pour enfourcher un cheval, mais malgré ce désavantage le postillon russe est leste et hardi.

Je ne saurais vous peindre le sérieux, la fierté silencieuse, l'adresse, l'imperturbable témérité de ces petits polissons slaves ; leur insolence et leur habileté font ma joie chaque fois que je me promène dans la ville ; voilà pourquoi je vous parle d'eux souvent et en détail ; enfin, et c'est chose plus rare ici qu'ailleurs, ils ont l'air heureux.

Il est dans la nature de l'homme d'éprouver du contentement à bien faire ce qu'il fait ; les cochers et les postillons russes étant des plus habiles du monde peuvent se trouver satisfaits de leur condition, quelque dure qu'elle soit d'ailleurs.

Il faut dire aussi que ceux qui sont au service des seigneurs se piquent d'élégance et paraissent bien soignés, mais les chevaux de

remise et leurs tristes conducteurs me font pitié, tant leur vie est dure : ils demeurent dans la rue depuis le matin jusqu'au soir, à la porte de la personne qui les loue ou sur les places que la police leur assigne. Les bêtes toujours attelées, et les hommes toujours sur le siége, mangent à leur poste, sans l'abandonner un instant. Pauvres chevaux !... je plains moins les hommes ; le Russe a le goût de la servitude. On donne aux chevaux des auges portatives, posées sur des tréteaux : ainsi vous trouvez votre voiture prête chaque fois que vous voulez sortir sans qu'il soit nécessaire de la commander.

Cependant les cochers ne vivent de cette manière que pendant l'été, pour l'hiver ils ont des hangars bâtis au milieu des places les plus fréquentées. On allume de grands feux autour de ces abris à portée des spectacles, des palais et de tous les lieux où se donnent des fêtes, et c'est là que se réchauffent les domestiques : néanmoins il ne se passe guère de nuit de bal au mois de janvier sans qu'un homme ou deux meurent de froid dans la rue ; les précautions mêmes prouvent le danger plutôt qu'elles ne l'écartent, et les dénégations obstinées des Russes me confirment la vérité du fait que je vous rapporte.

Une femme, plus sincère que les autres, m'a répondu aux questions réitérées que je lui adressais à ce sujet : « C'est possible, mais je n'en ai jamais entendu parler. » Dénégation qui vaut un aveu précieux. Il faut venir ici pour savoir jusqu'où l'homme riche peut porter le dédain pour la vie de l'homme pauvre, et pour apprendre en général le peu de valeur qu'a la vie aux yeux de l'homme condamné à vivre sous l'absolutisme.

En Russie l'existence est pénible pour tout le monde ; l'empereur n'y est guère moins rompu à la fatigue que le dernier des serfs. On m'a montré son lit : la dureté de cette couche étonnerait nos laboureurs. Ici tous les hommes sont forcés de se répéter une vérité sévère : c'est que le but de la vie n'est pas sur la terre, et que le moyen de l'atteindre n'est pas le plaisir.

L'inexorable image du devoir et de la soumission vous apparaît à chaque instant et ne vous permet pas d'oublier la rude condition de l'existence humaine : le travail et la douleur ! Il n'est permis de subsister en Russie qu'en sacrifiant tout à l'amour de la patrie terrestre, sanctifié par la foi en la patrie céleste.

Si par moment, au milieu d'une promenade publique, la rencontre de quelques oisifs me fait illusion en me persuadant qu'il pourrait y

avoir en Russie comme ailleurs des hommes qui s'amuseraient pour s'amuser, des hommes pour qui le plaisir serait une affaire, je suis détrompé à l'instant par la vue du feldjæger qui passe silencieusement au grand galop dans sa téléga. Le feldjæger est l'homme du pouvoir; il est la parole du maître; télégraphe vivant, il va porter un ordre à un autre homme aussi ignorant que lui de la pensée qui les fait mouvoir : cet autre automate l'attend à cent, à mille, à quinze cents lieues dans les terres. La téléga sur laquelle chemine l'homme de fer, est de toutes les voitures de voyage la plus incommode. Figurez-vous une petite charrette à deux bancs de cuir sans ressorts et sans dossier; aucun autre équipage ne peut servir dans les chemins de traverse auxquels aboutissent toutes les grandes routes commencées jusqu'à ce jour à travers ce vague et sauvage empire. Le premier banc est réservé au postillon ou au cocher qui change à chaque relais, le second au courrier qui voyage jusqu'à la mort, laquelle vient de bonne heure pour les hommes voués à ce dur métier.

Ceux que je vois rapidement traverser dans toutes les directions les belles rues de la ville me représentent aussitôt les solitudes où ils vont s'enfoncer : je les suis en imagination, et au bout de leur course m'apparaît la Sibérie, le Kamtschatka, le désert salé, la muraille de la Chine, la Laponie, la mer Glaciale, la Nouvelle-Zemble, la Perse, le Caucase; ces noms historiques, presque fabuleux, produisent sur ma pensée l'effet d'un lointain vaporeux dans un grand paysage; mais vous pouvez vous imaginer combien ce genre de rêverie attriste l'âme!... Néanmoins l'apparition de ces couriers sourds, aveugles et muets, est un aliment poétique incessamment fourni à l'esprit de l'étranger. Cet homme, né pour vivre et mourir sur sa charrette, répand à lui seul un intérêt mélancolique sur les moindres scènes de la vie; rien de prosaïque ne peut subsister dans l'esprit en présence de tant de souffrances et de tant de grandeur. Il faut convenir que si le despotisme rend malheureux les peuples qu'il opprime, il a été inventé pour le plaisir des voyageurs qu'il jette dans un étonnement toujours nouveau. Sous la liberté, tout se publie et s'oublie, car tout est vu d'un coup d'œil; sous le gouvernement absolu, tout se cache, mais tout se devine, de là un vif intérêt : on retient, on remarque les moindres circonstances, une secrète curiosité anime la conversation rendue plus piquante par le mystère, et par l'absence même d'intérêt apparent; là l'esprit est paré de ses voiles comme la

beauté chez les musulmans ; si les habitants d'un pays ainsi gouverné ne peuvent s'y amuser de bon cœur, un étranger ne s'y peut déplaire de bonne foi. Moins on jugerait le fond des choses, et plus l'apparence devrait intéresser. Moi je pense un peu trop à ce que je ne vois pas pour être tout à fait satisfait de ce que je vois ; néanmoins, tout en m'affligeant, le spectacle me paraît attachant.

La Russie n'a point de passé, disent les amateurs de l'antiquité. C'est vrai, mais l'avenir et l'espace y servent de pâture aux imaginations les plus ardentes. Le philosophe est à plaindre en Russie, le poëte peut et doit s'y plaire.

Il n'y a de poëtes vraiment malheureux que ceux qui sont condamnés à languir sous le régime de la publicité. Quand tout le monde peut tout dire, le poëte n'a plus qu'à se taire. La poésie est un mystère qui sert à exprimer plus que la parole ; elle ne saurait subsister chez les peuples qui ont perdu la pudeur de la pensée. La vision, l'allégorie, l'apologue, c'est la vérité poétique ; or, dans les pays de publicité, cette vérité-là est tuée par la réalité, toujours trop grossière au gré de la fantaisie.

Il faut que la nature ait mis un sentiment profondément poétique dans l'âme des Russes, peuple moqueur et mélancolique, pour qu'ils aient trouvé le moyen de donner un aspect original et pittoresque à des villes bâties par des hommes entièrement dépourvus d'imagination, et cela dans le pays le plus plat, le plus triste, le plus monotone, et le plus nu de la terre. Des plaines éternelles, de sombres et plates solitudes : voilà la Russie. Cependant si je pouvais vous montrer Pétersbourg, ses rues et ses habitants tels que je les vois, je vous ferais un tableau de genre à chaque ligne. Tant le génie de la nation slave a puissamment réagi contre la stérile manie de son gouvernement. Ce gouvernement antinational n'avance que par évolutions militaires : il rappelle la Prusse sous son premier roi.

Je vous ai décrit une ville sans caractère, plutôt pompeuse qu'imposante, plus vaste que belle, remplie d'édifices sans style, sans goût, sans signification historique. Mais pour être complet, c'est-à-dire vrai, il fallait en même temps faire mouvoir à vos yeux, dans ce cadre prétentieux et ridicule, des hommes naturellement gracieux, et qui, avec leur génie oriental, ont su s'approprier une ville bâtie pour un peuple qui n'existe nulle part ; car Pétersbourg a été fait par des hommes riches, et dont l'esprit s'était formé en comparant, sans étude appro-

fondie, les divers pays de l'Europe. Cette légion de voyageurs plus ou moins raffinés, plus expérimentés que savants, était une nation artificielle, un choix d'esprits intelligents et habiles recrutés chez toutes les nations du monde : ce n'était pas le peuple russe, celui-ci est narquois comme l'esclave qui se console de son joug en s'en moquant tout bas; superstitieux, fanfaron, brave et paresseux comme le soldat; poétique, musical et réfléchi comme le berger; car les habitudes des races nomades seront longtemps dominantes parmi les Slaves; tout cela ne s'accorde ni avec le style des édifices ni avec le plan des rues de Pétersbourg, il y a évidemment scission ici entre l'architecte et l'habitant. Les ingénieurs européens sont venus dire aux Moscovites comment ils devaient construire et orner une capitale digne de l'admiration de l'Europe et ceux-ci, avec leur soumission militaire, ont cédé à la force du commandement. Pierre le Grand a bâti Pétersbourg contre les Suédois bien plus que pour les Russes; mais le naturel du peuple s'est fait jour malgré son respect pour les caprices du maître, et malgré sa défiance de soi-même ; et c'est à cette désobéissance involontaire que la Russie doit son cachet d'originalité : rien n'a pu effacer le caractère primitif des habitants; ce triomphe des facultés innées contre une éducation mal dirigée, est un spectacle intéressant pour tout voyageur capable de l'apprécier.

Heureusement pour le peintre et pour le poëte que les Russes sont essentiellement religieux : leurs églises, au moins, sont à eux; la forme immuable des édifices pieux fait partie du culte et la superstition défend ces forteresses religieuses contre la manie des figures de mathématique en pierres de taille, des carrés longs, des surfaces planes et des lignes droites; enfin contre l'architecture militaire plutôt que classique qui donne à chacune des villes de ce pays l'air d'un camp destiné à durer quelques semaines pendant les grandes manœuvres.

On reconnaît également le génie d'un peuple nomade dans les chariots, les voitures, les harnais et les attelages russes. Figurez-vous des essaims, des nuées de drowskas rasant la terre. Vous vous rappelez ce que je vous ai dit ailleurs de cette voiture mouche. Elle est si petite qu'elle disparaît entièrement sous l'homme : représentez-vous-la roulant entre de longues files de maisons bien alignées, très-basses, mais au-dessus desquelles on découvre les aiguilles d'une multitude d'églises et de quelques monuments célèbres : si cet ensemble n'est pas beau,

il est au moins étonnant. Ces flèches dorées ou peintes rompent les lignes monotones des toits de la ville; elles percent les airs de dards tellement aigus qu'à peine l'œil peut-il distinguer le point où leur dorure s'éteint dans la brume d'un ciel polaire. La flèche de la citadelle, racine et berceau de Pétersbourg, et celle de l'Amirauté revêtue de l'or des ducats de Hollande offerts au czar Pierre par la république des Provinces-Unies, sont les plus remarquables. Ces aigrettes monumentales, imitées des parures asiatiques, dont sont ornés, dit-on, les édifices de Moscou, me paraissent d'une hauteur et d'une hardiesse vraiment extraordinaires. On ne conçoit pas qu'elles se soutiennent en l'air: c'est un ornement vraiment russe : figurez-vous donc un assemblage immense de dômes accompagnés des quatre campaniles obligés chez les Grecs modernes pour faire une église. Imaginez-vous une multitude de coupoles argentées, dorées, azurées, étoilées et les toits des palais peints en vert d'émeraude ou d'outremer, les places ornées de statues de bronze en l'honneur des principaux personnages historiques de la Russie et des empereurs : bordez ce tableau d'un fleuve immense qui, les jours de calme, sert de miroir, et les jours de tempête, de repoussoir à tous les objets; joignez-y le pont de bateaux de Troïtza jeté sur le point le plus large de la Néva, entre le Champ-de-Mars, où la statue de Suwaroff se perd dans l'espace, et la citadelle où dorment dans leurs tombeaux dépouillés d'ornements Pierre le Grand et sa famille [1]; enfin rappelez-vous que la nappe d'eau de la Néva toujours pleine, coule à rez de terre et respecte à peine au milieu de la ville une île toute bordée d'édifices à colonnes grecques, supportés par leurs fondements de granit et bâtis d'après des dessins de temples païens; si vous saisissez bien cet ensemble, vous comprendrez comment Pétersbourg est une ville infiniment pittoresque, malgré le mauvais goût de son architecture d'emprunt, malgré la teinte marécageuse des campagnes qui l'environnent, malgré l'absence totale d'accidents dans le terrain et la pâleur des beaux jours d'été sous le terne climat du nord.

Le peu de mouvement du fleuve aux approches de son embouchure où très-souvent la mer le force de s'arrêter et même de rebrousser chemin, ajoute encore à la singularité de la scène.

Ne me reprochez pas mes contradictions, je les ai aperçues avant

[1] Le rit grec défend la sculpture dans les églises.



vous sans vouloir les éviter, car elles sont dans les choses ; ceci soit dit une fois pour toutes. Comment vous donner l'idée réelle de ce que je vous dépeins si ce n'est en me contredisant à chaque mot? Si j'étais moins sincère, je vous paraîtrais plus conséquent : considérez que dans l'ordre physique comme dans l'ordre moral, la vérité n'est qu'un assemblage de contrastes tellement criants qu'on dirait que la nature et la société n'ont été créées que pour faire tenir ensemble des éléments qui sans elles devraient s'abhorrer et s'exclure.

Rien n'est triste comme le ciel de Pétersbourg à midi ; mais si le jour est sans éclat sous cette latitude, les soirs, les matins y sont superbes, c'est alors qu'on voit se répandre dans l'air et sur la glace des eaux presque sans rivages qui continuent le ciel, certaines gerbes de lumière, des sujets, des bouquets de feu que je n'avais encore aperçus nulle part.

Le crépuscule qui dure ici les trois quarts de la vie est riche en accidents admirables ; le soleil d'été, un moment submergé vers minuit, nage longtemps à l'horizon au niveau de la Néva et des basses terres qui la bordent; il darde dans le vide des lueurs d'incendie qui rendraient belle la nature la plus pauvre ; ce qu'on éprouve à cet aspect ce n'est pas l'enthousiasme que produit la couleur des paysages de la zone torride, c'est l'attrait d'un rêve, c'est l'irrésistible pouvoir d'un sommeil plein de souvenirs et d'espérances. La promenade des îles à cette heure-là est une véritable idylle. Sans doute il manque beaucoup de choses à ces sites pour en faire de beaux tableaux bien composés, mais la nature a plus de puissance que l'art sur l'imagination de l'homme ; son aspect ingénu suffit sous toutes les zones au besoin d'admiration qu'il a dans l'âme : et comment placerait-il mieux ce sentiment? Dieu, aux environs du pôle, a beau réduire la terre au dernier degré d'aplatissement et de nudité, malgré cette misère, le spectacle de la création sera toujours pour l'œil de l'homme le plus éloquent interprète des desseins du Créateur. Les têtes chauves n'ont-elles pas leur beauté? Quant à moi, je trouve les sites des environs de Pétersbourg plus que beaux, ils ont un caractère de tristesse sublime, et qui équivaut bien pour la profondeur de l'impression à la richesse et à la variété des paysages les plus célèbres de la terre. Ce n'est pas une œuvre pompeuse, artificielle, une invention agréable, c'est une profonde solitude, une solitude terrible et belle comme la mort. D'un bout de ses plaines, d'un rivage de ses mers à l'autre, la Russie entend la voix de

Dieu que rien n'arrête, et qui dit à l'homme enorgueilli de la mesquine magnificence de ses pauvres villes : Tu as beau faire, je suis toujours le plus grand ! Souvent un visage dénué de beauté a plus d'expression, plus de physionomie, et se grave dans notre souvenir d'une manière plus ineffaçable que des traits réguliers qui ne peignent ni passion ni sentiment. Tel est l'effet de nos préoccupations d'immortalité que ce qui intéresse surtout l'habitant de la terre, c'est ce qui lui parle d'autre chose que de la terre. Admirez la puissance des dons primitifs chez les nations : pendant plus de cent ans les Russes bien élevés, les grands seigneurs, les savants, les puissants du pays ont été mendier des idées et copier des modèles dans toutes les sociétés de l'Europe; eh bien ! cette ridicule fantaisie de princes et de courtisans n'a pas empêché le peuple de rester original [1].

Cette race spirituelle est trop fine de sa nature, elle a le tact trop délicat pour se pouvoir confondre avec les peuples teutoniques. La bourgeoise Allemagne est encore aujourd'hui plus étrangère à la Russie que ne l'est l'Espagne avec ses peuples de sang arabe. La lenteur, la lourdeur, la grossièreté, la timidité, la gaucherie, sont antipathiques au génie des Slaves. Ils supporteraient mieux la vengeance et la tyrannie; les vertus germaniques elles-mêmes sont odieuses aux Russes; aussi en peu d'années, ceux-ci, malgré leurs atrocités religieuses et politiques, ont-ils fait plus de progrès dans l'opinion à Varsovie, que les Prussiens, malgré les rares et solides qualités qui distinguent la race allemande; je ne dis pas que ceci soit un bien, je le note comme un fait : tous les frères ne s'aiment pas, mais tous se comprennent.

Quant à l'analogie que je crois découvrir sur certains point entre les Russes et les Espagnols, elle s'explique par les rapports qui ont pu exister originairement entre les tribus arabes et quelques-unes des hordes qui passèrent de l'Asie en Moscovie. L'architecture moresque a du rapport avec la byzantine, type de la vraie architecture moscovite. Le génie des peuples asiatiques errants en Afrique ne saurait être contraire à celui des autres nations de l'Orient à peine établies en Europe : l'histoire s'explique par l'influence progressive des races, ce sont des fatalités sociales comme les caractères sont des fatalités personelles.

[1] Ce reproche qui tombe sur Pierre Ier et sur ses successeurs immédiats complète l'éloge de l'empereur Nicolas, qui a commencé d'arrêter ce torrent.



Sans la différence de religion, sans les mœurs diverses des peuples, je me croirais ici dans une des plaines les plus élevées et les plus stériles de la Castille. A la vérité il y fait une chaleur d'Afrique; depuis vingt ans la Russie n'a pas vu un été aussi brûlant.

Malgré une chaleur des tropiques, je vois déjà les Russes faire leur provision de bois. Des bateaux chargés de bûches de bouleaux, le seul chauffage dont on fasse usage ici où le chêne est un arbre de luxe, obstruent les nombreux et larges canaux qui coupent en tous sens cette ville bâtie sur le modèle d'Amsterdam, car dans les principales rues de Pétersbourg coule un bras de la Néva; cette eau disparaît l'hiver sous la neige, et l'été sous la quantité de barques qui se pressent le long des quais pour déposer à terre leurs approvisionnements.

Ce bois est d'avance scié très-court; puis au sortir des bateaux, on le place sur des voitures assez singulières. Ces charrettes d'une simplicité primitive consistent en deux gaules qui font brancards et qui sont destinées à lier le train de devant avec celui de derrière : on entasse sur ces longues perches très-rapprochées l'une de l'autre, car la voie du char est étroite, un rang de bûches montées comme une muraille à la hauteur de sept ou huit pieds. Vu de côté, cet échafaudage est une maison qui marche. On lie le bois sur la charrette avec une chaîne : si la chaîne vient à se lâcher dans les secousses du pavé, le conducteur la resserre chemin faisant avec une corde et un bâton qu'il emploie en forme de tourniquet, sans arrêter ni même ralentir son cheval. On voit l'homme pendu à son pan de bois pour en relier avec effort toutes les parties : on dirait d'un écureuil qui se balance à sa corde dans une cage, ou à sa branche dans une forêt, et, pendant cette opération silencieuse, la muraille de bois continue silencieusement son chemin dans la rue qu'elle suit sans encombres, car sous ce gouvernement violent, tout se passe sans heurt, ni paroles, ni bruit. C'est que la peur inspire à l'homme une mansuétude calculée, plus sûre que la douceur naturelle.

Je n'ai pas vu un seul de ces chancelants édifices s'écrouler pendant les scabreux, et souvent les longs trajets qu'on leur fait faire à travers la ville.

Le peuple russe est souverainement adroit : c'est contre le vœu de la nature que cette race d'hommes a été poussée près du pôle par les révolutions humaines et qu'elle y est retenue par les nécessités poli-

tiques. Qui pénétrerait plus avant dans les vues de la Providence, reconnaîtrait peut-être que la guerre contre les éléments est la rude épreuve à laquelle Dieu a voulu soumettre cette nation marquée par lui pour en dominer un jour beaucoup d'autres. La lutte est l'école de la providence.

Le combustible devient rare en Russie. Le bois se paye à Pétersbourg aussi cher qu'à Paris. Il est telle maison ici dont le chauffage coûte, par hiver, de neuf à dix mille francs. En voyant la dilapidation des forêts, on se demande avec inquiétude de quel bois se chauffera la génération qui suivra celle-ci.

Pardonnez-moi la plaisanterie: je pense souvent que ce serait une mesure de prudence de la part des peuples qui jouissent d'un beau climat que de fournir aux Russes de quoi faire bon feu chez eux. Ils regretteraient moins le soleil.

Les charrettes destinées à emporter les immondices de la ville sont petites et incommodes; avec une telle machine un homme et un cheval ne peuvent faire que peu d'ouvrage en un jour. Généralement les Russes manifestent leur intelligence plutôt par la manière d'employer de mauvais ustensiles que par le soin qu'ils mettent à perfectionner ceux qu'ils ont. Doués de peu d'invention, ils manquent, le plus souvent, des mécaniques appropriées au but qu'ils veulent atteindre. Ce peuple, qui a tant de grâce et de facilité, est dépourvu de génie créateur. Encore une fois, les Russes sont les Romains du nord. Les uns et les autres ont tiré leurs sciences et leurs arts de l'étranger. Ils ont de l'esprit, mais c'est un esprit imitateur, et par conséquent plus ironique que fécond; cet esprit contrefait tout, il n'imagine rien.

La moquerie est le trait dominant du caractère des tyrans et des esclaves. Toute nation opprimée a l'esprit tourné au dénigrement, à la satire, à la caricature; elle se venge de son inaction et de son abaissement par des sarcasmes. Reste à calculer et à formuler le rapport qui existe entre les nations et les constitutions qu'elles se donnent ou qu'elles subissent. Mon opinion est que chaque nation policée a pour gouvernement le seul qu'elle puisse avoir. Je ne prétends pas vous imposer ni même vous exposer ce système. C'est un travail que je laisse à de plus dignes et à de plus savants que moi; mon but aujourd'hui est moins ambitieux, c'est de vous décrire ce qui me frappe dans les rues et sur les quais de Pétersbourg.

En quelques endroits la Néva est toute couverte de barques de foin. Ces rustiques édifices sont plus grands que bien des maisons; et leur aspect me paraît pittoresque et ingénieux comme tout ce que les Slaves ne doivent qu'à eux-mêmes. Ces barques, habitées par les hommes qui les conduisent, sont tendues de tapis de paille, espèce de sparterie qui, toute grossière qu'elle est, donne un air de pavillon oriental, de jonque chinoise au mobile édifice : ce n'est qu'à Pétersbourg que j'ai vu des murailles de foin tapissées de paillassons, et des familles sortir de dessous ce foin comme des bêtes s'élancent de leurs tanières.

Le métier de badigeonneur devient important dans une ville où l'intérieur des maisons reste en proie à des fourmilières de vermine, tandis que l'extérieur est régulièrement dégradé par les hivers. En Russie, il faut recrépir chaque année tout édifice qu'on veut préserver d'une prompte destruction.

La manière dont le badigeonneur russe fait son métier est curieuse: il n'a que trois mois par an pour travailler au dehors des maisons. Vous jugez que le nombre des ouvriers doit être considérable : on en rencontre à chaque coin de rue. Ces hommes, assis au péril de leur vie sur une planchette mal attachée à une grande corde flottante, se balancent comme des insectes contre les édifices qu'ils reblanchissent. Quelque chose de semblable a lieu chez nous, où des ouvriers se pendent aussi aux nœuds d'une corde pour monter et descendre le long des maisons. Mais en France les badigeonneurs, toujours en petit nombre, sont bien moins téméraires que les Russes. En tout lieu l'homme apprécie sa vie ce qu'elle vaut.

Figurez-vous des centaines d'araignées pendues au fil de leurs toiles déchirées par l'orage, et qu'elles s'empressent de réparer avec une dextérité, une activité merveilleuse, et vous aurez l'idée du travail des badigeonneurs dans les rues de Pétersbourg pendant le court été du nord. Les maisons n'ont guère plus de trois étages; elles sont blanches, mais leur apparence est trompeuse, car on les croirait propres. Moi qui sais la vérité sur l'intérieur, je passe devant ces brillantes façades avec un respectueux dégoût.

En province, on badigeonne les villes où l'empereur doit passer : est-ce un honneur rendu au souverain, ou veut-on lui faire illusion sur la misère du pays?

En général, les Russes portent avec eux une odeur désagréable, et

dont on s'aperçoit même de loin. Les gens du monde sentent le musc, et les gens du peuple le chou aigre, mêlé d'une exhalaison d'oignons et de vieux cuirs gras parfumés. Ces senteurs ne varient pas.

Vous pouvez conclure de là que les trente mille sujets de l'empereur qui viennent au 1[er] janvier lui offrir leurs félicitations jusque dans son palais, et les six ou sept mille que nous verrons demain se presser dans l'intérieur du château de Péterhoff pour fêter leur impératrice, doivent laisser sur leur passage un parfum redoutable.

De toutes les femmes du peuple que j'ai rencontrées jusqu'ici dans les rues, pas une seule ne m'a semblé belle ; et le plus grand nombre d'entre elles m'a paru d'une laideur remarquable et d'une malpropreté repoussante. On s'étonne en pensant que ce sont là les épouses et les mères de ces hommes aux traits si fins, si réguliers, aux profils grecs, à la taille élégante et souple, qu'on aperçoit même parmi les dernières classes de la nation. Rien de si beau que les vieillards, de si affreux que les vieilles femmes russes. J'ai vu peu de bourgeoises. Une des singularités de Pétersbourg, c'est que le nombre des femmes relativement à celui des hommes y est moindre que dans les capitales des autres pays ; on m'assure qu'elles forment tout au plus le tiers de la population totale de la ville.

Cette rareté fait qu'elles ne sont que trop fêtées : on leur témoigne tant d'empressement qu'il n'en est guère qui se risquent seules passé une certaine heure dans les rues des quartiers peu populeux. Dans la capitale d'un pays tout militaire et chez un peuple adonné à l'ivrognerie, cette retenue me paraît assez motivée. En général les femmes russes se montrent moins en public que les Françaises ; il ne faudrait pas remonter bien haut pour arriver au temps où elles passaient leur vie enfermées comme les femmes de l'Asie. Cette réserve dont le souvenir se perpétue rappelle comme tant d'autres coutumes russes l'origine de ce peuple. Elle contribue à la tristesse des fêtes et des rues de Pétersbourg. Ce qu'on voit de plus beau dans cette ville, ce sont les parades, tant il est vrai que c'est à bon droit que je vous ai dit que toute ville russe, à commencer par la capitale, est un camp un peu plus stable et plus pacifique qu'un bivac.

On compte peu de cafés dans Pétersbourg : il n'y a point de bals publics autorisés dans l'intérieur de la ville ; les promenades ne sont guère fréquentées et on les parcourt avec une gravité peu réjouissante.

Mais si la peur rend ici les hommes sérieux, elle les rend aussi fort polis. Je n'ai jamais vu autant de gens se traiter avec égard, et cela dans toutes les classes. Le cocher de drowska salue imperturbablement son camarade qui n'a garde de passer à côté de lui sans lui rendre révérence pour révérence; le portefaix salue le badigeonneur et ainsi des autres. Le chapeau et le bâton sont en Russie des objets de première nécessité. Cette urbanité est peut-être jouée, je la crois au moins forcée; cependant la seule apparence de l'aménité contribue à l'agrément de la vie. Si la politesse menteuse a tant d'avantages, quel charme ne devrait pas avoir la vraie politesse, la politesse du cœur?

Le séjour de Pétersbourg serait tout à fait agréable pour un voyageur qui croirait aux paroles et qui aurait en même temps du caractère. Mais il en faudrait beaucoup afin de refuser les fêtes et de renoncer aux dîners, véritables fléaux de la société russe et l'on peut dire de toutes les sociétés où sont admis les étrangers et d'où par conséquent l'intimité est bannie.

Je n'ai accepté ici que bien peu d'invitations chez les particuliers : j'étais curieux des solennités de cour; mais j'en ai assez vu; on se blase vite sur des merveilles où le cœur n'a rien à sentir. Si l'on était amoureux, on pourrait se résigner à suivre au palais une femme qu'on aimerait tout en maudissant le sort qui l'attache à une société uniquement animée par l'ambition, la peur et la vanité. On a beau dire que le grand monde est le même partout; la Russie est aujourd'hui le pays de l'Europe où les intrigues de cour tiennent le plus de place dans l'existence de chaque individu.

LETTRE XV.

Péterhoff, ce 23 juillet 1839.

Il faut considérer la fête de Péterhoff de deux points de vue différents : le matériel et le moral; sous ces deux rapports le même spectacle produit des impressions diverses.

Je n'ai rien vu de plus beau pour les yeux, de plus triste pour la

pensée que cette réunion soi-disant nationale de courtisans et de paysans, qui se réunissent de fait dans les mêmes salons sans se rapprocher de cœur. Socialement ceci me déplaît, parce qu'il me paraît que l'empereur, par ce faux luxe de popularité, abaisse les grands sans relever les petits. Tous les hommes sont égaux devant Dieu, et, pour un Russe, Dieu c'est le maître : ce maître suprême est si loin de la terre qu'il ne voit point de distance entre le serf et le seigneur ; des hauteurs où réside sa sublimité, les petites nuances qui divisent l'humanité échappent à ses regards divins. C'est ainsi que les aspérités qui hérissent la surface du globe s'évanouiraient aux yeux d'un habitant du soleil.

Lorsque l'empereur ouvre librement en apparence son palais aux paysans privilégiés, aux bourgeois choisis qu'il admet deux fois par an à l'honneur de lui faire leur cour [1], il ne dit pas au laboureur, au marchand : « Tu es un homme comme moi ; » mais il dit au grand seigneur : « Tu es un esclave comme eux ; et moi, votre dieu, je plane sur vous tous également. » Telle est, toute fiction politique à part, le sens moral de cette fête, et voilà ce qui en gâte le spectacle à mes yeux. Au surplus, j'ai remarqué qu'il plaisait au maître et aux serfs beaucoup plus qu'aux courtisans de profession.

Chercher un simulacre de popularité dans l'égalité des autres, c'est un jeu cruel, une plaisanterie de despote qui pouvait éblouir les hommes d'un autre siècle, mais qui ne saurait tromper des peuples parvenus à l'âge de l'expérience et de la réflexion. Ce n'est pas l'empereur Nicolas qui a eu recours à une telle supercherie; mais puisqu'il n'a pas inventé cette puérilité politique, il serait digne de lui de l'abolir. Il est vrai que rien ne s'abolit sans péril en Russie ; les peuples qui manquent de garantie, ne s'appuient que sur les habitudes. L'attachement opiniâtre à la coutume défendue par l'émeute et le poison, est une des bases de la constitution, et la mort périodique des souverains prouve aux Russes que cette *constitution* sait se faire respecter. L'équilibre d'une telle machine est pour moi un profond et douloureux mystère.

Comme décoration, comme assemblage pittoresque d'hommes de tous états, comme revue de costumes magnifiques ou singuliers, on ne saurait faire assez d'éloges de la fête de Péterhoff. Rien de ce que j'en

[1] Au 1er janvier à Pétersbourg et à Péterhoff pour la fête de l'impératrice.

avais lu, de ce qu'on m'en avait raconté n'aurait pu me donner l'idée d'une telle féerie ; l'imagination était restée au-dessous de la réalité.

Figurez-vous un palais bâti sur une terrasse dont la hauteur équivaut à une montagne dans un pays de plaines à perte de vue, pays tellement plat, que, d'une élévation de soixante pieds, vous jouissez d'un horizon immense ; au-dessous de cette imposante construction commence un vaste parc qui ne finit qu'à la mer, où vous apercevez une ligne de vaisseaux de guerre qui le soir de la fête doivent être illuminés : c'est de la magie ; le feu qui s'allume brille et s'étend, comme un incendie, depuis les bosquets et les terrasses du palais jusque sur les flots du golfe de Finlande. Dans le parc les lampions font l'effet du jour. Vous y voyez des arbres diversement éclairés par des soleils de toutes couleurs ; ce n'est pas par milliers, par dix milliers que l'on compte les lumières de ces jardins d'Armide, c'est par certaines de mille, et vous admirez tout cela à travers les fenêtres d'un château pris d'assaut par un peuple aussi respectueux que s'il avait passé sa vie à la cour.

Néanmoins dans cette foule, où l'on cherche à effacer les rangs, toutes les classes se retrouvent sans se confondre. Quelques attaques qu'ait portées le despotisme à l'aristocratie, il y a encore des castes en Russie.

C'est un point de ressemblance de plus avec l'Orient, et ce n'est pas une des contradictions les moins frappantes de l'ordre social tel que l'ont fait les mœurs du peuple combinées avec le gouvernement du pays. Ainsi à cette fête de l'impératrice, vraie bacchanale du pouvoir absolu, j'ai reconnu l'image de l'ordre qui règne dans l'État sous le désordre apparent du bal. C'étaient toujours des marchands, des soldats, des laboureurs, des courtisans que je rencontrais, et tous se distinguaient à leur costume : un habit qui n'indiquerait pas le rang de l'homme, un homme qui n'aurait de valeur que son mérite personnel, seraient ici des anomalies, des inventions européennes importées par des novateurs inquiets et d'imprudents voyageurs. N'oubliez pas que nous sommes aux confins de l'Asie : un Russe en frac chez lui me fait l'effet d'un étranger.

Les vrais Russes à barbe pensent là-dessus comme moi, et ils se promettent bien de faire un beau jour main basse sur tous ces *freluquets* infidèles aux anciens usages, indifférents aux vrais intérêts de la patrie, et qui trahissent leur pays pour rivaliser de civilisation avec l'étranger.

La Russie est placée sur la limite de deux continents : ce qui vient de l'Europe n'est pas de nature à s'amalgamer complétement avec ce qui a été apporté de l'Asie. Cette société n'a jusqu'à présent été policée qu'en souffrant la violence et l'incohérence des deux civilisations en présence, mais encore très-diverses ; c'est pour le voyageur une source d'observations intéressantes sinon consolantes.

Le bal est une cohue; il est soi-disant masqué parce que les hommes y portent sous le bras un petit chiffon de soie baptisé manteau vénitien, et qui flotte ridiculement par-dessus les uniformes. Les salles du vieux palais remplies de monde sont un océan de têtes à cheveux gras, toutes dominées par la noble tête de l'empereur, de qui la taille, la voix et la volonté planent sur son peuple. Ce prince paraît digne et capable de subjuguer les esprits comme il surpasse les corps ; une sorte de prestige me semble attaché à sa personne ; à Péterhoff, comme à la parade, comme à la guerre, comme dans tout l'empire, comme à tous les moments de sa vie, vous voyez en lui l'homme qui règne.

Ce règne perpétuel et perpétuellement adoré serait une vraie comédie, si de cette représentation permanente ne dépendait l'existence de soixante millions d'hommes qui ne vivent que parce que l'homme que vous voyez là, devant vous, en attitude d'empereur, leur accorde la permission de respirer et leur dicte la manière d'user de cette permission; c'est le droit divin appliqué au mécanisme de la vie sociale; tel est le côté sérieux de la représentation : de là dérivent des faits tellement graves que la peur qu'on en a étouffe l'envie d'en rire.

Il n'existe pas aujourd'hui sur la terre un seul homme qui jouisse d'un tel pouvoir, et qui en use : pas en Turquie, pas même en Chine. Figurez-vous l'habileté de nos gouvernements éprouvés par des siècles d'exercice, mise au service d'une société encore jeune et féroce, les rubriques des administrations de l'Occident aidant de toute l'expérience moderne le despotisme de l'Orient, la discipline européenne soutenant la tyrannie de l'Asie, la police appliquée à cacher la barbarie pour la perpétuer au lieu de l'étouffer ; la brutalité, la cruauté disciplinées, la tactique des armées de l'Europe servant à fortifier la politique de l'Orient : faites-vous l'idée d'un peuple à demi sauvage, qu'on a enrégimenté sans le civiliser ; et vous comprendrez l'état moral et social du peuple russe.

Profiter des progrès administratifs des nations européennes pour gouverner soixante millions d'hommes à l'orientale, tel est, depuis

Pierre Ier, le problème à résoudre pour les hommes qui dirigent la Russie.

Les règnes de Catherine la Grande et d'Alexandre n'ont fait que prolonger l'enfance systématique de cette nation qui n'existe encore que de nom.

Catherine avait institué des écoles pour contenter les philosophes français dont sa vanité quêtait les louanges. Le gouverneur de Moscou, l'un de ses anciens favoris, récompensé par un pompeux exil dans l'ancienne capitale de l'empire, lui écrivait un jour que personne n'envoyait ses enfants à l'école; l'impératrice répondit à peu près en ces termes :

« Mon cher prince, ne vous plaignez pas de ce que les Russes n'ont » pas le désir de s'instruire ; si j'institue des écoles ce n'est pas pour » nous, c'est pour l'Europe, OU IL FAUT MAINTENIR NOTRE RANG » DANS L'OPINION ; mais du jour où nos paysans voudraient s'é- » clairer, ni vous ni moi nous ne resterions à nos places. »

Cette lettre a été lue par une personne en laquelle j'ai toute confiance ; sans doute en l'écrivant l'impératrice était en distraction, et c'est précisément parce qu'elle était sujette à de telles absences qu'on la trouvait si aimable et qu'elle exerçait tant de puissance sur l'esprit des hommes à imagination.

Les Russes nieront l'authenticité de l'anecdote selon leur tactique ordinaire ; mais si je ne suis pas sûr de l'exactitude des paroles, je puis affirmer qu'elles expriment la vraie pensée de la souveraine. Ceci doit suffire pour vous et pour moi.

Vous pouvez reconnaître à ce trait l'esprit de vanité qui gouverne et tourmente les Russes, et qui pervertit jusque dans sa source le pouvoir établi sur eux.

Cette malheureuse opinion européenne est un fantôme qui les poursuit dans le secret de leur pensée, et qui réduit pour eux la civilisation à un tour de passe-passe exécuté plus ou moins adroitement.

L'empereur actuel avec son jugement sain, son esprit clair, a vu l'écueil, mais pourra-t-il l'éviter? Il faut plus que la force de Pierre le Grand pour remédier au mal causé par ce premier corrupteur des Russes.

Aujourd'hui la difficulté est double ; l'esprit du paysan, resté rude et barbare, regimbe contre la culture, tandis que ses habitudes, sa complexion les oumettent au frein ; en même temps la fausse élégance

des grands seigneurs contrarie le caractère national sur lequel il faudrait s'appuyer pour ennoblir le peuple : quelle complication ! qui déliera ce nouveau nœud gordien ?

J'admire l'empereur Nicolas, un homme de génie peut seul accomplir la tâche qu'il s'est imposée. Il a vu le mal, il a entrevu le remède et s'efforce de l'appliquer : lumière et volonté, voilà ce qui fait les grands princes.

Cependant un règne peut-il suffire pour guérir des maux qui datent d'un siècle et demi ? Le mal est si enraciné qu'il frappe même l'œil des étrangers un peu attentifs, et pourtant la Russie est un pays où tout le monde conspire à tromper le voyageur.

Savez-vous ce que c'est de voyager en Russie ? Pour un esprit léger, c'est se nourrir d'illusions ; mais pour quiconque a les yeux ouverts et joint à un peu de puissance d'observation une humeur indépendante, c'est un travail continu, opiniâtre, et qui consiste à discerner péniblement à tout propos deux nations luttant dans une multitude. Ces deux nations, c'est la Russie telle qu'elle est, et la Russie telle qu'on voudrait la montrer à l'Europe.

L'empereur, moins que personne, est garanti contre le piége des illusions. Rappelez-vous le voyage de Catherine à Cherson : elle traversait des déserts, mais on lui bâtissait des lignes de villages à une demi-lieue du chemin par lequel elle passait ; et comme elle n'allait pas regarder derrière les coulisses de ce théâtre où le tyran jouait le niais, elle crut ses provinces méridionales peuplées, tandis qu'elles restaient frappées d'une stérilité causée par l'oppression de son gouvernement bien plus que par les rigueurs de la nature. La finesse des hommes chargés par l'empereur des détails de l'administration russe expose encore aujourd'hui le souverain à des déceptions du même genre. Aussi ce fait me revient-il souvent à la mémoire.

Le corps diplomatique, et en général les Occidentaux, ont toujours été considérés, par ce gouvernement à l'esprit byzantin et par la Russie tout entière, comme des espions malveillants et jaloux. Il y a ce rapport entre les Russes et les Chinois que les uns et les autres croient toujours que les étrangers les envient ; ils nous jugent d'après eux.

Aussi l'hospitalité moscovite tant vantée est-elle devenue un art qui se résout en une politique très-fine ; il consiste à rendre ses hôtes contents aux moindres frais possibles de sincérité. Parmi les voyageurs, ceux qui se laissent le plus débonnairement et le plus longtemps

piper, sont les mieux vus. Ici la politesse n'est que l'art de se déguiser réciproquement la double peur qu'on éprouve et qu'on inspire. J'entrevois au fond de toute chose une violence hypocrite, pire que la tyrannie de Bati, dont la Russie moderne est moins loin qu'on ne voudrait nous le faire croire. J'entends parler partout le langage de la philosophie, et partout je vois l'oppression à l'ordre du jour. On me dit: « Nous voudrions bien pouvoir nous passer d'arbitraire, nous serions plus riches et plus forts; mais nous avons affaire à des peuples de l'Asie. » En même temps on pense : « Nous voudrions bien pouvoir nous dispenser de parler libéralisme, philanthropie, nous serions plus heureux et plus forts; mais nous avons à traiter avec les gouvernements de l'Europe. »

Il faut le dire, les Russes de toutes les classes conspirent avec un accord merveilleux à faire triompher chez eux la duplicité. Ils ont une dextérité dans le mensonge, un naturel dans la fausseté dont le succès révolte ma sincérité autant qu'il m'épouvante. Tout ce que j'admire ailleurs, je le hais ici parce que je le trouve payé trop cher: l'ordre, la patience, le calme, l'élégance, la politesse, le respect, les rapports naturels et moraux qui doivent s'établir entre celui qui conçoit et celui qui exécute, enfin tout ce qui fait le prix, le charme des sociétés bien organisées, tout ce qui donne un sens et un but aux institutions politiques se confond ici dans un seul sentiment, la crainte. En Russie la crainte remplace, c'est-à-dire paralyse la pensée; ce sentiment, quand il règne seul, ne peut produire que des apparences de civilisation : n'en déplaise aux législateurs à vue courte, la crainte ne sera jamais l'âme d'une société bien organisée; ce n'est pas l'ordre, c'est le voile du chaos, voilà tout; où la liberté manque, manquent l'âme et la vérité. La Russie est un corps sans vie; un colosse qui subsiste par la tête, mais dont tous les membres, également privés de force, languissent! De là une inquiétude profonde, un malaise inexprimable, et ce malaise ne tient pas, comme chez les nouveaux révolutionnaires français, au vague des idées, à l'abus, à l'ennui de la prospérité matérielle, aux jalousies qui naissent de la concurrence; il est l'expression d'une souffrance positive, l'indice d'une maladie organique.

Je crois que de toutes les parties de la terre, la Russie est celle où les hommes ont le moins de bonheur réel. Nous ne sommes pas heureux chez nous, mais nous sentons que le bonheur dépend de nous; chez les Russes, il est impossible. Figurez-vous les passions républi-

caines (car, encore une fois, sous l'empereur de Russie règne l'égalité fictive) bouillonnant dans le silence du despotisme : c'est une combinaison effrayante, surtout par l'avenir qu'elle présage au monde. La Russie est une chaudière d'eau bouillante bien fermée, mais placée sur un feu qui devient toujours plus ardent : je crains l'explosion ; et ce qui n'est pas fait pour me rassurer, c'est que l'empereur a plusieurs fois éprouvé la même crainte que moi dans le cours de son règne laborieux : laborieux dans la paix comme dans la guerre ; car de nos jours les empires sont comme des machines qui s'usent au repos. La prudence les paralyse, l'inquiétude les dévore. C'est donc cette tête sans corps, ce souverain sans peuple qui donne des fêtes populaires. Il me semble qu'avant de faire de la popularité, il faudrait faire un peuple.

A la vérité ce pays se prête merveilleusement à tous les genres de fraude ; il existe ailleurs des esclaves, mais, pour trouver autant d'esclaves courtisans, c'est en Russie qu'il faut venir. On ne sait de quoi s'émerveiller le plus de l'inconséquence ou de l'hypocrisie : Catherine II n'est pas morte ; car malgré le caractère si franc de son petit-fils, c'est toujours par la dissimulation que la Russie est gouvernée... En ce pays la tyrannie avouée serait un progrès.

Sur ce point comme sur bien d'autres, les étrangers qui ont décrit la Russie sont d'accord avec les Russes pour tromper le monde. Peut-on être plus traîtreusement complaisants que la plupart de ces écrivains accourus ici de tous les coins de l'Europe pour faire de la sensibilité sur la touchante familiarité qui règne entre l'empereur de Russie et son peuple ? Le prestige du despotisme serait-il donc si grand qu'il subjuguerait même les simples curieux ? Ou ce pays n'a encore été peint que par des hommes dont la position, dont le caractère ne leur permettait pas l'indépendance, ou les esprits les plus sincères perdent la liberté du jugement dès qu'ils entrent en Russie.

Quant à moi, je me défends de cette influence par l'aversion que j'ai pour la feinte.

Je ne hais qu'un mal, et si je le hais, c'est parce que je crois qu'il engendre et suppose tous les autres maux : ce mal, c'est le mensonge. Aussi m'efforcé-je de le démasquer partout où je le rencontre ; c'est l'horreur que j'ai pour la fausseté qui me donne le désir et le courage d'écrire ce voyage : je l'ai entrepris par curiosité, je le raconterai par devoir.

La passion de la vérité est une muse qui tient lieu de force, de jeunesse, de lumière. Ce sentiment va si loin en moi qu'il me fait aimer le temps où nous vivons; si notre siècle est un peu grossier, il est du moins plus sincère que ne le fut celui qui l'a précédé; il se distingue par la répugnance quelquefois brutale qu'il montre pour toutes les affections, et je partage cette aversion. La haine de l'hypocrisie est le flambeau dont je me sers pour me guider dans le labyrinthe du monde: ceux qui trompent les hommes, de quelque manière que ce soit, me paraissent des empoisonneurs, et les plus élevés, les plus puissants, sont les plus coupables. Quant la parole ment, quand l'écrit ment, quand l'action ment, je les déteste; quand le silence ment comme en Russie, je l'interprète. C'est le punir.

Voilà ce qui m'a empêché hier de jouir, par la pensée, d'un spectacle que j'admirais des yeux malgré moi; s'il n'était pas touchant, comme on voulait me le faire croire, il était pompeux, magnifique, singulier, nouveau; mais il paraissait trompeur; cette idée suffisait pour lui ôter son prestige à mes yeux. La passion de la vérité qui domine aujourd'hui les cœurs français est encore inconnue en Russie.

Après tout, quelle est donc cette foule baptisée peuple, et dont l'Europe se croit obligée de vanter niaisement la respectueuse familiarité en présence de ses souverains? ne vous y trompez pas: ce sont des esclaves d'esclaves. Les grands seigneurs envoient pour fêter l'impératrice des paysans choisis et qu'on dit venus là au hasard; ces serfs d'élite sont admis à l'honneur de venir représenter dans le palais un peuple qui n'existe point ailleurs; ils font foule avec la domesticité de la cour dont on accorde également l'entrée ce jour-là aux marchands les mieux famés, les plus connus par leur dévouement, car il faut quelques hommes à barbe pour satisfaire les vrais, les vieux Russes. Voilà en réalité ce que c'est que ce peuple dont les excellents sentiments sont donnés pour exemple aux autres peuples par les souverains de la Russie, depuis l'impératrice Élisabeth! C'est, je crois, de ce règne que datent ces sortes de fêtes; aujourd'hui l'empereur Nicolas, avec son caractère de fer, son admirable droiture d'intentions, et toute l'autorité que lui assurent ses vertus publiques et privées, n'en pourrait peut-être pas abolir l'usage. Il est donc vrai que, même sous le gouvernement le plus absolu en apparence, les choses sont plus fortes que les hommes. Le despotisme ne se montre à découvert que par moments sous les tyrans ou sous les fous dont la fureur l'énerve.

Rien n'est si périlleux pour un homme, quelque élevé qu'il soit au-dessus des autres, que de dire à une nation : « On t'a trompée, et je ne veux plus être complice de ton erreur. » Le vulgaire tient au mensonge, même à celui qui lui nuit, plus qu'à la vérité, parce que l'orgueil humain préfère ce qui vient de l'homme à ce qui vient de Dieu. Ceci est vrai sous tous les gouvernements, mais c'est doublement vrai sous le despotisme.

Une indépendance comme celle des *mugics* de Péterhoff n'inquiète qui que ce soit. Voilà une liberté, une égalité comme il en faut aux despotes! on peut vanter celle-là sans risque : mais conseillez à la Russie une émancipation graduelle, vous verrez ce qu'on vous fera, ce qu'on dira de vous en ce pays.

J'entendais hier tous les gens de la cour en passant près de moi vanter la politesse de leurs serfs. « Allez donc donner une fête pareille en France, » disaient-ils. J'étais bien tenté de leur répondre : « Pour comparer nos deux peuples, attendez que le vôtre existe. »

Je me rappelais en même temps une fête donnée par moi à des gens du peuple, à Séville ; c'était pourtant sous le despotisme de Ferdinand VII ; la vraie politesse de ces hommes libres, de fait si ce n'est de droit, me fournissait un objet de comparaison peu favorable aux Russes [1].

La Russie est l'empire des catalogues : à lire comme collection d'étiquettes, c'est superbe ; mais gardez-vous d'aller plus loin que les titres. Si vous ouvrez le livre, vous n'y trouverez rien de ce qu'il annonce : tous les chapitres sont indiqués, mais tous sont à faire. Combien de forêts ne sont que des marécages où vous ne couperiez pas un fagot !... Les régiments éloignés sont des cadres où il n'y a pas un homme ; les villes, les routes sont en projet, la nation elle-même n'est encore qu'une affiche placardée sur l'Europe, dupe d'une imprudente fiction diplomatique [2]. Je n'ai trouvé ici de vie propre qu'à l'empereur et de naturel qu'à la cour.

Les marchands, qui formeraient une classe moyenne, sont en si petit nombre qu'ils ne peuvent marquer dans l'État ; d'ailleurs presque tous sont étrangers. Les écrivains se comptent par un ou deux

[1] Voyez l'Espagne sous Ferdinand VII.

[2] L'auteur, en laissant cette boutade, la donne pour ce qu'elle vaut. Son humeur, aigrie par l'affectation d'une popularité impossible, le pousse à la révolte contre une déception d'autant plus dangereuse qu'elle a trompé de bons esprits.



à chaque génération : les artistes sont comme les écrivains ; leur petit nombre les fait estimer, mais si leur rareté sert à leur fortune personnelle, elle nuit à leur influence sociale. Il n'y a pas d'avocats dans un pays où il n'y a pas de justice ; où donc trouver cette classe moyenne qui fait la force des États et sans laquelle un peuple n'est qu'un troupeau conduit par quelques limiers habilement dressés ?

Je n'ai pas mentionné une espèce d'hommes qui ne doivent être comptés ni parmi les grands ni parmi les petits : ce sont les fils de prêtres ; presque tous deviennent des employés subalternes ; et ce peuple de commis est la plaie de la Russie[1] : il forme une espèce de corps de noblesse obscure très-hostile aux grands seigneurs ; une noblesse dont l'esprit est antiaristocratique dans la vraie signification politique du mot, et qui en même temps est très-pesante aux serfs : ce sont ces hommes incommodes à l'État, fruits du schisme, lequel permit au prêtre d'avoir une femme, qui commenceront la prochaine révolution de la Russie.

Le corps de cette noblesse secondaire se recrute également des administrateurs, des artistes, des employés de tous genres venus de l'étranger et de leurs enfants anoblis : voyez-vous dans tout cela l'élément d'un peuple vraiment russe, et digne et capable de justifier, d'apprécier la popularité du souverain ?

Encore une fois, tout est déception en Russie, et la gracieuse familiarité du czar accueillant dans son palais ses serfs et les serfs de ses courtisans n'est qu'une dérision de plus.

La peine de mort n'existe pas en ce pays, hors pour crime de haute trahison ; pourtant il est de certains coupables qu'on veut tuer. Or, voici comment on s'y prend pour concilier la douceur des codes avec la férocité traditionnelle des mœurs : quand un criminel est condamné à plus de cent coups de knout, le bourreau qui sait ce que signifie cet arrêt, tue par humanité le patient au troisième coup en le frappant dans un endroit mortel. Mais la peine de mort est abolie[2] !... Mentir ainsi à la loi n'est-ce pas faire pis que de proclamer la tyrannie la plus audacieuse ?

Parmi les six ou sept mille représentants de cette fausse nation

[1] Voir plus loin la lettre datée de Yarowslaw.

[2] Voyez la brochure de M. Tolstoï intitulée : *Coup d'œil sur la législation russe*, etc., etc.



russe entassés hier au soir dans le palais de Péterhoff, j'ai vainement cherché une figure gaie; on ne rit pas quand on ment.

Vous pouvez m'en croire sur ces résultats du gouvernement absolu, car lorsque je suis venu examiner ce pays c'était dans l'espoir d'y trouver un remède contre les maux qui menacent le nôtre. Si vous pensez que je juge la Russie trop sévèrement, n'accusez que l'impression involontaire que je reçois chaque jour des choses et des personnes, et que tout ami de l'humanité en recevrait à ma place s'il s'efforçait de regarder comme je le fais au delà de ce qu'on lui montre.

Cet empire, tout immense qu'il est, n'est qu'une prison dont l'empereur tient la clef; et dans cet État, qui ne peut vivre que de conquêtes, rien n'approche en pleine paix, du malheur des sujets, si ce n'est le malheur du prince. La vie du geôlier m'a toujours paru si semblable à celle du prisonnier, que je ne puis me lasser d'admirer le prestige d'imagination qui fait que l'un de ces deux hommes se croit infiniment moins à plaindre que l'autre.

L'homme ne connaît ici ni les vraies jouissances sociales des esprits cultivés, ni la liberté absolue et brutale du sauvage, ni l'indépendance d'action du demi-sauvage, du barbare; je ne vois de compensation du malheur de naître sous ce régime que les rêves de l'orgueil et l'espoir de la domination : c'est à cette passion que j'en reviens chaque fois que je veux analyser la vie morale des habitants de la Russie. Le Russe pense et vit en soldat!...

Un soldat, quel que soit son pays, n'est guère citoyen; il l'est ici moins que partout ailleurs; c'est un prisonnier à vie condamné à garder des prisonniers.

Remarquez bien qu'en Russie le mot de prison indique quelque chose de plus que ce qu'il signifie ailleurs. Quand on pense à toutes les cruautés souterraines dérobées à notre pitié par la discipline du silence dans un pays où tout homme fait en naissant l'apprentissage de la discrétion, on frémit. Il faut venir ici pour prendre la réserve en haine; tant de prudence révèle une tyrannie secrète, et dont l'image me devient présente en tous lieux. Chaque mouvement de physionomie, chaque réticence, chaque inflexion de voix m'apprend le danger de la confiance et du naturel.

Il n'est pas jusqu'à l'aspect des maisons qui ne reporte ma pensée vers les douloureuses conditions de l'existence humaine dans ce pays.



Si je passe le seuil du palais de quelque grand seigneur et que j'y voie régner une saleté dégoûtante, mal déguisé sous un luxe non trompeur ; si, pour ainsi dire, je respire la vermine jusque sous le toit de l'opulence, je ne me dis pas : Voici des défauts, et partant de la sincérité !.... non, je ne m'arrête point à ce qui frappe mes sens, je vais plus loin, et je me représente aussitôt l'ordure qui doit empester les cachots d'un pays où les hommes opulents ne craignent pas la malpropreté pour eux-mêmes ; lorsque je souffre de l'humidité de ma chambre, je pense aux malheureux exposés à celle des cachots sous-marins de Kronstadt, de la forteresse de Pétersbourg et de bien d'autres souterrains dont j'ignore jusqu'au nom ; le teint hâve des soldats que je vois passer dans la rue me retrace les rapines des employés chargés de l'approvisionnement de l'armée ; la fraude de ces traîtres rétribués par l'empereur pour nourrir ses gardes, qu'ils affament, est écrite en traits de plomb sur le visage livide des infortunés privés d'une nourriture saine et même suffisante, par des hommes qui ne pensent qu'à s'enrichir vite, sans craindre de déshonorer le gouvernement qu'ils volent, ni d'encourir la malédiction des esclaves enrégimentés qu'ils tuent ; enfin, à chaque pas que je fais ici, je vois se lever devant moi le fantôme de la Sibérie, et je pense à tout ce que signifie le nom de ce désert politique, de cet abîme de misères, de ce cimetière des vivants ; monde des douleurs fabuleuses, terre peuplée de criminels infâmes et de héros sublimes, colonie sans laquelle cet empire serait incomplet comme un palais sans caves.

Tels sont les sombres tableaux qui se présentent à mon imagination au moment où l'on nous vante les rapports touchants du czar avec ses sujets. Non certes, je ne suis point disposé à me laisser éblouir par la popularité impériale ; au contraire je le suis à perdre l'amitié des Russes plutôt que la liberté d'esprit dont j'use pour juger leurs ruses et les moyens employés par eux afin de nous tromper et de nous tromper eux-mêmes ; mais je crains peu leur colère, car je leur rends la justice de croire qu'au fond du cœur ils jugent leur pays plus sévèrement que je ne le juge, parce qu'ils le connaissent mieux que je ne le connais. En me blâmant tout haut, ils m'absoudront tout bas ; c'est assez pour moi. Un voyageur qui se laisserait endoctriner ici par les gens du pays pourrait parcourir l'empire d'un bout à l'autre et revenir chez lui sans avoir fait autre chose qu'un cours de façades : c'est là ce qu'il faut pour plaire à mes hôtes, je le vois ; mais à ce prix leur hos-

hospitalité me coûterait trop cher; j'aime mieux renoncer à leurs éloges que de perdre le véritable, l'unique fruit de mon voyage : l'expérience.

Pourvu qu'un étranger se montre niaisement actif, qu'il se lève de bonne heure après s'être couché tard, qu'il ne manque pas un bal après avoir assisté à toutes les manœuvres; en un mot, qu'il s'agite au point de ne pouvoir penser, il est le bienvenu partout, on le juge avec bienveillance, on le fête : une foule d'inconnus lui serreront la main chaque fois que l'empereur lui aura parlé, ou souri, et en partant il sera déclaré un voyageur distingué. Il me semble voir le bourgeois gentilhomme turlupiné par le mufti de Molière. Les Russes ont fait un mot français excellent pour désigner leur hospitalité politique : en parlant des étrangers, qu'ils aveuglent à force de fêtes : il faut les *enguirlander*, disent-ils [1]. Mais qu'il se garde de montrer que le zèle du métier se ralentit en lui; au premier symptôme de fatigue ou de clairvoyance; à la moindre négligence qui trahirait non pas l'ennui, mais la faculté de s'ennuyer, il verrait se lever contre lui, comme un serpent irrité, l'esprit russe, le plus caustique des esprits [2].

La moquerie, cette impuissante consolation de l'opprimé, est ici le plaisir du paysan, comme le sarcasme est l'élégance du grand seigneur; l'ironie et l'imitation sont les seuls talents naturels que j'aie reconnus aux Russes. L'étranger une fois en butte au venin de leur critique ne s'en relèverait pas; il serait passé aux langues comme un déserteur aux baguettes; avili, abattu, il finirait par tomber sous les pieds d'une tourbe d'ambitieux, les plus impitoyables, les plus bronzés qu'il y ait au monde. Les ambitieux ont toujours plaisir à tuer un homme. « Étouffons-le par précaution; c'en est toujours un de moins : un homme est presque un rival, car il pourrait le devenir. »

Ce n'est pas à la cour qu'il faut vivre pour conserver quelque illusion sur l'hospitalité orientale pratiquée en Russie. Ici l'hospitalité est comme ces vieux refrains chantés par les peuples, même après que

[1] Voyez la conclusion au quatrième volume.

[2] Un moyen de flatterie connu, et dont le succès est assuré, c'est de se montrer l'hiver aux yeux de l'empereur dans les rues de Pétersbourg sans redingote ou sans pelisse, flatterie héroïque et qui peut coûter la vie à celui qui la met en pratique. On conçoit qu'il est facile de déplaire dans un pays où de telles manières de plaire sont en usage.



la chanson n'a plus de sens pour ceux qui la répètent; l'empereur donne le ton de ce refrain, et les courtisans reprennent en chœur. Les courtisans russes me font l'effet de marionnettes dont les ficelles sont trop grosses.

Je ne crois pas davantage à la probité du *mugic*. On m'assure avec emphase qu'il ne déroberait pas une fleur dans les jardins de son czar; là-dessus je ne dispute point, je sais les miracles qu'on obtient de la peur; mais ce que je sais aussi, c'est que ce peuple modèle, ce paysan de cour, ne se fait point faute de voler les grands seigneurs ses rivaux d'un jour, si, trop attendris de sa présence au palais et trop confiants dans les sentiments d'honneur du serf anobli pour un jour, ils cessent un instant de veiller sur les mouvements de ses mains.

Hier au bal impérial et populaire du palais de Péterhoff, l'ambassadeur de Sardaigne a eu sa montre fort adroitement enlevée du gousset, malgré la chaîne de sureté qui devait la défendre. Beaucoup de personnes ont perdu dans la bagarre leurs mouchoirs et autres objets. On m'a pris à moi une bourse garnie de quelques ducats, et je me suis consolé de cette perte en riant sous cape des éloges prodigués à la probité de ce peuple par ses seigneurs. Ceux-ci savent bien ce que valent leurs belles phrases; mais je ne suis pas fâché de le savoir aussi bien qu'eux.

En voyant toutes leurs finesses inutiles, je cherche les dupes de ces puérils mensonges, et je m'écrie comme Basile: « Qui trompe-t-on ici? tout le monde est dans le secret. »

Les Russes ont beau dire et beau faire, tout observateur sincère ne verra chez eux que des Grecs du Bas-Empire formés à la stratégie moderne par les Prussiens du XVIIIe siècle et par les Français du XIXe.

La popularité d'un autocrate me paraît aussi suspecte en Russie, que l'est à mes yeux la bonne foi des hommes qui prêchent en France la démocratie absolue au nom de la liberté : sophismes sanglants!... Détruire la liberté en prêchant le libéralisme, c'est assassiner, car la société vit de vérité; faire de la tyrannie patriarcale, c'est encore assassiner!...

J'ai une idée fixe : c'est qu'on peut et qu'on doit régner sur les hommes sans les tromper. Si dans la vie privée le mensonge est une bassesse, dans la vie publique c'est un crime; tout gouvernement qui

ment est un conspirateur plus dangereux que le meurtrier qu'il fait décapiter légalement; et, malgré l'exemple de certains grands esprits gâtés par un siècle de beaux esprits, le crime, c'est-à-dire le mensonge, est la plus énorme des fautes : en renonçant à la vérité, le génie abdique; et, par un renversement étrange, c'est alors le maître qui s'humilie devant l'esclave, car l'homme qui trompe est au-dessous de l'homme trompé. Ceci s'applique au gouvernement, à la littérature, comme à la religion.

Mon idée sur la possibilité de faire servir la sincérité chrétienne à la politique n'est pas si creuse qu'elle peut le paraître aux habiles, car c'est aussi celle de l'empereur Nicolas, esprit pratique et lucide s'il en est. Je ne crois pas qu'il y ait aujourd'hui sur aucun trône un prince qui déteste autant le mensonge et qui mente aussi peu que ce prince.

Il s'est fait le champion du pouvoir monarchique en Europe, et vous savez s'il soutient ce rôle avec franchise. On ne le voit pas, comme certain gouvernement, prêcher dans chaque localité une politique différente selon les intérêts purement mercantiles; loin de là, il favorise partout indistinctement les principes qui s'accordent avec son système : voilà comme il est royaliste absolu. Est-ce ainsi que l'Angleterre est libérale, constitutionnelle et favorable à la philanthropie?

L'empereur Nicolas lit tous les jours lui-même d'un bout à l'autre, un journal français, un seul : le *Journal des Débats*. Il ne parcourt les autres que lorsqu'on lui indique quelque article intéressant.

Soutenir le pouvoir pour sauver l'ordre social, c'est en France le but des meilleurs esprits; c'est aussi la pensée constante du *Journal des Débats*, pensée défendue avec une supériorité de raison qui explique la considération accordée à cette feuille dans notre pays comme dans le reste de l'Europe.

La France souffre du mal du siècle; elle en est plus malade qu'aucun autre pays : ce mal, c'est la haine de l'autorité; le remède consiste donc à fortifier l'autorité, voilà ce que pensent l'empereur à Pétersbourg et le *Journal des Débats* à Paris.

Mais, comme ils ne s'accordent que sur le but, ils sont d'autant plus ennemis qu'ils semblent plus rapprochés l'un de l'autre. Le choix des moyens ne divise-t-il pas souvent des esprits réunis

sous la même bannière? On se rencontrait alliés, on se sépare ennemis.

La légitimité par droit d'héritage paraît à l'empereur de Russie l'unique moyen d'arriver à son but, et en forçant un peu le sens ordinaire du vieux mot légitimité, sous prétexte qu'il en existe une autre plus sûre, celle de l'élection basée sur les vrais intérêts du pays, le *Journal des Débats* élève autel contre autel au nom du salut des sociétés.

Or, du combat de ces deux légitimités, dont l'une est aveugle comme la nécessité, l'autre flottante comme la passion, il résulte une colère d'autant plus vive que les raisons décisives manquent aux avocats des deux systèmes qui se servent des mêmes termes pour arriver à des conclusions opposées.

Ce qu'il y a de certain parmi tant de doutes, c'est que tout homme qui se retracera l'histoire de Russie depuis l'origine de cet empire, mais surtout depuis l'avénement des Romanoff, ne pourra que s'émerveiller de voir le prince qui règne aujourd'hui sur ce pays se porter le défenseur du dogme monarchique de la légitimité par droit d'héritage, selon le sens que dans sa religion politique la France donnait autrefois au mot légitimité; tandis qu'en faisant un retour sur lui-même et sur les moyens violents employés par plusieurs de ses ancêtres pour transmettre le pouvoir à leurs successeurs, il apprendrait de la logique des événements à préférer la légitimité du *Journal des Débats*.

Je me complais dans les digressions; vous le savez depuis longtemps: cette espèce de désordre séduit mon imagination, éprise de tout ce qui ressemble à de la liberté. Je ne m'en corrigerais que s'il fallait chaque fois m'en excuser, et multiplier les précautions oratoires pour varier les transitions, parce qu'alors la peine passerait le plaisir.

Le site de Péterhoff est jusqu'à présent le plus beau tableau naturel que j'aie vu en Russie. Une falaise peu élevée domine la mer qui commence à l'extrémité du parc, environ à un tiers de lieue au-dessous du palais, lequel est bâti au bord de cette petite falaise coupée presque à pic par la nature. En cet endroit, on y a pratiqué de magnifiques rampes; vous decendez de terrasse en terrasse jusque dans le parc, où vous trouvez des bosquets, majestueux par l'épaisseur de leur ombre et par leur étendue. Ce parc est orné de jets d'eau et de cascades artificielles, dans le goût de celles de Versailles; et il est assez

varié pour un jardin dessiné à la manière de Lenôtre. Il s'y trouve certains points élevés, certaines fabriques d'où l'on découvre la mer, les côtes de la Finlande, puis l'arsenal de la marine russe, l'île de Kronstadt avec ses remparts de granit à fleur d'eau, et plus loin, à neuf lieues vers la droite, Pétersbourg la blanche ville, qui de loin paraît gaie et brillante, et qui, avec ses amas de palais aux toits peints, ses îles, ses temples aux colonnes plâtrées, ses forêts de clochers semblables à des minarets, ressemble vers le soir à une forêt de sapins dont les pyramides argentées seraient illuminées par un incendie.

Du milieu de cette forêt coupée par des bras de rivière, on voit déboucher, ou du moins on devine les divers lits de la Néva, laquelle se divise près du golfe et vient finir à la mer dans toute la majesté d'un grand fleuve dont la magnifique embouchure fait oublier qu'il n'a que dix-huit lieues de cours. Encore une apparence ! on dirait qu'ici la nature est d'accord avec les hommes pour entourer d'illusions le voyageur ébloui. Ce paysage est plat, froid, mais grandiose, et sa tristesse impose.

La végétation ne répand que peu de variété dans les sites de l'Ingrie ; celle des jardins est toute factice, celle de la campagne consiste en quelques bouquets de bouleaux, d'un vert triste, et en des allées du même arbre, plantées comme limites entre des prés marécageux, des bois noueux et malingres et des champs cultivés où le froment ne vient pas ; car qu'est-ce qui vient sous le soixantième degré de latitude ?

Quand je pense à tous les obstacles que l'homme a vaincus ici pour y vivre en société, pour bâtir une ville et loger plus qu'un roi, dans des repaires d'ours et de loups, comme on disait à Catherine, et pour l'y maintenir avec la magnificence convenable à la vanité des grands princes et des grands peuples, je ne vois pas une laitue, pas une rose, sans être tenté de crier au miracle. Si Pétersbourg est une Laponie badigeonnée, Péterhoff est le palais d'Armide sous verre. Je ne me crois pas en plein air quand je vois tant de choses pompeuses, délicates, brillantes, et que je pense qu'à quelques degrés plus haut l'année se divise en deux jours et deux crépuscules de trois mois chacun. C'est alors surtout que je ne puis m'empêcher d'admirer !..

J'admire le triomphe de la volonté humaine partout où je le reconnais, ce qui ne m'oblige pas d'admirer bien souvent.

On fait une lieue en voiture dans le parc impérial de Péterhoff sans passer deux fois par la même allée ; or, figurez-vous ce parc tout de feu. Dans ce pays glacial et privé de vive lumière, les illuminations sont un incendie ; on dirait que la nuit doit consoler du jour. Les arbres disparaissent sous une décoration de diamants ; dans chaque allée il y a autant de lampions que de feuilles : c'est l'Asie, non l'Asie réelle, l'Asie moderne, mais la fabuleuse Bagdad des *Mille et une Nuits*, ou la plus fabuleuse Babylone de Sémiramis.

On dit que, le jour de la fête de l'impératrice, six mille voitures, trente mille piétons et une innombrable quantité de barques sortent de Pétersbourg pour venir former des campements autour de Péterhoff. C'est le seul jour et le seul lieu où j'aie vu de la foule en Russie. Un bivac bourgeois dans un pays tout militaire est une rareté. Ce n'est pas que l'armée manque à la fête, une partie de la garde du corps des cadets est également cantonnée autour de la résidence souveraine ; et tout ce monde, officiers, soldats, marchands, serfs, maîtres, seigneurs, errent ensemble dans des bois d'où la nuit est chassée par deux cent cinquante mille lampions.

On m'a dit ce chiffre, je vous le répète au hasard ; car pour moi deux cent mille ou deux millions c'est tout un ; je n'ai pas de mesure dans l'œil : mais ce que je sais, c'est que cette masse de feu jette une lumière artificielle dont n'approche pas la clarté naturelle du jour du Nord. En Russie l'empereur fait pâlir le soleil. A cette époque de l'été les nuits recommencent, elles allongent rapidement, et sans l'illumination il aurait fait noir pendant quelques heures sous les grandes allées du parc de Péterhoff.

On dit encore qu'en trente-cinq minutes tous les lampions du parc sont allumés par dix-huit cents hommes ; la partie des illuminations qui fait face au château s'éclaire en cinq minutes. Elle comprend entre autres un canal qui correspond au principal balcon du palais, et s'enfonce en ligne droite dans le parc vers la mer, à une grande distance. Cette perspective est d'un effet magique, la nappe d'eau du canal est tellement bordée de lumières, elle reflète des clartés si vives, qu'on la prend pour du feu. L'Arioste aurait peut-être l'imagination assez brillante pour vous peindre tant de merveilles dans la langue des fées ; il y a du goût et de la fantaisie dans l'usage qu'on a fait ici de cette prodigieuse masse de lumière : on a donné à divers groupes de lampions, heureusement dispersés, des formes originales : ce sont des

fleurs grandes comme des arbres, des soleils, des vases, des berceaux de pampres imitant les *pergole*[1] italiennes, des obélisques, des colonnes, des murailles ciselées à la manière moresque ; enfin tout un monde fantastique vous passe sous les yeux sans que rien fixe vos regards, car les merveilles se succèdent avec une inexprimable rapidité. Vous êtes distrait d'une fortification de feu par des draperies, par des dentelles de pierres précieuses ; tout brille, tout brûle, tout est de flamme et de diamant, on craint que ce magnifique spectacle ne finisse par un tas de cendres comme un incendie.

Mais ce qu'il y a de plus étonnant vu du palais, c'est toujours le grand canal, qui ressemble à une lave immobile dans une forêt embrasée.

A l'extrémité de ce canal s'élève, sur une énorme pyramide de feux de couleur (elle a, je crois, soixante et dix pieds de haut), le chiffre de l'impératrice, qui brille d'un blanc éclatant au-dessus de toutes les lumières rouges, vertes et bleues qui l'environnent : on dirait d'une aigrette de diamants entourée de pierres de couleur. Tout cela est sur une si grande échelle que vous doutez de ce que vous voyez. De tels efforts pour une fête annuelle, c'est impossible, dites-vous; ce que je vois est trop grand pour être réel, c'est le rêve d'un géant amoureux raconté par un poëte fou.

Il y a quelque chose d'aussi prodigieux que la fête elle-même, ce sont les épisodes auxquels elle donne lieu. Pendant deux ou trois nuits toute cette foule, dont je vous ai parlé, campe autour du village et se disperse à une assez grande distance du château. Beaucoup de femmes couchent dans leur voiture, des paysannes dorment dans leurs charrettes; tous ces équipages, renfermés par centaines dans des enclos de planches, forment des champs très-amusants à parcourir et qui seraient dignes d'être reproduits par quelque artiste spirituel.

Le Russe a le génie du pittoresque ; et les villes d'un jour qu'il improvise pour ses fêtes sont bien plus amusantes, elles ont un caractère bien plus national que les véritables villes bâties en Russie par des étrangers. A Péterhoff, chevaux, maîtres et cochers, tout est réuni dans des enceintes de bois; ces bivacs sont indispensables, car il n'y a dans le village qu'un petit nombre de maisons passablement sales, dont les chambres se payent deux cents et jusqu'à cinq cents roubles par nuit : le rouble de papier équivaut à vingt-trois sous de France.

[1] Treilles.

Ce qui accroît mon malaise depuis que je vis parmi les Russes, c'est que tout me révèle la valeur réelle de ce peuple opprimé. L'idée de ce qu'il pourrait faire, s'il était libre, exaspère la colère que je ressens, en voyant ce qu'il fait aujourd'hui.

Les ambassadeurs avec leur famille et leur suite, ainsi que les étrangers présentés, sont logés et hébergés aux frais de l'empereur; on réserve à cet effet un vaste et charmant édifice en forme de pavillon carré, appelé le palais anglais. Cette habitation est située à un quart de lieue du palais impérial, à l'extrémité du village, dans un beau parc dessiné à l'anglaise et qui paraît naturel, tant il est pittoresque. L'abondance et la beauté des eaux, le mouvement du terrain, choses rares dans les environs de Pétersbourg, rendent ce jardin agréable. Cette année le nombre des étrangers étant plus grand que de coutume, ils n'ont pu trouver place dans le palais anglais, qu'on a été forcé de réserver aux charges et aux personnes invitées d'office; je n'y ai donc point couché, mais j'y dîne tous les jours, avec le corps diplomatique et sept à huit cents personnes, à une table parfaitement bien servie. Voilà, certes, une magnifique hospitalité!.... Lorsqu'on loge au village, il faut faire mettre ses chevaux et s'habiller en uniforme pour aller dîner à cette table présidée par un des grands officiers de l'empire.

Pour la nuit le directeur général des théâtres de la cour a mis à ma disposition deux loges d'acteurs dans la salle de spectacle de Péterhoff, et ce logement m'est envié par tout le monde. Je n'y manque de rien, si ce n'est d'un lit. Heureusement que j'ai apporté mon petit lit de fer de Pétersbourg. C'est un objet de première nécessité pour un Européen qui voyage en Russie, et qui ne veut pas s'accoutumer à passer la nuit roulé dans un tapis sur un banc ou sur un escalier. On se munit ici de son lit comme on porte son manteau en Espagne!... A défaut de paille, chose rare dans un pays où le blé ne vient pas, mon matelas se remplit de foin; on en trouve à peu près partout.

Si l'on ne veut pas se charger d'un lit, il faut au moins porter avec soi la toile d'une paillasse. C'est ce que je fais pour mon valet de chambre qui n'est pas plus que moi résigné à dormir à la russe. Même je me passerais de lit encore plus facilement que lui, puisque j'ai employé près de deux nuits à vous écrire ce que vous lisez.

Les bivacs d'amateurs sont ce qu'il y a de plus pittoresque à Péterhoff, car dans les campements des soldats on retrouve l'uniformité mi-

litaire. Les uhlans bivaquent au milieu d'une prairie, autour d'un étang, aux environs du palais, et près de là est aussi campé le régiment des gardes à cheval de l'impératrice sans compter les Circassiens casernés à l'une des extrémités du village ; enfin les cadets sont en partie distribués dans les maisons, en partie parqués militairement dans un champ.

Dans tout autre pays, un si grand rassemblement d'hommes produirait un mouvement, un tumulte étourdissant. En Russie tout se passe avec gravité, tout prend le caractère d'une cérémonie ; là le silence est de rigueur; à voir tous ces jeunes gens réunis là pour leur plaisir, ou pour celui des autres, n'osant ni rire, ni chanter, ni se quereller, ni jouer, ni danser, ni courir, on dirait d'une troupe de prisonniers près de partir pour le lieu de leur destination. Encore un souvenir de la Sibérie !... Ce qui manque à tout ce que je vois ici, ce n'est assurément ni la grandeur ni la magnificence, ni même le goût et l'élégance : c'est la gaieté ; la gaieté ne se commande pas ; au contraire, le commandement la fait fuir, comme le cordeau et le niveau détruisent les tableaux pittoresques. Je n'ai rien vu en Russie qui ne fût symétrique, qui n'eût l'air ordonné, ce qui donnerait du prix à l'ordre, la variété, d'où naît l'harmonie, est inconnu ici.

Les soldats au bivac sont soumis à une discipline plus sévère qu'à la caserne : tant de rigidité en pleine paix, en plein champ et un jour de fête, me rappelle le mot du grand-duc Constantin sur la guerre. « Je n'aime pas la guerre, disait-il; elle gâte les soldats, salit les habits et détruit la discipline. »

Ce prince ne disait pas tout ; il avait un autre motif pour ne pas aimer la guerre. C'est ce qu'a prouvé sa conduite en Pologne.

Le jour du bal et de l'illumination, à sept heures du soir, on se rend au palais impérial. Les personnes de la cour, le corps diplomatique, les étrangers invités et les soi-disant gens du peuple admis à la fête, sont introduits pêle-mêle dans les grands appartements. Pour les hommes, excepté les mugics en habit national, et les marchands qui portent le cafetan, le tabarro, manteau vénitien par-dessus l'uniforme, est de rigueur, parce que cette fête s'appelle un bal masqué.

Vous attendez là pendant assez longtemps, pressé par la foule, l'apparition de l'empereur et de la famille impériale. Dès que le maître, ce soleil du palais, commence à poindre, l'espace s'ouvre devant lui; suivi de son noble cortége, il traverse librement et sans même être ef-

fleuré par la foule, des salles où l'instant d'auparavant on n'aurait pas cru pouvoir laisser pénétrer une seule personne de plus. Aussitôt que sa majesté a disparu, le flot des paysans se referme derrière elle. C'est toujours l'effet du sillage après le passage d'un vaisseau.

La noble figure de Nicolas, dont la tête domine toutes les têtes, imprime le respect à cette mer agitée, c'est le Neptune de Virgile ; on ne saurait être plus empereur qu'il ne l'est. Il danse pendant deux ou trois heures de suite des polonaises avec des dames de sa famille et de sa cour. Cette danse était autrefois une marche cadencée et cérémonieuse : aujourd'hui, c'est tout bonnement une promenade au son des instruments. L'empereur et son cortége serpentent d'une manière surprenante au milieu de la foule, qui, sans prévoir la direction qu'il va prendre, se sépare cependant toujours à temps pour ne pas gêner la marche du souverain.

L'empereur parle à quelques hommes à barbes, habillés à la russe, c'est-à-dire vêtus de la robe persane, et vers dix heures, à la nuit close, l'illumination commence. Je vous ai déjà dit la promptitude magique avec laquelle on voit s'allumer des milliers de lampions : c'est une vraie féerie.

On m'avait assuré qu'ordinairement plusieurs vaisseaux de la marine impériale s'approchent du rivage à ce moment de la fête, et répondent à la musique de terre par des salves d'artillerie lointaines. Hier, le mauvais temps nous priva de ce magnifique épisode de la fête. Je dois cependant ajouter qu'un Français, depuis longtemps établi dans ce pays, m'a raconté que tous les ans il survient quelque chose qui fait manquer l'illumination des navires. Choisissez entre le dire des habitants et l'assertion des étrangers.

Nous avons cru pendant une grande partie du jour que l'illumination n'aurait pas lieu. Vers les trois heures, comme nous étions à dîner au palais anglais, un grain est venu fondre sur Péterhoff : les arbres du parc s'agitaient violemment, leurs cimes se tordaient dans les airs, leurs branches rasaient le sol, et tandis que nous considérions ce spectacle, nous étions loin de penser que les sœurs, les mères, les amis d'une foule de personnes assises tranquillement à la même table que nous, périssaient sur l'eau par ce même coup de vent dont nous observions froidement les effets. Notre curiosité insouciante approchait de la gaieté, tandis qu'un grand nombre de barques parties de Pétersbourg pour se rendre à Péterhoff, chaviraient au milieu du golfe.

Aujourd'hui on avoue deux cents personnes noyées, d'autres disent quinze cents, deux mille : nul ne saura la vérité, et les journaux ne parleront pas du malheur, ce serait affliger l'impératrice et accuser l'empereur.

Le secret des désastres du jour a été gardé pendant toute la soirée; rien n'a transpiré qu'après la fête : et ce matin la cour n'en paraît ni plus ni moins triste; là l'étiquette veut avant tout que personne ne parle de ce qui occupe la pensée de tous; même hors du palais, les confidences ne se font qu'à demi-mot, en passant et bien bas. La tristesse habituelle de la vie des hommes en ce pays vient de ce qu'elle est comptée pour rien par eux-mêmes ; chacun sent que son existence tient à un fil et chacun prend là-dessus son parti, pour ainsi dire, de naissance.

Tous les ans, des accidents semblables, quoique moins nombreux, attristent les fêtes de Péterhoff qui se changeraient en un deuil imposant, en une pompe funèbre, si d'autres que moi venaient à penser à tout ce que coûte cette magnificence ; mais ici je suis seul à réfléchir.

Depuis hier les esprits superstitieux ont recueilli plus d'un triste pronostic : le temps qui avait été beau pendant trois semaines n'a changé que le jour de la fête de l'impératrice ; le chiffre de cette princesse ne voulait pas s'allumer : l'homme chargé de cette partie essentielle de l'illumination monte au sommet de la pyramide et se met à l'œuvre ; mais le vent éteint ses lampions à mesure qu'il les allume. Il remonte à plusieurs reprises; enfin le pied lui manque, il tombe d'une hauteur de soixante et dix pieds et se tue sur la place. On l'emporte : le chiffre reste à demi effacé !...

L'effrayante maigreur de l'impératrice, son air languissant, son regard terne rendent ces présages plus sinistres. La vie qu'elle mène lui devient mortelle : des fêtes, des bals tous les soirs ! il faut s'amuser ici incessamment sous peine d'y mourir d'ennui.

Pour l'impératrice et pour les courtisans zélés le spectacle des revues, des parades commence de bonne heure le matin ; elles sont toujours suivies de quelques réceptions; l'impératrice rentre dans son intérieur pour un quart d'heure, puis elle va se promener en voiture pendant deux heures; ensuite elle prend un bain avant de ressortir à cheval ; rentrée chez elle une seconde fois, elle reçoit encore : enfin elle va visiter quelques établissements utiles qu'elle dirige ou quelque

personne de son intimité; elle sort de là pour suivre l'empereur au camp. Il y en a toujours un quelque part: ils rentrent pour danser; et voilà comment sa journée, son année se passent, et comment ses forces se perdent avec sa vie.

Les personnes qui n'ont pas le courage ou la santé nécessaires pour partager cette terrible vie, ne sont pas en faveur.

L'impératrice me disait l'autre jour, en parlant d'une femme très-distinguée, mais délicate : « Elle est toujours malade ! » Au ton, à l'air dont fut prononcé ce jugement, je sentis qu'il décidait du sort d'une famille. Dans un monde où l'on ne se contente pas des bonnes intentions, une maladie équivaut à une disgrâce.

L'impératrice ne se croit pas plus dispensée que les autres de la nécessité de payer de sa personne.

Elle ne peut se résigner à laisser l'empereur s'éloigner d'elle un instant. Les princes sont de fer!... La noble femme voudrait et croit par moments n'être pas sujette aux infirmités humaines; mais la privation totale de repos physique et moral, le manque d'occupation suivie, l'absence de toute conversation sérieuse, la nécessité toujours renaissante des distractions qui lui sont imposées, tout nourrit la fièvre qui la mine et voilà comment ce terrible genre de vie lui est devenu funeste et indispensable. Elle ne peut aujourd'hui ni le quitter ni le soutenir. On craint la consomption, le marasme, on craint surtout pour elle l'hiver de Pétersbourg ; mais rien ne la déciderait à passer six mois loin de l'empereur [1].

A la vue de cette figure intéressante, mais dévastée par la souffrance, errant comme un spectre au milieu d'une fête qu'on appelle la sienne et qu'elle ne reverra peut-être plus, je me sens le cœur navré; et tout ébloui que je suis du faste des grandeurs humaines, je fais un retour sur les misères de notre nature. Hélas! plus on tombe de haut et plus rude est la chute. Les grands expient en un jour, dès ce monde, toutes les privations du pauvre pendant une longue vie.

L'inégalité des conditions disparaît sous le court et pesant niveau de la souffrance. Le temps n'est qu'une illusion dont la passion s'affranchit : l'intensité du sentiment, plaisir ou douleur, telle est la mesure de la réalité.... Cette réalité fait tôt ou tard sa part aux idées sérieuses dans la vie la plus frivole; et le sérieux forcé est amer autant

[1] L'année suivante les eaux d'Ems ont rendu la santé à l'impératrice.

que l'autre eût été doux. A la place de l'impératrice je n'aurais pas voulu laisser célébrer ma fête hier, si toutefois j'avais eu le pouvoir de me soustraire à ce plaisir d'étiquette.

Les personnes, même les plus haut placées, sont mal inspirées lorsqu'elles prétendent s'amuser à jour fixe. Une date solennisée chaque année ne sert qu'à faire mieux sentir les progrès du temps par la comparaison du présent et du passé. Les souvenirs, bien qu'on les célèbre par des réjouissances, nous inspirent toujours une foule d'idées tristes; la première jeunesse évanouie, nous entrons dans la décadence; au retour de chaque fête périodique nous avons quelques joies de moins avec quelques regrets de plus : l'échange est douloureux! Ne vaudrait-il pas mieux laisser les jours fuir en silence? Voix plaintives de la mort, les anniversaires sont les échos du temps.

Hier, à la fin du bal que je vous ai décrit, on soupa; puis, tout en nage, car la chaleur des appartements où se pressait la foule était insupportable, on monta dans les voitures de la cour qu'on appelle des *lignes;* alors on s'est mis à faire le tour des illuminations par une nuit très-noire, sous une rosée dont heureusement la fraîcheur était tempérée par la fumée des lampions. Vous ne pouvez vous figurer la chaleur qui rayonnait dans toutes les allées de cette forêt enchantée, tant l'incroyable profusion de feux dont nous étions éblouis chauffe le parc en l'éclairant!

Les *lignes* sont des espèces de chars à bancs doubles, où huit personnes s'asseyent commodément dos à dos; leur forme, leurs dorures, les harnais antiques des chevaux qui les entraînent, tout cet ensemble ne manque ni de grandeur ni d'originalité. Un luxe vraiment royal : c'est aujourd'hui chose rare en Europe.

Le nombre de ces équipages est considérable, c'est une des magnificences de la fête de Péterhoff; il y en a pour tout ce qui est invité, moins les serfs et les bourgeois de parade parqués dans les salles du palais.

Un maître des cérémonies m'avait indiqué la *ligne* dans laquelle je devais monter, mais au milieu du désordre de la sortie personne n'atteint sa place; je ne pus retrouver ni mon domestique ni mon manteau, et je montai à la fin dans une des dernières *lignes* où je m'assis à côté d'une dame russe qui n'avait point été au bal, mais qui était venue là de Pétersbourg pour montrer l'illumination à ses filles. La conversation de ces dames, qui paraissaient tenir à toutes les

familles de la cour, était franche, et en cela elle différait de celle des personnes de service au palais. La mère se mit tout d'abord en rapport avec moi, son ton était d'une facilité de bon goût qui révélait la grande dame. Je reconnus là ce que j'avais déjà remarqué ailleurs, c'est que lorsque les femmes russes sont naturelles, ce n'est ni la douceur ni l'indulgence qui dominent dans leur conversation. Elle me nomma toutes les personnes que nous voyions passer devant nous; car, dans cette promenade magique, les *lignes* se croisent souvent; une moitié de ces voitures suit une allée tandis que l'autre moitié longe en sens opposé l'allée voisine séparée par une charmille percée de larges ouvertures en forme d'arcades. Le royal cortége se passe ainsi en revue lui-même.

Si je ne craignais de vous fatiguer, et surtout de vous inspirer quelque défiance en épuisant les formules d'admiration, je vous dirais que je n'ai rien vu d'aussi étonnant que ces portiques de lampions parcourus dans un silence solennel par toutes les voitures de la cour, au milieu d'un parc inondé d'une foule aussi épaisse dans les jardins que l'était l'instant d'auparavant celle des paysans dans les salles du palais.

Nous nous sommes promenés ainsi, pendant une heure, à travers des bosquets enchantés; et nous avons fait le tour d'un lac qu'on appelle Marly; il est à l'extrémité du parc de Péterhoff. Versailles et toutes les magiques créations de Louis XIV furent présents à la pensée des princes de l'Europe pendant plus de cent ans. C'est à ce lac de Marly que les illuminations m'ont paru le plus extraordinaires. A l'extrémité de la pièce d'eau, j'allais dire de la pièce d'or, tant cette eau est lumineuse et brillante, s'élève une maison qui servit d'habitation à Pierre le Grand: elle était illuminée comme le reste.

Ce qui m'a le plus frappé, c'est la teinte de l'eau où se reflétait le feu des milliers de lampions allumés autour de ce lac de feu. L'eau et les arbres ajoutent singulièrement à l'effet des illuminations. En traversant le parc nous avons passé devant des grottes où la lumière allumée dans l'intérieur se faisait jour au dehors à travers une nappe d'eau qui tombait devant l'ouverture de la brillante caverne: le mouvement de la cascade roulant par-dessus ce feu était d'un effet merveilleux. Le palais impérial domine toutes ces magnifiques chutes d'eau et l'on dirait qu'il en est la source: lui seul n'est point illuminé; il est blanc, mais il devient brillant par l'immense faisceau de lumières qui montent vers lui de toutes les parties du parc et se

reflètent sur ses murailles. Les teintes des pierres et la verdure des arbres sont changées par les rayons d'un jour aussi éclatant que celui du soleil. Ce seul spectacle mériterait une promenade à Péterhoff. Si jamais je retournais à cette fête, je me bornerais à parcourir à pied les jardins.

Cette promenade est sans contredit ce qu'il y a de plus beau à la fête de l'impératrice. Mais, encore une fois, la magie n'est pas de la gaieté : personne ici ne rit, ne chante, ne danse ; on parle bas, on s'amuse avec précaution, il semble que les sujets russes rompus à la politesse, respectent jusqu'à leur plaisir. Enfin la liberté manque à Péterhoff comme partout ailleurs.

J'ai gagné ma chambre, c'est-à-dire ma loge, à minuit et demi. Dès la nuit, la retraite des curieux a commencé et pendant que ce torrent défilait sous mes fenêtres, je me suis mis à vous écrire ; aussi bien le sommeil eût été impossible au milieu d'un tel tumulte. En Russie, les chevaux seuls ont la permission de faire du bruit. C'était un flot de voitures de toutes formes, de toutes grandeurs, de toutes sortes, défilant sur quatre rangs à travers un peuple de femmes, d'enfants et de mugics à pied ; c'était la vie naturelle qui recommençait après la contrainte d'une fête royale. On eût dit d'une troupe de prisonniers délivrés de leurs chaînes. Le peuple du grand chemin n'était plus la foule disciplinée du parc. Cette tourbe redevenue sauvage et se précipitant vers Pétersbourg avec une violence et une rapidité effrayantes, me rappelait les descriptions de la retraite de Moscou; plusieurs chevaux tombés morts sur la route ajoutaient à l'illusion.

A peine avais-je eu le temps de me déshabiller et de me jeter sur mon lit, qu'il fallut me remettre sur pied pour courir vers le palais afin d'assister à la revue du corps des cadets que l'empereur devait passer lui-même.

Ma surprise fut grande de retrouver déjà toute la cour debout et à l'œuvre ; les femmes étaient parées en fraîches toilettes du matin, les hommes revêtus des habits de leur charge ; tout le monde attendait l'empereur au lieu du rendez-vous. Le désir de se montrer zélé animait cette foule brodée, chacun était allègre comme si les magnificences et les fatigues de la nuit n'avaient pesé que sur moi. Je rougis de ma paresse, et je sentis que je n'étais pas né pour faire un bon courtisan russe. La chaîne a beau être dorée, elle ne m'en paraît pas plus légère.

Je n'eus que le temps de percer la foule avant l'arrivée de l'impératrice, et je n'avais pas encore atteint ma place, que l'empereur parcourait déjà les rangs de ses officiers enfants, tandis que l'impératrice, si fatiguée la veille, l'attendait dans une calèche au milieu de la place. Je souffrais pour elle : cependant l'abattement qui m'avait frappé la veille avait disparu. Ma pitié se concentra donc sur moi-même qui me sentais harassé pour tout le monde, et qui voyais avec envie les plus vieilles gens de la cour porter légèrement le fardeau qui m'accablait. L'ambition est ici la condition de la vie ; sans cette dose d'activité factice, on serait toujours morne et triste.

La voix de l'empereur commandait l'exercice aux élèves ; après quelques manœuvres parfaitement exécutées, sa majesté parut satisfaite : elle prit par la main un des plus jeunes cadets qu'elle venait de faire sortir des rangs, le mena elle-même à l'impératrice à laquelle elle le présenta, puis élevant cet enfant dans ses bras à la hauteur de sa tête, c'est-à-dire au-dessus de la tête de tout le monde, elle l'embrassa publiquement. Quel intérêt l'empereur avait-il à se montrer si débonnaire ce jour-là en public? c'est ce que personne n'a pu ou n'a voulu me dire.

Je demandai aux gens qui m'entouraient quel était le bienheureux père de ce cadet modèle, comblé de la faveur du souverain. Nul ne satisfit ma curiosité ; en Russie on fait mystère de tout. Après cette parade sentimentale, l'empereur et l'impératrice retournèrent au palais de Péterhoff, où ils reçurent dans les grands appartements tous ceux qui voulurent leur faire leur cour, puis vers onze heures ils parurent sur l'un des balcons du palais devant lequel les soldats de la garde circassienne se mirent à faire des exercices pittoresques sur leurs magnifiques chevaux de l'Asie. La beauté de cette troupe superbement costumée contribue au luxe militaire d'une cour qui, malgré ses efforts et ses prétentions, est toujours et sera longtemps encore plus orientale qu'européenne. Vers midi, sentant s'épuiser ma curiosité, n'ayant pas pour suppléer à ma force naturelle le ressort tout-puissant de cette ambition de cour qui fait ici tant de miracles, je suis retourné à mon lit, d'où je viens de sortir pour achever ce récit.

Je compte passer ici le reste du jour à laisser la foule s'écouler ; d'ailleurs, je suis retenu à Péterhoff par l'espoir d'un plaisir auquel j'attache beaucoup de prix.

Demain, si j'en ai le temps, je vous conterai le succès de mes intrigues.

LETTRE XVI.

Pétersbourg, ce 27 juillet 1839.

J'avais instamment prié madame *** de me faire voir le *cottage* [1] de l'empereur et de l'impératrice. C'est une petite maison bâtie par eux, au milieu du magnifique parc de Péterhoff, dans le nouveau style gothique à la mode en Angleterre. « Rien n'est plus difficile, m'avait répondu madame ***, que d'entrer au cottage pendant le séjour qu'y font leurs majestés ; rien ne serait plus facile en leur absence. Cependant j'essayerai. »

J'avais prolongé mon séjour à Péterhoff, attendant avec impatience, mais sans beaucoup d'espoir, la réponse de madame ***. Enfin, hier matin, de bonne heure, je reçois d'elle un petit mot ainsi conçu : « Venez chez moi à onze heures moins un quart. On m'a permis, par faveur très-particulière, de vous montrer le cottage à l'heure où l'empereur et l'impératrice vont se promener ensemble, c'est-à-dire à onze heures précises. Vous connaissez leur exactitude. »

Je n'eus garde de manquer au rendez-vous. Madame *** habite un fort joli château bâti dans un coin du parc. Elle suit partout l'impératrice, mais elle loge autant que possible dans des maisons séparées, quoique très-voisines des diverses résidences impériales. J'étais chez elle à dix heures et demie. A onze heures moins un quart nous montons dans une voiture à quatre chevaux, nous traversons le parc rapidement, et à onze heures moins quelques minutes nous arrivons à la porte du cottage.

C'est exactement, comme je viens de vous le dire, une maison anglaise entourée de fleurs et ombragée d'arbres ; elle est bâtie sur le modèle des plus jolies habitations qu'on voit près de Londres, à Twickenham, au bord de la Tamise. A peine avions-nous traversé

[1] Chaumière anglaise.

un vestibule assez petit, élevé de quelques marches, et nous étions nous arrêtés quelques instants à examiner un salon dont l'ameublement me semblait un peu trop recherché pour l'ensemble de la maison, qu'un valet de chambre en frac vint chuchoter quelques mots à l'oreille de madame ***, qui me parut surprise.

« Qu'y a-t-il ? lui dis-je quand l'homme fut sorti.

— » C'est l'impératrice qui rentre.

— » Quelle trahison, m'écriai-je, je n'aurai le temps de rien voir !

— » Peut-être ; sortez par cette terrasse, descendez au jardin et allez m'attendre à l'entrée de la maison. »

J'étais là depuis deux minutes à peine lorsque je vis venir à moi l'impératrice toute seule, qui descendait rapidement les degrés du perron. Sa taille élevée et svelte a une grâce singulière, sa démarche est vive, légère et pourtant noble ; elle a certains mouvements des bras et des mains, certaines attitudes, certain tour de tête qu'on ne peut oublier. Elle était vêtue de blanc; son visage, entouré d'une capote blanche, paraissait reposé ; ses yeux avaient l'expression de la mélancolie, de la douceur et du calme; un voile relevé avec grâce encadrait son visage ; une écharpe transparente se drapait autour de ses épaules, et complétait le costume du matin le plus élégant. Jamais elle ne m'avait paru si à son avantage : à cet aspect les sinistres présages du bal se dissipèrent entièrement, l'impératrice me parut ressuscitée, et j'éprouvai l'espèce de sécurité qui renaît avec le jour après une nuit agitée. Il faut, pensai-je, que sa majesté soit plus forte que moi, pour avoir supporté la fête d'avant-hier, la revue et le cercle d'hier, et pour se lever aujourd'hui brillante comme je la vois.

« J'ai abrégé ma promenade, me dit-elle, parce que je savais que vous étiez ici.

— » Ah ! madame, j'étais loin de m'attendre à tant de bonté.

— » Je n'avais rien dit de mon projet à madame ***, qui vient de me gronder d'être venue vous surprendre ; elle prétend que je vous dérange dans votre examen. Vous comptez donc ici deviner nos secrets ?

— » Je le voudrais bien, madame ; on ne peut que gagner à pénétrer la pensée de personnes qui savent si bien choisir entre le faste et l'élégance.

— » Le séjour de Péterhoff m'est insupportable, et c'est pour me

reposer les yeux de cette dorure massive que j'ai demandé une chaumière à l'empereur. Je n'ai jamais été si heureuse que dans cette maison ; mais maintenant que voilà une de mes filles mariées, et que mes fils font leurs études ailleurs, elle est devenue trop grande pour nous. »

Je souris sans répondre ; j'étais sous le charme : il me parut que cette femme, si différente de celle en l'honneur de qui s'était donnée la somptueuse fête de la veille, devait avoir partagé toutes mes impressions ; elle a senti comme moi, me disais-je, la fatigue, le vide, l'éclat menteur de cette magnificence commandée, et maintenant elle sent aussi qu'elle est digne de quelque chose de mieux. Je comparais les fleurs du cottage aux lustres du palais, le soleil d'une belle matinée aux feux d'une nuit de cérémonies, le silence d'une délicieuse retraite au tumulte de la foule dans un palais, la fête de la nature à la fête de la cour, la femme à l'impératrice, et j'étais enchanté du bon goût et de l'esprit avec lesquels cette princesse avait su fuir les ennuis de la représentation, pour s'entourer de tout ce qui fait le charme de la vie privée. C'était une féerie nouvelle dont le prestige captivait mon imagination, bien plus que la magie du pouvoir et des grandeurs.

« Je ne veux pas donner raison à madame ***, reprit l'impératrice. Vous allez voir le cottage en détail, et c'est mon fils qui vous le montrera. Pendant ce temps-là j'irai visiter mes fleurs, et je vous retrouverai avant de vous laisser partir. »

Tel fut l'accueil que je reçus de cette femme qui passe pour hautaine non-seulement en Europe, où on ne la connaît guère, mais en Russie où on la voit de près.

Dans ce même moment, le grand-duc héritier vint rejoindre sa mère : il était avec madame *** et avec la fille aînée de cette dame, jeune personne âgée d'environ quatorze ans, fraîche comme une rose, et jolie comme on l'était en France du temps de Boucher. Cette jeune personne est le vivant modèle d'un des plus agréables portraits de ce peintre, à la poudre près.

J'attendais que l'impératrice me donnât mon congé ; on se mit à se promener en allant et venant devant la maison, mais sans s'éloigner de l'entrée devant laquelle nous nous étions arrêtés d'abord.

L'impératrice connaît l'intérêt que je prends à toute la famille de madame ***, qui est polonaise. Sa majesté sait aussi que depuis plusieurs années un des frères de cette dame est à Paris. Elle mit la con-

versation sur la manière de vivre de ce jeune homme, et s'informa longtemps, avec un intérêt marqué, de ses sentiments, de ses opinions, de son caractère : c'était me donner toute facilité pour lui dire ce que me dicterait l'attachement que je lui porte. Elle m'écouta fort attentivement. Quand j'eus cessé de parler, le grand-duc, s'adressant à sa mère, continua sur le même sujet, et dit : « Je viens de le rencontrer à Ems, et je l'ai trouvé très-bien.

— » C'est pourtant un homme aussi distingué qu'on empêche de venir ici, parce qu'il s'est retiré en Allemagne après la révolution de Pologne, s'écria madame *** avec son affection de sœur et la liberté d'expression que l'habitude de vivre à la cour depuis son enfance n'a pu lui faire perdre.

— » Mais qu'a-t-il donc fait ? » me dit l'impératrice avec un accent inimitable, par le mélange d'impatience et de bonté qu'il exprimait.

J'étais embarrassé de répondre à une question si directe, car il fallait aborder le délicat sujet de la politique, et c'était risquer de tout gâter.

Le grand-duc vint encore à mon secours avec une grâce, une affabilité que je serais bien ingrat d'oublier ; sans doute il pensait que j'avais trop à dire pour oser répondre ; alors prévenant quelque défaite qui eût trahi mon embarras et compromis la cause que je désirais plaider : « Mais, ma mère, s'écria-t-il vivement, qui jamais a demandé à un enfant de quinze ans ce qu'il a fait en politique ? »

Cette réponse pleine de cœur et de sens me tira de peine ; mais elle mit fin à la conversation. Si j'osais interpréter le silence de l'impératrice, je dirais que voici ce qu'elle pensait : « Que faire aujourd'hui, en Russie, d'un Polonais rentré en grâce ? Il sera toujours un objet d'envie pour les vieux Russes, et il n'inspirera que de la défiance à ses nouveaux maîtres. Sa vie, sa santé se perdront dans les épreuves auxquelles on sera obligé de le soumettre pour s'assurer de sa fidélité ; puis, en dernier résultat, si l'on croit pouvoir compter sur lui, on le méprise, précisément parce qu'on y compte. D'ailleurs, que puis-je faire pour ce jeune homme ? j'ai si peu de crédit ! »

Je ne crois pas me tromper de beaucoup en disant que telles étaient les pensées de l'impératrice : telles étaient aussi à peu près les miennes. Nous conclûmes tout bas, l'un et l'autre, qu'entre deux malheurs, le moindre pour un gentilhomme qui n'a plus ni concitoyens, ni frères d'armes, c'est de rester loin du pays qui l'a vu naître : la terre seule ne fait

pas la patrie, et la pire des conditions serait celle d'un homme qui vivrait en étranger chez lui.

Sur un signe de l'impératrice, le grand-duc, madame ***, sa fille et moi nous rentrâmes dans le cottage. J'aurais désiré trouver moins de luxe d'ameublement dans cette maison, et plus d'objets d'art. Le rez-de-chaussée ressemble à toutes les habitations de gens élégants et riches en Angleterre; mais pas un tableau du premier ordre, pas un fragment de marbre, pas une terre cuite n'annoncent, chez les maîtres du lieu, un penchant prononcé pour la peinture et pour les arts. Ce n'est pas de dessiner plus ou moins bien soi-même, c'est le goût des chefs-d'œuvre qui prouve qu'on a l'amour et le sentiment de l'art. Je regrette toujours l'absence de cette passion pour des personnes auxquelles il serait si facile de la satisfaire.

On a beau dire que des statues ou des tableaux de grand prix seraient mal placés dans un cottage; cette maison est le lieu de prédilection de ceux qui la possèdent, et lorsqu'on s'arrange soi-même un séjour selon sa fantaisie, si l'on aime beaucoup les arts, ce goût se trahit toujours, au risque d'une disparate de style, d'une faute d'harmonie; d'ailleurs quelque discordance est bien permise dans un cottage impérial.

Au surplus, les empereurs de Russie ne sont pas des empereurs romains; ils ne se croient pas obligés d'aimer les arts par état.

On reconnaît, dans la distribution et la décoration du cottage, que des affections et des habitudes de famille ont présidé à l'arrangement et au plan de cette habitation. Ceci vaut mieux encore que le sentiment du beau dans les œuvres du génie. Une seule chose m'a déplu dans l'ordonnance et dans l'ameublement de cette élégante retraite: c'est une soumission trop servile à la mode anglaise.

Nous avons vu le rez-de-chaussée très-rapidement, de peur d'ennuyer notre guide. La présence d'un si auguste cicerone m'embarrassait. Je sais que rien ne gêne les princes autant que notre timidité, à moins qu'elle ne soit affectée pour les flatter; cette connaissance de leur humeur augmente ma peine par la conviction où je suis de leur déplaire inévitablement. Ils aiment qu'on les mette à leur aise et l'on n'y parvient qu'en y étant soi-même. Je suis donc sûr de mon fait; une telle conviction m'est on ne saurait plus désagréable, car personne n'aime à déplaire.

Avec un prince sérieux, je puis espérer quelquefois de me sauver

par la conversation, mais avec un prince jeune, léger, élégant et gai, je suis sans ressource.

Un escalier fort étroit ; mais embelli par des tapis anglais, nous a conduits à l'étage supérieur : c'est là qu'est la chambre où la grande-duchesse Marie a passé une partie de son enfance (elle est vide), celle de la grande-duchesse Olga ne restera probablement pas longtemps habitée. L'impératrice avait donc raison de dire que le cottage est trop grand. Ces deux chambres à peu près pareilles sont d'une simplicité charmante.

Le grand-duc s'arrêtant au haut de l'escalier me dit avec la politesse souveraine dont il a le secret malgré sa grande jeunesse : « Je suis sûr que vous aimeriez mieux voir tout ceci sans moi, et moi je l'ai vu si souvent, que j'aime autant, je vous l'avoue, vous laisser achever votre examen avec madame *** toute seule. Je vais donc rejoindre ma mère et vous attendre près d'elle. »

Là-dessus, il nous fit un salut plein de grâce et me laissa charmé de la flatteuse facilité de ses manières.

C'est un grand avantage pour un prince que d'être un homme parfaitement bien élevé. Je n'avais donc pas produit mon effet cette fois : la gêne que j'éprouvais n'avait point été communicative. S'il se fût ressenti de mon malaise il serait resté, car la timidité ne sait que subir son supplice, elle ne sait pas se dégager ; nulle élévation ne préserve de ses atteintes ; la victime qu'elle paralyse, en quelque rang qu'elle soit placée, ne peut trouver la force ni d'affronter ni de fuir ce qui cause sa gêne.

Cette souffrance est quelquefois l'effet d'un amour-propre mécontent et raffiné. Un homme qui craint d'être seul de son avis sur lui-même deviendra timide par vanité.

Mais le plus souvent la timidité est purement physique, c'est une maladie.

Il y a des hommes qui ne peuvent sentir, sans un malaise inexplicable, le regard humain s'arrêter sur eux. Ce regard les pétrifie : il les gêne en marchant, en pensant, il les empêche de parler, mais surtout de se mouvoir ; ceci est si vrai que j'ai souvent souffert de cette timidité physique dans les villages où j'attirais tous les yeux, en ma qualité d'étranger, bien plus que dans les salons les plus imposants, où personne ne faisait attention à moi. Je pourrais écrire un traité sur les divers genres de timidité, car j'en suis le modèle accompli ; personne

n'a plus gémi que moi, dès mon enfance, des atteintes de ce mal incurable, mais, grâce à Dieu, à peu près inconnu aux hommes de la génération qui suit la mienne ; ce qui prouverait qu'outre la prédisposition physique la timidité est surtout le résultat de l'éducation.

L'habitude du monde fait qu'on dissimule cette infirmité, voilà tout : les plus timides des hommes sont souvent les plus éminents en connaissance, en dignité et même en mérite. J'avais cru longtemps que la timidité était de la modestie combinée avec un respect exagéré pour les distinctions sociales ou pour les dons de l'esprit ; mais alors comment expliquer la timidité des grands écrivains et celle des princes ? Heureusement les princes de la famille impériale de Russie ne sont point timides, ils sont de leur siècle ; on n'aperçoit dans leurs manières ni dans leur langage aucun vestige de l'embarras qui fit longtemps le tourment des augustes hôtes de Versailles et celui de leurs courtisans : car quoi de plus gênant qu'un prince timide ?

Quoi qu'il en soit, je me sentis délivré quand je vis partir le grand-duc ; je le remerciai tout bas d'avoir si bien deviné mon désir et de l'avoir si poliment satisfait. Un homme à demi cultivé ne s'aviserait guère de laisser les gens seuls pour leur être agréable. Cependant c'est quelquefois le plus grand plaisir qu'on leur puisse faire. Savoir quitter son hôte sans le choquer, c'est le comble de l'urbanité, le chef-d'œuvre de l'hospitalité. Cette facilité est dans la vie habituelle du monde élégant ce que serait en politique la liberté sans désordre. Problème qu'on se propose sans cesse, et qu'on ne résout guère.

Au moment où le grand-duc s'éloigna Mlle *** se trouvait derrière sa mère ; le jeune prince en passant devant elle s'arrête d'un air très-grave, un peu moqueur, et lui fait une profonde révérence sans dire mot. La jeune personne, voyant que ce salut est ironique, reste muette, dans l'attitude du respect, mais sans rendre le salut.

J'admirai cette nuance qui me parut d'une délicatesse exquise. Je doute qu'à cette cour aucune femme de vingt-cinq ans se distinguât par un tel trait de courage ; il n'appartient qu'à l'innocence de savoir joindre au juste sentiment de sa propre dignité, que nul homme ne doit perdre, les égards dus aux prérogatives sociales. Cet exemple de tact ne passa point inaperçu :

« Toujours la même ! » dit en s'éloignant le grand-duc héritier.

Ils ont été enfants ensemble, une différence d'âge de cinq ans ne les a pas empêchés de jouer souvent aux mêmes jeux. Une telle fami-

liarité ne s'oublie pas, même à la cour. La scène muette qu'ils ont jouée là m'a beaucoup amusé.

Ce coup d'œil jeté sur l'intérieur de la famille impériale m'a singulièrement intéressé. Il faut voir de près ces princes pour les apprécier : ils sont faits pour être à la tête de leur pays, car ils sont des premiers de leur nation à tous égards. La famille impériale est ce que j'ai vu en Russie de plus digne d'exciter l'admiration et l'envie des étrangers.

Au plus haut du cottage on trouve le cabinet de travail de l'empereur. C'est une bibliothèque assez grande et très-simplement ornée. Elle ouvre sur un balcon qui fait terrasse en face de la mer. Sans sortir de cette vigie studieuse l'empereur peut donner lui-même ses ordres à sa flotte. A cet effet, il a une lunette d'approche, un porte-voix et un petit télégraphe qu'il fait mouvoir à volonté.

J'aurais voulu examiner en détail cette chambre avec tout ce qu'elle contient, et faire beaucoup de questions; mais je craignis que ma curiosité ne parût indiscrète, et j'aimai mieux voir mal que de me donner l'air d'être venu là pour faire un inventaire.

D'ailleurs je ne suis curieux que de l'ensemble des choses qui, en général, me frappe plus que les détails. Je voyage pour voir et pour juger les objets, non pour les mesurer, les énumérer et les calquer.

C'est une faveur que d'entrer dans le cottage, pour ainsi dire en présence de ceux qui l'habitent, faveur d'autant plus rarement accordée par eux, que cette maison n'offre réellement d'autre intérêt que la curiosité qui s'attache à leurs habitudes et à leurs actions privées. J'ai donc cru devoir m'en montrer digne en évitant des recherches trop minutieuses, et qui auraient passé les bornes d'un hommage respectueusement flatteur; ce qui m'eût fait paraître indigne de la grâce qu'on m'avait faite.

Après avoir expliqué ma pensée à Mme *** qui comprit parfaitement cette délicatesse, je me hâtai d'aller prendre congé de l'impératrice et du grand-duc héritier.

Nous les retrouvâmes dans le jardin où, après m'avoir encore adressé quelques mots gracieux, ils me quittèrent en me laissant satisfait de tout ce que je venais de voir, mais surtout reconnaissant de leur bonté et charmé de la noblesse et de la grâce singulière de leur accueil.

Au sortir du cottage je montai en voiture pour aller visiter en toute hâte Oranienbaum : la fameuse habitation de Catherine II, bâtie par Menzikoff. Ce malheureux fut envoyé en Sibérie avant d'avoir

complété les merveilles de son palais jugé trop royal pour un ministre.

Il appartient maintenant à la grande-duchesse Hélène, belle-sœur de l'empereur actuel. Situé à deux ou trois lieues de Péterhoff, en vue de la mer et sur une prolongation de la même falaise sur laquelle est bâti le palais impérial, le château d'Oranienbaum, quoique bâti en bois, est imposant ; j'y suis arrivé d'assez bonne heure pour bien voir tout ce qu'il renferme de curieux et pour parcourir les jardins. La grande-duchesse n'était pas à Oranienbaum. Malgré le luxe imprudent de l'homme qui construisit ce palais et la magnificence des grands personnages qui l'ont habité à sa place, il n'est pas extrêmement vaste. Des terrasses, des rampes, des perrons, des balcons couverts d'orangers et de fleurs unissent la maison avec le parc, et ces ornements embellissent l'une et l'autre ; l'architecture en elle-même n'est rien moins que magnifique. La grande-duchesse Hélène a montré ici le goût qui préside à tous ses arrangements, et elle a fait d'Oranienbaum une habitation charmante, nonobstant la tristesse du paysage et l'obsédant souvenir des drames qui furent joués en ce lieu.

En descendant du palais, j'ai demandé à voir ce qui reste du petit château fort d'où l'on fit sortir Pierre III pour l'entraîner à Ropscha, où il fut assassiné. On m'a conduit dans une espèce de hameau écarté, où j'ai vu des fossés à sec, des vestiges de fortifications et des tas de pierres : ruine moderne, où la politique a plus de part que le temps. Mais le silence commandé, la solitude forcée qui règnent autour de ces débris maudits, nous retracent précisément ce qu'on voudrait nous cacher ; là comme ailleurs, le mensonge officiel est annulé par les faits ; l'histoire est un miroir magique où les peuples voient après la mort des hommes qui furent influents dans les affaires, toutes leurs inutiles grimaces. Les personnes ont passé, mais leurs physionomies restent gravées sur cet inexorable cristal. On n'enterre pas la vérité avec les morts : elle triomphe de la peur des princes et de la flatterie des peuples, toujours impuissantes pour étouffer le cri du sang, et elle se fait jour à travers toutes les prisons, même à travers le tombeau : surtout le tombeau des grands, car les hommes obscurs réussissent mieux que les princes à cacher les crimes dont le souvenir s'attache à leur mémoire. Si je n'avais pas su que le château de Pierre III était démoli j'aurais dû le deviner, mais ce qui m'étonne en voyant le prix qu'on met ici à faire oublier le passé, c'est que l'on

y conserve quelque chose. Les noms mêmes devraient disparaître avec les murs.

Il ne suffisait pas de démolir la forteresse, il fallait raser le palais qui n'en était qu'à un quart de lieue; quiconque vient à Oranienbaum y cherche avec anxiété les vestiges de cette prison où Pierre III a signé de force son abdication volontaire qui devint l'arrêt de sa mort, car ayant une fois obtenu de lui ce sacrifice, il fallait l'empêcher de le révoquer.

Voici comment l'assassinat de ce prince à Ropscha est raconté par M. de Rulhière dans les anecdotes sur la Russie, imprimées à la suite de son Histoire de Pologne : « Les soldats étaient étonnés de ce qu'ils » avaient fait : ils ne concevaient pas par quel enchantement on les » avait conduits jusqu'à détrôner le petit-fils de Pierre le Grand pour » donner sa couronne à une Allemande. La plupart, sans projet et » sans idée, avaient été entraînés par le mouvement des autres ; et » chacun, rentré dans sa bassesse, après que le plaisir de disposer » d'une couronne fut évanoui, ne sentit plus que des remords. Les » matelots, qu'on n'avait point intéressés dans le soulèvement, » reprochaient publiquement aux gardes dans les cabarets d'avoir » vendu leur empereur pour de la bière. La pitié, qui justifie même » les plus grands criminels, se faisait entendre dans tous les cœurs. » Une nuit, une troupe de soldats attachés à l'impératrice s'ameuta » par une vaine crainte, disant « que leur mère était en danger. » » Il fallut la réveiller pour qu'ils la vissent. La nuit suivante, nou- » velle émeute plus dangereuse. Tant que la vie de l'empereur lais- » sait un prétexte aux inquiétudes, on pensait qu'on n'aurait point » de tranquillité.

» Un des comtes Orlof, car dès le premier jour ce titre leur fut » donné, ce même soldat surnommé *le balafré,* qui avait soustrait » le billet de la princesse d'Aschekof, et un nommé Téplof, parvenu » des plus bas emplois par un art singulier de perdre ses rivaux, » furent ensemble vers ce malheureux prince ; ils lui annoncèrent, » en entrant, qu'ils étaient venus pour dîner avec lui, et, selon » l'usage des Russes, on apporta avant le repas des verres d'eau-de- » vie. Celui que but l'empereur était un verre de poison. Soit qu'ils » eussent hâte de rapporter leur nouvelle, soit que l'horreur même » de leur action la leur fît précipiter, ils voulurent un moment » après lui verser un second verre. Déjà ses entrailles brûlaient et

» l'atrocité de leurs physionomies les lui rendant suspects, il refusa » ce verre : ils mirent de la violence à le lui faire prendre, et lui à » les repousser. Dans ce terrible débat, pour étouffer ses cris qui » commençaient à se faire entendre de loin, ils se précipitèrent sur » lui, le saisirent à la gorge, et le renversèrent ; mais comme il se » défendait avec toutes les forces que donne le dernier désespoir et » qu'ils évitaient de lui porter aucune blessure, réduits à craindre » pour eux-mêmes, ils appelèrent à leur secours deux officiers char- » gés de sa garde, qui à ce moment se tenaient en dehors à la porte » de sa prison. C'étaient le plus jeune des princes Baratinski et un » nommé Potemkin, âgé de dix-sept ans. Ils avaient montré tant de » zèle dans la conspiration, que, malgré leur extrême jeunesse, on » les avait chargés de cette garde ; ils accoururent, et trois de ces » meurtriers ayant noué et serré une serviette autour du cou de ce » malheureux empereur, tandis qu'Orlof de ses deux genoux lui » pressait la poitrine et le tenait étouffé, ils achevèrent ainsi de » l'étrangler ; et il demeura sans vie entre leurs mains.

» On ne sait pas avec certitude quelle part l'impératrice eut à cet » événement ; mais ce qu'on peut assurer, c'est que, le jour même » qu'il se passa, cette princesse commençant son dîner avec beau- » coup de gaieté, on vit entrer ce même Orlof échevelé, couvert » de sueur et de poussière, ses habits déchirés, sa physionomie agitée, » pleine d'horreur et de précipitation. En entrant, ses yeux étince- » lants et troublés cherchèrent les yeux de l'impératrice. Elle se leva en » silence, passa dans un cabinet où il la suivit, et, quelques instants » après, elle y fit appeler le comte Panin, déjà nommé son ministre : » elle lui apprit que l'empereur était mort. Panin conseilla de laisser » passer une nuit, et de répandre la nouvelle le lendemain, comme » si on l'avait reçue pendant la nuit. Ce conseil ayant été agréé, » l'impératrice rentra avec le même visage et continua son dîner avec » la même gaieté. Le lendemain, quand on eut répandu que Pierre » était mort d'une colique hémorroïdale, elle parut baignée de » pleurs, et publia sa douleur par un édit. »

En parcourant le parc d'Oranienbaum, qui est grand et beau, j'ai visité plusieurs des pavillons où l'impératrice Catherine donnait ses rendez-vous amoureux ; il y en a de magnifiques ; il y en a où le mauvais goût, les ornements puérils dominent : en général, l'architecture de ces fabriques manque de style et de grandeur ;

c'est assez bon pour l'usage auquel la divinité du lieu les destinait.

De retour à Péterhoff, j'ai couché pour la troisième nuit dans le théâtre.

Ce matin, en revenant à Pétersbourg, j'ai pris la route de Krasnaczelo, où il y a un camp assez curieux à voir. On dit que quarante mille hommes de la garde impériale sont logés là sous des tentes ou dispersés dans des villages voisins, d'autres disent soixante et dix mille. En Russie chacun m'impose son chiffre, mais rien ne m'est plus indifférent que les énumérations de fantaisie, car rien n'est plus menteur. Ce que j'admire c'est le prix qu'on attache ici à tromper sur ces choses. Il y a un genre de feinte qui est de l'enfantillage.

Les peuples s'en corrigent lorsqu'ils passent de l'enfance à la virilité.

Je me suis amusé à considérer la variété des uniformes, et à comparer les figures expressives et sauvages de ces soldats choisis et amenés là de toutes les parties de l'empire; de longues lignes de tentes blanches brillaient au soleil, dans les inégalités d'un terrain qu'on croirait uni en l'apercevant de loin, mais qui, à le parcourir, paraît très-coupé et assez pittoresque. Je regrette à chaque instant l'insuffisance de mes paroles pour représenter certains sites du Nord et surtout certains effets de lumière. Quelques coups de pinceau vous en apprendraient plus sur l'aspect original de ce triste et singulier pays que des volumes de descriptions.

LETTRE XVII.

Pétersbourg, ce 29 juillet 1839.

D'après les derniers renseignements que j'ai pu me procurer ce matin sur les désastres de la fête de Péterhoff, ils ont outre-passé mes suppositions. Au surplus, jamais nous ne saurons exactement les circonstances de cet événement. Tout accident est ici traité d'affaire d'État; c'est le bon Dieu qui oublie ce qu'il doit à l'empereur.

La superstition politique, qui est l'âme de cette société, en expose

le chef à tous les griefs de la faiblesse contre la force, à toutes les plaintes de la terre contre le ciel; quand mon chien est blessé, c'est à moi qu'il vient demander sa guérison; quand Dieu frappe les Russes, ceux-ci en appellent au czar. Ce prince qui n'est responsable de rien politiquement, répond de tout providentiellement, conséquence naturelle de l'usurpation de l'homme sur les droits de Dieu. Un roi qui consent à être reconnu pour plus qu'un mortel, prend sur lui tout le mal que le ciel peut envoyer à la terre pendant son règne; il résulte de cette espèce de fanatisme politique des susceptibilités, des délicatesses ombrageuses dont on n'a nulle idée dans aucun autre pays. Au surplus, le secret que la police croit devoir garder touchant les malheurs les plus indépendants de la volonté humaine, manque le but, en ce qu'il laisse le champ libre à l'imagination; chaque homme raconte les mêmes faits différemment, selon son intérêt, ses craintes, son ambition ou son humeur, selon l'opinion que lui impose sa charge à la cour, et sa position dans le monde; il arrive de là que la vérité est à Pétersbourg un être de raison tout comme elle l'est devenue en France par des causes contraires : une censure arbitraire et une liberté illimitée peuvent amener des résultats semblables, et rendre impossible la vérification du fait le plus simple.

Ainsi les uns disent qu'il n'a péri, avant-hier, que treize personnes, tandis que les autres parlent de douze cents, de deux mille, et d'autres encore de cent cinquante : jugez de nos incertitudes sur toutes choses, puisque les circonstances d'un événement arrivé pour ainsi dire sous nos yeux resteront toujours douteuses, même pour nous.

Je ne cesse de m'émerveiller en voyant qu'il existe un peuple insouciant au point de vivre et de mourir tranquille dans le demi-jour que lui accorde la police de ses maîtres. Jusqu'ici je croyais que l'homme ne pouvait pas plus se passer de vérité pour l'esprit, que d'air et de soleil pour le corps; mon voyage en Russie me détrompe. La vérité n'est un besoin que pour les âmes d'élite ou pour les nations les plus avancées; le vulgaire s'accommode des mensonges favorables à ses passions et à ses habitudes : ici mentir c'est protéger la société, dire la vérité c'est bouleverser l'État [1].

Voici deux épisodes dont je vous garantis l'authenticité :

Neuf personnes de la même famille et de la même maison, arrivées

[1] Voyez la note, page 85.



depuis peu de la province à Pétersbourg, maîtres, femmes, enfants, valets, s'étaient embarqués imprudemment sur un bateau sans pont et trop frêle pour résister à la mer; le grain est venu : pas un n'a reparu; depuis trois jours qu'on fait des perquisitions sur les côtes on n'avait encore ce matin découvert nulle trace de ces malheureux, réclamés seulement par les voisins, car ils n'ont pas de parents à Pétersbourg. A la fin l'esquif qui les portait a été retrouvé; il était retourné et échoué sur un banc de sable près de la grève à trois lieues de Péterhoff et à six de Pétersbourg; des personnes, nulle trace, pas plus des matelots que des passagers. Voilà donc neuf morts, bien constatées, non compris les marins : et le nombre des petits bâtiments submergés comme le fut celui-ci est considérable. On est venu ce matin apposer les scellés sur la porte de la maison vide. Elle est voisine de la mienne, circonstance sans laquelle je ne vous aurais pas raconté ce fait, car je l'ignorerais, comme j'en ignore bien d'autres. Le crépuscule de la politique est moins transparent que celui du ciel polaire. Pourtant, tout bien pesé, la franchise serait un meilleur calcul, car lorsqu'on me cache un peu je suppose beaucoup.

Voici l'autre épisode de la catastrophe de Péterhoff :

Trois jeunes Anglais, dont je connais l'aîné, étaient depuis quelques jours à Pétersbourg; leur père est en Angleterre, et leur mère les attend à Carlsbad. Le jour de la fête de Péterhoff, les deux plus jeunes s'embarquent sans leur frère qui se refuse à leurs instances en répondant toujours qu'il n'est pas curieux;.... donc s'obstinant à rester, il voit partir en petite barque ses deux frères qui lui crient : A demain !... Trois heures après, tous deux avaient péri avec plusieurs femmes, quelques enfants et deux ou trois hommes qui se trouvaient sur le même bateau; un matelot de l'équipage, bon nageur, s'est sauvé seul. Le malheureux frère qui survit, presque honteux d'exister, est dans un désespoir difficile à peindre; il s'apprête à partir pour aller annoncer cette nouvelle à sa mère; elle leur avait écrit de ne pas renoncer à la fête de Péterhoff, accordant toute latitude à leur curiosité s'ils désiraient prolonger leur voyage et leur répétant qu'elle les attendrait patiemment à Carlsbad. Avec plus d'exigence elle leur eût peut-être sauvé la vie.

Vous figurez-vous les mille récits, les discussions, les propos de tous genres, les conjectures, les cris auxquels de pareils événements donne-



raient lieu dans tout autre pays que celui-ci, et surtout dans le nôtre? Que de journaux diraient, et que de voix répéteraient que la police ne fait jamais son devoir, que les bateaux sont mauvais, les bateliers avides, et que l'autorité, loin de remédier au danger, l'aggrave, soit par son insouciance, soit par sa corruption; on ajouterait que le mariage de la grande-duchesse a été célébré sous de tristes auspices, comme bien d'autres mariages de princes; et alors les dates, les allusions, les citations abonderaient!.... Ici rien!!! Un silence plus effrayant que le malheur lui-même!.... Deux lignes dans la gazette sans détails; et à la cour, à la ville, dans les salons du grand monde, pas une parole : si l'on ne parle pas là on ne parle guère ailleurs; il n'y a pas de cafés à Pétersbourg pour y commenter des journaux qui n'existent pas; les petits employés sont plus timorés que les grands seigneurs, et ce que l'on n'ose pas dire chez les chefs se dit encore moins chez les subordonnés : restent les négociants et les boutiquiers : ceux-ci sont cauteleux comme tout ce qui veut vivre et prospérer dans ce pays. S'ils parlent sur des sujets graves et dès lors périlleux, ce n'est qu'à l'oreille et en tête-à-tête [1].

[1] Je crois devoir insérer ici l'extrait d'une lettre qui m'a été écrite cette année par une femme de mes amies; ce récit n'ajoute rien aux détails que vous venez de lire, si ce n'est que la singulière prudence d'un étranger, d'un artiste en causant dans un salon de Paris et en parlant d'un événement arrivé trois ans auparavant à Pétersbourg, vous donne mieux l'idée de l'oppression des esprits en Russie, que tout ce que je puis vous en dire moi-même. « Un peintre italien qui se trouvait en même » temps que vous à Saint-Pétersbourg, est maintenant à Paris. Il racontait comme » vous me l'avez racontée cette catastrophe où périrent à peu près quatre cents in- » dividus. Le peintre faisait son récit tout bas. Eh bien! je sais cela, lui dis-je, mais » pourquoi dites-vous cela tout bas : Oh! c'est que l'empereur a défendu qu'on en » parlât. J'ai admiré cette obéissance malgré le temps et les distances. Mais vous, » qui ne pouvez tenir une vérité captive, quand publierez-vous votre voyage? »

Je joins encore ici un extrait des beaux articles imprimés dans le *Journal des Débats*, le 13 octobre 1842, au sujet du livre intitulé : *Persécutions et souffrances de l'Église catholique en Russie*.

« Au mois d'octobre 1840, deux convois courant en sens inverse sur le chemin de » fer de Saint-Pétersbourg à Krasnaczelo, se rencontrèrent faute d'avoir pu s'aper- » cevoir, à cause d'un épais brouillard. Tout fut brisé du choc. Cinq cents per- » sonnes, dit-on, restèrent sur le carreau tuées, mutilées ou plus ou moins griè- » vement blessées. C'est à peine si on en eut connaissance à Saint-Pétersbourg. Le » lendemain, de très-grand matin, quelques curieux seulement osèrent aller visiter » le lieu de la catastrophe : ils trouvèrent tous les débris déblayés, les morts et les » blessés enlevés, et comme seuls signes de l'accident quelques agents de police qui, après avoir interrogé les curieux sur les motifs de leur visite matinale, les gour-

La Russie s'est donné le mot pour ne rien dire qui puisse rendre l'impératrice nerveuse, et voilà comme on la laisse vivre et mourir en dansant ! « Elle serait affligée, taisez-vous ! » Là-dessus, enfant, amis, parents, tout ce qu'on aime se noie, et l'on n'ose pleurer. On est trop malheureux pour se plaindre.

Les Russes sont toujours courtisans : soldats de caserne ou d'église, espions, geôliers, bourreaux en ce pays, tout font plus que leur devoir : ils font leur métier en courtisans. Qui me dira où peut aller une société qui n'a pas pour base la dignité humaine ?

Je vous le répète souvent, il faudrait tout défaire ici pour y faire un peuple.

Cette fois le silence de la police n'est pas pure flatterie, il est aussi l'effet de la peur. L'esclave craint la mauvaise humeur du maître, et s'applique de toutes ses forces à le maintenir dans une gaieté tutélaire. Les fers, le cachot, le knout, la Sibérie sont bien près d'un czar irrité, ou tout au moins le Caucase, cette Sibérie mitigée à l'usage d'un despotisme qui s'adoucit tous les jours selon les progrès du siècle.

On ne peut nier que dans cette circonstance la première cause du mal ne tienne à l'insouciance de l'administration ; si l'on eût empêché les bateliers de Saint-Pétersbourg de surcharger leurs barques ou de se hasarder dans le golfe avec des bâtiments trop faibles pour résister à la vague, personne n'eût péri.... Encore qui sait ? Les Russes sont généralement mauvais marins, avec eux le danger est partout. Prenez des Asiatiques à longues robes, à longues barbes pour en faire des matelots, et puis étonnez-vous des naufrages.

Le jour de la fête, un des bateaux à vapeur qui font ordinairement le service entre Pétersbourg et Kronstadt, était parti pour Péterhoff. Il a pensé chavirer contre les moindres esquifs; pourtant il est d'une dimension et d'une solidité rassurantes; il allait sombrer sans un étranger qui se trouvait du voyage. Cet homme (c'était un Anglais) voyant à peu de distance périr plusieurs barques, sentant tout le danger qu'il courait lui et l'équipage avec lui, reconnaissant d'ailleurs que la manœuvre se faisait mal faute de commandement, eut l'heureuse idée de couper avec son propre couteau toutes les cordes de la tente dressée sur le tillac pour l'agrément et la commodité des passagers. La première

» mandèrent de leur curiosité et leur ordonnèrent rudement de retourner chacun
» chez soi. »

chose qu'on doit faire à la moindre menace du mauvais temps, c'est d'enlever cette tente : les Russes n'avaient pas songé à une précaution si simple, et sans le trait de présence d'esprit de l'étranger, le bâtiment chavirait immanquablement. Il fut sauvé, mais avarié, forcé de renoncer à continuer sa route, et trop heureux de rentrer au plus vite à Pétersbourg. Si l'Anglais qui l'a préservé du naufrage n'était de la connaissance d'un autre Anglais de mes amis, j'aurais ignoré que ce bâtiment avait couru des risques. J'en ai dit un mot à quelques personnes bien instruites; elles m'ont confirmé le fait, mais avec prière de le tenir secret !...

Il serait inconvenant de parler du déluge si cette catastrophe était arrivée sous le règne d'un empereur de Russie.

De toutes les facultés de l'intelligence, la seule qu'on estime ici c'est le tact. Figurez-vous une nation entière ployée sous le joug de cette vertu de salon. Représentez-vous tout un peuple devenu prudent comme un diplomate qui a sa fortune à faire; et vous aurez l'idée de ce que devient l'agrément de la conversation en Russie. Si l'air de la cour nous pèse même à la cour, combien ne doit-il par nous paraître contraire à la vie quand il nous poursuit jusque dans notre intérieur le plus secret.

La Russie est une nation de muets; quelque magicien a changé soixante millions d'hommes en automates qui attendent la baguette d'un autre enchanteur pour renaître et pour vivre. Ce pays me fait l'effet du palais de la Belle au bois dormant : c'est brillant, doré, magnifique; il n'y manque rien... que la vie, c'est-à-dire la liberté.

L'empereur doit souffrir d'un tel état de choses. Quiconque est né pour commander aime l'obéissance sans doute; mais l'obéissance d'un homme vaut mieux que celle d'une machine : le mensonge est si près de la servilité, qu'un prince entouré de complaisants ignorera toujours tout ce qu'on espérera lui pouvoir cacher; il est donc condamné à douter de chaque parole, à se défier de chaque homme. Tel est le lot d'un maître absolu; il aurait beau se montrer bon et vouloir vivre en homme, la force des choses le ferait insensible malgré lui; il occupe la place d'un despote, force lui est d'en subir la destinée, d'en adopter les sentiments ou du moins d'en jouer le rôle.

Le mal de la dissimulation s'étend ici plus loin qu'on ne pense : la police russe, si alerte pour tourmenter les gens, est lente à les éclairer quand ils s'adressent à elle afin de s'éclaircir d'un fait douteux.

Voici un exemple de cette inertie calculée : au dernier carnaval, une femme de ma connaissance avait permis à sa femme de chambre de sortir le dimanche gras ; la nuit venue, cette fille ne rentre pas. Le lendemain matin, la dame très-inquiète envoie prendre des renseignements à la police [1].

On répond qu'aucun accident n'étant arrivé à Pétersbourg la nuit précédente, il est impossible que la femme de chambre égarée ne se retrouve pas bientôt saine et sauve.

Le jour se passe dans cette sécurité trompeuse, point de nouvelles ; enfin, le surlendemain, un parent de la fille, jeune homme assez au fait des secrètes menées de la police du pays, a l'idée de s'en aller à l'amphithéâtre de la chirurgie où l'un de ses amis le fait entrer. A peine introduit il reconnaît le cadavre de sa cousine prêt à être disséqué par les élèves.

En bon Russe, il conserve assez d'empire sur lui-même pour dissimuler son émotion. « Quel est ce corps?

— » On ne sait, c'est celui d'une fille qui a été trouvée morte la nuit d'avant-hier dans telle rue, on croit qu'elle a été étranglée en voulant se défendre contre des hommes qui essayaient de lui faire violence.

— » Quels sont ces hommes?

— » Nous l'ignorons ; on ne peut former sur cet événement que des conjectures ; les preuves manquent.

— » Comment vous êtes-vous procuré ce corps ?

— » La police nous l'a vendu secrètement, ainsi ne parlez pas de cela, » refrain obligé et qui devient comme une phrase parasite, après chaque phrase articulée par un Russe ou par un étranger acclimaté.

J'avoue que ce trait n'est pas aussi révoltant que le crime de Burk en Angleterre, mais ce qui caractérise la Russie c'est le silence protecteur qu'on y garde religieusement sur de semblables forfaits.

Le cousin s'est tu, la maîtresse de la victime n'a pas osé se plaindre ; et aujourd'hui, après six mois, je suis peut-être la seule personne à laquelle elle ait raconté la mort de sa femme de chambre, parce que je suis étranger... et que je n'écris pas, à ce que je lui ai dit.

[1] Je me crois obligé de changer quelques circonstances et de taire les noms qui pourraient faire remonter aux personnes; mais l'essentiel de l'histoire est conservé dans ce récit.

Vous voyez comment les agents subalternes de la police russe font leur devoir. Ces employés infidèles ont trouvé un double avantage à trafiquer du corps de la femme assassinée : ils en tiraient d'abord quelques roubles, ensuite ils cachaient le meurtre qui leur eût attiré une sévère semonce si le bruit de cet événement se fût répandu.

Les réprimandes adressées aux hommes de cette classe sont, je crois, accompagnées de démonstrations un peu rudes et destinées à graver ineffaçablement les paroles dans la mémoire du malheureux qui les écoute.

Un Russe de la basse classe est autant battu que salué en sa vie. Les coups de verges (en Russie la verge est un grand roseau fendu) et les coups de chapeau distribués à doses égales s'emploient efficacement dans l'éducation sociale de ce peuple étiqueté plutôt que policé ; on ne peut être battu en Russie que dans telle classe et par un homme de telle autre classe. Ici les mauvais traitements sont réglés comme un tarif de douane ; ceci rappelle le code d'Ivan. La dignité de la caste est admise, mais, jusqu'à présent, nul n'a songé à faire passer dans les lois ni même dans les usages la dignité de l'homme. Rappelez-vous ce que je vous ai dit de la politesse des Russes de toutes les classes. Je vous laisse à penser ce que vaut cette urbanité, et je me borne à vous raconter quelques-unes des scènes qui se passent journellement sous mes yeux.

J'ai vu dans une même rue deux cochers de drowska (fiacre russe) ôter cérémonieusement leur chapeau en se rencontrant ; c'est un usage reçu ; s'ils sont liés un peu intimement, ils appuient d'un air amical, en passant l'un devant l'autre, la main sur leur bouche et la baisent en se faisant un petit signe des yeux fort spirituel et fort expressif : voilà pour la politesse. Plus loin j'ai vu un courrier à cheval, un feldjæger ou quelque autre employé infime du gouvernement, descendre de sa voiture, courir à l'un de ces deux cochers bien élevés et le frapper brutalement à coups de fouet, de bâton ou de poing, qu'il lui assène sans pitié dans la poitrine, dans la figure et sur la tête ; cependant le malheureux qui ne se sera pas rangé assez vite, se laisse assommer sans la moindre réclamation ni résistance par respect pour l'uniforme et pour la caste de son bourreau; mais la colère de celui-ci n'est pas toujours désarmée par la prompte soumission du délinquant.

N'ai-je pas vu un de ces porteurs de dépêches, courrier de quelque ministre ou valet de chambre galonné de quelque aide de camp de

l'empereur, arracher de dessus son siége un jeune cocher qu'il n'a cessé de battre que lorsqu'il lui eut mis le visage en sang? La victime subissait cette exécution en véritable agneau, sans la moindre résistance et comme on obéit à un arrêt souverain, comme on cède à quelque commotion de la nature; cependant les passants n'étaient nullement émus de tant de cruauté, même un des camarades du patient qui faisait boire ses chevaux à quelques pas plus loin, obéissant à un signe du feldjæger irrité, était accouru pour tenir en bride la monture de ce personnage public, pendant tout le temps qu'il lui plairait de prolonger l'exécution. Allez dans tout autre pays demander à un homme du peuple son assistance pour une exécution contre un camarade arbitrairement puni!... Mais l'emploi et l'habit de l'homme qui donnait les coups lui assuraient le droit de battre à outrance le cocher de fiacre qui les recevait; la punition était donc légitime. Moi je dis: Tant pis pour le pays où de pareils actes sont légaux.

La scène que je vous raconte se passait dans le plus beau quartier de la ville à l'heure de la promenade. Quand le malheureux battu fut relâché, il essuya le sang qui ruisselait le long de ses joues, et remonta tranquillement sur son siége en recommençant le cours de ses révérences à chaque rencontre nouvelle.

Le délit, quel qu'il fût, n'avait cependant causé aucun accident grave. Notez que cette abomination s'exécutait avec un ordre parfait en présence d'une foule silencieuse, et qui, loin de songer à défendre ou à excuser le coupable, n'osait même pas s'arrêter longtemps pour assister au châtiment. Une nation gouvernée chrétiennement protesterait contre cette discipline sociale qui détruit toute liberté individuelle. Mais ici l'influence du prêtre se borne à obtenir du peuple et des grands des signes de croix et des génuflexions.

Malgré le culte du Saint-Esprit, cette nation a toujours son Dieu sur la terre. Comme Bati, comme Tamerlan, l'empereur de Russie est idolâtré de ses sujets; la loi russe n'est point baptisée.

J'entends tous les jours vanter les allures douces, l'humeur pacifique, la politesse du peuple de Saint-Pétersbourg. Ailleurs, j'admirerais ce calme; ici je le regarde comme le symptôme le plus effrayant du mal dont je me plains. On tremble au point de dissimuler sa crainte sous une tranquillité satisfaisante pour l'oppresseur, et rassurante pour l'opprimé. Les vrais tyrans veulent qu'on sourie. Grâce à la terreur qui plane sur toutes les têtes, la soumission sert à tout le

monde : victimes et bourreaux, tous ont besoin de l'obéissance qui perpétue le mal qu'ils infligent et le mal qu'ils subissent.

On sait que l'intervention de la police entre gens qui se querellent, exposerait les combattants à des punitions bien plus redoutables que les coups qu'ils se portent en silence : et l'on évite le bruit parce que la colère qui éclate appellerait le bourreau qui punit.

Voici pourtant une scène tumultueuse de laquelle le hasard m'a rendu témoin ce matin :

Je passais le long d'un canal couvert de bateaux chargés de bois. Des hommes transportaient ce bois à terre pour s'élever en forme de murailles sur leurs charrettes ; je vous ai décrit ailleurs cette espèce de rempart mouvant, qui traverse les rues au pas des chevaux. Un des portefaix occupés à tirer le bois de la barque pour le brouetter jusqu'à la charrette, se prend de querelle avec ses camarades ; et tous se mettent à se battre franchement comme des crocheteurs de chez nous. L'agresseur, se sentant le plus faible, a recours à la fuite : il grimpe avec la souplesse d'un écureuil au grand mât du bateau ; jusque-là je trouvais la scène amusante : perché sur une vergue, le fuyard défie ses adversaires moins lestes que lui. Ces hommes se voyant trompés dans leur espoir de vengeance, oubliant qu'ils sont en Russie, manifestent leur fureur par des redoublements de cris et des menaces sauvages.

Il y a de distance en distance dans toutes les rues de la ville des agents de police en uniforme ; deux de ces espèces de sergents de ville, attirés par les vociférations des combattants, arrivent sur le théâtre de la querelle et somment le principal coupable de descendre de dessus sa perche. Celui-ci n'obéit pas, le sergent saute à bord, le rebelle se cramponne au mât : l'homme du pouvoir réitère ses sommations, le révolté persiste dans sa résistance. L'agent furieux essaye de grimper lui-même au mât et réussit à saisir un des pieds du réfractaire. Que croyez-vous qu'il fasse alors ! il tire de toutes ses forces son adversaire, sans précaution, sans s'embarrasser de la manière dont il va faire descendre ce malheureux ; celui-ci, désespérant d'échapper à la punition qui l'attend, s'abandonne enfin à son sort ; il se renverse et tombe en arrière la tête la première de deux fois la hauteur d'un homme sur une pile de bois, où son corps reste immobile comme un sac.

Je vous laisse à penser si la chute fut rude ! La tête rebondit sur

les bûches et le retentissement du coup arriva jusqu'à mon oreille, bien que je me fusse arrêté à une cinquantaine de pas. Je crus l'homme tué, le sang lui couvrait la figure; cependant revenu du premier étourdissement, ce pauvre sauvage pris au piége se relève; ce qu'on aperçoit de son visage sous les taches de sang est d'une pâleur effrayante; il se met à beugler comme un bœuf; ses horribles cris diminuaient ma compassion, il me semblait que ce n'était plus qu'une brute et que j'avais tort de m'attendrir sur lui comme sur un de mes semblables. Plus l'homme hurlait, plus mon cœur s'endurcissait: tant il est vrai que nous avons besoin que les objets de notre compassion conservent quelque sentiment de leur propre dignité pour que nous puissions prendre sérieusement part à leur peine!... la pitié est une association; et quel est l'homme qui voudrait s'associer à ce qu'il méprise?

On l'emporte enfin quoiqu'il oppose une résistance désespérée et assez longue : une petite barque amenée à l'instant même par d'autres agents de police s'approche rapidement; on garrotte le prisonnier, et, les mains attachées derrière le dos, on le jette sur le nez au fond du bateau; cette seconde chute, fort rude encore, est suivie d'une grêle de coups; ce n'est pas tout et vous n'êtes pas au bout du supplice préalable; le sergent qui l'a saisi ne voit pas plutôt la victime abattue qu'il lui saute sur le corps; je m'étais approché, j'ai donc été témoin de ce que je vous raconte. Ce bourreau, étant descendu à fond de cale et marchant sur le dos du patient, se mit à trépigner à coups redoublés sur ce pauvre homme, et à fouler aux pieds le malheureux comme on vendange la grappe dans le pressoir. Pendant cette horrible exécution, les hurlements féroces du supplicié redoublèrent d'abord; mais quand ils commencèrent à faiblir j'ai senti que la force me manquait à moi-même et j'ai fui, ne pouvant rien empêcher : j'en avais vu trop... Voilà ce qui s'est passé sous mes yeux en pleine rue pendant une promenade de récréation, car je voulais me reposer au moins pour quelques jours de mon métier de voyageur écrivain. Mais comment réprimer mon indignation? elle m'a fait reprendre la plume à l'instant.

Ce qui me révolte, c'est le spectacle de l'élégance la plus raffinée à côté d'une barbarie si repoussante. S'il y avait moins de luxe et de délicatesse dans la vie des gens du monde, la condition des hommes du peuple m'inspirerait moins de pitié. De tels faits et tout ce qu'ils

nous laissent deviner, me feraient haïr le plus beau pays de la terre, à plus forte raison me font-ils détester une lande badigeonnée, un marais plâtré. Quelle exagération ! s'écrieront les Russes... ne voilà-t-il pas de bien grandes phrases pour peu de chose !!! Vous appelez cela peu de chose, je le sais, et c'est ce que je vous reproche, l'habitude que vous avez de ces horreurs explique votre indifférence sans la justifier. Vous ne faites pas plus de cas des cordes dont vous voyez garrotter un homme que du collier de force qu'on met à vos chiens de chasse.

J'en conviens, ces actes sont dans vos mœurs, car je n'ai pu saisir une expression de blâme ou d'horreur sur la physionomie d'aucun des spectateurs de ces abominables scènes ; et il y avait là des hommes de toutes les classes. Si vous me donnez cette approbation tacite de la foule pour une excuse, nous sommes d'accord.

En plein jour, en pleine rue, frapper un homme à mort avant de le juger, voilà ce qui paraît fort simple au public et aux sbires de Pétersbourg. Bourgeois, seigneurs, soldats et citadins; pauvres et riches, grands et petits, élégants et manants, rustres et dandys, tous les Russes s'entendent pour laisser s'opérer tranquillement de telles choses sous leurs yeux, sans s'embarrasser de la légalité de l'acte. Ailleurs le citoyen est protégé par tout le monde contre l'agent du pouvoir qui abuse : ici, l'agent public est protégé contre la juste réclamation du particulier maltraité. Le serf ne réclame pas.

L'empereur Nicolas a fait un code ! Si les faits que je vous raconte sont d'accord avec les lois de ce code, tant pis pour le législateur ; s'ils sont illégaux, tant pis pour l'administrateur. C'est toujours l'empereur qui est responsable. Quel malheur de n'être qu'un homme quand on accepte la charge d'un Dieu !... et qu'on est forcé de l'accepter ! Le gouvernement absolu ne devrait être confié qu'à des anges.

Je proteste de l'exactitude des faits que j'ai rapportés ; je n'ai ni ajouté ni retranché un geste dans le récit que vous venez de lire, et je suis rentré pour le joindre à ma lettre, pendant que les moindres circonstances de la scène m'étaient encore présentes à la pensée [1].

Si de pareils détails pouvaient se publier à Pétersbourg avec les

[1] Il n'est pas inutile de répéter que cette lettre, comme presque toutes les autres, ont été conservées et cachées avec soin pendant tout le temps de mon séjour en Russie.



commentaires indispensables pour les faire remarquer par des esprits blasés sur tous les genres de férocité et d'illégalités, ils ne produiraient pas le bien qu'on s'en pourrait promettre. L'administration russe s'arrangerait de manière à ce que la police de Pétersbourg affectât dorénavant plus de douceur dans ses rapports avec les hommes du peuple, ne fût-ce que par respect pour les yeux délicats des étrangers : voilà tout !... Les mœurs d'un peuple sont le produit lent de l'action réciproque des lois sur les usages et des usages sur les lois ; elles ne se changent pas d'un coup de baguette. Celles des Russes, malgré toutes les prétentions de ces demi-sauvages, sont et resteront encore longtemps cruelles. Il n'y a guère plus d'un siècle qu'ils étaient de vrais Tatares ; c'est Pierre le Grand qui a commencé à forcer les hommes d'introduire les femmes dans les assemblées ; et sous leur élégance moderne, plusieurs de ces parvenus de la civilisation ont conservé la peau de l'ours, ils n'ont fait que la retourner, mais pour peu qu'on gratte, le poil se retrouve et se redresse [1].

A présent qu'il a laissé passer l'époque de la chevalerie dont les nations de l'Europe occidentale ont si bien profité dans leur jeunesse, ce qu'il faudrait à ce peuple, c'est une religion indépendante et conquérante : la Russie a de la foi ; mais la foi politique n'émancipe pas l'esprit de l'homme, elle le renferme dans le cercle étroit de ses affections naturelles ; avec la foi catholique, les Russes acquerraient bientôt des idées générales basées sur une instruction raisonnable et sur une liberté proportionnée à leurs lumières : quant à moi, je suis persuadé que de cette hauteur, s'ils y pouvaient atteindre, ils domineraient le monde. Le mal est profond ; et les remèdes employés jusqu'ici n'agissaient qu'à la surface, ils ont caché la plaie sans la guérir. La bonne civilisation va du centre à la circonférence, tandis que la civilisation russe est venue de la circonférence au centre : c'est de la barbarie recrépie, voilà tout.

De ce qu'un sauvage a la vanité d'un homme du monde, s'ensuit-il qu'il en ait la culture ? Je l'ai dit, je le répète et je le répéterai peut-être encore : les Russes tiennent bien moins à être civilisés qu'à nous faire croire qu'ils le sont. Tant que cette maladie de la vanité publique

[1] Ce mot est de l'archevêque de Tarente, dont M. Valery vient de faire un portrait bien intéressant et bien complet dans son livre des *Anecdotes et Curiosités italiennes*. Je crois que la même pensée a été exprimée encore plus énergiquement par l'empereur Napoléon. D'ailleurs elle vient à quiconque voit les Russes de près.

leur rongera le cœur et leur faussera l'esprit, ils auront quelques grands seigneurs qui pourront jouer à l'élégance chez eux et chez nous, et ils resteront barbares au fond : mais malheureusement le sauvage a des armes à feu.

L'empereur Nicolas justifie mon jugement ; il a pensé avant moi que le temps des apparences est passé pour la Russie, et que tout l'édifice de la civilisation est à refaire dans ce pays : il a repris la société en sous-œuvre ; Pierre, dit le Grand, la renverserait une seconde fois pour la rebâtir, Nicolas est plus habile. Je me sens saisi de respect devant cet homme qui, de toute la force de sa volonté, lutte en secret contre l'œuvre du génie de Pierre le Grand ; tout en déifiant ce grand réformateur, il ramène à son naturel une nation fourvoyée durant plus d'un siècle dans les voies de l'imitation.

La pensée de l'empereur actuel se manifeste jusque dans les rues de Pétersbourg : il ne s'amuse pas à bâtir à la hâte des colonnades de briques recrépies ; partout il remplace l'apparence par la réalité, partout la pierre chasse le plâtre et des édifices d'une architecture forte et massive font disparaître les prestiges d'une fausse grandeur. C'est en ramenant d'abord un peuple à son caractère primitif qu'on le rend capable et digne de la vraie civilisation, sans laquelle une nation ne saurait travailler pour la postérité ; pour qu'un peuple produise tout ce qu'il peut produire, il ne s'agit pas de lui faire copier les étrangers, il faut développer, sans le contrarier, le génie national. Ce qui dans ce monde approche le plus de la Divinité, c'est la nature. La nature appelle les Russes aux grandes choses, tandis que depuis leur soi-disant civilisation, on les occupait à des minuties : l'empereur Nicolas a compris leur vocation mieux que ses devanciers, et sous ce règne tout s'est agrandi par un retour à la vérité.

Une colonne domine Pétersbourg : c'est le plus grand morceau de granit qui ait été taillé de main d'homme, sans excepter les monuments égyptiens. Un jour, soixante et dix mille soldats, la cour, la ville et une partie de la campagne affluèrent sans se gêner, sans se fouler, sur la place du palais impérial pour assister dans un silence religieux à la miraculeuse érection de ce monument conçu, exécuté, mis en place par un Français, M. de Montferrand ; car les Français sont encore nécessaires aux Russes. Des machines prodigieuses fonctionnent avec succès ; les mécaniques animent la pierre, et au moment où la colonne, sortant de ses entraves, se lève comme animée de sa

propre vie et semble se mouvoir d'elle-même, alors l'armée, la foule, l'empereur lui-même, tombent à genoux pour remercier Dieu d'un tel miracle et le louer des grandes choses qu'il leur permet d'accomplir. Voilà ce que j'appelle une fête nationale : ceci n'est pas un tableau de genre, une flatterie qu'on pourrait prendre pour une satire, comme la mascarade de Péterhoff, c'est un tableau d'histoire et du plus haut style. Le grand, le petit, le mauvais, le sublime, tous les contraires entrent dans la constitution de ce singulier pays ; le silence perpétue le prodige et empêche la machine de se briser.

L'empereur Nicolas étend la réforme jusque sur le langage des personnes qui l'entourent ; il exige qu'on parle russe à la cour. La plupart des femmes du monde, surtout de celles qui sont nées à Saint-Pétersbourg, ignorent leur langue nationale : mais elles apprennent quelques phrases de russe qu'elles débitent pour obéir à l'empereur, lorsqu'il vient à passer dans les salles du palais où leur service les retient ; l'une d'elles est toujours de garde pour annoncer à temps par un signe convenu l'arrivée du maître : aussitôt les conversations françaises cessent et les phrases russes destinées à flatter l'oreille impériale, retentissent dans le palais ; le souverain s'applaudit de voir jusqu'où s'étend son pouvoir de réformateur, et ses sujettes rebelles par espièglerie se mettent à rire dès qu'il est passé... Je ne sais de quoi je suis le plus frappé, en voyant cette immense puissance, de sa force ou de sa faiblesse !

Mais comme tout réformateur, l'empereur est doué de l'opiniâtreté qui finit par réussir.

A l'extrémité de la place, vaste comme un pays, où s'élève la colonne, vous voyez une montagne de granit : l'église de Saint-Isaac de Pétersbourg. Ce monument est moins pompeux, moins beau de dessin et moins chargé d'ornements que Saint-Pierre de Rome, mais tout aussi étonnant. Il n'est point terminé, on ne peut donc juger de l'ensemble, ce sera une œuvre hors de proportion avec ce que l'esprit du siècle enfante aujourd'hui chez les autres peuples. Ses matériaux sont le granit, le bronze et le fer : rien d'autre. La couleur en est imposante, mais sombre ; commencé sous Alexandre, ce merveilleux temple sera bientôt achevé sous Nicolas par le même Français, M. de Montferrand, qui a élevé la colonne.

Tant d'efforts au profit d'un culte tronqué par la politique ! Eh quoi ! la parole de Dieu ne se fera jamais entendre sous cette voûte ?

Les temples grecs ne servent plus de toit à la chaire de vérité. Au mépris des saint Athanase, des saint Chrysostome, la religion ne s'enseigne point publiquement aux Russes. Les Grecs-Moscovites retranchent la parole de leur culte, tandis que les protestants réduisent le leur à la parole; ni les uns ni les autres ne veulent écouter le Christ qui, la croix à la main, rassemblant des deux bouts de la terre ses troupeaux égarés, crie, du haut de la chaire de saint Pierre: « Venez à moi, vous tous qui avez le cœur pur, qui avez des oreilles pour entendre et des yeux pour voir!... »

L'empereur, aidé de ses armées de soldats et d'artistes aura beau s'évertuer, il n'investira jamais l'église grecque d'une puissance que Dieu ne lui a pas donnée : on peut la rendre persécutrice, on ne la rendra point apostolique, c'est-à-dire, *civilisatrice*, et conquérante dans le monde moral : discipliner des hommes, ce n'est pas convertir les âmes. Cette Église politique et nationale n'a ni la vie morale, ni la vie surnaturelle. Tout vient à manquer à qui manque d'indépendance. Le schisme, en séparant le prêtre de son chef indépendant, le met aussitôt dans la main de son prince temporel; ainsi la révolte est punie par l'esclavage. Il faudrait douter de Dieu si l'instrument de l'oppression devenait celui de la délivrance.

Aux époques les plus sanglantes de l'histoire, l'église catholique travaillait encore à émanciper les nations : le prêtre adultère vendait le Dieu du ciel au Dieu du monde pour tyranniser l'homme au nom du Christ; mais ce prêtre impie, alors même qu'il donnait la mort au corps, éclairait encore l'esprit; car tout détourné de ses voies qu'il était, il faisait pourtant partie d'une église qui possédait la vie et la lumière; le prêtre grec ne donne ni la vie ni la mort; il est mort lui-même.

Des signes de croix, des salutations dans la rue, des génuflexions devant des chapelles, des prosternations de vieilles dévotes contre le pavé des églises, des baisements de main; une femme, des enfants, et le mépris universel, voilà tout le fruit que le pope a recueilli de son abdication... voilà tout ce qu'il a pu obtenir de la nation la plus superstitieuse du monde... Quelle leçon!... quelle punition! Voyez et admirez : c'est au milieu du triomphe de son schisme que le prêtre schismatique est frappé d'impuissance. Le prêtre, lorsqu'il veut accaparer le pouvoir temporel, périt faute de vues assez élevées pour reconnaître la voie que Dieu lui ouvre; le prêtre qui se laisse détrôner

par le roi périt faute de courage pour suivre cette voie : tous les deux manquent également à leur vocation suprême.

Pierre I[er] n'avait-il pas la conscience chargée d'un assez grand poids de responsabilité, lorsqu'il a pris pour lui et ses successeurs, l'ombre d'indépendance, le reste de liberté conservés à sa malheureuse église? Il a entrepris une œuvre au-dessus des forces humaines ; depuis ce moment la fin du schisme est devenue impossible,... c'est-à-dire aux yeux de la raison, et si l'on considère le genre humain d'un point de vue purement humain.

Je rends grâce au vagabondage de ma pensée, puisqu'en la laissant sauter librement d'objet en objet, d'idée en idée, je vous peins la Russie tout entière ; avec un style plus méthodique je craindrais de me heurter aux contrastes trop criants, et pour éviter le reproche de confusion, de divagation ou d'inconséquence, je perdrais les moyens de vous montrer la vérité telle qu'elle m'apparaît. L'état du peuple, la grandeur de l'empereur, l'aspect des rues, la beauté des monuments, l'abrutissement des esprits, conséquence de la dégénération du principe religieux, tout cela frappe mes yeux en un instant, et passe pour ainsi dire à la fois sous ma plume ; et tout cela, c'est la Russie même dont le principe de vie se révèle à ma pensée à propos des objets le moins significatifs en apparence.

Vous n'êtes pas au bout : je n'ai pas terminé mes courses sentimentales. Hier je me promenais à pied avec un Français de beaucoup d'esprit et qui connaît bien Pétersbourg; placé comme instituteur dans une famille de grands seigneurs, il est à portée de savoir la vérité, que nous autres, étrangers de passage, nous poursuivons en vain. Aussi trouve-t-il mes jugements trop favorables à la Russie. Je ris de ses reproches quand je pense à ceux que me feront les Russes, et je soutiens que je suis de bonne foi, vu que je hais ce qui me paraît mal et que j'admire ce qui me paraît bien dans ce pays comme ailleurs. Ce Français passe sa vie avec des aristocrates russes ; il y à là une nuance d'opinion assez curieuse à observer.

Nous marchions au hasard ; parvenus au milieu de la Perspective Newski, la rue la plus belle et la plus fréquentée de la ville, nous ralentîmes le pas pour rester plus longtemps sur les trottoirs de cette brillante promenade ; j'étais en train d'admirer. Tout à coup une voiture noire ou d'un vert foncé vient au-devant de nous. Elle est longue, carrée, assez basse et fermée de quatre côtés. On eût dit d'une bière

énorme posée sur un train de charrette. Quatre petites ouvertures d'environ six pouces en carré, grillées par des barreaux de fer, donnent de l'air et du jour à ce tombeau mouvant ; un enfant de huit ou dix ans au plus conduisait les deux chevaux attelés à la machine, et à ma grande surprise, un nombre assez considérable de soldats l'escortaient. Je demande à mon guide à quoi peut servir un équipage aussi singulier ; ma question n'était pas achevée qu'un visage hâve se montre à l'un des guichets de la boîte et se charge de la réponse : cette voiture sert à transporter les prisonniers au lieu de leur destination.

« C'est la voiture cellulaire des Russes, me dit mon compagnon ; ailleurs il y a sans doute quelque chose de semblable, mais c'est un objet odieux et qu'on dérobe aux regards le plus possible : ne vous semble-t-il pas ici qu'on en fasse montre ? quel gouvernement !

— » Songez, repartis-je, aux difficultés qu'il rencontre.

— » Ah ! vous êtes encore la dupe de leurs paroles dorées ; je le vois bien, les autorités russes feront de vous ce qu'elles voudront.

— » Je tâche de me mettre à leur point de vue : rien ne mérite plus d'égards que le point de vue des hommes qui gouvernent, car ce ne sont pas eux qui le choisissent. Tout gouvernement est obligé de partir des faits accomplis ; celui-ci n'a pas créé l'ordre de choses qu'il est appelé à défendre énergiquement, et à perfectionner prudemment. Si la verge de fer qui dirige ce peuple encore brut cessait un instant de s'appesantir sur lui, la société entière serait bouleversée.

— » On vous dit cela ; mais croyez bien qu'on se plaît à cette prétendue nécessité : ceux qui se plaignent le plus des sévérités dont ils sont forcés d'user, disent-ils, n'y renonceraient qu'à regret : au fond ils aiment les gouvernements sans contre-poids ; cela se meut plus aisément. Nul homme ne sacrifie volontiers ce qui lui facilite sa tâche. Exigez donc d'un prédicateur qu'il se passe de l'enfer pour convertir les pécheurs endurcis ! L'enfer, c'est la peine de mort des théologiens [1] : ils s'en servent d'abord à regret, comme d'un mal nécessaire, et finissent par prendre goût au métier de damner la plus grosse part du genre humain. Il en est de même des mesures sévères en politique ; on les craint avant de les essayer, puis, quand on en voit le succès, on

[1] N'oubliez pas, je vous prie, que ce n'est pas moi qui parle ainsi.



les admire ; voilà, n'en doutez pas, ce qui arrive trop souvent dans ce pays ; il me semble qu'on y fait naître à plaisir les occasions de sévir, de peur d'en perdre l'habitude. Ignorez-vous ce qui se passe à l'heure qu'il est sur le Volga?

— » J'ai entendu parler de troubles graves, mais promptement réprimés.

— » Sans doute; mais à quel prix? Et si je vous disais que ces affreux désordres sont le résultat d'une parole de l'empereur...

— » Jamais vous ne me ferez croire qu'il ait approuvé de telles horreurs.

— » Ce n'est pas non plus ce que je veux dire ; toutefois c'est un mot prononcé par lui, innocemment, je le pense comme vous, qui a causé le mal : voici le fait. Malgré les injustices des préposés de la couronne, le sort des paysans de l'empereur est encore préférable à celui des autres serfs, et sitôt que le souverain se rend propriétaire de quelque nouveau domaine, les habitants de ces terres acquises par la couronne deviennent l'objet de l'envie de tous leurs voisins. Dernièrement il acheta une propriété considérable dans le canton qui s'est révolté depuis ; à l'instant des paysans sont députés de tous les points du pays vers les nouveaux administrateurs des terres impériales, pour faire supplier l'empereur d'acheter aussi les hommes et les domaines du voisinage ; des serfs choisis pour ambassadeurs sont envoyés jusqu'à Pétersbourg : l'empereur les reçoit, il les accueille avec bonté ; cependant à leur grand regret il ne les achète pas. Je ne puis, leur dit-il, acquérir la Russie tout entière ; mais un temps viendra, je l'espère, où chaque paysan de cet empire sera libre ; si cela ne dépendait que de moi les Russes jouiraient dès aujourd'hui de l'indépendance que je leur souhaite et que je travaille de toutes mes forces à leur procurer dans l'avenir.

— » Eh bien, cette réponse me paraît pleine de raison, de franchise et d'humanité.

— » Sans doute, mais l'empereur devrait savoir à qui s'adressent ses paroles, et ne pas faire égorger sa noblesse par tendresse pour ses serfs. Ce discours, interprété par des hommes sauvages et envieux, a mis toute une province en feu. Puis il a fallu punir le peuple des crimes qu'on lui avait fait commettre. « Le *Père* veut notre délivrance, » s'écrient sur les bords du Volga les députés revenus de leur maison. » Il n'aspire qu'à faire notre bonheur ; il nous l'a dit lui-même, ce

» sont donc les seigneurs et tous leurs préposés qui sont nos ennemis » et qui s'opposent aux bons desseins du *Père!* vengeons-nous, ven- » geons l'empereur! » Là-dessus les paysans croient faire une œuvre pie en se jetant sur leurs maîtres, et voilà tous les seigneurs d'un canton et tous les intendants massacrés à la fois avec leurs familles. Ils embrochent l'un pour le faire rôtir tout vif, ils font bouillir l'autre dans une chaudière, ils éventrent les délégués, tuent de diverses manières les préposés des administrations, ils font main basse sur tout ce qu'ils rencontrent, mettent des villes entières à feu et à sang, enfin ils dévastent une province, non pas au nom de la liberté, ils ne savent ce que c'est, mais au nom de la délivrance et au cri de *Vive l'empereur!* mots clairs et bien définis pour eux.

— » C'est peut-être quelques-uns de ces cannibales que nous venons de voir passer dans la cage aux prisonniers. Savez-vous qu'il y aurait de quoi tempérer notre indignation philanthropique... Menez donc de tels sauvages avec les moyens de douceur que vous exigez des gouvernements de l'Occident!

— » Il faudrait changer graduellement l'esprit des populations; au lieu de cela, on trouve plus commode de changer leur domicile; à chaque scène du genre de celle-ci on déporte en masse des villages, des cantons tout entiers; nulle population n'est assurée de garder son territoire; le résultat d'un tel système, c'est que l'homme attaché comme il l'est à la glèbe n'a pas même dans l'esclavage l'unique dédommagement que comporte sa condition : la fixité, l'habitude, l'attachement à son gîte. Par une combinaison infernale, il est mobile sans être libre. Un mot du souverain le déracine comme un arbre, l'arrache à sa terre natale et l'envoie périr ou languir au bout du monde: que devient l'habitant des champs transplanté dans un village qui ne l'a pas vu naître, lui dont la vie est liée à tous les objets qui l'environnent? le paysan exposé à ces ouragans du pouvoir suprême n'aime plus sa cabane, la seule chose qu'il pût aimer en ce monde : il déteste sa vie et méconnaît ses devoirs, car il faut donner quelque bonheur à l'homme pour lui faire comprendre ses obligations; le malheur ne l'instruit qu'à l'hypocrisie et à la révolte. Si l'intérêt bien entendu n'est pas le fondement de la morale, il en est l'appui. S'il m'était permis de vous donner les détails authentiques que j'ai recueillis hier sur les événements de ***, vous frémiriez en les écoutant.

— » Il est malaisé de changer l'esprit d'un peuple; ce n'est pas l'affaire d'un jour ni même d'un règne.



— » Y travaille-t-on de bonne foi?

— » Je le crois, mais avec prudence.

— » Ce que vous appelez prudence, je l'appelle fausseté; vous ne connaissez pas l'empereur.

— » Reprochez-lui d'être inflexible, non pas d'être faux; or, dans un prince, l'inflexibilité est souvent une vertu.

— » Ceci pourrait se nier; mais je ne veux pas m'écarter de mon thème : vous croyez le caractère de l'empereur sincère? rappelez-vous sa conduite à la mort de Pouskine.

— » Je ne connais pas les circonstances de ce fait. »

Tout en devisant de la sorte nous étions arrivés au Champ-de-Mars, vaste place qui paraît déserte quoiqu'elle occupe le milieu de la ville; mais elle est tellement étendue que les hommes s'y perdent : on les voit venir de loin et l'on y peut causer avec plus de sécurité que dans sa chambre. Mon cicerone continue :

« Pouskine était, comme vous le savez, le plus grand poëte de la Russie.

— » Nous n'en sommes pas juges.

— » Nous le sommes au moins de sa réputation.

— » On vante son style, c'est un mérite facile pour un homme né chez un peuple encore inculte quoiqu'à une époque de civilisation raffinée, car il peut recueillir les sentiments et les idées en circulation chez les nations voisines et paraître original chez lui. Sa langue est à lui, puisqu'elle est toute neuve; et, pour faire époque dans une nation ignorante, entourée de nations éclairées, il n'a qu'à traduire, il n'a nuls frais de pensées à faire. Imitateur, il passera pour créateur.

— » Fondée ou non, sa réputation était grande. Il était encore jeune et d'un caractère irascible : vous savez qu'il avait du sang more par sa mère. Sa femme, très-belle personne, lui inspirait plus de passion que de confiance; avec son âme de poëte et son caractère africain, il était porté à la jalousie : exaspéré par des apparences, par de faux rapports envenimés avec une perfidie qui rappelle la conception de Shakspeare, l'Othello russe perd toute mesure et veut forcer l'homme par lequel il se croit offensé à se battre avec lui. Cet homme était un Français, et de plus son beau-frère; il s'appelle M. d'Antès. Le duel en Russie est une affaire grave, d'autant plus grave qu'au lieu de s'accorder, comme chez nous, avec les mœurs contre les lois, il blesse les idées reçues; cette nation est plus orientale que chevaleresque. Le

duel est illégal ici comme il l'est partout, et il a de moins qu'ailleurs l'appui de l'opinion publique.

» M. d'Antès fit ce qu'il put pour éviter l'éclat : pressé vivement par le malheureux époux, il refuse satisfaction avec assez de dignité ; mais il continue ses assiduités. Pouskine devient presque fou : la présence inévitable de l'homme dont il veut la mort lui paraît un outrage permanent, il risque tout pour le chasser de chez lui ; les choses en viennent à ce point que désormais le duel est commandé. Les deux beaux-frères se battent donc et M. d'Antès tue Pouskine ; l'homme que l'opinion publique accuse est celui qui triomphe, et le mari offensé, le poëte national, l'innocent succombe.

» Cette mort fut un scandale public et un deuil universel. Pouskine, le poëte russe par excellence, l'auteur des plus belles odes de la langue, l'honneur du pays, le restaurateur de la poésie slave, le premier talent indigène dont le nom ait retenti avec quelque éclat en Europe.... en Europe!!... enfin la gloire du jour, l'espoir de l'avenir, tout est perdu ; l'idole est abattue dans son temple, et le héros, frappé dans sa force, tombe sous la main d'un Français.... Que de haines, que de passions en jeu ! Pétersbourg, Moscou, l'empire s'est ému ; un deuil général atteste le mérite du mort, et prouve la gloire du pays, qui peut dire à l'Europe : J'ai eu mon poëte !!... et j'ai l'honneur de le pleurer!

» L'empereur, l'homme de la Russie qui connaît le mieux les Russes, et qui se connaît le mieux en flatterie, n'a garde de ne point prendre part à l'affliction publique ; il ordonne un service, je ne sais même pas s'il ne porte point la coquetterie pieuse jusqu'à se rendre en personne à cette cérémonie, afin, de publier ses regrets en prenant Dieu même à témoin de son admiration pour le génie national enlevé trop tôt à sa gloire.

—» Quoi qu'il en soit, la sympathie du maître flatte si bien l'esprit moscovite qu'il réveille un généreux patriotisme dans le cœur d'un jeune homme doué de beaucoup de talent ; ce poëte trop crédule s'enthousiasme pour l'acte d'auguste protection accordée au premier des arts, et le voilà qui s'enhardit au point de se croire inspiré ! Dans l'expansion naïve de sa reconnaissance, il ose même écrire une ode.... admirez l'audace !.. une ode patriotique pour remercier l'empereur de se faire le protecteur des lettres ! Il finit cette pièce remarquable en chantant les louanges du poëte évanoui : rien de plus.... J'ai lu ces vers, et je puis vous attester les innocentes intentions de

l'auteur ; à moins que vous ne lui fassiez un crime de cacher dans le fond de son cœur une espérance bien permise, ce me semble, à une jeune imagination. J'ai cru voir qu'il pensait, sans le dire, qu'un jour peut-être Pouskine ressusciterait en lui et que le fils de l'empereur récompenserait le second poëte de la Russie, comme l'empereur honore le premier.... Téméraire !... ambitionner une renommée, avouer la passion de la gloire sous le despotisme ! c'est comme si Prométhée eût dit à Jupiter : « Prends garde, défends-toi ; je vais te dérober la foudre. » Or, voici quelle récompense reçut le jeune aspirant au triomphe, c'est-à-dire au martyre. Le malheureux, pour s'être fié insolemment à l'amour public de son maître pour les beaux-arts et pour les belles-lettres, encourut sa disgrâce particulière ; et reçut EN SECRET l'ordre d'aller développer ses dispositions poétiques au Caucase, succursale adoucie de l'antique Sibérie.

» Après être resté là deux années, il en est revenu avec une santé détruite, une âme abattue, une imagination radicalement guérie de ses chimères, en attendant que son corps guérisse aussi des fièvres de la Géorgie. Après ce trait, vous fierez-vous encore aux paroles officielles de l'empereur, à ses actes publics?

— » L'empereur est homme, il participe aux faiblesses humaines. Quelque chose l'aura choqué dans la direction des idées de ce jeune poëte. Soyez sûr qu'elles étaient européennes plutôt que nationales. L'empereur fait le contraire de Catherine II; il brave l'Europe au lieu de la flatter ; c'est un tort, j'en conviens ; car la taquinerie est encore une espèce de dépendance, puisque avec elle on ne se détermine que par la contradiction ; mais ce tort est pardonnable, surtout si vous réfléchissez au mal fait à la Russie par des princes qui furent possédés toute leur vie de la manie de l'imitation.

— » Vous êtes incorrigible, s'est écrié l'avocat des derniers boyards. Vous aussi vous croyez à la possibilité d'une civilisation à la russe. C'était bon avant Pierre Ier ; mais ce prince a détruit le fruit de son germe. Allez à Moscou, c'est le centre de l'ancien empire ; vous verrez cependant que tous les esprits s'y tournent vers les spéculations industrielles, et que le caractère national est aussi effacé là qu'il l'est à Saint-Pétersbourg. L'empereur Nicolas commet aujourd'hui, dans un autre sens, une faute pareille à celle de l'empereur Pierre Ier. Il compte pour rien l'histoire d'un siècle entier, du siècle de Pierre le Grand ; l'histoire a ses fatalités, celle des faits accomplis. Malheur au prince qui ne veut pas s'y soumettre ! »

L'heure était avancée ; nous nous séparâmes, et j'ai continué ma promenade, rêvant tout seul à l'énergique sentiment d'opposition qui doit germer dans des âmes habituées à réfléchir dans le silence du despotisme. Les caractères qu'un tel gouvernement n'abrutit pas, se fortifient.

Je suis rentré pour vous écrire ; c'est ce que je fais presque tous les jours, néanmoins il se passera bien du temps avant que vous receviez ces lettres, vu que je les cache comme des plans de conspiration, en attendant que je puisse vous les envoyer sûrement, chose si difficile que je crains d'être obligé de vous les porter moi-même.

(*Suite de la lettre précédente.*)

Ce 30 juillet 1839.

Hier en finissant d'écrire, je me suis mis à relire quelques traductions des poésies de Pouskine : elles m'ont confirmé dans l'opinion qu'une première lecture m'avait donnée de lui. Cet homme a emprunté une partie de ses couleurs à la nouvelle école poétique de l'Europe occidentale. Ce n'est pas qu'il ait adopté les opinions antireligieuses de lord Byron, les idées sociales de nos poëtes ni la philosophie des poëtes allemands ; mais il a pris leur manière de peindre. Je ne vois donc pas encore en lui un vrai poëte moscovite. Le Polonais Mickiewitch me paraît bien plus slave, quoiqu'il ait subi comme Pouskine l'influence des littératures de l'Occident.

Au reste, le vrai poëte moscovite, s'il existait, ne pourrait aujourd'hui parler qu'au peuple ; il ne serait ni entendu ni lu dans les salons. Où il n'y a pas de langue, il n'y a pas de poésie : il n'y a pas non plus de penseurs. L'empereur Nicolas commence à exiger qu'on parle russe à la cour ; on rit aujourd'hui d'une nouveauté qui paraît l'effet d'un caprice du maître ; la génération suivante le remerciera de cette victoire du bon sens sur le beau monde.

Comment l'esprit naturel se ferait-il jour dans une société où l'on parle quatre langues avant d'en savoir une? L'originalité de la pensée tient de plus près qu'on ne croit à l'intégrité de l'idiome. Voilà ce qu'on oublie en Russie depuis un siècle, et en France depuis quelques années. Nos enfants se ressentiront de la manie des bonnes anglaises

qui s'est emparée chez nous de toutes les mères *fashionables*.

En France, le premier et je crois le meilleur maître de français, c'était la nourrice : l'homme doit étudier sa langue naturelle toute sa vie, mais l'enfant ne doit pas l'apprendre, il la reçoit au berceau sans étude. Au lieu de cela nos petits Français d'aujourd'hui balbutient l'anglais et estropient l'allemand en naissant, puis on leur enseigne le français comme une langue étrangère.

Montaigne se félicite d'avoir appris le latin avant le français; c'est peut-être à cet avantage dont s'applaudit l'auteur des *Essais* que nous avons dû le talent le plus naïf et le plus national de notre ancienne littérature : il avait sujet de se réjouir, car le latin est la racine de notre langue; mais la netteté, la spontanéité de l'expression se perd chez un peuple qui ne respecte pas le langage de ses pères; nos enfants parlent anglais comme nos gens portent de la poudre! Je suis persuadé que le peu d'originalité des littératures slaves modernes tient à l'habitude qu'ont prise les Russes et les Polonais pendant le XVIIIe siècle et depuis, d'introduire dans leurs familles des gouvernantes et des précepteurs étrangers; quand ils reviennent à leur langue, les Russes traduisent, et ce style d'emprunt arrête l'élan de la pensée en détruisant la simplicité de l'expression.

Pourquoi les Chinois ont-ils jusqu'ici fait plus pour le genre humain en littérature, en philosophie, en morale, en législation, que n'ont fait les Russes? C'est peut-être parce que ces hommes n'ont cessé de professer un grand amour pour leur idiome primitif.

La confusion des langues ne nuit pas aux esprits médiocres, au contraire, elle les sert dans leurs industries; l'instruction superficielle, la seule qui convienne à ces esprits-là, est facilitée par l'étude également superficielle des langues vivantes, étude légère ou plutôt jeu d'esprit parfaitement appropriée aux facultés des intelligences paresseuses ou tournées vers un but matériel; mais si le malheur veut que ce système soit, une fois entre mille, appliqué à l'éducation d'un talent supérieur, il arrête le travail de la nature, il égare le génie et lui prépare pour l'avenir une source de regrets stériles ou de travaux auxquels peu d'hommes même distingués ont le loisir et le courage de se livrer passé la première jeunesse. Tous les grands écrivains ne sont pas des Rousseau : Rousseau étudia notre langue comme un étranger et il fallut son génie d'expression, sa mobilité d'imagination, joints à sa ténacité de caractère; enfin il fallut son isolement dans la société

pour qu'il pût parvenir à savoir le français comme s'il ne l'eût point appris. Cependant le français des Génevois est moins loin de celui de Fénelon que le jargon mêlé d'anglais et d'allemand qu'apprennent aujourd'hui à Paris les enfants des personnes élégantes par excellence. Peut-être l'artifice qui paraît trop dans les phrases de Rousseau n'existerait-il pas, si le grand écrivain fût né en France dans le temps où les enfants y parlaient français.

L'étude des langues anciennes, à la mode alors, loin d'avoir un fâcheux résultat, nous donnait les seuls moyens d'arriver à une connaissance approfondie de la nôtre qui en dérive. Cette étude qui nous faisait remonter à notre source, nous fortifiait dans notre naturel, sans compter qu'elle était la plus appropriée aux facultés et aux besoins de l'enfance, pour laquelle on doit avant tout préparer l'instrument de la pensée : la langue.

Tandis que la Russie régénérée lentement par le souverain qui la gouverne aujourd'hui d'après des principes méconnus des anciens chefs de ce pays, espère une langue, des poëtes et des prosateurs, les gens élégants, et soi-disant éclairés chez nous, préparent à la France une génération d'écrivains imitateurs et de femmes sans indépendance d'esprit qui entendront si bien Shakspeare et Gœthe dans l'original, qu'ils n'apprécieront plus la prose de Bossuet et de Chateaubriand, ni la poésie ailée de Hugo, ni les périodes de Racine, ni l'originalité ni la franchise de Molière et de la Fontaine, ni l'esprit, le goût de madame de Sévigné, ni le sentiment ni la divine harmonie de Lamartine ! Voilà comme on les aura rendus incapables de rien produire d'assez original pour continuer la gloire de leur langue, et pour forcer comme autrefois les hommes des autres pays de venir en France étudier les mystères du goût.

LETTRE XVIII.

Pétersbourg, ce 30 juillet 1839, à onze heures du soir.

Ce matin de bonne heure j'ai reçu la visite de la personne dont la conversation vous a été racontée dans ma lettre d'hier. Elle m'appor-



tait quelques pages écrites en français par le jeune prince***, le fils de son protecteur. Cette relation d'un fait véritable est un des nombreux épisodes de l'événement assez récent dont toutes les âmes sensibles, tous les esprits sérieux sont ici préoccupés en secret et en silence. Peut-on jouir sans trouble du luxe d'une magnifique résidence, quand on pense qu'à quelques centaines de lieues du palais les sujets s'égorgent, et que la société se dissoudrait sans les terribles moyens employés pour la défendre?

Le jeune prince *** qui vient d'écrire cette histoire serait à jamais perdu, si l'on pouvait se douter qu'il en est l'auteur. Voilà pourquoi il me confie son manuscrit et me charge de le publier. Il consent à me laisser insérer l'anecdote de la mort de Thelenef dans le texte de mon voyage, où je la donnerai pour ce qu'elle est, sans toutefois compromettre personne, mais je profite avec reconnaissance d'un moyen de jeter quelque variété dans ma narration. On me garantit l'exactitude des faits principaux; vous y ajouterez foi autant et aussi peu qu'il vous plaira; moi, je crois toujours ce que disent les gens que je ne connais pas; l'idée du mensonge ne me vient qu'après la preuve.

J'ai pensé un instant qu'il vaudrait mieux ne publier ce récit qu'à la suite de mes lettres : je craignais de nuire à la gravité de mes remarques si j'interrompais la narration de faits réels par un roman; mais en réfléchissant je trouve que j'avais tort.

Indépendamment de ce que le fond de Thelenef est vrai, il y a un sens secret dans la correspondance qui existe entre les scènes du monde et les idées qu'elles font naître à chaque homme : l'enchaînement des circonstances qui nous entraînent, le concours des événements qui nous frappent, est la manifestation de la volonté divine à l'égard de notre pensée et de notre jugement. Tout homme ne finit-il pas par apprécier les choses et les personnes d'après les accidents qui composent sa propre histoire? C'est toujours de là que part la pensée de l'homme supérieur ou médiocre pour juger de toutes choses. Nous ne voyons le monde qu'en perspective, et l'arrangement des objets présentés à nos observations ne dépend pas de nous. Cette intervention de Dieu dans notre vie intellectuelle est une fatalité de notre esprit.

Donc, la meilleure justification de notre manière de juger sera toujours d'exposer à leur rang les épreuves qui l'ont provoquée et motivée.

C'est aujourd'hui que j'ai lu l'histoire de Thelenef, c'est également sous cette date que vous la lirez.

Le grand poëte qui préside à nos destinées connaît mieux que nous l'importance des préparations pour l'effet du drame de la vie. Un voyage est un drame, sans art, à la vérité, mais qui, pour rester au-dessous des règles de la composition littéraire, n'en a pas moins un but philosophique et moral, une espèce de dénoûment dénué d'artifice, non d'intérêt ni d'utilité : ce dénoûment tout intellectuel consiste dans la rectification d'une foule de préjugés et de préventions. L'homme qui voyage se soumet à une sorte d'opération morale exercée sur son intelligence par la bienfaisante justice de Dieu, qui se manifeste dans le spectacle du monde ; l'homme qui écrit son voyage y soumet le lecteur.

Le jeune Russe, auteur de ce fragment, voulant justifier par le souvenir des horreurs de notre révolution la férocité des hommes de son pays, a cité chez nous un acte de cruauté : le massacre de M. de Belzunce à Caen. Il aurait pu grossir sa liste : mademoiselle de Sombreuil forcée de boire un verre de sang pour racheter la vie de son père, la mort héroïque de l'archevêque d'Arles et de ses glorieux compagnons de martyre dans le cloître des Carmes à Paris, les mitraillades de Lyon et... honte éternelle au zèle des bourreaux révolutionnaires !! les promesses trompeuses des mitrailleurs pour engager celles des victimes qui vivaient encore, après la première décharge de mousqueterie, à se relever; les noyades de Nantes surnommées par Carrier les mariages républicains, et bien d'autres atrocités que les historiens n'ont pas même recueillies, pourraient servir à prouver que la férocité humaine n'est qu'endormie chez les nations les plus civilisées ; pourtant il y a une différence entre la cruauté méthodique, froide et durable des mugics et la frénésie passagère des Français. Ceux-ci, pendant la guerre qu'ils faisaient à Dieu et à l'humanité, n'étaient pas dans leur état naturel : la mode du sang avait changé leur caractère, et l'inconséquence des passions présidait à leurs actes; car jamais ils ne furent moins libres qu'à l'époque où tout se faisait chez eux au nom de la liberté. Vous allez voir au contraire les Russes s'entr'égorger sans démentir leur caractère ; c'est un devoir qu'ils accomplissent.

Chez ce peuple obéissant l'influence des institutions sociales est si grande dans toutes les classes, l'éducation involontaire des habitudes

domine tellement les caractères, que les derniers emportements de la vengeance y paraissent encore réglés par une certaine discipline. Là, le meurtre calculé s'exécute en cadence, des hommes donnent la mort à d'autres hommes militairement, religieusement, sans colère, sans émotion, sans paroles, avec un calme, plus terrible que le délire de la haine. Ils se heurtent, se renversent, s'écrasent, ils se passent sur le corps les uns des autres comme des mécaniques tournent régulièrement sur leurs pivots. Cette impossibilité physique au milieu des actes les plus violents, cette monstrueuse audace dans la conception, cette froideur dans l'exécution, ce silence de la rage, ce fanatisme muet, c'est, si l'on peut s'exprimer ainsi, l'innocence du crime; un certain ordre contre nature préside dans cet étonnant pays aux excès les plus inouïs; la tyrannie et la révolte y marchent en mesure et se règlent sur le pas l'une de l'autre.

Ici la terre même, l'aspect monotone des campagnes commandent la symétrie : l'absence complète de mouvement dans un terrain partout uni et le plus souvent nu, le manque de variété dans la végétation toujours pauvres des terres septentrionales, le défaut absolu d'accidents pittoresques dans d'éternelles plaines où l'on dirait qu'un seul site obsède le voyageur et le poursuit comme un rêve d'une extrémité de l'empire à l'autre ; enfin, tout ce que Dieu n'a pas fait pour ce pays y concourt à l'imperturbable uniformité de la vie politique et sociale des hommes.

Comme tout se ressemble, l'immense étendue du territoire n'empêche pas que tout ne s'exécute d'un bout de la Russie à l'autre avec une ponctualité, avec un accord magiques. Si jamais on réussissait à opérer une véritable révolution par le peuple russe, le massacre serait régulier comme les révolutions d'un régiment. On verrait les villages changés en casernes et le meurtre organisé sortant tout armé des chaumières s'avancer en ligne, en bon ordre ; enfin, les Russes se prépareraient au pillage depuis Smolensk jusqu'à Irkutsk, comme ils marchent à la parade sur la place du palais d'hiver à Pétersbourg. De tant d'uniformité il résulte entre les dispositions naturelles du peuple et ses habitudes sociales un accord dont les effets peuvent devenir prodigieux en bien comme en mal.

Tout est obscur dans l'avenir du monde ; mais ce qui est certain, c'est qu'il verra d'étranges scènes qui seront jouées devant les nations par cette nation prédestinée.

C'est presque toujours par un respect aveugle pour le pouvoir que les Russes troublent l'ordre public. Ainsi, s'il faut en croire ce qu'on répète tout bas, sans le mot de l'empereur aux députés des paysans, ceux-ci n'auraient pas pris les armes.

J'espère que ce fait et ceux que je vous ai cités ailleurs vous feront apercevoir le danger d'inculquer des opinions libérales à des populations si mal préparées pour les comprendre. En fait de liberté politique, plus on aime la chose, plus on doit éviter d'en prononcer le nom devant des hommes qui ne peuvent que compromettre une cause sainte par leur manière de la défendre ; c'est ce qui me fait douter de l'imprudente réponse attribuée à l'empereur. Ce prince connaît mieux que personne le caractère de son peuple, et je ne puis m'imaginer qu'il ait provoqué la révolte des paysans, même sans le vouloir. Toutefois, je dois ajouter que plusieurs personnes bien instruites pensent là-dessus tout autrement que je ne pense.

Les horreurs de l'émeute sont décrites par l'auteur de Thelenef avec une exactitude d'autant plus scrupuleuse, que l'action principale s'est passée dans la famille même de celui qui la raconte.

S'il s'est permis d'ennoblir le caractère et l'amour des deux jeunes gens, c'est qu'il a l'imagination poétique ; mais tout en embellissant les sentiments il conserve aux hommes leurs habitudes nationales : enfin ni par les faits, ni par les passions, ni par les mœurs, ce petit roman ne me paraît déplacé au milieu d'un ouvrage dont tout le mérite consiste dans la vérité des peintures.

J'ajoute que des scènes sanglantes se renouvellent encore journellement sur plusieurs points de la même contrée, où l'ordre public vient d'être troublé et rétabli d'une si effroyable manière. Vous voyez que les Russes ont mauvaise grâce de reprocher à la France ses désordres politiques, et d'en tirer des conséquences en faveur du despotisme. Qu'on accorde pendant vingt-quatre heures la liberté de la presse à la Russie, ce que vous apprendrez vous fera reculer d'horreur. Le silence est indispensable à l'oppression. Sous un gouvernement absolu il est telle indiscrétion qui équivaut à un crime de haute trahison.

S'il se trouve parmi les Russes de meilleurs diplomates que chez les peuples les plus avancés en civilisation, c'est que nos journaux les avertissent de tout ce qui se passe et se projette chez nous ; et qu'au lieu de leur déguiser nos faiblesses avec prudence, nous les leur ré-

vélons avec passion tous les matins, tandis qu'au contraire leur politique byzantine, travaillant dans l'ombre, nous cache soigneusement ce qu'on pense, ce qu'on fait et ce qu'on craint chez eux. Nous marchons au grand jour, ils avancent à couvert : la partie n'est pas égale. L'ignorance où ils nous laissent nous aveugle ; notre sincérité les éclaire ; nous avons la faiblesse du bavardage, ils ont la force du secret : voilà surtout ce qui fait leur habileté.

HISTOIRE DE THELENEF [1].

Les terres du prince *** étaient administrées depuis plusieurs années par un intendant, nommé Thelenef. Le prince ***, occupé ailleurs, ne pensait guère à ses domaines ; trompé dans ses espérances ambitieuses, il voyagea longtemps pour secouer l'ennui du grand seigneur disgracié ; puis, lorsqu'il fut las de demander aux arts et à la nature des consolations contre les mécomptes de la politique, il revint dans son pays, afin de se rapprocher de la cour qu'il ne quitte plus et pour tâcher, à force de soins et d'assiduités, de recouvrer la faveur du maître.

Mais tandis que sa vie et sa fortune s'épuisaient infructueusement à faire tour à tour le courtisan à Saint-Pétersbourg et l'amateur des antiquités dans le midi de l'Europe, il perdait l'affection de ses paysans, exaspérés par les mauvais traitements de Thelenef.

Cet homme était souverain dans les vastes domaines de Vologda [2], où sa manière d'exercer l'autorité seigneuriale le faisait exécrer.

Mais Thelenef avait une fille charmante nommée Xenie [3] : la douceur de cette jeune personne était une vertu infuse, car ayant de bonne heure perdu sa mère, elle ne reçut d'éducation que celle que son père lui pouvait donner. Il lui enseigna le français : elle apprit

[1] J'ai choisi au hasard les noms de lieux et de personnes, car mon but était uniquement de déguiser les véritables, j'ai même retranché ceux-ci tout à fait quand je n'ai pas craint de nuire à la clarté du récit, enfin je me suis permis de corriger dans le style quelques expressions étrangères au génie de notre langue.

[2] Nom substitué au véritable.

[3] Ce joli nom est celui d'une sainte russe.

pour ainsi dire par cœur quelques classiques du siècle de Louis XIV oubliés dans le château de Vologda par le père du prince. La *Bible*, les *Pensées de Pascal*, *Télémaque*, étaient ses livres favoris ; quand on lit peu d'auteurs, qu'on les choisit bien, et qu'on les relit souvent, on profite beaucoup de ses lectures. Une des causes de la frivolité des esprits modernes, c'est la quantité de livres plutôt mal lus que mal écrits, dont le monde est inondé. Un service à rendre aux générations à venir, ce serait de leur apprendre à lire, talent qui devient de plus en plus rare depuis que tout le monde sait écrire....

Grâce à sa réputation de *savante*, Xenie, à dix-neuf ans, jouissait dans tout le gouvernement de *** d'une considération méritée. On venait la consulter de tous les villages voisins ; dans les maladies, dans les affaires, dans les chagrins des pauvres paysans, Xenie était leur guide et leur appui.

Son esprit conciliateur lui attirait souvent les réprimandes de son père ; mais la certitude d'avoir fait quelque bien ou empêché quelque mal la dédommageait de tout. Dans un pays où en général les femmes ont peu d'influence [1], elle exerçait un pouvoir que nul homme du canton n'eût pu lui disputer : le pouvoir de la raison sur des esprits bruts.

Son père même, tout violent qu'il était par nature et par habitude, ressentait l'influence de cette âme bienfaisante, il rougissait trop souvent de se voir arrêté dans l'explosion de sa colère par la crainte de faire quelque peine à Xenie, et comme un prince tyrannique se reprocherait la clémence, il s'accusait d'être trop débonnaire. Il s'était fait une vertu de ses emportements qu'il qualifiait de justice, mais que les serfs du prince *** nommaient d'un autre nom.

Le père et la fille habitaient le château de Vologda situé dans une plaine d'une étendue immense, mais d'un aspect assez pastoral pour la Russie.

Le château est bâti au bord d'un lac qui l'entoure de trois côtés. Ce lac aux rives plates communique avec le Volga par des ruisseaux dont le cours peu rapide et divisé en plusieurs bras n'est pas long. Ces ruisseaux tortueux coulent encaissés dans le terrain de la plaine, et l'œil, sans pouvoir jouir de la vue des méandres cachés, en suit va-

[1] Tout le monde sait qu'avant le XVIII[e] siècle, les femmes russes vivaient pour ainsi dire cloîtrées.

guement de loin les sinuosités, guidé par des touffes de saules grêles, chétifs, et par d'autres broussailles malingres croissant çà et là le long des profonds canaux creusés à travers la prairie qu'ils sillonnent en sens divers, sans l'embellir ni la fertiliser, car l'eau qui s'égare n'améliore pas des terrains marécageux.

L'aspect de l'habitation a un certain caractère de grandeur. Des fenêtres de ce château la vue s'étend d'un côté sur le lac, qui rappelle la mer, car ses rives unies et sableuses disparaissent matin et soir dans les brumes de l'horizon, de l'autre, sur de vastes pâtures coupées de fossés et parsemées d'oseraies. Ces herbages non fauchés font la principale richesse du pays, et les soins donnés à l'éducation des bestiaux qui les parcourent en liberté, l'unique occupation des paysans.

De nombreux troupeaux paissent au bord du lac de Vologda. Ces groupes d'animaux, uniques accidents du paysage, attirent seuls les regards dans des campagnes plates et froides où les horizons sans dessins, le ciel toujours gris et brumeux ne varient la monotonie des lointains ni par les lignes ni par les couleurs. Les bêtes, d'une race petite, débile, se ressentent des rigueurs du climat ; mais malgré leur mince apparence, l'émail de leur robe égaye un peu les berges élevées qui forment digues dans le marais : cette diversité de tons repose l'œil des teintes tourbeuses de la prairie, espèce de bas-fond où croissent plus de glaïeuls que d'herbes. De tels paysages n'ont rien de beau sans doute, néanmoins ils sont calmes, imposants, vagues, grands, et dans leur sérénité profonde ils ne manquent ni de majesté ni de poésie : c'est l'Orient sans soleil.

Un matin, Xenie était sortie en même temps que son père pour assister avec lui au dénombrement des bestiaux, opération qu'il faisait lui-même chaque jour. Les animaux rangés pittoresquement de distance en distance devant le château animaient le rivage et brillaient sur le gazon au lever du soleil, tandis que la cloche d'une chapelle voisine appelait à la prière du matin quelques femmes désœuvrées, grâce à leurs infirmités, et quelques vieillards caducs qui jouissaient du repos de l'âge avec résignation. La noblesse de ces fronts à cheveux blancs, les teintes encore rosées de ces figures à barbes d'argent, prouvent la salubrité de l'air et attestent la beauté de la race humaine sous cette zone glacée. Ce n'est pas aux jeunes visages qu'il faut demander si l'homme est beau dans un pays.

« Voyez, mon père, dit Xenie en traversant la digue qui réunit la presqu'île du château à la plaine, voyez le pavillon flotter sur la cabane de mon frère de lait. »

Les paysans russes s'absentent souvent par permission afin d'aller exercer leurs forces et leur industrie dans quelques villes voisines, et jusqu'à Saint-Pétersbourg ; ils payent alors une redevance au maître ; et ce qu'ils gagnent au delà est à eux. Quand un de ces serfs voyageurs revient chez sa femme, on voit s'élever sur leur cabane un pin en manière de mât, et une oriflamme s'agite et brille au plus haut de l'arbre du retour, afin qu'à ce signe d'allégresse les habitants du hameau et ceux des villages voisins partagent la joie de l'épouse.

C'est d'après cet usage antique qu'on venait d'arborer la banderole sur le faîte de la chaumière des Pacôme. La vieille Élisabeth, la mère de Fedor, avait été la nourrice de Xenie.

« Il est donc revenu cette nuit, ton garnement de frère de lait ? reprit Thelenef.

— » Ah ! j'en suis bien aise, s'écria Xenie.

— » Un mauvais sujet de plus dans le canton, répliqua Thelenef ; nous n'en avons pas assez ! »

Et la figure de l'intendant, habituellement mélancolique, prit une expression plus rébarbative.

« Il serait facile de le rendre bon, reprit Xenie ; mais vous ne voulez pas exercer votre pouvoir.

— » C'est toi qui m'en empêches, tu gâtes le métier de maître avec tes habitudes de douceur et tes conseils de fausse prudence. Ah ! ce n'est pas ainsi que mon père et mon grand-père menaient les serfs du père de notre seigneur.

— » Vous ne vous souvenez donc pas, reprit Xenie d'une voix tremblante, que l'enfance de Fedor a été plus heureuse que celle des paysans ordinaires ; comment serait-il semblable aux autres ? son éducation fut d'abord soignée comme la mienne.

— » Il devrait être meilleur ; il est pire : voilà le beau fruit de l'instruction... C'est ta faute... toi et ta nourrice vous l'attirez sans cesse au château; et moi, dans ma bonté, ne voulant que te complaire, j'oubliais et je lui laissais oublier qu'il n'était pas né pour vivre avec nous.

— » Vous le lui avez cruellement rappelé dans la suite ! répliqua Xenie en soupirant.



— » Tu as des idées qui ne sont pas russes ; tôt ou tard tu apprendras à tes dépens comment il fallait gouverner nos paysans. Puis, continuant entre ses dents : Ce diable de Fedor, qu'a-t-il fait pour revenir ici malgré mes lettres au prince ? C'est que le prince ne les lit pas,... et que l'intendant de là-bas est jaloux de moi. »

Xenie avait entendu l'aparté de Thelenef et suivi avec anxiété les progrès du ressentiment du régisseur, bravé jusque chez lui par un serf indocile ; elle crut l'adoucir en lui disant ces paroles pleines de raison : « Il y a deux ans que vous avez fait battre presqu'à mort mon pauvre frère de lait ; qu'en avez-vous obtenu par vos outrages ? rien ; pas un mot d'excuse n'est sorti de sa bouche ; il aurait rendu l'âme sous les verges plutôt que de s'abaisser devant vous. C'est que la peine fut trop sévère pour l'offense ; un coupable révolté ne se repent pas. Il vous avait désobéi, j'en conviens ; mais il était amoureux de Catherine ; la cause du tort en diminuait la gravité, voilà ce que vous n'avez pas voulu comprendre. Depuis cette scène et le mariage et le départ qui l'ont suivie, la haine de tous nos paysans est devenue si terrible qu'elle me fait peur pour vous, mon père.

— » Et voilà pourquoi tu te réjouis du retour d'un de mes plus redoutables ennemis ? s'écria Thelenef exaspéré.

— » Ah ! je ne crains pas celui-ci ; nous avons bu le même lait : il mourrait plutôt que de m'affliger.

— » Ne l'a-t-il pas bien prouvé vraiment ?... Il serait le premier à m'égorger s'il l'osait.

— » Vous le jugez mal ; au contraire, Fedor vous défendrait envers et contre tous, j'en suis sûre, quoique vous l'ayez mortellement offensé ; vous vous souviendrez de votre rigueur pour qu'il l'oublie, lui ; n'est-il pas vrai, mon père ? Il est marié maintenant et sa femme a déjà un petit enfant ; ce bonheur doit adoucir son caractère : les enfants changent le cœur des pères.

— » Tais-toi, tu me ferais perdre l'esprit avec tes idées romanesques. Va chercher dans les livres tes paysans tendres et tes esclaves généreux. Je connais mieux que toi les hommes auxquels j'ai affaire : ils sont paresseux, vindicatifs comme leurs pères, et tu ne les convertiras jamais.

— » Si vous me laissiez faire, si vous m'aidiez, nous les convertirions ensemble. Mais voici ma bonne Élisabeth qui revient de la messe. »

En achevant ces mots, Xenie court se jeter au cou de sa nourrice.
« Te voilà bien heureuse !
— » Peut-être, réplique tous bas la vieille.
— » Il est revenu.
— » Pas pour longtemps ; j'ai peur...
— » Que veux-tu dire ?
— » Ils ont tous perdu la raison ; mais chut !
— » Eh bien ! mère Pacôme, dit Thelenef en jetant à la vieille un regard oblique : voici ton mauvais sujet de fils rentré chez toi... Sa femme doit être contente. Ce retour vous prouve à tous que je ne lui en veux pas.
— » Tant mieux, monsieur l'intendant, nous avons besoin de votre protection... Le prince va venir, et nous ne le connaissons pas.
— » Comment ?... quel prince ?... notre maître ?... Puis, s'interrompant : Ah ! sans doute, s'écria Thelenef surpris, mais ne voulant pas ignorer ce que paraissait savoir une paysanne, sans doute je vous protégerai. Au reste il ne viendra pas de sitôt : le même bruit court tous les ans dans cette saison.
— » Pardonnez-moi, monsieur Thelenef, il sera ici avant peu. »
L'intendant aurait voulu presser de questions la nourrice de Xenie ; mais sa dignité le gênait. Xenie devina son embarras et vint à son secours.
« Dis-moi, nourrice, comment es-tu si bien instruite des projets et de la marche de notre seigneur le prince *** ?
— » J'ai appris cela de Fedor. Ah ! mon fils sait bien d'autres choses encore ! il est devenu un homme. Il a vingt et un ans, juste une année de plus que vous, ma belle demoiselle ; mais il est encore grandi ; si j'osais... je dirais... il est si beau !... je dirais que vous vous ressemblez.
— » Tais-toi babillarde ; pourquoi ma fille ressemblerait-elle à ton fils ?
— » Ils ont sucé le même lait ; on se ressemble de plus loin ; et même... mais non... quand vous ne serez plus notre chef, je vous dirai ce que je pense de leurs caractères.
— » Quand je ne serai plus votre chef ?
— » Sans doute... Mon fils a vu *le Père*.
— » L'empereur ?
— » Oui ; et l'empereur lui-même nous fait dire que nous allons

êtres libres : c'est sa volonté ; s'il ne dépendait que de lui, cela serait fait [1]. »

Thelenef hausse les épaules, puis il reprend :

« Comment Fedor a-t-il pû faire pour parler à l'empereur ?

— » Comment ?... il s'est joint à nos gens qui étaient envoyés par tous ceux du pays et des villages voisins, pour aller demander à notre Père... » Ici la mère Pacôme s'arrêta tout court...

« Pour lui demander quoi ? »

La vieille qui s'était aperçue un peu tard de son indiscrétion, prit la parti de se taire obstinément, malgré les questions précipitées du régisseur. Ce brusque silence avait quelque chose d'inusité qui pouvait paraître significatif.

« Mais à la fin, qu'est-ce que vous machinez ici contre nous ? s'écria Thelenef furieux et en prenant la vieille par les deux épaules.

— » C'est facile à deviner, dit Xenie en s'avançant pour séparer son père de sa nourrice : vous savez que l'empereur a fait au printemps de l'année dernière l'acquisition du domaine de ***, voisin du nôtre. Depuis ce temps-là tous nos paysans ne rêvent qu'au bonheur d'appartenir à la couronne. Ils envient leurs voisins dont la condition... à ce qu'ils croient, s'est de beaucoup améliorée, tandis que naguère elle était semblable à la leur ; plusieurs vieillards des plus respectés de nos cantons sont venus vous demander, sous divers prétextes, des permissions de voyage : j'ai su, depuis leur départ, qu'ils avaient été choisis comme députés par les autres serfs, pour aller supplier l'empereur de les acheter, ainsi qu'il acheta leurs voisins. Divers districts des environs se sont réunis aux envoyés du domaine de Vologda, pour présenter une semblable requête à sa majesté. On assure qu'ils lui ont offert tout l'argent nécessaire pour acquérir le domaine du prince*** : les hommes avec la terre.

— » C'est la vérité, dit la vieille, et mon garçon Fedor, qui les a rencontrés à Saint-Pétersbourg, s'est joint à eux pour aller parler à notre Père ; ils sont revenus tous ensemble hier.

— » Si je ne vous ai pas instruit de ces tentatives, reprit Xenie en regardant son père interdit, c'est que je savais d'avance qu'elles n'aboutiraient à rien.

— » Tu t'es trompée puisqu'ils ont vu le Père.

[1] Historique.

— » Le Père lui-même ne peut pas faire ce qu'on lui demande; il lui faudrait acheter la Russie tout entière.

— » Voyez-vous la ruse, répliqua Thelenef, les coquins sont assez riches pour offrir de tels présents à l'empereur; et avec nous ils font les mendiants, et ils n'ont point de honte de dire que nous les dépouillons de tout, tandis que si nous avions plus de bon sens et moins de bonté, nous leur ôterions jusqu'à la corde avec laquelle il nous étrangleront.

— » Vous n'en aurez pas le temps, monsieur l'intendant, » dit d'une voix très-basse et très-douce un jeune homme qui s'était approché sans être vu, et se tenait debout d'un air sauvage, mais non timide, la toque à la main devant une cépée d'osiers, du milieu de laquelle on le vit sortir comme par enchantement.

« Ah! c'est toi... vaurien! s'écria Thelenef.

— » Fedor, tu ne dis rien à ta sœur de lait, interrompit Xenie; tu m'avais tant promis de ne pas m'oublier!... Moi, j'ai tenu parole mieux que toi; car je n'ai pas omis un seul jour ton nom dans ma prière; là, au fond de la chapelle, devant l'image de saint Wladimir, qui me rappelait ton départ. T'en souvient-il? c'est dans cette chapelle que tu m'as dit adieu, il y a bientôt un an. »

En achevant ces mots, elle jeta sur son frère un regard de tendresse et de reproche dont la douceur et la sévérité avaient une grande puissance.

« Moi vous oublier! » s'écria le jeune homme en levant les yeux vers le ciel.

Xenie se tut, effrayée de l'expression religieuse, mais un peu farouche de ce regard, habituellement baissé; il avait quelque chose d'inquiétant qui contrastait avec la douceur de la voix, des paroles et des gestes du jeune homme.

Xenie était une de ces beautés du Nord telles qu'on n'en voit en aucun autre pays: à peine semblait-elle appartenir à la terre; la pureté de ses traits, qui rappelait Raphaël, eût paru froideur si la sensibilité la plus délicate n'eût doucement nuancé sa physionomie, que nulle passion ne troublait encore. A vingt ans qu'elle avait ce jour-là même, elle ignorait ce qui agite le cœur: elle était grande et mince; sa taille, un peu frêle avait une grâce singulière, quoique la lenteur habituelle de ses mouvements en cachât la souplesse: à la voir effleurer l'herbe encore blanche de rosée, on eût dit du dernier rayon

de la lune fuyant devant l'aurore sur le lac immobile. Sa langueur avait un charme qui n'appartient qu'aux femmes de son pays plutôt belles que jolies ; mais parfaitement belles quand elles le sont, ce qui est rare parmi celles d'une classe inférieure ; car, en Russie, il y a de l'aristocratie dans la beauté ; les paysannes y sont en général moins bien douées par la nature que les grandes dames. Xenie était belle comme une reine, et elle avait la fraîcheur d'une villageoise.

Elle partageait ses cheveux en bandeaux sur un front haut et d'un blanc d'ivoire ; ses yeux d'azur, bordés de longs cils noirs recourbés et qui faisaient ombre sur des joues fraîches, mais à peine colorées, étaient transparents comme une source d'eau limpide ; ses sourcils, parfaitement dessinés, mais peu marqués, étaient d'une teinte plus foncée que celle de ses cheveux ; sa bouche, assez grande, laissait voir des dents si blanches que tout le visage en était éclairé ; ses lèvres roses brillaient de l'éclat de l'innocence, son visage presque rond avait pourtant beaucoup de noblesse, et sa physionomie exprimait une délicatesse de sentiment, une tendresse religieuse dont le charme communicatif était ressenti par tout le monde au premier coup d'œil. Il ne lui manquait qu'une auréole d'argent pour être la plus belle des madones byzantines dont on permet d'orner les églises russes [1].

Son frère de lait était un des plus beaux hommes de ce gouvernement renommé par la beauté, la taille svelte, élevée, la santé et l'air dégagé de ses habitants. Les serfs de cette partie de l'empire sont, sans contredit, les hommes les moins à plaindre de la Russie.

L'élégant costume des paysans lui seyait à merveille. Ses cheveux blonds, partagés avec grâce, tombaient en boucles soyeuses des deux côtés du visage dont la forme était celle d'un ovale parfait ; le cou large et fort restait à découvert, parce que les cheveux étaient taillés ras par derrière au-dessus de la nuque, tandis qu'un cordon, en forme de diadème, coupait le front blanc du jeune laboureur et tenait le haut de ses cheveux serré et lisse sur le sommet de la tête qui brillait au soleil comme un Christ du Guide.

[1] Le culte des images est toujours défendu jusqu'à un certain point dans l'église grecque où les vrais croyants n'admettent que des peintures d'un style de convention, couvertes de certains ornements d'or et d'argent en relief; le mérite du tableau disparaît totalement sous ces applications. Telles sont les seules peintures tolérées dans la maison de Dieu par les Russes orthodoxes. (*Note du voyageur.*)



Il portait la chemise de toile de couleur, à petites raies, coupée juste au cou, et fendue seulement sur le côté autant qu'il le faut pour donner passage à la tête ; deux boutons fixés entre l'épaule et la clavicule fermaient l'étroite ouverture. Ce vêtement des paysans russes qui rappelle la tunique grecque, retombe en dehors par-dessus le pantalon caché jusqu'au genou. Ceci ressemblerait un peu à la blouse française, si ce n'était infiniment plus gracieux, tant à cause de la manière dont est taillé ce vêtement, que du goût ignoré avec lequel il est porté. Fedor avait une taille élancée, souple et naturellement élégante ; sa tête bien placée sur ses épaules larges, basses et modelées comme celle d'une statue antique, aurait affecté d'elle-même les plus nobles poses, mais le jeune homme la tenait presque toujours abaissée vers la poitrine. Un secret abattement moral se peignait sur ce beau visage. Avec un profil grec, des yeux bleus de faïence, mais scintillants de jeunesse et d'esprit, avec une bouche dédaigneuse formée sur le type même des médailles antiques et surmontée d'une petite moustache dorée, luisante comme la soie dans sa teinte naturelle, avec une jeune barbe de couleur pareille, courte, frisée, soyeuse, épaisse déjà quoiqu'à peine échappée au duvet de l'enfance ; enfin, avec la force musculaire de l'athlète du cirque jointe à l'agilité du matador espagnol et au teint brillant de l'homme du Nord : c'est-à-dire comblé de tous les dons extérieurs qui rendraient un homme fier et assuré, Fedor humilié par une éducation supérieure au rang qu'il occupait dans son pays... et peut-être par l'instinct de sa dignité naturelle qui contrastait avec son abjecte condition, se tenait presque toujours dans l'attitude d'un condamné qui va subir sa sentence.

Il avait adopté cette pose douloureuse à dix-neuf ans, le jour qu'il souffrit le supplice ordonné par Thelenef sous prétexte que ce jeune homme, le frère de lait de sa fille, et jusqu'alors son favori, son enfant gâté, avait négligé d'obéir à je ne sais quel ordre soi-disant important.

On verra plus loin le vrai et grave motif de cette barbarie qui ne fut pas l'effet d'un simple caprice.

Xenie avait cru deviner la cause de la faute qui devint funeste à son frère ; elle s'imagina que Fedor était amoureux de Catherine, jeune et belle paysanne des environs ; et sitôt que le malheureux fut guéri de ses blessures, ce qui n'arriva qu'au bout de quelques semaines, car l'exécution avait été cruelle, elle s'occupa de réparer le mal autant

7.

que cela pouvait dépendre d'elle ; elle pensait que le seul moyen de réussir dans ce dessein était de le marier à la jeune fille dont elle le croyait épris. A peine ce projet eut-il été annoncé par Xenie que la haine de Thelenef parut se calmer : le mariage se fit en toute hâte à la grande satisfaction de Xenie, qui crut que Fedor trouverait dans le bonheur du cœur, l'oubli de son profond chagrin et de ses ressentiments.

Elle se trompait : rien ne put consoler son frère. Elle seule devinait la honte dont il était accablé ; elle était sa confidente sans qu'il lui eût rien confié, car jamais il ne se plaignait ; d'ailleurs le traitement dont il s'était vu la victime était une chose si ordinaire que nul n'y attachait d'importance : hors lui et Xenie, personne n'y pensait dans le pays.

Il évitait avec un admirable instinct de fierté tout ce qui aurait pu rappeler ce qu'il avait souffert ; mais il fuyait involontairement en frissonnant, lorsqu'il voyait qu'on allait frapper un de ses camarades : et il pâlissait à l'aspect d'un roseau, d'une baguette dans la main d'un homme.

On doit le répéter, il avait commencé sa vie d'une manière trop heureuse ; favorisé par l'intendant, et dès lors ménagé par tous ses supérieurs, envié de ses camarades, cité comme le plus heureux aussi bien que le plus beau des hommes nés sur la terre du prince*** ; idolâtré de sa mère, ennobli à ses propres yeux par l'amitié de Xenie, par cette amitié ingénieuse et délicate d'une femme adorable, d'un ange qui l'appelait son frère, il n'avait point été préparé aux rigueurs de sa condition : c'est en un jour qu'il découvrit toute sa misère ; dès lors il considéra les nécessités de sa vie comme une injustice ; avili aux yeux des hommes, mais surtout à ses propres yeux, de l'être le plus heureux il était devenu, en un moment, le plus à plaindre ; le dieu tombé de l'autel fut métamorphosé en brute. Qui le consolera de tant de bonheur évanoui pour jamais sous la verge du bourreau ? L'amour d'une épouse pourrait-il relever cette orgueilleuse âme d'esclave ? non !... sa félicité passée le poursuivra partout et lui rendra la honte plus insupportable. Sa sœur Xenie a cru lui assurer la paix en le mariant ; il a obéi ; mais cette condescendance ne servit qu'à accroître son malheur, car l'homme qui veut s'enchaîner à la vertu en accumulant les devoirs ne fait qu'ouvrir de nouvelles sources aux remords.

Fedor désespéré sentit trop tard qu'avec toute son amitié Xenie

n'avait rien fait pour lui. Ne pouvant plus supporter la vie dans les lieux témoins de sa dégradation il quitta son village, abandonnant sa femme et son ange gardien.

Sa femme se sentait humiliée, mais par un autre motif : l'épouse rougit de honte quand l'époux n'est point heureux ; aussi s'était-elle gardée de lui dire qu'elle était grosse ; elle ne voulait pas employer ce moyen pour retenir près d'elle un époux dont elle voyait qu'elle ne pouvait faire le bonheur.

Enfin, après un an d'absence, il revint. Il a retrouvé sa mère, sa femme, un enfant au berceau, un petit ange qui lui ressemble ; mais rien ne peut guérir la tristesse qui le ronge. Il reste là immobile et silencieux même devant sa sœur Xenie, qu'il n'ose plus nommer que mademoiselle.

Leurs nobles figures qui, selon le dire de la nourrice, avaient quelques traits de ressemblance, ainsi que leurs caractères, brillaient toutes deux au soleil du matin parmi des groupes d'animaux dont ils semblaient les rois. On eût cru voir Adam et Ève peints par Albert Durer. Xenie était calme et presque joyeuse, tandis que la physionomie du jeune homme trahissait de violentes émotions mal déguisées sous une impassibilité affectée.

Xenie, malgré son sûr instinct de femme, fut trompée cette fois par le silence de Fedor ; elle n'attribuait le chagrin de son frère qu'à des souvenirs pénibles, et pensait que la vue des lieux où il avait souffert suffisait pour aigrir sa douleur ; elle comptait toujours sur l'amour et sur l'amitié pour achever de guérir sa plaie.

En quittant son frère, elle lui promit d'aller le voir souvent dans la cabane de sa nourrice.

Le dernier regard de Fedor effraya pourtant la jeune fille : il y avait plus que de la tristesse dans ce regard : il y avait une joie féroce, tempérée par une inexplicable sollicitude. Elle craignait qu'il ne devînt fou.

La folie lui avait toujours causé une terreur qui lui paraissait surnaturelle, et comme elle attribuait cette crainte à un pressentiment, sa superstition augmentait l'inquiétude qu'elle ressentait. La peur, quand on la prend pour une prophétie, devient indomptable...; d'un pressentiment vague et fugitif on fait une destinée ; à force de prévoyance l'imagination crée ce qu'elle redoute ; raison, vérité, réalité, elle finit par vaincre le sort, et par dominer les événements pour réaliser ses chimères.

Quelques jours s'étaient écoulés pendant lesquels Thelenef avait fait de fréquentes absences. Xenie, tout entière au chagrin que lui causait l'incurable mélancolie dont Fedor paraissait atteint depuis son retour, n'avait vu que sa nourrice et pensé qu'à son frère.

Un soir, elle était au château ; son père, sorti depuis le matin, avait fait dire qu'on ne l'attendît point pour la nuit. Xenie, habituée à ces voyages, n'avait nul souci de l'absence de Thelenef ; l'étendue des domaines qu'il régissait l'obligeait à se déplacer souvent, et pour un temps assez long. Elle lisait. Tout à coup sa nourrice se présente devant elle.

« Que me veux-tu si tard ? lui dit Xenie.

— » Venez prendre votre thé chez nous, je vous l'ai préparé, répliqua la nourrice [1].

— » Je ne suis pas habituée à sortir à cette heure.

— » Il faut pourtant sortir aujourd'hui. Venez, que craignez-vous avec moi ?

Xenie, accoutumée à la taciturnité des paysans russes, pense que sa nourrice lui a préparé quelque surprise. Elle se lève et suit la vieille.

Le village était désert. D'abord Xenie le crut endormi ; la nuit, parfaitement calme, n'était pas très-obscure ; aucun souffle de vent n'agitait les saules du marécage ni ne courbait les grandes herbes de la prairie ; pas un nuage ne voilait les étoiles. On n'entendait ni l'aboiement lointain du chien ni le bêlement de l'agneau ; la cavale ne hennissait pas en galopant derrière les lisses de son parc, le bœuf avait cessé de mugir sous le toit des chaudes étables : le pâtre ne chantait plus sa note mélancolique, pareille à la tenue qui précède la cadence du rossignol : un silence plus profond que le silence ordinaire de la nuit régnait dans la plaine et pesait sur le cœur de Xenie, qui commençait à éprouver des mouvements de terreur indéfinissables, sans oser hasarder une question. L'ange de la mort a-t-il passé sur Vologda ? pensait tout bas la tremblante jeune fille...

[1] Les plus pauvres des Russes ont une théière, une bouilloire de cuivre, et prennent du thé, matin et soir, en famille, dans des chaumières dont les murs et les plafonds sont des madriers de bois de sapin brut entaillés aux extrémités pour entrer l'un dans l'autre en formant les angles de l'édifice. Ces solives assez mal jointes sont calfeutrées de mousse et de goudron ; vous voyez que la rusticité de l'habitation contraste d'une manière frappante avec l'élégance et la délicatesse du breuvage qu'on y prend. *(Note du voyageur.)*

Une lueur soudaine paraît à l'horizon.

« D'où vient cette clarté ? s'écrie Xenie épouvantée.

— » Je ne sais, réplique la vieille ; ce sont peut-être les derniers rayons du jour.

— » Non, dit Xenie, un village brûle.

— » Un château, répond Élisabeth d'un son de voix caverneux ; c'est le tour des seigneurs.

— » Que veux-tu dire ? reprend Xenie en saisissant avec effroi le bras de sa nourrice ; les sinistres prédictions de mon père vont-elles s'accomplir ?

— » Hâtons-nous ; il faut presser le pas, j'ai à vous conduire plus loin que notre cabane, réplique Élisabeth.

— » Où veux-tu donc me mener ?

— » En lieu sûr ; il n'y en a plus pour vous à Vologda.

— » Mais mon père, qu'est-il devenu ? Je n'ai rien à craindre pour moi, où est mon père ?

— » Il est sauvé.

— » Sauvé !... de quel péril ? par qui, qu'en sais-tu ?... Ah ! tu me tranquillises pour faire de moi ce que tu veux !

— » Non, je vous le jure par la lumière du Saint-Esprit, mon fils l'a caché, et il a fait cela pour vous, au risque de sa propre vie, car tous les traîtres vont périr cette nuit.

— » Fedor a sauvé mon père ! quelle générosité !

— » Je ne suis point généreux, mademoiselle, » dit le jeune homme en s'approchant pour soutenir Xenie prête à défaillir.

Fedor avait voulu accompagner sa mère jusqu'à la porte du château de Vologda où il n'avait pas osé entrer avec elle : resté à la tête du pont il s'était tenu caché à quelque distance, puis il avait suivi de loin les deux femmes pour protéger la fuite de Xenie, sans se laisser voir. Le saisissement qui troublait les sens de sa sœur le força de se montrer et de s'approcher d'elle pour la secourir. Mais celle-ci retrouva bientôt l'énergie que le danger réveille dans les âmes fortes.

« De grands événements se préparent ; explique-moi ce mystère : Fedor qu'y a-t-il ?

— » Il y a que les Russes sont libres et qu'ils se vengent ; mais hâtez-vous de me suivre, reprit-il en la forçant d'avancer.

— » Ils se vengent !... mais sur qui donc ?... je n'ai fait de mal à personne, moi.

— » C'est vrai, vous êtes un ange.... pourtant j'ai peur que dans le premier moment on ne fasse grâce à personne. Les insensés ! ils ne voient que des ennemis dans nos anciens maîtres et dans toute leur race ; l'heure du carnage est arrivée : fuyons. Si vous n'entendez pas le tocsin, c'est qu'on a défendu de sonner les cloches, parce que le glas pourrait avertir nos ennemis ; d'ailleurs il ne retentit pas assez loin ; on a décidé que les dernières lueurs du soleil du soir seraient le signal de l'incendie des châteaux et du massacre de tous leurs habitants.

— » Ah !... tu me fais frémir ! »

Fedor reprit, tout en forçant la jeune fille à presser le pas, « j'étais nommé pour marcher avec les plus jeunes et les plus braves sur la ville de***, où les nôtres vont surprendre la garnison qui n'est composée que de quelques vétérans. Nous sommes les plus forts ; j'ai pensé qu'on pouvait se passer de moi pour la première expédition ; alors j'ai manqué sciemment à mon devoir, j'ai trahi la cause sainte, déserté le bataillon sacré pour courir au lieu où je savais que je trouverais votre père ; averti à temps par moi, Thelenef s'est caché dans une cabane dépendante des domaines de la couronne. Mais maintenant je frémis qu'il ne soit trop tard pour vous sauver, dit-il en l'entraînant toujours vers la retraite qu'il lui avait choisie. L'espoir de protéger votre père m'a fait perdre un temps précieux pour vous ; je croyais vous obéir, et je pensais que vous ne me reprocheriez pas le retard ; d'ailleurs, vous êtes moins exposée que Thelenef, nous vous sauverons encore, je l'espère.

— » Oui, mais toi, toi, tu t'es perdu ! dit la mère d'un ton douloureux, et que le silence qu'elle vient de s'imposer rend plus passionné.

— » Perdu ! interrompit Xenie, mon frère s'est perdu pour moi !

— » N'a-t-il pas déserté à l'heure du combat ? reprit la vieille ; il est coupable, on le tuera.

— » J'ai mérité la mort.

— » Et je serais cause de ton malheur, s'écrie Xenie ; non, non, tu fuiras, tu te cacheras avec moi.

— » Jamais. »

Pendant la marche précipitée des fugitifs, la clarté de l'incendie croissait en silence, et du bord de l'horizon où d'abord on l'avait vue poindre, elle s'étendait déjà dans le ciel ; pas un cri, pas un coup de

fusil, pas un tintement de cloche ne trahissait l'approche du désordre, c'était un massacre muet. Ce calme d'une belle nuit favorisant tant de meurtres, cette conspiration doublement formidable par le secret avec lequel elle avait été ourdie [1] et par l'espèce de complicité de la nature, qui semblait assister avec plaisir aux apprêts du carnage, remplissaient l'âme d'épouvante. C'était comme un jugement de Dieu. La Providence pour les punir laissait faire les hommes.

« Tu n'abandonneras pas ta sœur, continua Xenie en frissonnant.

— » Non, mademoiselle ; mais, une fois tranquille sur votre vie, j'irai me livrer moi-même.

— » J'irai avec toi, reprit la jeune fille en lui serrant le bras convulsivement ; je ne te quitte plus. Tu crois donc que la vie était tout pour moi ! »

En ce moment les fugitifs virent défiler devant eux à la lueur des étoiles un cortége d'ombres silencieuses et terribles. Ces figures passaient tout au plus à une centaine de pas de Xenie. Fedor s'arrêta.

« Qu'est-ce que cela ? dit la jeune fille à voix basse.

— » Taisez-vous, reprend Fedor encore plus bas et en se tapissant contre un mūr de planches qui les abrite sous son ombre épaisse ; puis quand le dernier fantôme eut traversé la route :

— » C'est un détachement de nos gens qui marche en silence pour aller surprendre le château du comte***. Nous sommes en péril ici ; hâtons-nous.

— » Où me conduis-tu donc ?

— » D'abord chez un frère de ma mère, à quatre verstes [2] de Vologda ; mon vieil oncle n'a plus sa tête, c'est un innocent, il ne nous trahira pas. Là, vous changerez d'habits en toute hâte, car ceux que vous portez vous feraient reconnaître ; en voici d'autres ; ma mère restera près de son frère, et j'espère avant la fin de la nuit vous faire arriver à la retraite où j'ai laissé Thelenef. Aucun lieu n'est sûr dans notre malheureux canton ; mais celui-là est encore le plus à l'abri des surprises.

— » Tu veux me rendre à mon père, merci ; mais une fois là ?.... dit la jeune fille avec anxiété.

[1] Historique.

[2] La verste équivaut à peu près à un quart de lieue de France.

(*Note du voyageur.*)

— » Une fois là.... je vous dirai adieu.

— » Jamais.

— » Non, non, Xenie a raison, tu resteras avec eux, s'écrie la pauvre mère.

— » Thelenef ne me le permettrait pas, » réplique le jeune homme avec amertume.

Xenie sent que ce n'est pas le moment de répondre. Les trois fugitifs poursuivent leur route en silence et sans accident jusqu'à la porte de la cabane du vieux paysan.

Elle n'était pas fermée à clef; ils entrent en poussant un loquet avec précaution. Le vieillard dormait, enveloppé dans une peau de mouton noire étendue sur un des bancs rustiques qui faisaient divan autour de la salle. Au-dessus de sa tête une petite lampe brûlait suspendue devant une madone grecque presque entièrement cachée sous des applications d'argent qui figuraient la coiffure et le vêtement de la Vierge. Une bouilloire pleine d'eau chaude, une théière et quelques tasses étaient restées sur la table. Peu de moments avant l'arrivée de la mère Pacôme et de Fedor, l'épouse de celui-ci avait quitté la chaumière de leur oncle, pour aller avec son enfant se réfugier chez son père. Fedor ne parut ni surpris ni contrarié de la trouver partie : il ne lui avait pas dit de l'attendre, il désirait que la retraite de Xenie fût ignorée de tout le monde.

Après avoir allumé une lampe à celle de l'image, il conduisit sa mère et sa sœur de lait dans un petit cabinet presque percé à jour, et qui faisait soupente au-dessus de la pièce d'entrée. Toutes les maisons des paysans russes se ressemblent.

Resté seul, Fedor s'assit sur la première marche du petit escalier que venait de monter sa sœur; alors, non sans lui recommander encore un fois, à travers le plancher, de ne pas perdre un instant, il appuya ses deux coudes sur ses genoux et pencha la tête dans ses mains d'un air pensif.

Xenie, de son petit cabinet, aurait pu entendre tout ce qui se serait dit dans la salle silencieuse; elle répondit à son frère qu'il ne l'attendrait pas longtemps.

A peine avait-elle dénoué le paquet de ses nouveaux vêtements que Fedor, se levant avec l'expression d'une vive anxiété, siffle doucement pour appeler sa mère. « Que veux-tu? répond celle-ci à voix basse.

— » Éteignez votre lampe, j'entends des pas, réplique le jeune

homme à voix plus basse. Éteignez donc votre lampe, elle brille à travers les fentes ; surtout ne faites aucun mouvement. »

La lumière d'en haut s'éteint, tout reste en silence.

Quelques moments se passent dans une attente pleine d'angoisse, une porte s'ouvre. Xenie respire à peine, un homme entre couvert de sueur et de sang. « C'est toi, compère Basile, dit Fedor et s'avançant au-devant de l'étranger : tu viens seul?

— » Non pas ; un détachement de nos gens est là qui m'attend devant la porte..... Pas de lumière?

— » Je vais t'en donner, » répond Fedor en montant les marches du petit escalier qu'il redescend à l'insant pour aller rallumer à la lampe de la madone celle qu'il vient de retirer des mains tremblantes de sa mère ; il n'a fait qu'entr'ouvrir la porte contre laquelle les deux femmes restent appuyées pour mieux écouter.

« Tu veux du thé, compère?

— » Oui.

— » En voici. »

Le nouveau venu se mit à vider par petites gorgées la tasse que lui présentait Fedor.

Cet homme portait une marque de commandement sur la poitrine : vêtu comme les autres paysans, il était armé d'un sabre nu et ensanglanté ; sa barbe épaisse et rousse lui donnait un air dur que ne tempérait nullement son regard de bête sauvage. Ce regard, qui ne peut se fixer sur rien, est fréquent parmi les Russes, excepté chez ceux qui sont tout à fait abrutis par l'esclavage ; ceux-ci ont des yeux sans regard. Sa taille n'était pas haute, il avait le corps trapu, le nez camus, le front bombé mais bas, les pommettes de ses joues étaient très-saillantes et rouges, ce qui dénotait l'abus des liqueurs fortes. Sa bouche serrée laissait voir en s'ouvrant des dents blanches, mais aiguës et séparées : cette bouche était celle d'une panthère ; la barbe touffue et emmêlée paraissait souillée d'écume ; les mains étaient tachées de sang.

» D'où te vient ce sabre? dit Fedor.

— » Je l'ai arraché des mains d'un officier que je viens de tuer avec son arme même. Nous sommes vainqueurs, la ville de *** est à nous... Ah ! nous avons fait là bombance... et maison nette !... Tout ce qui n'a pas voulu se joindre à notre troupe et piller avec nous y a passé : femmes, enfants, vieillards, enfin tout !.... Il y en a qu'on a fait



bouillir dans la chaudière des vétérans sur la grande place [1].... Nous nous chauffions au même feu où cuisaient nos ennemis; c'était beau! »

Fedor ne répondit pas.

« Tu ne dis rien?

— » Je pense.

— » Et qu'est-ce que tu penses?

— » Je pense que nous jouons gros jeu.... La ville était sans défense : quinze cents habitants et cinquante vétérans sont bientôt mis hors de combat par deux mille paysans tombant sur eux à l'improviste; mais un peu plus loin il y a des forces considérables; on s'est trop pressé, nous serons écrasés.

— » Oui-da!... et la justice de Dieu, donc; et la volonté de l'empereur!! Blanc-bec, ne sais-tu pas d'ailleurs qu'il n'est plus temps de reculer? Après ce qui vient de se passer, il faut vaincre ou mourir... Écoute-moi donc, au lieu de détourner ainsi la tête... Nous avons mis tout à feu et à sang, m'entends-tu bien? Après un tel carnage, plus de pardon possible. La ville est morte; on dirait qu'on s'y est battu huit jours. Quand nous nous y mettons, nous autres, nous allons vite en besogne..... Tu n'as pas l'air content de notre triomphe.

— » Je n'aime pas qu'on tue des femmes.

— » Il faut savoir se débarrasser du mauvais sang une fois pour toutes. »

Fedor garde le silence. Basile poursuit tranquillement son discours qu'il n'a interrompu que pour avaler des gorgées de thé.

» Tu as l'air bien triste, mon fils? »

Fedor continue de se taire.

» C'est pourtant ton fol amour pour la fille de Thelenef, de notre mortel ennemi, qui t'a perdu.

— » Moi, de l'amour pour ma sœur de lait; y pensez-vous? j'ai de l'amitié pour elle, sans doute, mais...

— » Ta.... ta.... ta...., drôle d'amitié que la tienne!... à d'autres! »

Fedor se lève et veut lui mettre la main sur la bouche.

» Que me veux-tu donc enfant? ne dirait-on pas qu'on nous écoute? » poursuit Basile sans changer de contenance.

[1] Historique.

Fedor interdit reste immobile ; le paysan poursuit :

« Ce n'est pas moi qui serai ta dupe, son père Thelenef ne l'était pas plus que moi quand il t'a maltraité..., tu sais bien... : il te souvient de ce qu'il t'a fait avant ton mariage ? »

Fedor veut encore l'interrompre.

« Ah çà me laisseras-tu parler, oui ou non ?... Tu n'as pas oublié, ni moi non plus, qu'il t'a fait fouetter un jour. C'était pour te punir non pas de je ne sais quelle faute inventée par lui, mais de ton secret amour pour sa fille ; il prit le premier prétexte venu pour cacher le fond de sa pensée. Il voulait te faire partir du pays avant que le mal fût sans remède. »

Fedor, dans la plus violente agitation, arpentait la chambre sans proférer un seul mot. Il se mordait les mains dans une rage impuissante.

» Vous me rappelez un triste jour, compère ; parlons d'autre chose.

— » Je parle de ce qui me plaît, moi ; si tu ne veux pas me répondre, permis à toi ; je veux bien parler tout seul ; mais, encore une fois, je ne permets pas qu'on m'interrompe. Je suis ton ancien, le parrain de ton enfant nouveau-né, ton chef... Vois-tu ce signe sur ma poitrine ? c'est celui de mon grade dans notre armée : j'ai donc le droit de parler devant toi..., et si tu dis un mot, j'ai mes hommes qui bivaquent là-bas ! d'un coup de sifflet, je les fais venir autour de la maison qui ne sera pas longtemps à brûler comme un flambeau de résine.... tu n'as qu'à dire.... Aussi bien.... patience.... nous reculons pour mieux.... mais patience ! »

Fedor s'assied en affectant l'air le plus insouciant.

« A la bonne heure ! continue Basile en grommelant dans ses dents... Ah ! je te rappelle un souvenir désagréable, pas vrai ? c'est que tu l'as trop oublié ce souvenir-là, vois-tu, mon fils ; puis élevant la voix : Je veux te raconter ta propre histoire ; ça sera drôle; tu verras au moins que je sais lire dans les pensées, et s'il y avait jamais en toi l'étoffe d'un traître... »

Ici Basile s'interrompt encore, ouvre un vasistas et parle à l'oreille d'un homme qui se présente à la lucarne accompagné de cinq autres paysans tous armés comme lui, et qu'on entrevoit dans l'ombre.

Fedor avait saisi son poignard ; il le replace dans sa ceinture : la vie de Xenie est en jeu, la moindre imprudence ferait brûler la maison et

périr tout ce qu'elle renferme!... Il se contient...; il voulait revoir sa sœur... Qui peut analyser tous les mystères de l'amour? Le secret de sa vie venait d'être révélé à Xenie sans qu'il y eût de sa faute; et, dans cet instant si terrible, il n'éprouvait qu'une joie immense!.... Qu'importe la courte durée de la félicité suprême! n'est-elle pas éternelle tant qu'on la sent?... Mais ces puissantes illusions du cœur seront toujours inconnues aux hommes qui ne sont pas capables d'aimer. L'amour vrai n'est point soumis au temps, sa mesure est toute surnaturelle.... ses allures ne sauraient être calculées par la froide raison humaine.

Après un silence, la voix criarde de Basile fit enfin cesser la douce et douloureuse extase de Fedor.

« Mais puisque tu n'aimais pas ta femme, pourquoi l'avoir épousée? tu as fait là un mauvais calcul! »

Cette question bouleversait de nouveau l'âme du jeune homme.

Dire qu'il aimait sa femme, c'était perdre tout ce qu'il venait de gagner... « Je croyais l'aimer, répliqua-t-il; on me disait qu'il fallait me marier, savais-je ce que j'avais dans le cœur? Je voulais complaire à la fille de Thelenef; j'obéis sans réflexion; n'est-ce pas notre habitude, à nous autres?

— » C'est cela! tu prétends que tu ne savais pas ce que tu voulais! Eh bien, je veux te le dire, moi: tu voulais tout simplement te réconcilier avec Thelenef...

— » Ah! vous me connaissez mal!

— » Je te connais mieux que tu ne te connais toi-même peut-être; tu as pensé: On a toujours besoin de ses tyrans; alors tu as cédé pour obtenir le pardon de Thelenef; en vérité, nous en aurions tous fait autant à ta place; mais ce que je te reproche, c'est de vouloir me tromper, moi qui devine tout. Il n'y avait pas d'autre moyen pour regagner la faveur du père que de le rassurer sur les suites de ton amour pour la fille; et voilà comment tu t'es marié, sans égard aux chagrins de ta pauvre femme que tu condamnais à un malheur éternel, et que tu n'as pas craint d'abandonner au moment où elle espérait te donner un fils.

— » Je l'ignorais quand je l'ai quittée; elle m'avait caché son état; encore une fois, j'ai agi sans projet; j'étais habitué à me laisser guider par ma sœur de lait; elle a tant d'esprit!

— » Oui, c'est dommage...

— » Comment?

— » Je dis que c'est dommage ; ce sera une perte pour le pays.

— » Vous pourriez !...

— » Nous pourrons l'exterminer tout comme les autres..... Crois-tu que nous serons assez simples pour ne pas verser jusqu'à la dernière goutte du sang de Thelenef, de notre plus mortel ennemi ?

— » Mais elle ne vous a jamais fait que du bien.

— » Elle est sa fille, c'est assez !... Nous enverrons le père en enfer, et la fille en paradis. Voilà toute la différence [1].

— » Vous ne commettrez pas une telle horreur !

— » Qui nous en empêchera ?

— » Moi.

— » Toi, Fedor! toi, traître! toi qui es mon prisonnier : toi qui as déserté l'armée de tes frères au moment du combat pour....! » Il ne put achever.

Depuis quelques instants, Fedor pour dernier moyen de salut, se préparait à le frapper ; il s'élance sur lui comme un tigre et, visant juste entre les côtes, il lui enfonce son poignard jusqu'au cœur. En même temps il étouffe un commencement de cri, le seul, avec une pelisse qu'il trouve sous sa main ; les derniers râlements du mourant n'épouvantent pas Fedor ; ils sont trop faibles pour être entendus au dehors. Rassurant sa mère d'un mot, il se met en devoir de lui rendre la lampe, afin de préparer de nouveau la fuite de Xenie ; mais au moment où il passe devant le vieillard endormi, celui-ci se réveille en sursant. « Qui es-tu, jeune homme? dit-il à son neveu qu'il ne reconnaît pas, et dont il saisit le bras avec force. Quelle vapeur ! du sang !... Puis jetant avec horreur ses regards autour de la chambre : Un mort !.... »

[1] Il y a peu d'années, lors de la fameuse révolte de la colonie militaire, près de Novgorod la Grande, à cinquante lieues de Pétersbourg, les soldats, exaspérés par les minuties d'un de leurs chefs, résolurent de massacrer les officiers et leurs familles; ils avaient juré la mort de tous, sans exception, et ils tinrent parole en tuant ceux qu'ils aimaient aussi bien que ceux qu'ils haïssaient. Ayant cerné l'habitation d'un de ces malheureux, ils firent passer devant lui sa femme et ses filles qu'ils égorgèrent d'abord tout doucement à ses yeux, puis ils se saisirent de lui. « Vous m'avez privé de tout, leur dit-il, laissez-moi la vie ; pourquoi me l'ôter? vous n'avez jamais eu à vous plaindre de moi. — C'est vrai, répliquèrent les bourreaux avec beaucoup de douceur ; tu es un brave homme, nous t'avons toujours aimé, nous t'aimons encore ; mais les autres y ont passé, nous ne pouvons faire une injustice en ta faveur. Adieu donc, notre bon père !... » Et ils l'ont éventré comme ses camarades, par esprit d'équité. *(Note du voyageur.)*

Fedor avait éteint sa lampe, mais celle de la madone brûlait toujours; « A l'assassin! à l'assassin!.... au secours! à moi, à moi! » crie le vieillard d'une voix de tonnerre. Fedor ne peut arrêter ces cris qui furent poussés plus vite qu'on ne saurait les répéter, car l'épouvante du vieillard était au comble, et sa force très-grande encore; le malheureux jeune homme cherchait en vain ce qu'il pouvait faire;..... Dieu ne le protégeait pas!.....La troupe de Basile aux aguets entend les cris du vieillard; avant que Fedor pût se dégager des puissantes étreintes du pauvre insensé dont un reste de respect lui faisait épargner la vie, six hommes munis de cordes, armés de fourches, de pieux et de faux, se précipitent dans la cabane; saisir Fedor, le désarmer, le garrotter, c'est l'affaire d'un instant; on l'entraîne. « Où me conduisez-vous?....

—» Au château de Vologda pour t'y brûler avec Thelenef;..... tu vois que ta trahison ne l'a pas sauvé. »

Ces mots furent prononcés par le plus ancien de la troupe. Fedor ne répondant point, cet homme continua tranquillement: « Tu n'avais pas prévu que notre victoire serait si complète et si prompte: notre armée se répand partout à la fois, c'est une inondation de la justice divine: nul ne nous échappera, nos ennemis se sont pris à leurs propres piéges; Dieu est avec nous; on se défiait de toi, nous t'observions de près; Thelenef a été suivi et saisi dans la cachette où tu l'avais conduit: vous mourrez ensemble, le château brûle déjà. »

Fedor, sans proférer une parole, baisse la tête et suit ses bourreaux; il lui semble qu'en s'éloignant avec rapidité de la fatale cabane, il sauve encore Xenie.

Six hommes portent devant lui le corps de Basile: six autres les escortent avec des torches: le reste suit sans proférer une parole. Le lugubre cortége traverse en silence les campagnes incendiées. De moment en moment, l'horizon semble se rétrécir: un cercle de feu borne la plaine. Vologda brûle, la ville de*** brûle, tous les châteaux, toutes les métairies du prince*** brûlent avec plusieurs villages des environs; les forêts elles-mêmes brûlent; le carnage est partout. L'incendie éclaire les plus secrètes profondeurs des futaies; l'ombre est bannie de la solitude il n'y a plus de solitude; qui peut se cacher dans une plaine quand les forêts sont de feu? point d'asile assuré contre ce torrent de lumière qui s'étend de tous côtés, l'épouvante est au comble; l'ob-

scurité chassée des halliers enflammés a disparu, la nuit a fui et pourtant le soleil n'est pas levé!....

Le cortége de Fedor se grossit de tous les maraudeurs qui parcourent la campagne. La foule est grande; on arrive enfin sur la place du château.

Là, quel spectacle attendait le prisonnier!

Le château de Vologda, bâti tout en bois, est devenu un immense bûcher dont la flamme s'élève jusqu'au ciel! Les paysans, qui avaient cerné cet antique manoir avant d'y mettre le feu, pensent avoir brûlé Xenie dans l'habitation même de son père.

Une ligne de barques serrées l'une contre l'autre complète sur l'eau le cercle du blocus de terre. Au milieu de la demi-lune formée devant le château par l'armée des insurgés, le malheureux Thelenef, arraché à sa retraite et apporté de force sur cette place désignée pour son supplice, est garrotté contre un poteau. De toutes parts la foule des vainqueurs, curieuse d'un tel spectacle, afflue au lieu du rendez-vous.

La troupe, qui venait d'escorter les victimes vivantes, formait cercle autour de sa proie, et elle étalait à la lueur de l'incendie ses dégoûtantes bannières : quels drapeaux, bon Dieu! c'étaient les dépouilles sanglantes des premières victimes; elles étaient portées sur des sabres et sur des piques. On voyait des têtes de femmes aux chevelures flottantes, des lambeaux de corps sur des fourches, des enfants mutilés, des ossements tout dégouttants :... hideux fantômes qu'on eût dit échappés de l'enfer pour venir assister aux bacchanales des derniers habitants de la terre.

Ce soi-disant triomphe de la liberté était une scène de la fin du monde. Les flammes et les bruits qui sortaient du château, foyer de l'incendie, ressemblaient à l'éruption d'un volcan. La vengeance des peuples est comme la lave qui bouillonne longtemps dans les profondeurs de la terre avant de se faire jour au sommet du mont. Des murmures confus parcourent la foule, mais on ne distingue nulle voix, si ce n'est celle de la victime, dont les imprécations réjouissent les bourreaux. Ces inhumains sont pour la plupart des hommes d'une beauté remarquable; tous ont l'air naturellement noble et doux : ce sont des anges féroces, des démons au visage céleste. Fedor lui-même ressemble en beau à ses persécuteurs. Tous les Russes de pure race slave ont un air de famille; et même lorsqu'ils s'exterminent, on voit

que ce sont des frères : circonstance qui rend le carnage plus horrible. Voilà ce que peut devenir l'homme de la nature quand il s'abandonne à des passions excitées par une civilisation trompeuse.

Mais alors ce n'est plus l'homme de la nature ; c'est l'homme perverti par une société marâtre. L'homme de la nature n'existe que dans les livres ; c'est un thème à déclamation philosophique, un type idéal d'après lequel raisonnent les moralistes comme les mathématiciens opèrent, dans certains calculs, sur des quantités supposées, qu'ils éliminent ensuite pour arriver à un résultat positif. La nature, pour l'homme primitif comme pour l'homme dégénéré, c'est une société quelconque, et quoi qu'on en puisse dire, la plus civilisée est encore la meilleure.

Le cercle fatal s'ouvre un moment pour laisser entrer Fedor et son exécrable cortége ; Thelenef était tourné de manière à n'apercevoir pas d'abord son jeune libérateur. Son supplice allait commencer quand un murmure d'épouvante parcourt la foule.

Un spectre !... un spectre !... c'est elle !... s'écrie-t-on de toutes parts. Le cercle se rompt de nouveau et se disperse ; les bourreaux fuient devant un fantôme !... La cruauté s'allie volontiers à la superstition.

Pourtant quelques forcenés arrêtent les fuyards... « Revenez, revenez ; c'est elle-même, c'est Xenie, elle n'est pas morte !!

— » Arrêtez ! arrêtez ! s'écrie une voix de femme dont l'accent déchirant retentit dans tous les cœurs, mais surtout dans celui de Fedor !... Laissez-moi passer, je veux les voir !! c'est mon père ! c'est mon frère !... Vous ne m'empêcherez pas de mourir avec eux. »

En achevant ces mots Xenie, échevelée, vient tomber expirante aux pieds de Fedor. Le malheureux jeune homme, immobile à force de saisissement, était devenu insensible à ses liens.

On sent le besoin d'abréger les détails de cette horrible scène. Elle fut longue, mais nous la décrirons en peu de mots ; nous la décrirons pourtant, car nous sommes en Russie. Nous demandons grâce d'avance pour ce qu'il nous reste à peindre.

Xenie, dans la cabane où nous l'avions abandonnée, s'était d'abord laissé persuader de se taire, de peur d'aggraver le danger que courrait Fedor, qui perdrait toute mesure et toute retenue s'il la voyait dans les mains des assassins; elle craignait aussi d'exposer sa nourrice. Mais

une fois les deux femmes seules, la jeune fille s'était échappée pour venir partager le sort de son père.

Le supplice de Thelenef commença. Quel supplice, bon Dieu! Pour rendre la mort plus affreuse à ce malheureux, on plaça d'abord devant ses yeux Fedor et Xenie, assis et liés à peu de distance de lui sur une grossière estrade que l'on venait de construire à la hâte.... puis.... puis on lui coupa, à plusieurs reprises, les pieds et les mains, l'un après l'autre, et, quand ce tronc mutilé fut presque épuisé de sang, on le laissa mourir en souffletant la tête de ses propres mains, et en étouffant les hurlements de la bouche avec un de ses pieds.

Les femmes du faubourg de Caen mangeant le cœur de M. de Belzunce sur le pont de Vauxelles étaient des modèles d'humanité auprès des spectateurs tranquilles de la mort de Thelenef [1].

Et voilà ce qui se passait il y a peu de mois à quelques journées d'une ville pompeuse où l'Europe entière afflue aujourd'hui pour assister gaiement aux plus belles fêtes du monde; à des fêtes si magnifiques que le pays qui les donne pourrait être réputé le plus civilisé de la terre si l'on n'y voulait voir que les palais.

Achevons notre tâche :

Quand le père eut cessé de souffrir, on voulut, selon le programme de la bacchanale, égorger aussi la fille : un des exécuteurs s'approche pour saisir Xenie par ses cheveux qui flottaient épars et descendaient jusque sur les épaules; mais elle est roide et froide : pendant et depuis le supplice de son père, elle n'a pas fait un mouvement, elle n'a pas proféré une parole.

Fedor, par une révolution surnaturelle qui s'opère en lui, retrouve toute sa force et sa présence d'esprit; il brise miraculeusement ses liens, s'arrache des mains de ses gardiens, se précipite vers sa bien-aimée sœur, la presse dans ses bras, l'enlève de la terre et la serre longtemps contre son cœur; puis, la reposant sur l'herbe avec respect, il s'adresse aux bourreaux d'un air calme, de ce calme apparent naturel aux Orientaux, même dans les moments les plus tragiques de la vie.

« Vous ne la toucherez pas, Dieu a étendu sa main sur elle, elle est folle.

[1] Cette citation n'étonnera pas les personnes qui savent à quel point les Russes sont au fait des détails de notre histoire. (*Note du voyageur.*)

— » Folle ! répond la foule superstitieuse : Dieu est avec elle !

— » C'est lui, le traître, c'est son amant qui lui a conseillé de contrefaire la folle ! non, non, il faut en finir avec tous les ennemis de Dieu et des hommes, s'écrient les plus acharnés ; d'ailleurs notre serment nous lie : faisons notre devoir ; *le Père* (l'empereur) le veut, il nous récompensera.

— » Approchez donc si vous l'osez! s'écrie encore Fedor dans le délire du désespoir; elle s'est laissé presser dans mes bras sans se défendre. Vous voyez bien qu'elle est folle ! Mais elle parle, écoutez. »

On approche, et l'on n'entend que ces mots :

« C'est donc moi qu'il aimait ! »

Fedor, qui seul comprend le sens de cette phrase, tombe à genoux en remerciant Dieu et en fondant en larmes.

Les bourreaux s'éloignent de Xenie avec un respect involontaire. « Elle est folle » ! répètent-ils tout bas. . . . .

Depuis ce jour elle n'a jamais passé une minute sans redire les mêmes paroles : « C'est donc moi qu'il aimait !... »

Plusieurs, en la voyant si calme, doutent de sa folie : on croit que l'amour de Fedor, révélé malgré lui, a réveillé dans le cœur de sa sœur la tendresse innocente et passionnée que cette malheureuse jeune fille ressentait depuis longtemps pour lui à leur insu à tous deux, et que cet éclair d'une lumière tardive lui a brisé le cœur.

Nulle exhortation n'a pu jusqu'ici l'empêcher de répéter ces paroles qui sortent mécaniquement de sa bouche avec une volubilité effrayante et sans un instant de relâche : « C'est donc moi qu'il aimait ! »

Sa pensée, sa vie se sont arrêtées et concentrées sur l'aveu involontaire de l'amour de Fedor, et les organes de l'intelligence continuant leurs fonctions, pour ainsi dire, par l'effet d'un ressort, obéissant comme en rêve à ce reste de volonté qui leur commande de dire et de redire la parole mystérieuse et sacrée qui suffit à sa vie.

Si Fedor n'a pas péri après Thelenef, ce n'est pas à la fatigue des bourreaux qu'il a dû son salut, c'est à celle des spectateurs ; car l'homme inactif se lasse du crime plus vite que l'homme qui l'exécute : la foule, saturée de sang, demanda qu'on remît le supplice du jeune homme à la nuit suivante. Dans l'intervalle, des forces considérables arrivèrent de plusieurs côtés. Dès le matin, tout le canton où la révolte avait pris naissance fut cerné ; on décima les villages :

les plus coupables, condamnés non à mort, mais à cent vingt coups de knout, périrent ; puis on déporta le reste en Sibérie. Cependant les populations voisines de Vologda ne sont point rentrées dans l'ordre ; on voit chaque jour des paysans de divers cantons, exilés en masse, partir par centaines pour la Sibérie. Les seigneurs de ces villages désolés se trouvent ruinés ; puisque dans ces sortes de propriétés, les hommes font la richesse du maître. Les riches domaines du prince *** sont devenus solitaires.

Fedor, avec sa mère et sa femme, a été forcé de suivre les habitants de son village déserté.

Au moment du départ des exilés, Xenie assistait à la scène, mais sans dire adieu, car ce nouveau malheur ne lui a pas rendu un éclair de raison.

A ce moment fatal, un événement inattendu aggrava cruellement la douleur de Fedor et de sa famille. Déjà sa femme et sa mère étaient sur la charrette ; il allait y monter pour les suivre et quitter à jamais Vologda ; mais il ne voyait que Xenie, il ne souffrait que pour sa sœur, orpheline, privée de sentiment ou du moins de mémoire, et qu'il abandonnait sur les cendres encore tièdes de leur hameau natal. A présent qu'elle a besoin de tout le monde, pensait-il, des étrangers vont être ses seuls protecteurs. Et le désespoir tarissait ses larmes. Un cri déchirant parti de la charrette le rappelle auprès de sa femme qu'il trouve évanouie ; un des soldats de l'escorte venait d'emporter l'enfant de Fedor.

« Que vas-tu faire ? s'écrie le père ivre de douleur.

— » Le poser là, le long du chemin, pour qu'on l'enterre, ne vois-tu pas qu'il est mort ? reprend le Cosaque.

— » Je veux l'emporter, moi !

— » Tu ne l'emporteras pas. »

En ce moment d'autres soldats attirés par le bruit s'emparent de Fedor, qui, cédant à la force, tombe dans la stupeur, puis il pleure, il supplie : il n'est pas mort, il n'est qu'évanoui ; laissez-moi l'embrasser. Je vous promets, dit-il en sanglotant, de renoncer à l'emporter si son cœur ne bat plus. Vous avez peut-être un fils, vous avez un père ; ayez pitié de moi, disait le malheureux, vaincu par tant de douleurs ! Le Cosaque attendri, lui rend son enfant : à peine le père a-t-il touché ce corps glacé que ses cheveux se hérissent sur son front : il jette les yeux autour de lui, ses regards rencontrent le regard

inspiré de Xenie : ni le malheur, ni l'injustice, ni la mort, ni la folie, rien sur la terre n'empêche ces deux cœurs nés pour s'entendre de se deviner : Dieu le veut.

Le jeune homme fait un signe à Xenie, les soldats respectent la pauvre insensée qui s'avance et reçoit le corps de l'enfant des mains du père ; mais toujours en silence. Alors la fille de Thelenef, sans proférer une parole, ôte son voile pour le donner à Fedor, puis elle presse le petit corps dans ses bras. Chargée de son pieux fardeau, elle reste là debout, immobile, jusqu'à ce qu'elle ait vu son bien-aimé frère assis entre une mère qui pleure et une épouse mourante s'éloigner pour toujours du village qui les a vus naître. Elle suit longtemps de l'œil le convoi des mugics déportés ; enfin quand le dernier chariot a disparu sur la route de Sibérie, quand elle est seule, elle emporte l'enfant et se met à jouer avec cette froide dépouille en lui donnant les soins les plus ingénieux et les plus tendres.

Il n'est donc pas mort, disaient les assistants ! il va renaître, elle le ressuscitera !...

Puissance de l'amour !... qui peut vous assigner des bornes ?

La mère de Fedor se reprochait sans cesse de n'avoir pas retenu Xenie dans la chaumière du vieil insensé. « Elle n'aurait pas du moins été forcée d'assister au supplice de son père, disait la bonne Élisabeth.

— » Vous lui auriez conservé la raison pour souffrir davantage, répondait Fedor à sa mère; et leur morne silence recommençait.

La pauvre vieille femme avait paru longtemps résignée ; ni les massacres, ni l'incendie ne lui avaient arraché une plainte ; mais lorsqu'il fallut subir avec les autres Vologdiens la peine de l'exil, quitter la cabane où son fils était né, où le père de son fils était mort, lorsqu'on l'obligea d'abandonner son frère en démence, elle perdit courage : la force lui manqua tout à fait ; elle se cramponnait aux madriers de leur chaumière, baisant, arrachant dans son désespoir la mousse goudronnée qui calfeutrait les fentes du bois. On finit par l'emporter et par l'attacher sur la téléga où nous venons de la voir pleurer le nouveau-né de son fils chéri.

Ce qu'on aura peine à croire, c'est que les soins, le souffle vivifiant de Xenie, peut-être sa prière, ont rendu la vie à l'enfant que Fedor avait cru perdu. Ce miracle de tendresse ou de piété la fait vénérer aujourd'hui comme une sainte, par les étrangers envoyées du Nord pour repeupler les ruines abandonnées de Vologda.

Ceux mêmes qui la croient folle n'oseraient lui enlever l'enfant de son frère; nul ne pense à lui disputer cette proie si précieusement ravie à la mort. Ce miracle de l'amour consolera le père exilé, dont le cœur s'ouvrira encore au bonheur, quand il saura que son fils a été sauvé et sauvé par elle!!...

Une chèvre la suit pour nourrir l'enfant. Quelquefois on voit la vierge mère, vivant tableau, assise au soleil sur les noirs débris du château où elle est née, et souriant fraternellement au fils de son âme, à l'enfant de l'exilé.

Elle berce le petit sur ses genoux avec une grâce toute virginale et le ressuscité lui rend son ineffable sourire avec une joie angélique. Sans se douter de la vie, elle a passé de la charité à l'amour, de l'amour à la folie et de la folie à la maternité : Dieu la protége! l'ange et la folle s'embrassent au-dessus de la région des pleurs, comme les oiseaux voyageurs se rencontrent au delà des nuages.

Quelquefois elle paraît frappée d'un souvenir doux et triste : alors sa bouche, insensible écho du passé, murmure machinalement ces mystérieuses paroles, unique et dernière expression de sa vie, et dont aucun des nouveaux habitants de Vologda ne peut deviner le sens : « C'est donc moi qu'il aimait! »

FIN DE L'HISTOIRE DE THELENEF.

Ni le poëte russe, ni moi, nous n'avons reculé devant l'expression de *vierge mère* pour désigner Xenie et nous ne croyons ni l'un ni l'autre avoir manqué de respect au sublime vers du poëte catholique :

O vergine madre, figlia del tuo figlio [1],

ni profané le profond mystère qu'il indique en si peu de mots.

[1] *Paradis du Dante.* Chant. XXXIII, 1er vers.

LETTRE XIX.

Pétersbourg, ce 1er août 1839.

La dernière fois que j'ai pu vous envoyer de mes nouvelles, je vous ai promis de ne pas revenir en France avant d'avoir poussé jusqu'à Moscou ; depuis ce moment, vous ne pensez plus qu'à cette cité fabuleuse, fabuleuse en dépit de l'histoire [1]. En effet, le nom de Moscou a beau être assez moderne et nous rappeler les faits les plus positifs de notre siècle, la distance des lieux, la grandeur des événements le rendent poétique par-dessus tout autre nom. Ces scènes de poëme épique ont une grandeur qui contraste d'une manière bizarre avec l'esprit de notre siècle de géomètres et d'agioteurs. Je suis donc très-impatient d'atteindre Moscou ; c'est maintenant le but de mon voyage ; je pars dans deux jours, mais d'ici là, je vous écrirai plus assidûment que jamais, car je tiens à compléter, selon mes moyens, le tableau de ce vaste et singulier empire.

On ne saurait se figurer la tristesse de Saint-Pétersbourg les jours où l'empereur est absent ; à la vérité cette ville n'est, en aucun temps, ce qui s'appelle gaie : mais sans la cour, c'est un désert : vous savez d'ailleurs qu'elle est toujours menacée de destruction par la mer. Aussi, me disais-je ce matin en parcourant ses quais solitaires, ses promenades vides : « Pétersbourg va donc être submergé; les hommes ont fui, et l'eau revient prendre possession du marécage ; cette fois la nature a fait raison des efforts de l'art. » Ce n'est rien de tout cela, Pétersbourg est mort parce que l'empereur est à Péterhoff ; voilà tout.

L'eau de la Néva, repoussée par la mer, monte si haut, les terres sont si basses, que ce large débouché avec ses innombrables bras ressemble à une inondation stagnante, à un marais : on appelle la Néva un fleuve, faute de lui trouver quelque qualification plus exacte. A Pétersbourg la Néva, c'est déjà la mer ; plus haut, c'est un ruisseau long de quelques lieues, et qui sert de décharge au lac Ladoga dont il apporte les eaux dans le golfe de Finlande.

[1] Ceci répond à une lettre reçue de Paris.

A l'époque où l'on construisait les quais de Pétersbourg, le goût des édifices peu élevés était dominant chez les Russes ; goût fort déraisonnable dans un pays où la neige diminue de six pieds pendant huit mois de l'année la hauteur des murailles, et où le sol n'offre aucun accident qui puisse couper d'une manière un peu pittoresque le cercle régulier que forme l'immuable ligne de l'horizon servant de cadre à des sites plats comme la mer.

Un ciel gris, une eau peu vive, un climat ennemi de la vie, une terre spongieuse, basse, infertile et sans solidité, une plaine si peu variée que la terre y ressemble à de l'eau d'une teinte légèrement foncée, tels sont les désavantages contre lesquels l'homme avait à lutter pour embellir Pétersbourg et ses environs. C'est assurément par un caprice, bien contraire au sentiment du beau, qu'on s'avise de poser sur une table rase une suite de monuments très-plats et qui marquent à peine leur place sur la mousse unie des marécages. Dans ma jeunesse, je m'enthousiasmais au pied des montagneuses côtes de la Calabre devant des paysages dont toutes les lignes étaient verticales, la mer exceptée. Ici au contraire la terre n'est qu'une surface plane qui se termine par une ligne parfaitement horizontale tirée entre le ciel et l'eau. Les hôtels, les palais et les colléges qui bordent la Néva paraissent à peine sortir du sol ou plutôt de la mer; il y en a qui n'ont qu'un étage, les plus élevés en ont trois, et tous semblent écrasés. Les mâts des bateaux dépassent les toits des maisons; ces toits sont de fer peint : c'est propre et léger ; mais on les a faits très-plats, à l'italienne ; autre contre-sens ! Les toits pointus conviennent seuls au pays où la neige abonde. En Russie on est choqué à chaque pas des résultats d'une imitation irréfléchie.

Entre ces carrés d'édifices dont l'architecture veut être romaine, vous apercevez de vastes percées droites et vides qu'on appelle des rues ; l'aspect de ces ouvertures, malgré les colonnades classiques qui les bordent, n'est rien moins que méridional. Le vent balaie sans obstacle ces routes alignées et larges comme les allées qui divisent les compartiments d'un camp.

La rareté des femmes contribue à la tristesse de la ville. Celles qui sont jolies ne sortent guère à pied. Les personnes riches qui veulent marcher ne manquent jamais de se faire suivre par un laquais ; cet usage est ici fondé sur la prudence et la nécessité.

L'empereur seul a la puissance de peupler cet ennuyeux séjour,

seul il fait foule dans ce bivac, abandonné sitôt que le maître a disparu. Il prête une passion, une pensée à des machines; enfin il est le magicien dont la présence éveille la Russie et dont l'absence l'endort : dès que la cour a quitté Pétersbourg, cette magnifique résidence prend l'aspect d'une salle de spectacle après la représentation. L'empereur est la lumière de la lampe. Depuis mon retour de Péterhoff, je ne reconnais pas Pétersbourg; ce n'est plus la ville que j'ai quittée il y a quatre jours; si l'empereur revenait cette nuit, demain on trouverait un vif intérêt à tout ce qui ennuie aujourd'hui. Il faut être Russe pour comprendre le pouvoir de l'œil du maître; c'est bien autre chose que l'œil de l'amant cité par la Fontaine.

Vous croyez qu'une jeune fille pense à ses amours en présence de l'empereur. Détrompez-vous, elle pense à obtenir un grade pour son frère : une vieille femme, dès qu'elle sent le voisinage de la cour, ne sent plus ses infirmités; elle n'a pas de famille à pourvoir : n'importe; on fait de la courtisanerie pour le plaisir d'en faire, et l'on est servile sans intérêt; comme on aime le jeu pour lui-même. La flatterie n'a pas d'âge. Ainsi, à force de secouer le fardeau des ans, cette marionnette ridée perd la dignité de la vieillesse : on se sent impitoyable pour la décrépitude agitée parce qu'elle est ridicule. C'est surtout à la fin de la vie qu'il faudrait savoir pratiquer les leçons du temps, qui ne cesse de nous enseigner le grand art de renoncer. Heureux les hommes qui de bonne heure ont su profiter de ces avertissements !... le renoncement prouve la force de l'âme : quitter avant de perdre, telle est la coquetterie de la vieillesse.

Elle n'est guère à l'usage des gens de cour; aussi l'exerce-t-on à Saint-Pétersbourg moins que partout ailleurs. Les vieilles femmes remuantes me paraissent le fléau de la cour de Russie. Le soleil de la faveur aveugle les ambitieux et surtout les ambitieuses; il les empêche de discerner leur véritable intérêt qui serait de sauver sa fierté en cachant les misères de son cœur. Au contraire, les courtisans russes, pareils aux dévots perdus en Dieu, se glorifient de leur pauvreté d'âme : ils font flèche de tout bois, ils exercent leur métier à découvert. Ici le flatteur joue les cartes sur la table; et ce qui m'étonne, c'est qu'il puisse encore gagner à un jeu si connu de tout le monde. En présence de l'empereur l'hydropique respire, le vieillard paralysé devient agile, il n'y a plus de malade, plus de goutteux : il n'y a plus d'amoureux qui brûle, plus de jeune homme qui s'amuse, plus

d'homme d'esprit qui pense, il n'y a plus d'homme ! ! ! C'est l'avanie de l'espèce. Pour tenir lieu d'âme à ces apparences humaines, il leur reste un dernier souffle d'avarice et de vanité qui les anime jusqu'à la fin : ces deux passions font vivre toutes les cours, mais ici elles donnent à leurs victimes l'émulation militaire ; c'est une rivalité disciplinée qui s'agite à tous les étages de la société. Monter d'un grade en attendant mieux, telle est la pensée de cette foule étiquetée.

Mais aussi quelle prostration de force a lieu quand l'astre qui faisait mouvoir ces atomes flatteurs n'est plus au-dessus de l'horizon ! On croit voir la rosée du soir tomber sur la poussière, ou les nonnes de Robert le Diable se recoucher dans leurs sépulcres en attendant le signal d'une nouvelle ronde.

Avec cette continuelle tension de l'esprit de tous et de chacun vers l'avancement, point de conversation possible : les yeux des Russes du grand monde sont des tournesols de palais : on vous parle sans s'intéresser à ce qu'on vous dit, et le regard reste fasciné par le soleil de la faveur.

Ne croyez pas que l'absence de l'empereur rende la conversation plus libre ; il est toujours présent à l'esprit : alors à défaut des yeux c'est la pensée qui fait tournesol. En un mot, l'empereur est le bon Dieu ; il est la vie, il est l'amour pour ce malheureux peuple. C'est en Russie surtout qu'il faudrait répéter sans se lasser la prière du sage : « Mon Dieu, préservez-moi de l'ensorcellement des niaiseries ! »

Vous figurez-vous la vie humaine réduite à l'espoir de faire la révérence au maître pour le remercier d'un regard ! Dieu avait mis trop de passions dans le cœur de l'homme pour l'usage qu'il en fait ici.

Que si je me mets à la place du seul homme à qui l'on y reconnaisse le droit de vivre libre, je tremble pour lui. Terrible rôle à jouer que celui de la providence de soixante millions d'âmes ! Cette divinité, née d'une superstition politique, n'a que deux partis à prendre : prouver qu'elle est homme en se laissant écraser, ou pousser ses sectateurs à la conquête du monde pour soutenir qu'elle est Dieu ; voilà comment en Russie la vie entière n'est que l'école de l'ambition.

Mais par quel chemin les Russes ont-ils passé pour arriver à cette abnégation d'eux-mêmes ? Quel moyen humain a pu amener un tel résultat politique ? le moyen ?.... Le voici, c'est le *tchinn* : le tchinn

est le galvanisme, la vie apparente des corps et des esprits, c'est la passion qui survit à toutes les passions !... Je vous ai montré les effets du tchinn : maintenant il est juste que je vous dise ce que c'est que le tchinn.

Le tchinn c'est une nation enrégimentée, c'est le régime militaire appliqué à une société tout entière, et même aux classes qui ne vont pas à la guerre. En un mot c'est la division de la population civile en classes, qui répondent aux grades de l'armée. Depuis que cette hiérarchie est instituée, tel homme qui n'a jamais vu faire l'exercice, peut obtenir le rang de colonel.

Pierre le Grand, c'est toujours à lui qu'il faut remonter pour comprendre la Russie actuelle : Pierre le Grand, importuné de certains préjugés nationaux qui ressemblaient à de l'aristocratie, et qui le gênaient dans l'exécution de ses plans, s'avisa un jour de trouver les têtes de son troupeau trop pensantes, trop indépendantes ; voulant remédier à cet inconvénient, le plus grave de tous aux yeux d'un esprit actif et sagace dans sa sphère, mais trop borné pour comprendre les avantages de la liberté, quelque profitable qu'elle soit aux nations, et même aux hommes qui les gouvernent ; ce grand maître en fait d'arbitraire n'imagina rien de mieux dans sa pénétration profonde, mais restreinte, que de diviser le troupeau, c'est-à-dire, le pays, en diverses classes indépendantes du nom, de la naissance des individus et de l'illustration des familles : si bien que le fils du plus grand seigneur de l'empire peut faire partie d'une classe inférieure, tandis que le fils d'un de ses paysans peut monter aux premières classes selon le bon plaisir de l'empereur. Dans cette division du peuple, chaque homme reçoit sa place de la faveur du prince ; et voilà comment la Russie est devenue un régiment de soixante millions d'hommes, c'est ce qu'on appelle le *tchinn*, et c'est la plus grande œuvre de Pierre le Grand.

Vous voyez de quelle manière ce prince, qui a fait tant de mal par précipitation, s'est affranchi en un jour des entraves des siècles. Ce tyran du bien, quand il a voulu régénérer son peuple, a compté la nature, l'histoire, le passé, le caractère, la vie des hommes pour rien. De tels sacrifices rendent les grands résultats faciles, aussi Pierre Ier a-t-il fait de grandes choses, mais avec d'immenses moyens ; et ces grandes choses ont été rarement bonnes. Il sentait fort bien et savait mieux que personne que tant que la noblesse subsiste dans une

société, le despotisme d'un seul n'y sera jamais qu'une fiction ; donc il s'est dit : Pour réaliser mon gouvernement il faut anéantir ce qui reste du régime féodal, et le meilleur moyen d'atteindre à ce but c'est de faire des caricatures des gentilshommes, d'accaparer la noblesse, c'est-à-dire de la détruire en la faisant dépendre de moi. Aussitôt la noblesse a été sinon abolie, du moins transformée, c'est-à-dire annulée par une institution qui la supplée sans la remplacer. Il est des castes dans cette hiérarchie où il suffit d'entrer pour acquérir la noblesse héréditaire. Pierre le Grand, que j'appellerais plus volontiers Pierre le Fort, devançant de plus d'un demi-siècle les révolutions modernes, a écrasé la féodalité par ce moyen. Moins puissante à la vérité chez lui qu'elle ne l'était chez nous, elle a succombé sous l'institution moitié civile moitié militaire qui a fait la Russie actuelle. Il était doué d'un esprit lucide, et néanmoins de courte portée. Aussi, en élevant son pouvoir sur tant de ruines, n'a-t-il su profiter de la force exorbitante qu'il accaparait que pour singer plus à son aise la civilisation de l'Europe.

Avec les moyens d'action usurpés par ce prince, un esprit créateur eût opéré bien d'autres miracles. Mais la nation russe, montée après toutes les autres sur la grande scène du monde, a eu pour génie l'imitation, et pour organe un élève charpentier ! Avec un chef moins minutieux, moins attaché aux détails, cette nation eût fait parler d'elle plus tard, il est vrai, mais d'une manière plus glorieuse. Son pouvoir, fondé sur des nécessités intérieures, eût été utile au monde ; il n'est qu'étonnant.

Les successeurs de ce législateur en sayon, ont joint pendant cent ans l'ambition de subjuguer leurs voisins à la faiblesse de les copier. Aujourd'hui l'empereur Nicolas croit enfin le temps venu où la Russie n'a plus besoin d'aller prendre ses modèles chez les étrangers pour dominer et pour conquérir le monde. Il est le premier souverain vraiment Russe qu'ait eu la Russie depuis Ivan IV. Pierre Ier, Russe par son caractère, ne l'était pas par sa politique ; Nicolas, Allemand par nature, est Russe par calcul et par nécessité.

Le tchinn est composé de quatorze classes, et chacune de ces classes a des priviléges qui lui sont propres. La quatorzième est la plus basse.

Placée immédiatement au-dessus des serfs, elle a pour unique avantage celui d'être composée d'hommes intitulés libres. Cette

liberté consiste à ne pouvoir être frappé sans que celui qui donne les coups encoure des poursuites criminelles. En revanche tout individu qui fait partie de cette classe est tenu d'écrire sur sa porte son numéro de classe, afin que nul supérieur ne puisse être induit en tentation ni en erreur ; averti par cette précaution, le batteur d'homme libre deviendrait coupable et serait passible d'une peine.

Cette quatorzième classe est composée des derniers employés du gouvernement, des commis de la poste, des facteurs, et autres subalternes chargés de porter ou d'exécuter les ordres des administrateurs supérieurs : elle répond au grade de sous-officier dans l'armée impériale. Les hommes qui la composent, serviteurs de l'empereur, ne sont serfs de personne ; et ils ont le sentiment de leur dignité sociale; quant à la dignité humaine, vous le savez, elle n'est pas connue en Russie.

Toutes les classes du tchinn répondant à autant de grades militaires, la hiérarchie de l'armée se trouve pour ainsi dire en parallèle avec l'ordre qui règne dans l'État tout entier. La première classe est au sommet de la pyramide, et elle se compose aujourd'hui d'un seul homme : le maréchal Paskiewitch, vice-roi de Varsovie.

Je vous le répète, c'est uniquement la volonté de l'empereur qui fait qu'un individu avance dans le tchinn. Ainsi un homme monté de degrés en degrés jusqu'au rang le plus élevé de cette nation artificielle, peut parvenir aux derniers honneurs militaires sans avoir servi dans aucune arme.

La faveur de l'avancement ne se demande jamais, mais elle se brigue toujours.

Il y a là une force de fermentation immense mise à la disposition du chef de l'État. Les médecins se plaignent de ne pouvoir donner la fièvre à certains patients pour le guérir des maladies chroniques : le czar Pierre a inoculé la fièvre de l'ambition à tout son peuple pour le rendre plus pliable et pour le gouverner à sa guise.

L'aristocratie anglaise est également indépendante de la naissance, puisqu'elle tient à deux choses qui s'acquièrent : à la charge et à la terre. Or si cette aristocratie, toute mitigée qu'elle est, prête encore une énorme influence à la couronne, quelle ne doit donc pas être la puissance d'un maître de qui relèvent toutes ces choses à la fois, en droit comme en fait ?...

Il résulte d'une semblable organisation sociale une fièvre d'envie

tellement violente, une tension si constante des esprits vers l'ambition, que le peuple russe a dû devenir inepte à tout, excepté à la conquête du monde. J'en reviens toujours à ce terme, parce qu'on ne peut s'expliquer que pour un tel but l'excès des sacrifices imposés ici à l'individu par la société. Si l'ambition excessive dessèche le cœur d'un homme, elle peut bien aussi tarir la pensée, égarer le jugement d'une nation au point de lui faire sacrifier sa liberté à la victoire. Sans cette arrière-pensée, avouée ou non, et à laquelle bien des hommes obéissent peut-être à leur insu, l'histoire de Russie me paraîtrait une énigme inexplicable.

Ici s'élève une question capitale : la pensée conquérante qui est a vie secrète de la Russie, est-elle un leurre propre à séduire plus ou moins longtemps des populations grossières; ou bien doit-elle un jour se réaliser?

Ce doute m'obsède sans cesse, et malgré tous les efforts je n'ai pu le résoudre. Tout ce que je puis vous dire, c'est que depuis que je suis en Russie, je vois en noir l'avenir de l'Europe. Pourtant ma conscience m'oblige à vous avouer que cette opinion est combattue par des hommes très-sages et très-expérimentés.

Ces hommes disent que je m'exagère la puissance russe; que chaque société a ses fatalités, que le destin de celle-ci est de pousser ses conquêtes vers l'Orient, puis de se diviser elle-même. Ces esprits qui s'obstinent à ne pas croire au brillant avenir des Slaves conviennent avec moi des heureuses et aimables dispositions de ce peuple; ils reconnaissent qu'il est doué de l'instinct du pittoresque, ils lui accordent le sentiment musical; ils concluent que ces dispositions peuvent l'aider à cultiver les beaux-arts jusqu'à un certain point, mais qu'elles ne suffisent pas à réaliser les prétentions dominatrices que je lui attribue ou que je suppose à son gouvernement. « Le génie scientifique manque aux Russes, ajoutent-ils, ils n'ont jamais montré de puissance créatrice; n'ayant reçu de la nature qu'un esprit paresseux et superficiel, s'ils s'appliquent, c'est par peur plus que par penchant; la peur les rend aptes à tout entreprendre, à ébaucher tout; mais aussi elle les empêche d'aller loin sur aucune route; le génie est de sa nature hardi comme l'héroïsme, il vit de liberté, tandis que la peur et l'esclavage n'ont qu'un règne et une sphère bornés comme la médiocrité dont ils sont les armes. Les Russes, bons soldats, sont mauvais marins; en général, ils sont plus résignés que réfléchis; plus religieux que philo-

sophes, ils ont plus d'obéissance que de volonté, leur pensée manque de ressort comme leur âme de liberté[1]. Ce qui leur paraît le plus difficile et ce qui leur est le moins naturel, c'est d'occuper sérieusement leur intelligence et de fixer leur imagination, afin de l'exercer utilement : toujours enfants, ils pourront pour un moment être conquérants dans le domaine du sabre ; ils ne le seront jamais dans celui de la pensée ; or, un peuple qui n'a rien à enseigner aux peuples qu'il veut subjuguer n'est pas longtemps le plus fort.

« Physiquement, même les paysans français et anglais sont plus robustes que les Russes : ceux-ci sont plus agiles que musculeux, plus féroces qu'énergiques, plus rusés qu'entreprenants; ils ont le courage passif, mais ils manquent d'audace et de persévérance : l'armée, si remarquable par sa discipline et par sa bonne tenue les jours de parade, est composée, à l'exception de quelques corps d'élite, d'hommes bien habillés quand ils se montrent en public, mais tenus salement lorsqu'ils restent dans l'intérieur des casernes. Le teint hâve des soldats trahit la souffrance et la faim ; car les fournisseurs volent ces malheureux, qui ne sont pas assez payés pour subvenir à leurs besoins, en prélevant sur leur solde de quoi se mieux nourrir : les deux campagnes de Turquie ont assez montré la faiblesse du colosse : bref, une société qui n'a pas goûté de la liberté en naissant, et chez laquelle toutes les grandes crises politiques ont été provoquées par l'influence étrangère, énervée dans son germe, n'a pas un long avenir... »

De tout cela l'on conclut que la Russie, puissante chez elle, redoutable tant qu'elle ne luttera qu'avec des populations asiatiques, se briserait contre l'Europe le jour où elle voudrait jeter le masque et faire la guerre pour soutenir son arrogante diplomatie.

Telles sont, ce me semble, les plus fortes raisons opposées à mes craintes par les optimistes politiques. Je n'ai point affaibli les arguments de mes adversaires ; ils m'accusent d'exagérer le danger. A la vérité, mon opinion est partagée par d'autres esprits tout aussi graves et qui ne cessent de reprocher aux optimistes leur aveuglement, en les exhortant à reconnaître le mal avant qu'il soit devenu irremédiable. Je vous ai présenté la question sous ses deux faces, prononcez : votre arrêt sera pour moi d'un grand poids; toutefois je vous préviens que si votre décision m'est contraire, elle n'aura d'autre résultat

[1] Voir le portrait des Russes, lettre trente-deuxième, Moscou.



prochain que de me forcer à défendre mon opinion le plus longtemps et le plus vigoureusement possible, en tâchant de l'étayer par de meilleures raisons. Je vois le colosse de près, et j'ai peine à me persuader que cette œuvre de la Providence n'ait pour but que de diminuer la barbarie de l'Asie. Il me semble qu'elle est principalement destinée à châtier la mauvaise civilisation de l'Europe par une nouvelle invasion ; l'éternelle tyrannie orientale nous menace incessamment et nous la subirons si nos extravagances et nos iniquités nous rendent dignes d'un tel châtiment.

Vous n'attendez pas de moi un voyage complet; je néglige de vous parler de bien des choses célèbres ou intéressantes, parce qu'elles n'ont fait que peu d'impression sur moi : je veux rester libre, et ne décrire que ce qui me frappe vivement. Les nomenclatures obligées me dégoûteraient des voyages : il y a bien assez de catalogues sans que j'ajoute mes listes à tant de chiffres.

On ne peut rien voir ici sans cérémonie et sans préparation. Aller quelque part que ce soit, quand l'envie vous prend d'y aller, c'est chose impossible ; s'il faut prévoir quatre jours d'avance où vous portera votre fantaisie, autant n'avoir point de fantaisie : c'est à quoi l'on finit par se résigner en vivant ici. L'hospitalité russe, hérissée de formalités, rend la vie difficile aux étrangers les plus favorisés ; c'est un prétexte honnête pour gêner les mouvements du voyageur et pour borner la licence de ses observations. On vous fait soi-disant les honneurs du pays, et, grâce à cette fastidieuse politesse, l'observateur ne peut visiter les lieux, examiner les choses qu'avec un guide; n'étant jamais seul, il a plus de peine à juger d'après lui-même, et c'est ce qu'on veut. Pour entrer en Russie, il faut déposer, avec votre passeport, votre libre arbitre à la frontière. Voulez-vous voir les curiosités d'un palais? on vous donnera un chambellan qui vous en fera les honneurs du haut en bas, et vous forcera par sa présence à observer chaque chose en détail, c'est-à-dire à ne voir que de son point de vue et à tout admirer sans choix. Voulez-vous parcourir un camp, qui n'a d'autre intérêt pour vous que le site des baraques, l'aspect pittoresque des uniformes, la beauté des chevaux, la tenue du soldat sous la tente? un officier, quelquefois un général vous accompagnera ; un hôpital ? le médecin en chef vous escortera : une forteresse? le gouverneur vous la montrera ou plutôt vous la cachera poliment : une école, un établissement public quelconque ? le directeur, l'inspecteur

sera prévenu de votre visite, vous le trouverez sous les armes, et l'esprit bien préparé à braver votre examen : un édifice? l'architecte vous en fera parcourir toutes les parties, et vous expliquera de lui-même tout ce que vous ne lui demanderez pas afin d'éviter de vous instruire de ce que vous avez intérêt d'apprendre.

Il résulte de ce cérémonial oriental que pour ne point passer votre temps à faire le métier de demander des permissions, vous renoncez à voir bien des choses : premier avantage!... Ou si votre curiosité est assez robuste pour vous faire persister à importuner les gens, vous serez au moins surveillé de si près dans vos perquisitions qu'elles n'aboutiront à rien ; vous ne communiquerez qu'officiellement avec les chefs des établissements soi-disant publics, et on ne vous laissera d'autre liberté que celle d'exprimer devant l'autorité légitime votre admiration commandée par la politesse, par la prudence et par une reconnaissance dont les Russes sont fort jaloux. On ne vous refuse rien, mais on vous accompagne partout : la politesse devient ici un moyen de surveillance.

Voilà comme on vous tyrannise sous prétexte de vous faire honneur. Tel est le sort des voyageurs privilégiés. Quant aux voyageurs non protégés, ils ne voient rien du tout. Ce pays est organisé de façon que sans l'intervention immédiate des agents de l'autorité, nul étranger ne peut le parcourir agréablement ni même sûrement. Vous reconnaissez, j'espère, les mœurs et la politique de l'Orient déguisées sous l'urbanité européenne... Cette alliance de l'Orient et de l'Occident dont on retrouve les conséquences à chaque pas est ce qui caractérise l'empire russe.

La demi-civilisation procède par des formalités ; une civilisation raffinée les fait disparaître ; c'est ainsi que la politesse parfaite exclut les façons.

Les Russes sont encore persuadés de l'efficacité du mensonge, et cette illusion m'étonne de la part de gens qui en ont tant usé.... Ce n'est pas que leur esprit manque de finesse ou de compréhension ; mais dans un pays où les *gouvernants* n'ont pas encore compris les avantages de la liberté, même pour eux, les gouvernés doivent reculer devant les inconvénients immédiats de la sincérité. On est forcé de le répéter à chaque instant : ici, peuples et grands, tous nous rappellent les Grecs du bas-empire.

Je ne suis peut-être pas assez reconnaissant des soins dont ce

peuple affecte d'entourer un étranger connu; c'est que je vois le fond des pensées et que je me dis malgré moi : Tout cet empressement montre moins de bienveillance qu'il ne trahit d'inquiétude.

On veut, d'après le judicieux précepte de Monomaque [1], que *l'étranger sorte content du pays.*

Ce n'est pas que le vrai pays se soucie de ce qu'on dit et pense de lui ; mais quelques familles prépondérantes sont travaillées du puéril désir de refaire en Europe la réputation de la Russie.

Si je regarde plus avant, j'aperçois, sous le voile dont on se plaît à couvrir les objets, le goût du mystère pour le mystère même; c'est un effet de l'habitude et de la complexion... Ici la réserve est à l'ordre du jour, comme l'imprudence l'est à Paris.

En Russie le secret préside à tout : secret administratif, politique, social; discrétion utile et inutile, silence superflu pour assurer le nécessaire ; telles sont les inévitables conséquences du caractère primitif de ces hommes, corroboré par l'influence de leur gouvernement. Tout voyageur est un indiscret ; il faut le plus poliment possible garder à vue l'étranger toujours trop curieux, de peur qu'il ne voie les choses telles qu'elles sont, ce qui serait la plus grande des inconvenances. Bref, les Russes sont des Chinois déguisés; ils ne veulent pas avouer leur aversion pour les observateurs venus de loin ; mais s'ils osaient braver, ainsi que les vrais Chinois, le reproche de barbarie, ils nous refuseraient l'entrée de Pétersbourg comme on nous exclut de Pékin, et ils n'admettraient chez eux que les gens de métiers, en ayant soin de ne plus permettre à l'ouvrier qui serait reçu de retourner dans son pays. Vous voyez pourquoi l'hospitalité russe trop vantée m'importune plus qu'elle ne me flatte et ne me touche ; on m'enchaîne sous prétexte de me protéger ; mais de toutes les espèces de gênes, la plus insupportable me paraît celle dont je n'ai pas le droit de me plaindre. La reconnaissance que j'éprouve ici pour l'empressement dont je me vois l'objet est celle d'un soldat enrôlé de force : moi, indépendant avant tout, c'est-à-dire voyageur, je me sens passer sous le joug : on s'évertue sans cesse à discipliner mes idées..... On ne sait faire autre chose ici que l'exercice; les esprits y manœuvrent comme les soldats; chaque soir en rentrant chez moi, je me tâte pour voir quel uniforme je porte, j'examine mes

[1] Voyez l'épigraphe tome Ier et la conclusion tome IV.



pensées pour leur demander leur grade, car les idées sont classées en ce pays selon les personnes : à tel rang on a ou l'on professe telle manière de voir, et plus on monte, moins on pense, c'est-à-dire, moins on ose parler.

Ayant évité soigneusement de me lier avec beaucoup de grands seigneurs, je n'ai bien vu que la cour; je voulais conserver mes droits de juge indépendant et impartial, je craignais de me faire accuser d'ingratitude ou d'infidélité ; je craignais surtout de rendre des personnes du pays responsables de mes opinions particulières. Mais à la cour j'ai passé en revue toute la société.

L'affectation du ton français, moins l'esprit de conversation naturel à la France, voilà ce qui m'a frappé d'abord. J'ai bien entrevu un esprit russe, esprit caustique, sarcastique, moqueur, et qui me paraîtrait amusant dans une conversation libre, sans jamais m'inspirer de sécurité ni de bienveillance. Mais cet esprit demeure caché aux étrangers comme tout le reste. Si je séjournais ici un peu de temps j'arracherais leur masque à ces marionnettes ; car je m'ennuie de les voir copier les grimaces françaises. A mon âge on n'a plus rien à apprendre de l'affectation ; la vérité seule intéresse toujours, parce qu'elle instruit ; elle seule est toujours nouvelle.

Voilà donc pourquoi j'ai profité le moins possible de l'hospitalité des gens du grand monde ; c'est bien assez de subir l'indispensable hospitalité des administrateurs et des employés de tous grades ; cette surveillance, qu'on s'efforce de décorer d'un nom patriarcal, me rebute comme l'hypocrisie. Parlez-moi des pays où l'hospitalité n'est pas un impôt régulier ! celle qu'on y reçoit a le prix d'une faveur.

J'ai remarqué dès le premier abord que tout Russe des basses classes, soupçonneux par nature, déteste les étrangers par ignorance, par préjugé national ; j'ai trouvé ensuite que tout Russe des classes élevées, également soupçonneux, les craint parce qu'il les croit hostiles ; il dit : « Les Français, les Anglais sont persuadés de leur supériorité sur tous les peuples ; » ce motif suffit au Russe pour haïr l'étranger, comme en France le provincial se défie du Parisien. Une jalousie sauvage, une envie puérile, mais impossible à désarmer, domine la plupart des Russes dans leurs rapports avec les hommes des autres pays ; et comme vous sentez partout cette disposition peu sociable, vous finissez, tout en vous en plaignant, par partager la méfiance que vous inspirez. Vous concluez qu'une confiance qui ne

devient jamais réciproque est de la duperie, et dès lors vous restez froid, réservé, comme les cœurs au fond desquels vous lisez malgré vous et malgré eux.

Le caractère russe, sous beaucoup de rapports, est le contraire du caractère allemand. Voilà pourquoi les Russes disent qu'ils ressemblent aux Français; mais cette analogie n'est qu'apparente; dans le fond des âmes il y a une grande dissemblance. Vous pouvez admirer, si bon vous semble, en Russie, la pompe, la dignité orientale, vous y pouvez étudier l'astuce grecque : gardez-vous d'y chercher la naïveté gauloise, la sociabilité, l'amabilité des Français quand ils sont naturels; vous y trouveriez encore moins, je l'avoue, la bonne foi, la solidité d'instruction, la cordialité germaniques. En Russie on rencontrera de la bonté puisqu'il y en a partout où il y a des hommes; mais on n'y rencontrera jamais de la bonhomie.

Tout Russe est né imitateur, donc il est observateur avant tout, et même, pour tout dire, ce talent qui est celui des peuples enfants, dégénère souvent en un espionnage assez bas; il produit des questions importunes, impolies et qui deviennent choquantes de la part de gens toujours impénétrables eux-mêmes et dont les réponses ne sont que des faux-fuyants. On dirait ici que l'amitié même a quelque accointance avec la police. Comment se sentir à son aise avec des hommes si avisés, si discrets quant à ce qui les concerne, et si inquisitifs à l'égard des autres? S'ils vous voyaient prendre avec eux des manières plus naturelles que celles qu'ils ont avec vous, ils vous croiraient leur dupe : gardez-vous donc de leur laisser voir de l'abandon, de leur témoigner de la confiance : pour des hommes qui ne sentent rien, il y a un amusement à observer les émotions des autres; mais je n'aime pas à servir à ce divertissement. Nous voir vivre, c'est le plus grand plaisir des Russes; si nous les laissions faire, ils se plairaient à lire dans notre cœur, à faire l'analyse de nos sentiments, comme on va au spectacle.

La défiance excessive des gens auxquels vous avez affaire ici, à quelque classe qu'ils appartiennent, vous avertit de vous tenir sur vos gardes : le danger que vous courez vous est révélé par la peur que vous inspirez.

L'autre jour, à Péterhoff, un traiteur n'a pas voulu permettre à mon domestique de place de me servir un mauvais souper dans ma loge d'acteur, sans lui en faire déposer le prix d'avance. Notez que la

boutique de cet homme si prudent est à deux pas du théâtre. Ce que vous portez à votre bouche d'une main il faut le payer de l'autre; si vous commandez quelque chose à un marchand sans lui donner des arrhes, il croira que vous plaisantez et ne travaillera pas pour vous; nul ne peut quitter la Russie s'il n'a prévenu de son projet tous ses créanciers; c'est-à-dire s'il n'a fait annoncer son départ trois fois dans les gazettes et mis une distance de huit jours entre chaque publication. Ceci est de rigueur, à moins de payer la police pour abréger les délais; mais il faut que l'insertion ait eu lieu au moins une ou deux fois. On ne vous accorde des chevaux de poste que sur une attestation de l'autorité qui certifie que vous ne devez rien à personne.

Tant de précautions dénotent la mauvaise foi qui règne dans un pays; et comme jusqu'à présent les Russes ont eu personnellement peu de rapports avec les étrangers, ils n'ont pu prendre leçon de ruse que d'eux-mêmes. L'expérience ne leur est venue que des relations qu'ils ont entre eux. Ces hommes ne nous permettent pas d'oublier le mot de leur souverain favori Pierre le Grand : « Il faut trois juifs pour tromper un Russe. »

A chaque pas que vous faites ici vous reconnaissez ces politiques de Byzance dépeints par les historiens du temps des croisés et retrouvés par l'empereur Napoléon dans l'empereur Alexandre dont il disait souvent : « C'est un Grec du bas-empire!!... »

Il faut, autant qu'on peut, éviter d'avoir aucune affaire à traiter avec des esprits dont les modèles et les instituteurs furent toujours ennemis de la chevalerie; ces esprits sont esclaves de leurs intérêts, et souverains de leur parole; je me plais à le répéter : jusqu'à présent dans tout l'empire russe je n'ai trouvé qu'une seule personne qui me parût sincère : c'est l'empereur.

A la vérité la franchise coûte moins à un autocrate qu'elle ne coûte à ses sujets. Pour le czar, parler sans déguisement c'est faire acte d'autorité : le souverain absolu qui ment, abdique.

Mais combien ne s'en est-il pas trouvé qui ont méconnu sur ce point leur pouvoir et leur dignité! Les âmes basses ne se croient jamais au-dessus du mensonge; il faut donc savoir gré de sa sincérité même à un homme tout-puissant. L'empereur Nicolas unit la franchise à la politesse; et ces deux qualités, qui s'excluent chez le vulgaire, se servent merveilleusement l'une l'autre chez ce prince.

Parmi les grands seigneurs, ceux qui ont bon ton l'ont parfait :

c'est ce dont on peut s'assurer tous les jours à Paris et ailleurs. Mais un Russe de salon qui n'arrive pas à la vraie politesse, c'est-à-dire à l'expression facile d'une aménité réelle, est d'une grossièreté d'âme qui devient doublement choquante par la fausse élégance de ses manières et de son langage. Ces Russes mal élevés et déjà bien endoctrinés, bien habillés, tranchants, sûrs d'eux-mêmes, suivent au pas de charge l'élégance de l'Europe, sans savoir que l'élégance des habitudes n'a de prix qu'autant qu'elle annonce quelque chose de mieux dans le cœur de ceux qui la possèdent; apprentis de la mode ils prennent l'apparence pour la chose : ce sont des ours façonnés qui me font regretter les ours bruts ; ils ne sont pas encore des hommes cultivés, qu'ils sont déjà des sauvages gâtés.

Puisque la Sibérie existe, et qu'on en fait parfois l'usage que vous savez, je voudrais la peupler de jeunes officiers ennuyés et de belles dames qui ont mal aux nerfs. « Vous demandez des passe-ports pour Paris, en voici pour Tobolsk. »

Voilà comment je voudrais que l'empereur remédiât à la manie des voyages qui fait d'effrayants progrès en Russie parmi les sous-lieutenants à imagination et les femmes vaporeuses.

Si en même temps il reportait le siége de son empire à Moscou, il aurait réparé le mal causé par Pierre le Grand autant qu'un homme peut atténuer les erreurs des générations.

Pétersbourg, cette ville bâtie contre la Suède plus encore que pour la Russie, ne devait être qu'un port de mer, un Dantzick russe : au lieu de cela, Pierre I[er] construisit à ses boyards une loge sur l'Europe ; il enferma dans une salle de bal ses grands seigneurs enchaînés, les laissant lorgner de loin avec envie une civilisation qu'on leur défendait d'atteindre ; car forcer à copier, c'est empêcher d'égaler ! Puis il leur dit : « Vous m'appellerez PIERRE LE GRAND sous peine de mort, parce que c'est moi qui vous civilise au prix de la vie de mon peuple et de la tête de mon fils ! »

Pierre le Grand, dans toutes ses œuvres, a compté l'humanité, le temps et la nature pour rien. Cette erreur, qui est le propre de la médiocrité obstinée et toute-puissante, c'est-à-dire de la tyrannie dont elle devient le cachet, ne peut être pardonnée à un homme qualifié de génie créateur par son peuple. Plus on examine la Russie, et plus on se confirme dans l'opinion que ce prince a été trop exalté, même chez les étrangers; la postérité peut manquer d'équité par

excès d'admiration. Si le czar Pierre eût été aussi supérieur qu'on le dit, il eût évité la fausse route dans laquelle il a poussé son peuple, il eût prévu et détesté la frivolité d'esprit, l'instruction superficielle à laquelle il l'a condamné pour des siècles. Peut-on lui pardonner les abus de son despotisme, à lui qui avait vu le monde au XVIII[e] siècle?

Il s'est servi de ses avantages moins en législateur qu'en tyran pour repétrir sa nation au gré de sa volonté. Malheureusement cette volonté fut d'un magicien plutôt que d'un esprit vaste et solide. Les grands hommes pour faire l'avenir n'annulent point le passé, ils l'acceptent, afin d'en modifier les conséquences. Loin de continuer à diviniser cet ennemi de leur naturel, les Russes devraient lui reprocher d'avoir été la cause de ce qu'ils n'ont aucun caractère; c'est lui dont l'influence, perpétuée par l'admiration irréfléchie de la postérité, les empêche encore aujourd'hui de produire, dans les arts et les sciences, un homme digne de faire époque chez les peuples étrangers [1]. Un législateur comme Confucius ne pouvait venir à la suite d'un réformateur tel que le charpentier de Saardam, et tel que le voyageur capricieux dont l'Europe d'alors avait vu la barbarie avec effroi, tout en admirant la force prodigieuse cachée sous cette rude écorce. Ce missionnaire couronné força un moment la nature parce qu'il le pouvait, mais c'est tout ce qu'il pouvait... S'il avait été dans sa vie ce qu'il est devenu dans l'histoire, grâce à la superstition des peuples et à l'exagération des écrivains, qu'aurait-il fait? il eût attendu; et, par cette patience, il eût mérité son brevet de grand homme: il a mieux aimé l'obtenir d'avance et se faire canoniser de son vivant.

Toutes ses idées, avec les défauts de caractère dont elles étaient la conséquence, ont encore été exagérées sous les règnes suivants; l'empereur Nicolas le premier commence à remonter le torrent en rappelant les Russes à eux-mêmes : c'est une entreprise que le monde admirera quand il aura reconnu la fermeté de l'esprit qui l'a conçue. Après des règnes comme ceux de Catherine et de Paul, refaire de la Russie, telle que l'avait laissée l'empereur Alexandre, un empire russe, parler russe, penser en russe, avouer qu'on est Russe de cœur, tout en présidant une cour de grands seigneurs héritiers des favoris de la *Sémiramis du Nord*, c'est hardi!... Quel que soit le succès d'un tel plan, il honorera celui qui l'a tracé.

[1] Les Russes, superficiels en tout, ne sont profonds que dans l'art de feindre.



Les courtisans du czar n'ont nuls droits reconnus et assurés, il est vrai; mais ils sont toujours forts contre leurs maîtres par les traditions perpétuées dans le pays; heurter de front les prétentions de ces hommes, se montrer dans le cours d'un règne déjà long aussi courageux contre d'hypocrites amis qu'on le fut contre des soldats révoltés, c'est assurément le fait d'un souverain fort supérieur : cette double lutte du maître contre ses esclaves furieux et contre ses impérieux courtisans est un beau spectacle : l'empereur Nicolas tient ce qu'il a promis le jour de son avénement au trône; et certes, c'est dire beaucoup, car aucun prince n'a hérité du pouvoir dans des circonstances plus critiques, nul n'a fait face à un plus imminent péril avec plus d'énergie et de grandeur d'âme!...

Après l'émeute du 13 décembre, M. de la Ferronnays s'écriait : « Je viens de voir Pierre le Grand civilisé : » mot qui avait de la portée parce qu'il avait de la vérité; en voyant ce même homme dans sa cour développer ses idées de régénération nationale avec une persévérance infatigable et cela sans faste, sans bruit, sans violence, on peut s'écrier à plus juste titre encore : C'est Pierre le Grand qui revient pour réparer le mal fait par Pierre l'aveugle.

En cherchant à juger ce prince avec toute l'impartialité dont je suis capable, j'ai trouvé en lui tant de choses dignes d'éloge que je ne permets pas qu'on me parle de ce qui pourrait me troubler dans mon admiration.

Les pauvres souverains sont comme les statues : on les examine avec une si minutieuse attention, que leurs moindres défauts, magnifiés par la critique, font oublier les mérites les plus rares et les plus réels. Mais plus j'admire l'empereur Nicolas, plus vous me trouverez injuste peut-être envers le czar Pierre. Cependant j'apprécie de mon mieux les efforts de volonté qu'il a faits pour tirer d'un marais gelé pendant huit mois de l'année, une ville telle que Pétersbourg. Mais, si j'ai le malheur d'apercevoir quelques-uns de ces misérables *pastiches* dont sa passion pour l'architecture classique, partagée par ses successeurs, a doté la Russie, mes sens et mon goût révoltés me font perdre tout ce que j'avais gagné par le raisonnement : des palais antiques pour servir de casernes à des Finnois; des colonnes, des corniches, des frontons, des péristyles romains sous le pôle, et ces choses à refaire chaque année en beau plâtre blanc! Vous conviendrez qu'une telle parodie de la Grèce et de l'Italie, moins le marbre et le soleil, peut

bien me rendre toute ma colère ; d'ailleurs je renonce avec d'autant plus de résignation au titre de voyageur impartial, que je suis persuadé, que j'y ai droit.

Vous me menaceriez de la Sibérie, que vous ne m'empêcheriez pas de répéter que le manque de bon sens dans l'ensemble d'un monument, de fini et d'harmonie dans les détails, est insupportable. En architecture, le génie sert à trouver le moyen le plus court et le plus simple d'adapter les édifices à l'usage auquel on les destine. Or, devinez, je vous prie, à quelle fin des hommes de bon sens ont entassé tant de pilastres, d'arcades et de colonnades dans un pays qu'on ne peut habiter qu'avec de doubles châssis aux fenêtres hermétiquement closes pendant neuf mois de l'année. A Pétersbourg, c'est sous des remparts qu'il faudrait se promener, non sous des péristyles aériens. Que ne bâtissez-vous des tunnels et des galeries voûtées pour servir de vestibules, d'ouvrages avancés; de défense à vos palais [1] ? Le ciel est votre ennemi, fuyez-en donc la vue ; le soleil vous manque, vivez aux flambeaux ; des fortifications et des casemates vous sont plus utiles que des promenoirs à découvert. Avec votre architecture méridionale vous affichez une prétention au beau climat qui me rend vos pluies et vos vents de l'été plus insupportables, sans parler des aiguilles de glace qu'on respire sur vos magnifiques perrons pendant vos interminables hivers.

Les quais de Pétersbourg sont une des plus belles choses de l'Europe : pourquoi ? parce que le luxe est là dans la solidité. Des blocs de granit apportés dans un bas-fond pour y suppléer la terre, l'éternité du marbre opposée à la puissance de destruction du froid, me donnent l'idée d'une force et d'une grandeur intelligentes. Pétersbourg est en même temps garanti contre la Néva et orné par les magnifiques parapets dont on a bordé cette rivière. Le sol nous manque, nous ferons un pavé de rocs pour porter notre capitale : cent mille hommes y mourront à la peine ! peu nous importe ; nous aurons une ville européenne et le renom d'un grand peuple. Ici, tout en déplorant l'inhumanité qui préside à cette gloire, je permets qu'on admire, et j'admire moi-même quoiqu'à regret !... J'admire encore quelques-uns des points de vue dont on jouit devant le palais d'hiver. Ce palais est bâti dans ce qu'on appelle l'île de l'Amirauté, aujour-

[1] Voyez la description de Moscou.

d'hui le plus beau quartier de la ville. Voici la description de Weber, faite, je crois, en 1718; je ne l'ai lue que dans Schnitzler, qui n'en indique pas clairement la date. « Le quartier contigu à celui du Jardin » d'été, en descendant la Néva, est ce qu'on nomme l'île de l'Ami- » rauté ou aussi la *Slobole des Allemands,* car c'est là que la plupart » des étrangers sont établis. On y rencontre d'abord (là où la Moika » sort de la Néva) la grande poste et la maison bâtie pour l'éléphant » de Perse, mais où depuis l'on a placé le globe de Gottorp. L'église » luthérienne des Finlandais et celle des catholiques, toutes deux en » bois, sont dans cette partie de l'île appelée aussi *Finnische Scheeren,* » parce qu'elle est occupée en majeure partie par des exilés de Fin- » lande et de Suède. Les tristes cabanes de ce quartier ressemblent » plus à des cages qu'à des maisons. Il serait difficile d'y trouver les » personnes que l'on cherche, attendu qu'aucune rue ne porte un » nom, et que toutes se désignent par quelques notables habitants » qui y demeurent. Cependant les maisons de Millionne et celles du » quai du Palais d'hiver offrent déjà un bel aspect [1]. »

Voilà ce qu'était, il y a un peu plus de cent ans, le plus beau quartier du Pétersbourg actuel.

Quoique les plus grands monuments de cette ville se perdent dans un espace qui est plutôt une plaine qu'une place, le palais est imposant, le style de cette architecture du temps de la régence a de la noblesse, et la couleur rouge du grès dont l'édifice est bâti plaît à l'œil. La colonne d'Alexandre, l'État-Major, l'Arc de Triomphe au fond de son demi-cercle d'édifices, les chevaux, les chars, l'Amirauté avec ses élégantes colonnettes et son aiguille dorée, Pierre le Grand sur son rocher, les ministères qui sont autant de palais, enfin l'étonnante église de Saint-Isaac, en face d'un des trois ponts jetés sur la Néva; tout cela perdu dans l'enceinte d'une seule place n'est pas beau, mais c'est étonnamment grand... Cet enclos bâti est ce qu'on appelle la place du Palais. C'est réellement un composé de trois places immenses qui n'en font qu'une : Pétrofskii, Isaakskii et la place du Palais d'hiver [2]. J'y trouve beaucoup de choses à critiquer; mais j'admire

[1] Voyez *la Russie, la Pologne et la Finlande,* par M. J. H. Schnitzler. Paris, chez Jules Renouard, 1835, page 193. — Je dois dire une fois pour toutes que ce bon et utile ouvrage, protégé à Pétersbourg, est extrêmement partial, du moins dans la forme du langage, condition nécessaire si l'on veut faire tolérer en Russie ce qu'on écrit touchant ce pays.

[2] Voyez, pour les nomenclatures, les mesures, les monuments et pour toute

l'ensemble de ces édifices tout perdus qu'ils sont dans l'espace qu'ils devraient orner.

Je suis monté sur la coupole d'airain de l'église de Saint-Isaac. Les échafaudages de ce dôme, l'un des plus élevés du monde, sont à eux seuls des monuments. L'église n'étant pas terminée, je ne puis avoir l'idée de l'effet qu'elle produira dans son ensemble.

On voit de là Pétersbourg et ses plats environs; c'est toujours la même chose à perte de vue, l'homme ne peut vivre ici que par des efforts soutenus. Le triste et pompeux résultat de ces merveilles me dégoûte des miracles humains, et servira, j'espère, de leçon aux princes qui s'aviseraient encore une fois de compter la nature pour rien dans le choix des lieux où doivent s'élever leurs villes. Une nation ne tombe guère dans de telles erreurs, elles sont ordinairement le fruit de l'orgueil des souverains. Ceux-ci se croient le pouvoir de faire de grandes choses dans les lieux où la Providence avait voulu ne rien faire du tout; ils prennent la flatterie à la lettre, et se regardent comme des esprits créateurs. Ce que les princes craignent le moins, c'est d'être dupes de leur amour-propre; ils se défient de tout, hors d'eux-mêmes.

J'ai visité quelques églises : celle de la Trinité est belle, mais nue comme l'intérieur de la plupart des églises grecques que j'ai vues ici : en revanche l'extérieur des dômes est revêtu d'azur et parsemé d'étoiles d'or très-brillantes. La cathédrale de Kasan, bâtie par Alexandre, est vaste et belle ; mais on y entre par un coin : c'est pour respecter la loi religieuse qui veut que l'autel grec soit invariablement tourné au levant. La rue dite la Perspective n'étant pas dirigée de manière à obéir à ce règlement, on a mis l'église de travers; les gens de l'art ont eu le dessous, les fidèles l'ont emporté, et l'un des plus beaux monuments de la Russie a été gâté par la superstition.

L'église de Smolna est la plus grande et la plus magnifique de toutes celles de Pétersbourg : elle appartient à une congrégation, c'est une espèce de chapitre de femmes et de filles fondé par l'impératrice Anne. Des bâtiments énormes sont destinés à loger ces dames. En parcourant l'enceinte de ce noble asile, de ce cloître grand comme une ville; mais dont l'architecture serait plus appropriée à un établissement militaire qu'à une congrégation, on ne sait où l'on est; ce

la partie technique de la description des lieux, la statistique de Schnitzler, page 200.

qu'on voit n'est ni palais ni couvent : c'est une caserne de femmes.

En Russie tout est soumis au régime militaire; la discipline de l'armée règne dans le chapitre des dames de Smolna.

Près de là, on voit le petit palais de la Tauride bâti en quelques semaines par Potemkin, pour Catherine : palais élégant, mais abandonné; or, dans ce pays, ce qui est abandonné est bientôt détruit, car les pierres mêmes n'y durent qu'à condition qu'on les soigne.

Un jardin d'hiver occupait tout un côté de l'édifice : cette magnifique serre chaude est vide dans la saison où nous sommes; je la crois négligée en toutes saisons. C'est de la vieille élégance dépourvue de la majesté que le temps imprime sur ce qui est antique ; de vieux lustres prouvent qu'on a donné là des fêtes, qu'on y a dansé, qu'on y a soupé. Je crois que le dernier bal qu'a vu et que verra la Tauride a eu lieu pour le mariage de la grande-duchesse Hélène, femme du grand-duc Michel.

Il y a dans un coin une Vénus de Médicis, qu'on dit vraiment *antique;* vous savez que ce type a été souvent reproduit par les Romains.

Cette statue est placée sur un piédestal et l'on y lit l'inscription suivante écrite en russe :

PRÉSENT DU PAPE CLÉMENT XI A L'EMPEREUR PIERRE Ier.
1717 OU 1719.

Cette Vénus, envoyée par un pape à un prince schismatique et dans le costume que vous connaissez, est sans contredit un singulier présent !... Le czar, qui méditait depuis longtemps le projet d'éterniser le schisme en usurpant les dernières libertés de l'église russe, a dû sourire à cette marque de bienveillance de l'évêque de Rome[1].

J'ai vu aussi les tableaux de l'Ermitage, et je ne vous les décrirai pas, parce que je pars demain pour Moscou. L'Ermitage! n'est-ce pas un nom un peu prétentieux pour l'habitation de plaisance d'un souverain au milieu de sa capitale, à côté de son palais ordinaire? On passe de l'un de ces palais dans l'autre par un pont jeté sur une rue.

Vous savez comme tout le monde qu'il y a là des trésors surtout de l'école hollandaise. Mais... je n'aime pas la peinture en Russie ; pas plus que la musique à Londres, où la manière dont on écoute les plus

[1] Voyez la lettre vingt-troisième.

grands talents et les plus sublimes chefs-d'œuvre me dégoûterait de l'art. Si près du pôle la lumière n'est pas favorable aux tableaux, et personne n'est disposé à jouir des merveilleuses nuances du coloris le plus savant avec des yeux affaiblis par la neige, ou éblouis par une lumière oblique et persistante. La salle des Rembrandt est admirable sans doute, néanmoins j'aime mieux ce que j'ai vu de ce maître à Paris et ailleurs.

Les Claude Lorrain, les Poussin, et quelques tableaux des maîtres italiens, surtout les Mantegna, les Giambellini, les Salvator Rosa méritent une mention.

Mais ce qui nuit à cette collection, c'est le grand nombre de tableaux médiocres qu'il faut oublier pour jouir des chefs-d'œuvre. En formant la galerie de l'Ermitage, on a prodigué les noms des grands maîtres, ce qui n'empêche pas que leurs œuvres authentiques n'y soient rares : ces pompeux baptêmes de tableaux très-ordinaires impatientent les curieux sans les séduire. Dans une collection d'objets d'art, le voisinage du beau sert au beau, le mauvais lui nuit : un juge ennuyé est incapable de juger : l'ennui rend injuste et cruel.

Si les Rembrandt et les Claude Lorrain de l'Ermitage produisent quelque effet c'est qu'ils sont exposés dans des salles où ils n'ont point de voisins.

Cette galerie est belle, mais elle me paraît perdue dans une ville où trop peu de personnes en jouissent.

Une tristesse inexprimable règne dans le palais devenu musée depuis la mort de celle qui l'animait de sa présence et l'habitait avec esprit. Cette souveraine absolue entendait mieux que personne la vie et la conversation libre. Ne voulant pas se résigner à la solitude à laquelle la condamnait sa charge, elle a su causer familièrement tout en régnant arbitrairement : c'était cumuler des avantages qui s'excluent; mais je crains que l'impératrice ne se soit trouvée mieux que son peuple de cette espèce de tour de force.

Le plus beau portrait qui existe d'elle se voit dans une des salles de l'Ermitage. J'ai remarqué aussi un portrait de l'impératrice Marie, femme de Paul Ier, par madame Lebrun. Il y a, de la même artiste, un génie écrivant sur un bouclier. Ce dernier ouvrage est un des meilleurs de l'auteur, dont le coloris qui brave le climat et le temps fait honneur à l'école française.

A l'entrée d'une salle j'ai trouvé sous un rideau vert ce que vous

allez lire. C'est le règlement de la société intime de l'Ermitage à l'usage des personnes admises par la czarine dans cet asile de la liberté... impériale.

Je me suis fait traduire littéralement cette charte intime octroyée par le caprice de la souveraine de ce lieu jadis enchanté ; on l'a copiée pour moi devant moi.

RÈGLES D'APRÈS LESQUELLES ON DOIT SE CONDUIRE EN ENTRANT.

ART. 1er.

« On déposera en entrant ses titres et son rang, de même que son chapeau et son » épée.

ART. 2.

» Les prétentions fondées sur les prérogatives de la naissance, l'orgueil ou autres » sentiments de nature semblable, devront aussi rester à la porte.

ART. 3.

» Soyez gai ; toutefois *ne cassez, ni ne gâtez rien.*

ART. 4.

» Asseyez-vous, restez debout, marchez, faites ce que bon vous semblera, sans » faire attention à personne.

ART. 5.

» Parlez modérément et pas trop pour ne pas troubler les autres.

ART. 6.

» Discutez sans colère et sans vivacité.

ART. 7.

» Bannissez *les soupirs et les bâillements*, pour ne causer d'ennui et n'être à charge » à personne.

ART. 8.

» Les jeux innocents proposés par une personne de la société doivent être acceptés » par les autres.

ART. 9.

» Mangez doucement et avec *appétit*, buvez avec modération pour que chacun » retrouve ses jambes en sortant.

ART. 10.

» Laissez les querelles à la porte ; *ce qui entre par une oreille doit sortir par* » *l'autre* avant de passer le seuil de l'Ermitage. Si quelqu'un manquait au règlement » ci-dessus, pour chaque faute, et sur le témoignage de deux personnes, il sera » obligé de boire un *verre d'eau fraîche* (*sans en excepter les dames*) : indépendam- » ment de cela, il lira à haute voix une page de la *Telemachide* (poëme de Fredia- » kofsky) ; quiconque manquerait dans une soirée à trois articles du règlement sera » tenu d'apprendre par cœur six lignes de la *Telemachide*. Celui qui manquerait au » dixième article ne pourrait plus rentrer à l'Ermitage. »

Avant d'avoir lu cette pièce, je croyais à l'impératrice Catherine un esprit plus léger. Est-ce une simple plaisanterie? alors elle est mauvaise puisqu'en fait de plaisanteries les plus courtes sont les meilleures. Ce qui ne me cause pas moins de surprise que le manque de goût que dénotent ces statuts, c'est le soin qu'on a pris ici de les conserver comme une chose précieuse.

Mais ce dont j'ai le plus ri, en lisant ce code social, qui fait le pendant des instructions galantes de l'empereur Pierre Ier et de l'impératrice Élisabeth à leurs sujets, c'est l'emploi qu'on y fait du poëme de Frediakofsky. Malheur au poëte immortalisé par un souverain!...

Je pars après-demain pour Moscou.

LETTRE XX.

Pétersbourg, ce 2 août 1839.

Le jour de la fête de Péterhoff, j'avais demandé au ministre de la guerre comment je devais m'y prendre pour obtenir la permission de voir la forteresse de Schlusselbourg.

Ce grave personnage est le comte Tchernicheff : l'aide-de-camp brillant, l'élégant envoyé d'Alexandre à la cour de Napoléon est devenu un homme sérieux, important et l'un des ministres les plus occupés de l'empire : il ne se passe pas de matinée qu'il ne travaille avec l'empereur. Il me répondit : « Je ferai part de votre désir à sa majesté. » Ce ton de prudence, mêlé de quelque surprise, me fit trouver la réponse significative. Ma demande, quelque simple qu'elle m'eût paru, avait de l'importance aux yeux d'un ministre. Penser à visiter une forteresse devenue historique depuis la détention et la mort d'Ivan VI, arrivée *sous le règne de l'impératrice Élisabeth :* c'était une hardiesse énorme!.... je reconnus que j'avais touché sans m'en douter une corde sensible, et je me tus.

A quelques jours de là, c'est-à-dire avant-hier, au moment où je me préparais à partir pour Moscou, je reçus une lettre du ministre de

la guerre qui m'annonçait la permission de voir les *écluses* de Schlusselbourg.

L'ancienne forteresse suédoise, dénommée la clef de la Baltique par Pierre Ier, est située précisément à l'origine de la Néva dans une île du lac Ladoga, dont cette rivière est, à proprement parler, l'émissaire; espèce de canal naturel par lequel le lac envoie ses eaux jusqu'au golfe de Finlande. Mais ce canal, qui est la Néva, se grossit encore d'une abondante gerbe d'eau qu'on regarde exclusivement comme la source du fleuve, on la voit sourdre au fond des eaux qui la recouvent précisément sous les murs de la forteresse de Schlusselbourg, entre la rivière et le lac, dont les flots s'écoulant par l'émissaire se confondent aussitôt avec celles de la source qu'elles entraînent dans leur cours; c'est une curiosité naturelle des plus remarquables qu'il y ait en Russie; et le site, quoique très-plat, comme tous ceux du pays, est l'un des plus intéressants des environs de Pétersbourg.

Moyennant les écluses, les bateaux évitent le danger, ils longent le lac sans passer sur la source de la Néva, et ils arrivent dans le fleuve, environ à une demi-lieue au-dessous du lac qu'ils ne sont plus obligés de traverser.

Voilà le beau travail qu'on me permettait d'examiner en détail : j'avais demandé une prison d'État, on me répond par des écluses.

Le ministre de la guerre terminait son billet en m'annonçant que l'aide de camp général, directeur des voies de communication de l'empire, avait reçu l'ordre de me donner les moyens de faire ce voyage avec facilité.

Quelle facilité!... bon Dieu!.... à quels ennuis m'avait exposé ma curiosité! et quelle leçon de discrétion ne me donnait-on pas par tant des cérémonies qualifiées de politesses! Ne pas profiter de la permission quand les ordres étaient envoyés pour moi sur toute la route, c'eût été m'exposer au reproche d'ingratitude; examiner les écluses avec la minutie russe, sans même voir le château de Schlusselbourg, c'était donner volontairement dans le piége et perdre un jour; perte grave en cette saison déjà bien avancée pour tout ce que j'ai le projet de voir encore en Russie, sans toutefois y passer l'hiver.

Je résume les faits : vous en tirerez les conséquences. On n'est pas arrivé ici jusqu'à parler librement des iniquités du règne d'Élisabeth ; tout ce qui fait réfléchir sur l'espèce de légitimité du pouvoir actuel passe pour une impiété; il a donc fallu mettre ma demande sous les

yeux de l'empereur ; celui-ci ne veut ni l'accorder ni la refuser directement : il la modifie et me permet d'admirer une merveilleuse industrie à laquelle je n'avais pas songé : de l'empereur cette permission redescend au ministre, du ministre au directeur général, du directeur général à un ingénieur en chef, et enfin à un sous-officier chargé de m'accompagner, de me servir de guide et de répondre de ma *sûreté* pendant tout le temps du voyage, *faveur* qui rappelle un peu le janissaire dont on honore les étrangers en Turquie...... Cette marque de protection me paraissait trop semblable à une preuve de défiance pour me flatter autant qu'elle me gênait : ainsi, tout en rongeant mon frein et en broyant dans mes mains la lettre de recommandation du ministre, je disais : « Le prince *** que j'ai rencontré sur le bateau de Travemünde avait bien raison quand il s'écriait que la Russie est le pays des formalités inutiles. »

Je suis allé chez l'aide de camp général, directeur des voies de communication, etc., etc., etc., pour réclamer l'exécution de la parole suprême.

Le directeur ne recevait pas, ou il était sorti : on me renvoie au lendemain ; ne voulant pas perdre un jour de plus, j'insiste : on me dit de revenir le soir. Je reviens et je parviens enfin jusqu'à ce grave personnage ; il me reçoit avec la politesse à laquelle m'ont habitué ici les hommes en place, et, après une visite d'un quart d'heure, je sors de chez lui, muni, notez ceci, des ordres nécessaires pour l'ingénieur de Schlusselbourg, mais non pour le gouverneur du château ! En me reconduisant jusqu'à l'antichambre, il me promit qu'un sous-officier serait à ma porte le lendemain dès quatre heures du matin.

Je ne dormais pas ; j'étais frappé d'une idée qui vous paraîtra folle : de l'idée que mon protecteur pourra devenir mon bourreau. Si cet homme au lieu de me conduire à Schlusselbourg à dix-huit lieues de Pétersbourg, exhibe au sortir de la ville l'ordre de me porter en Sibérie pour m'y faire expier ma curiosité inconvenante, que ferai-je, que dirai-je ? il faudra commencer par obéir ; et plus tard, en arrivant à Tobolsk, si j'y arrive, je réclamerai ;... la politesse ne me rassure pas, au contraire : car je n'ai point oublié les caresses d'Alexandre à l'un de ses ministres saisi par le feldjæger au sortir même du cabinet de l'empereur qui avait donné l'ordre de le conduire en Sibérie, à partir du palais, sans le ramener un seul instant chez lui. Bien d'autres exemples d'exécutions de ce genre venaient justifier mes pressentiments et me troubler l'imagination.

La qualité d'étranger n'est pas non plus une garantie suffisante [1] : je me retraçais les circonstances de l'enlèvement de Kotzebue qui, au commencement de ce siècle, fut également saisi par un feldjæger et transporté d'un trait ainsi que moi (je me voyais déjà en chemin) de Pétersbourg à Tobolsk.

Il est vrai que l'exil du poëte allemand ne dura que six semaines: aussi dans ma jeunesse m'étais-je moqué de ses lamentations; mais cette nuit, je n'en riais plus. Soit que l'analogie possible de nos destinées m'eût rendu plus équitable, je plaignais Kotzebue du fond du cœur. Un pareil supplice ne doit pas s'apprécier d'après sa durée : le voyage de dix-huit cents lieues en téléga sur des rondins et sous ce climat est déjà une torture que bien des corps ne pourraient supporter ; mais sans s'arrêter à ce premier inconvénient, quel homme n'aurait compassion d'un pauvre étranger enlevé à ses amis, à sa famille et qui, pendant six semaines, croit qu'il est destiné à finir ses jours dans des déserts sans noms, sans limites parmi des malfaiteurs et leurs gardiens, voire même parmi des administrateurs en grades plus ou moins élevés? Une telle perspective est pire que la mort et suffit pour la donner, ou au moins pour troubler la raison.

Mon ambassadeur me réclamera; oui, mais pendant six semaines j'aurai subi le commencement d'un exil éternel ! Ajoutez que nonobstant toute réclamation, si l'on trouve un intérêt sérieux à se défaire de moi, on répandra le bruit qu'en me promenant en petite barque sur le lac Ladoga, j'ai chaviré. Cela se voit tous les jours. L'ambassadeur de France ira-t-il me repêcher au fond de cet abîme? On lui dira qu'on a fait de vaines recherches pour retrouver mon corps : la dignité de notre nation à couvert, il sera satisfait et moi perdu.

Quelle avait été l'offense de Kotzebue? Il s'était fait craindre, parce qu'il publiait ses opinions et qu'on pensait qu'elles n'étaient pas toutes également favorables à l'ordre de choses établi en Russie. Or, qui m'assure que je n'ai pas encouru précisément le même reproche ou, ce qui serait suffisant, le même soupçon? C'est ce que je me disais en arpentant ma chambre, faute de pouvoir trouver le sommeil dans mon lit. N'ai-je pas aussi la manie de penser et d'écrire ! Si je donne ici le moindre ombrage, puis-je espérer qu'on aura plus d'égards pour moi

[1] Voyez dans l'appendice, l'histoire de l'emprisonnement d'un Français, de M. Pernet, à Moscou.

qu'on n'en a eu pour tant d'autres plus puissants et plus en évidence? J'ai beau répéter à tout le monde que je ne publierai rien sur ce pays, on croit d'autant moins sans doute à mes paroles que j'affecte plus d'admiration pour ce qu'on me montre ; on a beau se flatter, on ne peut penser que tout me plaise également. Les Russes se connaissent en mensonges prudents.... D'ailleurs je suis espionné ; tout étranger l'est : on sait donc que j'écris des lettres, que je les garde ; on sait aussi que je ne sors pas de la ville, ne fût-ce que pour un jour, sans emporter avec moi ces mystérieux papiers dans un grand portefeuille ; on sera peut-être curieux de connaître ma pensée véritable. On me préparera un guet-apens dans quelque forêt ; on m'attaquera, on me pillera pour m'enlever mes lettres, et l'on me tuera pour me faire taire.

Telles sont les craintes qui m'obsédèrent toute la nuit d'avant-hier, et quoique j'aie visité hier sans accident la forteresse de Schlusselbourg, elles ne sont pas tellement déraisonnables que je m'en sente tout à fait à l'abri pour le reste de mon voyage. J'ai beau me répéter que la police russe, prudente, éclairée, bien informée, ne se permet, en fait de coups d'État, que ceux qu'elle croit nécessaires ; que c'est attacher bien de l'importance à mes remarques et à ma personne que de me figurer qu'elles puissent inquiéter les hommes qui gouvernent cet empire : ces motifs de sécurité et bien d'autres encore que je me dispense de noter me paraissent plus spécieux que solides ; l'expérience ne m'a que trop prouvé l'esprit de minutie qui règne chez les personnages trop puissants ; tout importe à qui veut cacher qu'il domine par la peur ; et quiconque tient à l'opinion ne peut dédaigner celle d'un homme indépendant qui écrit : un gouvernement qui vit de mystère et dont la force est dans la dissimulation, pour ne pas dire la feinte, s'effarouche de tout ; tout lui paraît de conséquence ; en un mot, l'amour-propre s'accorde avec la réflexion et avec mes souvenirs pour me persuader que je cours ici quelque danger.

Si j'appuie sur ces inquiétudes, c'est parce qu'elles vous peignent le pays. Supposez que mes craintes soient des visions, ce sont au moins des visions qui ne pourraient me troubler l'esprit qu'à Pétersbourg et à Maroc : voilà ce que je veux constater. Toutefois mes appréhensions se dissipent dès qu'il faut agir ; les fantômes d'une nuit d'insomnie ne me suivent pas sur le grand chemin. Téméraire dans l'action, je ne suis pusillanime que dans la réflexion ; il m'est plus difficile de penser

que d'agir énergiquement. Le mouvement me rend autant d'audace que l'immobilité m'inspirait de défiance.

Hier, à cinq heures du matin, je suis parti dans une calèche attelée de quatre chevaux de front ; dès qu'on fait une course à la campagne ou un voyage en poste, les cochers russes adoptent cet attelage antique, qu'ils mènent avec adresse et témérité.

Mon feldjæger s'est placé devant moi sur le siége, à côté du cocher, et nous avons traversé Pétersbourg très-rapidement, laissant derrière nous le quartier élégant ; puis, le quartier des manufactures, où se trouvent entre autres celle des glaces, qui est magnifique, puis d'immenses filatures de coton, ainsi que bien d'autres usines, pour la plupart dirigées par des Anglais. Cette partie de la ville ressemble à une colonie ; c'est la cité des fabricants.

Comme un homme n'est apprécié ici que d'après ses rapports avec le gouvernement, la présence du feldjæger sur ma voiture produisit beaucoup d'effet. Cette marque de protection suprême faisait de moi un personnage, et mon propre cocher, qui me mène depuis que je suis à Pétersbourg, paraissait s'enorgueillir soudain de la dignité trop longtemps ignorée de son maître : il me regardait avec un respect qu'il ne m'avait jamais témoigné ; on eût dit qu'il voulait me dédommager de tous les honneurs dont jusqu'alors il m'avait privé mentalement par ignorance. Les paysans à pied, les cochers de drowska, et les charretiers, tout le monde subissait la magique influence de mon sous-officier : celui-ci n'avait pas besoin de montrer son cantchou ; d'un signe du doigt il écartait les embarras comme par magie ; et la foule, ordinairement assez peu pliable, était devenue pareille à un banc d'anguilles au fond d'un vivier où elles se tordent en tous sens, s'écartent rapidement, s'anéantissent, pour ainsi dire, afin d'éviter la fouine qu'elles ont aperçue de loin dans la main du pêcheur : ainsi faisaient les hommes à l'approche de mon sous-officier.

Je remarquais avec épouvante l'efficacité merveilleuse de ce pouvoir chargé de me protéger, et je pensais qu'il se ferait obéir avec la même ponctualité s'il recevait l'ordre de m'écraser. La difficulté qu'on éprouve pour s'introduire dans ce pays m'ennuie, mais elle m'effraye peu ; ce dont je suis frappé, c'est de celle qu'on aurait à s'enfuir. Les gens du peuple disent : « Pour entrer en Russie les portes sont larges ; pour en sortir elles sont étroites. » Quelque grand que soit cet empire, j'y suis à la gêne ; la prison a beau être vaste, le prisonnier s'y

trouve toujours à l'étroit. C'est une illusion de l'imagination, j'en conviens, mais il fallait venir ici pour y être sujet.

Sour la garde de mon soldat, j'ai suivi rapidement les bords de la Néva. On sort de Pétersbourg par une espèce de rue de village un peu moins monotone que les routes que j'ai parcourues jusqu'ici en Russie. Quelques échappées de vue sur la rivière à travers des allées de bouleaux, une suite de fabriques, des usines en assez grand nombre et qui paraissent en grande activité; des hameaux de bois varient un peu le paysage. N'allez pas vous figurer une nature vraiment pittoresque dans l'acception ordinaire de ce terme; cette partie du pays est moins désolée que ce qu'on a vu de l'autre côté, voilà tout. D'ailleurs, j'ai de la prédilection pour les sites tristes; il y a toujours quelque grandeur dans une nature dont la contemplation porte à la rêverie. J'aime encore mieux, comme paysage poétique, les bords de la Néva, que le revers de Montmartre du côté de la plaine de Saint-Denis, ou que les riches champs de blé de la Beauce et de la Brie.

L'apparence de certains villages m'a surpris : il y a là une richesse réelle et même une sorte d'élégance rustique qui plaît; les maisons sont alignées le long d'une rue unique; ces habitations, toujours en bois, paraissent assez soignées. Elles sont peintes sur la rue, et les extrémités de leurs toits sont chargées d'ornements qu'on peut dire prétentieux; car en comparant ce luxe extérieur avec la rareté des choses commodes et le manque de propreté dont on est frappé dans l'intérieur de ces joujoux, on regrette de voir régner déjà le goût du superflu chez un peuple qui ne connaît pas encore le nécessaire. En y regardant de près on voit que ces baraques sont réellement fort mal bâties. Ce sont des poutres et des solives à peine équarries, échancrées aux deux bouts, et enchevêtrées l'une dans l'autre pour former les coins de la cabane; ces madriers, grossièrement entassés les uns sur les autres, laissent entre eux des interstices soigneusement calfeutrés de mousse goudronnée, dont l'odeur sauvage se répand dans toute l'habitation et même au dehors.

Les ornements ajustés aux toits des chaumières consistent en une espèce de dentelle de bois; ces ciselures peintes ressemblent aux découpures des papiers de confiseurs. Ce sont des planches appliquées sur le pignon de la maison, toujours tourné vers la rue; elles descendent de la pointe jusqu'au bout du toit. Les dépendances rurales se trouvent dans une cour planchéiée. Ne voilà-t-il pas des mots qui

sonnent bien à votre oreille? mais aux yeux c'est triste et fangeux. Néanmoins, ces cabanes, ainsi galonnées sur la rue, m'amusent à voir du dehors, mais je ne puis les croire destinées à servir d'habitations aux paysans que je vois dans les champs. Avec leurs planches extrêmement ouvragées, percées à jour et bariolées de mille couleurs, elles ressemblent à des cages entourées de guirlandes de fleurs, et leurs habitants me paraissent des marchands forains dont les baraques vont être enlevées après la fête.

Toujours le même goût pour ce qui saute aux yeux!.... Le paysan est ici traité comme le seigneur se traite lui-même: les uns et les autres trouvent plus naturel et plus agréable d'orner la route que d'embellir l'intérieur de la maison; on se nourrit ici de l'admiration et peut-être de l'envie qu'on inspire. Mais le plaisir, le vrai plaisir où est-il? les Russes eux-mêmes seraient bien embarrassés de répondre à cette question.

L'opulence en Russie est une vanité colossale: moi qui n'aime de la magnificence que ce qui ne paraît pas, je blâme dans ma pensée tout ce qu'on espère me faire admirer ici. Une nation de décorateurs et de tapissiers ne réussira jamais qu'à m'inspirer la crainte d'être sa dupe; en mettant le pied sur ce théâtre où les fausses trappes dominent, je n'ai qu'un désir: le désir d'aller regarder derrière la coulisse et j'éprouve la tentation de lever un coin de la toile de fond. Je viens voir un pays, je trouve une salle de spectacle.

J'avais envoyé un relais à dix lieues de Pétersbourg: quatre chevaux frais et tout garnis m'attendaient dans un village. J'ai trouvé là une espèce de *venta* russe, et j'y suis entré. En voyage, j'aime à ne rien perdre de mes premières impressions; c'est pour les sentir que je parcours le monde, et pour les renouveler que je décris mes courses. Je suis donc descendu de voiture afin de voir une ferme russe. C'est la première fois que j'aperçois les paysans chez eux. Péterhoff n'était pas la Russie naturelle: la foule entassée là pour une fête changeait l'aspect ordinaire du pays, et transportait à la campagne les habitudes de la ville. C'est donc ici mon début dans les champs.

Un vaste hangar tout en bois; murs en planches de trois côtés, planches sous les pieds, planches sur la tête; voilà ce que je remarque d'abord; j'entre sous cette halle énorme qui occupe la plus grande partie de l'habitation rustique, et, malgré les courants d'air, je suis

saisi par l'odeur d'oignon de choux aigres et de vieux cuir gras qu'exhalent les villageois et les villages russes.

Un magnifique étalon attaché à un poteau absorbait l'attention de plusieurs hommes occupés à le ferrer, non sans peine. Ces hommes étaient munis de cordes pour garrotter le fougueux animal, de morceaux de laine pour lui couvrir les yeux, de caveçon et de torche-nez pour le mater. Cette superbe bête appartient, m'a-t-on dit, au haras du seigneur voisin ; dans la même enceinte, au fond du hangar, un paysan monté sur une voiture fort petite, comme toutes les charrettes russes, entasse dans un grenier du foin non bottelé, et qu'il enlève par fourchetées afin de l'élever au-dessus de sa tête : un autre homme s'en empare et va le serrer sous le toit. Huit personnes environ restent occupées autour du cheval : tous ces hommes ont une taille, un costume et une physionomie remarquables. Cependant la population des provinces attenantes à la capitale n'est pas belle, elle n'est même pas russe, étant fort mêlée d'hommes de race finnoise et qui ressemblent aux Lapons.

On dit que dans l'intérieur de l'empire je retrouverai des types des statues grecques dont j'ai déjà remarqué quelques modèles à Saint-Pétersbourg, où les seigneurs élégants se font servir par des hommes nés dans leurs domaines lointains. Une salle basse et peu spacieuse est attenante à ce prodigieux hangar : j'y pénètre et me crois dans la chambre principale de quelque bateau plat naviguant sur une rivière : je me crois aussi dans un tonneau ; tout est en bois ; les murs, le plafond, le plancher, les siéges, la table, ne sont qu'un assemblage de madriers et de douves de diverses longueurs et grossièrement travaillés. L'odeur du chou aigre et de la poix domine toujours.

Dans ce réduit presque privé d'air et de lumière, car les portes en sont basses et les fenêtres petites comme des lucarnes, j'aperçois une vieille femme occupée à servir du thé à quatre ou cinq paysans barbus, couverts de pelisses de mouton dont la laine est tournée en dedans (il fait assez froid déjà depuis quelques jours, le 1er août) ; ces hommes, de petite taille pour la plupart, sont assis à une table ; leur pelisse de cuir drape l'homme de plusieurs manières, elle a du style, mais elle a encore plus de mauvaise odeur ; je ne connais que les parfums des seigneurs qui soient pires. Sur la table brille une bouilloire en cuivre jaune et une théière. Le thé est toujours de bonne qualité, fait avec soin, et si l'on ne veut pas le boire pur on trouve partout de bon lait.

Cet élégant breuvage, servi dans des bouges meublés comme des granges, je dis granges pour m'exprimer poliment, me rappelle le chocolat des Espagnols. C'est un des mille contrastes dont le voyageur est frappé à chaque pas qu'il fait chez ces deux peuples également singuliers dans des genres aussi différents que les climats qu'ils habitent.

J'ai souvent lieu de vous le répéter, le peuple russe a le sentiment de ce qui prête à la peinture : parmi les groupes d'hommes et d'animaux qui m'environnaient dans cet intérieur de ferme russe, un peintre aurait trouvé le sujet de plusieurs charmants tableaux.

La chemise rouge ou bleue des paysans, boutonnée sur la clavicule et serrée autour des reins avec une ceinture, par-dessus laquelle le haut de cette espèce de sayon retombe en plis antiques, tandis que le bas flotte comme une tunique, et recouvre le pantalon où on ne l'enferme pas [1] : la longue robe à la persane souvent ouverte, et qui, lorsque l'homme ne travaille pas, recouvre en partie cette blouse, les cheveux longs des côtés séparés sur le front, mais coupés ras par derrière un peu plus haut que la nuque, ce qui laisse à découvert la force du col : tout cet ensemble ne compose-t-il pas un costume original et gracieux? L'air doux et sauvage à la fois des paysans russes n'est pas dénué de grâce : leur taille élégante, leur force qui ne nuit pas à la légèreté, leur souplesse, leurs larges épaules, le sourire doux de leur bouche, le mélange de tendresse et de férocité qui se retrouve dans leur regard sauvage et triste, rend leur aspect aussi différent de celui de nos laboureurs que les lieux qu'ils habitent et le pays qu'ils cultivent sont différents du reste de l'Europe. Tout est nouveau ici pour un étranger. Les personnes y ont un certain charme qu'on sent et qui ne s'exprime pas : c'est la langueur orientale jointe à la rêverie romantique des peuples du Nord; et tout cela sous une forme inculte, mais noble, qui lui donne le mérite des dons primitifs. Ce peuple inspire beaucoup d'intérêt sans confiance : c'est encore une nuance de sentiment que j'ai appris à connaître ici. Les hommes du peuple en Russie sont des fourbes amusants. On pourrait les mener loin si on ne les trompait pas, mais les paysans, lorsqu'ils voient que leurs maîtres ou les agents de leurs maîtres mentent plus qu'eux, s'abru-

[1] Voir, lettre dix-huitième, la description du costume de Fedor par le prince *** dans l'histoire de Thelenef.



tissent dans la ruse et la bassesse. Il faut valoir quelque chose pour savoir civiliser un peuple : la barbarie du serf accuse la corruption du seigneur.

Si vous êtes étonné de la malveillance de mes jugements, je vous étonnerai davantage en ajoutant que je ne fais qu'exprimer l'opinion générale, seulement je dis ingénument ce que tout le monde dissimule ici avec une prudence que vous cesseriez de mépriser si vous voyiez comme moi à quel point cette vertu, qui en exclut tant d'autres, est nécessaire à qui veut vivre en Russie.

La malpropreté est grande en ce pays; mais celle des maisons et des habits me frappe plus que celle des individus : les Russes prennent assez de soin de leurs personnes; à la vérité leurs bains de vapeurs nous paraissent dégoûtants; ce sont des émanations d'eau chaude : j'aimerais mieux l'eau pure à grands flots; cependant ce brouillard bouillant lave le corps et le fortifie, tout en ridant la peau prématurément. Néanmoins, grâce à l'usage de ces bains, on voit souvent des paysans qui ont la barbe et les cheveux nets tandis qu'on n'en peut dire autant de leurs habits. Des vêtements chauds coûtent cher : on est forcé de les porter longtemps; et ils paraissent sales bien avant d'être usés; des chambres où l'on ne pense qu'à se garantir du froid sont nécessairement moins aérées que ne le sont les logements des hommes du Midi. En général la saleté du Nord, toujours renfermée, est plus repoussante et plus profonde que celle des peuples qui vivent au soleil : l'air qui purifie manque aux Russes pendant neuf mois de l'année; la saleté de leurs maisons et celle de leurs personnes est donc plutôt l'inévitable résultat du climat sous lequel ils vivent que l'effet de leur complexion et de leur négligence.

Dans certaines contrées les hommes qui travaillent portent sur la tête une casquette de drap bleu foncé en forme de ballon. Cette coiffure ressemble à celle des bonzes : ils ont plusieurs autres manières de se couvrir la tête; toutes ces toques et tous ces bonnets de formes diverses sont assez agréables à l'œil. Que de goût, en comparaison de la négligence prétentieuse des gens du peuple, aux environs de Paris !

Lorsqu'ils travaillent nu-tête, ils seraient gênés par leurs longs cheveux; pour remédier à cet inconvénient ils s'avisent de se couronner d'un diadème [1]; ils se nouent un ruban, une ficelle, un roseau,

[1] Voyez l'histoire de Thelenef dans la lettre dix-huitième.

un jonc, une lanière de cuir autour de la tête; ce diadème grossier, mais toujours attaché avec soin, leur coupe le front et lisse leurs cheveux; il sied aux jeunes gens, et comme les hommes de cette race ont en général la tête ovale et d'une jolie forme, ils se sont fait une parure d'une coiffure de travail.

Mais que vous dirai-je des femmes? Jusqu'ici celles que j'ai aperçues m'ont paru repoussantes. J'espérais dans cette excursion rencontrer quelques belles villageoises. Mais c'est ici comme à Pétersbourg, elles ont de grosses tailles courtes et elles se mettent la ceinture aux épaules un peu au-dessus de la gorge, qui continue de s'étendre librement sous la jupe; c'est hideux! Ajoutez à cette difformité volontaire de grosses bottes d'homme, en cuir puant et gras, et une espèce de houppelande de peau de mouton, pareille à celle des pelisses de leurs maris, et vous vous ferez l'idée d'une créature souverainement désagréable; malheureusement cette idée sera exacte. Pour comble de laideur la fourrure des femmes est coupée d'une manière moins gracieuse que la petite redingote des hommes, et, ceci tient sans doute à une louable économie, elle est aussi d'ordinaire plus mangée des vers; elle tombe en lambeaux, à la lettre!... Telle est leur parure. Nulle part assurément le beau sexe ne se dispense de coquetterie plus que chez les paysannes russes (je parle du coin de pays que j'ai vu); néanmoins ces femmes sont les mères des soldats dont l'empereur est fier, et des beaux cochers qu'on aperçoit dans les rues de Pétersbourg, portant si bien l'armiak et le cafetan : costume imité de l'habit persan.

A la vérité, la plupart des femmes qu'on rencontre dans le gouvernement de Pétersbourg sont de race finnoise. On m'assure que dans l'intérieur du pays que je vais visiter il y a de fort belles paysannes.

La route de Pétersbourg à Schlusselbourg est mauvaise dans quelques passages : ce sont tantôt des sables profonds, tantôt des boues mouvantes sur lesquelles on a jeté des planches insuffisantes pour les piétons, et nuisibles aux voitures; ces morceaux de bois mal assujettis font la bascule et vous éclaboussent jusqu'au fond de votre calèche; c'est là le moindre des inconvénients du chemin; il y quelque chose de pis que les planches, je veux parler des rondins non fendus et posés tout bruts en travers, sur certaines portions de terrains spongieux qu'il faut franchir de distance en distance, et dont le sol sans solidité engloutirait toute autre encaissement qu'une route de bûches. Mal-

heureusement ce rustique et mobile parquet posé sur la bourbe est construit en bouts de bois mal joints, inégaux ; tout l'édifice branlant danse à la fois sous les roues dans un terrain sans fond, toujours détrempé, et qui à la moindre pression devient élastique. Au train dont on voyage en Russie on a bientôt brisé sa voiture sur de pareilles *grandes* routes : les hommes s'y cassent les os, et de verste en verste les boulons des calèches sautent de tous côtés ; le fer des roues se coupe, les ressorts éclatent ; ceci doit réduire les équipages à leur plus simple expression, à quelque chose d'aussi primitif que la téléga.

Excepté la fameuse chaussée de Pétersbourg à Moscou, la route de Schlusselbourg est encore un des chemins où il y a le moins de ces redoutables rondins. J'y ai compté beaucoup de ponts en mauvaises planches, et l'un de ces ponts m'a semblé périlleux. La vie humaine est peu de chose en Russie. Avec soixante millions d'enfants, peut-on avoir des entrailles de père?

A mon arrivée à Schlusselbourg où j'étais attendu, je fus reçu par l'ingénieur chargé de diriger les travaux des écluses.

Le canal Ladoga, tel qu'il est aujourd'hui, longe la partie du lac qui se trouve entre la ville du même nom et Schlusselbourg : c'est un magnifique ouvrage ; il sert à préserver les bateaux des dangers auxquels les tempêtes du lac les exposaient jadis ; maintenant les barques tournent cette mer orageuse, et les ouragans ne peuvent plus interrompre une navigation qui passait autrefois, même parmi les plus hardis mariniers, pour très-périlleuse [1].

[1] « Pierre I[er], en joignant par un canal la Msta à la Twer, avait établi une communication entre la mer Caspienne et le lac Ladoga, c'est-à-dire entre les rivages de la Perse et ceux de la mer Baltique; mais le lac, souvent orageux, est hérissé d'écueils, sur lesquels la Russie perdait chaque année un grand nombre de bâtiments. L'empereur Pierre I[er] conçut le projet d'épargner au commerce ce passage funeste en réunissant, par un nouveau canal, le Volkof à la Néva. Il commença les travaux ; mais il fut mal secondé. Les ingénieurs qui obtinrent sa confiance se trompèrent et le trompèrent lui-même ; les nivellements furent mal pris, et cet ouvrage utile ne fut terminé que sous le règne de Pierre II. »

(*Histoire de Russie et des principales nations de l'empire russe*, par Pierre Charles Lévêque, 4e édition, publiée par Malte-Brun, Depping.)

Si j'insère ici cet extrait, c'est par un sentiment d'équité. Je juge Pierre I[er] d'une manière différente de la plupart des écrivains, et j'ai trouvé juste de citer, à propos des travaux qui font honneur aux règnes suivants, un trait propre à mettre en relief la sagacité d'esprit du fondateur de l'empire russe moderne. Il s'est trompé en général dans la direction de sa politique intérieure, mais il apportait un jugement sûr, un tact fin dans les détails de l'administration.

Il faisait un temps gris, froid, venteux ; à peine descendu de voiture devant la maison de l'ingénieur, bonne habitation toute de bois, je fus introduit par lui-même dans un salon convenable, où il m'offrit une légère collation en me présentant avec une sorte d'orgueil conjugal à une jeune et belle personne ; c'était sa femme. Elle m'attendait là toute seule, assise sur un canapé d'où elle ne se leva pas à mon arrivée ; elle ne disait mot, parce qu'elle ne savait pas le français, et n'osait se mouvoir, je ne sais pourquoi ; elle prenait peut-être l'immobilité pour de la politesse, parce qu'elle confondait les airs guindés avec le bon goût ; sa manière de me faire les honneurs de chez elle consistait à ne se permettre aucun mouvement ; elle semblait s'appliquer à représenter devant moi la statue de l'hospitalité vêtue de mousseline blanche doublée de rose. Dans cette parure plus recherchée qu'élégante, elle me faisait l'effet d'une belle apparition ; ou plutôt, en considérant avec attention sa jupe brochée, ouverte par devant et doublée de soie, et tous les pompons dont elle s'était affublée pour éblouir l'étranger ; en voyant, dis-je, cette figure de cire, rose, impassible, étalée sur un grand sofa duquel on eût dit qu'elle ne pouvait se détacher, je la prenais pour une madone grecque sur l'autel ; il ne lui manquait que des lèvres moins roses, des joues moins fraîches, qu'une châsse et des applications d'or et d'argent pour rendre l'illusion complète. Je mangeais et me réchauffais en silence ; elle me regardait sans presque oser détourner les yeux de dessus moi ; c'eût été les mouvoir, et le parti de l'immobilité était si bien pris que ses regards mêmes étaient fixes. Si j'avais pu soupçonner qu'il y eût au fond de ce singulier accueil de la timidité, j'aurais éprouvé de la sympathie ; je ne sentis que de l'étonnement : le sentiment en pareil cas ne me trompe guère, car je me connais en timidité.

Mon hôte me laissa contempler à loisir cette curieuse pagode, qui me prouva ce que je savais, c'est que les femmes du Nord sont rarement naturelles, et que leur affectation est quelquefois si grande qu'elle n'a pas besoin de paroles pour se trahir ; ce brave ingénieur me parut flatté de l'effet que son *épouse* produisait sur un étranger ; il prenait mon ébahissement pour de l'admiration ; cependant, voulant remplir sa charge en conscience, il finit par me dire : « Je regrette de vous presser de sortir, mais nous n'avons pas trop de temps pour visiter les travaux que j'ai reçu l'ordre de vous montrer en détail. »

J'avais prévu le coup sans pouvoir le parer, je le reçus avec résignation et me laissai conduire d'écluse en écluse, toujours pensant avec un inutile regret à cette forteresse, tombeau du jeune Ivan dont on ne voulait pas me laisser approcher. J'avais sans cesse présent à la pensée ce but non avoué de ma course : vous verrez bientôt comment il fut atteint.

Le nombre de quartiers de granit que j'ai vus pendant cette matinée, de vannes enchâssées dans des rainures pratiquées au milieu des blocs de cette même pierre, de dalles de la même matière employées à paver le fond d'un canal gigantesque, ne vous importe guère, et j'en suis fort aise, car je ne pourrais vous le dire : sachez seulement que depuis dix ans que les premières écluses sont terminées, elles n'ont exigé aucune réparation. Étonnant exemple de solidité dans un climat comme celui du lac Ladoga, où le granit, les pierres, les marbres les plus solides ne durent que quelques années.

Ce magnifique ouvrage est destiné à égaliser la différence de niveau qu'il y a entre le canal Ladoga et le cours de la Néva près de sa source, à l'extrémité occidentale de l'émissaire qui débouche dans la rivière par plusieurs déversoirs. On a multiplié les écluses avec un luxe admirable afin de rendre aussi facile et aussi prompte que possible une navigation que la rigueur des saisons laisse à peine libre pendant trois ou quatre mois de l'année.

Rien n'a été épargné pour la solidité ni pour la précision du travail ; on se sert autant que possible du granit de Finlande pour les ponts, pour les parapets, même, je le répète avec admiration, pour le fond du lit du canal ; les ouvrages en bois sont soignés de manière à répondre à ce luxe de matériaux : bref, on a profité de toutes les inventions, de tous les perfectionnements de la science moderne ; et l'on a complété à Schlusselbourg un travail aussi parfait dans son genre que le permettent les rigueurs de la nature sous ces climats ingrats.

La navigation intérieure de la Russie mérite d'occuper toute l'attention des hommes du métier ; c'est une des principales sources de la richesse du pays ; moyennant un système de canalisation colossale, comme tout ce qui s'exécute dans cet empire, on est parvenu, depuis Pierre le Grand, à joindre sans danger pour les bateaux, la mer Caspienne à la mer Baltique par le Volga, le lac Ladoga et la Néva. L'Europe et l'Asie sont ainsi traversées par des eaux qui joignent le

Nord au Midi. Cette pensée, hardie à concevoir, prodigieuse à réaliser, a fini par produire une des merveilles du monde civilisé : c'est beau et bon à savoir ; mais j'ai trouvé que c'était ennuyeux à voir, surtout sous la conduite d'un des exécuteurs du chef-d'œuvre; l'homme du métier accorde à son ouvrage l'estime qu'il mérite sans doute, mais pour un simple curieux tel que moi l'admiration reste étouffée sous des détails minutieux et dont je vous fais grâce. Nouvelle preuve de ce que je vous ai dit ailleurs : abandonné à soi-même, un voyageur en Russie ne voit rien : protégé, c'est-à-dire escorté, gardé à vue, il voit trop, ce qui revient au même.

Quand je crus avoir strictement accordé ce qui était dû de mon temps et de mes éloges aux merveilles que j'étais contraint de passer en revue pour répondre à la grâce qu'on croyait me faire, je revins au premier motif de mon voyage, et, déguisent mon but pour le mieux atteindre, je demandai à voir la source de la Néva. Ce désir, dont l'insidieuse innocence ne put dissimuler l'indiscrétion, fut d'abord éludé par mon ingénieur qui me répondit : « Elle surgit sous l'eau à la sortie du lac Ladoga, au fond du canal qui sépare ce lac de l'île où s'élève la forteresse. »

Je le savais.

« C'est une des curiosités naturelles de la Russie, repris-je. N'y aurait-il pas moyen d'aller visiter cette source?

— » Le vent est trop fort ; nous ne pourrons apercevoir les bouillonnements de l'eau, il faudrait un temps calme pour que l'œil pût distinguer une gerbe d'eau qui s'élance au fond des vagues; cependant je vais faire ce que je pourrai afin de satisfaire votre curiosité. »

A ces mots, l'ingénieur fit avancer un fort joli bateau conduit par six rameurs élégamment habillés, et nous partîmes soi-disant, pour aller voir la source de la Néva, mais réellement pour nous approcher des murs du château fort, ou plutôt de la prison enchantée dont on me refusait l'accès avec la plus habile politesse : mais les difficultés ne faisaient qu'exciter mon envie ; j'aurais eu parole d'y pouvoir délivrer quelque malheureux prisonnier que mon impatience n'eût guère été plus vive.

La forteresse de Schlusselbourg est bâtie sur une île plate, espèce d'écueil peu élevé au-dessus du niveau des eaux. Ce roc divise le fleuve en deux ; il sépare également le fleuve du lac proprement dit, car il

sert d'indication pour reconnaître la ligne où les eaux se confondent. Nous tournâmes autour de la forteresse afin, disions-nous, d'approcher le plus près possible de la source de la Néva. Notre embarcation nous porta bientôt tout juste au-dessus de ce tourbillon. Les rameurs étaient si habiles à couper les lames que malgré le mauvais temps et la petitesse de notre barque, nous sentions à peine le balancement de la vague qui pourtant s'agite en cet endroit comme au milieu de la mer. Ne pouvant distinguer la source dont le tourbillon était caché par le mouvement des vagues qui nous emportaient, nous fîmes d'abord une promenade sur le grand lac, puis au retour, le vent un peu calmé nous permit d'apercevoir à une assez grande profondeur quelques flots d'écume : c'était la source même de la Néva au-dessus de laquelle nous voguions.

Lorsque le vent d'ouest fait refluer le lac, le canal qui tient lieu d'émissaire à cette mer intérieure reste presque à sec, et alors cette belle source paraît à découvert. Dans ces moments, heureusement fort rares, les habitants de Schlusselbourg savent que Pétersbourg est sous l'eau, et ils attendent d'heure en heure le récit de la nouvelle catastrophe. Ce récit n'a jamais manqué de leur arriver le lendemain, parce que le même vent d'ouest qui repousse les eaux du lac Ladoga, et met à sec la Néva près de sa source, fait refluer, lorsqu'il est violent, les eaux du golfe de Finlande dans l'embouchure de la Néva. Aussitôt le cours de cette rivière s'arrête : et l'eau trouvant le passage barré par la mer, rebrousse chemin en débordant sur Pétersbourg et sur les environs.

Quand j'eus bien admiré le site de Schlusselbourg, bien vanté cette curiosité naturelle, bien contemplé avec la lunette d'approche la position de la batterie placée par Pierre le Grand pour bombarder le château fort des Suédois, enfin bien vanté tout ce qui ne m'intéressait guère : « Allons voir l'intérieur de la forteresse, dis-je de l'air du monde le plus dégagé : elle est dans un site qui me paraît bien pittoresque, » ajoutai-je un peu moins adroitement, car c'est surtout en fait de finesse qu'il ne faut rien de trop. Le Russe jeta sur moi un regard scrutateur dont je sentis toute la portée; ce mathématicien devenu diplomate reprit :

« Cette forteresse n'a rien de curieux pour un étranger, monsieur.

— » N'importe, tout est curieux dans un pays aussi intéressant que le vôtre.

— » Mais, si le commandant ne nous attend pas, on ne nous laissera pas entrer.

— » Vous lui ferez demander la permission d'introduire un voyageur dans la forteresse ; d'ailleurs je crois qu'il nous attend. »

En effet, on nous admit sur le premier message de l'ingénieur, ce qui me fit supposer que ma visite avait été sinon annoncée comme certaine, au moins indiquée comme probable.

Reçus avec le cérémonial militaire, nous fûmes conduits sous une voûte à travers une porte assez mal défendue, et, après avoir traversé une cour où l'herbe croît, on nous introduisit dans...... la prison?.... Point du tout, dans l'appartement du commandant. Il ne sait pas un mot de français, mais il m'accueillit avec honnêteté, affectant de prendre ma visite pour une politesse dont lui seul était l'objet ; il me faisait traduire par l'ingénieur les remercîments qu'il ne pouvait m'exprimer lui-même. Ces compliments astucieux me paraissaient plus curieux que satisfaisants. Il fallut faire salon et avoir l'air de causer avec la femme du commandant qui, elle non plus, ne parlait guère le français ; il fallut prendre du chocolat, enfin s'occuper à tout autre chose qu'à visiter la prison d'Ivan, ce prix fabuleux de toutes les peines, de toutes les ruses, de toutes les politesses et de tous les ennuis du jour. Jamais l'accès d'un palais de fées ne fut désiré plus vivement que je ne souhaitais l'entrée de ce cachot.

Enfin, quand le temps d'une visite raisonnable me parut écoulé, je demandai à mon guide s'il était possible de voir l'intérieur de la forteresse. Quelques mots, quelques coups d'œil furent rapidement échangés entre le commandant et l'ingénieur, et nous sortîmes de la chambre.

Je croyais toucher au terme de mes efforts; la forteresse de Schlusselbourg n'a rien de pittoresque ; c'est une enciente de murailles suédoises peu élevées et dont l'intérieur ressemble à une espèce de verger où l'on aurait dispersé divers bâtiments tous très-bas ; savoir : une église, une habitation pour le commandant, une caserne, enfin des cachots invisibles et masqués par des jours dont la hauteur n'excède pas celle du rempart. Rien n'annonce la violence, le mystère est ici dans le fond des choses, il n'est pas dans leur apparence. L'aspect presque serein de cette prison d'État me semble plus effrayant pour la pensée que pour la vue. Les grilles, les ponts-levis, les créneaux, enfin l'appareil un peu théâtral qui décorait les redoutables

châteaux du moyen âge ne se retrouvent point ici. En sortant du salon du gouverneur on a commencé par me montrer de *superbes ornements d'église!* les quatre chapes qui furent solennellement déployées devant moi ont coûté trente mille roubles, à ce que le commandant a pris la peine de me dire lui-même. Las de tant de simagrées, j'ai parlé tout simplement du tombeau d'Ivan VI ; à cela on a répondu en me montrant une brèche faite aux murailles par le canon du czar Pierre, lorsqu'il assiégeait en personne la forteresse suédoise, la clef de la Baltique.

« Le tombeau d'Ivan, ai-je repris, sans me déconcerter, où est-il ? » Cette fois on m'a mené derrière l'église, près d'un rosier du Bengale: « Il est ici, » m'a-t-on dit.

Je conclus que les victimes n'ont pas de tombeau en Russie.

« Et la chambre d'Ivan, » poursuivis-je avec des instances qui devaient paraître aussi singulières à mes hôtes que l'étaient pour moi leurs scrupules, leurs réticences et leurs tergiversations.

L'ingénieur me répondit à demi-voix qu'on ne pouvait pas montrer la chambre d'Ivan, parce qu'elle était dans une des parties de la forteresse actuellement occupées par des prisonniers d'État.

L'excuse me parut légitime, je m'y attendais ; mais ce qui me surprit, ce fut la colère du commandant de la place ; soit qu'il entendît le français mieux qu'il ne le parlait, soit qu'il eût voulu me tromper en faisant semblant d'ignorer notre langue, soit enfin qu'il eût deviné le sens de l'explication qu'on venait de me donner, il réprimanda sévèrement mon guide à qui son indiscrétion, ajouta-t-il, pourrait quelque jour devenir funeste. C'est ce que celui-ci, piqué de la semonce, trouva le moyen de me dire en choisissant un instant favorable, et en ajoutant que le gouverneur l'avait averti d'une manière très-significative, de s'abstenir désormais de parler d'*affaires publiques*, ni d'introduire des étrangers dans une prison d'État. Cet ingénieur a toutes les dispositions nécessaires pour devenir bon Russe, mais il est jeune et ne sait pas encore le fond de son métier.... Ce n'est pas de celui d'ingénieur que je veux parler.

Je sentis qu'il fallait céder ; j'étais le plus faible, je me reconnus vaincu et je renonçai à visiter la chambre où le malheureux héritier du trône de Russie était mort imbécile, parce qu'on avait trouvé plus commode de le faire crétin qu'empereur. Je ne pouvais assez m'étonner de la manière dont le gouvernement russe est servi par

ses agents. Je me souvenais de la mine du ministre de la guerre, la première fois que j'osai témoigner le désir de visiter un château devenu historique par un crime commis du temps de l'impératrice Élisabeth ; et je comparais avec une admiration mêlée d'effroi le désordre des idées qui règne chez nous à l'absence de toute pensée, de toute opinion personnelle, à la soumission aveugle qui fait la règle de conduite des chefs de l'administration russe, aussi bien que des employés subalternes : l'unité d'action de ce gouvernement m'épouvantait ; j'admirais en frémissant l'accord tacite des supérieurs et des subordonnés pour faire la guerre aux idées et même aux faits. Je me sentais autant d'envie de sortir, que l'instant d'auparavant j'avais eu d'impatience d'entrer, et rien ne pouvant plus attirer ma curiosité dans une forteresse dont on n'avait voulu me montrer que la sacristie, je demandai de retourner à Schlusselbourg. Je redoutais de devenir par force un des habitants de ce séjour des larmes secrètes et des douleurs ignorées. Dans mon angoisse toujours croissante, je n'aspirais plus qu'au plaisir physique de marcher, de respirer, et j'oubliais que le pays même que j'allais revoir est encore une prison : prison d'autant plus redoutable, qu'elle est plus vaste, et qu'on en atteint et franchit plus difficilement les limites.

Une forteresse russe! ce mot produit sur l'imagination une impression différente de ce qu'on ressent en visitant les châteaux forts des peuples réellement civilisés, sincèrement humains. Les puériles précautions qu'on prend en Russie pour dissimuler ce qu'on qualifie de secrets d'État, me confirment plus que ne le feraient des actes de barbarie à découvert dans l'idée que ce gouvernement n'est qu'une tyrannie hypocrite. Depuis que j'ai pénétré dans une prison d'État russe, et que j'ai moi-même éprouvé l'impossibilité d'y parler de ce que tout étranger vient pourtant chercher dans un lieu pareil, je me dis que tant de dissimulation doit servir de masque à une profonde inhumanité : ce n'est pas le bien qu'on voile avec un pareil soin.

Si, au lieu de chercher à déguiser la vérité sous une fausse politesse, on m'eût mené simplement dans les lieux qu'il est permis de montrer ; si l'on eût répondu avec franchise à mes questions sur un fait accompli depuis un siècle, j'eusse été moins occupé de ce que je n'aurais pu voir ; mais ce qu'on m'a refusé trop artificieusement m'a prouvé le contraire de ce qu'on voulait me persuader. Tous ces vains détours sont des révélations aux yeux de l'observateur expérimenté.

Ce qui m'indignait, c'était que les hommes qui usaient avec moi de ces subterfuges pussent croire que j'étais la dupe de leurs ruses d'enfants. On m'assure, et je tiens ceci de bon lieu, que les cachots sous-marins de Kronstadt renferment, entre autres prisonniers d'État, des infortunés qui s'y trouvent relégués depuis le règne d'Alexandre. Ces malheureux sont abrutis par un supplice dont rien ne peut excuser ni motiver l'atrocité; s'ils venaient maintenant à sortir de terre, ils se lèveraient comme autant de spectres vengeurs qui feraient reculer d'effroi le despote lui-même, et tomber en ruine l'édifice du despotisme ; tout peut se défendre par de belles paroles et même par de bonnes raisons ; les arguments ne manquent pas à une des opinions qui divisent le monde politique, littéraire et religieux ; mais on dira ce qu'on voudra, un régime dont la violence exige qu'on le soutienne par de tels moyens est un régime profondément vicieux.

Les victimes de cette odieuse politique ne sont plus des hommes : ces infortunés, déchus du droit commun, croupissent étrangers au monde, oubliés de tous, abandonnés d'eux-mêmes dans la nuit de leur captivité, où l'imbécillité devient le fruit et la dernière consolation d'un ennui sans terme; ils ont perdu la mémoire, et jusqu'à la raison, cette lumière humaine qu'aucun homme n'a le droit d'éteindre dans l'âme de son semblable. Ils ont oublié même leur nom, que les gardiens s'amusent à leur demander, par une dérision brutale et toujours impunie; car il règne au fond de ces abîmes d'iniquité un tel désordre, les ténèbres y sont si épaisses, que les traces de toute justice s'y effacent.

On ignore jusqu'au crime de certains prisonniers, qu'on retient pourtant toujours, parce qu'on ne sait à qui les rendre, et qu'on pense qu'il y a moins d'inconvénient à perpétuer le forfait qu'à le publier. On craint le mauvais effet de l'équité tardive, et l'on aggrave le mal, pour n'être pas forcé d'en justifier les excès.....; atroce pusillanimité qui s'appelle respect pour *les convenances*, prudence, obéissance, sagesse, sacrifice au bien public, à la raison d'État..., que sais-je !... Les paroles ne manquent pas aux oppresseurs ; n'y a-t-il pas deux noms pour toutes choses dans les sociétés humaines? C'est ainsi qu'on nous dit à chaque instant qu'il n'y a pas de peine de mort en Russie. Enterrer vif, ce n'est pas tuer ! Quand on pense d'un côté à tant de malheurs, de l'autre à tant d'injustice et d'hypocrisie, on ne connaît plus de coupable en prison; le juge seul paraît criminel,

et, ce qui porte au comble mon épouvante, c'est que je sais que ce juge unique n'est point féroce par plaisir. Voilà ce qu'un mauvais gouvernement peut faire des hommes intéressés à sa durée !... Mais la Russie marche au-devant de ses destinées ; ceci répond à tout. Certes si l'on mesure la grandeur du but à l'étendue des sacrifices, on doit présager à cette nation l'empire du monde.

Au retour de cette triste visite, une nouvelle corvée m'attendait chez l'ingénieur : un dîner de cérémonie avec des personnes de la classe moyenne. L'ingénieur avait réuni chez lui, pour me faire honneur, des parents de sa femme et quelques propriétaires des environs. Société qui m'eût paru curieuse à observer, si dès le début je n'eusse reconnu que je n'avais rien à y apprendre. Il y a peu de bourgeois en Russie ; mais la classe des petits employés et des propriétaires, obscurs bien qu'anoblis, y représente la bourgeoisie des autres pays. Envieux des grands, mais en butte à l'envie des petits, ces hommes ont beau s'appeler nobles, ils se trouvent exactement dans la position où les bourgeois étaient en France avant la révolution ; les mêmes données produisent partout les mêmes résultats.

Je sentis qu'il régnait dans cette société une hostilité mal déguisée contre la véritable grandeur et contre l'élégance réelle de quelque pays qu'elle fût. Cette roideur de manières, cette aigreur de sentiments mal déguisées sous un ton doucereux et des airs patelins ne me rappelaient que trop l'époque où nous vivons et que j'avais un peu oubliée en Russie où je vois uniquement la société des gens de la cour. J'étais chez des ambitieux subalternes, inquiets de ce qu'on doit penser d'eux ; et ces hommes-là sont les mêmes partout.

Les hommes ne me parlèrent pas et parurent faire peu d'attention à moi; ils ne savent le français que pour le lire, encore difficilement : ils formaient un groupe dans un coin de la chambre et causaient en russe. Une ou deux femmes de la famille portaient tout le poids de la conversation française. Je vis avec surprise qu'elles connaissaient de notre littérature tout ce que la police russe en laisse pénétrer dans leur pays.

La toilette de ces dames, qui, excepté la maîtresse de la maison, étaient toutes des personnes âgées, me parut manquer d'élégance ; le costume des hommes était encore plus négligé : de grandes redingotes brunes traînant presque à terre remplaçaient l'habit national, qu'elles rappelaient un peu cependant, tout en le faisant regretter ; mais, ce

qui m'a surpris plus que la tenue négligée des personnes de cette société, c'est le ton mordant et contrariant de leurs discours et le manque d'aménité de leur langage. La pensée russe, déguisée avec soin par le tact des hommes du grand monde, se montrait ici à découvert. Cette société, plus franche, était moins polie que celle de la cour, et je vis clairement ce que je n'avais fait que pressentir ailleurs, c'est que l'esprit d'examen, de sarcasme et de critique domine dans les relations des Russes avec les étrangers : ils nous détestent comme tout imitateur hait son modèle; leurs regards scrutateurs nous cherchent des défauts avec le désir de nous en trouver. Quand j'eus reconnu cette disposition, je ne me sentis nullement porté à l'indulgence.

J'avais cru devoir adresser quelques mots d'excuse sur mon ignorance de la langue russe, à la personne qui s'était chargée d'abord de causer avec moi, je finis ma harangue en disant que tout voyageur devrait savoir la langue du pays où il va, attendu qu'il est plus naturel qu'il se donne la peine de s'exprimer comme les personnes qu'il vient chercher que de leur imposer celle de parler comme il parle.

A ce compliment on répondit sur un ton d'humeur : disant qu'il fallait cependant bien me résigner à entendre estropier le français par les Russes sous peine de voyager en muet.

« C'est ce dont je me plains, répliquai-je ; si je savais estropier le russe comme je le devrais, je ne vous forcerais pas à changer vos habitudes pour parler ma langue.

— » Autrefois nous ne parlions que français.

— » C'était un tort.

— » Ce n'est pas à vous de nous le reprocher.

— » Je suis vrai avant tout.

— » La vérité est donc encore bonne à quelque chose en France?

— » Je l'ignore, mais ce que je sais, c'est qu'on doit aimer la vérité sans calcul.

— » Cet amour-là n'est plus de notre siècle.

— » En Russie?

— » Nulle part, ni surtout dans un pays gouverné par les journaux. »

J'étais de l'avis de la dame; ce qui me donna le désir de changer de conversation, car je ne voulais ni parler contre mon opinion, ni acquiescer à celle d'une personne qui, même lorsqu'elle pensait

comme moi, exprimait sa manière de voir avec une âpreté capable de me dégoûter de la mienne. Je ne dois pas oublier de noter que cette disposition hostile, espèce de bouclier opposé d'avance à la moquerie française, était déguisée sous un son de voix flûté, et d'une douceur extrêmement désagréable.

Un incident vint fort à propos faire diversion à l'entretien. Un bruit de voix dans la rue attira tout le monde à la fenêtre : c'était une querelle de bateliers ; ces hommes paraissaient furieux ; la rixe menaçait de devenir sanglante; mais l'ingénieur se montre sur le balcon, et la vue seule de son uniforme produit un coup de théâtre. La rage de ces hommes grossiers se calme, sans qu'il soit nécessaire de leur dire une parole; le courtisan le plus rompu aux faussetés de cour ne pourrait mieux dissimuler son ressentiment. Je fus émerveillé de cette politesse de manants.

« Quel bon peuple ! » s'écria la dame qui m'avait entrepris.

Pauvres gens, pensais-je en me rasseyant, car je n'admirai jamais les miracles de la peur ; toutefois je jugeai prudent de me taire...

« L'ordre ne se rétablirait pas ainsi chez vous, » poursuivit mon infatigable ennemie, sans cesser de me percer de ses regards inquisitifs.

Cette impolitesse était nouvelle pour moi ; en général j'avais trouvé à tous les Russes des manières presque trop affectueuses à cause de la malignité de leur pensée, que je devinais sous leur langage patelin ; ici je reconnaissais un accord encore plus désagréable entre les sentiments et l'expression.

« Nous avons chez nous les inconvénients de la liberté, mais nous en avons les avantages, répliquai-je.

— » Quels sont-ils?

— » On ne les comprendrait point en Russie.

— » On s'en passe.

— » Comme de tout ce qu'on ne connaît pas. »

Mon adversaire, piquée, tâcha de me cacher son dépit en changeant subitement le sujet de la conversation.

« Est-ce de votre famille que madame de Genlis parle si longuement dans les *Souvenirs de Félicie*, et de votre personne dans ses mémoires ? »

Je répondis affirmativement ; puis je témoignai ma surprise de ce qu'on connût ces livres à Schlusselbourg.

« Vous nous prenez pour des Lapons, repartit la dame avec le fond d'aigreur que je ne pus parvenir à lui faire quitter, et qui à la longue réagissait sur moi au point de me monter au même diapason.

— » Non, madame, mais pour des Russes qui ont mieux à faire que de s'occuper des commérages de la société française.

— » Madame de Genlis n'est point une commère.

— » Tant s'en faut; mais ceux de ses écrits où elle ne fait que raconter avec grâce les petites anecdotes de la société de son temps ne devraient, ce me semble, intéresser que les Français.

— » Vous ne voulez pas que nous fassions cas de vous et de vos écrivains.

— » Je veux qu'on nous estime pour notre vrai mérite.

— » Si l'on vous ôte l'influence que vous avez exercée sur l'Europe par l'esprit de société, que vous restera-t-il? »

Je sentis que j'avais affaire à forte partie : « Il nous restera la gloire de notre histoire et même celle de l'histoire de Russie, car cet empire ne doit sa nouvelle influence en Europe qu'à l'énergie avec laquelle il s'est vengé de la conquête de sa capitale par les Français.

— » Il est sûr que vous nousavez prodigieusement servis, quoique sans le vouloir.

— » Avez-vous perdu quelque personne chère dans cette terrible guerre?

— » Non monsieur. »

J'espérais pouvoir m'expliquer par quelque ressentiment trop légitime l'aversion contre la France qui perçait à chaque mot dans la conversation de cette rude dame. Mon attente fut trompée.

La conversation, qui ne pouvait devenir générale, languit jusqu'au dîner sur le même ton inquisitif et amer d'une part, contraint et forcément réservé de l'autre. J'étais décidé à garder beaucoup de mesure, et j'y réussissais tant que la colère ne me faisait pas oublier la prudence. Je cherchai à détourner l'entretien vers notre nouvelle école littéraire : on ne connaissait que Balzac qu'on admire infiniment et qu'on juge bien... Presque tous les livres de nos écrivains modernes sont prohibés en Russie; ce qui atteste l'influence qu'on leur suppose.

Enfin, après une mortelle attente, on se mit à table. La maîtresse de la maison, toujours fidèle à son rôle de statue, ne fit de la journée qu'un seul mouvement : elle se transporta, sans remuer les yeux ni

les lèvres, de son canapé du salon à sa chaise de la salle à manger ; ce déplacement opéré spontanément me prouva que la pagode avait des jambes.

Le dîner se passa non sans gêne, mais il ne fut pas long et me parut assez bon, hors la soupe dont l'originalité passait les bornes. Cette soupe était froide et remplie de morceaux de poissons qui nageaient dans un bouillon de vinaigre très-épicé, très-sucré, très-fort. A part ce ragoût infernal et le quarss aigre qui est une boisson du pays, je mangeai et bus de tout avec appétit. On servit d'excellent vin de Bordeaux et de Champagne ; mais je voyais clairement qu'on s'imposait une grande gêne à mon égard : ce qui me mettait moi-même au supplice. L'ingénieur n'était pas complice de tant de contrainte ; tout entier à ses écluses, il s'annulait absolument chez lui, et laissait sa belle-mère faire les honneurs de sa maison avec la grâce dont vous avez pu juger.

A six heures du soir, mes hôtes et moi, avec un contentement réciproque et non dissimulé, il faut l'avouer, nous prîmes congé les uns des autres, et je partis pour le château de ***, où j'étais attendu.

La franchise de ces bourgeoises m'avait raccommodé avec les minauderies de certaines grandes dames : tout vaut mieux qu'une sincérité déplaisante. On espère triompher de l'affection ; le naturel est invincible.

Tel fut mon début dans les classes moyennes et tel fut le premier essai que je fis de cette hospitalité russe tant vantée en Europe.

Il faisait encore jour quand j'arrivai à***, qui n'est qu'à six ou huit lieues de Schlusselbourg ; je passai là le reste de la soirée à me promener au crépuscule dans un jardin fort beau pour le pays ; à voguer en petit bateau sur la Néva et surtout à jouir de l'élégante et gracieuse conversation d'une personne du grand monde. J'avais besoin de cette diversion aux souvenirs de la politesse ou plutôt de l'impolitesse bourgeoise que je venais d'essuyer. J'appris dans cette journée qu'en fait de prétentions les pires ne sont pas les plus mal fondées, car toutes celles dont on m'avait fait souffrir étaient justifiées ; c'est ce que je reconnaissais avec un dépit comique. J'avais causé avec une femme qui prétendait parler assez bien le français : elle ne le parlait pas mal, quoique moyennant beaucoup de temps entre chaque phrase et d'accent à chaque mot; elle prétendait connaître la France; elle la jugeait assez bien, quoique avec prévention ; elle prétendait aimer son pays, elle

l'aimait trop; enfin elle voulait se montrer capable de faire sans fausse humilité les honneurs de la maison de sa fille à un Parisien, et elle m'accabla du poids de tous ses avantages : c'était un aplomb imperturbable, une phraséologie d'hospitalité plutôt cérémonieuse que polie, mais irréprochable aux yeux d'une dame russe du second rang en province.

Je conclus que ces pauvres ridicules tant bafoués sont quelquefois bons à quelque chose, quand ce ne serait qu'à mettre à leur aise ceux qui s'en croient exempts : j'ai trouvé là des personnes désagréablement hostile. Mais tous les inconvénients de leur conversation portaient sur moi et ne prêtaient nullement à rire à leurs dépens, comme il arrive en pareille circonstance dans les pays à bonnes gens, à esprits naïfs, la surveillance continuelle qu'elles exerçaient sur elles-mêmes et sur moi me prouvait que rien ne pourrait leur produire une impression nouvelle ; toutes leurs idées étaient fixées depuis vingt ans; cette conviction a fini par me faire sentir mon isolement en leur présence, au point de regretter la bonhomie des esprits moins difficiles à émouvoir et à satisfaire ; j'ai presque dit : la crédulité des sots !... voilà où m'a réduit la malveillance trop visible des Russes de province. Ce que j'en ai vu à Schlusselbourg ne me fera pas rechercher les occasions d'affronter des interrogatoires tels que j'ai subis dans cette société-là. De pareils salons ressemblent à des champs de bataille. Le grand monde avec tous ses vices me paraît valoir mieux que ce petit monde avec ses vertus.

Revenu à Pétersbourg après minuit, j'avais fait dans ma journée à peu près trente-six lieues par des chemins sableux ou fangeux, avec deux attelages de chevaux de remise.

Ce qu'on fait faire aux bêtes est en proportion de ce qu'on exige des hommes : les chevaux russes ne durent guère plus de huit à dix ans. Il faut convenir que le pavé de Pétersbourg est funeste aux animaux, aux voitures et même aux personnes ; dès que vous sortez des incrustations de bois qui n'existent que dans un petit nombre de rues, la tête vous fend. Il est vrai que les Russes, qui mettent beaucoup de luxe aux choses mal faites, dessinent sur leur détestable pavé de beaux compartiments en grosses pierres, ornement qui accroît encore le mal, car il rend les rues plus cahoteuses. Lorsque les roues passent sur ces cordons, semblables pour le coup d'œil aux dessins d'un parquet, la voiture et ceux qu'elle transporte éprouvent une secousse à tout briser.

Mais qu'importe aux Russes que les choses qu'ils font servent à l'usage auquel ils les destinent? Un certain air d'élégance, l'apparence de la magnificence, la fanfaronnade de la richesse et de la grandeur : voilà uniquement ce qu'ils cherchent en toutes choses. Ils ont commencé le travail de la civilisation par le superflu; si c'était là le moyen d'aller loin, il faudrait crier : *Vive la vanité! à bas le sens commun!*

Je pars sans faute après-demain pour Moscou ; pour Moscou, entendez-vous bien !

LETTRE XXI.

Pétersbourg, ce 2 août 1839, à minuit.

Je viens de jeter un dernier coup d'œil sur cette ville extraordinaire : j'ai dit adieu à Pétersbourg.... Adieu ! c'est un mot magique ! il prête aux lieux comme aux personnes un attrait inconnu. Pourquoi Pétersbourg ne m'a-t-il jamais paru si beau que ce soir? c'est que je le vois pour la dernière fois. L'âme riche d'illusions a donc le pouvoir de métamorphoser le monde dont la figure n'est jamais pour nous que le reflet de notre vie intérieure? Ceux qui disent que rien n'existe hors de nous ont peut-être raison; mais moi, philosophe sans le vouloir, métaphysicien sans autre mission que le laisser aller naturel de mon esprit, inclinant toujours vers les questions insolubles, j'ai tort sans doute de chercher à me rendre compte de cet incompréhensible prestige. Le tourment de ma pensée, le plus grand défaut de mon style, tient au besoin de définir l'indéfinissable; ma force se perd à la poursuite de l'impossible, mes paroles n'y suffisent non plus que mes sentiments, que mes passions.... Nos rêves, nos visions, sont aux idées nettes ce qu'un horizon de nuages brillants est aux montagnes dont ils imitent quelquefois la chaîne entre le ciel et la terre. Nulle expression ne peut rendre ces fugitives créations de la fantaisie qui s'évanouissent sous la plume de l'écrivain, comme les brillantes perles d'une eau vive et courante échappent aux filets du pêcheur.

Expliquez-moi ce que peut ajouter à la beauté réelle d'un lieu

l'idée que vous allez le quitter. En songeant que je le regarde pour la dernière fois, je crois le voir pour la première.

Notre destin est si mobile, comparé à l'immobilité des choses, que tout ce qui nous retrace la brièveté de nos jours nous inspire un redoublement d'admiration : ce respect pour ce qui dure plus que nous nous porte à faire un retour sur nous-mêmes. Le courant que nous descendons est tellement rapide que ce que nous laissons sur le bord nous semble à l'abri du temps. L'eau de la cascade doit croire à l'immortalité de l'arbre qui l'ombrage ; et le monde nous paraît éternel, tant nous passons précipitamment.

Peut-être la vie du voyageur n'est-elle si féconde en émotions que parce que les départs dont elle se compose sont une répétition de la mort. Voilà sans doute une des raisons qui font qu'on voit en beau ce qu'on quitte ; mais il y en a une autre qu'à peine j'ose indiquer ici.

Dans certaines âmes le besoin de l'indépendance va jusqu'à la passion ; la peur des liens fait qu'on ne s'attache qu'à ce qu'on fuit, parce que l'attrait qu'on sent pour ce que l'on va laisser derrière soi n'engage à rien. On s'enthousiasme sans conséquence ; on part ! Partir, n'est-ce pas faire acte de liberté ? Par l'absence on se dégage des entraves du sentiment ; l'homme jouit en toute sécurité du plaisir d'admirer ce qu'il ne reverra jamais ; il s'abandonne à ses affections, à ses préférences, sans crainte et sans contrainte : il sait qu'il a des ailes !... Mais quant à force de les déployer et de les reployer, il sent qu'il les use ; quand il découvre que le voyage l'instruit moins qu'il ne le fatigue, alors le temps du retour et du repos est venu, je m'aperçois qu'il approche pour moi.

C'était la nuit : l'obscurité a son prestige comme l'absence, comme elle, elle nous force à deviner ; aussi vers la fin de la journée l'esprit s'abandonne à la rêverie, le cœur s'ouvre à la sensibilité, aux regrets ; quand tout ce qu'on voit disparaît, il ne reste que ce qu'on sent : le présent meurt, le passé revient ; la mort, la terre, rendent ce qu'elles avaient pris, et la nuit riche d'ombre laisse tomber sur les objets un voile qui les agrandit et les fait paraître plus touchants ; l'obscurité comme l'absence captive la pensée par l'incertitude, elle appelle le vague de la poésie au secours de ses enchantements : la nuit, l'absence et la mort sont des magiciennes et leur puissance à toutes les trois est un mystère aussi bien que tout ce qui agit sur l'imagination. L'i-

magination dans ses rapports avec la nature, dans ses effets, dans ses prestiges ne sera jamais définie d'une manière satisfaisante par les esprits les plus subtils, ni les plus sublimes. Définir clairement l'imagination ce serait remonter à la cause des passions. Source de l'amour, véhicule de la pitié, instrument du génie, don redoutable entre tous les dons, car il fait de l'homme un nouveau Prométhée, l'imagination est la force du Créateur, prêtée pour un instant à la créature; l'homme la reçoit, il ne la mesure pas; elle est en lui, elle n'est pas à lui.

Quand la voix cesse de chanter, quand l'arc-en-ciel s'efface, savez-vous où sont allés les sons et les couleurs? pouvez-vous dire d'où ils étaient venus? Tels sont, mais bien plus incalculables, bien plus variés, plus fugitifs et surtout plus inquiétants les prestiges de l'imagination!... Je l'ai senti toute ma vie avec un inutile effroi, j'ai beaucoup trop d'imagination pour ce que j'en fais : je devais me rendre le maître de cette faculté; j'en suis resté le jouet et devenu la victime.

Abîme de désirs et de contradictions, c'est elle encore qui me presse de parcourir le monde, et c'est elle qui m'attache aux lieux dans le moment même où elle m'appelle ailleurs. O illusions! que vous êtes perfides quand vous nous séduisez, et cruelles quand vous nous quittez!...

Il était plus de dix heures : je revenais de la promenade des îles. C'est le moment où l'aspect de la ville est d'un effet singulier et bien difficile à décrire; car la beauté de ce tableau ne consiste pas dans les lignes, puisque le site est entièrement plat, elle est dans la magie des vaporeuses nuits du Nord; nuits lumineuses et qu'il faut voir pour en comprendre la poétique majesté.

Du côté du couchant la ville restait sombre; la ligne tremblante qu'elle dessinait à l'horizon ressemblait à une petite découpure en papier noir collé sur un fond blanc : ce fond, c'est le ciel de l'occident, où le crépuscule luit longtemps après que le soleil a disparu, tandis que par un effet contraire la même lueur illumine au loin les édifices du quartier opposé dont les élégantes façades se détachent en clair sur une partie du ciel de l'orient moins transparente et plus profonde que celle où brille la gloire du couchant. Il arrive de cette opposition qu'à l'ouest la ville est noire et que le ciel est clair, tandis qu'à l'est ce qui s'élève sur la terre est éclairé et se détache en blanc sur un ciel sombre; ce contraste produit à l'œil un effet que les paroles ne rendent que très-imparfaitement. La lente dégradation des teintes

du crépuscule, qui semble perpétuer le jour en luttant contre l'obscurité toujours croissante, communique à toute la nature un mouvement mystérieux : les terres basses de la ville, avec leurs édifices peu élevés au bord de la Néva, semblent osciller entre le ciel et l'eau : on s'attend à les voir disparaître dans le vide.

La Hollande, quoiqu'elle ait un meilleur climat et une plus belle végétation, pourrait donner l'idée de quelques-unes des vues de Pétersbourg, mais seulement en plein jour, car les nuits polaires ont des apparitions merveilleuses.

Plusieurs des tours et des clochers de la ville sont, comme je vous l'ai dit ailleurs, surmontés de flèches aiguës et qui ressemblent à des mâts de vaisseau ; la nuit, ces aigrettes des monuments russes, dorées selon l'usage national, nagent dans le vague de l'air, sous un ciel qui n'est ni noir ni clair, et lorsqu'elles ne s'y détachent pas en ombre, elles brillent de mille reflets semblables à la moire des écailles du lézard.

Nous sommes au commencement du mois d'août, c'est la fin de l'été sous cette latitude : pourtant une petite partie du ciel reste encore lumineuse pendant toute la nuit ; cette auréole de nacre fixée sur l'horizon se reflète dans la Néva, qui, les jours calmes, paraît sans courant ; le fleuve, ou plutôt le lac, ainsi éclairé, devient semblable à une immense plaque de métal, et cette plaine argentée n'est séparée du ciel blanc comme elle que par la silhouette d'une ville. Ce peu de terre qu'on voit se détacher et trembler sur l'eau comme une écume apportée par l'inondation, ces petits points noirs et irréguliers, à peine marqués entre le blanc du ciel et le blanc du fleuve, seraient-ils la capitale d'un vaste empire? ou bien tout cela n'est-il qu'une apparence, qu'un effet d'optique? Le fond du tableau est une toile et les figures sont des ombres animées un instant par la lanterne magique qui leur prête une existence imaginaire ; et tandis qu'elles mènent dans l'espace leur ronde silencieuse la lampe va s'éteindre, la ville va retomber dans le vide, et le spectacle finira comme une fantasmagorie.

J'ai vu l'aiguille de l'église de la cathédrale où sont déposés les restes des derniers souverains de la Russie se détacher en noir sur la toile blanche du ciel : cette flèche domine la forteresse et la cité : plus haute et plus aigüe que la pyramide d'un cyprès, elle produisait sur le gris de perle du lointain l'effet d'un coup de pinceau trop dur et trop hardi,

donné par l'artiste dans un moment d'ivresse : un trait qui attire l'œil gâterait un tableau ; il embellit la réalité : Dieu ne sait pas peindre comme nous. C'était beau... peu de mouvement, mais un calme solennel, un vague inspirateur. Tous les bruits, toutes les agitations de la vie ordinaire étaient interrompus : les hommes avaient disparu, la terre restait livrée aux puissances surnaturelles : il y a dans ces restes de jour, dans ces inégales et mourantes clartés des nuits boréales des mystères que je ne saurais définir et qui expliquent la mythologie du Nord. Je comprends aujourd'hui toutes les superstitions des Scandinaves. Dieu se cache dans la lumière du pôle comme il se révèle dans le jour éclatant des tropiques. Tous les lieux, tous les climats sont beaux aux yeux du sage qui ne veut voir dans la création que le Créateur.

En quelque coin du monde que l'inquiétude de mon cœur me fasse porter mes pas, c'est toujours le même Dieu que j'admire, toujours la même voix que j'interroge. Partout où l'homme abaisse son regard religieux, il reconnaît que la nature est le corps dont Dieu est l'âme.

Vous vous rappelez la ballade de Coleridge, où le matelot anglais voit le spectre d'un vaisseau glisser sur la mer : c'est à quoi je songeais tout à l'heure devant le spectre d'une ville endormie. Ces prestiges nocturnes sont pour les habitants des régions polaires, ce qu'est la Fata Morgana en plein jour pour les hommes du midi : les couleurs, les lignes, les heures sont différentes ; illusion est la même.

En contemplant avec attendrissement une des contrées de la terre où la nature est la plus pauvre et passe pour la moins digne d'admiration, j'aime à me reposer sur cette consolante pensée que Dieu a départi assez de beautés à chaque point du globe pour que ses enfants puissent le reconnaître partout à des signes non douteux, et qu'ils aient sujet de lui rendre grâces quelles que soient les zones où sa providence les appelle à vivre. La physionomie du Créateur est empreinte sur toutes les parties de la terre, qu'elle rend saintes à l'œil de l'homme.

Je voudrais pouvoir passer un été à Pétersbourg uniquement occupé à faire chaque soir ce que j'ai fait aujourd'hui.

Quand j'ai trouvé le beau site d'un pays ou d'une ville, je m'y attache avec passion, j'y reviens tous les jours à l'heure favorable. C'est le même refrain sans cesse répété, mais qui chaque fois nous dit quelque chose de nouveau. Les lieux ont leur âme, selon l'expres-

sion si poétique de Jocelyn; je ne puis me lasser d'un site qui me parle; l'enseignement que j'en retire suffit au modeste bonheur de ma vie. Le goût des voyages n'est chez moi ni une mode, ni une prétention, ni une consolation. Je suis né voyageur comme on naît homme d'État : ma patrie à moi est partout où j'admire, où je reconnais Dieu dans ses œuvres; or, de toutes les œuvres de Dieu, celle que je comprends le plus facilement, c'est l'aspect de la nature et ses affinités avec les créations de l'art. Dieu est là qui se révèle à mon cœur par les indéfinissables rapports établis entre son Verbe éternel et la pensée fugitive de l'homme : j'y trouve le sujet d'une méditation féconde. Cette contemplation toujours la même et toujours nouvelle est l'aliment de ma pensée, le secret, la justification de ma vie; elle emploie mes forces morales et intellectuelles, elle occupe mon temps, elle absorbe mon esprit. Oui, dans l'isolement mélancolique mais délicieux auquel me condamne cette vocation de pèlerin, ma curiosité me tient lieu d'ambition, de puissance, de crédit, de carrière...; ces rêveries, je le sais, ne sont plus de mon âge; M. de Chateaubriand était trop grand poëte pour nous peindre un René vieillissant. Les langueurs de la jeunesse excitent la sympathie, son avenir lui tient lieu de force et d'espérance; mais la résignation de René grisonnant ne prête guère à l'éloquence; pourtant mon destin, à moi pauvre glaneur dans le champ de la poésie, était de vous montrer comment vieillit un homme né pour mourir jeune; sujet plus triste qu'intéressant, tâche ingrate entre toutes les tâches! Mais je vous dis tout sans crainte, sans scrupule, parce que je n'affecte rien.

Appelé par mon caractère, qui a fait mon sort, à voir passer la vie des autres plutôt qu'à vivre moi-même, si vous me refusez la rêverie sous prétexte que j'ai joui trop longtemps de cette ivresse des enfants et des poëtes, vous m'ôtez avant l'heure ce que Dieu m'avait départi d'existence.

Mais que deviendrait la société, dites-vous, si tous les hommes faisaient ce que vous faites? Singulière crainte des serviteurs du siècle! ils croient toujours leur idole menacée d'abandon. Je n'ai garde de les prêcher; néanmoins je rappellerai à ces glorieux esprits que la pire des intolérances est l'intolérance philosophique.

Je ne puis vivre de la vie du monde parce que ses intérêts, son but ou du moins les moyens qu'il emploie pour les défendre et pour l'atteindre n'ont rien qui m'inspire cette émulation salutaire, sans laquelle

un homme est vaincu d'avance dans les luttes d'ambition ou de vertu qui font la vie des sociétés. Là le succès se compose de deux problèmes contraires : vaincre ses rivaux, et faire proclamer sa victoire par ses rivaux. Voilà pourquoi il est si difficile à conquérir une fois, si rare pour ne pas dire si impossible à obtenir longtemps....

J'y ai renoncé même avant l'âge du découragement. Puisque je dois cesser de lutter un jour, j'aime mieux ne pas commencer : c'est ce que mon cœur me disait en me rappelant la belle expression du prédicateur des gens du monde : « Tout ce qui finit est si court ! » Là-dessus je laisse défiler sans envie comme sans dédain le cortége de nos audacieux jouteurs qui croient que le monde est à eux parce qu'ils se donnent à lui.

Accordez-moi mon congé sans craindre que jamais les soldats viennent à manquer aux luttes de ce monde, et laissez-moi tirer tout le parti possible de mon loisir et de mon indifférence ; ne voyez-vous pas d'ailleurs que l'inaction n'est qu'apparente, et que l'intelligence profite de la liberté pour observer plus attentivement, pour réfléchir sans distraction ?

L'homme qui voit les sociétés à distance est plus lucide dans ses jugements que celui qui s'expose toute sa vie au froissement de la machine politique ; l'esprit discerne d'autant mieux la figure des mécaniques employées à la fabrication des choses de ce monde, qu'il demeure plus étranger à leur triture : ce n'est pas en grimpant sur une montagne qu'on en distingue les formes.

Les hommes d'action n'observent que de mémoire, et ne pensent à peindre ce qu'ils ont vu que lorsqu'ils sont retirés du théâtre ; mais alors aigris par une disgrâce, ou sentant s'approcher leur fin, fatigués, désenchantés, ou livrés à des accès d'espérance dont l'inutile retour est une inépuisable source de déception, ils gardent presque toujours pour eux seuls le trésor de leur expérience.

Croyez-vous que si j'eusse été poussé à Pétersbourg par le courant des affaires, j'aurais deviné, j'aurais aperçu le revers des choses comme je les vois, et en si peu de temps ? Renfermé dans la société des diplomates, j'aurais considéré ce pays de leur point de vue ; obligé de traiter avec eux, il m'eût fallu conserver ma force pour l'affaire en discussion ; et sur tout le reste, j'aurais eu intérêt à me concilier leur bienveillance par une grande facilité ; ne croyez pas que ce manége puisse s'exercer longtemps sans réagir sur le jugement de celui qui

s'en impose la contrainte. J'aurais fini par me persuader que, sur beaucoup de points, je pensais comme ils pensent, ne fût-ce que pour m'excuser à mes propres yeux de la faiblesse de parler comme ils parlent. Des opinions que vous n'osez réfuter, quelque peu fondées que vous les trouviez d'abord, finissent par modifier les vôtres : quand la politesse va jusqu'à une tolérance aveugle, elle équivaut à une trahison envers soi-même : elle nuit au coup d'œil de l'observateur qui doit vous montrer les choses et les personnes non comme il les veut, mais comme il les voit.

Et encore, malgré toute l'indépendance dont je me targue, suis-je souvent forcé pour ma sûreté personnelle de flatter l'amour-propre féroce de cette nation ombrageuse, parce que tout le peuple à demi barbare est défiant. Ne croyez pas que mes jugements sur les Russes et sur la Russie étonnent ceux des diplomates étrangers qui ont eu le loisir, le goût et le temps d'apprendre à connaître cet empire ; soyez sûr qu'ils sont de mon avis ; mais c'est ce dont ils ne conviendront pas tout haut..... Heureux l'observateur placé de manière à ce que personne n'ait le droit de lui reprocher un abus de confiance !

Toutefois je ne me dissimule pas les inconvénients de ma liberté : pour servir la vérité, il ne suffit pas de l'apercevoir ; il faut la manifester aux autres. Le défaut des esprits solitaires, c'est qu'ils sont trop de leur avis, tout en changeant à chaque instant de point de vue ; car la solitude livre l'esprit de l'homme à l'imagination qui le rend mobile.

Mais vous, vous pouvez et vous devez mettre à profit mes apparentes contradictions pour retrouver l'exacte figure des personnes et des choses à travers mes capricieuses et mouvantes peintures. Remerciez-moi : peu d'écrivains sont assez courageux pour abandonner au lecteur une partie de leur tâche et pour braver le reproche d'inconséquence plutôt que de charger leur conscience d'un mérite affecté. Quand l'expérience du jour dément mes conclusions de la veille, je ne crains pas de l'avouer : avec la sincérité dont je fais profession, mes voyages deviennent des confessions : les hommes de parti pris sont tout méthode, tout ordonnance, et par là ils échappent à la critique pointilleuse ; mais ceux qui, comme moi, disent ce qu'ils sentent sans s'embarrasser de ce qu'ils ont senti, doivent s'attendre à payer la peine de leur laisser aller. Ce naïf et superstitieux amour de l'exactitude est sans doute une flatterie au lecteur, mais c'est une flatterie dange-

reuse par le temps qui court. Aussi m'arrive-t-il parfois de craindre que le monde où nous vivons ne soit pas digne du compliment.

J'aurais donc tout risqué pour satisfaire l'amour de la vérité, vertu que personne n'a ; et dans mon zèle imprudent, sacrifiant à une divinité qui n'a plus de temple, prenant au positif une allégorie, je manquerai la gloire du martyre et passerai pour un niais ! Tant il est vrai que dans une société où le mensonge trouve toujours son salaire, la bonne foi est nécessairement punie !.... Le monde a des croix pour chaque vérité.

Pour méditer sur ces matières et sur bien d'autres je me suis arrêté longtemps au milieu du grand pont de la Néva : je désirais me graver dans la mémoire les deux tableaux différents dont j'y pouvais jouir en me retournant seulement et sans changer de place.

Au levant, le ciel sombre, la terre brillante ; au couchant, le ciel clair et la terre dans l'ombre : il y avait dans l'opposition de ces deux faces de Pétersbourg à l'occident et à l'orient un sens symbolique que je croyais pénétrer : à l'ouest est l'ancien, à l'est le moderne Pétersbourg ; c'est bien cela, me disais-je : le passé, la vieille ville, dans la nuit ; l'avenir, la ville nouvelle, dans la lumière.... Je serais demeuré là longtemps, j'y serais encore si je n'avais voulu me hâter de rentrer chez moi pour vous peindre, avant d'en avoir perdu la mémoire, une partie de l'admiration rêveuse que me faisaient éprouver les tons décroissants de ce mouvant tableau. L'ensemble des choses se rend mieux de souvenir, mais, pour peindre certains détails, il faut saisir ses premières impressions au vol.

Le spectacle que je viens de vous décrire me remplissait d'un attendrissement religieux et que je craignais de perdre. On a beau croire à la réalité de ce qu'on sent vivement, on n'est point arrivé à l'âge que j'ai sans savoir qu'entre tout ce qui passe, rien ne passe si vite que les émotions tellement vives qu'elles nous semblent devoir durer toujours.

Pétersbourg me paraît moins beau, mais plus étonnant que Venise. Ce sont deux colosses élevés par la peur : Venise fut l'œuvre de la peur toute simple : les derniers des Romains aiment mieux fuir que de mourir, et le bruit de la peur de ces colosses antiques devient une des merveilles du monde moderne ; Pétersbourg est également le produit de la terreur, mais d'une terreur pieuse, car la politique russe a su faire de l'obéissance un dogme. Le peuple russe passe pour très-religieux, soit : mais qu'est-ce qu'une religion qu'il est défendu d'en-

seigner ? On ne prêche jamais dans les églises russes. L'Évangile révélerait la liberté aux Slaves.

Cette crainte de laisser comprendre une partie de ce qu'on veut faire croire m'est suspecte : plus la raison, plus la science resserrent le domaine de la foi, et plus cette lumière divine concentrée dans son foyer répand d'éclat ; on croit mieux quand on croit moins. Les signes de croix ne prouvent pas la dévotion ; aussi, malgré leurs génuflexions et toutes leurs marques extérieures de piété, il me semble que les Russes dans leurs prières pensent à l'empereur plus qu'au bon Dieu. A ce peuple idolâtre de ses maîtres, il faudrait, comme aux Japonais, un second souverain : un empereur spirituel pour le conduire au ciel. Le souverain temporel l'attache trop à la terre. « Réveillez-moi quand vous en serez au bon Dieu, » disait un ambassadeur endormi dans une église russe par la liturgie impériale.

Quelquefois je me sens prêt à partager la superstition de ce peuple. L'enthousiasme devient communicatif lorsqu'il est général, ou seulement qu'il le paraît ; mais sitôt que le mal me gagne, je pense à la Sibérie, à cet auxiliaire indispensable de la civilisation moscovite, et soudain je retrouve mon calme et mon indépendance.

La foi politique est plus ferme ici que la foi religieuse ; l'unité de l'église grecque n'est qu'apparente : les sectes, réduites au silence par le silence habilement calculé de l'église dominante, creusent leur chemin sous terre ; mais les nations ne sont muettes qu'un temps : tôt ou tard le jour de la discussion se lève : la religion, la politique, tout parle, tout s'explique à la fin. Or, sitôt que la parole sera rendue à ce peuple muselé, on entendra tant de disputes que le monde étonné se croira revenu à la confusion de Babel : c'est par les dissensions religieuses qu'arrivera quelque jour une révolution sociale en Russie.

Lorsque je m'approche de l'empereur, que je vois sa dignité, sa beauté, j'admire cette merveille ; un homme à sa place, c'est chose rare à rencontrer partout ; mais sur le trône, c'est le phénix. Je me réjouis de vivre dans un temps où ce prodige existe, vu que j'aime à respecter comme d'autres se plaisent à insulter.

Toutefois j'examine avec un soin scrupuleux les objets de mon respect ; il arrive de là que lorsque je considère de près ce personnage unique sur la terre, je crois que sa tête est à deux faces comme celle de Janus, et que les mots violence, exil, oppression, ou leur équiva-

lent à tous, Sibérie, sont gravés sur celui des deux fronts que je ne vois pas.

Cette idée me poursuit sans cesse, même quand je lui parle. J'ai beau m'efforcer de ne penser qu'à ce que je lui dis, mon imagination voyage malgré moi de Varsovie à Tobolsk, et ce seul nom de Varsovie me rend toute ma défiance.

Savez-vous qu'à l'heure qu'il est les chemins de l'Asie sont encore une fois couverts d'exilés nouvellement arrachés à leurs foyers, et qui vont à pied chercher leur tombe comme les troupeaux sortent du pâturage pour marcher à la boucherie? Ce renouvellement de colère est dû à une soi-disant conspiration polonaise ; conspiration de *jeunes fous*, qui seraient des héros s'ils avaient réussi, quoique pour être désespérées leurs tentatives n'en soient, ce me semble, que plus généreuses. Mon cœur saigne pour les bannis, pour leur famille, pour leur pays !... Qu'arrivera-t-il quand les oppresseurs de ce coin de terre où fleurit naguère la chevalerie, auront peuplé la Tartarie de ce qu'il y avait de plus noble et de plus courageux parmi les enfants de la vieille Europe ? Alors, achevant de combler leur glacière politique, ils jouiront de leur succès ; la Sibérie sera devenue le royaume et la Pologne le désert.

Ne devrait-on pas rougir de honte en prononçant le mot de libéralisme, quand on pense qu'il existe en Europe un peuple qui fut indépendant, et qui ne connaît plus d'autre liberté que celle de l'apostasie? Les Russes, lorsqu'ils tournent contre l'Occident les armes qu'ils emploient avec succès contre l'Asie, oublient que le même mode d'action qui aide au progrès chez les Kalmouks, devient un crime de lèse-humanité chez un peuple depuis longtemps civilisé. Je m'abstiens, vous voyez avec quel soin, de proférer le mot de tyrannie : il serait pourtant à sa place ; mais il prêterait des armes contre moi à des hommes blasés sur les plaintes qu'ils excitent sans cesse. Ces hommes sont toujours prompts à crier *aux déclamations révolutionnaires!* Ils répondent aux arguments par le silence, cette raison du plus fort ; à l'indignation par le mépris, ce droit du plus faible usurpé par le plus fort ; connaissent leur tactique, je ne veux pas les faire sourire... Mais de quoi me vais-je inquiéter? Passé quelques pages, ils ne me liront pas : ils mettront le livre à l'index et défendront d'en parler ; ce livre n'existera pas, il n'aura jamais existé pour eux, ni chez eux ; leur gouvernement se défend en faisant le muet comme leur église ;

une telle politique a réussi jusqu'à ce jour et doit réussir longtemps encore dans un pays où les distances, l'isolement, les marais, les bois, et les hivers tiennent lieu de conscience aux hommes qui commandent, et de patience à ceux qui obéissent.

On ne peut assez le répéter, leur révolution sera d'autant plus terrible qu'elle se fera au nom de la religion : la politique russe a fini par fondre l'Église dans l'État, par confondre le ciel et la terre : un homme qui voit Dieu dans son maître n'espère le paradis que de la grâce de l'empereur.

Les scènes du Vologda continuent ; et l'on attribue ces horreurs aux provocations des émissaires polonais : imputation qui rappelle la justice du loup de la Fontaine. Ces cruautés, ces iniquités réciproques préludent aux convulsions du dénoûment et suffisent pour nous faire prévoir quelle en sera la nature. Mais dans une nation gouvernée comme l'est celle-ci, les passions bouillonnent longtemps avant d'éclater ; le péril a beau s'approcher d'heure en heure, le mal se prolonge, la crise se retarde ; nos petits-enfants ne verront peut-être pas l'explosion que nous pouvons cependant présager dès aujourd'hui comme inévitable, mais sans en prédire l'époque.

(Suite de la lettre précédente.)

Pétersbourg, ce 3 août 1839.

Je ne partirai jamais, le bon Dieu s'en mêle!... encore un retard!..... mais celui-ci est légitime, vous ne me le reprocherez pas..... J'allais monter en voiture; un de mes amis insiste pour me voir : il entre. C'est une lettre qu'il veut me faire lire à l'instant même. Quelle lettre, bon Dieu!..... Elle est de la princesse Troubetzkoï qui l'adresse à une personne de sa famille chargée de la montrer à l'empereur. Je désirais la copie pour l'imprimer sans y changer un mot, c'est ce qu'on n'a pas voulu me permettre. « Elle parcourrait la terre entière, disait mon ami, effrayé de l'effet qu'il venait de produire sur moi.

—» Raison de plus pour la faire connaître, répondis-je.

—» Impossible. Il y va de l'existence de plusieurs individus; d'ail-



leurs on ne me l'a prêtée que pour vous la montrer sous parole d'honneur et à condition qu'elle sera rendue dans une demi-heure. »

Malheureux pays, où tout étranger apparaît comme un sauveur aux yeux d'un troupeau d'opprimés, parce qu'il représente la vérité, la publicité, la liberté chez un peuple privé de tous ces biens.

Avant de vous dire ce que contient cette lettre, il faut vous conter en peu de mots une lamentable histoire. Vous en connaissez les principaux faits, mais vaguement comme tout ce qu'on sait d'un pays lointain et auquel on ne prend qu'un froid intérêt de curiosité ; ce vague vous rend cruel et indifférent comme je l'étais avant de venir en Russie : lisez et rougissez ; oui, rougissez, car quiconque n'a pas protesté de toutes ses forces contre la politique d'un pays où de pareils actes sont possibles, en est jusqu'à un certain point complice et responsable.

Je renvoie les chevaux par mon feldjæger sous prétexte d'indisposition subite, et je le charge de dire à la poste que je ne partirai que demain ; débarrassé de cet espion officieux, je me mets à vous écrire.

Le prince Troubetzkoï fut condamné *aux galères* il y a quatorze ans ; jeune alors il venait de prendre une part très-active à la révolte du quatorze décembre.

Il s'agissait de tromper les soldats sur la légitimité de l'empereur Nicolas. Les chefs des conjurés espéraient profiter de l'erreur des troupes pour opérer à la faveur d'une émeute de caserne une révolution politique, dont, heureusement ou malheureusement pour la Russie, eux seuls jusqu'alors avaient senti le besoin. Le nombre de ces réformateurs était trop peu considérable pour que les troubles excités par eux pussent aboutir au résultat qu'ils se proposaient : c'était faire du désordre pour le désordre.

La conspiration fut déjouée par la présence d'esprit de l'empereur [1], ou mieux par l'intrépidité de son regard ; ce prince, dès le premier jour d'autorité, puisa dans l'énergie de son attitude toute la force de son règne.

La révolution arrêtée, il fallut procéder à la punition des coupables. Le prince Troubetzkoï, un des plus compromis, ne put se justifier, on l'envoya comme forçat aux mines de l'Oural pour quatorze ou quinze ans et pour le reste de sa vie en Sibérie dans une de ces colonies lointaines que les malfaiteurs sont destinés à peupler.

[1] Voyez la treizième lettre, conversation de l'empereur.

Le prince avait une femme dont la famille tient à ce qu'il y a de plus considérable dans le pays ; on ne put jamais persuader à la princesse de ne pas suivre son mari dans le tombeau. « C'est mon devoir, disait-elle ; je le remplirai, nulle puissance humaine n'a le droit de séparer une femme de son mari ; je veux partager le sort du mien. Cette noble épouse obtient la grâce d'être enterrée vivante avec son époux. Ce qui m'étonne depuis que je vois la Russie, et que j'entrevois l'esprit qui préside à ce gouvernement, c'est que, par un reste de vergogne, on ait cru devoir respecter cet acte de dévouement pendant quatorze années. Qu'on favorise l'héroïsme patriotique, c'est tout simple, on en profite ; mais tolérer une vertu sublime qui ne s'accorde pas avec les vues politiques du souverain, c'est un oubli qu'on a dû se reprocher. On aura craint les amis de Troubetzkoï; une aristocratie, quelque énervée qu'elle soit, conserve toujours une ombre d'indépendance, et cette ombre suffit pour offusquer le despotisme. Les contrastes abondent dans cette société terrible : beaucoup d'hommes y parlent entre eux aussi librement que s'ils vivaient en France : cette liberté secrète les console de l'esclavage public qui fait la honte et le malheur de leur pays.

Donc dans la crainte d'exaspérer des familles prépondérantes, on aura cédé à je ne sais quel genre de prudence ou de miséricorde : la princesse est partie avec son mari le galérien, et, ce qu'il y a de plus merveilleux, c'est qu'elle est arrivée. Voyage immense, et qui était à lui seul une épreuve terrible. Vous savez que ces voyages se font en téléga, petite charrette découverte, sans ressorts ; on roule pendant des centaines, des milliers de lieues sur des rondains qui brisent les voitures et les corps. La malheureuse femme a supporté cette fatigue et bien d'autres après celle-là : j'entrevois ses privations, ses souffrances, mais je ne puis vous les décrire, les détails me manquent, et je ne veux rien imaginer : la vérité de cette histoire m'est sacrée.

L'effort vous paraîtra plus héroïque quand vous saurez que jusqu'à l'époque de la catastrophe les deux époux avaient vécu assez froidement ensemble. Mais un dévouement passionné ne tient-il pas lieu d'amour? n'est-ce pas l'amour lui-même? L'amour a plusieurs sources et le sacrifice est la plus abondante.

Ils n'avaient point eu d'enfants à Pétersbourg ; ils en eurent cinq en Sibérie !

Cet homme glorifié par la générosité de sa femme est devenu un être sacré aux yeux de tout ce qui s'approche de lui. Eh ! qui ne vénérerait l'objet d'une amitié si sainte !

Quelque criminel que fût le prince Troubetzkoï, sa grâce, que l'empereur refusera probablement jusqu'à la fin, car il croit devoir à son peuple et se devoir à lui-même une sévérité implacable, est depuis longtemps accordée au coupable par le roi des rois ; les vertus presque surnaturelles d'une épouse peuvent apaiser la colère d'un Dieu, elles n'ont pu désarmer la justice humaine. C'est que la toute-puissance divine est une réalité, tandis que celle de l'empereur de Russie n'est qu'une fiction.

Il y a longtemps qu'il aurait pardonné s'il était aussi grand qu'il le paraît ; mais la clémence, outre qu'elle répugne à son naturel, lui semble une faiblesse par laquelle le roi manquerait à la royauté ; habitué qu'il est à mesurer sa force à la peur qu'il inspire, il regarderait la pitié comme une infidélité à son code de morale politique.

Quant à moi, qui ne juge du pouvoir d'un homme sur les autres que par celui que je lui vois exercer sur lui-même, je ne crois son autorité assurée que lorsqu'il a su pardonner ; l'empereur Nicolas n'a osé que punir. C'est que l'empereur Nicolas, qui se connaît en flatterie, puisqu'il est flatté toute sa vie par soixante millions d'hommes, lesquels s'évertuent à lui persuader qu'il est au-dessus de l'humanité, croit devoir rendre à son tour quelques grains d'encens au peuple dont il est adoré, et cet encens empoisonné inspire la cruauté. Le pardon serait une leçon dangereuse à donner à un peuple aussi rude encore au fond du cœur que l'est le peuple russe. Le prince se rabaisse au niveau de ses sauvages sujets ; il s'endurcit avec eux, il ne craint pas de les abrutir pour se les attacher : peuple et souverain luttent entre eux de déceptions, de préjugés et d'inhumanité. Abominable combinaison de barbarie et de faiblesse, échange de férocité, circulation de mensonge qui fait la vie d'un monstre, d'un corps cadavéreux dont le sang est du venin : voilà le despotisme dans son essence et dans sa fatalité !....

Les deux époux ont vécu pendant quatorze ans à côté, pour ainsi dire, des mines de l'Oural, car les bras d'un ouvrier comme le prince avancent peu le travail matériel de la pioche ; il est là pour y être.... voilà tout ; mais il est galérien, cela suffit..... Vous verrez tout à l'heure à quoi cette condition condamne un homme..... *et ses enfants !...*

Il ne manque pas de bons Russes à Pétersbourg; et j'en ai rencontré qui regardent la vie des condamnés aux mines comme fort supportable et qui se plaignent de ce que les *modernes faiseurs de phrases* exagèrent les souffrances des conspirateurs de l'Oural. A la vérité, ils conviennent qu'on ne peut leur faire parvenir aucun argent; mais leurs parents ont la permission de leur envoyer des denrées : ils reçoivent aussi des vêtements et des vivres..... des vivres!..... Il est peu d'aliments qui puissent traverser ces distances fabuleuses sous un tel climat sans se détériorer. Mais quelles que soient les privations, les souffrances des condamnés, les vrais patriotes approuvent sans restriction le bagne politique d'invention russe. Ces courtisans des bourreaux trouvent toujours la peine trop douce pour le crime.

Au 18 fructidor, les républicains français ont usé du même moyen : l'un des cinq directeurs, Barthélemy, fut déporté à Cayenne, ainsi qu'un nombre considérable de personnes accusées et convaincues de n'avoir pas adopté avec assez d'enthousiasme les idées philanthropiques du parti de la majorité; mais au moins ces malheureux furent exilés sans être dégradés; on les traitait en citoyens quoiqu'en ennemis vaincus. La république les envoyait mourir dans des pays où l'air empoisonne les Européens; mais en les tuant pour se débarrasser d'eux, elle n'en faisait pas des parias.

Quoi qu'il en soit des délices de la Sibérie, la santé de la princesse Troubetzkoï est altérée par son séjour aux mines : on a peine à comprendre qu'une femme habituée au luxe du grand monde dans un pays voluptueux, ait pu supporter si longtemps les privations de tous genres auxquelles elle s'est soumise par choix. Elle a voulu vivre; elle a vécu, elle est devenu grosse, elle est accouchée, elle a élevé ses enfants sous une zone où la longueur et le froid de l'hiver nous paraissent contraires à la vie. Le thermomètre y descend chaque année de 36 à 40 degrés : cette température seule suffirait pour détruire la race humaine..... Mais la sainte femme a bien d'autres soucis!

Au bout de sept années d'exil, lorsqu'elle vit ses enfants grandir, elle crut devoir écrire à une personne de sa famille pour tâcher qu'on suppliât humblement l'empereur de permettre qu'ils fussent envoyés à Pétersbourg ou dans quelque autre grande ville, afin d'y recevoir une éducation convenable.

La supplique fut portée aux pieds du czar, et le digne successeur des

Ivan et de Pierre Ier a répondu que des enfants de galérien, galériens eux-mêmes, sont toujours assez savants.

Sur cette réponse, la famille,..... la mère,..... le condamné, ont gardé le silence pendant sept autres années. L'humanité, l'honneur, la charité chrétienne, la religion humiliés, protestaient seuls pour eux, mais tout bas ; pas une voix ne s'est élevée pour réclamer contre une telle *justice*.

Cependant aujourd'hui un redoublement de misère vient de tirer un dernier cri du fond de cet abîme.

Le prince a fait son temps de galères, et maintenant les exilés libérés, comme on dit, sont condamnés à former, eux et leur jeune famille, une colonie dans un coin des plus reculés du désert. Le lieu de leur nouvelle résidence, choisie *à dessein* par l'empereur lui-même, est si sauvage que le nom de cet antre n'est pas même encore marqué sur les cartes de l'état-major russe, les plus fidèles et les plus minutieuses cartes géographiques que l'on connaisse.

Vous comprenez que la condition de la princesse (je ne nomme qu'elle) est plus malheureuse depuis qu'on lui permet d'habiter cette solitude (remarquez que dans cette langue d'opprimés, interprétée par l'oppresseur, les permissions sont obligatoires) ; aux mines elle se chauffait sous terre ; là du moins cette famille avait des compagnons d'infortune, des consolateurs muets, des témoins de son héroïsme : elle rencontrait des regards humains qui contemplaient et déploraient respectueusement son martyre *inglorieux*, circonstance qui le rendait plus sublime. Il s'y trouvait des cœurs qui battaient à sa vue ; enfin, sans même avoir besoin de parler, elle se sentait en société, car les gouvernements ont beau faire de leur pis, la pitié se fera jour partout où il y aura des hommes.

Mais comment attendrir des ours, percer des bois impénétrables, fondre des glaces éternelles, franchir les bruyères spongieuses d'un marais sans bornes, se garantir d'un froid mortel dans une baraque ? comment enfin subsister seule avec son mari et ses cinq enfants, à cent lieues, peut-être plus loin de toute habitation humaine, si ce n'est de celle du surveillant des colons ? car c'est là ce qu'on appelle en Sibérie coloniser !...

Ce que j'admire autant que la résignation de la princesse, c'est ce qu'il lui a fallu trouver dans son cœur d'éloquence et de tendresse ingénieuse pour surmonter la résistance de son mari, et pour réussir

à lui persuader qu'elle était encore moins à plaindre en restant avec lui, en souffrant comme lui, qu'elle ne le serait à Pétersbourg entourée de toutes les commodités de la vie, mais séparée de lui. Quand je considère ce qu'elle est parvenue à donner et à faire recevoir, je reste muet d'admiration ; c'est ce triomphe du dévouement récompensé par le succès, puisqu'il est consenti par l'objet de tant d'amour, que je regarde comme un miracle de délicatesse, de force et de sensibilité ; savoir faire le sacrifice de soi-même, c'est noble et rare ; savoir faire accepter un pareil sacrifice, c'est sublime....

Aujourd'hui, ce père et cette mère dénués de tout secours, sans force physique, contre tant d'infortunes, épuisés par les trompeuses espérances du passé, par l'inquiétude de l'avenir, perdus dans leur solitude, brisés dans l'orgueil de leur malheur qui n'a plus même de témoins, punis dans leurs enfants, dont l'innocence ne sert que d'aggravation au supplice de leurs parents : ces martyrs d'une politique féroce ne savent plus comment vivre eux et leur famille. Ces petits forçats de naissance, ces parias impériaux ont beau porter des numéros en guise de noms : s'ils n'ont plus de patrie, plus de place dans l'État, la nature leur a donné des corps qu'il faut nourrir et vêtir : une mère, quelque dignité, quelque élévation d'âme qu'elle ait, verra-t-elle périr le fruit de ses entrailles sans demander grâce? Non ; elle s'humilie.... et cette fois ce n'est pas par vertu chrétienne ; la femme forte est vaincue par la mère au désespoir ; prier Dieu ne suffit que pour le salut éternel, elle prie l'homme pour du pain : que Dieu lui pardonne !.... elle voit ses enfants malades sans pouvoir les secourir, sans avoir aucun remède à leur administrer pour les soulager, pour les guérir peut-être, pour leur sauver la vie qu'ils vont perdre.... Aux mines, on pouvait encore les faire soigner ; dans leur nouvel exil ils manquent de tout. Dans ce dénûment extrême, elle ne voit plus que leur misère ; le père, le cœur flétri par tant de malheur, la laisse agir selon son inspiration ; bref, pardonnant.... (demander grâce, c'est pardonner....) pardonnant avec une générosité héroïque à la cruauté d'un premier refus, la princesse écrit une seconde lettre du fond de sa hutte ; cette lettre est adressée à sa famille, mais destinée à l'empereur. C'était se mettre sous les pieds de son ennemi, c'était oublier ce qu'on se doit à soi-même ; mais qui ne l'absoudrait, l'infortunée?..... Dieu appelle ses élus à tous les genres de sacrifices, même à celui de la fierté la plus légitime ; Dieu est généreux et ses

trésors sont inépuisables.... Oh! l'homme qui pourrait comprendre la vie sans l'éternité n'aurait vu des choses de ce monde que le beau côté! il aurait vécu d'illusions comme on voudrait me faire voyager en Russie.

La lettre de la princesse est arrivée à sa destination, l'empereur l'a lue; et c'est pour me communiquer cette lettre qu'on m'a empêché de partir; je ne regrette pas le retard : je n'ai rien lu de plus simple ni de plus touchant : des actions comme les siennes dispensent des paroles : elle use de son privilége d'héroïne, elle est laconique, même en demandant la vie de ses enfants... C'est en peu de lignes qu'elle expose sa situation, sans déclamation, sans plaintes. Elle s'est placée au-dessus de toute éloquence : les faits seuls parlent pour elle; elle finit en implorant pour unique faveur la permission d'habiter à portée d'une apothicairerie, afin, dit-elle, de pouvoir donner quelque médecine à ses enfants quand ils sont malades... Les environs de Tobolsk, d'Irkutsk ou d'Orenbourg lui paraîtraient le paradis. Dans les derniers mots de sa lettre elle ne s'adresse plus à l'empereur, elle oublie tout, excepté son mari; c'est à la pensée de leur cœur qu'elle répond avec une délicatesse et une dignité qui mériteraient l'oubli du forfait le plus exécrable : et elle est innocente !.... et le maître auquel elle s'adresse est tout-puissant, et il n'a que Dieu pour juge de ses actes!... « Je suis bien malheureuse, dit-elle, pourtant si c'était à refaire, je le ferais encore. »

Il s'est trouvé dans la famille de cette femme une personne assez courageuse, et quiconque connaît la Russie doit rendre hommage à cet acte de piété, une personne assez courageuse pour oser porter cette lettre à l'empereur, et même pour appuyer d'une humble supplication la requête d'une parente disgraciée. On n'en parle au maître qu'avec terreur comme on parlerait d'une criminelle; cependant, devant tout autre homme que l'empereur de Russie, on se glorifierait d'être allié à cette noble victime du devoir conjugal. Que dis-je! il y a là bien plus que le devoir d'une femme, il y a l'enthousiasme d'un ange.

Néanmoins il faut compter pour rien tant d'héroïsme; il faut trembler, demander grâce pour une vertu qui force les portes du ciel; tandis que tous les époux, tous les fils, toutes les femmes, tous les humains devraient élever un monument en l'honneur de ce modèle des épouses, tous devraient tomber à ses pieds en chantant ses louanges;

on la glorifierait devant les saints, on n'ose la nommer devant l'empereur!!... Pourquoi règne-t-on, si ce n'est pour faire justice à tous les genres de mérite? Quant à moi, si elle revenait dans le monde j'irais la voir passer, et si je ne pouvais m'approcher d'elle et lui parler, je me contenterais de la plaindre, de l'envier, et de la suivre de loin comme on marche derrière une bannière sacrée.

Eh bien! après quatorze ans de vengeance suivie sans relâche, mais non assouvie... Ah! laissez éclater mon indignation, ménager les termes en racontant de tels faits ce serait trahir une cause sacrée! Que les Russes réclament s'ils l'osent : j'aime mieux manquer de respect au despotisme qu'au malheur. Ils m'écraseront s'ils le peuvent, mais au moins l'Europe apprendra qu'un homme à qui soixante millions d'hommes ne cessent de dire qu'il est tout-puissant, se venge!... Oui, c'est le mot vengeance que je veux attacher à une telle justice!! Donc après quatorze ans, cette femme ennoblie par tant d'héroïques misères, obtient de l'empereur Nicolas, pour toute réponse, les paroles que vous allez lire, et que j'ai recueillies de la bouche même d'une personne à qui le courageux parent de la victime venait de les répéter : « Je suis étonné qu'on ose encore me parler... (deux fois en quinze ans!...) d'une famille dont le chef a conspiré contre moi. » Doutez de cette réponse, j'en doute moi-même; cependant j'ai la preuve qu'elle est vraie. La personne qui me l'a redite, mérite toute confiance; d'ailleurs les faits parlent : la lettre n'a rien changé au sort des exilés.

Et la Russie se vante de l'abolition de la peine de mort [1]!! Modérez votre zèle, abolissez seulement le mensonge qui préside à tout,

[1] A quoi servent les institutions dans un pays où le gouvernement est au-dessus des lois, où le peuple languit dans l'oppression à côté de la justice, qui lui est montrée de loin comme on présente un morceau friand à un chien qu'on bat s'il ose en approcher, comme une curiosité qui subsiste à condition que personne n'y touche. On croit rêver quand sous un régime aussi cruellement arbitraire, on lit dans la brochure de M. J. Tolstoï, intitulée : *Coup d'œil sur la législature russe*, suivi d'un léger aperçu sur l'administration de ce pays, ces paroles dérisoires : « C'est elle » (l'impératrice Élisabeth) qui décréta l'abolition de la peine de mort; cette question si difficile à résoudre, que les publicistes les plus éclairés, les criminalistes » et les jurisconsultes de nos jours ont examinée, controversée et débattue sous » toutes ses faces sans parvenir à en trouver la solution, Élisabeth l'a résolue il y a » environ un siècle dans un pays qu'on ne cesse de représenter comme une terre » barbare. » Ce chant de triomphe exécuté d'un air si délibéré nous donne un échan-

défigure tout, envenime tout chez vous, et vous aurez fait assez pour le bien de l'humanité.

Les parents des exilés, les Troubetzkoï, famille puissante, vivent à Pétersbourg; et ils vont à la cour ! ! !... Voilà l'esprit, la dignité, l'indépendance de l'aristocratie russe. Dans cet empire de la violence, la peur justifie tout !... bien plus, elle est assurée d'une récompense. La peur, embellie du nom de prudence et de modération, est le seul mérite qui ne reste jamais oublié.

Il y a des personnes ici qui accusent la princesse Troubetzkoï de folie : « Ne peut-elle revenir seule à Pétersbourg? » dit-on. La dérision de la bassesse, c'est le coup de pied de l'âne. Fuyez un pays où l'on ne tue pas légalement, il est vrai, mais où l'on fait des familles de damnés au nom d'un fanatisme politique qui sert à tout absoudre.

Plus d'hésitation, plus d'incertitude, pour moi l'empereur Nicolas est enfin jugé... C'est un homme de caractère et de volonté, il en faut pour se constituer le geôlier d'un tiers du globe; mais il manque de magnanimité : l'usage qu'il fait de son pouvoir ne me le prouve

tillon de la manière dont les Russes comprennent la civilisation. En fait de progrès politique et législatif, la Russie jusqu'à présent s'est contentée du mot; à la manière dont les lois sont observées dans ce pays on ne risque rien de les faire douces. C'est ainsi que par un système opposé on les faisait sévères dans l'Europe occidentale du moyen âge, et avec tout aussi peu de succès! On devrait dire aux Russes : Commencez par décréter la permission de vivre, vous raffinerez sur le Code pénal.

En 1836, la sœur d'un M. Pawlof, employé dans je ne sais quelle administration, avait été séduite par un jeune homme qui refusait de l'épouser, malgré les sommations du frère. Celui-ci, apprenant que le séducteur allait épouser une autre femme, attend le fiancé à la porte de sa maison au moment où le cortége revient de la messe et il poignarde le marié. Le lendemain, Pawlof fut dégradé, il allait subir la peine légale de l'exil, lorsque l'empereur, mieux informé, casse l'arrêt de l'empereur mal informé !... Le surlendemain, l'assassin est réhabilité.

Lors de l'affaire d'Alibaud, un Russe, qui n'est pas un paysan puisqu'il est le neveu d'un des grands seigneurs les plus spirituels de la Russie, déclamait contre le gouvernement français : Quel pays, s'écriait-il; juger un pareil monstre !... que ne l'exécutait-on le lendemain de son attentat !...

Voilà l'idée que les Russes se font du respect qu'on doit à la justice et au monarque.

La courte brochure de M. J. Tolstoï n'est qu'un hymne en prose en l'honneur du despotisme, qu'il confond sans cesse, soit à dessein, soit naïvement, avec la monarchie tempérée; cet ouvrage est précieux par les aveux qui s'y trouvent renfermés sous la forme de louanges : il a d'ailleurs un caractère officiel comme tout ce que publient les Russes qui veulent continuer de vivre dans leur pays. Voici quelques

que trop. Que Dieu lui pardonne ; je ne le verrai plus heureusement ! Je lui dirais ce que je pense de cette histoire et ce serait le dernier degré de l'insolence... D'ailleurs par cette audace gratuite, je porterais le coup de grâce aux infortunés dont j'aurais pris la défense sans mission, et je me perdrais moi-même [1].

Quel cœur ne saignerait à l'idée du supplice volontaire de cette malheureuse mère? Mon Dieu ! si c'est là ce que vous destinez sur la terre à la vertu la plus sublime, montrez-lui votre ciel, ouvrez-le pour elle avant l'heure de la mort !... Se figure-t-on ce que doit éprouver cette femme quand elle jette les yeux sur ses enfants, et qu'aidée de son mari elle tâche de suppléer à l'éducation qui leur manque? l'éducation !... c'est du poison pour ces brutes numérotées ! et cependant des gens du monde, des personnes élevées comme nous, peuvent-elles se résigner à n'enseigner à leurs enfants que ce qu'ils doivent savoir pour être heureux dans la colonie sibérienne? Peuvent-elles renier tous leurs souvenirs, toutes leurs habitudes pour dissimuler le malheur de leur position aux innocentes victimes de leur amour?

exemples de cette flatterie innocente qui ailleurs s'appellerait insulte; mais ici l'encens n'est pas raffiné. L'auteur loue l'empereur Nicolas des réformes introduites par ce prince dans le Code des lois russes : grâce à ces améliorations, dit-il, *aucun noble ne pourra désormais être mis aux fers quelle que soit sa condamnation.* Ce titre de gloire du législateur, rapproché des actes de l'empereur, et particulièrement des faits que vous venez de lire, vous donne la mesure de la confiance que vous pouvez accorder aux lois de ce pays et à ceux qui s'enorgueillissent tantôt de leur douceur, tantôt de leur efficacité. Ailleurs le même courtisan..., j'allais dire écrivain, poursuit son cours de louanges et nous exalte en ces termes ce qu'il prend pour la constitution de son malheureux pays : « En Russie, la loi qui émane directement du » souverain, acquiert plus de force que les lois qui proviennent des assemblées » délibérantes par la raison qu'il y a un *sentiment religieux* attaché à tout ce qui » dérive de ce principe, l'empereur *étant le chef-né de la religion du pays ;* et le » peuple, que des doctrines *déicides* n'ont par encore entamé, considère comme sacré » tout ce qui découle de cette source. »

La sécurité avec laquelle cette flatterie est dispensée rend toute remarque superflue, nulle satire ne pourrait porter coups après de tels éloges. Le choix du point de vue de l'écrivain, homme du monde, homme d'affaires, vous en apprend plus sur la législation de son pays, ou plutôt sur la confusion religieuse, politique et juridique qu'on appelle l'ordre social en Russie, sur la vie civile, sur l'esprit, les opinions et les mœurs des Russes que tout ce que j'essayerais de vous développer dans des volumes de réflexions.

[1] Je n'ai pas cette crainte en publiant mon voyage, car ayant écrit librement mon opinion sur toutes choses, je ne puis être soupçonné de parler, en cette circonstance, à la prière d'une famille ou d'une personne.

L'élégance native des parents ne doit-elle pas inspirer à ces jeunes sauvages des idées qu'ils ne pourront jamais réaliser? quel danger, quel tourment de tous les instants pour eux et quelle mortelle contrainte pour leur mère! Cette torture morale ajoutée à tant de souffrances physiques est pour moi un rêve affreux dont je ne puis me réveiller : depuis hier matin, à chaque instant du jour ce cauchemar me poursuit; je me surprends disant : Que fait maintenant la princesse Troubetzkoï ? Que dit-elle à ses enfants? De quel œil les regarde-t-elle? Quelle prière adresse-t-elle à Dieu pour ces créatures damnées avant de naître par la providence des Russes? Ah! ce supplice qui tombe sur une génération innocente déshonore toute une nation!!...

Je finis par l'application trop méritée de ces vers de Dante. Quand je les appris par cœur j'étais loin de me douter de l'allusion qu'ils me fourniraient ici :

Ahi Pisa! vituperio delle genti
Del bel paese là dove 'l sì sona;
Poich' i vicini a te punir son lenti,
Muovasi la Capraia e la Gorgona;
E faccian siepe ad Arno in su la foce,
Si ch'egli annieghi in te ogni persona :
Che se 'l conte Ugolino aveva voce
D'aver tradita te de le castella,
Non dovei tu i figliuoi porre a tal croce.
Innocenti 'i facea l'età novella,
Novella Tebe, Uguccion, e 'l Brigata
E gli altri due, ch' el canto suso appella.

« Ah! Pise! honte des peuples de cette belle contrée, où le oui est sonore; puisque les voisins sont lents à punir, que la Capraia et la Gorgona s'ébranlent et forment digue à l'Arno près de la mer afin qu'il noie chez toi tous les citoyens. Que si le comte Ugolin passait pour avoir livré tes forteresses, devais-tu condamner ses enfants à un tel supplice? Innocents les faisait leur âge encore nouveau, nouvelle Thèbes, Uguccion et le Brigata et les autres, que j'ai chantés plus haut. »

J'achèverai mon voyage, mais sans aller à Borodino, sans assister à l'entrée de la cour au Kremlin; sans vous parler davantage de l'emrereur : qu'aurais-je à vous dire de ce prince que vous ne sachiez maintenant aussi bien que moi? Songez, pour vous faire une idée des hommes et des choses de ce pays, qu'il s'y passe bien d'autres histoires

du genre de celles que vous venez de lire : mais elles sont et resteront ignorées : il a fallu un concours de circonstances que je regarde comme providentiel pour me révéler les faits et les détails que ma conscience me force à consigner ici.

Je vais recueillir toutes les lettres que j'ai écrites pour vous depuis mon arrivée en Russie, et que vous n'avez pas reçues, car je les ai conservées par prudence : j'y joindrai celle-ci, et j'en ferai un paquet bien cacheté, que je déposerai en mains sûres, ce qui n'est pas facile à trouver à Pétersbourg. Puis je terminerai ma journée en vous écrivant une autre lettre, une lettre officielle qui partira demain par la poste ; toutes les personnes, toutes les choses que je vois ici seront louées à outrance dans cette lettre. Vous y verrez que j'admire ce pays sans restriction avec tout ce qui s'y trouve et tout ce qui s'y fait... Ce qu'il y a de plaisant, c'est que je suis persuadé que la police russe et que vous-même vous serez également les dupes de mon enthousiasme de commande et de mes éloges sans discernement ni restriction [1].

Si vous n'entendez plus parler de moi, pensez qu'on m'a emporté en Sibérie : ce voyage seul pourrait déranger celui de Moscou, que je ne différerai pas davantage, car mon feldjæger revient me dire que les chevaux de poste seront irrévocablement à ma porte demain matin.

[1] Je pensais, non sans fondement, que ces flatteries circonstanciées saisies à la frontière assureraient ma tranquillité pendant le reste de mon voyage.

FIN DU DEUXIÈME VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE DEUXIÈME VOLUME.

LETTRE XIII.

LETTRE XIV.

LETTRE XV.

LETTRE XVI.

LETTRE XVII.

LETTRE XVIII.

LETTRE XIX.

LETTRE XX.

LETTRE XXI.

FIN DE LA TABLE.



TRÉSOR

HISTORIQUE ET LITTÉRAIRE

LA RUSSIE

EN 1839

PAR LE MARQUIS DE CUSTINE

1 - 2

BRUXELLES

WOUTERS ET Ce, IMPRIMEURS-LIBRAIRES

RUE D'ASSAUT, 8

1843



TRÉSOR
HISTORIQUE ET LITTÉRAIRE

LA
RUSSIE
EN 1839

PAR LE MARQUIS DE CUSTINE

2

BRUXELLES
WOUTERS ET Ce, IMPRIMEURS-LIBRAIRES
RUE D'ASSAUT, 8

1843



